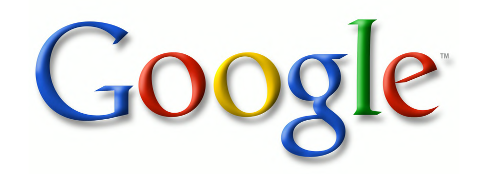
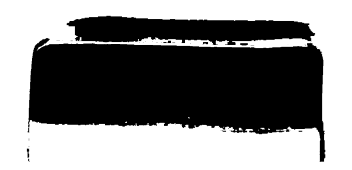

Google




PROPERTY OF THE
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, Etc.

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie

7, RUE SAINT-BENOIT

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

COMPRENANT

outre ce qui a été publié à diverses époques

LES FRAGMENTS SUPPRIMÉS EN 1813 PAR LA CENSURE

LES PARTIES INÉDITES

CONSERVÉES A LA BIBLIOTHÈQUE DUCALE DE GOTHA ET A L'ARSENAL A PARIS

NOTICES, NOTES, TABLE GÉNÉRALE

PAR

MAURICE TOURNEUX

TOME TREIZIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1880

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

(1753-1793)

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

1781

AOUT.

Après l'*Essai sur l'origine des langues*, les morceaux nouveaux les plus remarquables de la seconde livraison des Œuvres de J.-J. Rousseau, sont : *le Lévite d'Éphraïm*, poëme en prose, les *Lettres à Sara*, *l'Engagement téméraire*, comédie en trois actes, en vers; *les Muses galantes*, ballet; la *Traduction du premier livre de l'Histoire de Tacite*, celle de *l'Apokolokintosis de Sénèque* et du *second chant de* la Jérusalem délivrée, la *Lettre d'un symphoniste de l'Opéra à un de ses camarades de l'orchestre;* un *Fragment sur l'*Alceste *de Gluck*, que nous avons eu l'honneur de vous envoyer en manuscrit, mais que les éditeurs ont eu la *gluckinerie* de tronquer; quelques *Lettres sur la botanique*, dont il a déjà été fait mention dans nos feuilles de l'année dernière.

Le Lévite d'Éphraïm respire une simplicité vraiment antique; un des plus horribles sujets de l'histoire sacrée y est traité avec toute la décence, avec tout l'intérêt dont il pouvait être susceptible; mais, pour être divisé par chants, il n'en est pas plus poëme, puisqu'on n'y trouve ni fictions, ni images, ni poésie de style; c'est un petit roman, tel que le P. Berruyer en aurait fait un de toute l'histoire sacrée, s'il avait eu l'éloquence et le génie de J.-J. Rousseau.

Nous ne devinons pas ce que les auteurs du prospectus des *Œuvres de Rousseau* ont voulu dire en nous annonçant que ce petit ouvrage était plein de grâces et de fraîcheur; on serait tenté de leur demander de laquelle. Mme la maréchale de Luxembourg en distinguait un jour trois sortes : « la fraîcheur de la rose, c'est celle de la comtesse Amélie de Boufflers; celle de la pêche, c'est celle de Mme de Lauzun; il y en a encore une autre, celle de la viande de boucherie, et c'est celle de Mme de Mazarin. »

Les *Lettres à Sara* sont le fruit d'une espèce de défi. On demandait si un amant d'un demi-siècle pouvait ne pas faire rire : il est prouvé dans ces Lettres qu'il peut encore intéresser vivement. Il n'y a rien, je crois, dans *la Nouvelle Héloïse*, de plus tendre, de plus passionné, de plus délicat; peut-être même y trouve-t-on une éloquence plus simple, plus sensible et plus vraie.

L'Engagement téméraire n'est qu'une mauvaise imitation de la manière de Marivaux. Le ballet des *Muses galantes* ressemble à tous les ballets de l'ancien Opéra.

Il est sans doute assez intéressant de voir le style de Rousseau lutter tour à tour contre celui de Tacite, de Senèque et du Tasse; nous osons présumer cependant que l'auteur n'avait pas eu la patience de mettre la dernière main à ces trois essais.

La *Lettre d'un symphoniste* est une des plaisanteries les plus gaies qui soit échappée de la plume de Jean-Jacques. On sent que lorsqu'il écrivit cette lettre, il n'était pas encore brouillé avec le genre humain; il vivait alors avec les philosophes, la seule société où il lui convînt de vivre.

ROMANCE

DE Mme LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS, FAITE DANS L'ILE DES PEUPLIERS, A ERMENONVILLE.

Sur l'air de la romance d'*Alexis*, par Moncrif.

Voici donc le lieu paisible
Où des mortels
Le plus tendre et le plus sensible
A des autels.
C'est ici qu'un sage repose

Tranquillement.
Ah! parons au moins d'une rose
Son monument.

Approchez, mères désolées,
De ce tombeau ;
Pour vous de tous les mausolées
C'est le plus beau.
Jean-Jacques vous apprit l'usage
De vos pouvoirs,
Et vous fit aimer davantage
Tous vos devoirs.

C'est ici que, dans le silence,
La plume en main,
Il sut agrandir la science
Du cœur humain.
Plus loin, voyez-vous ces bocages
Sombres et verts?
Il s'y dérobait aux hommages
De l'univers.

Autour de cet asile sombre
En ces moments
Ne croit-on pas voir errer l'ombre
De deux amants?
Noble Saint-Preux! simple Julie!
Noms adorés,
D'une douce mélancolie
Vous m'enivrez!

Sur cette tombe solitaire
Coulez, mes pleurs ;
Hélas! il n'est plus la terre
L'ami des mœurs!
Vous qui n'aimez que l'imposture,
Fuyez ces lieux;
Le sentiment et la nature
Furent ses dieux.

— « Et qui est-ce qui est heureux? disait l'autre jour M. d'Alembert avec un dédain profondément philosophique, qui est-ce qui est heureux?.... *Quelque misérable?* »

— « Rien, dit M. du Buc, ne ferait plus d'honneur à l'influence du gouvernement despotique que les mœurs et l'éducation des chiens; dans le plus dur esclavage, ils conservent les

vertus utiles à leurs maîtres, soumission, fidélité, attachement, courage, un courage même qui s'élève souvent jusqu'à l'héroïsme de la valeur. »

— M. l'abbé Raynal ayant désiré de s'assurer un asile à Bruxelles, le prince Henri eut la bonté d'en faire, à Spa, la demande à M. le comte de Falkenstein. On ne mit pas moins de grâce à l'accorder qu'à l'obtenir. « Mais me répondez-vous, dit l'illustre voyageur au prince, me répondez-vous qu'il sera sage? — Je puis vous assurer qu'il n'imprimera plus rien. — Oh! ce n'est pas cela que j'entends : je crains que, si près de Paris, le diable ne le tente, qu'il n'y retourne, et se fasse pincer comme ce fou de Linguet... »

— L'historien des Deux-Indes a eu l'honneur de dîner chez le prince avec Sa Majesté Impériale; il s'est contenu, suivant nos mémoires, dans la réserve convenable pendant le dîner; mais, au dessert, il n'a tenu presque à rien qu'il n'ait entrepris d'endoctriner Joseph aussi librement que s'il eût été sur sa chaise de paille, la plume à la main. On dit malheureusement quelques mots des abus de la finance; c'était parler de géants devant le chevalier de la Manche; il essaya d'entrer en matière, en disant avec beaucoup de vivacité: « Je suis bien sûr que monsieur le comte n'aura jamais de fermiers généraux chez lui... »

— *Isabelle Hussard*, parade en un acte, en vaudeville, de M. Des Fontaines, donnée le 31 juillet au théâtre de la Comédie-Italienne, s'est traînée jusqu'à la quatrième représentation inclusivement, mais ce n'est pas sans peine. Le sujet, pour être extraordinaire, n'en est pas moins plat. Isabelle, qui veut s'assurer de la tendresse de cœur de Léon, son amant, se déguise en hussard et se présente à lui comme son rival; ils mettent l'épée à la main, et la victoire se déclare en faveur d'Isabelle, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, car elle avait l'épée d'une magicienne, avec laquelle on était toujours sûr de vaincre son ennemi. Le vaincu cependant devient vainqueur à son tour, puisque Isabelle veut bien le consoler par le don de sa main d'une défaite inévitable.

— Comment oserions-nous parler du *Chirurgien de village*[1],

1. Par Simon, dit l'*Almanach des spectacles*, de 1782. Quérard attribue à cet auteur, qu'il ne faut pas confondre avec Simon, de Troyes, *M. Cassandre*, dont il a été parlé tome XI, p. 78, et *l'Heureux Retour, ou le Valet intrigant*, comédie imprimée en 1784.

donné sur le théâtre de la Comédie-Française, le vendredi 19 août? Quoiqu'en un acte seulement, la pièce a tellement ennuyé le public et les acteurs, qu'elle n'a pu être achevée.

— Une nouveauté qui mérite bien mieux notre attention, puisqu'elle fait courir depuis six semaines toute la bonne compagnie de Paris au théâtre des Variétés-Amusantes, c'est *le Fou raisonnable* [1], pièce qui a paru d'abord anonyme, qu'on a cru longtemps de M. Cailhava, mais qui vient d'être restituée à son véritable auteur, le sieur Patrat, comédien de Versailles. L'idée principale de cette petite comédie est prise dans le caractère de Freeport de *l'Écossaise ;* c'est le portrait d'un grand maître dont on a fait une espèce de caricature, qui, en exagérant un peu grossièrement à la vérité quelques nuances de l'original, en conserve cependant la physionomie, et ne manque ni d'expression ni d'effet. La scène ou M. Jacques Splin examine de sang-froid s'il a bien ou mal fait de ne pas se tuer la veille est vraiment originale. La méprise qui lui persuade que la fille de son hôte est amoureuse de lui, semble assez naturelle ; et la manière dont l'auteur prépare ensuite le dénouement de cette petite intrigue est d'une simplicité touchante et graduée avec intérêt. Voici quelques traits du monologue de M. Splin :

« Il y a bientôt trente-deux ans que je suis toujours riche et toujours ennuyé. J'ai voulu aimer, ça me rendait inquiet et jaloux ; j'ai voulu jouer, ça me rendait colère et joueur ; j'ai voulu boire, ça me rendait ivre et malade. J'ai parcouru toute l'Europe, je me suis ennuyé ; j'ai été dans la Russie, j'ai trouvé trop froid ; j'ai été dans l'Italie, j'ai trouvé trop chaud ; j'ai été dans la Hollande, j'ai trouvé trop triste ; je suis dans la France, je trouve trop gai. Si j'allais me jeter dans la rivière... Il y a dans ce pays trop d'importuns qui viennent retirer un homme avant qu'il ait la satisfaction d'être tout à fait mort, c'est désagréable... Si je me pendais... Je n'aime pas le pendement ; un galant homme qui veut faire une action honnête pour se désennuyer, ne doit point imiter la fin d'un criminel, etc., etc. »

— Quelque admirées qu'aient été plusieurs lois somptuaires des anciennes républiques de la Grèce ou de Rome, il n'en est point qui porte sur des principes plus justes, plus lumineux, et

1. Représenté pour la première fois le 9 juillet 1781.

dont on puisse espérer un effet plus sûr, plus durable, que l'ordonnance qui vient d'être publiée dans les États du grand-duc de Toscane. En modérant elle même l'exercice de son pouvoir, cette loi paternelle l'étend et l'assure, et c'est sous ce rapport qu'elle embrasse toutes les vues possibles de convenance et d'économie publique. L'écrit où se trouve consacré ce nouveau monument de la sagesse d'un prince que ses sujets eussent voulu choisir sans doute pour leur législateur, quand même la fortune ne l'eût pas appelé à être leur souverain, cet écrit a déjà été recueilli avec empressement dans toutes les annales de notre littérature; mais, pour été prévenus, nous serait-il défendu d'enrichir nos mémoires d'un trésor si précieux?

TRADUCTION

DE LA LETTRE CIRCULAIRE ÉCRITE DE LA PART DE S. A. R. LE GRAND-DUC DE TOSCANE[1], AUX CHEFS DES COLLÈGES DES NOBLES DANS LES VILLES DE SES ÉTATS.

Son Altesse Royale voit avec douleur le luxe excessif qui s'est introduit dans les habillements, et surtout dans ceux des femmes, et dont il prévoit les conséquences funestes. Les femmes à qui leur fortune particulière, ou la complaisance de leurs maris permet de disposer d'un revenu considérable, au lieu de le consacrer à d'autres emplois plus nobles et plus utiles, ont la faiblesse de le dissiper au gré d'une vanité ridicule. Celles d'une condition égale, mais qui sont moins riches, se croient obligées, par un faux point d'honneur, de s'égaler en tout aux premières, et les femmes d'un moindre rang, par une suite de l'ambition naturelle à leur sexe, font des efforts ruineux pour se rapprocher de celles d'un rang supérieur. Ces plaisanteries dispendieuses, que le luxe a introduites dans la capitale, passent dans les provinces, et jusque dans les campagnes, où elles ont des suites encore plus déplorables.

De là, plus de difficultés pour les mariages dans tous les états; de là, le défaut d'argent pour l'éducation des enfants, devoir si important, ou pour la dot des filles; la disproportion de la

1. Léopold, depuis empereur d'Autriche en 1790.

dépense avec les revenus, les dettes, l'infidélité à l'égard des créanciers, la diminution des capitaux pour le commerce, des fonds pour les manufactures utiles, des avances pour la culture, la ruine des familles, les divisions domestiques, les mauvaises mœurs.

Cet excès de vanité qui, dans quelques femmes, n'est qu'une faiblesse méprisable, devient, dans la plupart de celles qui les imitent, un véritable crime, puisqu'elles ne peuvent satisfaire cette vanité qu'aux dépens de la fortune d'autrui, ou de ce qui devrait être réservé aux devoirs les plus essentiels des pères et des mères de famille.

Cependant Son Altesse Royale, fidèle au système qu'elle s'est formé de respecter la liberté des actions dans ses sujets, n'a point voulu porter de lois contre le luxe ; elle sait d'ailleurs combien il serait difficile de commettre à des lois un objet dont les formes varient sans cesse, et où principalement, pour ce qui regarde la parure des femmes, le mal vient moins de la cherté des matières qui forment ces parures, que de leur multiplicité et de l'abus qu'on en fait. Sa bonté pour ses sujets ne lui permettra jamais de faire des lois qu'il serait également facile d'éluder et de faire servir de prétexte à des vexations ; mais elle compte assez sur leur amour pour être sûre qu'ils s'empresseront de seconder ses vues paternelles et de mériter son approbation.

Comme c'est par la noblesse que la réforme doit commencer et que c'est à elle à en donner l'exemple aux autres classes de citoyens, Votre Seigneurie voudra bien faire part des intentions du Souverain au collège des nobles. Leurs Altesses Royales verront avec plaisir la noblesse des deux sexes paraître à la cour les jours de gala, et dans les autres occasions publiques, en habits unis et même noirs, et dans cette simplicité d'ajustements qui s'accorde mieux avec la vraie grandeur et les grâces décentes, qu'une parure recherchée et faite pour le théâtre. Les sujets de Leurs Altesses doivent penser qu'elles sont capables d'estimer les membres de la noblesse, non d'après leur magnificence dans les habillements, mais d'après l'élévation de leurs sentiments, l'honnêteté de leur conduite, le bon usage de leurs revenus, et des actions d'une bienfaisance éclairée. Au contraire, Son Altesse Royale fera entrer dans le jugement qu'elle portera du mérite de chaque individu, la modération ou l'excès de la parure, tant pour

lui-même que pour sa femme ou pour ses filles, comme une forte présomption pour sa bonne et mauvaise conduite, pour la solidité ou la frivolité de son esprit, pour la sagesse ou la faiblesse de son caractère, et cette présomption influera dans la distribution des grâces, et surtout dans celles des emplois publics, qu'on ne doit donner qu'à des hommes d'un jugement sain, et qui, par leur économie dans leurs propres affaires, ont mérité que celles du public leur soient confiées.

— *Lettre de M.*** à M.***, conseiller au Parlement, au sujet de l'Édit pour le rétablissement des assemblées provinciales.* Brochure in-12[1]. L'auteur anonyme loue l'établissement en lui-même, mais il en discute les dispositions particulières et désapprouve surtout la trop grande influence accordée au clergé de la première classe, l'inégalité révoltante qui subsiste dans la répartition des dons gratuits du clergé, qu'on doit attendre de messieurs les évêques. Il voudrait les remplacer au moins en partie par des curés, par des gens de lettres, nobles ou roturiers, à la bonne heure, sans en excepter même les philosophes les plus encyclopédistes, pour tenir la balance encore plus égale. Cet écrit, dont les vues en général ne sont pas fort réfléchies, est terminé par une observation parfaitement raisonnable.

A la cour, les courtisans voudront persuader que l'établissement des administrations provinciales tendrait à diminuer l'autorité royale; à Paris, ils feront craindre que ce ne soit un moyen de débarrasser le ministre des entraves d'un enregistrement légitime; ces deux objections sont fort opposées l'une à l'autre, mais qu'importe? elles ont l'une et l'autre pour but de faire rejeter un projet qui, s'il n'était pas aussi conforme à l'intérêt commun du roi et de son peuple, alarmerait bien moins cette espèce d'hommes ennemis de la prospérité publique.

— Dans la foule des écrits qui ont paru pour et contre l'administration de M. Necker, on croit devoir encore distinguer une brochure intitulée *Observations modestes d'un citoyen sur les opérations des finances de M. Necker et sur son* Compte rendu, *adressées aux pacifiques auteurs des* Comment, *des* Pourquoi, *et*

1. Cette lettre nous paraît être de M. Pechméja, et elle explique le passage d'une courte notice de Meister sur cet écrivain (voir ci-après mars 1784), dans laquelle il le présente comme auteur d'un pamphlet plein d'esprit et de raison contre les détracteurs des assemblées provinciales. (B.)

autres pamphlets anonymes, où se trouvent toutes les puissantes objections déduites dans le volumineux pamphlet manuscrit de MM. Bourboulon, Sainte-Foy et compagnie, avec cette épigraphe : *Nos numerus sumus, fruges consumere nati.* Deux éditions, l'une in-4°, l'autre in-8° [1].

Tous les éclaircissements que renferme cet écrit, sur la partie des calculs, sont d'une discussion simple et claire; on y dévoile, avec la plus grande évidence, les contradictions, les subtilités insidieuses avec lesquelles l'ignorance et la mauvaise foi ont osé attaquer un des plus augustes monuments du génie et de la vertu ; mais on n'a pas reconnu la même mesure, la même justesse d'esprit dans les réflexions de l'auteur sur le plan général de l'administration de M. Necker. Il y a de quoi faire pâlir tous les rentiers de l'Europe dans la manière dont il s'avise de justifier les emprunts multipliés auxquels le ministre citoyen s'est vu forcé d'avoir recours pour suffire aux immenses besoins de la guerre.

« Lorsqu'un gouvernement, dit-il, est arbitraire, tous les moyens qu'il emploie pour se procurer des ressources sont également cruels et vicieux, et il doit finir par une subversion totale; cependant si mon opinion pouvait influer, je préférerais ces emprunts, parce que le seul danger serait une banqueroute générale qui ne porte que sur la classe la plus aisée... »

Et ne porterait-elle pas également sur des classes fort indigentes, et, dans le nombre, sur celles à qui l'âge, l'habitude et les circonstances ont laissé le moins de ressources pour réparer leur perte ou pour supporter leur infortune? L'influence de cette partie de la société qui contribue à la prospérité publique, et par la force de ses bras et par le travail journalier de ses mains, en est sans doute le premier soutien ; mais l'État ne tire-t-il pas une plus grande étendue de richesses et de puissance des secours plus prompts et plus efficaces de celle qui veut bien lui confier les fruits accumulés de son industrie et de ses travaux? Comment l'une et l'autre n'aurait-t-elle pas les mêmes droits à sa protection, à sa justice?

1. Par Robert de Saint-Vincent.

LES ADIEUX
DE L'ARBRE DE CRACOVIE[1].

Adieu, nouvellistes fameux,
Qui, canne à la main, sur la terre
Traciez près de mon tronc poudreux
La Manche ou les États perdus pour l'Angleterre;
Qui, sans sortir du beau jardin
Où depuis cent ans je végète,
En lorgnant Lise et sa soubrette,
Dans l'Inde battiez l'Africain,
Et sur le Pô l'Américain;
Qui braviez les frimas, les Patagons et l'onde
Et les orages destructeurs,
Et, sédentaires voyageurs,
Avec Cook hardiment faisiez le tour du monde.
Adieu, cercles délicieux,
Brillantes nymphes de ces lieux,
En robes courtes, polonaises,
En robes traînantes, anglaises,
Qui, tous les soirs, en tapinois,
Riant, jasant près de mon bois,
La chevelure élégamment tressée,

1. C'était l'arbre de la grande allée du Palais-Royal sous lequel se rassemblaient tous nos nouvellistes. M. le duc de Chartres vient de faire abattre cette superbe allée, ainsi que tous les arbres du jardin, pour y faire construire trois nouvelles rues, parallèles à celle de Richelieu, à la rue Neuve-des-Petits-Champs et à celle des Bons-Enfants. Le jardin, qui était de quatorze arpents, se trouvera réduit, mais il sera entouré d'un beau portique sous lequel on pourra se promener à couvert. (MEISTER.)

— Attribués par Barbier et par Quérard à un sieur de Beaumont qui, d'après la *France littéraire*, aurait publié en 1786 des *Opuscules poétiques dédiés au beau sexe* (in-12), *les Adieux de l'arbre de Cracovie* ont été imprimés (à La Haye et chez Couturier, à Paris, in-8°, 7 pages), mais ils ne renferment que trois notes où les noms propres sont laissés en blanc. Meister, au contraire, lève les masques, et le récit de la visite de Maurepas à la Redoute chinoise lui appartient en propre. Ces *Adieux*, assez médiocres, sont donc une curiosité parisienne que nous sommes heureux de ne pas laisser échapper. L'arbre *de Cracovie* du Palais-Royal n'était pas le seul que Paris ait possédé; le Luxembourg et les Tuileries avaient aussi le leur; sous chacun d'eux se réunissaient les péroreurs et les badauds dont l'ancien banquier Métra est resté le type le plus célèbre. L'origine de ce nom, donné aux arbres qui entendirent tant de commérages, est assez obscure : c'est remonter bien haut, croyons-nous, que d'y voir un souvenir des partisans du prince de Conti qui, en 1697, fut le compétiteur d'Auguste III, électeur de Saxe, au trône de Pologne. N'y a-t-il pas là plutôt une de ces dénominations gouailleuses, familières à notre langue, et nées d'un rapprochement toujours facile?

En lacs pendante ou retroussée,
Et dans l'ombre, au hasard, lançant des traits vainqueurs,
En savourant la glace, enflammiez tous les cœurs.
Adieu, fils de Mars en lévites,
En triples collets si charmants,
Grands cœurs sous le froc des ermites,
Adieu, robins en catogans.
Adieu, pédants, basoche, huissiers à sombres mines,
En frocs puce, poudrés, musqués,
Fièrement armés de badines,
Adieu, filous si bien masqués,
En *prune de Monsieur*, en *cheveux à la Reine,*
Adieu, troupe gaillarde aux charmes demi-nus,
Marchandes étalant au palais de Vénus,
Le soir, sous mon couvert, contant mainte fredaine,
Ou bien courant la pretentaine.
Ah! reçois mes tendres adieux,
O ma fille, ô C...[1], toi qui sais tant de choses,
Qui, de ton siége, as vu tant de métamorphoses,
Tant ouï de propos joyeux :
Adieu, bon J...[2], mon voisin riche et triste.
Pauvre A...[3], quels seront tes destins?
Brillant Caveau[4], si tu t'éteins,
Je plains l'essaim d'auteurs qui par toi seul existe.
Adieu, G...[5], aux gracieux concerts.
Adieu, Français, Anglais, Chinois, tout l'univers.
Vous frémissez, d'effroi mon sort vous glace.
Un arbre décrépit vous fait verser des pleurs;
Rassurez-vous, sensibles cœurs,
Bientôt un plant nouveau, plus brillant, me remplace.
Or, écoutez mon oracle divin :
Vous voyez ces débris et ce terrain sauvage :
C'est là qu'en colonnade un magnifique ouvrage
Formera le contour d'un superbe jardin.
J'y vois mon successeur couvrir de son feuillage,

1. La demoiselle Crosnier, marchande. (Meister.)

2. Josserand, le maître du café de Foy; c'est celui qui disait l'année dernière : « Je perds sur chaque glace que je vends plus de deux sous, mais je me sauve sur la quantité. » (Id.)

3. Aubertot, du café Conti. (Id.)

4. C'est le café où se font les meilleures glaces. Si l'on y débite plus de mauvais vers que de bons, c'est qu'il s'en fait beaucoup plus de ceux-là que des autres, même à l'Académie. (Id.)

5. M[me] Goudar, plus célèbre encore par ses aventures que par ses talents et par sa beauté. On lui attribue une assez mauvaise gazette intitulée *l'Espion anglais*. (Meister.) — Meister confond ici *l'Espion chinois*, d'Ange Goudar, et non de Sara, sa femme, avec le curieux recueil de Pidansat de Mairobert.

Ainsi que moi, le fou, le sage,
L'homme ignorant, l'homme lettré,
Le fat et le héros de la terre adoré.
Vous y verrez vos élégantes,
Turques, sultanes ravissantes,
Un long voile attaché sur leurs brillants cheveux,
Les joyaux rehaussant leurs vêtements pompeux;
Dans ces nouveaux atours, si belles, si touchantes,
Je ne répondrais pas qu'un jour
Dans un ravissement, dans un transport d'amour,
Oui, qu'un beau jour ne les vissiez Indiennes,
Se brunissant le teint à qui mieux mieux,
Payennes, non! toujours chrétiennes,
Séchant les pleurs des malheureux,
Du grand Janot[1] et des redoutes[2],

1. Le sieur Volange, aussi sublime cette année dans le rôle de Jérôme Pointu qu'il le fut à son début sur le théâtre des Variétés-Amusantes dans celui de Janot. (Meister.)

2. La Redoute chinoise est un wauxhall d'un nouveau genre qui vient d'être établi dans l'enclos de la foire Saint-Laurent. C'est un grand salon à colonnes, terminé par deux galeries et construit sur un rocher. Sa forme et tous ses ornements, tant de sculpture que de peinture, sont dans le goût chinois. Les lanternes qui l'éclairent, étant de verre dépoli, n'y répandent qu'une lumière douce et tendre, semblable à celle des lanternes chinoises faites, comme on sait, de nacre et de perles. Le rocher sur lequel la salle paraît élevée est une espèce de grotte artificielle qui sert de café et où l'on trouve tous les rafraîchissements de la saison. Vis-à-vis la Redoute est le restaurateur; c'est un caravansérail asiatique. L'escalier et les différentes pièces dont il est composé, toutes ouvertes d'un ou de plusieurs côtés, forment un aspect assez piquant au moins par sa singularité. Entre les deux édifices sont placés un jeu de bague tournant dans une escarpolette chinoise et une escarpolette orientale. Ces jeux sont desservis par des hommes habillés à la chinoise, et l'enclos est fermé par une décoration d'arbres et de paysages étrangers. Si les objets y paraissaient moins entassés sur le peu d'espace qui les réunit, ce lieu d'assemblée serait d'une construction tout à fait agréable. La nouveauté de la décoration, le goût des peintures qui en font le principal ornement, l'unité de costume qui y règne font infiniment d'honneur au talent de M. Munich, et la promptitude avec laquelle il l'a exécutée tient presque du prodige. Le Nestor de la France * n'a pas dédaigné d'honorer le nouveau spectacle de sa présence. M. le duc d'Aumont lui ayant proposé de le mener dîner au cabaret, l'illustre vieillard accepta avec beaucoup d'empressement; quoique le temps fût assez frais, il y dîna fort gaiement, pour ainsi dire en plein air, fut de là aux Variétés-Amusantes, et revint le soir prendre des glaces dans la grotte au milieu d'une foule de curieux, mais qui le laissèrent jouir de cet amusement sans aucune gêne, et sans le fatiguer de tous ces hommages dont l'indiscrétion de notre public est d'ordinaire si prodigue. M. le comte d'Estaing, qui était de sa compagnie, n'y put échapper au spectacle des Variétés-Amusantes: aussitôt qu'il parut dans la loge, on l'applaudit à plusieurs reprises. A quatre-vingts ans passés, dîner au cabaret, s'amuser à la Foire,

* Maurepas.

Vous les voyez raffoler toutes.
Vous les verrez, lasses des jeux,
Fuyant les amours et les fêtes,
Se renfermer dans de sombres retraites,
Puis des vapeurs, car il en faut :
Femme à vapeurs est la perle des femmes.
Ah! si l'amour du Très-Haut
D'un feu brûlant vient embraser leurs âmes
Qu'il fera beau les voir, gentilles sœurs du pot,
Jeter au feu toute la kyrielle
Des colifichets, des pompons,
Sacrifiant tout, hormis leurs bonbons
Dans leur élan prendre Agnès pour modèle,
Gorge couverte et repoussant un lin]
Du plus beau blanc, bien empesé, bien fin,
En croix d'or faisant des conquêtes,
Sans hérissons, sans casque, sans aigrettes,
Les reliques au bras remplaçant les rubis,
Et cachant leurs attraits sous de grossiers habits,
Pour tout dire en un mot, des anges
Des chérubins, des archanges!
Heureux Français, que vous serez contents!
Dans nos mœurs, direz-vous, quels changements étranges!
Ne me croyez-vous pas? Vivez encor cent ans.

prendre des glaces dans une grotte, pressé de notre plus brillante et de notre plus folle jeunesse, cela ne vaut-il pas le trait du cardinal de Fleury qui, ne sachant que faire un jour (il avait quatre-vingt-dix ans), s'avisa de dire la messe sur un autel au milieu d'un jardin où il gelait ? M. Amelot et M. de Breteuil arrivèrent et lui dirent qu'il jouait à se tuer : « Bon, bon, messieurs, dit-il, vous êtes des douillets. » Le trait est rapporté dans une lettre de M. de Voltaire au roi de Prusse. (Meister.)

— La Redoute chinoise, imaginée par un sieur Pleinchesne, construite par Mellan et ornée par Munich, fut inaugurée le 28 juin 1781, et ne ferma que le 27 octobre. Elle rouvrit ainsi chaque année à peu près aux mêmes dates jusqu'en 1785, époque où le Wauxhall d'été, construit près de la barrière du Temple, lui fit une concurrence ruineuse; elle prit alors le nom de Pavillon Chinois, servit encore à deux fêtes brillantes, données en l'honneur de la naissance du duc de Normandie et par la loge des Neuf-Sœurs, et disparut avec la Foire elle-même. Voyez sur cet établissement : Mercier, *Tableau de Paris*, t. III, p. 20, *Mémoires secrets*, 6 septembre 1781, et surtout l'agréable livre de M. Arthur Heulhard : *la Foire Saint-Laurent* (Lemerre, 1878, in-12).

SEPTEMBRE.

Quoique la comédie des *Maris corrigés*, en trois actes et en vers, ait été fort bien accueillie le mardi 6, qu'elle fut représentée pour la première fois par les Comédiens italiens, quoique les principaux rôles de la pièce aient toujours été parfaitement bien remplis par le sieur Clairval et par la dame Verteuil, les représentations en ont été peu suivies. Cet ouvrage est le premier essai dramatique de M. de La Chabaussière, officier dans les gardes de Monsieur. Le fond de l'intrigue et des caractères paraît emprunté des *Fausses Infidélités* de M. Barthe; on y retrouve aussi le canevas de la principale scène des *Femmes vengées* de M. Sedaine, beaucoup d'analogie avec quelques situations d'un roman de M. Rétif de La Bretonne intitulé *la Femme considérée dans les trois états*, mais l'auteur voulant bien consentir lui-même d'assez bonne grâce à ne dissimuler aucun de ses larcins, pourvu qu'on ne lui connaisse après cela ni moins de talent ni moins de génie, pourrait-on avoir la dureté de lui refuser cette légère satisfaction?

— *L'Automate*, opéra-comique en un acte en prose mêlé d'ariettes, paroles de M. Cuinet d'Orbeil, musique de M. Rigel, n'a eu que trois ou quatre représentations. Le sujet du poëme a beaucoup de rapport avec celui de *l'Amant statue* de M. Des Fontaines; mais si *l'Amant statue* a paru d'une galanterie fade et précieuse, on n'a trouvé dans *l'Automate* qu'une caricature absurde et dégoûtante. Toutes les situations en sont forcées et le dialogue est également dépourvu d'esprit et de goût. Il y a dans la musique des choses assez bien faites, mais rien d'assez piquant pour faire supporter la maussaderie du poëme.

— L'Académie royale de musique vient de remettre sur le petit théâtre des Menus, qu'elle occupe en ce moment, *Écho et Narcisse* de M. le chevalier Gluck et du baron de Tschudi. Cet opéra n'a jamais eu plus de succès qu'à cette dernière reprise. On a déjà fait sur le même théâtre quelques répétitions de l'*Adèle* de M. de Saint-Marc avec la nouvelle musique du sieur Piccini; c'est par cet ouvrage que se fera l'ouverture de la salle provisoire qu'on vient de construire à la Porte Saint-Martin.

— L'Académie française a eu, cette année, la satisfaction de donner deux prix d'éloquence plus riches que de coutume. Le sujet du prix était l'*Éloge du duc de Montausier* [1]. Elle avait adjugé la médaille académique, dont M. le comte de Montausier avait fait doubler la valeur ordinaire, au discours de M. Garat, mais en regrettant de n'avoir pas un second prix à donner au discours de M. Lacretelle. Ce vœu de la compagnie ayant été connu, deux anonymes se sont adressés séparément, l'un à M. de La Harpe, l'autre à M. d'Alembert, pour prier l'Académie d'accepter la valeur de la médaille d'un prix ordinaire; les deux offres ont été acceptées, et M. Lacretelle a reçu un accessit de la même valeur que le prix décerné à M. Garat, c'est-à-dire une médaille de douze cents livres. L'Académie a fait une mention honorable de deux autres discours, l'un ayant pour devise : *Vir justi verique tenax*, de M. Le Roi, ancien commissaire de marine, l'autre ayant pour devise : *Illi robur*, dont l'auteur ne s'est pas fait connaître, mais qu'on avait attribué à Mme la comtesse de Genlis; il paraît sûr aujourd'hui qu'on s'était trompé.

Le discours de M. Garat, lu à la séance publique du 25 du mois dernier par M. de La Harpe, n'y a pas fait une grande sensation; l'auteur qui a cru avoir à se plaindre de l'indifférence ou de la malignité de son lecteur, en a été si vivement affecté qu'il s'est trouvé mal et n'a pas eu la force de recevoir lui-même le gage de son triomphe. Les morceaux qu'on a lus ensuite du discours de M. Lacretelle ont été infiniment plus applaudis, mais le discours, lu en entier, l'eût-il été également? C'est ce qui n'est pas aussi certain sans doute.

Puisqu'il nous est permis de dire ce que nous pensons sur un point de cette importance, sans craindre de compromettre notre repos ni celui de personne, l'un et l'autre ouvrage nous ont paru assez médiocres, et peut-être est-ce moins la faute des auteurs que celle du sujet. Le caractère de Montausier pouvait fournir un portrait fort original et fort piquant, mais il n'y eut dans sa vie ni d'assez grands événements ni d'assez heureux succès pour offrir la matière d'un éloge intéressant; rien n'eût empêché, il est vrai, qu'on ne fît de cet éloge un beau traité sur

1. Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV, mort en 1690. Il avait épousé en 1645 la célèbre Julie de Rambouillet. (Meister.)

l'éducation des rois; mais, en prenant ce parti, eût-il été facile de faire aussi bien que M. Thomas dans son *Éloge du Dauphin*, ou Xénophon dans sa *Cyropédie?*

Le discours de M. Garat est en général d'un style plus sage et plus soutenu; celui de M. Lacretelle, moins méthodique, peut-être même un peu sauvage, a plus de hardiesse et de mouvement; s'il y a dans le premier plus de raison et de finesse, il y a dans l'autre beaucoup plus d'énergie et d'originalité. On ne saurait désapprouver l'Académie d'avoir donné le prix au discours de M. Garat, mais on lira sûrement celui de son rival avec plus d'intérêt; la touche de l'un, plus égale, est aussi plus timide; la touche de l'autre, plus franche et plus forte, est aussi plus hasardée. Mais, sans discuter davantage tous les rapports d'une comparaison qui pourrait bien ne pas ajouter infiniment au progrès de l'éloquence, mettons nos lecteurs à portée d'en juger par eux-mêmes[1].

L'Académie n'a trouvé aucune des pièces envoyées au concours pour le prix de poésie digne d'être couronnée, mais elle en a distingué trois : la première, qui a pour devise : *Je voudrais tout penser et j'oserais tout dire*, de M. Carbon de Flins; la seconde, d'un anonyme, avec une devise tirée de *l'Esprit des lois*; la troisième, de M. le chevalier de Langeac, avec cette épigraphe : *Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage.* On a lu quelques vers de la pièce de M. de Flins et de celle de M. de Langeac, qui ont été fort applaudis, tels que ceux-ci, de M. de Flins :

Muse, célèbre un prince ami du laboureur,
Bon sans avoir connu la leçon du malheur...
Il réforme ces lois qu'accusait la raison,
Ces lois dont l'art cruel, épiant ses victimes,
Avant de les prouver, osait punir les crimes.

Ceux-ci, du chevalier de Langeac, sur le même sujet :

On peut donc l'oublier, cet usage exécrable,
Qui, prêtant aux forfaits l'audace des serments,
Fait mentir l'innocence au milieu des tourments.

1. Les *Éloges* des deux concurrents ont été imprimés l'un et l'autre la même année.

M. d'Alembert a terminé la séance par la lecture de quelques réflexions historiques sur le cardinal Dubois, membre de l'Académie française. Notre philosophe n'a point essayé d'affaiblir l'opinion trop légitimement établie contre ce fameux personnage; il l'a montré tel qu'il fut, réunissant sur sa tête tous les honneurs de la monarchie avec tous les mépris du public, et parvenu au faîte de l'opulence et des dignités sans en être moins malheureux, allant se plaindre et gémir auprès de Fontenelle, dont il enviait le calme intérieur et la douce philosophie.

Le sujet du prix d'éloquence que l'Académie a proposé pour l'année 1783 est l'*éloge de Fontenelle.* Quant au prix de poésie, elle laisse le sujet, le genre et la mesure des vers au choix des auteurs. Sans proposer pour la troisième fois le sujet de la *Servitude sous le règne de Louis XVI,* elle n'entend pas l'exclure et désirerait même de le voir traiter avec plus de succès que dans les concours précédents.

— M. de Sainte-Palaye, après la mort d'un frère dont rien au monde ne pouvait le consoler, avait changé toute sa manière d'être. On vit le plus actif, le plus laborieux des hommes renoncer entièrement au goût de l'étude et du travail; il se levait tard, il se couchait de bonne heure, il allait chercher toutes les dissipations dont son âge pouvait encore être susceptible. « *Hélas!* disait-il à ses amis, *je perds le plus de temps que je peux.* »

M. d'Alembert étant allé voir, ces jours passés, M. Diderot, celui-ci lui trouva un air fort soucieux. « Et qu'avez-vous, mon ami? — Du chagrin, et c'est toujours de la part de ceux que je chéris le plus qu'il me vient. J'avais un domestique qui me servait depuis longtemps; j'ai découvert enfin que c'était un fripon, et j'ai été obligé de le mettre dehors; mais comme il a une femme et trois enfants, je me suis chargé de pourvoir à la subsistance des enfants. — Eh bien? — Eh bien, ils disent, et ce sont mes meilleurs amis, que je ne fais cela que parce que les enfants sont de moi. — Et cela vous chagrine? Mais de deux choses l'une, ou vous êtes le père de ces enfants, ou vous ne l'êtes pas. Dans le premier cas, vous êtes un homme juste; dans l'autre, un homme bienfaisant; vous voilà donc placé entre deux vertus, et c'est placé ainsi que vous seriez malheureux, vous,

mon philosophe ! » Le philosophe se frotta les yeux et dit à son ami : « Je crois que vous avez raison. »

M. de Choiseul s'étant présenté dernièrement à la porte du Louvre pour voir l'exposition des tableaux, le suisse lui dit qu'il n'était pas possible de le laisser entrer en ce moment. « Et pourquoi ? — C'est, monsieur le duc, c'est que ce sont messieurs les ministres. — Eh bien, ils passeront d'un côté, moi je passerai de l'autre... » Comment un suisse ne se serait-il pas rendu à un arrangement si facile à concevoir ?

— La *Parodie de Richard III*, par M. Pariseau [1], donnée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le dimanche 2, est un des plus jolis ouvrages que nous ayons vus dans ce genre ; mais la tragédie qui en a fourni le sujet a eu si peu de succès, elle est même si peu connue, que l'on ne doit pas être surpris que l'esprit de cette charmante critique n'ait pas été senti aussi vivement qu'il méritait de l'être. Comme l'auteur s'est imposé la loi de suivre, pour ainsi dire, pas à pas la marche de la tragédie, retracer ici tout le plan ce serait non seulement prendre une peine fort inutile, mais ce serait en donner encore une forte triste idée ; nous nous contenterons d'indiquer comme deux scènes fort originales et fort comiques, celle où la princesse tire les cartes pour apprendre le sort de son amant, et celle du dessinateur qui vient se placer au milieu de la foule sur le devant du théâtre pour faire le croquis de la situation où Élisabeth est sur le point d'être poignardée par un soldat de Richard ; c'est le coup de théâtre du dénouement de la tragédie, coup de théâtre si gauchement amené qu'il a l'air d'avoir été ajouté à l'action par le maître des ballets. Le dessinateur chante :

Sur l'air de *Raymonde*.

L'attitude me seconde,
Le beau groupe ! il est complet,
Et pour peu que j'y réponde...

Richmond paraît à la tête de ses soldats et se prépare à

1. L'auteur de *la Veuve de Cancale*, parodie de *la Veuve du Malabar*. (MEISTER.)

fondre sur les soldats de Richard. Le dessinateur troublé continue sur le même air :

Milord, milord ! s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Richmond lui répond :

Sur l'air du vaudeville du *Maréchal.*

Cher ami, ne t'alarme pas
Ton art a pour moi des appas,
Mais l'attitude n'est pas rare
Et tu pourras la retrouver.
Permets-moi d'abord de sauver
L'objet qu'immolait un barbare.

Qu'il nous soit permis de citer encore quelques couplets de la scène où Richard reste seul après avoir été joué par Richmond, qui vient de se faire reconnaître.

Sur l'air : *Triste raison.*

Raison, qu'es-tu? Je sens faiblir la nôtre;
Ah! loin de nous un regret maladroit!
En la perdant, je perds bien moins qu'un autre,
Un autre aussi perd bien moins qu'il ne croit.

« La mienne est éclipsée tout à fait; essayons de lier deux idées ensemble. (Avec emphase :)

La gloire est un jour pur sorti du sein des ombres.

« Ah! c'en est fait, je ne sais plus ce que je dis. »

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

En ce châtiment mérité
O faveur imprévue !
J'aperçois la postérité;
Très peu de gens l'ont vue.

Air : *Ma grand'mère était pinte.*

L'un-m'y livre aux pleurs, aux sanglots
Dans une tragédie ;

Affublé d'airs et de grelots,
L'autre me parodie;
Mon œil qui confond
Tragique et bouffon,
Est d'une perfidie
Qu'à peine je peux
Distinguer des deux
Quelle est la parodie, etc.

— *Mémoire à Mgr le comte d'Artois sur l'administration de ses finances.* Brochure in-4° de cent dix pages.

C'est le *Compte rendu* de M. Radix de Sainte-Foy, ci-devant surintendant des finances de M. le comte d'Artois, place dont il a été forcé de donner sa démission, ayant été décrété d'ajournement personnel sur les accusations intentées contre lui par le sieur Le Bel, ancien directeur des domaines et bois du prince.

Ce mémoire est un monument assez curieux de toutes les ressources de finance et d'économie employées par M. de Sainte-Foy, non-seulement pour mettre la recette et la dépense de son maître de niveau, mais pour lui ménager encore toutes les années un excédant d'actif plus ou moins considérable. Le plus grand secret d'une si heureuse administration, si nous l'avons bien suivi, est d'avoir toujours compté en recette ce qu'on a fait emprunter au nom du prince, et de n'avoir jamais mis en compte de dépense que les frais de l'emprunt. En ne comparant que la balance annuelle du total de la recette et de la dépense, on pourrait être surpris d'apercevoir qu'en rassemblant à la fin toutes les acquisitions et toutes les propriétés quelconques du prince, quoique très-évidemment portées à leur plus haute valeur, les dettes ne dépassent pas moins l'avoir de deux millions deux cent quarante-six mille deux cent trente-huit francs seize centimes ; mais tout n'est-il pas suffisamment expliqué par la péroraison qui termine cet ingénieux mémoire ?

« Si je puis enfin me reprocher à moi-même un tort que j'aurais pourtant eu toute ma vie, c'est de n'avoir rien trouvé d'impossible de tout ce qu'a désiré mon maître. Je me suis regardé plutôt comme l'exécuteur de ses volontés que comme un contradicteur de goûts qui ne m'ont paru qu'éphémères, et dont j'étais bien sûr que l'élévation de son âme et la maturité de ses réflexions le dégageraient.

« J'avouerai même que, dans le fond, j'avais une autre raison de me rassurer sur l'état de ses affaires, en considérant que dans le cours de ces cinq années, Monseigneur n'a reçu du roi son frère aucun bienfait, ni tiré des finances de l'État [quels justes reproches ne mériterait point ici l'administration de M. Necker!] aucune espèce de secours, tandis que j'avais en réserve dans mon portefeuille plusieurs moyens d'opérer une grande partie de sa libération dont le succès, sans rien coûter aux finances de Sa Majesté, ne dépendait que d'un instant de faveur, etc. »

Quelque essentiel que M. de Sainte-Foy ait jugé ce mémoire à sa justification, quelque consolant qu'il ait pu le croire pour les créanciers de son maître, le prince en a fait arrêter la publicité, et il ne s'en est répandu qu'un assez petit nombre d'exemplaires, échappés à l'indiscrétion de l'auteur ou de ses amis.

— *Précis pour la demoiselle Bertin, marchande de modes de la reine, défenderesse, contre la demoiselle Picot, ci-devant son élève, et actuellement marchande de modes, demanderesse.* Brochure in-4°.

Quoique nous ne soyons pas dans l'usage de rendre compte des mémoires de ce genre, nous avons cru devoir faire une exception en faveur de celui-ci, vu la célébrité des personnages qui y sont intéressés. Il y a plus de six ans que Mlle Bertin a l'honneur d'être marchande de modes de la reine et d'avoir sur les objets de son commerce ce qu'elle appelle un *travail particulier* avec Sa Majesté presque tous les huit jours. Il est impossible de remplir le département qui lui est confié, et que la demoiselle Bertin ne regarde pas sans doute comme un des ministères les moins importants à la prospérité de l'État, il est impossible, dis-je, de le remplir avec plus de génie, de zèle et d'autorité; aussi voyons-nous dans les fastes de la mode et même dans ceux du royaume peu de ministères qui se soient maintenus aussi longtemps au même degré de gloire et de puissance. Mais à quoi tiennent toutes les grandeurs de ce monde! Ne suffit-il pas d'un instant de faiblesse ou de violence pour compromettre de la manière la plus cruelle la sagesse, la dignité même? Et qui peut se flatter d'être toujours à l'abri des traits de la médisance ou de la calomnie?

On ose accuser Mlle Bertin d'avoir craché au visage de Mlle Picot, son ancienne élève, et où? à Versailles, dans les appar-

tements du roi, près l'appartement de la reine ! Sa défense est trop éloquente pour ne pas mériter qu'on en conserve quelque souvenir.

« La demoiselle Picot, c'est ainsi que débute le mémoire de Mlle Bertin, veut couvrir d'opprobre et faire périr celle à qui elle doit son existence et son état ! Où trouver des expressions capables de peindre l'horreur de ce procédé ? Je n'en veux point chercher, je la plains, mais je dois à la justice, au public qui m'estime, aux grands qui m'honorent de leur protection et de leur bonté, et surtout à moi-même, de me défendre d'une accusation si atroce, si fausse, et, j'ose le dire, si invraisemblable. »

Sans suivre ici l'histoire très-détaillée de tous les services rendus à la demoiselle Picot par la demoiselle Bertin, histoire assez minutieuse en elle-même, mais où les plus beaux noms de France ont cependant trouvé leur place, nous nous bornerons au fait principal dont voici l'exposé et la justification :

« Je n'ai jamais fait et ne ferai jamais de mal à personne, pas même à Mlle Picot. Mais qui pourrait me faire un crime de regarder avec mépris une personne qui doit m'avoir les plus grandes obligations, et qui, pour les reconnaître, m'a trompée si cruellement ? Je la méprise souverainement, j'en conviens, elle le mérite. Je l'ai trouvée le 15 avril dernier, vers les dix heures du soir, dans le salon qui précède la galerie de Versailles, je ne la voyais pas ; ceux avec lesquels j'étais, me la nommèrent. Sa vue me révolta, mon estomac se serra, et l'horreur qu'elle m'inspira, me faisant remonter ce que j'avais pris, m'occasionna sans doute sur mon visage un mouvement involontaire de contraction et y peignit apparemment la révolte et le dégoût qu'elle excitait en moi ; mais je ne crachai point, je ne l'aurais pas pu, j'étais pétrifiée, et les personnes qui m'accompagnaient et qui ne m'ont pas, dans cet instant, perdue de vue, sont prêtes d'en rendre témoignage, et je demande à en faire la preuve ainsi que de tous les faits dont je viens de rendre compte, si on le juge à propos...

« J'ignore quels mensonges ont fait la clique et les amis de la demoiselle Picot..., mais je suis moralement sûre qu'aucun d'eux n'a dit et n'a pu dire m'avoir vue cracher au visage de la demoiselle Picot. Moi, commettre une indécence aussi basse ! et chez le roi, près l'appartement de la reine, qui veut bien quelquefois se servir de moi et s'abaisser jusqu'à m'honorer de sa

bonté! J'ose le dire, on ne le croira pas. Mon juge ne l'a pas cru, il a civilisé le procès; au reste mon défenseur discutera tout cela. »

Hélas! il faut que le défenseur ait mal discuté, car la demoiselle Bertin vient de perdre sa cause avec dommages et intérêts.

—*Maximes et Réflexions morales extraites de La Bruyère, précédées d'une notice sur la personne et sur les écrits de La Bruyère.* Volume in-16, de l'imprimerie de Monsieur.

La notice qui précède cette jolie édition est de M. Suard, de l'Académie française. Pour donner une idée de tout l'intérêt, de tout le goût avec lequel cette notice est faite, il suffira de citer le morceau où l'auteur compare l'esprit de La Bruyère avec celui de Montaigne et de La Rochefoucauld.

« On peut considérer, dit-il, La Bruyère comme moraliste et comme écrivain. Comme moraliste, il paraît moins remarquable par la profondeur que par la sagacité. Montaigne, étudiant l'homme en lui-même, avait pénétré plus avant dans les principes essentiels de la nature humaine. La Rochefoucauld a présenté l'homme sous un rapport plus général, en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines. La Bruyère s'est attaché particulièrement à observer les différences que le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de profession établissent dans les mœurs et la conduite des hommes. Montaigne et La Rochefoucauld ont peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux. La Bruyère a peint le courtisan, l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV.

« Peut-être que sa vue n'embrassait pas un grand horizon, et que son esprit avait plus de pénétration que d'étendue. Il s'attache trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi dans son chapitre intitulé *du Souverain ou de la République,* au milieu de quelques réflexions générales sur les principes et les vices du gouvernement, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendait à parcourir avec lui les républiques anciennes et les monarchies modernes, et l'on est étonné à la fin du chapitre de n'être pas sorti de Versailles. »

— La petite galerie de tableaux dramatiques des *Quatre Saisons* de MM. de Piis et Barré vient d'être complétée par *les Amours*

d'été, divertissement en un acte et en vaudevilles, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne le mardi 25. Quoiqu'ils aient eu à lutter dans la peinture de cette saison contre *les Moissonneurs* de Favart, c'est peut-être encore le sujet qui leur a le mieux réussi. L'idée de ce petit divertissement est simple et champêtre, les scènes pleines de mouvement et d'une variété facile et piquante.

Il y a sans doute plus de grâce, plus d'esprit dans les opéras-vaudevilles de Favart, plus de verve et d'originalité dans ceux de Piron et de Vadé, plus de finesse et de naïveté dans le dialogue de Panard; mais on ne refusera point à MM. de Piis et Barré le mérite d'avoir su faire un choix très-heureux et très-varié de toutes les situations dont ce genre de drame pouvait être susceptible. Leurs scènes offrent presque toujours un tableau plein de fraîcheur et de vie, champêtre et pastoral sans en être fade, neuf et piquant sans en être moins simple, moins naturel. Pourquoi détruire trop souvent le charme de ces agréables compositions par des calembours, par des jeux de mots dont l'équivoque grossière fait tout le sel et toute la gaieté, par des trivialités de mauvais goût, de mauvais ton, et quelquefois par des expressions recherchées et bizarres qui font disparaître toute la vérité du dialogue, toute l'illusion de la scène?

— *Les Joueurs et M. Dussaulx*[1], brochure avec cette épigraphe :

> Qui fait donc faire ici la loi prudente et sage
> Qui des jeux de hasard proscrit le sot usage?
> Ce n'est pas toi, Louis.

Ce misérable pamphlet est beaucoup plus rare, beaucoup plus difficile à trouver que ne pourrait l'être l'ouvrage le plus hardi contre la religion et le gouvernement; il y a peu de jours, il nous est tombé entre les mains. C'est un monument bien scandaleux de toutes les intrigues, de toutes les manœuvres employées à favoriser et à soutenir l'établissement des tripots de jeu.

1. *Agripinæ*, [Londres], chez N. Lescot, 1781.

Barbier attribue ce pamphlet aux abbés Jacquet et Duvernet, aidés de Marcenay de Ghuy et de Delaunay. Mais une note du catalogue Pixérécourt (nº 1594) fait remarquer qu'il a été réimprimé dans la *Gazette noire*, de tout temps attribuée à Théveneau de Morande, et que *les Joueurs* pourraient lui être aussi restitués.

Quoique la calomnie paraisse avoir dicté une grande partie des anecdotes révélées dans cet écrit anonyme, on ne peut dissimuler qu'il ne contienne beaucoup de faits véritables dont l'éclat malheureusement fut trop public pour les laisser douteux. On ne sera point étonné d'y voir exposer sans aucun déguisement l'origine de la dame Lacour, fille d'un laquais de M. d'Aligre, de la dame Cardonne, honorée des bontés de M. Séguier, de la brillante Demare, autrefois servante de cabaret, etc., etc.; mais on ne verra point sans quelque surprise la hardiesse et la violence avec lesquelles on ose y dénoncer un homme de la société intime de M. le duc de Chartres. « Tout est respectable dans ce palais, dit l'auteur anonyme, mais malheureusement un comte de Genlis l'a infecté, pour son intérêt, de ces trois fripons [trois banquiers : Fontaine, Amiot et Dufour qui se relayaient au jeu] qui nous volent impunément deux fois par semaine. Au nom de Genlis, au nom de ce fripon, je frémis et voulus m'éloigner de cet homme qui me paraissait si sottement courroucé; mais lui, s'apercevant de mon mouvement, me saisit le bras et, me retenant auprès de lui, me redit encore avec plus de chaleur : « Oui, « monsieur, ce sont des fripons, je vous le répète, afin que vous « n'en soyez pas la dupe, etc. »

— L'exposition des tableaux faite au Louvre cette année est une des plus riches que nous ayons encore vues, grâce aux ouvrages intéressants de MM. Ménageot, Suvée, Houdon, Pajou, Hue, Van Spaendonk, David, etc. Ce dernier est un jeune peintre nouvellement arrivé de Rome, dont le début donne les plus hautes espérances. Son tableau de *Bélisaire* et le portrait du comte Potocki offrent des beautés dignes des plus grands maîtres. Nous en parlerons avec plus de détails si une main plus exercée que la nôtre ne remplit pas la promesse qu'elle nous a faite de compléter cette partie de nos mémoires avec tout l'intérêt dont elle peut être susceptible [1].

— *Théâtre de société*, par l'auteur du *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* (Mme la comtesse de Genlis). Deux volumes in-8°. Toutes les pièces de ce recueil ne sont pas nouvelles : *la Mère rivale, l'Amant anonyme, les Fausses Délicatesses*,

1. Diderot se chargea une dernière fois de ce soin. Son compte-rendu, publié en 1857 par M. Walferdin dans la *Revue de Paris*, est reproduit au tome XII de ses *Œuvres complètes*.

avaient déjà paru il y a quelques années dans *le Parnasse des dames françaises; la Curieuse* dans le *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, mais cette dernière reparaît ici avec des changements considérables. Des drames nouveaux, le plus intéressant, c'est sans contredit *Zélie ou l'Ingénue*. Si l'intrigue en est un peu singulière, l'auteur n'a rien négligé pour la rendre attachante et même vraisemblable; nous n'en exceptons que le dénouement ou la fuite de Zélie avec le soldat qu'elle reconnaît assez légèrement pour son père et à qui elle sacrifie plus légèrement encore tout ce qu'elle doit à son ami, à son amant, à son bienfaiteur. Quelque puisse être le pouvoir du sang ou celui du préjugé, est-il croyable qu'on n'ait besoin que d'un instant pour lui immoler tous les sentiments, toutes les affections, même les plus justes et les plus naturelles? Une piété filiale exagérée à ce point ne nous paraît ni vraie, ni touchante, et moins que jamais lorsqu'elle n'est que l'impression d'un moment, l'effet d'une reconnaissance vague et précipitée. Nous ne serions point étonnés qu'un des contes les plus ridicules mais les plus originaux de M. Rétif de La Bretonne, *le Mari Dieu*, ait donné la première idée de cette nouvelle *Pupille*. Au reste, le fond des deux ouvrages pourrait encore avoir plus de rapports que nous n'avons cru en remarquer, que le drame de Mme de Genlis n'en aurait sûrement ni moins de mérite ni même un mérite moins à elle.

Le Méchant par air, quoique assez habilement intrigué, ne nous a pas paru très-bien répondre à l'idée que le titre de sa pièce semblait en donner. Il faudrait être extrêmement difficile en méchancetés pour ne pas trouver celles que fait ce *Méchant par air* du caractère le plus décidé; cependant, on nous l'annonce comme un homme naturellement sensible, humain, généreux. Le véritable méchant par air est le Valère du *Méchant* de Gresset, ce n'est point le chevalier de Semur de Mme de Genlis.

La Tendresse maternelle pourrait bien n'être que l'extravagance maternelle; c'est au moins l'exagération la plus folle de toutes les inquiétudes que peut éprouver une mère passionnée en attendant des nouvelles de son fils qui est à l'armée et à la veille d'une bataille. Mais si le fond du sujet, à force d'être outré, l'est au point de paraître ou frivole ou minutieux, les accessoires du tableau sont remplis d'originalité, d'intérêt et d'une vérité extrême.

La Cloison n'est qu'un petit acte, mais dont la principale scène est faite avec une adresse tout à fait neuve. Deux amants que leurs parents ont voulu brouiller et séparer l'un de l'autre s'entretiennent à travers une cloison. Il n'y a que la jeune personne qui parle, mais la manière dont elle dit, dont elle écoute, dont elle répond, fait deviner aisément ce qu'a dit son amant, qu'on n'entend point, et l'effet de cet artifice est si bien ménagé, qu'il doit faire à la représentation une illusion infiniment agréable.

Le premier mérite de toutes les pièces dramatiques de Mme de Genlis est de peindre avec beaucoup de naturel les nuances les plus légères du ton et des mœurs de nos sociétés à la mode, nuances si difficiles à saisir, si difficiles à exprimer et dont elle a su rendre souvent la touche vive et piquante. Un autre mérite encore, devenu fort rare, est un style de la plus élégante simplicité, facile sans négligence, pur sans aucune apparence de travail ni de peine, rarement brillant, mais toujours sans recherche, et sûr de plaire par le charme de ses grâces naturelles.

Quelque nom que l'on veuille donner aux pièces qui composent ces théâtres d'éducation et de société, quelque talent dramatique qu'on puisse y reconnaître, s'il est permis de le dire dès à présent, ce sont, ce ne seront jamais que de très-jolis proverbes, tantôt en un acte, tantôt en trois, tantôt en cinq; et si nos neveux dissertent quelque jour sérieusement sur le rang que doivent occuper les différentes productions que notre siècle a vues éclore dans ce genre, ils pourront bien décider que M. de Carmontelle en est le Corneille et Mme de Genlis le Racine; mais ce jugement est encore un secret que nous ne nous risquerions pas de confier à tout le monde.

OCTOBRE.

Le dernier ouvrage de M. Mercier, le *Tableau de Paris*, a obtenu, et nous l'avions prévu, un si grand succès, ou du moins un si grand débit, qu'eût-il moins de mérite qu'il n'en a

véritablement, nous ne croirions plus oser nous dispenser d'en donner une analyse plus étendue que la simple notice à laquelle nous nous étions borné lorsque nous avons eu l'honneur de vous en parler pour la première fois.

Voici de quelle manière l'auteur a développé lui-même dans le début de sa préface et l'objet et le plan de son livre.

« Je vais parler de Paris, non de ses édifices, de ses temples, de ses monuments, de ses curiosités; assez d'autres ont écrit là-dessus. Je parlerai des mœurs publiques et particulières, des idées régnantes, de la situation actuelle des esprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raisonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de sa grandeur illimitée, de ses richesses monstrueuses, de son luxe scandaleux... » Si tout cela n'est pas beaucoup plus neuf pour un observateur éclairé que tant de descriptions connues des édifices et des curiosités de Paris, il faut convenir au moins que cela est plus intéressant ou moins ennuyeux. Quoique la plupart des observations de M. Mercier aient été faites avant lui, elles n'ont jamais été exposées avec la même hardiesse ou la même naïveté. L'étranger ou le provincial qui les lira se consolera peut-être d'avoir toujours vécu éloigné de notre capitale; celui qui l'habite ou qui l'a habitée y rencontrera des détails qui ne lui seront point indifférents, il y retrouvera souvent avec plaisir des réflexions qu'il avait déjà faites lui-même, il applaudira quelquefois à la chaleur et à l'énergie avec laquelle l'auteur les exprime, le défaut de méthode et de liaison ne le blessera point; la confusion peut-elle ne pas être dans la peinture du chaos et de la confusion? Le bon citoyen saura gré à l'auteur du zèle avec lequel il plaide la cause de l'indigence, celle de l'humanité livrée à tant de maux par la seule erreur de nos lois ou par l'injustice de la force qui en dispose. Il désirera que ce livre soit lu par ceux qui sont à la tête du gouvernement, à qui appartient la réforme des abus que le philosophe ne peut que dénoncer. Mais l'homme de lettres, l'homme de goût blâmera dans cette production un style souvent lâche et négligé et quelquefois trivial, des longueurs, des redites, des lieux communs; il trouvera que l'éloquence y dégénère trop souvent en déclamation, le zèle en humeur, les élans philosophiques en capucinades; il voudrait dans la distribution générale de l'ouvrage sinon plus

d'ordre, au moins plus de choix, plus de goût; il voudrait que l'auteur en eût supprimé un grand nombre d'articles ou qu'il en eût réduit plusieurs en un seul; les uns lui paraîtront trop courts parce qu'ils sont intéressants, d'autres trop longs parce qu'ils sont sans intérêt. Il sera fâché que, pour s'accommoder au goût du temps, l'auteur ait pris trop souvent le ton du persiflage; en général le ton léger et plaisant n'est pas le sien, la force et l'énergie lui appartiennent davantage. »

Voilà, ce me semble, et le bien et le mal qu'on peut dire de cette production hardie où il est impossible de ne pas reconnaître la touche sensible, originale, mais presque toujours sauvage et négligée de l'auteur, trop méconnu, trop mal apprécié de *l'An 2440.*

On a répété souvent qu'il y avait, pour les livres comme pour les hommes, une sorte de destinée assez aveugle ou du moins assez bizarre. Le livre de M. Mercier en est une nouvelle preuve; on y trouve sur la religion, sur le culte, sur les prêtres, sur l'administration, sur les ministres, sur le crédit public une foule d'assertions non-seulement tout aussi indiscrètes, tout aussi violentes, mais encore plus hasardées, plus essentiellement répréhensibles que toutes celles qui ont fait proscrire si sévèrement l'abbé Raynal et son livre. M. Mercier, cependant, n'a éprouvé aucune espèce de poursuite; son livre s'est vendu pour ainsi dire publiquement; on en est à la seconde ou à la troisième édition, et il n'a été censuré par personne. Il est vrai que l'éditeur, un libraire de Neufchâtel, se trouvant à Paris au moment où l'ouvrage allait paraître, fut mis en prison; mais on est bien persuadé qu'il ne le fut que pour avoir été véhémentement soupçonné d'avoir contribué à faire entrer à Paris la nouvelle édition de l'*Histoire philosophique*. M. Mercier a obtenu son élargissement sans beaucoup de difficultés, en avouant au ministre qu'il était l'auteur du *Tableau de Paris*, et par conséquent seul responsable de tout le mal que pouvait contenir l'ouvrage. Il est donc évident qu'il faut être aidé par les circonstances et que ne se casse pas le nez qui veut comme un auteur célèbre. Il n'y a pas grand mal sans doute que ces bonnes fortunes ne deviennent pas trop communes.

— M. le comte de Lauraguais, pour se venger des rigueurs de Mlle Thénard, a entrepris l'éducation de Mlle Beaupré,

ci-devant la maîtresse de M. le prince de Nassau, et se propose de la faire débuter incessamment dans le rôle de Zaïre; en attendant, il est devenu éperdument amoureux de sa nouvelle élève. Il veut bien convenir que Mlle Lecouvreur était une grande actrice; qu'à travers les plus affreuses disparates, Mlle Dumesnil avait des élans de génie; qu'il n'y eut jamais de voix plus douce que celle de Mlle Gaussin; un talent plus accompli que celui de Mlle Clairon, une voix plus mélodieuse et plus sonore que la sienne; mais il prétend que jamais aucune de ces actrices n'a su dire comme Mlle Beaupré : *Je vous aime*, et tout ce qui le désespère, c'est qu'il ne le lui a jamais entendu dire en présence d'un tiers, même de son meilleur ami, aussi parfaitement que lorsqu'elle n'a point d'autre auditeur que lui, lui seul. « Eh bien, disait-il l'autre jour à quelqu'un, comment trouvez-vous Mlle Beaupré? — Mais très-jolie. — Très-jolie! ah! l'éloge est mince; c'est la plus belle femme possible, je vous le dis et je le prouve. Examinez sa figure en détail; son front est trop grand, trop convexe; ses sourcils d'un blond assez fade, ses yeux petits, trop ronds, trop couverts; le nez beaucoup trop saillant, la bouche enfoncée, les lèvres épaisses, les joues plates, le bas du visage trop carré. Il est évident qu'avec tous ces détails elle devrait paraître laide, oui, un monstre, et l'ensemble en est charmant, vous le voyez. Il faut donc qu'il y ait quelque chose au-dessus de la beauté même qui produise une si grande illusion. Aussi, je défie les plus grands peintres d'imaginer rien qui puisse égaler ce modèle. J'irais les trouver, je leur dirais : Monsieur Raphaël, voilà les traits, tous les traits de la femme dont je vous prie de composer le portrait; rassemblez-les fidèlement, mais faites-en la plus belle femme possible, ou convenez que votre art n'approchera jamais des prodiges de la nature, etc. »

Si tout ceci paraît d'une folie assez décidée, on conviendra du moins que c'est la folie d'un esprit ingénieux, peut-être même celle d'un cœur profondément épris; car l'on sait que l'éloquence des passions tient quelquefois de la métaphysique la plus subtile et la plus artificieuse.

— M. de Beaumarchais se plaignait à M. de Maurepas de la multitude de soins et d'embarras dont on le laissait chargé. « Cependant, tout occupé que vous êtes des affaires de l'Europe et de l'Amérique, vous trouvez encore le temps de corriger

Voltaire, de faire même une comédie. — Oh! pour la comédie, je n'ai pris la plume que le jour où monsieur le comte fut à la Redoute chinoise[1]. — Le trait est fort bon, lui répondit gaiement l'illustre vieillard; s'il y en a beaucoup comme celui-là dans votre pièce, elle réussira. »

— *Le Quiproquo*, donné pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Française, le mercredi 27 du mois dernier, n'est qu'un petit acte en prose dont l'intrigue est fort mince et fort entortillée, le dialogue assez naturel, mais long, lent et froid. Si cet ouvrage a mérité quelques applaudissements, ce n'est guère qu'au jeu des acteurs, et surtout à celui du sieur Préville, qui y joue le principal rôle, que ces applaudissements sont dus. Tout le mouvement de la pièce roule sur la plus insipide de toutes les tracasseries domestiques. Il s'agit de savoir qui des deux l'emportera, de M. le lieutenant général des armées du roi ou de madame son épouse. Monsieur voudrait rester à la campagne, madame voudrait retourner à Paris ; il est bien encore question de deux mariages sans compter quelques autres intrigues galantes, mais ces intérêts ne sont que secondaires, absolument subordonnés au premier ; et tout cela ne produit que de longues scènes qui, avec tout le vide des conversations de la société, n'en ont pas même toujours les mœurs et le ton. On ignore l'auteur de cette bagatelle ; quelques personnes l'attribuent à un M. Panis, dont le nom n'est pas inconnu aux lecteurs de l'*Almanach des muses*; d'autres assurent que si elle avait eu plus de succès, le sieur ou la dame Molé avait déjà fait toutes les dispositions convenables pour l'adopter ou pour la reconnaître[2]. Quoi qu'il en soit, ne sera-t-on pas un peu surpris que ce chef-d'œuvre anonyme ne soit que la troisième nouveauté que nous ayons vue paraître, depuis près d'un an, sur le théâtre de la Comédie-Française? Elle n'a été précédée que de *Richard III*, retiré à la cinquième ou sixième représentation, mais qui aurait dû l'être avant la première, et du *Chirurgien de village* qu'il n'a même pas été possible d'achever. Pour réparer enfin une si longue

1. Voir précédemment, p. 14, note.

2. L'*Almanach des spectacles* de 1782 dit que *le Quiproquo* obtint beaucoup de succès, mais que Molé, en remerciant le public à la deuxième représentation, ajouta : « Messieurs, l'auteur est inconnu; il lui est impossible de profiter de vos bontés. »

inaction, MM. les comédiens français se préparent à nous donner de suite trois pièces nouvelles : *le Camp ou la Discipline militaire du Nord,* pièce imitée de l'allemand; *Jeanne de Naples,* tragédie de M. de La Harpe, et *le Rendez-vous du mari,* comédie en un acte de M. de Murville, gendre de Mlle Arnould et de M. le comte de Lauraguais ou de M. le prince de Guémenée, car, quoique décidée en faveur du premier, la question est restée encore fort douteuse.

— *La Tribu, comédie en un acte, pour la réjouissance de Strasbourg en l'honneur de la fête séculaire de la soumission de la ville à Louis XIV,* par M. Rochon de Chabannes. Ce joli drame est rempli d'intérêt, de patriotisme et de gaieté. Le sujet en est simple, mais très-analogue à la circonstance ; on y reconnaît même un but moral fort bien conçu, que l'auteur a su ménager avec adresse et sans aucune apparence de pédanterie ni d'affectation. Il reste à Strasbourg une sorte d'éloignement entre la nation française et la nation allemande, qui tient à la différence des mœurs, des coutumes, du langage; cette espèce d'éloignement ne cause aucun trouble, aucune dissension fâcheuse, mais il en résulte cependant que les deux nations vivent en quelque manière isolées dans la même ville. Ce sont ces préventions plus ou moins fortes que M. Rochon de Chabannes a essayé de combattre, mais avec toute la grâce et toute la légèreté qu'il convenait d'y employer.

— *Éloge de Claude-Joseph Dorat, suivi de poésies qui lui sont relatives, d'une apologie de Colardeau, d'un dialogue intitulé Gilbert et une Furie; de la Vengeance de Pluton ou suite des Muses rivales, ouvrage dramatique en vers et en prose, et de quelques pièces détachées.* Un volume in-8°. C'est le titre et le catalogue de tout ce qui est contenu dans ce volume. Pour achever d'en donner une idée qui ne laisse rien à désirer, il suffira peut-être d'ajouter que c'est l'ouvrage de M. le chevalier de Cubières. Une manière plus vague, plus superficielle encore qu'elle n'est frivole et légère, caractérise toutes ses productions en vers et en prose, mais dans ses vers on peut remarquer, quoique à travers beaucoup de négligence et de recherche, car on y trouve l'un et l'autre, de l'esprit, de la grâce et des traits d'une facilité heureuse.

—Le dimanche 20, on a vu à Paris, entre midi et une heure,

un homme vêtu de blanc, dans un costume assez semblable à celui de Pierrot, des sandales aux pieds proprement rattachées avec un ruban bleu, une écharpe de même couleur, la tête couverte d'un voile qui empêchait absolument de distinguer les traits de son visage, un petit coussin attaché sur son épaule, et ce coussin lui servait à soutenir une grande croix de bois de rose ou d'acajou, garnie aux quatre coins de fleurs de lis d'argent massif. On l'a vu traverser ainsi gravement toute la ville, accompagné d'une centaine de personnes parmi lesquelles on a cru reconnaître des domestiques en habits bourgeois et plusieurs espions de la police ; un très-beau carrosse, dit-on, suivait de loin. Le masque pieux s'est rendu d'abord à l'église de Notre-Dame où le suisse a fait quelques difficultés de le laisser entrer; mais, sans prononcer une parole, il lui a remis un pli cacheté qu'on a porté à l'archevêché et dont la réponse lui a fait ouvrir toutes les grilles du chœur. Ses dévotions faites à Notre-Dame, il s'est transporté à Sainte-Geneviève, toujours avec le même cortége, et de là au Mont-Calvaire, où il a déposé sa croix.

Ce singulier pèlerinage, qu'on prendrait volontiers pour une mascarade du XIII[e] ou du XIV[e] siècle, a donné lieu d'abord aux conjectures les plus folles et les plus indiscrètes ; on est à peu près sûr aujourd'hui que c'est l'accomplissement d'un vœu fait par un seigneur flamand qui pensa être étouffé le jour de la malheureuse bagarre qu'il y eut à la place Louis XV, aux fêtes du mariage du roi. Il y avait longtemps qu'il avait perdu de vue un si ridicule engagement; mais, y ayant été rappelé par une longue maladie, quelques prêtres fanatiques se sont emparés de son esprit et lui ont persuadé que cette sainte folie était l'unique moyen de recouvrer son repos et sa santé. Il les a crus, il n'y a rien d'extraordinaire à cela; ce qui peut surprendre davantage, c'est que l'autorité de l'Église ou du magistrat ait daigné se prêter à une pareille faiblesse, et nous ignorons ce qui l'a pu déterminer à cet excès d'indulgence.

— *Histoire de Russie, tirée des chroniques originales, des pièces authentiques, et des meilleurs historiens de la nation*, par M. Lévesque, cinq volumes in-12. C'est un fort bon ouvrage et qui nous manquait. On ne tardera pas d'en donner une analyse plus détaillée.

NOVEMBRE.

C'est par l'*Adèle de Ponthieu* de M. le marquis de Saint-Marc, remise en musique par le sieur Piccini, que l'Académie royale de musique a fait l'ouverture de la nouvelle salle de la Porte-Saint-Martin, le samedi 27 octobre, gratis pour le peuple, à l'occasion de la naissance de Mgr le Dauphin, et le mardi suivant 30, pour le public. Cette nouvelle salle, construite en moins de deux mois, fait assurément beaucoup d'honneur au talent de l'architecte, M. Le Noir[1]; la charpente en est parfaitement bien entendue; sa forme presque circulaire est simple et commode; quoique à six rangs de loges, en face même à sept, elle est disposée de manière que tous les spectateurs, beaucoup plus rassemblés, sont à peu près également à portée de bien voir et de bien entendre. La décoration de l'intérieur est moins riche et moins noble qu'elle n'est agréable et galante. Le théâtre est beaucoup plus large que n'était celui de l'ancienne salle, mais il est aussi moins profond, et vu la forme de la salle qui rapproche déjà beaucoup le spectateur du fond de la scène, c'est sans doute un inconvénient qui peut nuire quelquefois à l'illusion. Pour faire son effet, la magie de l'Opéra, comme beaucoup d'autres magies de ce monde, ne supporte guère d'être vue de si près. Ce n'est pas là cependant le plus grand tort de cette nouvelle salle; celui qu'on ne lui pardonnera jamais, c'est d'être placée dans un quartier qui ne convient nullement à la partie du public la plus habituée à fréquenter ce spectacle. Mais en voilà bien assez pour la nouvelle salle, il faut bien dire un mot de l'opéra.

Ce mot malheureusement n'est pas trop aisé à dire lorsqu'on aime le talent de Picccini et lorsqu'on s'est fait une loi de ne dire que la vérité sans aucun esprit de parti, sans aucune accep-

1. Nicolas Le Noir, né à Paris en 1726, fut élève de Blondel, et travailla à Dijon, à l'abbaye de Cîteaux, et à Ferney. Ses principales constructions sont : le couvent Saint-Antoine (1770), la halle aux veaux (1773-1774), le marché Beauvau (1779), le théâtre de la Porte-Saint-Martin (1781), le Panthéon d'hiver, (1785), qui remplaça le Wauxhall construit à l'angle des rues Saint-Thomas-du-Louvre et de Chartres, les Bains chinois, qui subsistèrent longtemps, le théâtre de la Cité, sur les ruines duquel s'éleva plus tard l'ancien Prado (en face du Palais de Justice), et enfin les abattoirs de Villejuif, qu'il terminait lorsqu'il mourut en 1810.

tion de personne. Il faut donc avouer que le poëme d'*Adèle*, revu et corrigé par l'auteur avec beaucoup de soin, remis en musique par un des plus célèbres compositeurs d'Italie, a eu, malgré tous ces avantages, moins de succès à cette reprise qu'il n'en avait eu dans la nouveauté avec la vieille musique française de M. de La Borde. En retranchant beaucoup de longueurs dans les paroles, en rendant la marche du drame plus claire et plus rapide, M. de Saint-Marc aurait-il gâté son poëme? Non. Quoique les Piccinistes, même les plus zélés, conviennent que la musique d'*Adèle* est le plus faible de tous les ouvrages de ce grand maître, quoiqu'on lui reproche surtout de manquer d'invention, de traits, d'originalité, telle qu'elle est, peut-on lui préférer l'ancienne enluminure de M. de La Borde? Non, assurément. Comment expliquer donc le froid accueil qu'on vient de faire à notre malheureuse *Adèle* sans l'attribuer à la révolution qui s'est faite dans le goût du public? Un ouvrage qui autrefois eût paru rempli d'intérêt, n'en inspire plus aujourd'hui sur un théâtre où la pompe du spectacle et l'appareil des fêtes n'est devenu qu'un accessoire, où l'on s'est accoutumé à éprouver tous les grands mouvements de la tragédie et du drame. Il y a sans doute dans *Adèle* quelques situations intéressantes, mais leur liaison n'a rien qui attache, rien par conséquent qui puisse donner une émotion vive et soutenue; placées l'une après l'autre, ces situations ne s'enchaînent point, ne s'entraînent point mutuellement, le dénouement heureux de toutes les infortunes de la princesse ne peut manquer d'être prévu dès le commencement de l'action, et le spectateur demeure ainsi glacé. Si le récitatif de cet opéra est plus facile, plus français que celui d'*Atys* ou de *Roland*, il est aussi plus monotone; les airs et les duos ont en général une coupe peu favorable aux formes de la mélodie italienne, et les chœurs n'ont aucun effet de situation. Il faudrait pourtant avoir perdu tout sentiment des beautés musicales pour ne pas trouver plusieurs airs du rôle d'Adèle infiniment touchants, le chœur des bergers plein de douceur et de grâce, l'air de fureur qui termine le premier acte, d'une touche noble et fière, peut-être même assez neuve. Mais c'est tout le bien qu'il nous est permis d'en dire dans le triste abandon où nous ont laissé le départ de M. l'ambassadeur de Naples, l'absence du chevalier de Chastellux et

la tiédeur scandaleuse de tous les autres chefs du bon parti.

— Si *Lucette et Lucas*, comédie en un acte et en prose mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les comédiens italiens le jeudi 8, ne mérite pas la peine d'une analyse, elle doit avoir au moins beaucoup de droits à l'indulgence des critiques même les plus sévères. Les paroles sont le premier coup d'essai d'un jeune homme de vingt ans, de M. Forgeot, qui a fait depuis *les Deux Oncles* et *l'Amour conjugal;* la musique est d'une jeune personne de quinze ans, de la fille de M. Dezède, et quoique cette musique ressemble beaucoup à celle de son père, ce qui n'est pas fort extraordinaire, puisqu'elle n'a jamais eu d'autre maître ni d'autre modèle, on assure très-positivement qu'il n'y a pas un trait, pas une note dans l'ouvrage qui ne soit bien d'elle. L'action de ce petit drame, si tant est qu'il en ait une, comme tant d'autres, ressemble à tout ou plutôt ne ressemble à rien. Lucette est aimée de Lucas; il a pour rival une espèce de nigaud, fort content de lui-même, que nos deux amants trompent sans beaucoup de peine. Mme Simone, la marraine de Lucette, qui s'opposait à leur union, y consent, parce que, surprise elle-même au rendez-vous avec un M. Durand, l'intendant du château, elle se persuade qu'il n'y a que son mariage et celui de sa filleule qui puisse la mettre à l'abri du caquet des mauvaises langues, etc. Quelque faible que soit ce petit imbroglio, il a fourni à l'auteur plusieurs traits de dialogue naturels et gais, de jolis airs et quelques couplets d'une tournure facile, quelquefois même agréable.

— Nous n'entrerons dans aucun détail sur la comédie jouée le lendemain sur le même théâtre : *l'Amant trop prévenu de lui-même,* en deux actes et en vers. On l'attribue à M. Rochard, un des plus agréables acteurs de l'ancien Opéra-Comique. Le sujet de cette comédie est tiré du conte de M. Marmontel intitulé *le Scrupule*. La première représentation fut reçue avec beaucoup d'humeur, et à la seconde l'ouvrage ne put se traîner jusqu'à la fin. Au théâtre, comme en amour, le péché mortel, c'est l'ennui.

— *Le Camp, ou la Discipline militaire du Nord*, drame en prose, a paru sur le théâtre de la Comédie-Française pour la première fois, le lundi 12, en cinq actes; réduit le lendemain en quatre, il a été fort applaudi, mais par un auditoire peu nombreux. Ce succès ne s'est pas soutenu, car à la quatrième repré-

sentation, la pièce est tombée, comme on dit, dans toutes les règles. C'est une imitation ou plutôt une traduction fort tronquée à la vérité d'une pièce allemande intitulée *le Comte de Walton, ou la Subordination*, par M. Moëller, directeur de la comédie de S. A. le margave de Brandebourg Schwedt. M. Friedel, professeur en survivance des pages de la grande écurie, l'a traduite de l'allemand. M. Moline, l'auteur d'*Orphée*, de *la Belle Invisible*, du *Duel comique*, etc., l'a mise en beau langage, et l'élégance de ce style est assez connue sur tous les théâtres de la capitale, depuis l'Opéra jusqu'aux tréteaux des boulevards inclusivement. Pour dédommager la Comédie des frais qu'elle a faits si gratuitement pour l'établissement de cette pièce, Mlle Raucourt a imaginé d'en faire une autre sur les mêmes habits et sur les mêmes décorations, à peu près comme Duclos fit autrefois son roman d'*Acajou* sur je ne sais quelles gravures. Cette pièce intitulée *la Femme déserteur* a déjà été lue aux comédiens et reçue avec acclamation ; nous verrons dans quelques mois comment elle le sera par le public.

— *Le Baiser*, féerie en trois actes en vers, mêlée d'ariettes, paroles de M. le chevalier de Florian, musique de M. Champein, a été présentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le lundi 26.

Acte premier. — Zélie est une jeune princesse à qui la fée Azurine destine son fils Alamir ; il en est très-amoureux et très-aimé, mais un oracle a prédit que si le jour de leur mariage Alamir prenait un seul baiser à Zélie, il leur arriverait les plus grands malheurs.

Acte second. — Avertis de cet oracle, les deux amants se promettent d'observer la loi qu'il leur impose. La fée les unit, mais forcée de les laisser seuls, ils oublient bientôt l'oracle. Au moment où Alamir embrasse Zélie, l'enchanteur Phanor, dont le pouvoir est fort au-dessus de celui de la fée, s'empare de Zélie dont il est amoureux et va l'enfermer dans une tour sur le bord de la mer.

Acte troisième. — Si la fée Azurine n'a pas autant de puissance que Phanor, elle a du moins plus d'esprit ; elle prend la figure d'une vieille magicienne, amie intime de l'Enchanteur. Trompé par ce déguisement, il a la bêtise de lui confier son anneau et de l'introduire lui-même dans la tour où il vient de

renfermer Zélie; grâce au merveilleux talisman, la fée se joue de tout le pouvoir de Phanor, la tour s'abîme et l'on voit paraître tout à coup une barque très-ornée dans laquelle Azurine enlève nos deux amants, brave la colère du génie et le laisse aussi sot que ces messieurs ont coutume de l'être.

Ce sujet, comme l'on voit, ne saurait produire un grand intérêt, mais on trouve dans cette pièce comme dans tous les autres ouvrages du chevalier de Florian quelques détails pleins d'agrément et de naïveté, de cette naïveté fine et ingénieuse qui distingue surtout la manière de Marivaux. La scène du baiser au second acte, à quelques longueurs près, ne manque ni d'esprit ni de grâce. Il y a dans la musique de M. Champein des morceaux assez brillants, mais d'une expression trop vague; son chant, quoique agréable n'a rien de neuf, rien de piquant, et ses accompagnements sont en général trop bruyants, trop chargés de notes.

— *Opuscules d'un free-thinker*, 1781. Brochure in-8°[1]. Ce sont les rêveries d'un père de famille, et voici quels sont les principaux sujets de ces heureuses rêveries: « J'aime ma femme, j'aime mes enfants, ils croiront en Dieu. J'ai un fils, il n'aura point d'état; j'ai une fille, j'en ferai une cour tisane. » Ce dernier article sans doute est un des plus curieux, nous nous contenterons d'en citer le commencement:

« Si je ne consultais que la fortune, et que cette considération qui consiste dans les égards des autres et que la vertu le plus souvent ignorée et quelquefois même en butte au mépris obtient rarement; si peut-être je ne consultais que le bonheur intérieur de ma fille, fatale vérité! j'étoufferais en elle ce sentiment auquel on attache l'honneur des femmes, ou plutôt j'empêcherais qu'il ne germât dans son cœur; je détruirais en elle la pudeur peut-être naturelle à son sexe, à un certain point je la rendrais indifférente sur le sentiment qu'un petit nombre de gens portent encore de ceux qui s'écartent des sentiers de la vertu; je laisserais subsister en elle dans toute sa force l'empire de la nature qui a commandé aux deux sexes de se rechercher l'un l'autre; je m'étudierais seulement à plier le sentiment aux vues d'intérêt qui lui sont si étrangères, je développerais en elle tout ce que ce sexe charmant a reçu en naissant de l'art de séduire, enfin j'en

1. L'auteur est inconnu.

ferais une courtisane adroite.... Élevée ainsi, et la conduisant d'après les principes de l'honnête homme, qui oserait la mépriser? etc. »

Le bon père de famille a bien quelques remords du parti qu'il ose prendre pour assurer le bonheur de sa fille, mais il les combat ensuite lui-même comme de ridicules préjugés.

Les rêveries de l'anonyme sont suivies de plusieurs fragments de morale et de philosophie sur l'éducation, sur le suicide, sur la métaphysique, sur la population, sur la pédérastie, et enfin d'un petit roman intitulé l'*Histoire de Mlle Le R****. On ne trouve dans tous ces mélanges rien d'original, rien de piquant. L'auteur dit librement tout ce qu'il pense, on peut l'en croire; mais il ne pense rien malheureusement que beaucoup d'autres n'aient pensé avant lui, et la manière dont il exprime ses idées ne les rend ni plus neuves ni plus intéressantes.

— *Voyage de Newport à Philadelphie, Albany*, etc. A Newport, de l'Imprimerie royale de l'escadre, in-4° de cent quatre-vingt-huit pages. On n'a tiré que vingt-quatre exemplaires de cet intéressant ouvrage; l'auteur, M. le chevalier de Chastellux, a exigé de tous ceux à qui il s'est permis de le confier, de ne point le laisser sortir de leurs mains. La partie la plus considérable et la plus importante de ce journal est la partie militaire. On y trouve de savantes descriptions des fortifications de West-point, et le journaliste cite en entier le portrait, au physique et au moral, du général Washington, qui est le dieu de M. de Chastellux; vient ensuite un discours de M. Adams, sur la constitution des États-Unis, le portrait de M. Peters, ministre de la guerre, et ensuite l'auteur, en sortant d'une assemblée de quakers, dit : « Si l'on considère tant de sectes différentes, ou sévères ou frivoles, mais toutes impérieuses, toutes exclusives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme Montauciel dans sa leçon[1]; on a écrit : *vous êtes un blanc-bec*, et il lit toujours : *trompette blessé*; sur un million de chances, il n'en existe pas une pour qu'il devine une ligne d'écriture sans savoir épeler ses lettres; toutefois, s'il vient implorer votre secours, gardez-vous de le lui accorder, il vaut mieux le laisser dans l'erreur que de se couper la gorge avec lui. »

1. Dans l'opéra-comique du *Déserteur*. (B.)

— *Nouvelle traduction de l'Histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, avec les Suppléments de Jean Freinshemius*, par M. l'abbé Mignot, neveu de M. de Voltaire, 2 volumes in-8°. Sans être toujours aussi exacte que celle de M. Beauzée, elle n'est ni plus facile, ni plus élégante; et, sans élégance, comment traduire Quinte-Curce?

— *Histoire de France*, par l'abbé Garnier, tomes XXVII et XXVIII. Ces deux volumes contiennent les cinq dernières années du règne d'Henri II, et le règne entier de François II, depuis le 10 juillet 1559 jusqu'au 5 décembre 1560; des recherches faites avec beaucoup de soins, quelquefois même avec sagacité; des observations pleines de sagesse et de la plus grande impartialité; mais peu de détails agréables, un style dépourvu de mouvement et d'intérêt.

— *Mémoire sur l'expédition du vaisseau particulier* le Sartine, *sur les causes de la ruine de cette expédition, et les événements que cette ruine a entraînés*, par le sieur Lafond-Ladébat, négociant à Bordeaux, armateur de ce vaisseau. Ce mémoire contient des détails assez remarquables sur le commerce de l'Inde et sur la vie du chevalier de Saint-Lubin, travesti successivement sous le nom de Winslow, de Maffey, et dont le vrai nom est, dit-on, Palebot. Ce prétendu chevalier de Saint-Lubin est accusé d'avoir été la cause de tous les malheurs arrivés à l'expédition du vaisseau *le Sartine*, et l'on ne peut douter que sa conduite n'ait été au moins fort suspecte, puisque les présomptions établies contre lui l'ont fait renfermer à la Bastille. Une anecdote singulière de cet aventurier est qu'ayant été présenté au fameux Hyder-Ali-Khan[1], comme envoyé plénipotentiaire de Sa Majesté Très-Chrétienne, il lui a fait agréer une boîte qu'il avait volée, à Livourne, à M. le duc de Chaulnes, sur laquelle était le portrait de Mlle Arnould, qu'il a fait passer pour un portrait de la reine de France, et que Hyder-Ali-Khan a reçue, à ce titre, avec la plus vive reconnaissance. Que sait-on? Peut-être devons-nous à l'idée de ce portrait, qu'il conserve précieusement, tout ce que le prince indien osa tenter jusqu'ici pour les intérêts de la France? Cette anecdote nous a été racontée par M. Maystre de La Tour, qui présenta le chevalier de Saint-Lubin

1. Père de Tippo-Saëb. (T.)

à Hyder-Ali, et M. le duc de Chaulnes nous a confirmé la circonstance qui le regarde.

— *Madame Collet-Monté, ou le Jeune homme corrigé*, monodrame, par M. de Sauvigny. L'invention de ce petit conte dramatique n'appartient point à l'auteur; tout Paris sait que la gloire en est due à M. Cassini, qui est à la fois le héros et l'historien de l'aventure. Nous voyons même dans nos mémoires secrets que ce fut devant une nombreuse assemblée, chez Mme la comtesse d'Houdetot, que le plus excellent des maris fit, pour la première fois, ce singulier récit, et en présence de Mme Cassini, tout aussi naïvement au moins que M. de Sauvigny l'a rimé. On le lui a souvent ouï répéter depuis, toujours avec le même succès. Ce conte est tiré des *Après-Soupers de la société, ou Petit Théâtre lyrique et moral sur les aventures du jour*, par M. de Sauvigny. Cet ouvrage, très-soigneusement imprimé, et enrichi de vignettes, de l'imprimerie de Didot, paraît par cahiers, dont quatre forment un petit volume in-16. Si l'on en doit juger par les trois cahiers qui ont paru, l'ouvrage ne sera pas aussi piquant que le titre l'annonce; le ton en est souvent libre, sans en être ni plus plaisant ni plus gai.

DÉCEMBRE.

M. de La Harpe pourrait faire une longue *Iliade* de tous les revers, de toutes les contrariétés qu'éprouve sa malheureuse *Jeanne de Naples*; même avant de paraître sur la scène, on l'a vue près de deux mois sur le répertoire de la Comédie, arrêtée tantôt par des censeurs, tantôt par la police; un jour par M. l'archevêque[1], le lendemain par le ministre des affaires étrangères, à qui l'on avait persuadé, sur les imputations les plus absurdes,

1. Le vers supprimé par la piété de feu M. de Beaumont, le voici :

Là, trente régions fléchissent sous un prêtre.

Ce bon prélat croyait devoir attacher une grande importance au mot *prêtre*, et ne voulait pas permettre qu'il fût profané au théâtre. « Ces messieurs, dit M. d'Alembert, sont comme le Scapin de la Comédie-Italienne, qui se fâche toujours de quelque manière qu'il entende prononcer le mot de *maraud*. » (B.)

qu'il y trouverait des traits dont quelques puissances de l'Europe pourraient avoir à se plaindre; une autre fois, par des tracasseries de coulisse; la veille même du jour qu'elle devait être donnée, par un accident arrivé à l'un des principaux acteurs, Larive, qui, dans la répétition du combat, avait été blessé assez grièvement à la main, grâce à la maladresse du prince qu'il devait tuer; enfin, par des ordres surpris à la religion de M. le garde des sceaux, la malignité de quelques amis de l'auteur ayant prévenu le chef de la magistrature que cette pièce offrait le spectacle indécent d'un souverain s'oubliant assez pour se battre contre un de ses sujets, et d'une reine jugée et détrônée par une assemblée des états-généraux. Enfin, après avoir triomphé de tant d'obstacles, *Jeanne de Naples* a paru le 21 décembre.

Les beautés de détail qui distinguent cet ouvrage peuvent-elles suppléer à ce qui lui manque, et surtout au défaut d'intérêt? Moins que jamais, sans doute, dans un moment où l'on ne va chercher au spectacle que des émotions vives et passagères, où l'on pardonne volontiers les fautes d'art même les plus grossières, pourvu qu'il en résulte une marche plus rapide, un spectacle plus pompeux. Quel que soit le sort de *Jeanne de Naples*, il est malheureux d'avoir à dire que nous ne connaissons personne aujourd'hui capable de composer une pièce de théâtre avec plus de goût, mais encore de l'écrire avec plus d'élégance et de correction. Ce n'est pourtant, dit-on, que l'ouvrage d'un mois; mais ici, plus que jamais, le temps ne fait rien à l'affaire.

IMPROMPTU DE M. DE RULHIÈRE,

SUR LES BRUITS DU RETOUR DE M. LE DUC DE CHOISEUL ET DE M. NECKER AU MINISTÈRE.

Le Necker, le Choiseul, malgré les envieux,
Vont faire encor le bonheur de la France.
Notre bon roi veut avoir sous les yeux
Et la recette et la dépense.

— *Histoire de la maison de Bourbon*, in-4°, tome III, par M. Desormeaux. Le troisième volume commence à l'an 1527, et finit en 1562. Il contient plus d'événements intéressants que les

deux premiers volumes ; ces événements sont aussi plus connus. Cet ouvrage suppose beaucoup de connaissances et une critique fort judicieuse; mais, sans être dépourvue d'intérêt et de clarté, la narration de M. Desormeaux devient souvent pénible par une recherche de style qui ne produit que de longues phrases chargées d'épithètes, n'ajoute rien à la force de l'expression, et manque souvent de justesse et de goût.

— *L'Ami des enfants*, par M. Berquin. Il en paraît un volume in-16 tous les mois; on en a fait déjà deux éditions. Il y a si peu de livres dont on puisse occuper utilement le premier âge, qu'il faut bien savoir quelque gré aux écrivains qui, sans s'approcher du but, s'en éloignent moins que les autres : M. Berquin a paru être de ce nombre. Son *Ami des enfants* est un recueil de fables, de contes, de dialogues, de petits drames traduits ou imités en grande partie de l'allemand. La morale que renferment tous ces petits ouvrages est en général assez raisonnable; mais l'idée en est presque toujours trop vague, trop superficielle; la forme un peu niaise, un peu monotone. Il n'est pas vrai, comme l'a dit Fontenelle, que le naïf ne soit qu'une nuance du bas et du niais; il est au moins très-sûr qu'il n'y a le plus souvent qu'une nuance très-légère qui les sépare : il n'appartient qu'au tact le plus fin et le plus exercé de ne jamais les confondre.

— Théodore Tronchin, né à Genève, en 1709, d'une famille noble originaire d'Avignon, mort à Paris le 1er décembre 1781, premier médecin de M. le duc d'Orléans, noble patricien de Parme, associé étranger de l'Académie royale des sciences, etc., etc. Il s'était marié, en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt; et à l'âge de vingt-quatre ans, du vivant de Boerhaave, il mérita la réputation d'un des premiers médecins d'Amsterdam.

L'humanité a perdu en lui un de ses bienfaiteurs, l'amitié son plus digne modèle, et la médecine un des plus illustres disciples de l'Hippocrate de nos jours. Il n'a laissé aucun ouvrage digne de son génie et de ses lumières; mais un recueil choisi de ses consultations formerait un monument aussi glorieux à sa mémoire qu'il serait utile et intéressant pour les progrès de l'art. Il existe un grand nombre de ces consultations entre les mains de ses héritiers, et la plupart sur des objets infiniment remarquables.

Jamais médecin ne consulta plus la nature, n'en saisit avec plus de sagacité tous les mouvements, toutes les indications; jamais médecin n'employa plus heureusement et le secret d'attendre la nature et celui de la secourir avec le moins de peine, le moins d'effort possible : ses principes, aussi simples que lumineux, étaient toujours soumis à l'observation la plus exacte et modifiés par elle. La plupart de nos médecins ne traitent que les maladies : il traitait le malade, et sa méthode avait autant de formes différentes qu'il se présentait de circonstances différentes pour en faire l'application. Peu de médecins ont vu comme lui l'influence du moral sur le physique, la nécessité de ménager les forces, de proportionner les ressources aux moyens, l'avantage de ne combattre le principe de nos maux qu'en éloignant tout ce qui peut contribuer à les entretenir, à les irriter. La diète était presque toujours la première de ses ordonnances : « C'est le plus sûr moyen, disait-il, de couper les vivres à l'ennemi, et c'est déjà gagner beaucoup. » L'étonnante pénétration de son premier coup d'œil, la tranquillité habituelle de son esprit, qualité qu'il devait bien moins à son caractère naturellement passionné qu'à l'empire qu'il avait acquis sur lui-même, l'assurance, la fermeté propre à toutes ses actions, à tous ses discours, le calme, la noblesse et la dignité de ses traits; tous ces avantages réunis inspiraient à ses malades la confiance la plus douce et la plus consolante. Ceux qui l'ont connu ne peuvent être surpris de l'espèce d'enthousiasme dont il fut souvent l'objet, enthousiasme qui servit à répandre avec succès plusieurs découvertes utiles et surtout celle de l'inoculation, mais qui ne put manquer de l'exposer aux cabales, à la haine et à la jalousie de ses rivaux. Quelque injustes qu'aient été plusieurs d'entre eux à son égard, ils ne le furent pas tous : Petit et Louis avouaient qu'il était le plus grand anatomiste de la Faculté; Rouelle, le plus habile pharmacien qu'il eût connu; le célèbre Haller, le praticien le plus heureux. Il est peu de souverains en Europe qui ne lui aient fait l'honneur de le consulter, et, peu de temps avant sa mort, il reçut encore une lettre du pape, qui, en le remerciant de la consultation qu'il lui avait demandée pour je ne sais plus quel cardinal de ses amis, finissait par lui dire qu'il n'y avait point de signature catholique dont il fît plus de cas que de la sienne.

Bon père, ami tendre, zélé citoyen, il fut malheureux par

tous ces sentiments; et l'on ne peut se dissimuler que ses chagrins, qu'il renfermait au fond de son cœur, n'aient altéré sa santé et n'aient contribué très-évidemment à abréger ses jours. Stoïcien par principe, et surtout par admiration pour les vertus de cette secte, il n'en était pas moins de la plus extrême sensibilité. Parvenu à supporter le mal physique avec toute la constance des héros du Portique, il voulait surmonter avec le même courage les peines du cœur; mais ses efforts, pour y réussir, ne faisaient que cacher aux autres une partie de ce qu'il souffrait, et fatiguaient son âme au lieu de la soulager.

Il avait autant de douceur dans le caractère et dans les mœurs que de sévérité dans les principes. Simple, affable, quelquefois même plus que populaire dans sa conduite, aucun citoyen de son pays ne fut plus attaché que lui aux maximes du gouvernement aristocratique; et la crainte de voir retomber Genève dans la démocratie fut un des plus sensibles chagrins de ses derniers jours. Avec tous les moyens d'acquérir de grandes richesses, il n'a laissé qu'une fortune très-médiocre : la bienfaisance, la générosité, étaient le premier besoin de cette âme élevée, et son mépris pour l'argent une vertu d'instinct.

Distrait par habitude, et peut-être aussi par la multiplicité de ses occupations, quoiqu'il eût passé sa vie avec les grands, il ne sut ou ne voulut jamais prendre ni le ton ni les usages du grand monde; ou trop fier ou trop familier, il ne fallait pas moins que tout le poids de sa considération personnelle pour lui faire pardonner les disparates qu'il se permettait souvent d'avoir auprès d'eux; mais tous ces défauts de convenance, si bien couverts par l'élévation naturelle de son âme et de son caractère, loin de nuire à sa manière d'être, lui donnaient même une physionomie plus originale et plus piquante; on ne pouvait l'en estimer moins, et souvent on l'en aimait davantage.

Il n'avait que deux prétentions auxquelles on lui reconnaissait peu de titres, celle de bien jouer au wisk et celle de bien voir en politique. Il gagnait rarement et se trompait presque toujours; mais il n'en conservait pas moins la meilleure opinion de son habileté, et la nature assurément lui avait donné assez d'autres moyens de s'en consoler.

M. Diderot a trouvé, ce me semble, la plus belle inscription qu'on puisse mettre au pied de la statue de ce grand homme;

c'est ce que Plutarque disait d'un médecin de son temps : *Il fut entre les médecins ce que fut Socrate entre les philosophes.*

LES CINQUANTE BOUTS RIMÉS

PROPOSÉS A M. DIDEROT PAR M. DE BIGNICOURT[1].

Voisine, qu'en dis-tu? serait-ce un gros *péché*
Que de rendre un matin son mari *panaché?*
Ma foi, je n'en sais rien, mais bien que l'on en *glose,*
Maintes femmes ont pris leur parti sur la *chose.*
De quelle autre façon punir un *animal*
Boudant pendant le jour, la nuit caressant *mal?*
On a beau s'agiter, se plaindre d'une *puce,*
Il dort, et son outil, tapi sous son *prépuce,*
S'obstine pour vous seul à garder son *étui.*
Si l'une de vos mains se promène sur *lui,*
Zeste, l'impertinent, vous tournant le *derrière,*
Répond à vos soupirs d'une étrange *manière.*
Cependant bras velu, large épaule, teint *noir,*
Montrent, s'il le voulait, qu'il ferait son *devoir.*
Mais il a sa commère et quelquefois la *fille,*
C'est à l'un de ces trous qu'il porte sa *cheville;*
Et, malgré son dédain, le triste *sapajou*
Prétendra condamner au repos un *bijou?*
Et nous ne pourrons pas d'un petit coup de *fesse,*
Au moins douze fois l'an nous vanter à *confesse.*
Ils se trompent, j'en jure. On sera *convaincu*
Que l'homme fut créé, prédestiné *cocu;*
Et ce dogme, prêché sur les toits, dans la *rue,*
De nos cocus sans fin grossira la *recrue.*

1. Simon de Bignicourt, né à Reims le 15 mai 1709, mort à Paris en 1775 (selon Quérard), a publié, entre autres ouvrages, un recueil de *Poésies latines et françaises* (Londres, 1756, in-12; nouvelle édition augmentée, 1767) que nous n'avons pu voir. Un bibliophile bien connu des amateurs de livres à vignettes, M. Ch. Mehl nous a communiqué une curiosité sans doute extraite de la seconde édition de ce recueil : un quatrain latin à Catherine II, « au sujet de la pension dont elle a honoré M. D. », suivi d'une lettre en français sur le même sujet. Le nom de Diderot et la signature *Bignicourt, Remois,* sont manuscrits. Sur les deux autres feuillets de cette pièce, qui en a quatre, se trouvent également manuscrites une fable et une épigramme sur l'expulsion des jésuites; la chute de la seconde pièce est connue :

Jésus lui-même a perdu
Sa compagnie.

Voir tome V, p. 232 et 244. La plaisanterie de Diderot que nous donnons ici est inédite.

Que je vois de cocus! Cocus sur l'*escalier,*
Cocus sur un châlit, cocus sur un *palier,*
Cocus debout, assis bien ou mal à leur *aise,*
Cocus sur le parquet, cocus sur une *chaise;*
Cocus du magistrat, cocus du *chevalier,*
Cocus du portefaix, cocus du *cordelier.*
Le mien le sera donc sous son nez, à sa *porte,*
Il le sera partout, ou le diable *m'emporte.*
Je veux que le dimanche au prône nos *curés*
Le proclament patron des cocus *avérés;*
Qu'à nul de ses sujets le souverain n'*accorde*
Le bâton ou la croix, le cordon ou la *corde*
Sans avoir confessé, fût-ce même à son *dam,*
Que nul ne le fut mieux entre les fils d'*Adam;*
Que l'on n'admette à Rome au baiser de la *mule*
Sans avoir sur ce point accepté la *formule;*
Que de l'État en France on en fasse une *loi,*
Que la Sorbonne en fasse un article de *foi,*
Que des cocus païens les âmes soient *damnées*
Pour n'avoir pas surtout cru les cornes *innées,*
Et que des sacrements on ordonne *refus*
A quiconque niera le cocuage *infus;*
Qu'en chaire, sur les bancs, on le prouve, on le *croie,*
Et crèvent nos maris de dépit, nous de *joie;*
Et sans en avoir mis mon bonnet de *travers,*
J'ai sur vos bouts rimés fourni cinquante *vers.*

— *Le Duel*, comédie en un acte et en prose, par M. Rochon de Chabannes, est tirée de l'allemand, comme l'auteur l'annonce lui-même dans sa préface, mais il l'a refondue en grande partie pour la rapprocher du ton de nos mœurs et des convenances de notre théâtre. Dans la pièce allemande il y a un soufflet de donné et l'on ne se bat point; dans celle de M. Rochon, l'atrocité de la querelle est fort adoucie et les deux adversaires se battent sur-le-champ. Il y a un rôle entier, celui de Morgan, qui n'existe point dans l'original; il nous a paru répandre sur tout le sujet une teinte de gaieté qui, liée à l'intérêt du tableau, en varie heureusement les nuances et, sans en affaiblir l'impression, la rend moins pénible et moins douloureuse.

Après *le Philosophe sans le savoir*, il semblait que ce sujet ne pouvait plus être remis sur la scène française, l'auteur du *Duel* a la modestie de le dire lui-même, mais nous osons croire qu'il a prouvé en même temps qu'on pouvait le traiter encore

avec succès. Cette petite pièce n'a de commmun avec celle de M. Sedaine que le sujet : elle est conduite avec la plus grande simplicité et dans la plus exacte vraisemblance; l'intérêt y croît à chaque scène et peut-être n'est-il que trop pressé; un fonds si dramatique était susceptible de plus de développement et pouvait occuper sans doute un plus grand espace. Le rôle de Morgan est absolument neuf : il serait difficile de peindre l'étourderie et la légèreté françaises d'une manière plus vraie et plus piquante, et l'on peut dire que c'est un caractère vraiment national.

— *L'Autonéide, ou la Naissance du Dauphin et de Madame Royale,* poëme en sept chants et en vers libres, par M. Peyraud de Beaussol, auteur des *Arsacides*, tragédie en six actes, et qui n'est tombée, à ce que dit l'auteur, que parce qu'elle n'était pas en sept : le plan le plus absurde qu'il soit possible d'imaginer, des tirades de vers que la muse de Gresset n'eût pas désavouées, quelques descriptions pleines de chaleur et d'harmonie, mais en général un style parfaitement digne de l'extravagance du plan et des idées.

Chant I. L'auteur se promène au Luxembourg, le jour du premier accouchement de la reine. Il invoque le dieu du Jour, mais le Vent du nord se lève pour s'opposer aux bienfaits de ce dieu et répandre un froid mortel sur l'horizon.

II. L'Aquilon et le Vent du midi partent en même temps; les deux rivaux s'envisagent des deux extrémités du monde et se disputent la gloire de régner sur la France.

III. Le dieu du Jour l'emporte sur les deux Vents. La nation se livre à la joie. Apparition d'une divinité entourée d'un grand grand nombre d'esprits.

IV. Inquiétude du poëte sur cette apparition. Naissance du premier enfant de la reine. Le poëte est transporté par son génie à Versailles.

V. Le poëte à Versailles reconnaît l'impuissance des divinités qu'il a implorées; il a recours au vrai Dieu, de concert avec toute la France.

VI. La France, rebelle aux décrets du ciel, n'en obtient rien, par les élans de l'amour pur, elle se met en état de lui être agréable. L'Éternel est prêt à descendre.

VII. Il descend, annonce un Dauphin à la reine, donne des

conseils à la princesse de Guéménée, à la princesse de Marsan, et retourne ensuite aux cieux. La France chante un hymne de reconnaissance, et le poëte termine ainsi sa sublime rêverie :

> Je ne respire plus qu'au sein d'un incendie,
> Et grâces à mon Dieu, que je vois au grand jour,
> Je ne sens plus les douceurs de la vie
> Que par les brasiers de l'amour.

1782.

JANVIER.

La Double Épreuve, ou Colinette à la cour, comédie lyrique en trois actes, a été représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le mardi 1er. Les paroles sont de M. Lourdet de Santerre, maître des comptes, auteur du *Savetier et le Financier*, de plusieurs autres opéras-comiques, et de la plupart des fêtes données depuis quelques années dans les plus brillantes sociétés de son illustre compagnie, la Chambre des comptes. La musique est de M. Grétry.

Cet opéra, presque tombé le premier jour, a paru se relever à la seconde représentation, mais faiblement. C'est d'un bout à l'autre *Ninette à la cour*, avec plus de prétention à la haute comédie, beaucoup moins d'esprit et beaucoup moins de goût. Dans le poëme de Favart, le prince s'est pris de fantaisie pour la jeune villageoise, elle-même se laisse éblouir un moment par les promesses du prince et par son goût naturel pour la coquetterie. Dans le nouveau poëme, le prince ne feint d'aimer Colinette que pour exciter la jalousie de la comtesse, dont il est amoureux, et qui ne veut être que son amie. Cette métaphysique de sentiment fait pour ainsi dire tout le nœud de la pièce; quelque froide, quelque déplacée qu'elle soit toujours au théâtre, et surtout dans un drame lyrique, elle aurait pu fournir des détails agréables, quelques traits au moins d'un joli marivaudage; mais, grâce à l'adresse de M. Lourdet, elle ne sert

véritablement qu'à détruire le peu d'intérêt dont un sujet si rebattu pouvait encore être susceptible. On a tâché d'y suppléer par beaucoup de mouvements, par des ballets amenés plus ou moins heureusement. Il y en a trois au premier acte, une pipée, une chasse, la fête du mai; ainsi dans le même acte à la fois les plaisirs de l'automne et ceux du printemps : qu'est-ce que cela fait? Pourquoi ne pas y joindre encore, comme dans une pièce de Nicolet, ceux de l'hiver et de l'été?

Il n'y a rien de neuf, rien d'assez piquant dans la musique de cet opéra pour mériter d'être distingué; tout nous a paru d'une touche assez faible, assez commune, quoique souvent agréable. Les scènes villageoises sont moins mal que les autres; le chœur du troisième acte fait de l'effet, mais il fait encore plus de bruit. Le seul mérite qui puisse soutenir cet ouvrage est dans la composition des ballets, en général bien groupés, bien dessinés, et formant souvent des tableaux pleins de mouvement et de variété. L'auteur des paroles a été gratifié, le jour même de la première représentation, de l'épigramme que voici, par M. Destournelles :

Qui veut lutter avec Favart,
S'il n'est passé maître en son art,
S'expose à d'étranges mécomptes.
Veux-tu charmer ton *auditeur?*
Il faut, mon cher *maître des comptes,*
Avoir recours au *correcteur.*

— MM. de Piis et Barré, après avoir été gâtés par l'indulgence ou plutôt par le mauvais goût du public, viennent d'éprouver enfin de sa part un petit retour d'humeur fort bien conditionné. Leur *Gâteau des rois,* représenté pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le dimanche 6, jour de la fête des Rois, a été dûment sifflé, et ce n'est pas sans peine que les acteurs sont parvenus à braver la tempête et à soutenir l'ouvrage jusqu'à la fin, ou peu s'en faut. Quoique cette bagatelle soit plus négligée encore que toutes celles qui font depuis dix-huit mois les beaux jours de ce spectacle, la différence assurément n'est pas assez grande pour avoir pu mériter sans autre raison un accueil si différent de celui auquel on avait accoutumé ces messieurs et leurs chefs-d'œuvre. Il pourrait être fort curieux de chercher les causes secrètes d'un chan-

gement si subit, mais on voudra bien nous en dispenser. Est-ce la seule circonstance où nous ayons vu que, pour bien juger les sottises dont on s'est une fois engoué, on attend volontiers qu'on ait eu le temps de s'en lasser? En peu de mots, voici la dernière production de MM. de Piis et Barré.

M[lle] Denise, la fille d'un pâtissier, M. Martin, est aimée de M. Simon, le fils du voisin, M. Grégoire. Ce M. Martin, qui veut faire les Rois avec ses amis, et nommément avec son intime, M. Grégoire, lui fait écrire par sa fille le billet suivant :

Viens çà, mon cher ami... tirer chez moi la fève,
Tu me seconderas.... pour que mon vin s'achève;
Et j'espère à la fin.... du plus gai des festins
Que tu *m'enlèveras*... par tes joyeux refrains.

Il change ensuite d'avis et déchire le billet en deux. Simon en trouve la première moitié : le voilà jaloux ; et n'avait-il pas lieu de l'être? Il boude. Cependant les convives se rassemblent, M. Grégoire, le bailli, le magister, le frater, le carillonneur; on se met à table; on tire le gâteau, il s'y trouve deux fèves : c'est une espièglerie du petit frère de M[lle] Denise. Grande querelle entre Martin et Grégoire pour la royauté. On propose enfin de remettre les fèves aux deux amants. La méprise qui les a brouillés est bientôt éclaircie par l'heureuse attention que M[lle] Denise a eue de conserver la seconde partie du billet; tout le monde est content, excepté les spectateurs. On finit par boire et par chanter à tue-tête; le parterre hue du même ton, la toile tombe, et MM. de Piis et Barré comprennent encore moins que nous l'inconstance et la bizarrerie du public. Ils ont forcé les comédiens à donner la pièce une seconde fois; mais ayant reçu à peu près le même accueil, ces messieurs ont eu la modestie d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'ils avaient consenti généreusement à la retirer, pour ne la remettre que le jour des Rois en un an. Quel excès de complaisance!

PRINCIPES ÉTABLIS PAR S. M. I. JOSEPH II,

POUR SERVIR DE RÈGLES A SES TRIBUNAUX ET MAGISTRATS DANS LES MATIÈRES ECCLÉSIASTIQUES.

« L'objet et les bornes de l'autorité du sacerdoce dans l'État sont si clairement déterminés par les fonctions et les devoirs

auxquels le Seigneur lui-même a borné les apôtres pendant qu'il était sur la terre, qu'il y aurait de la mauvaise foi à vouloir statuer ou admettre aucun droit à cet égard, et de l'absurdité à oser prétendre que les successeurs des apôtres doivent avoir de droit divin plus d'autorité que n'en avaient les apôtres eux-mêmes.

« Or personne n'ignore que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne les a chargés que des fonctions purement spirituelles : 1° de la publication de l'Évangile ; 2° du soin de son culte ; 3° de l'administration des sacrements (en tant qu'ils sont spirituels) ; 4° du soin et de la discipline de son Église.

« C'est à ces quatre objets qu'était bornée l'autorité des apôtres ; et c'est par conséquent à ces mêmes objets seulement que peuvent prétendre leurs successeurs. Il s'ensuit que toute l'autorité quelconque dans l'État est et doit être aujourd'hui du ressort privatif de la puissance souveraine, ainsi qu'elle a été depuis la première origine de tous les États et de toutes les sociétés jusqu'à l'établissement du christianisme, par lequel cet ordre naturel des choses n'a nullement été ni pu être altéré.

« A l'exception de ces quatre objets, il n'y a donc aucune sorte d'autorité, aucune prérogative, aucun privilége, aucun droit quelconque, en un mot, que le clergé ne tienne uniquement de la volonté libre et arbitraire des princes de la terre.

« Il est incontestable que tout ce qui a été accordé ou établi par l'autorité souveraine, et qu'il dépendait de son bon plaisir d'accorder ou de refuser, elle est en plein droit d'y faire des changements, et de le révoquer même tout à fait lorsque le bien général l'exige, et qu'aucune loi fondamentale de l'État ne s'y oppose, à l'instar de toutes autres lois, concessions, établissements faits ou à faire, qu'il est de la sagesse et même du devoir de la législation d'approprier aux temps et aux circonstances.

« Les dispositions des conciles, lesquels, comme il est de fait, ne sont obligatoires que pour les États qui les ont admis ou reçus, sont dans le même cas, attendu que celui qui aurait pu ne pas les admettre du tout doit pouvoir à plus forte raison en rectifier les dispositions, et même les révoquer entièrement, lorsque, au moyen de la différence de temps et de circonstances, la raison d'État et le bien public peuvent l'exiger.

« L'autorité du sacerdoce n'est pas même arbitraire ni entièrement indépendante quant au dogme, au culte et à la discipline, le maintien de l'ancienne pureté du dogme, ainsi que la discipline et le culte, se trouvant être des objets qui intéressent si essentiellement la société et la tranquillité publique, que le prince, en sa qualité de souverain chef de l'État, ainsi que de protecteur de l'Église, ne peut permettre à qui que ce soit de statuer sans sa participation sur des matières d'une grande importance.

« L'objet et l'autorité du clergé étant donc bien clairement déterminés par les principes susdits, il s'ensuit que c'est d'après ces principes que doivent être décidés à l'avenir tous les cas de juridiction ecclésiastique. »

— *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*, par Mme la comtesse de Genlis, trois volumes in-8°. De tous les écrits de Mme de Genlis, c'est celui qui a fait la plus grande sensation, qui a été lu avec le plus d'avidité, jugé avec le plus de rigueur, prôné et dédaigné avec le plus d'acharnement et de prévention. Si un pareil succès est dû en partie au genre même de l'ouvrage, les circonstances dans lesquelles il a paru n'ont pas peu contribué à en augmenter l'éclat; la singularité, peut-être unique, du choix qui venait de nommer Mme de Genlis gouverneur [1] des fils de M. le duc de Chartres, avait fixé pour ainsi dire tous les yeux sur elle. Comment n'aurait-on pas été fort curieux de savoir si son livre justifierait un événement si extraordinaire, ou le ferait paraître plus ridicule? Les philosophes n'ont pu voir sans indignation que dans un ouvrage agréablement écrit, c'est un mérite qu'il faut bien lui accorder, l'on se permettait encore de parler avec quelque respect de la religion, de soutenir même qu'il n'est point de vertu véritable qui ne soit fondée sur une piété solide. Les gens de lettres ont trouvé infiniment mauvais qu'une femme si bien faite pour en juger ait osé leur reprocher « d'avoir la conversation languissante et pesante,

1. Ce titre a été trouvé si plaisant à Versailles, que Mme de Genlis n'en a conservé que les fonctions : c'est sans aucune dénomination particulière qu'elle est chargée de présider à l'éducation des enfants de M. le duc de Chartres. (Meister.)

de ne point savoir écouter ; de n'éprouver que le désir de se faire admirer, jamais celui de plaire ; de manquer d'égards et de politesse par un amour-propre mal entendu, ou par le défaut d'usage du monde ; d'avoir un ton tranchant, de la susceptibilité... ; ce qui fait qu'on ne trouve dans leurs ouvrages ni l'esprit, ni le ton du monde ». Nos femmes à la mode, qui n'ont jamais vu peindre leurs ridicules, leurs folies, leurs travers d'une manière plus vraie, plus légère, plus piquante, prétendent que c'est une chose horrible d'employer ainsi le talent que l'on peut avoir à tourner toutes les personnes de sa société en ridicule, à faire d'un livre d'éducation un recueil de satires et de libelles. Les dévots, les prêtres, seraient-ils plus contents ? Point du tout : ils assurent que la Sorbonne ne peut se dispenser de censurer l'ouvrage ; qu'il y a une certaine Lettre, sur les cérémonies religieuses qu'on exige des mourants, qui contient les propositions du monde les plus malsonnantes. Une autre impiété non moins grave, c'est d'oser dire qu'il n'y a point de livre de dévotion qu'on puisse laisser sans inconvénient entre les mains d'une jeune personne ; c'est le projet qu'annonce Mme de Genlis de publier elle-même un livre d'*Heures*[1] dans ses principes, comme si ce droit n'appartenait pas exclusivement à monseigneur l'archevêque ! Mais c'est trop s'arrêter à tous les jugements que l'esprit de corps, l'esprit de parti ou d'autres préventions ont pu répandre contre cet ouvrage ; essayons d'en donner une idée plus juste, du moins plus impartiale.

Ces Lettres sont une espèce de roman d'éducation, ou plutôt une suite de petites histoires, de petits contes, de petits tableaux plus ou moins intéressants, tous relatifs à l'éducation, mais liés souvent par un fil imperceptible à l'objet principal. Le baron et la baronne d'Almane, tantôt retirés dans leurs terres, tantôt voyageant pour l'instruction de leurs enfants, rendent compte à leurs amis, qu'ils ont laissés à Paris, du plan d'éducation qu'ils ont formé, et du succès avec lequel ils le suivent. Cette correspondance, qui fait le fond de l'ouvrage, est interrompue par les Lettres du comte de Roseville, chargé de l'éducation d'un prince étranger ; le comte et le baron se communiquent mutuellement

1. *Les Nouvelles Heures à l'usage des enfants depuis l'âge de cinq ans jusqu'à douze*, ne furent publiées qu'en 1801.

les résultats de leurs réflexions et de leur expérience. Ce qui varie plus agréablement le ton de ce recueil, ce sont les réponses que la baronne reçoit de la vicomtesse de Limours, de Mme d'Ostalis, quelques lettres détachées du chevalier d'Herbain, de la jeune dame de Valée, de son amie Mme de Germeuil. C'est surtout dans ces dernières Lettres que le ton et les ridicules du jour sont peints avec le plus d'esprit, d'agrément et de vérité.

Si le système d'éducation de Mme de Genlis ne présente aucune idée nouvelle, aucune que Locke n'eût déjà indiquée, que Jean-Jacques après lui n'eût approfondie avec toute la puissance de son génie, avec toute l'énergie de son talent, au moins en est-il plusieurs dont elle a su faire une application très-heureuse, quelquefois peut-être un peu maniérée, un peu minutieuse, mais souvent aussi parfaitement sage et parfaitement instructive. En s'appropriant si bien les idées de Rousseau et celles de Locke, on eût désiré sans doute que Mme de Genlis eût parlé surtout du premier avec plus d'égards; mais on ne lui en saura pas moins beaucoup de gré d'avoir fait de nouveaux efforts pour répandre des vérités si utiles, en les développant presque toujours avec plus de sagesse et de mesure que l'un de ces philosophes, et sûrement avec plus de grâce et d'intérêt que l'autre.

Quoique le titre d'*Adèle et Théodore* annonce assez fastueusement que l'ouvrage contient « *tous* les principes relatifs à l'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes », on ne serait guère étonné que beaucoup de lecteurs y trouvassent encore plus d'une lacune importante; mais la forme que l'auteur a jugé à propos de donner à ses instructions n'est-elle pas précisément celle qui l'obligeait le moins de s'asteindre à une méthode trop pénible ou trop rigoureuse? Ce qu'on ne trouve pas d'ailleurs dans ces Lettres ne peut-on pas espérer de le trouver dans les sources que Mme de Genlis veut bien indiquer elle-même, dans *les Conversations d'Émilie*, dans *Télémaque*, dans le *Traité de Chanteresne*, qu'on croit être de Nicole[1], dans Locke, même dans *Émile*, pourvu qu'il soit lu avec les dispositions convenables; mais, avant toutes choses, cela s'entend,

1. C'est en effet un des pseudonymes de Nicole, mais il l'abandonna après la publication du troisième volume de ses *Essais de morale*.

dans son *Théâtre d'éducation*, dans ses *Annales de la vertu*, dans ses *Heures*, dans ses *Veillées du château* déjà sous presse, et dans plusieurs autres ouvrages qu'elle a la bonté de nous promettre?

Je sens aussi bien que messieurs les philosophes l'inconvénient qu'il y aura toujours à vouloir fonder la morale sur des bases qui lui sont étrangères, et que l'usage ou l'abus de la raison peuvent si facilement ébranler; cependant je ne puis m'empêcher d'aimer beaucoup le genre de preuves qu'emploie Mme de Genlis pour la défense de la foi chrétienne; ce sont deux petits romans ; l'un est l'histoire très-intéressante d'un hôpital fondé par M. de Lagaraye, où l'on voit, comme le dit l'auteur lui-même, tout ce que la religion peut produire de grand, de bienfaisant, d'héroïque: l'autre est une espèce de nouvelle, où l'on apprend clairement qu'il n'est point de revers, point d'infortune que la piété ne fasse supporter avec courage et résignation. On en pensera tout ce qu'on voudra, cette manière de démontrer la vérité de la religion me paraît tout aussi conséquente et beaucoup moins ennuyeuse que celle des Grotius, des abbé d'Houteville, des Bergier, et de tant d'autres grands docteurs.

Des gens qui veulent tout savoir assurent que la partie la plus agréable des nouvelles lettres sur l'éducation, la partie des romans, est encore moins originale que tout le reste, que la plupart de ces épisodes sont traduits de l'allemand ou de l'anglais. Les deux que nous venons de citer, l'hisoire de M. de Lagaraye et celle de la duchesse de C***, ne sont pas moins de ce nombre; le fond de l'une et de l'autre, nous ne pouvons en douter, est parfaitement vrai. Un reproche plus grave que l'on est tenté de faire à Mme de Genlis sur cette partie de son ouvrage, c'est d'avoir souvent gâté l'effet des situations les plus touchantes par des traits d'une sensibilité factice ou par des exagérations également froides et romanesques. Ces défauts ont paru d'autant plus remarquables, que le ton dominant de l'ouvrage est simple, pur et naturel.

La malignité n'a pas manqué de chercher des noms à tous les portraits dont Mme de Genlis s'est permis d'égayer un livre qui ne semblait pas trop susceptible, à la vérité, de ce genre d'agréments, mais qui pouvait en avoir besoin. On a prétendu reconnaître dans Mme de Surville celui de Mme de Montesson;

dans Mme de Valée, celui de Mme la comtesse Amélie de Boufflers; dans Mme de Germeuil, celui de Mme de Roquefeuille, etc.; mais le plus frappant de tous, c'est, sous le nom de Mme d'Olcy, celui de Mme de La Reynière, du moins s'il en faut croire les meilleurs amis de celle-ci. Le bruit qu'ils en ont fait dans le monde, sous le prétexte de venger une noirceur si coupable et si peu méritée, lui a donné tant de célébrité que nous croyons devoir en conserver ici le souvenir. Voici donc ce fameux portrait.

« La fortune immense qu'elle possède n'a pu la consoler encore du chagrin d'être la femme d'un financier; n'ayant point assez d'esprit pour surmonter une semblable faiblesse, elle en souffre d'autant plus qu'elle ne voit que des gens de la cour, et que sans cesse tout lui rappelle le malheur dont elle gémit en secret. On ne parle jamais du roi, de la reine, de Versailles, d'un grand habit, qu'elle n'éprouve des angoisses intérieures si violentes qu'elle ne peut souvent les dissimuler qu'en changeant de conversation. Elle a d'ailleurs pour dédommagement toute la considération que peuvent donner beaucoup de faste, une superbe maison, un bon souper, et des loges à tous les spectacles. Au reste, elle n'aime rien, s'ennuie de tout, ne juge jamais que d'après l'opinion des autres, et joint à tous ces travers de grandes prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur et de caprices, et une extrême insipidité. Quoique fort orgueilleuse d'être une fille de qualité, elle n'a pas montré le moindre attachement pour son père, parce qu'il a quitté le service et le monde, et qu'elle n'en attend rien. Elle n'aime point Mme de Valmont, qu'elle ne regarde que comme une provinciale, et elle a sans doute oublié qu'elle eut une sœur religieuse, etc. »

On assure que Mme de La Reynière, après l'avoir lu, s'est contentée de dire : « Je ne sais pourquoi Mme de Genlis oublie un trait dont personne ne devait se souvenir aussi bien qu'elle, c'est que cette femme de financier a poussé l'insolence autrefois jusqu'à donner des robes à une demoiselle de qualité de ses amies; il est vrai que la demoiselle n'était connue alors que par sa jolie voix et son talent pour la harpe. »

Eh! qu'est-ce que cela fait? Sans entreprendre ni d'accuser, ni de justifier les intentions de l'auteur, nous osons croire qu'*Adèle et Théodore* sera compté dans le petit nombre des ouvrages où la raison et la vertu sont rendues aussi intéressantes

qu'elles le paraîtront toujours lorsqu'elles n'auront point d'autre ornement que celui de leur grâce et de leur simplicité naturelle. Le style de Mme de Genlis est assez dépourvu d'imagination, mais il plaît en général par une pureté très-facile et très-élégante. Sans peindre ses idées de couleurs bien vives, elle les dessine, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec beaucoup de justesse et de goût. Il y a de l'esprit et de la grâce dans la composition de ses tableaux, il y a surtout infiniment de talent et d'originalité dans la manière dont elle a su rendre le ton, les ridicules et les mœurs du jour, leur donner de la physionomie, ce qui semblait si difficile, et leur en donner sans caricature, même sans effort et sans recherche.

— Si les Suisses ont été répandus longtemps dans toutes les parties du monde, sans exciter la curiosité des autres nations en faveur de leur pays, on leur fait aujourd'hui plus d'honneur. Jamais les voyages en Suisse n'ont été plus à la mode ; cet empressement doit-il les flatter ou non? Je l'ignore; mais je sais bien que leur paisible bien-être n'avait aucun besoin de cette célébrité; peut-être même n'éprouveront-ils que trop tôt qu'il en est des républiques comme des femmes, dont Jean-Jacques a dit : « Leur dignité est d'être ignorées, leur gloire est dans leur propre estime, et leurs plaisirs dans le bonheur de leurs familles. » Ambitionner une autre dignité, chercher une autre gloire ou d'autres plaisirs, c'est risquer au moins de perdre l'avantage le plus essentiel de leur existence.

Quoi qu'il en soit, dans le nombre des voyages de Suisse qui ont paru depuis quelques années, après avoir distingué ceux de MM. de Luc, de Saussure, plus particulièrement celui de M. Coxe, traduit et commenté par M. Ramond, de tous ceux que nous connaissons celui qui embrasse le plus d'objets curieux et intéressants, nous ne devons pas oublier la *Description des Alpes pennines et rhétiennes, dédiée à Sa Majesté très-chrétienne Louis XVI, roi de France et de Navarre*, par M. Théodore Bourrit, chantre de l'église cathédrale de Genève. Deux volumes in-8°, avec plusieurs gravures faites sur les dessins mêmes de l'auteur.

Ce n'est pas par une éloquence brillante, par le charme ou l'élégance de sa narration, ce n'est point par son ramage enfin, tout chantre qu'il est de la cathédrale de Genève, que le nouveau

voyageur peut espérer de mériter l'attention du public; mais l'exactitude et la fidélité de ses observations, les travaux presque incroyables qu'elles lui ont coûtés, les périls continuels auxquels il s'est exposé pour vérifier ses découvertes, lui assurent sans doute les droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent véritablement aux progrès de l'histoire naturelle, et surtout de l'histoire des montagnes, partie si importante de la théorie générale du globe.

Souvent minutieux, souvent d'une affectation ou d'une emphase ridicule, d'autant plus déplacée qu'elle donne aux descriptions les plus vraies l'air romanesque et faux, on remarquera cependant avec plaisir que le style de M. Bourrit s'est élevé quelquefois pour ainsi dire forcément au ton naturel de son sujet par le caractère même de grandeur et de majesté des objets qu'il avait sous les yeux. Le court extrait que nous allons donner de son ouvrage en offrira, je crois, plus d'une preuve.

C'est du lac de Genève que part notre voyageur, et voici l'exacte description qu'il en donne ;

« On voit, dit-il, à droite, le lac s'étendant à perte de vue jusqu'à Genève, repoussé d'un côté par de hautes montagnes, orné de l'autre par un magifique coteau; en face la belle perspective du Valais et des montagnes qui forment le péristyle. Entre Évian et Saint-Gingolph, premier village du Bas-Valais, les montagnes plongent dans le lac comme un promontoire: des ouvriers, occupés le long des rochers à en détacher des parties, ne se tiennent que sur de petits rebords, souvent à plus de deux cents toises au-dessus de la surface du lac; il en est même qui sont suspendus par des cordes. Cette situation *effraye les voyageurs;* leur crainte augmente encore par *les signes qu'on leur fait de s'écarter de cette plage dangereuse.* »

Notre auteur décrit ensuite les montagnes du Bas-Valais, leur magnifique aspect, les étonnants souterrains de Bex, la cascade du *Pisse-Vache.* De là il nous conduit à la vallée de Bagnes, qui fait une partie considérable du pays d'Entremont. Cette vallée, bordée de toutes parts de montagnes et de glaciers, est défendue par des bois, de terribles avalanches qui autrefois ont enseveli les bains de Bagnes. Après une pénible marche le long d'un désert, le voyageur parvient au bas de l'immense glacier dont il soupçonnait l'existence, et qui faisait le principal objet de son voyage. « Ce

glacier, dont les couches sont belles, descend d'une montagne si couverte de neiges, qu'on a de la peine à y distinguer quelques parties de roc. Ces neiges sont de la plus grande blancheur; elles sont par bancs horizontaux, ou plutôt ce sont des marches magnifiques qui semblent atteindre le ciel. Le bas du glacier est terminé par un mur d'une belle forme, taillé à plomb, du haut duquel on voit descendre des filets d'eau qui donnent naissance à un lac d'un aspect agréable. » — Ce n'est qu'avec des peines et des dangers infinis qu'il parvient sur le glacier même. Qu'on se figure une étendue de huit lieues de glace vive environnée de toutes parts de hautes montagnes, et aboutissant elle-même à une hauteur si considérable, qu'elle pourrait devenir encore un vaste sommet. En suivant la direction de cette vallée, du midi au nord, à droite se trouve une chaîne de monts couverts de neiges et de glaces; à la gauche, dans une étendue de six lieues, des sommets, la plupart découverts de neige et dévastés, des montagnes de granit et de débris feuilletés, partout l'horreur du plus profond silence et l'image de la nature morte. « Par intervalles, d'immenses crevasses travaillées par la nature de mille manières différentes, imitant parfaitement les restes d'un palais ou d'un temple; la richesse et la variété des couleurs ajoutaient encore à la beauté des formes; l'or, l'argent, l'azur s'y faisaient admirer. Ce qui nous parut bien singulier encore, c'étaient des arcades soutenant des ponts de neige lancés d'un bord d'une crevasse à l'autre. » — C'est sur ces ponts étranges et dangereux que notre voyageur se hasarde et la fortune seconde son audace; il franchit ces vastes gouffres, tourne autour de plusieurs qui avaient plus d'une demi-lieue de diamètre, sort enfin du glacier, et à travers mille dangers parvient au pied du mont Vélan, l'un des plus hauts de la Suisse.

L'idée que nous donne M. Bourrit du chemin de la Gemmi n'est pas indigne d'être remarquée. « Représentez-vous, dit-il, un escalier d'une vieille tour tournant sur lui-même, et mis à découvert par la chute du mur de la face, de manière que trente personnes, qu'on supposerait monter à la file, se voient au-dessus les unes des autres comme sur des balcons. On voit ainsi avec des lunettes, depuis les bains, les voyageurs monter et descendre cette rampe, qui a près de neuf cents pieds de hauteur. Rien de plus magnifique que l'immense glacier où le Rhône prend sa

source. Là nous vîmes la large bouche du Rhône, et le fleuve en sortir avec bruit. La voûte est d'une glace aussi transparente que le cristal; des blocs de glace immenses, lancés du haut du dôme, représentaient les ruines d'un palais. Cette voûte, qui était à moitié fendue, laissait un passage libre aux rayons du soleil qui pénétraient dans des abîmes obscurs, tandis que des blocs excaves et concaves nous éblouissaient les yeux. Nous vîmes alors des tours de glace comme des maisons, qui ne tenaient à la masse entière que par des filets; le moindre bruit, le roulement d'une pierre, pouvait nous ensevelir sous leur ruine. » L'hospice du Grimsel, les vallées de glace de l'Aar, le passage de la Fourche, le mont Saint-Gothard, les sources du Rhin, offrent mille détails auxquels les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de nous arrêter.

M. Bourrit ne se borne pas à nous donner la juste hauteur du mont Blanc, le plus haut des Alpes, et sur le sommet duquel on ne peut rester plusieurs minutes sans danger de périr par la rareté de l'air ; il le compare avec les Cordilières ; et, d'après les observations faites sur ces montagnes de l'Amérique par MM. de l'Académie des sciences, et celles qu'il a faites lui-même sur le mont Blanc, il conclut que ce dernier est bien plus élevé ; et que si le Chimborazo s'élève à une hauteur à peu près égale au-dessus du niveau de la mer, c'est que le sol qui lui sert de base est près de moitié plus élevé que le pied des Alpes.

Pour donner une idée de l'espèce de talent que M. Bourrit peut avoir pour les peintures du genre gracieux, nous n'en citerons qu'un seul échantillon, et nos lecteurs trouveront sans doute que c'est bien assez. Il s'agit de la délicieuse vallée de Lauterbrun ; après avoir peint les mœurs douces et innocentes de ces habitants, l'auteur ajoute :

« Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées par des canaux d'une eau limpide comme le cristal. C'est là que l'amant est sûr de trouver son amante ; c'est là qu'il se plaît à la transporter d'une rive à l'autre avec la légèreté du faon ; c'est là qu'il ressent une douce émotion lorsqu'il lui voit franchir d'un pas de biche *les jolies cascades* et les torrents, *images des passions de l'homme*. Et s'ils veulent étendre leur empire par une vue plus vaste, ils montent ensemble sur de belles collines, d'où ils ont sous les yeux des aspects enchanteurs. La nature devient alors

pour eux plus belle et plus variée; ils trouvent dans la pureté du ciel une image de celle de leur âme, et dans les *yeux enfantins de leur bétail le portrait de leur innocente candeur*, etc. »

L'ÉNIGME,

OU LE PORTRAIT D'UNE FEMME CÉLÈBRE[1].

Au physique je suis du genre féminin,
Mais au moral je suis du masculin.
Mon existence hermaphrodite
Exerce maint esprit malin.
Mais la satire et son venin
Ne sauraient ternir mon mérite.
Je possède tous les talents,
Sans excepter celui de plaire;
Voyez les fastes de Cythère
Et la liste de mes amants,
Et je pardonne aux mécontents
Qui seraient de l'avis contraire.
Je sais assez passablement
L'orthographe et l'arithmétique,
Je déchiffre un peu la musique,
Et la harpe est mon instrument[2].
A tous les jeux je suis savante :
Au trictrac, au trente-et-quarante,
Au jeu d'échecs, au biribi,
Au vingt-et-un, au reversi,
Et par les leçons que je donne
Aux enfants[3] sur le quinola,
J'espère bien qu'un jour viendra
Qu'ils pourront le mettre à la bonne.
C'est le plaisir et le devoir
Qui font l'emploi de ma journée;
Le matin, ma tête est sensée,
Elle devient faible le soir.
Je suis monsieur dans le lycée,
Et madame dans le boudoir.

— L'opéra d'*Aucassin et Nicolette*, qui avait si peu réussi dans la nouveauté, vient d'être remis au théâtre, le lundi 7, avec

1. Mme de Genlis.

2. On rappelle ici, en jouant sur les mots, l'accusation portée contre Mme de Genlis d'avoir M. de La Harpe pour teinturier. (Meister.)

3. Les enfants de la maison d'Orléans.

le plus grand succès. M. Sedaine, en faisant le sacrifice du troisième acte, a retranché non-seulement la scène peut-être la plus originale du poëme, mais encore celle qui en développait le mieux l'action, et qui semblait surtout nécessaire pour en motiver le dénoûment; il n'y a substitué qu'un récit très-froid, très-insignifiant, lequel, attaché tant bien que mal à la fin du second acte, amène encore assez maladroitement le morceau d'ensemble qui terminait le troisième: il n'en est pas moins vrai que c'est à ce changement qu'il faut attribuer tout le succès de cette reprise. L'acte que nous regrettons était indignement joué, et ne l'aurait jamais été mieux sur ce théâtre. La marche de la pièce en est beaucoup moins vraisemblable, mais elle est infiniment plus rapide, et c'est bien aujourd'hui le plus grand mérite qu'on puisse avoir aux yeux d'un public blasé par tous les chefs-d'œuvre de nos faiseurs de vaudevilles, de pantomimes, de nos bateleurs de la Foire. L'impatience est pour ainsi dire le premier sentiment qu'on apporte au spectacle; allez vite, plus vite, encore plus vite, à quelque prix que ce soit, et vous pouvez être sûr d'enchanter votre auditoire.

M. Grétry a fait aussi quelques changements à la musique d'*Aucassin*, moins essentiels cependant; excepté le *duo* des gardes dont l'idée est si heureuse, et l'ariette du pâtre, au troisième acte, qui est du meilleur genre possible, toute cette musique est un peu agreste et plus bizarre encore, il faut l'avouer, qu'elle n'est neuve et piquante. On dirait volontiers que le musicien et le poëte, trop fidèles aux costumes dont ils ont voulu peindre les mœurs, tiennent souvent plus du welche que du français. Au reste, rien n'est si français, rien n'est si charmant que Mme Dugazon dans le rôle de Nicolette; il est impossible de le rendre avec plus de simplicité, de naturel et de grâce.

— Une reprise moins favorablement accueillie est celle de *Manco-Capac, premier inca du Pérou*, tragédie de M. Le Blanc, auteur des *Druides*, représentée pour la première fois, avec un succès médiocre, le 12 juin 1763 [1]. On vient de la mettre au théâtre de la Comédie-Française ce lundi 28.

Pour faire la critique de cette pièce, il suffit peut-être d'en indiquer le sujet : c'est le contraste de l'homme civil et de l'homme

1. Voir tome V, p. 311 et 320.

sauvage, le bonheur de la société mis en opposition avec celui de la vie libre, indépendante, dont jouit un peuple errant dans les forêts, sans gouvernement et sans lois : c'est, en un mot, le paradoxe de Jean-Jacques, dont l'auteur a fait une espèce de thème dialogué en cinq actes et en vers, quelquefois avec une sorte d'énergie, mais plus souvent encore avec une emphase très-gigantesque et très-verbeuse. En voulant donner à cette discussion philosophique une forme théâtrale, il a bien fallu la lier à une action quelconque; mais cette action, toujours subordonnée à la rhétorique du poëte, n'a presque aucun développement qui puisse attacher. On ne s'intéresse point à l'amour de la princesse Imzaé pour Zelmis, un fils de l'Inca, élevé dès sa plus tendre jeunesse chez les sauvages antis qui l'avaient enlevé à son père ; on s'intéresse encore moins, s'il est possible, à la tendresse de Manco pour ce fils dont il ignore la destinée. La perfidie du grand prêtre, rival de Zelmis, inspire encore plus de dégoût que d'horreur. Manco parle toujours en bon roi; mais c'est à peu près tout ce qu'il sait faire. Le chef des sauvages n'a qu'un cri, celui de l'indépendance, et, malgré *son bras indompté*, il se laisse enchaîner deux ou trois fois en s'écriant toujours : *Laissez-moi libre*, *ou craignez ma fureur;* ce rôle cependant est celui qui offre sans contredit les détails les plus brillants, et la figure et le jeu du sieur Larive ont paru très-propres à les faire valoir. Les injures qu'il est chargé de dire aux rois sont souvent en très-beaux vers ; quelque adoration que l'on connaisse au peuple français pour ses souverains, le parterre ne manque jamais d'applaudir avec transport les pièces de ce genre, il les prend apparemment pour du Corneille tout pur ou pour le dernier effort d'un génie hardi. Voici une de ces magnifiques imprécations :

..... Puisse ta cendre, à la terre rendue,
Dans la foule au hasard se trouver confondue !
Que la mort te replonge en cette égalité
Dont sortit un instant ton orgueil indompté,
Et qu'elle éteigne enfin dans une nuit profonde
Le nom de roi. . . . .

Si M. Le Blanc avait eu le bonheur ou le malheur d'être lié plus qu'il ne l'est avec les philosophes, lui aurait-on pardonné les sages conseils qu'il fait donner à Manco par un des grands de l'empire ?

Vous deviez en tous lieux, imposant au vulgaire,
Régner et sur le trône et dans le sanctuaire ;
Sans partager les droits du suprême pouvoir,
Retenir en vos mains le sceptre et l'encensoir,
Et ne point à nos yeux livrer l'obéissance
Aux dangers, aux retours, aux chocs d'une balance
Où l'intérêt du ciel peut mettre un poids fatal,
Donner au prince un maître ou du moins un égal.....

Nous pourrions citer encore plusieurs vers dignes des applaudissements qu'ils ont reçus ; bornons-nous à ceux-ci, où le sauvage invite son vainqueur à renoncer au pouvoir suprême, à le suivre :

Ah! crois-moi, retournons dans ces forêts tranquilles,
Du bonheur des humains seuls et premiers asiles,
Où le sauvage, errant sans travaux et sans soins,
Vit au hasard des fruits offerts à ses besoins,
Sans droits que ces besoins, sans lois que la nature,
Ignorant de vos arts la fatale culture,
Riche de tous les biens, mais sans propriété,
Et souverain du monde avec égalité, etc.

— *Réflexions sur l'état actuel du crédic public de l'Angleterre et de la France*, brochure in-8°, suivie d'un tableau de la dégradation continuelle des effets publics d'Angleterre depuis 1776 jusqu'en 1781, avec le prix des effets publics en France, depuis la même époque. On l'attribue à MM. Panchaud, Beaumarchais, Clonard et compagnie [1].

L'objet de cet écrit est de prouver combien l'état de nos finances est, à tous égards, supérieur à celui de nos voisins ; c'est ce qui avait déjà été démontré de la manière la plus évidente dans le *Compte rendu* de M. Necker. La difficulté n'était plus aujourd'hui que de trouver le moyen de donner une opinion avantageuse de l'état actuel de nos ressources, sans dire du bien de l'administration à laquelle on en est redevable, ou plutôt en tâchant d'en dire du mal, et ce problème était bien digne d'exercer toute l'habileté de ces messieurs. Quelque adresse cependant qu'ils aient pu mettre en œuvre dans une si louable entreprise, on ne sera point étonné qu'il leur soit échappé plus

1. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, met cet écrit sur le compte du premier.

d'une gaucherie. N'en est-ce pas une, par exemple, assez impertinente de reprocher à M. Necker d'avoir porté sans nécessité son dernier emprunt de rentes viagères à dix pour cent, lorsqu'on pouvait savoir que l'administration actuelle allait en ouvrir un de soixante à soixante-dix millions, à dix pour cent depuis la naissance jusqu'à cinquante ans, à onze depuis cinquante jusqu'à soixante, et à douze depuis soixante jusque au-dessus? Les résultats d'ailleurs qui ont paru les plus dignes d'être remarqués dans cette petite brochure, les voici :

« Pour subvenir aux emprunts continuels occasionnés par la guerre, il y avait deux partis à prendre : l'un, d'offrir aux prêteurs un intérêt plus modéré en faveur d'un plus grand accroissement de capital; l'autre, c'était de ne se constituer débiteur que de ce qu'on empruntait réellement, en y attachant l'intérêt quelconque que les circonstances rendraient indispensable au succès de l'emprunt. Les Anglais ont préféré la première de ces voies à la seconde, au très-grand détriment de leurs finances. Il y a déjà bien des années qu'ils suivent cette mauvaise méthode, dans la vue sans doute d'alléger un peu le poids de la charge annuelle des emprunts, mais en le rejetant avec une telle surcharge sur la postérité, qu'on ne peut espérer qu'elle s'y soumette. En effet, pour les douze millions qu'ils ont empruntés en 1781, ils ont donné aux souscripteurs dix-huit millions à trois pour cent, et trois millions à quatre; ce qui fait vingt et un millions, rapportant six cent soixante mille livres de rente, etc.

« Le crédit de l'Angleterre ressemble à celui d'un banquier dont les engagements sont communément préférés à ceux des grands seigneurs les plus riches, parce qu'il paye avec une scrupuleuse exactitude jusqu'au moment où il cesse de payer tout à fait... La France, au contraire, a conduit ses finances comme on voit communément conduire celles des grands propriétaires de terres, sans système suivi, presque au gré de leurs intendants, et dans la négligence ou le mépris de cette sévérité d'administration et de cette exactitude ponctuelle qui contribue à reculer la nécessité des emprunts par les voies mêmes qui donnent la certitude de les trouver au moment du besoin... Les véritables soutiens du crédit sont mieux connus et plus appréciés qu'ils ne l'avaient jamais été en France, et l'on s'y accoutume à introduire dans l'administration des finances une partie de ces prin-

cipes mercantiles dont l'Angletere s'est si bien trouvée. » — Convenez-en, messieurs, à la bonne heure ; mais gardez-vous d'indiquer l'époque de cette heureuse révolution.

« Si ce genre d'emprunt (les rentes viagères) est en effet plus à charge à l'État que des rentes perpétuelles rachetables, il a au moins un avantage bien décidé sur tous les autres, c'est que la nature elle-même est chargée du soin de l'amortir... »

Il y a, page 46, un paragraphe entier sur l'établissement de la Caisse d'escompte où l'on ne comprend rien que l'indignation des auteurs d'avoir été éloignés de l'administration de cet utile établissement ; mais les actionnaires se flattent que le gouvernement n'épousera point la mauvaise humeur de ces messieurs, et qu'il ne laissera qu'au temps et à la confiance publique le soin d'étendre et de perfectionner une entreprise si digne de sa protection, mais dont une marche trop ambitieuse ou trop précipitée déciderait bientôt la ruine.

ÉPIGRAMME.

Avec large bouche et nez gros,
Certain quidam se mit à rire
D'un homme voûté par le dos.
« Et vous, lui répond-il, beau sire!
De la nature vous tenez
Pomme de terre au lieu de nez,
Et plus bas le four pour la cuire. »

AUTRE, PAR M. HARDUIN.

Un vieillard de cent ans apprenant le trépas
De son voisin plus que nonagénaire :
« Cet homme était, dit-il, trop valétudinaire,
J'ai prédit qu'il ne vivrait pas. »

VERS ENVOYÉS AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

AVEC UNE MINIATURE REPRÉSENTANT BAGATELLE,

MAISON DE M. LE COMTE D'ARTOIS DANS LE BOIS DE BOULOGNE.

Souvent les fils des rois dans un modeste asile
Cherchant un doux loisir, un bonheur plus facile,

Ont daigné de leur rang modérer la splendeur.
Prince, dont le grand nom est promis à l'histoire,
Vous pourrez quelque jour cacher votre grandeur,
Mais vous ne ferez point oublier votre gloire.

ÉPIGRAMME CONTRE Mme DE BEAUHARNAIS.

Églé, belle et poëte, a deux petits travers:
Elle fait son visage, et ne fait point ses vers.

Cette épigramme très-maligne[1] a été parodiée de la manière suivante :

Quoi que l'on dise, Églé, de tes petits travers
L'Amour fit ton visage, et les Muses tes vers.

FÉVRIER.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer l'*Histoire de Russie* de M. Lévesque[2] comme la meilleure Histoire connue de cet empire, que le caractère de Pierre Ier et le génie de Catherine II ont rendu plus illustre que toute la grandeur de sa puissance et toute l'étendue de sa vaste domination. Personne, avant M. Lévesque, n'avait rassemblé autant de matériaux essentiels à l'exécution d'un travail si difficile.

Le *Catalogue raisonné* des principaux ouvrages dont il s'est servi dans la composition de cette histoire prouve non-seulement qu'il s'est mis en état[3] de consulter les titres originaux, les monuments les plus authentiques, les auteurs les plus dignes de foi, mais encore qu'il a su en apprécier l'autorité avec beaucoup de sagesse et de discernement. Parmi les ouvrages anciens,

1. On l'avait attribuée faussement à M. de La Harpe; elle est de M. Le Brun, ci-devant secrétaire de M. le prince de Conti, l'auteur du poëme de *la Nature*, de *la Wasprie*, de l'*Ode à M. de Buffon*. On donne la parodie à M. de Cubières. (MEISTER.)

2. Voir précédemment, p. 35.

3. M. Lévesque a passé neuf ans en Russie; il y a appris non-seulement le russe moderne, mais encore l'ancien dialecte slavon-russe dans lequel sont écrites toutes les chroniques. (MEISTER.)

ceux dont il paraît avoir tiré le plus de lumières sont *Lestopis Nestorova*, ou la *Chronique* de Nestor et de son continuateur Sylvestre : cette chronique se termine à l'année 1206 ; la simplicité du style de Nestor, sans être dénuée d'éloquence, porte un grand caractère de vérité ; *Lestopis Nikonova*, ou la Chronique de Nikon, qui finit à l'invasion de la Russie par les Tatars, etc. ; parmi les ouvrages modernes, *Opissanie Kniazia Kourbskago*, ou *Histoire du tsar*[1] Ivan Vassilievitch, par le prince Kourbskoï ; *Journal Petra Velikago* (Journal de Pierre le Grand). Si ce prince n'a pas écrit lui-même ce journal, il l'a du moins fait écrire sous ses yeux et l'a corrigé de sa main dans un grand nombre d'endroits ; il a été mis au jour par M. le prince Stcherbatof, qui y a joint des pièces importantes tirées des archives ; les *Mémoires historiques du général de Manstein*, aide de camp général du maréchal de Munich, témoin des faits qu'il raconte et employé lui-même dans des circonstances délicates ; les *Voyages* d'Oléarius, traduits par Wicquefort, où l'on trouve des peintures assez curieuses de quelques usages ; l'*Essai sur le commerce de Russie*, par M. Marbault, bon ouvrage, mais où il s'est glissé, dans les noms des hommes, des peuples et des lieux, des fautes qui les rendent quelquefois méconnaissables, etc.

Le jugement de l'auteur sur l'*Histoire de Pierre le Grand*, par Voltaire, nous paraît mériter d'être rapporté en entier. « Si le célèbre auteur, dit-il, avait été mieux servi par ceux qui lui envoyaient des notes, je n'aurais pas osé écrire après lui la vie de Pierre Ier. Il paraît qu'on ne lui avait fait traduire que des extraits mal faits et tronqués du *Journal de Pierre le Grand*. On voit, dès le commencement de la guerre de Suède, qu'on lui laissait même ignorer des circonstances de la bataille de Narva, qui affaiblissent la gloire des vainqueurs et la honte des vaincus. Un Allemand, employé au cabinet et chargé d'envoyer des mémoires à Voltaire, le servait mal, parce qu'il croyait en avoir

1. C'est ainsi que M. Lévesque veut qu'on prononce le titre que les Russes donnent à leur séuverain; ils l'écrivent par le caractère qu'ils appellent *tsi* et qui répond à notre *ts*. Ce qui a occasionné l'erreur des étrangers sur l'orthographe et la prononciation de ce mot, c'est que les peuples de langue slavonne qui ont adopté les caractères romains donnent au *cz* le son du *ts;* ainsi ils écrivent *Dévicza*, la Vierge, et ils prononcent *Dévitsa*. (MEISTER.)

reçu une offense et parce qu'il se proposait d'écrire l'histoire du même prince. L'ouvrage de Voltaire m'a fourni un petit nombre de faits qu'il me paraît appuyer sur de bonnes autorités. Ce grand homme connaissait les défauts de son livre ; il disait quelquefois : « Je ferai graver sur ma tombe : *Ci-gît qui a voulu écrire l'histoire de Pierre le Grand.* »

L'*Histoire de Russie*, de M. Lévesque, est précédée de trois dissertations fort savantes sur l'antiquité des Slaves, sur leur langue et sur leur religion.

Sans pouvoir revêtir de preuves suffisantes toutes les conjectures formées par différents auteurs sur les établissements des Slaves, il paraît au moins démontré que ces peuples portent ce nom depuis un grand nombre de siècles; qu'ils sont sortis de l'Orient comme tous les autres peuples; les Orientaux rendent eux-mêmes témoignage à leur antiquité ; que, quelles que soient les contrées où ils se sont répandus anciennement, ils restèrent en grand nombre dans la Russie, confondus alors avec d'autres nations sous le nom de Scythes, ou plutôt inconnus à la plus grande partie de l'Europe, parce qu'alors on n'étendait pas encore si loin les bornes de la terre habitable.

Les recherches de notre auteur sur le rapport de la langue de ces peuples avec celles des anciens habitants du Latium tendent à prouver que la ressemblance ne porte à la vérité que sur les expressions primitives des deux langues, mais que cette ressemblance est si frappante qu'on ne peut l'attribuer au hasard; et il en conclut que les deux peuples doivent avoir nécessairement une même origine.

Il est vrai que la plus grande partie des mots slaves et latins qu'il compare entre eux sont monosyllabiques, au moins dans leur racine, ce qui annonce, indépendamment de leur signification, qu'ils sont très anciens et primitifs, car, ajoute-t-il, lorsque les hommes commencent à se former un langage, leur organe n'étant point encore exercé, ils ne pourraient prononcer des mots d'une certaine longueur, et presque toute leur langue est composée de monosyllabes. Mais à force de recherches, de comparaisons et d'analyses de ce genre, ne parviendrait-on pas à soutenir plus ou moins ingénieusement que toutes les langues et toutes les nations du monde sont sorties d'une même famille? Et arrivé une fois à ce grand résultat, que nous aurait-on appris

de plus que ce que nous avaient dit, il y a longtemps, Moïse et les commentateurs? Une découverte moins commune et plus utile serait celle d'une langue universelle formée uniquement de ces éléments primitifs du langage qui se retrouvent dans tous les idiomes connus et qui pourrait servir de clef à tous. Si la découverte n'est pas impossible, c'est sans doute au génie érudit de M. Court de Gébelin qu'elle semble réservée.

L'article de la religion des Slaves est tiré d'un petit dictionnaire de la mythologie slavonne, composé par M. Mikhaïl Popof, et imprimé dans un recueil de ses Œuvres, intitulé *Desougui* (les Loisirs). Ce morceau nous a paru trop piquant pour n'en pas donner ici le précis.

Le premier écrivain qui ait parlé des Slaves, Procope, dit qu'ils reconnaissaient un Dieu, mais qu'ils croyaient tous les événements produits par le hasard. Par une conséquence très familière à toutes les religions, lorsqu'ils tombaient malades, ils n'en promettaient pas moins à Dieu des offrandes pour en obtenir la santé; c'est à peu près tout ce que nous apprend Procope. Les chroniques du pays, de vieilles chansons, les jeux restés en usage parmi le peuple donnent sur ce sujet des lumières plus étendues.

Péroun ou *Perkoun* était le premier des dieux, le Zeus des Grecs, le Jupiter des Romains; son nom dans l'ancienne langue des Slaves signifiait le tonnerre. L'idole de *Péroun* avait la tête d'argent, les oreilles et les moustaches d'or, les jambes de fer; le reste de la statue était d'un bois dur et incorruptible; elle tenait en main une pierre taillée dans la forme d'un éclair qui fend la nue en serpentant. Le feu sacré brûlait sans cesse devant elle. On immolait quelquefois sur ses autels des prisonniers de guerre et souvent même des enfants de la nation.

Koupalo, qui recevait après *Péroun* les premiers hommages, était une divinité douce et bienfaisante qu'on révérait au milieu des jeux et des plaisirs. C'était le dieu des productions de la terre; sa fête arrivait au commencement de l'été comme la Fête-Dieu. Le peuple russe conserve encore, dans quelques lieux, des restes de cette fête.

Vénus était révérée sous le nom de *Lada*. Elle avait plusieurs fils, *Lélia* ou *Léliu* qui répondait à l'*Éros* des Grecs, et avait pour frère *Dide* ou *Dids*, qui était leur *Anteros*. Le troisième

fils de Lada se nommait *Polélia*, qui signifie *après Lélia, après l'Amour*, c'était leur *Hyménée*. On implorait *Lucine* sous le nom de *Dolilia*, Pan sous celui de *Véless* ou *Voloss*; ce dernier était un des plus grands dieux.

Dagoda, c'était le zéphyr; *Posvid*, c'était Borée; *Domovie*, *Doukhi*, leurs pénates, leurs dieux domestiques; Diane était adorée sous le nom de *Trigliva* ou *Trigla*. *Kikimora*, comme Morphée, présidait aux songes, *Znitch* au feu. *Khors* ou *Korcha* était leur Esculape; *Oslad* était leur Comus; *Nia*, le dieu des enfers; *Koliada*, celui de la paix; *Tsar-Morské*, celui des mers; *Djabog*, celui des richesses; *Zimtserla*, la déesse du printemps.

Les *Roussalki* étaient les nymphes des eaux et forêts slavonnes; elles possédaient toutes les grâces de la jeunesse, relevées par le charme de la beauté. Quelquefois on les voyait peigner sur le rivage leur chevelure d'un beau vert de mer, et d'autrefois elles se balançaient, tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse, sur les branches flexibles des arbres. Leur draperie légère volait au gré des vents, et dans ses diverses ondulations, cachait et découvrait tour à tour les trésors de la beauté. On aime à voir que l'imagination des Slaves ne le cédait point à celle des Grecs. Mais ils s'étaient fait une image affreuse de leurs Satyres, qu'ils appelaient *Léchiés*. Quand ces *Léchiés* marchaient parmi les herbes, ils ne s'élevaient pas au-dessus d'elles, et la verdure naissante suffisait pour les cacher; mais quand ils se promenaient dans les forêts, ils atteignaient à la hauteur des arbres les plus élevés, ils poussaient des cris affreux qui portaient au loin la terreur. Malheur à l'homme téméraire qui osait traverser les forêts! Les *Léchiés* s'emparaient de lui, le conduisaient de côté et d'autre jusqu'à la fin du jour, et le transportaient à l'entrée de la nuit dans leur cavernes, où ils prenaient plaisir à le chatouiller jusqu'à la mort.

Les forêts, les fleuves étaient pour les Slaves des objets d'une vénération religieuse, et parmi les dieux-fleuves il paraît que le *Bog*, connu des anciens sous le nom d'*Hypanis*, tenait le premier rang.

La manière la plus usitée de consulter l'avenir était de jeter en l'air des anneaux ou cercles nommés *croujki*; ils étaient blancs d'un côté et noirs de l'autre. Quand le côté blanc se trou-

vait en dessus, le présage était heureux; mais il était funeste quand le cercle, en tombant, montrait le côté noir, etc.

Les Slaves de Rugen avaient des divinités qui leur étaient propres, et la première de toutes était *Sviatovid* ou *Svétovid*, le dieu du soleil et de la guerre. Un cheval blanc était consacré à ce dieu; il n'était permis qu'aux prêtres de lui couper le crin et de le monter. On pensait que *Sviatovid* le montait souvent lui-même pour combattre les ennemis, et la preuve en était sensible; c'est qu'après avoir laissé ce cheval bien net et bien attaché à son râtelier, on le trouvait souvent le lendemain couvert de sueur et de boue. Pour tirer les présages, on disposait des lances dans un certain ordre prescrit et à une certaine hauteur; à la manière dont le cheval du dieu sautait par-dessus ces diverses rangées de lances, on jugeait les événements favorables ou sinistres, etc.

L'histoire suivie de l'empire de Russie ne remonte qu'au IXe siècle; mais une tradition consignée dans les plus anciennes chroniques place dans le ve la fondation de Kief et celle de Novgorod. Le plan de notre historien embrasse toute la suite des souverains de Russie, depuis Rourick, en 826, jusqu'à l'époque glorieuse du règne de Catherine II, en 1774. On comprend aisément que l'histoire ancienne de Russie ne pouvait pas être susceptible d'un grand intérêt; ces premiers temps n'offrent que des monuments de guerre et de mœurs sauvages; il est même assez pénible de suivre la liaison du petit nombre de faits et d'événements dont on est parvenu à retrouver la trace. Ce n'est guère que sous le règne du premier Wladimir, sous ceux d'Iaroslaf son fils, et d'André fils d'Ioury, ou à l'époque de l'invasion des Tatars, que l'auteur s'est flatté lui-même de pouvoir fixer sans effort l'attention de ses lecteurs. Son ouvrage inspire un intérêt plus soutenu depuis le règne de Dmitri-Donski; ce prince est le premier qui abattit pour toujours la puissance des princes apanagés. La partie la plus complète et la plus étendue de la nouvelle *Histoire de Russie* est celle qui renferme le règne de Pierre le Grand. On trouve l'histoire des règnes suivants trop abrégée, et ce n'était pas la peine sans doute de l'entreprendre pour la laisser si imparfaite. « On n'y trouvera, dit l'auteur, que la vérité, d'autant moins intéressante, qu'elle sera plus généralement connue. »

Le style de M. Lévesque, sans avoir l'élégance de Voltaire

ni la précision de Tacite, est en général assez pur; il est simple, clair, et ne manque ni de chaleur ni de rapidité. On ne peut que lui savoir beaucoup de gré de tous les efforts qu'il a dû lui en coûter pour débrouiller avec tant d'ordre, de clarté, les premières origines d'un empire dont la civilisation n'est pour ainsi dire que l'ouvrage de nos jours, quoique l'ascendant de sa puissance politique égale ou surpasse déjà celui des nations les plus célèbres.

L'*Histoire de Russie* est suivie de plusieurs dissertations fort intéressantes sur le progrès des Russes dans la Sibérie, sur leurs navigations dans la mer Glaciale et dans l'Océan oriental, sur leur commerce, sur leur littérature, et enfin d'une description géographique de l'empire de Russie, qui paraît fort exacte, et qui contient des détails infiniment curieux.

— Est-il plus difficile aujourd'hui de faire une bonne comédie qu'une bonne tragédie ? C'est une question que l'on voit agiter tous les jours; et, quelque parti que l'on prenne, il est sans doute beaucoup plus aisé de le soutenir, même avec une grande apparence de raison, que de concevoir une seule scène nouvelle ou comique ou tragique. Il est de fait que nous pouvons citer trois ou quatre poëtes qui se sont placés à peu près sur la même ligne dans l'art de Sophocle et d'Euripide, tandis que Molière a laissé bien loin derrière et tous ceux qui étaient entrés avant lui dans la carrière, et tous ceux qui ont osé l'y suivre. Le champ de la tragédie paraissait déjà fort épuisé du temps d'Aristote; le nombre des sujets vraiment tragiques, suivant lui, est assez borné; les convenances particulières à notre théâtre ne sont guère propres à l'étendre. Quelles récoltes nouvelles peut-on se flatter d'y faire encore après toutes les richesses qu'y recueillirent des génies tels que Corneille, Racine et Voltaire ? Le champ de la comédie ne serait-il pas en même temps et plus vaste et plus neuf ? Un seul homme jusqu'à présent semble avoir possédé l'art de le mettre en valeur; cet art serait-il donc le plus difficile de tous ? l'aurait-il porté lui seul à un degré de perfection fait pour désespérer tous ceux qui seraient tentés de marcher sur ses traces ? Sans entreprendre d'examiner ces différentes questions, bornons-nous ici à en proposer une qui pourrait bien dispenser de résoudre toutes les autres. Si la tragédie a fourni de nos jours plus d'ouvrages intéressants au théâtre que la comédie, ne

serait-ce pas uniquement parce que la première a beaucoup plus osé, et l'autre beaucoup moins, que dans le siècle passé? En transportant si heureusement sur la scène française une partie des beautés du théâtre anglais, M. de Voltaire n'a-t-il pas donné à l'action de ses tragédies plus de force et d'étendue? Que de situations et de grands mouvements n'a-t-il pas mis en spectacle, que Corneille et Racine n'auraient osé mettre qu'en récit! Sa manière de peindre les caractères, les mœurs, les opinions, n'a-t-elle pas en général aussi plus de mouvement et plus de hardiesse? Si aucun de ceux qui travaillèrent après lui n'a pu atteindre à la hauteur de son génie, tous ont suivi de loin la route nouvelle qu'il avait indiquée; et, sans parvenir à faire de bons ouvrages, ils ont fait du moins souvent des ouvrages d'effet, des ébauches grossières à la vérité, mais que la magie du théâtre pouvait faire réussir. La comédie, au contraire, est devenue tous les jours plus timide; la prétention d'être plus épurée, plus décente, l'a rendue fausse, froide, insipide. N'osant plus traiter de grands caractères, des passions fortement prononcées, des ridicules trop connus ou trop grossiers, elle s'est renfermée dans le cercle étroit de l'esprit de société; à la force comique elle a tâché de suppléer par l'intérêt du roman; aux saillies originales d'une satire vive et gaie, par des portraits, des maximes et des tirades. Pour ne pas blesser par des peintures qu'on eût trouvées trop vraies, elle s'est vue forcée d'adoucir tous les traits de ses modèles; elle n'a plus osé saisir que des nuances, des demi-caractères; toutes ses formes sont devenues factices, maniérées, sa couleur fausse et sans effet. Il est bien vrai que Molière semble s'être emparé des sujets les plus riches et les plus heureux; mais, s'il pouvait renaître, combien n'en trouverait-il pas encore qui le deviendraient entre ses mains; ce ne sont pas les ridicules qui manqueront jamais au poëte; pour se cacher plus adroitement peut-être dans un moment que dans un autre, en existent-ils moins à ses yeux? L'art même avec lequel ils cherchent à se cacher ne fournirait-il pas au vrai génie de nouveaux moyens de les rendre plus comiques ou plus odieux? Ce ne sont pas, encore une fois, les sujets qui manquent au poëte, c'est le talent, avouons-le aussi, la liberté de les traiter avec succès. Le goût du public n'est pas devenu meilleur, mais il est bien plus dédaigneux. L'amour-propre des hommes est toujours le

même; mais celui de notre siècle paraît plus susceptible, et la police de nos édiles, si facile, si indulgente à tant d'autres égards, est depuis fort longtemps, sur ce seul article, peut-être plus sévère et plus ombrageuse qu'elle ne le fut jamais sous le moins philosophe et sous le plus absolu des rois.

Ces réflexions ne sont ni l'apologie ni la critique de la nouvelle comédie qu'on vient de donner au Théâtre-Français; mais, faites à l'occasion de cet ouvrage, elles pourront préparer du moins nos lecteurs au jugement que nous croyons devoir en porter.

Le Flatteur, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois le vendredi 15, est de M. Lantier, auteur de *l'Impatient*. C'est absolument le même sujet et presque le même fond d'intrigue que celui de la pièce de J.-B. Rousseau qui porte le même titre, et l'on n'a pas oublié que la fable du *Méchant* de Gresset fut calquée aussi sur le même dessin.

Dans l'une et l'autre pièces, le Flatteur emploie son caractère ou son talent à gagner l'esprit d'un bon homme pour en obtenir la main d'une riche héritière; dans l'une et l'autre, il se sert du même moyen pour écarter son rival; c'est en paraissant vouloir le servir qu'il réussit à le brouiller et avec sa maîtresse et avec ses parents; des circonstances assez semblables font manquer, dans les deux pièces, le succès de l'artifice, et dévoilent le Flatteur aux yeux de ses dupes. L'intrigue du *Flatteur* de Rousseau est plus simple et plus serrée; celle du *Flatteur* de M. Lantier, avec moins d'art et moins de vraisemblance, aurait pu fournir, ce me semble, des scènes plus variées et plus comiques. Le héros des deux pièces est bien plus encore un intrigant, un tracassier, qu'un flatteur; mais il est difficile de présenter autrement ce rôle au théâtre, et c'est peut-être là le vice radical du sujet. Le vrai Flatteur est un homme sans caractère, par-là même disposé à les prendre tous, ceux même qui semblent le plus opposés, et à les prendre sans autre motif que le besoin de plaire, par faiblesse ou par lâcheté. Un tel personnage ne serait peut-être pas indigne de la scène; mais il n'appartient qu'à l'homme de génie de concevoir les moyens de rendre ce personnage théâtral, de le mettre en action, d'imaginer une fable assez heureuse pour en développer tous les inconvénients, tout le ridicule.

Quoique M. Lantier ait formé très-visiblement son principal

rôle sur le modèle qui en existait déjà au théâtre, il paraît avoir cherché à le rendre un peu moins odieux; il ne l'avilit pas du moins jusqu'à lui prêter le projet d'une escroquerie aussi infâme que l'est celle du dédit de dix mille écus dans la pièce de Rousseau.

L'objet des complaisances et des louanges perfides du Flatteur n'est pas simplement un bonhomme comme Chrysante, c'est un financier qui a toute la sottise d'un parvenu, un M. Richard très-vain du titre de marquis qu'on lui a fait acheter à grands frais, et qui joint encore à ce travers la manie du bel esprit; sous ce dernier rapport, le rôle est une espèce de caricature de celui de Francaleu dans *la Métromanie.*

Dans la pièce de Rousseau, l'homme mis en contraste avec le Flatteur est un vieux domestique, disant très-opiniâtrément la vérité à son maître, et se désolant souvent, d'une manière assez plaisante, de le voir toujours la dupe d'un fripon. Dans la pièce de M. Lantier, c'est le frère même du financier, un homme qui éprouva beaucoup de malheurs, et qui croit devoir reconnaître par sa sincérité l'asile que voulut bien lui accorder l'amitié de son frère. Sa fille, l'unique héritière de M. Richard, est l'objet des vœux du Flatteur, et la mère de cette jeune personne à un amour-propre très-sensible à la louange joint encore un vieux goût pour la coquetterie et beaucoup de curiosité.

Voilà d'abord, sans compter les soubrettes, les valets et le sieur Germain, marchand orfévre, à qui l'on fait jouer le rôle d'un savant, d'un bel esprit, plus de personnages en mouvement que dans la pièce de Rousseau, et surtout bien plus de moyens de faire ressortir le caractère du Flatteur, d'en varier les nuances, d'embarrasser et de mettre son industrie en jeu.

M. Lantier a-t-il su en profiter? Non. Plus compliquée à tous égards que celle de Rousseau, l'intrigue de sa pièce a paru cependant plus faible, les liaisons moins naturelles, les scènes encore moins piquantes. Combien l'esprit de saisir une combinaison, plus ou moins ingénieuse, est loin du talent de la produire avec succès!

Le premier acte de cette comédie a été bien reçu; le second, où se trouve une longue dissertation sur la flatterie entre Dolcy et son valet, dissertation très-emphatique et très-déplacée, avec impatience; le troisième, occupé principalement par la scène du

cabinet, avec une sorte d'incertitude; le quatrième, où le pauvre Richard est si grossièrement mystifié par le ridicule Germain, d'abord avec quelque plaisir, ensuite avec ennui; le cinquième, avec beaucoup de froideur, et par-ci par-là quelques huées.

Il y a une très-grande inégalité dans le style de cet ouvrage; on y trouve quelquefois un ton au-dessus de celui qui convient à la comédie, comme au second acte; plus souvent, celui d'une familiarité plate et bourgeoise. L'intrigue en est tour à tour faible et forcée; mais on ne peut refuser à l'auteur quelques conceptions de scène assez comiques, des détails pleins d'esprit et de la prestesse dans le dialogue, des mots de caractère très-heureusement saisis. En voici quelques exemples :

Dolcy loue la mère de Sophie sur le choix de sa parure : « *Cette robe est du meilleur goût.* — Mais c'est une robe blanche. Oui, mais elle est d'un beau blanc. »

Il veut rassurer Germain sur la crainte que Richard ne s'aperçoive bientôt de son ineptie : *Autrefois*, dit-il, *les gens de qualité savaient tout sans avoir rien appris. Ils apprennent tout aujourd'hui sans rien savoir.*

Le valet du Flatteur est chargé de porter une lettre de son maître à M. Richard; celui-ci l'ouvre, la lit. Cette lettre contient l'éloge le plus brillant de toutes les grandes qualités de M. Richard, mais cette lettre n'est point pour lui, elle est pour un autre. Le valet joue le désespoir, il se sera mépris en faisant l'enveloppe; il lui en donne une autre qui n'est pas à son adresse, mais qui est effectivement pour lui, et c'est un billet tout simple où il ne fait que rendre compte de l'affaire dont il s'était chargé. Le tour n'est pas trop maladroit et la scène est assez naturellement amenée.

Cette piece n'a eu que quatre ou cinq représentations. Nous attendrons qu'elle soit imprimée pour en parler avec plus de détails, si elle nous paraît mériter à la lecture plus de succès qu'elle n'en a obtenu au théâtre.

— *Jeanne de Naples* a été retirée à la huitième représentation. Elle était déjà tombée une fois dans les règles[1]. M. de La Harpe n'a pas voulu courir le risque de l'y voir tomber une

1. Lorsque la recette d'une pièce nouvelle a été trois fois ou seulement deux fois de suite au-dessous de 1,500 livres, elle tombe dans les règles et appartient à la Comédie. (Meister.)

seconde fois et a fort bien fait. Il a mieux fait encore puisqu'il s'est déterminé à refondre tout le cinquième acte ; il n'y aura plus, dit-on, ni tombeau, ni duel ; mais nous ne verrons la pièce avec ces changements que dans la nouvelle salle, après Pâques.

— *La Soirée d'été* en un acte et en vaudevilles, par M. Pariseau, l'auteur de *la Veuve de Cancale* et de la *Parodie de Richard III*, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne le mardi 5, n'est qu'une petite espièglerie assez froide. Des villageois jouent au gage-touché ; Nicaise, le croyant à Colin son rival, ordonne que celui dont on tient le gage se plonge tout entier dans l'eau. Lorsqu'il voit que c'est à lui-même à subir une si rude pénitence, il s'y refuse. On interrompt le jeu, on le boude ; il se ravise d'après le conseil de Guillot, mais il veut attendre l'instant où les filles du village viendront se baigner afin de leur faire pièce. Averties par Guillot, elles font semblant d'aller dans le bain, n'y entrent pas et le laissent transir dans l'eau. Le père la Ligne lui jette son filet comme pour le pêcher, et Nicaise, enfin forcé de sortir de l'eau, se voit exposé aux risées de tout le village.

Quoique fort courte, on a trouvé que cette bagatelle était encore beaucoup trop longue, et l'on a sans doute eu raison ; mais on y a remarqué d'assez jolis tableaux, quelques couplets fort bien tournés, un style en général moins négligé que celui de MM. de Piis et Barré.

ROMANCE DE M. MARMONTEL.

Air de *Marlborough*.

LISE.

Quoi, sans vouloir l'entendre,
J'éloigne l'amant le plus tendre !
Quoi, sans vouloir l'entendre,
Le renvoyer ainsi ! *ter*.

Voilà qu'il se retire,
Contant aux échos son martyre ;
Voilà qu'il se retire,
Plus pâle qu'un souci.

Va-t-il se faire ermite?
Hélas ! qu'il revienne au plus vite :

Va-t-il se faire ermite,
Et me laisser ainsi ?

Va-t-il pas à l'armée ?
Mon Dieu, que j'en suis alarmée !
Va-t-il pas à l'armée ?
J'en ai le cœur transi.

Pour abréger sa peine
S'il va se noyer dans la Seine,
Pour abréger ma peine
J'y veux aller aussi.

Voilà donc le salaire
Des soins qu'il a pris de me plaire.
Voilà donc le salaire
Et tout le grand merci !

Reviens, mon pauvre Blaise,
Non, plus de rigueurs, je m'apaise ;
Reviens, mon pauvre Blaise,
Mon cœur est adouci.

Voyons sous la coudrette.
Hélas ! en vain je le regrette.
Voyons sous la coudrette.
Blaise, êtes-vous ici ?

Ah ! s'il respire encore,
Amour, dis-lui que je l'adore;
Ah ! s'il respire encore...
L'écho me répond : Si.

C'est peut-être un présage;
Suivons les détours du bocage.
C'est peut-être un présage,
Justement le voici.

Étendu sur la mousse,
Il a pris la mort la plus douce.
Étendu sur la mousse,
Il est mort de souci.

Approchons, mais je tremble...
Il respire encor, ce me semble.
Approchons, mais je tremble...
Dormez-vous, mon ami ?

BLAISE.

Oui-da, ne vous déplaise;
Pour rêver à vous à mon aise,
Oui-da, ne vous déplaise,
Je m'étais endormi.

Je vous aimais en songe.
Et ce n'était pas un mensonge;
Je vous aimais en songe,
Mais vous m'aimiez aussi.

LISE.

Je ne puis m'en dédire,
Oui, quoi que le songe ait pu dire;
Je ne puis m'en dédire,
Tout est vrai, Dieu merci.

BLAISE.

Lise, à ce doux langage
Je sors du plus sombre nuage;
Lise, à ce doux langage
Le temps s'est éclairci.

— L'élection de M. le marquis de Condorcet à la place vacante à l'Académie française par la mort de M. Saurin est une des plus grandes batailles que M. d'Alembert ait gagnées contre M. de Buffon. Ce dernier voulait absolument qu'on donnât la préférence à M. Bailly, auteur de l'*Histoire de l'astronomie ancienne*, des *Lettres sur l'Atlantide* et *sur l'origine des sciences;* M. de Chamfort, à la dernière élection, ne l'avait emporté sur lui que de trois ou quatre voix. Son nouveau concurrent avait non-seulement moins de titres littéraires que lui; le seul qu'il ait osé avouer jusqu'ici est un mince recueil d'*Éloges académiques;* on ne doit point compter ici ses Mémoires pour l'Académie des sciences dont il est secrétaire, ce ne sont pas des ouvrages de littérature; tous ses autres écrits, la *Lettre d'un théologien à son fils,* où, à propos de l'abbé Sabathier ou Sabotier [1], il se moque tour à tour si gaiement de la religion et des prêtres; son *Commentaire des Pensées de Pascal,* commentaire qui renferme les principes les plus subtils d'un athéisme décidé; ses plates *Lettres d'un laboureur* contre le livre de M. Necker, *De la législation et*

1. L'auteur du Dictionnaire des *Trois Siècles de notre littérature.* (MEISTER.)

du commerce des grains; les infâmes libelles qu'il osa faire depuis sur les opérations de ce grand ministre; tous ces écrits sans doute devaient paraître à l'Académie française autant de motifs d'exclusion. Mais que d'iniquités ne peut couvrir l'amour de la philosophie porté à un certain degré! C'est comme la foi, qui fait plus de miracles encore que la charité. Il n'en est pas moins vrai que M. d'Alembert a eu besoin de toute l'adresse de son esprit, de toute l'activité de sa politique, on l'assure même, de toute l'éloquence de ses larmes pour décider le triomphe de son client; et sans une petite trahison de M. de Tressan, tant d'efforts, tant de soins étaient encore perdus, car M. de Cordorcet n'a eu qu'une seule voix de plus que M. Bailly, seize contre quinze; et voici l'histoire assez curieuse de cette voix bien digne assurément d'être comptée. M. de Buffon, à qui M. de Tressan doit sa place à l'Académie, crut bonnement pouvoir se fier à la parole qu'il lui avait donnée de servir M. Bailly. M. d'Alembert avait obtenu de lui la même promesse en faveur de M. de Condorcet; mais, beaucoup meilleur géomètre que le Pline français, il jugea très-bien qu'une promesse verbale du comte de Tressan n'était pas d'une démonstration assez rigoureuse; en conséquence il se fit donner la voix dont il avait besoin dans un billet convenablement cacheté, et ce petit tour de passe-passe a décidé le succès d'une des plus illustres journées du conclave académique. Les gens du monde n'ont pas été peu surpris de voir les hommes de lettres qui paraissaient le plus attachés à M. Necker, donner avec tant d'empressement leur suffrage au plus violent quoique au plus désintéressé de ses ennemis; mais ces honnêtes gens-là ne voient point que les considérations particulières doivent toujours céder à l'esprit du corps, à l'intérêt de cette philosophie au service de laquelle personne ne fut jamais plus dévoué que le marquis de Condorcet. La cour venait de nommer un archevêque d'une piété, d'une dévotion extraordinaire, n'était-il pas de la sagesse de ces messieurs de balancer un pareil choix par celui d'un confrère plus athée encore que de coutume?

Le discours du nouveau récipiendaire, prononcé à la séance publique du 21, pour être l'ouvrage d'un homme d'esprit, n'en est pas moins un assez mauvais discours, sans chaleur, sans harmonie, sans élégance, rempli d'idées rebattues, d'une métaphysique fausse et précieuse, plus remarquable encore par

une foule d'expressions impropres et de mauvais goût, telles que cette exclamation d'une emphase si ridicule : « Témoins des *derniers efforts* de l'ignorance et de l'erreur, nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue, si pénible, et nous pouvons nous écrier enfin : *La vérité a vaincu! le genre humain est sauvé!...* » Quel est le vieux prône où notre philosophe a été prendre ce beau mouvement d'éloquence?

L'objet de son discours est de montrer que notre XVIII[e] siècle a tellement perfectionné le système général des connaissances humaines, qu'il n'est plus au pouvoir des hommes d'éteindre cette grande lumière, et qu'une révolution dans le globe peut seule y ramener les ténèbres. L'admiration que lui inspirent les étonnantes découvertes faites de nos jours le transporte hors de lui-même; et si cet excès d'enthousiasme ne rend pas son style plus oratoire, il lui donne du moins souvent une obscurité qu'il ne tient qu'à nous de trouver sublime.

Tout s'agrandit aux yeux de l'orateur. « Un jeune homme, au sortir de nos écoles, lui paraît aujourd'hui réunir plus de connaissances réelles que les plus grands génies non-seulement de l'antiquité, mais encore du XVII[e] siècle... » Dans tous les temps, l'esprit humain verra toujours devant lui un espace infini; mais celui qu'à *chaque instant* il laisse derrière soi, celui qui le sépare des temps de son enfance, s'accroîtra sans cesse... « Il voit *chaque année, chaque mois, chaque jour* (c'est apparemment dans le *Journal de Paris* ou dans les *Petites Affiches*) marqués *également* par une découverte nouvelle et par une invention utile... » Enfin que ne voit-il pas dans son ivresse philosophique!

On ne peut nier sans doute que nos méthodes d'instruire ne se soient perfectionnées, qu'on n'ait mieux senti que jamais la nécessité de faire de l'observation des faits la base de toutes les sciences morales et physiques, que le goût des connaissances ne se soit porté en général sur des objets plus dignes de nos travaux et de nos recherches, que l'empire de l'opinion n'acquière tous les jours une influence plus utile; mais pourquoi ne pas se contenter de le dire avec simplicité? Pourquoi nous exagérer follement et le peu de progrès que nous avons fait, et le peu de progrès que nous pouvons faire? Pourquoi se permettre surtout d'opposer avec tant de faste cette puissance de l'opinion aux

puissances qui gouvernent réellement le monde? Pourquoi risquer si gratuitement de les brouiller, lorsqu'il est si fort de leur intérêt de se ménager mutuellement?

Il serait absurde de soutenir que les arts de l'esprit et de l'imagination sont absolument incompatibles avec le progrès des lumières; mais il n'en est pas moins prouvé que l'éloquence et la poésie ont toujours précédé l'étude des sciences exactes, et l'ont rarement suivie. Le célèbre Bacon l'a dit lui-même quelque part : toutes les fois qu'on verra discuter avec beaucoup d'intérêt les grandes questions du gouvernement et de l'économie politique, les belles-lettres seront bientôt négligées. D'ailleurs, comment avouer de si bonne foi que la précison philosophique doit rendre nécessairement les langues *moins hardies*, *moins figurées*, leur communiquer de la *sécheresse* et de *l'austérité*, sans vouloir convenir en même temps qu'elle prive ainsi l'éloquence et la poésie d'une partie des ressources qu'il leur appartient d'employer pour nous intéresser on pour nous séduire?

En développant l'heureuse application que la plupart des souverains de l'Europe ont faite, de nos jours, des lumières de la philosophie au bonheur de leurs peuples, on s'étonnera peut-être que notre orateur ait oublié de parler et de Joseph II et de son auguste frère; mais c'est une omission qu'il serait injuste de lui reprocher, des ordres supérieurs l'avaient exigée; on a craint sans doute de compromettre le Lycée académique avec le Vatican. On a pensé sans doute que MM. les Quarante n'étant pas déjà trop bien avec le chef invisible de l'Église, ne devaient pas s'exposer à se mettre plus mal avec celui qui le représente. Quoi qu'il en soit, le silence du philosophe a paru faire ici plus de sensation que tout ce qu'il aurait pu dire : *Præfulgebant eo ipso quod effigies eorum non visebantur.*

Après avoir analysé assez longuement le thème qu'il s'était prescrit, M. de Condorcet a fait encore un long discours panégyrique de son prédécesseur, M. Saurin, et, dans ce panégyrique, à propos de *Beverley*, une assez longue dissertation sur le drame. L'auditoire a été d'autant plus ennuyé de toutes ces longueurs, qu'à tant d'autres qualités de l'orateur, le récipiendaire joint encore celle d'avoir le débit le plus triste et le plus monotone.

La réponse faite à ce discours par M. le duc de Nivernois a

soulagé notre attention ; elle a paru remplie de naturel et de grâce ; la manière dont on y laisse entendre que, fort brutal dans sa jeunesse, M. Saurin l'avait été beaucoup moins dans un âge plus avancé, est aussi polie qu'elle est vraie. On a remarqué surtout une adresse infinie dans la transition qui amène l'éloge de M. le comte de Maurepas, dans la mesure avec laquelle cet éloge est fait, et dans le soin avec lequel il est placé précisément là où l'on était le plus sûr de le faire applaudir, à la période même qui termine le discours. Il était impossible de rappeler plus naturellement à M. de Condorcet l'obligation de remplir, en qualité de biographe de l'Académie des sciences, la tâche qui lui est imposée à l'égard de la mémoire de M. de Maurepas, et la manière de la remplir convenablement. Ceci a paru d'autant plus piquant, que tout le monde sait combien M. de Condorcet, l'ami le plus fanatique de M. Turgot, détestait M. de Maurepas, et que depuis longtemps déjà il doit un éloge à cette famille, dont il s'obstine à ne point s'acquitter, celui de M. le duc de La Vrillière.

M. l'abbé Delille a soutenu l'intérêt de cette séance par la lecture du premier chant de son poëme[1], et jamais lecture n'a été plus vivement applaudie.

Celle que M. d'Alembert a faite ensuite de l'*Éloge du marquis de Sainte-Aulaire* n'a pas eu le même bonheur : soit que l'attention fût déjà fatiguée, soit qu'il n'y ait point de prose assez piquante pour être goûtée après le plaisir qu'avaient fait les vers de l'abbé Delille, l'impatience du public s'est manifestée de la façon du monde la plus désobligeante pour l'auteur. Au moment où, après beaucoup de peines et d'ennuis, on le vit arriver enfin à l'époque de la mort de son héros, il partit de tous les coins de la salle un murmure de ah ! ! ! si expressifs, qu'il était impossible de s'y méprendre. Quel beau jour de perdu pour son ami Linguet !

Quoique nous ayons remarqué dans ce nouvel Éloge de M. d'Alembert, comme dans tous ceux que l'on connaît déjà de lui, plusieurs anecdotes agréables, quelque traits dignes d'être recueillis, on ne peut dissimuler que ce ne soit un des plus faibles. Le sujet en était assez ingrat, les détails en ont paru longs et minutieux, les digressions forcées, les plaisanteries trop mesquines ou

1. *Les Jardins*.

trop usées. Quelque bien que M. d'Alembert connaisse les effets du théâtre académique, il a pu se tromper sans doute; mais pour avoir été sifflé une fois dans sa vie, justement ou non, un grand homme en serait-il moins grand, un philosophe en serait-il moins heureux?

— *Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une expédition faite dans la mer Pacifique du Sud et du Nord*, 1776, 1777, 1778, 1779 et 1780, traduit de l'anglais par M. Demeunier, auteur de la traduction du *Voyage de Malte et de Sicile* de Brydoyne, de quelques autres voyageurs anglais; un volume in-8°.

Ce Journal n'est point celui de l'infortuné Cook, ni celui de M. Clarke, qui eut après lui le commandement de l'expédition; il est d'un officier qui montait *la Découverte*, l'un des deux vaisseaux de Cook; mais, comme il a publié furtivement son ouvrage, il ne laisse point deviner le grade qu'il y occupait. Quoique l'on ait raison de se tenir en garde contre les préventions d'un anonyme qui juge souvent son chef avec beaucoup de rigueur, et peut-être avec beaucoup de légèreté, il serait difficile de ne pas lui savoir gré de s'être pressé de satisfaire l'impatience qu'on avait de connaître les principales découvertes de ce nouveau voyage; on sait que la relation des capitaines ne paraîtra pas si tôt. Celle que nous avons l'honneur de vous annoncer renferme plusieurs détails curieux que l'on ne trouvera peut-être ni dans le Journal de Cook, ni dans celui de M. Clarke, et pourra leur servir de supplément. La plus grande partie de l'ouvrage porte un caractère d'exactitude et de simplicité qui inspire la confiance, et l'on y reconnaît souvent l'expression d'une âme honnête et sensible. On lira sûrement avec plaisir le récit du retour d'Omaï dans sa patrie d'Otaïti; avec intérêt celui des malheureux matelots égarés dans une île déserte; plusieurs observations nouvelles sur les mœurs et la police des Zélandais; on ne sera point surpris de l'accueil distingué que nos voyageurs reçurent du gouverneur de Kamtchatka; mais on sera touché de cette nouvelle preuve de la providence bienfaisante de Catherine II; on ne pourra suivre enfin, sans la plus vive émotion, le détail de toutes les circonstances qui précédèrent et qui suivirent la fin déplorable de ce brave capitaine Cook, dont le courage, quelque témérité qu'on puisse lui reprocher, méritait sans doute une autre destinée.

— *Colomb dans les fers, à Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique*, épître qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille, précédée d'un *Précis historique sur Colomb*, par M. le chevalier de Langeac, avec cette épigraphe :

> Ici tout est merveille, et tout est vérité.
>
> (RACINE le fils.)

Brochure assez volumineuse, in-8°, ornée, avec tout le luxe typographique, et de gravures, et de marges, et de vignettes[1]. Le *Précis historique* est extrait principalement de la *Vie de Colomb*, par Ferdinand son fils, des *Lettres de Pierre Martyr*, de l'*Histoire de Saint-Domingue*, de celle de l'Amérique de Robertson; on n'y apprend rien, mais on le lit avec intérêt, parce qu'il est écrit avec chaleur, et on le lirait avec plus de plaisir encore si le style, d'ailleurs assez rapide, ne péchait pas quelquefois par trop de pompe, trop d'emphase. Le moment que le poëte a choisi pour le sujet de son héroïde est celui où Colomb étant arrivé chargé de chaînes du nouveau monde, et Ferdinand et Isabelle ayant senti combien cet événement devait nuire à leur gloire, s'empressèrent, pour réparer une si cruelle injure, d'inviter l'amiral à venir à la cour, et lui envoyèrent une somme d'argent sans le rétablir dans ses droits. C'est à cette invitation et à ce présent que Colomb est censé répondre. Nous nous contenterons de citer les premiers vers de l'épître :

> Non, gardez loin de moi vos impuissants regrets !
> Je ne veux rien de vous, ni remords ni bienfaits ;
> Je ne veux rien de vous, Ferdinand, Isabelle :
> C'est à deux univers que Colomb en appelle.
> Quand le faible opprimé s'adresse en vain aux lois,
> Le monde, en le jugeant, sait le venger des rois, etc.

— *Opinion d'un citoyen sur le mariage et sur la dot*, brochure. C'est l'ouvrage d'un jeune homme[1]. Son objet est de

1. Frontispice, vignette et cul-de-lampe par Marillier, gravés par Delaunay jeune.

2. M. Mignonneau, commissaire des gardes du corps de la deuxième compagnie franche du prince de Beauvau, à Troyes. Il a encore publié plusieurs pamphlets politiques. (B.)

prouver : 1° que les inconvénients de l'état actuel du mariage sont une des principales sources de la corruption des mœurs, du grand nombre des célibataires, et du *déficit* qui en résulte pour la population ; 2° que la source de ces inconvénients est la dot que les femmes apportent à leurs maris. En conséquence, il propose d'ordonner, par une loi, que les filles à l'avenir ne pourront apporter de dot sous aucune dénomination; qu'elles ne pourront partager avec les mâles dans les successions de leurs parents, et qu'elles ne seront susceptibles d'aucun legs, d'aucune donation, du moment où elles seront femmes, mais seulement en usufruit, si elles restent filles ou veuves.

« Il est temps, dit-il, que des souverains éclairés fassent adopter à leurs sujets, pour leur bonheur individuel, une loi qu'ils se sont imposée pour le bonheur et le repos des nations. Jadis les souverains, ne se mariant que dans des vues d'agrandissement, prenaient des épouses qui leur apportaient pour dot des provinces entières; mais, au lieu d'un accroissement réel de puissance, il n'en résultait le plus souvent, pour leurs peuples, que des guerres sanglantes et désastreuses. De nos jours, au contraire, les plus grands monarques ne consultent que leurs cœurs, et ne demandent pour dot à leurs augustes épouses que des agréments et surtout des vertus; ils sont magnifiquement récompensés de leur sage modération par le calme et le bonheur qui règnent dans l'intérieur de leur palais, et par la paix et la tranquillité dont jouissent leurs peuples, etc. »

— *Collection des moralistes anciens*, dédiée au roi, imprimée sur du papier de la fabrique de MM. Mathieu Johannot, d'Annonay, avec des caractères gravés, sous François Ier, par Claude Garamond, et fondus par M. Fournier l'aîné. Premier cahier de cent trente-neuf pages in-16, contenant un discours assez ennuyeux sur la philosophie stoïcienne, par M. Naigeon, avec la traduction du *Manuel d'Épictète* par le même auteur, d'un style souvent fort sec et fort pénible, sans en être ni plus précis ni plus fidèle.

Ce livre, le mieux imprimé qui ait paru depuis longtemps en France, fait un honneur infini aux soins et aux talents de M. Didot l'aîné; il est même douteux que nous puissions jamais porter plus loin la perfection de l'art typographique. Si l'on trouve le *Salluste* de Valence d'une exécution plus parfaite encore, il ne faut l'attribuer qu'à la supériorité de l'encre et du

papier espagnol; les caractères n'en sont pas plus beaux, l'impression n'en est pas plus pure, plus correcte, plus égale.

MARS.

STANCES D'UN JEUNE HOMME A Mme DE LAUZUN.

Quoi ! vous daignez me consoler !
Quoi ! mon malheur vous intéresse !
A vingt ans vous savez parler
Avec tant d'âme et de sagesse !

De ces yeux partout adorés
J'ai vu s'échapper quelques larmes;
Qui peut tenir à tant de charmes?
Vous êtes belle, et vous pleurez!

Vertueuse et douce Julie,
Si vous partagez mon chagrin,
Je pardonne presque au destin
Les amertumes de ma vie.

En vous parlant de vos bienfaits,
Déjà je ressens moins mes peines :
Mon sang qui bouillait dans mes veines
En ce moment circule en paix.

De Vénus le charme invincible
Est souvent funeste aux mortels;
C'est à Vénus sage et sensible
Que l'univers doit des autels.

BOUTS RIMÉS QUE MONSIEUR AVAIT DONNÉS A REMPLIR A M. LE MARQUIS DE MONTESQUIOU-FÉZENSAC.

C'est en vain que de Rome aux rives du — *Danube,*
Notre antique muphti vient au petit — *galop.*
Aujourd'hui pierre ponce, autrefois pierre — *cube,*
Il distillait l'absinthe, à présent le — *sirop.*
De son vieux baromètre en observant le — *tube,*
Il doit voir qu'on perd tout lorsqu'on exige — *trop.*

— Aucun des chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire n'attira

peut-être une plus grande affluence de monde au théâtre que le drame de Mlle Raucourt, représenté, pour la première fois, le vendredi 1er. Cette pièce, en trois actes et en prose, a été imaginée, comme nous l'avons dit, pour faire servir utilement les habits et les décorations de *la Discipline militaire du Nord*[1], et cet objet ne pouvait être mieux rempli. Quoique le succès de la première représentation ait été plus qu'équivoque, elle n'en a pas moins excité tant de curiosité que l'empressement du public s'est soutenu jusqu'à présent; on en est, je crois, à la sixième représentation, avec une merveilleuse constance. En persistant à trouver le drame détestable, mais l'auteur, sous l'uniforme prussien, charmant, on ne s'est point encore lassé de venir siffler l'un et applaudir l'autre. Il y aurait en vérité de l'humeur à ne pas trouver ce partage assez équitable.

Le sujet d'*Henriette*, c'est le titre du nouveau drame, est tiré, dit-on, d'une pièce du théâtre allemand; suivant d'autres autorités, d'une pantomime que l'auteur vit jouer dans ses courses du Nord à Varsovie. Nous ne sommes pas encore en état d'éclaircir cette grande question.

On ne perdra point ici son temps à prouver combien la conduite de cette pièce est monstrueuse, combien toute l'action en est folle et romanesque; il n'en est pas moins vrai que la scène où Henriette se détermine à déserter est d'une conception assez théâtrale; que celle du troisième acte entre son père et le commandeur doit une grande partie de son effet au jeu de Molé, mais que l'idée de cette situation est par elle-même infiniment touchante. La pièce est aussi bien écrite qu'elle est bien pensée, et c'est tout dire : il y a pourtant, comme l'observait quelqu'un, des choses qui passeront très-sûrement en proverbes, telles que cette grande maxime si philosophique et si neuve, *la peur est souvent pire que le mal*; à la bonne heure. Nous espérons aussi que le roi de Prusse voudra bien ne pas se venger trop sérieusement de la petite impertinence que l'auteur s'est permis de mettre dans la bouche d'un soldat prussien : « Oui, chez nous, dit-il, en temps de guerre, le soldat est presque aussi bien traité que l'officier; mais en temps de paix... ma foi, l'officier l'est à peine comme un simple soldat. »

1. Voir p. 38.

— L'opéra de *Thésée*, avec la nouvelle musique de M. Gossec, donné pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le jour même de la première représentation d'*Henriette* au Théâtre-Français, n'a excité ni murmures ni enthousiasme; c'est de la musique bien faite, mais sans esprit et sans génie. Les gluckistes en ont dit beaucoup de bien par reconnaissance, M. Gossec s'étant toujours déclaré un des admirateurs les plus passionnés du talent de M. le chevalier Gluck; la vieille cabale des lullistes lui a su un gré infini d'avoir conservé l'ancien air de Lulli sur ces paroles si connues d'Égée à la princesse : *Faites grâce à mon âge en faveur de ma gloire*, etc. Mais le seul morceau qui ait été bien généralement applaudi, et qui nous a paru mériter de l'être, est celui du troisième acte : *Si la belle Églé m'est ravie*; quoique le chant n'en soit ni très-neuf, ni très-piquant, il est du moins d'un bon genre et d'une mélodie agréable.

C'est M. Morel qui s'est chargé d'arranger le poëme, de le réduire en quatre actes, et d'y ajouter les vers que pouvaient exiger et la nouvelle coupe des airs et la nouvelle liaison des scènes. On a dit que si les paroles de Quinault avaient été traitées fort légèrement par le poète qui les a *marmontélisées*, elles l'avaient été en revanche fort lourdement par le musicien; cela est assez vrai, mais cela ne nuira point au succès de l'ouvrage, très-digne et de nos grandes connaissances et de notre bon goût en musique. Le spectacle de cet opéra est d'ailleurs très-noble et très-intéressant; les ballets sont aussi bien exécutés qu'ils peuvent l'être depuis que nous avons perdu Vestris, Heinel et Théodore.

— Est-ce la peine de dire ici que *les Deux Fourbes*, petite comédie en un acte, de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*, a été donnée une seule fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne [1], et n'a eu aucun succès? C'est un sujet tiré de *Gil Blas*, le même à peu près que celui de *Crispin rival de son maître*, par Le Sage. La pièce a été écoutée jusqu'à la fin avec une patience digne d'éloges; mais, la toile tombante, elle a été sifflée si distinctement que l'auteur se l'est tenu pour dit, et n'a pas jugé à propos d'essayer une seconde fois l'opinion du

1. Le 22 février 1782.

public; il a bien fait, sans doute. Ce qui vient d'arriver au sieur Grammont prouve cependant que ce public n'est pas toujours du même avis. Il y a quelque temps que, l'ayant vu paraître dans le rôle d'Orosmane qu'il avait joué plus d'une fois avec assez de succès, on se prit tellement d'humeur contre lui qu'on le força, même à deux reprises, de quitter la scène, et qu'on aima mieux, le sieur Larive étant absent, voir jouer le rôle au sieur Dorival, réduit depuis longtemps à l'emploi de confident. Les huées avaient été si multipliées, avaient paru si prodigieusement unanimes, que tout le monde crut de bonne foi qu'il n'oserait plus se montrer sur la scène; en conséquence, il avait même déjà reçu son congé de la Comédie. Grâce à la protection de la cour, il obtint l'ordre de rentrer; il vient de rentrer en effet par le rôle de Pierre le Cruel. Le parterre l'a reçu à merveille, et lorsqu'il s'est avancé sur le devant de la scène pour dire à ces messieurs ce que nous avons encore en ce moment beaucoup de peine à comprendre : « Messieurs, vous me voyez pénétré de la plus vive sensibilité; mais, pour vous l'exprimer, permettez-moi d'attendre le temps où ma reconnaissance pourra paraître aussi pure, aussi désintéressée que votre indulgence... » la salle a retenti des plus vives acclamations, et celui qu'on avait hué, il y a trois semaines, comme le dernier des hommes, s'est vu accueilli avec tous les honneurs qu'on pourrait rendre à un héros persécuté. O Athéniens! ô Athéniens!

— *Œuvres complètes* de M. l'abbé de Voisenon, en cinq volumes in-8°, recueillies et publiées par Mme la comtesse de Turpin. Il n'y a guère, dans ce volumineux recueil, que *la Coquette fixée*, pièce froide, mais remplie d'esprit, quelques contes, entre autres celui de *Tant pis pour lui, tant mieux pour elle*, l'ouvrage le plus ingénieux que nous connaissions dans ce genre, et un très-petit nombre de pièces fugitives, qui méritent véritablement d'être conservées. Les *Anecdotes littéraires* sont une espèce d'*Ana* rempli des préventions les plus injustes, mais où l'on trouve, à travers beaucoup de sarcasmes, de pointes, de mauvais calembours, quelques mots heureux, quelques traits plaisants; tout le reste du recueil est composé de prologues, de comédies, d'opéras oubliés depuis longtemps ou bien dignes de l'être; *Coulouf* et *Memnon*, pour n'avoir pas encore paru, ne méritent pas d'être distingués; les *Fragments*

historiques sur le ministère de Colbert, sur les guerres d'Espagne, de Hollande, de Gênes, d'Amérique, etc., sur le commerce des deux Indes, n'offrent pas plus d'intérêt que d'instruction, et le lecteur partage, en les lisant, tout l'ennui que l'auteur eut probablement lui-même à les écrire.

VERS DE Mlle AURORE,

CHANTEUSE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, AGÉE DE DIX-SEPT ANS, A Mlle RAUCOURT[1].

Notre sexe doit s'honorer
Alors que votre gloire est en tous lieux semée.
Je n'ai su vos succès que par la renommée,
Et je voudrais les célébrer.
Permettez que sous vos auspices
Mes premiers vers soient adressés;
Vous devez avoir les prémices
Des arts que vous embellissez.
Tandis qu'au tendre amour vous dérobez vos veilles
Pour les consacrer aux beaux-arts,
Tandis que des neuf sœurs vous fixez les regards,
Chanteuse reléguée au pays des merveilles,
Moi je cultive avec bien des efforts
L'art futile et brillant de flatter les oreilles
Par l'assemblage des accords.
Vous, appui du théâtre où régnaient les Corneilles,
Par votre art aimable, enchanteur,
Vous instruisez l'esprit et vous parlez au cœur.

VERS DE LA MÊME A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC.

Eh quoi! de ma muse naissante
Vous daignez approuver l'essor !
Quand ma lyre timide enfante
Des sons formés à peine encor,
Saint-Marc, dans cet art si grand maître,
A mes essais daigne applaudir :
Il veut bien aider à fleurir
Le faible talent qui veut naître.
Quoi ! du sommet de l'Hélicon

1. On lit dans les *Mémoires secrets*, à la date du 30 mars 1782, au sujet de Mlle Aurore : « On prétend que c'est le sieur Guillard, poëte attaché au théâtre lyrique, qui fait ses vers. »

Jusqu'à moi vous daignez descendre!
Ce procédé pourrait surprendre
Dans un favori d'Apollon :
Je ne crois pas qu'on le condamne;
Vous savez qu'on a vu jadis
Jupiter de l'humble Baucis
Ne pas dédaigner la cabane.

RÉPONSE DE M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC.

Je viens de recevoir, mademoiselle, les vers charmants que vous avez daigné m'adresser. Comme je les louerais si je n'y étais beaucoup trop loué! Vos vers en général sont pleins d'harmonie, de sens, de grâce, et, en quelque manière, de cette fraîcheur qu'annonce votre nom et que montre votre présence. Il semble que vous vous soyez peinte dans chacun d'eux, et l'on ne doit point être étonné que vous les ayez faits, quand on a le bonheur de vous voir. Comme un émérite du Parnasse, j'ose vous exhorter à cultiver un art auquel vous prêtez déjà tant de charmes. Quels succès ne sont pas en droit d'attendre les Grâces réunies au vrai talent!

Rendez-moi donc, nouvelle Aurore,
Rendez-moi donc mes jeunes ans.
Nouveau Tithon, je vous implore,
Faites-moi ressentir encore
Toutes les flammes du printemps.
En faveur de mon juste hommage
Allez faire un tour dans les cieux :
Vous devez attendrir les dieux,
Vous parlez si bien leur langage.

A M. LE COMTE DE BUFFON,

SUR LE PRÉSENT DE FOURRURES QUE LUI A ENVOYÉES SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE RUSSIE, ACCOMPAGNÉES DES MÉDAILLES D'OR FRAPPÉES SOUS SON RÈGNE, ET SUR LA DEMANDE QU'ELLE LUI A FAITE DE SON BUSTE.

PAR M. DE LA FERTÉ, avocat au Parlement.

Quelle louable jalousie
Semble animer les souverains !
Tributaire de ton génie,

Catherine sur toi répand à pleines mains
Les richesses de la Scythie :
Elle se signale en ce jour,
Catherine la Magnifique,
Des Russes la gloire et l'amour.
De la Sémiramis antique
Ne me vantez plus la splendeur,
Les jardins merveilleux d'où fuyait le bonheur.
Apprécier Buffon, ajouter à sa gloire,
C'est avec lui s'inscrire au Temple de Mémoire;
C'est se recommander aux siècles à venir.
Rappelle, dans ton doux loisir,
Avec quelle grâce touchante
Catherine daigne embellir
Les dons que sa main te présente.
D'un règne glorieux ces nombreux monuments,
Qui peuvent attester un siècle de lumière,
Ces médailles dont l'art surpasse la matière,
Et ces riches toisons, l'orgueil des vêtements,
Ne valent pas d'une Majesté fière
Les instances, le vœu pressant.
Pour obtenir la ressemblante image,
Les nobles traits d'un grand homme et d'un sage,
Houdon, elle a fait choix de ton ciseau savant,
La Souveraine, amante des prodiges.
Pour toi ce n'est qu'un jeu de surprendre nos sens
Par tes innombrables prestiges.
Renouvelant l'audace des Titans,
Veux-tu ravir la céleste étincelle ?
Transmettre au bloc l'âme de ton modèle ?
Ne tente pas de coupables efforts,
Puise-la dans ses yeux, cette flamme immortelle,
Tu seras à la fois et sublime et fidèle.
L'Envie, en frémissant, tourmentera son mors.
Buffon, tu n'as jamais aperçu la Furie,
Tu plains les envieux, tu dédaignes l'Envie;
Ton laurier, toujours vert, toujours chéri des dieux,
N'a rien à redouter des autans furieux.

BOUTS RIMÉS DE Mme DE LÉNONCOURT[1].

J'ai quatre-vingt-six ans, j'arrive d' — *Épidaure ;*
Esculape a reçu mon premier — *ex voto.*

1. L'exemplaire annoté par M. Chaudé porte : *Mme de Créquy*, mais les anciennes éditions et le manuscrit de Gotha donnent *Lénoncourt*.

On aime ses vieux jours autant que son — *aurore.*
Chacun sur mon voyage avait crié — *haro.*
L'espérance soutient et le succès — *restaure ;*
Me voici rajeunie et presque sans — *bobo.*
Mon front était ridé, mon teint celui d'un — *Maure,*
Quand je parlais, mes dents partaient — *ex abrupto,*
Une seule restait, servant de — *memento.*
A peine ai-je touché le serpent que — *j'adore,*
Vieille comme Baucis et sourde comme — *Io,*
Je deviens aussi leste, aussi belle que — *Laure.*
Remerciant le dieu, j'ai promis — *in petto*
Au moins cinq ou six fois d'y retourner — *encore.*

LETTRE DE M. LE COMTE DE BUFFON A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE L'IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES [1].

De Paris, le 14 décembre 1781.

« Madame, j'ai reçu, par M. le baron de Grimm, les superbes fourrures et la très-riche collection de médailles et grands médaillons que Votre Majesté impériale a eu la bonté de m'envoyer. Mon premier mouvement, après le saisissement de la surprise et de l'admiration, a été de porter mes lèvres sur la belle et noble image de la plus grande personne de l'univers, en lui offrant les très-respectueux sentiments de mon cœur.

« Ensuite, considérant la magnificence de ce don, j'ai pensé que c'était un présent de souverain à souverain, et que, si ce pouvait être de génie à génie, j'étais encore bien au-dessous de cette tête céleste, digne de régir le monde entier, et dont toutes les nations admirent et respectent également l'esprit sublime et le grand caractère. Sa Majesté impériale est donc si fort élevée au-dessus de tout éloge, que je ne puis ajouter que mes vœux à sa gloire.

« Cet ouvrage en chaînon, trouvé sur les bords de l'Irtich [2], est une nouvelle preuve de l'ancienneté des arts dans son

1. M. Nadault de Buffon a publié cette lettre dans la *Correspondance inédite* de son arrière-grand-oncle (t. II, p. 112), en faisant observer qu'elle avait été publiée par Grimm (c'est-à-dire Meister) avec des variantes ; elles sont insignifiantes. Il n'a pas donné en revanche la lettre de Catherine II.

2. M. Nadault de Buffon pense que les médailles représentant les principaux événements du règne de l'impératrice et la chaîne d'or massif trouvée en Sibérie sont actuellement en Angleterre.

empire; le Nord, selon mes *Époques,* est aussi le berceau de tout ce que la nature dans sa première force a produit de plus grand, et mes vœux seraient de voir cette belle nature et les arts descendre une seconde fois du Nord au Midi sous l'étendard de son puissant génie. En attendant ce moment, qui mettra de nouveaux trophées sur ses couronnes et qui ferait la réhabilitation de cette partie *croupissante* de l'Europe, je vais conserver ma trop vieille santé sous les zibelines et les hermines, qui dès lors resteront seules en Sibérie, et que nous aurions de la peine à habituer en Grèce et en Turquie.

« Le buste auquel M. Houdon travaille n'exprimera jamais, aux yeux de ma grande Impératrice, les sentiments vifs et profonds dont je suis pénétré; soixante et quatorze ans imprimés sur ce marbre ne pourront que le refroidir encore[1]. Je demande la permission de le faire accompagner d'une effigie vivante; mon fils unique, jeune officier aux gardes, le porterait aux pieds de son auguste personne; il revient de Vienne et du camp de Prague, où il a été bien accueilli, et puisqu'il ne m'est pas possible d'aller moi-même faire mes remerciements à Votre Majesté impériale, je donnerai une partie de mon cœur à mon fils, qui partage déjà toute ma reconnaissance; car je substitue ces magnifiques médailles dans ma famille comme un monument de gloire respectable à jamais. Tout Paris vient chez moi pour les admirer, et chacun s'écrie sur la noble munificence et les hautes qualités personnelles de ma bienfaitrice : ce sont autant de jouissances ajoutées à ses bienfaits réels; j'en sens vivement le prix par l'honneur qu'ils me font, et je ne finirais jamais cette lettre, peut-être déjà trop longue, si je me livrais à toute l'effusion de mon âme, dont tous les sentiments seront à jamais consacrés à la première et l'unique personne du beau sexe qui ait été supérieure à tous les grands hommes.

« C'est avec un très-profond respect, et j'ose dire avec l'adoration la mieux fondée, que j'ai l'honneur d'être, madame, de Votre Majesté impériale, le très-humble, etc. »

1. Outre l'exemplaire de Catherine, M. Nadault de Buffon signale celui qui passa du château de Montbard aux mains de M. Gatteaux, de l'Académie des beaux arts. Il en existe un troisième exemplaire en marbre à la bibliothèque du Jardin des Plantes; c'est peut-être celui qui a figuré à une vente faite par l'artiste en 1789.



RÉPONSE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE.

De Pétersbourg, le 15 février 1782.

« Monsieur le comte de Buffon, je viens de recevoir, par M. le baron de Grimm, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en date du 14 décembre de l'année passée. Personne n'était plus en droit que vous, monsieur, d'être revêtu des fourrures de la Sibérie. Vos *Époques de la nature* ont donné à mes yeux un nouveau lustre à ces provinces, dont les fastes ont été si longtemps plongés dans l'oubli le plus profond; il n'appartient qu'au génie orné d'aussi grandes connaissances de deviner, pour ainsi dire, le passé, d'appuyer ses conjectures de faits indisputables, de lire l'histoire des pays et celle des arts dans le livre immense de la nature. Les médailles frappées du métal que nous fournissent ces contrées pourront un jour servir à constater si les arts ont dégénéré là où ils ont pris naissance; ce qu'il y a de sûr c'est que, lorsqu'on les frappait, le chaînon qui est en votre possession n'a point trouvé d'imitateur ici. Que les zibelines conservent votre santé, monsieur, jusqu'au temps où elles s'habitueront aux climats modérés. Que votre buste, travaillé par Houdon, vienne dans ce Nord, où vous avez placé le berceau de tout ce que la nature, dans sa première force, a produit de plus grand et de plus remarquable; que monsieur votre fils l'accompagne : il sera témoin de la renommée de son illustre père et de l'estime très-distinguée que lui porte — CATHERINE. »

— On vient de nous donner encore, au théâtre de la Comédie-Italienne, deux nouveautés dont les fables de La Fontaine ont fourni l'idée, *l'Éclipse totale* et *l'Amour et la Folie*. *L'Éclipse totale*, comédie en vers, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois le jeudi 7, est l'ouvrage de deux jeunes militaires; les paroles, de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*; la musique, de M. Dalayrac, connu déjà par plusieurs compositions instrumentales remplies de talent et de goût; les deux auteurs sont gardes-du-corps de M. le comte d'Artois. Un tuteur astrologue qui se laisse tomber dans un puits en courant après sa pupille, qui lui est échappée avec son amant pendant qu'il observait l'éclipse, voilà toute l'intrigue et toute l'action de la pièce; elle n'a rien de neuf; elle porte sur des cir-

constances peu vraisemblables, et que l'auteur n'a pas même su ménager avec beaucoup d'adresse; mais il en a tiré des scènes agréables, un dialogue vif et piquant, d'ingénieuses méprises, des jeux de mots pleins d'esprit et de gaieté, d'autant plus heureux qu'ils semblent naître du fond même de la situation. Une des plus jolies scènes est celle où Léandre, l'amant de la pupille, après s'être annoncé comme un des plus grands astronomes du siècle, pour démontrer la profondeur de sa science, sous le prétexte de figurer plus clairement la marche des planètes, arrange tous les personnages de la scène comme il convient le mieux à l'exécution de son projet. Tandis que Solstitius, le vieux astrologue, est tout entier à l'observation de l'éclipse, nos amants et le bailli, qui favorise leurs amours, s'échappent par la trappe d'un puits à sec qui conduit à un souterrain de la maison voisine; Crispin, le valet de Léandre, demeure le dernier. Tous deux disent ensemble :

Voici l'instant, l'heure fatale,
Encore un moment, s'il vous plaît !

SOLSTITIUS seul.

L'y voilà, l'y voilà, l'éclipse est...

CRISPIN, déjà dans le puits.

Totale.

Les lumières suivent progressivement le morceau de musique, qui finit en *smorzando*, et ce jeu de théâtre forme un tableau tout à fait comique.

Ce qui nous a paru faire le plus de plaisir, dans la musique de *l'Éclipse totale*, c'est l'ouverture et la chanson que chante Rosette en attendant le rendez-vous que lui avait donné Crispin. Il y a, dans tout le reste, des détails agréables, mais beaucoup de réminiscences, peu de traits saillants. Les morceaux d'ensemble prouvent que l'auteur au goût de son art joint encore une assez grande connaissance de la scène, et ce coup d'essai, tel qu'il est, doit faire désirer que M. Dalayrac continue de consacrer au théâtre une partie de ses loisirs.

L'Amour et la Folie, représentée, pour la première fois, sur le même théâtre, le lendemain, est une comédie en trois actes, en prose et en vaudevilles, par M. Des Fontaines. Les jeunes filles du hameau ont résolu (le beau projet pour ne point s'ennuyer!)

de conserver leur indifférence et de bouder l'Amour. Déguisé en marchand, ce dieu vient leur offrir un élixir merveilleux, un préservatif contre l'amour. Trompées par l'étiquette du flacon, elles boivent la divine liqueur, qui les rend toutes amoureuses et les livre à la discrétion de leurs amants. Les vieilles sont tentées aussi d'en goûter; elles en éprouvent le même effet, mais en vain. La Folie cependant, dont le hameau suivit toujours les lois, revient d'un voyage qu'elle fit je ne sais où; les Ris et les Jeux ont disparu pendant son absence; elle ne retrouve dans ce séjour chéri que des langueurs et de fades tendresses. Dispute avec l'Amour, à qui elle propose un combat singulier, dans lequel, du premier coup, elle lui fait perdre la vue. L'Amour demande justice au tribunal du lieu; le bailli en est le président, le bedeau plaide pour l'Amour, un des bergers pour la Folie; le bailli (c'est Mercure lui-même déguisé ainsi par l'ordre de Jupiter) décide, comme dans la fable, que le dieu restera aveugle, mais que la Folie désormais lui servira de guide. Il n'y a dans cet opéra-vaudeville ni beaucoup d'esprit ni beaucoup de gaieté, quelque libre, quelque hasardé qu'en soit le ton, pour ne rien dire de plus; mais on y trouve des mouvements de scène assez rapides, et dans l'ensemble un certain tumulte qui ne déplaît point, qui supplée même en quelque manière, du moins à la représentation, à tout ce qui manque à cet ouvrage pour être vraiment agréable.

C'est dans cette pièce que M. Pariseau a puisé l'idée du compliment dialogué par lequel les Comédiens italiens ont fait la clôture de leur théâtre. L'Amour y paraît aveugle, conduit par la Folie; il lui dit: « Prends bien garde et choisis le meilleur chemin... — Ne dirait-on pas, lui répond la Folie, que tu sois le premier que je conduise?

Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Suis-moi toujours et ne crains guère,
A plus d'un j'ai donné la main;
Mon ami, je sers de lisière
A la moitié du genre humain. »

Iris vient, de la part de Jupiter, lui ordonner de remonter aux cieux; l'Amour veut résister, il aime la terre. — Iris. La terre?

eh ! qu'y fais-tu ? — La Folie. Ce qu'il a toujours fait, des heureux et des dupes. — L'Amour. J'y suis devenu marchand. — Iris. C'est ce qu'on te reproche un peu. — L'Amour. Tu ne m'entends pas : j'y vends des riens, des drogues, des chansons. La terre est le seul séjour qui me convienne, on m'y traite avec indulgence. — Iris. Tu trouveras dans l'Olympe la même indulgence, et tu n'y seras pas le seul dieu privé du bonheur de voir : la Fortune est sans yeux, Plutus a la vue très-basse, et l'Amour, Plutus et la Fortune n'en sont pas moins trois aveugles à qui l'univers appartiendra toujours, etc. »

Ce petit dialogue finit par un vaudeville dont nous ne citerons que le couplet, si vivement applaudi et qui méritait bien de l'être, chanté par Mme Dugazon. C'est celui de la Folie.

Sur l'air de *Florine*.

Qu'Amour retourne au ciel, qu'il fuie,
Je reste ici pour ma santé.
Point de gaîté sans la folie,
Point de bonheur sans la gaîté.
On prétend qu'à la gent humaine
Je sers de guide, et pour toujours;
Messieurs, si c'est moi qui vous mène,
Vous viendrez ici tous les jours.

— *Essai sur les règnes de Claude et de Néron, et sur les mœurs et les écrits de Sénèque, pour servir d'introduction à la lecture de ce philosophe*, par M. Diderot. Deux volumes in-8°; nouvelle édition; à Londres, c'est-à-dire à Bouillon. Cette nouvelle édition est très-considérablement augmentée, et nous a paru en général plus favorablement accueillie encore que la première. L'auteur avait d'abord eu le projet de répondre en détail à toutes les attaques, à toutes les objections que lui avait faites l'essaim bruyant de nos journalistes[1]; depuis il a changé d'avis, et, choisissant dans le nombre de ces critiques celles qui pouvaient prêter aux éclaircissements les plus intéressants ou les plus utiles, il s'est déterminé à faire entrer toutes ses réponses dans le corps même de l'ouvrage. L'apologie de Sénèque en est devenue plus complète ou du moins plus ingénieuse; la diatribe contre J.-J. Rousseau, diatribe qu'on avait

1. Voir tome XII, p. 297.

trouvée si révoltante, beaucoup plus étendue, mieux motivée, et par là même peut-être moins violente, moins odieuse. Mais si le fonds du livre est beaucoup plus riche qu'il ne l'était, la forme en est aussi plus décousue; il faut prendre son parti de voir l'auteur passer tout à coup du palais de César au grenier de MM. Royou, Grosier et consorts, de Paris à Rome, de Rome à Paris, du règne de Claude à celui de Louis XV, du collège de la Sorbonne à celui des Augures, s'adresser tantôt aux maîtres du monde, tantôt aux derniers roquets de la littérature, et, dans son enthousiasme dramatique, faire parler les uns, répondre les autres, s'apostropher lui-même, apostropher ses lecteurs et leur laisser souvent l'embarras de chercher quel est le personnage qu'il fait parler, ou quel est celui auquel il s'adresse.

Ce désordre est sans doute un défaut; mais ce défaut ne rend l'ouvrage ni moins original ni moins piquant; il ne saurait détruire l'effet de ces belles pages traduites de Tacite, que Tacite lui-même n'eût pas autrement écrites s'il eût écrit dans notre langue, ni de beaucoup d'autres que ce grand écrivain n'eût pas désavouées, quoiqu'elles ne soient point de lui. Il m'est arrivé plus d'une fois, en relisant ce beau morceau sur le règne de Claude et de Néron, de vouloir comparer avec l'original des paragraphes entiers que j'avais pris pour du Tacite tout pur, et de n'en pouvoir retrouver dans cet auteur ni le premier trait, ni même la plus légère trace; j'ose assurer que le lecteur le plus familier avec la manière de Tacite pourra s'y laisser tromper sans peine. On ne saurait donc avoir trop de regret que M. Diderot n'ait pas eu le courage d'entreprendre la traduction entière de ce sublime historien; elle lui avait été demandée par Mme la grande-duchesse de Russie, et cette demande n'honore pas moins le goût de cette jeune princesse que le génie et les talents divers de notre philosophe.

Cette nouvelle édition de l'*Essai sur Sénèque* n'ayant paru que sous une permission tacite, l'auteur a eu la liberté d'y insérer beaucoup de choses qu'il avait été forcé de supprimer dans la première; on pourra même trouver que cette liberté a été portée fort loin dans plusieurs endroits, comme dans le parallèle du caractère de Claude et de celui d'un roi qu'il n'est pas difficile de reconnaître, puisqu'on cite de lui des mots connus de tout le monde.

« Claude, dit l'apologiste de Sénèque, Claude n'est rien sur le trône, rien dans le palais, il le sait, il l'avoue. Il eût dit de deux édifices publics dont on lui aurait présenté les modèles: *Voilà le plus beau, mais ce n'est pas celui qu'ils choisiront.* Il eût dit d'un de ses ministres : *Il faudra bien qu'il succombe, il n'y a que moi qui le soutiens.* Faible mais sensé, s'il eût opiné dans son conseil il eût dit : *Mon avis est le meilleur, ils ne l'ont pas suivi, je crois qu'ils s'en repentiront.* Il disait au Sénat : *Cette femme que je produis en témoignage a été l'affranchie et la femme de chambre de ma mère, elle m'a toujours regardé comme son maître. Il y a dans ma maison des gens qui n'en usent pas aussi bien.*

« La faiblesse qui ne sait ni empêcher le mal, ni donner le bien, multiplie la tyrannie[1]. »

— *Nouveau Voyage en Espagne, fait en 1777 et en 1778, dans lequel on traite des mœurs, du caractère, des monuments anciens et modernes*, etc. Deux volumes in-8°. Nous avons si peu de bons ouvrages sur l'Espagne, que celui-ci ne pouvait manquer d'être reçu avec empressement, quoiqu'il laisse encore beaucoup de choses à désirer, et qu'il soit en général assez mal écrit. On l'attribue à un médecin espagnol, M. Peyron[2], et l'on assure que c'est M. l'abbé Morellet qui s'est chargé de le revoir, quant au style. Tel qu'il est, ce voyage a paru infiniment plus instructif que celui de Baretti, rempli de minuties; fort supérieur à celui de M. de Silhouette, qui n'est qu'un ouvrage très superficiel; moins diffus, moins pesant que celui de Coldenar; plus exact encore que ceux de Labbat et du religieux Lombard, il embrasse aussi plus d'objets que celui de l'abbé Ponz, ouvrage d'ailleurs fort estimable quant à la partie des arts, dont cet auteur s'est essentiellement occupé.

Un des morceaux les plus curieux du *Nouveau Voyage* est la description très-authentique et très-circonstanciée de l'*auto-da-fé* célébré sous le règne de Charles II en 1680; ce qui n'est pas

1. Selon l'auteur de la *Correspondance secrète* publiée par M. de Lescure (1866, t. I, p. 493), Diderot aurait été un moment menacé de la Bastille pour ces allusions : « Grondez beaucoup l'auteur, aurait dit Louis XVI au garde des sceaux (Hue de Miromesnil), mais ne lui faites point de mal. »

2. Le docteur Peyron n'était pas Espagnol, mais Provençal. Il était frère du peintre de ce nom. Né à Aix le 4 octobre 1748, il mourut à Pondichéry le 18 août 1784. (Beuchot.)

moins remarquable, c'est l'extrait de la Consultation présentée à ce même Charles II, par don Joseph de Ledesma, sur les abus sans nombre du tribunal de l'Inquisition; il n'existe peut-être aucun ouvrage plus propre à faire connaître le véritable esprit de cette affreuse juridiction. On peut lire avec plus de tranquillité tout ce qui concerne la dernière victime d'une superstition si monstrueuse, depuis qu'on sait que cet illustre infortuné[1] coule aujourd'hui, à Paris, des jours paisibles, qu'il y jouit d'une assez grande partie de sa fortune, pardonnant en bon chrétien aux capucins, aux inquisiteurs, et tâchant d'oublier les persécutions des uns et le catéchisme des autres au milieu de nos spectacles, de nos philosophes, de nos Aspasies, quelquefois même de nos Laïs. Il n'y a pas trop de tout ce qui peut distraire pour effacer de si tristes souvenirs[2].

— *Histoire de la dernière révolution de Suède, précédée d'une analyse de l'histoire de ce pays, pour développer les causes de cet événement*, par Jacques Lescène-Desmaisons, avec cette épigraphe tirée de Pline : *Cogitemus si majus principibus præstemus obsequium qui servitute civium quam qui libertate lætentur*. Un volume in-12. Le tableau d'une époque si mémorable, et pour le bonheur de la nation suédoise et pour la gloire de Gustave, demandait le pinceau de Salluste ou de Saint-Réal. M. Jacques Lescène-Desmaisons ne possède assurément ni l'un ni l'autre; son style a de l'emphase et souvent même une impropriété d'expression tout à fait choquante; sa narration manque d'intérêt et de clarté. Les faits principaux sont indiqués, dit-on, avec assez d'exactitude; mais la plupart des noms propres sont estropiés au point d'être pour ainsi dire méconnaissables. On a trouvé une affectation ridicule dans l'emploi sans cesse répété de la dénomination si extraordinaire des deux partis qui déchiraient l'État avant l'heureuse révolution qui délivra la Suède de ses tyrans; il est vrai que ces noms de *bonnets* et de *chapeaux*, employés toujours très-gravement par notre historien, donnent

1. M. d'Olavidès, sous le nom de M. le comte de Pilo. (MEISTER.)

2. Par une de ces singularités assez communes dans l'histoire de l'esprit humain et même dans celle des philosophes, M. d'Olavidès, de retour dans sa patrie, a composé un ouvrage intitulé *Triomphe de l'Évangile, ou Mémoires d'un philosophe converti*, ouvrage qui a été traduit en français par M. Buynant des Échelles; Lyon, 1805, 4 vol. in-8°. Le comte d'Olavidès, né au Pérou, est mort en Andalousie, à l'âge de soixante-trois ans, en 1803. (B.)

souvent à ses phrases une tournure vraiment burlesque. L'*Analyse* qui précède l'histoire de la révolution est trop longue pour un précis, et l'on y remarque cependant des omissions essentielles. Comment lui pardonner, par exemple, d'avoir passé absolument sous silence et la translation de la couronne d'Ulrique-Éléonore au prince de Hesse, et l'époque qui fit passer cette couronne à la maison qui la porte aujourd'hui? La plus grande obligation que nous ayons à M. Desmaisons, c'est d'avoir recueilli, à la fin de son volume, quelques lettres du roi, et ses discours à la Diète et au Sénat, discours dignes d'un roi citoyen, et dont la main même des Tacite et des Salluste eût craint sans doute d'altérer l'auguste et noble simplicité.

AVRIL.

Depuis plusieurs années il n'a pas encore paru de roman dont le succès ait été aussi brillant que celui des *Liaisons dangereuses, ou Lettres recueillies dans une société, et publiées pour l'instruction de quelques autres*, par M. C*** de L***, avec cette épigraphe : *J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres*. M. C*** de L*** est M. Choderlos de La Clos, officier d'artillerie; il n'était connu jusqu'ici que par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des muses*, et plus particulièrement par une certaine *Épître à Margot*[1], qui manqua lui faire une tracasserie assez sérieuse à cause d'une allusion peu obligeante pour Mme la comtesse Du Barry, dont la faveur, alors au comble, voulait être respectée.

On a dit de M. Rétif de La Bretonne qu'il était *le Rousseau du ruisseau*. On serait tenté de dire que M. de La Clos est le Rétif de la bonne compagnie. Il n'y a point d'ouvrage en effet, sans en excepter ceux de Crébillon et de tous ses imitateurs, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et

1. Elle est imprimée dans les *Mémoires secrets*, à la date du 4 février 1774.

d'esprit : on ne s'étonnera donc point que peu de nouveautés aient été reçues avec autant d'empressement; il faut s'étonner encore moins de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin : comment un homme qui les connaît si bien et qui garde si mal leur secret ne passerait-il pas pour un monstre? Mais, en le détestant, on le craint, on l'admire, on le fête; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre, sont traités à peu près de la même manière.

En disant que le vicomte de Valmont, l'un des principaux personnages du nouveau roman, parvient, à force d'intrigue et de séduction, à triompher de la vertu d'une nouvelle Clarisse, abuse en même temps de l'innocence d'une jeune personne, les sacrifie l'une et l'autre à l'amusement d'une courtisane, et finit par les réduire toutes deux au désespoir, on pourrait bien faire soupçonner que c'est là, selon toute apparence, le héros de notre histoire. Hé bien, tout sublime qu'il est dans son genre, ce caractère n'est encore que très-subordonné à celui de la marquise de Merteuil, qui l'inspire, qui le guide, qui le surpasse à tous égards, et qui joint encore à tant de ressources celle de conserver la réputation de la femme du monde la plus vertueuse et la plus respectable. Valmont n'est, pour ainsi dire, que le ministre secret de ses plaisirs, de ses haines et de sa vengeance; c'est un vrai Lovelace en femme; et comme les femmes semblent destinées à exagérer toutes les qualités qu'elles prennent, bonnes ou mauvaises, celle-ci, pour ne point manquer à la vraisemblance, se montre aussi très-supérieure à son rival.

On croit bien qu'après avoir présenté à ses lecteurs des personnages si vicieux, si coupables, l'auteur n'a pas osé se dispenser d'en faire justice; aussi l'a-t-il fait. M. de Valmont et Mme de Merteuil finissent par se brouiller, un peu légèrement à la vérité; mais des personnes de ce mérite sont très-capables de se brouiller ainsi. M. de Valmont est tué par l'ami qu'il a trahi; la conduite de Mme de Merteuil est enfin démasquée; pour que sa punition soit encore plus effrayante, on lui donne la petite vérole, qui la défigure affreusement; elle y perd même un œil, et, pour exprimer combien cet accident l'a rendue

hideuse, on fait dire au marquis de*** que *la maladie l'a retournée, et qu'à présent son âme est sur sa figure*, etc.

Toutes les circonstances de ce dénoûment, assez brusquement amenées, n'occupent guère que quatre ou cinq pages; en conscience, peut-on présumer que ce soit assez de morale pour détruire le poison répandu dans quatre volumes de séduction, où l'art de corrompre et de tromper se trouve développé avec tout le charme que peuvent lui prêter les grâces de l'esprit et de l'imagination, l'ivresse du plaisir et le jeu très-entraînant d'une intrigue aussi facile qu'ingénieuse? Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société en général et de celle de Paris en particulier, on y rencontrerait, je pense, peu de liaisons aussi dangereuses, pour une jeune personne, que la lecture des *Liaisons dangereuses* de M. de La Clos. Ce n'est pas qu'on prétende l'accuser ici, comme l'ont fait quelques personnes, d'avoir imaginé à plaisir des caractères tellement monstrueux qu'ils ne peuvent jamais avoir existé : on cite plus d'une société qui a pu lui en fournir l'idée; mais, en peintre habile, il a cédé à l'attrait d'embellir ses modèles pour les rendre plus piquants, et c'est par là même que la peinture qu'il en fait est devenue bien plus propre à séduire ses lecteurs qu'à les corriger.

Un des reproches qu'on a faits le plus généralement à M. de La Clos, c'est de n'avoir pas donné aux méchancetés qu'il fait faire à ses héros un motif assez puissant pour en rendre au moins le projet plus vraisemblable. Le motif qui les fait concevoir est en effet assez frivole; c'est pour punir le comte de Gercourt de l'avoir quittée pour je ne sais quelle intendante que Mme de Merteuil emploie toutes les ressources de son esprit et toute l'adresse de son ami à perdre la jeune personne qu'il doit épouser. « Prouvons-lui, dit-elle à Valmont, qu'il n'est qu'un sot; il le sera sans doute un jour; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, mais le plaisant serait qu'il débutât par là... » Et c'est là l'objet important de tant d'intrigues, de tant de perfidies.

On peut douter si Valmont est amoureux de l'aimable présidente de Tourvel; en employant, pour la séduire, tout l'artifice imaginable, il semble qu'il n'ait d'autre but que celui d'assurer au vice l'espèce d'avantage qu'il peut usurper quelques moments sur la vertu même la plus pure. Mais ne pourrait-on pas faire le même reproche au caractère que Richardson donne à Lovelace?

Lovelace est-il vraiment amoureux de Clarisse? Comme Valmont, il ne cherche que *le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite.*

Ce n'est pas sans quelque regret qu'on se permet d'en convenir; mais l'expérience le prouve trop bien tous les jours : à en juger par la conduite de beaucoup de gens, il faut bien que le vice ait ses plaisirs comme la vertu; et ce qui constitue décidément le caractère du méchant comme celui de l'homme vertueux, c'est de l'être sans aucun objet d'utilité personnelle et pour le seul plaisir de l'être. La société donne aux hommes tant de besoins, tant d'espèces d'amour-propre à contenter, elle leur laisse tant d'inquiétude, tant d'activité dont on ne sait le plus souvent que faire! Si la bonne compagnie offre assez de gens aimables qui ne trouvent que dans la tracasserie et dans les méchancetés de quoi occuper le vide de leur cœur, l'inutilité de leur existence, pourquoi refuser à Mme de Merteuil, au vicomte de Valmont, honneur d'avoir été de ce nombre?

Pour avoir une juste idée de tout le talent qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'ouvrage de M. de La Clos, il faut le lire d'un bout à l'autre; il n'y en a pas moins dans l'ensemble que dans les détails. Les caractères y sont parfaitement soutenus; la naïveté de la petite de Volange est un peu bête, mais elle n'en est que plus vraie, et ce personnage contraste aussi heureusement avec l'esprit de Mme de Merteuil que les vices de celle-ci avec la vertu romanesque de Mme de Tourvel. L'extrême sécurité de Mme de Volange sur la conduite de sa fille est peut-être ce qu'il y a de moins vraisemblable dans tout l'ouvrage; elle est justifiée cependant autant qu'elle peut l'être et par l'adresse de Mme de Merteuil, et par cette confiance qu'une femme, dont la vie fut toujours irréprochable, prend si naturellement dans tout ce qui l'entoure. On peut croire sans peine que la fille d'une Mme de Merteuil serait à coup sûr mieux gardée que ne l'est la petite de Volange; l'expérience du vice a sur ce point de grands avantages sur les habitudes de la vertu.

Parmi les épisodes qui enrichissent cette ingénieuse production, on ne peut se refuser au plaisir de citer celui de la fameuse aventure des Inséparables, dans laquelle le joli Prévan, après avoir triomphé glorieusement, dans la même nuit, de trois

jeunes beautés, oblige le lendemain leurs amants à lui pardonner cette triple trahison, et à se croire ses meilleurs amis. L'aventure de Mme de Merteuil avec ce même Prévan est peut-être encore plus piquante. Son ami Valmont l'exhorte à s'en défier : « S'il peut gagner seulement une apparence, lui dit-il, il se vantera, et tout sera dit; les sots y croiront, les méchants auront l'air d'y croire; quelles seront vos ressources?... » Mme de Merteuil lui répond : « Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai; il veut le dire, et il ne le dira pas; en deux mots, voilà notre roman... » Et ce roman n'en est pas un; car Mme de Merteuil tient parole.

Il n'y a pas moins de variété dans le style de ces Lettres qu'il n'y en a dans les différents caractères des personnages que l'auteur fait paraître sur la scène. La Lettre du vicomte à son chasseur et la réponse de celui-ci ne sont pas au-dessous de celles de Lovelace et de son Joseph Leman; cependant elles n'ont d'autre rapport ensemble que celui d'être également vraies, également originales.

THALIE AUX COMÉDIENS FRANÇAIS,

AU SUJET DE L'OUVERTURE DE LEUR NOUVELLE SALLE[1].

Écoutez, messieurs les acteurs,
Écoutez ma plainte folâtre :
Lorsque vous changez de théâtre,
Ne pourriez-vous changer d'auteurs ?
Melpomène, ma sœur altière,
Peut encor descendre chez vous,
La Harpe, Ducis et Lemierre
Lui rendent des soins assez doux.
Mais comment y suis-je traitée?
Jadis on y suivait ma loi,
Et maintenant, ah! je le vois,
A peine y suis-je regrettée,
A peine y songe-t-on à moi.
Du lamentable La Chaussée
Les lamentables successeurs
De mes États m'ont expulsée,
Et noyé mes ris dans les pleurs.
Quoique veuve encor très-jolie,

1. L'Odéon.

D'un voile de mélancolie
Par eux mon front fut revêtu :
Hélas! dans ma juste furie,
Faudra-t-il que je me marie
Avec Boniface Pointu[1]?

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

J'embrassai tout, et mon génie
Cueillit tous les lauriers destinés au talent :
De l'empire des arts usurpateur brillant,
Lecteur, pour m'admirer l'Europe est réunie.
Profond, léger, malin, agréable, érudit,
Tour à tour faible et magnanime,
Je suis moi-même une énigme sublime
Dont le mot n'est pas encor dit.
En attendant qu'on y réponde,
Écoute bien : mon premier nom
Est tout entier dans mon second,
Et mon second remplit le monde.
Le problème, lecteur, doit être résolu;
Si tu le lis deux fois, tu ne m'as jamais lu.

— Les Comédiens français ont fait, le mardi 9, l'ouverture de leur nouvelle salle du faubourg Saint-Germain par l'*Iphigénie* de Racine, précédée de *l'Inauguration du Théâtre-Français*, en un acte et en vers, de M. Imbert. Ce serait ici le lieu de faire ou l'éloge ou la critique détaillée d'un monument commencé depuis tant d'années, attendu depuis si longtemps, et que la magnificence de nos rois devait sans doute à la gloire des arts qui ont illustré la nation; mais, dans la crainte de remplir mal une tâche qui suppose des connaissances dont nous sommes entièrement dépourvus, nous croyons devoir nous borner à quelques observations générales qui n'ont échappé à personne, et qui nous ont paru confirmées par l'opinion même des gens de l'art.

La façade extérieure du bâtiment a été trouvée généralement beaucoup trop massive; rien n'est plus opposé au caractère d'élégance qui convenait si bien à un édifice de ce genre. Le vestibule intérieur de la salle forme une double galerie sou-

1. Personnage d'une comédie donnée dernièrement avec le plus grand succès sur le théâtre de Janot, la *Suite de Jérôme et d'Eustache Pointu*. (Meister.)

tenue par une multitude de colonnes, dont le premier coup d'œil offre un aspect assez piquant, assez agréable; mais, examiné avec plus d'attention, on y trouve plus de singularité que de grandeur, plus de luxe que d'utilité; on s'aperçoit avec humeur que l'artiste a sacrifié au plaisir de faire une chose nouvelle, extraordinaire, les convenances les plus essentielles à l'usage du public; que les escaliers, trop raides et sans repos, pour ne pas occuper trop d'espace, sont très-incommodes à monter, plus incommodes encore à descendre; que tous les passages d'une partie de la galerie à l'autre sont ridiculement resserrés, et que la prodigieuse élévation de cette double galerie la rendra, l'hiver, d'un froid insupportable, en dépit de tous les poêles et de toutes les précautions qu'on pourra prendre pour la réchauffer. L'intérieur de la salle est d'une forme ronde; le théâtre, avancé sur un segment du cercle, n'en interrompt point la régularité. Un lustre, suspendu au centre d'un dôme très-orné de sculptures, éclaire seul la salle, et, pour lui donner encore mieux l'air du soleil, on a imaginé très-ingénieusement de l'entourer de douze figures de carton représentant les douze signes du zodiaque, allégorie dont l'affectation précieuse et recherchée n'a pas paru d'un fort bon goût. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que la forme intérieure de cette nouvelle salle ne surprenne d'abord par un ensemble assez vaste, assez imposant; mais l'avantage de ce premier aperçu n'empêche pas qu'on n'observe ensuite que les pilastres qui soutiennent ou paraissent soutenir les arcs du dôme sont du dessin le plus pauvre et le plus mesquin; que la coupe en est trop grêle, qu'interrompue mal à propos par une partie des loges, on en suit difficilement l'ordre et la base : c'est ce défaut capital qui, joint à la blancheur uniforme de tous les ornements de sculpture, a fait dire que la nouvelle salle ressemblait à ces boîtes de sucre dont on pare aujourd'hui nos desserts. Une faute plus essentielle encore que l'on reproche à MM. Peyre et de Wailly, c'est d'avoir si mal combiné et le plan général de l'édifice et la distribution particulière des loges, qu'il s'y trouve un grand nombre de places d'où l'on voit mal et d'où l'on n'entend guère mieux. La galerie qui domine autour du parquet forme une espèce d'avant-toit sur les loges du rez-de-chaussée qui leur cache à peu près les deux tiers de la scène; elle a tellement forcé d'élever les premières et les secondes loges, que ces

dernières le sont plus que ne l'étaient, dans l'ancienne salle, les troisièmes; de toutes ces loges on voit les acteurs comme dans le fond d'un puits. La voix va se perdre dans le centre du dôme et dans les angles multipliés de tous les ornements en bosse dont il est surchargé : les seules places où l'on puisse entendre sans un effort d'attention fatigant sont celles qui sont en face; on perd beaucoup dans les places de côté, même à l'orchestre. Quelque grand que soit le lustre dont la salle est éclairée, il ne saurait l'éclairer suffisamment; il est impossible de distinguer les objets d'un rang de loges à l'autre; tout s'efface et se confond, et les femmes, faites pour parer le spectacle, sont réduites au plaisir qui leur est souvent le plus indifférent, celui de voir et d'écouter. Le théâtre est fort large, mais il n'a point de profondeur, disposition peu favorable à l'effet des décorations, qui peut embarrasser le jeu de l'acteur et nuire à la pompe du spectacle.

Mais en voilà sans doute assez sur un objet qu'il faut laisser discuter à des juges plus instruits. Il y a peu de chose à dire de la petite pièce de M. Imbert; ce sont des scènes épisodiques versifiées avec autant de facilité que de négligence, et qui prouvent seulement qu'avec de l'esprit et de l'imagination M. Imbert a si peu de talent pour le théâtre, qu'il n'en a pas même pour ce genre, de tous assurément celui qui en exige le moins.

— Il y a beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, beaucoup de malignité dans la comédie-vaudeville représentée le même jour sur le Théâtre-Italien; mais la critique en a paru trop dure, trop amère; l'invention en est d'une allégorie trop alambiquée, et, pour être plein de mots heureux, le dialogue n'en est pas moins dépourvu et de mouvement et de rapidité. Cette pièce, annoncée d'abord sans titre, a été donnée depuis sous celui du *Public vengé*, précédée d'un prologue intitulé *le Poisson d'avril*; elle est de M. Prévôt, avocat au Parlement, et, quoiqu'il ne soit plus jeune, nous croyons que c'est son premier essai dans la carrière dramatique; il n'est pas plus connu dans celle du barreau.

Voici l'idée du prologue. Momus trouve le sifflet du Public; oh! la bonne trouvaille par le temps qui court! Il en fait présent à la petite Thalie, fort occupée du compliment qu'elle doit faire, selon l'usage, au Public. On le voit paraître; la Muse, qui n'est

pas encore prête, se sauve sous la toile. Momus, caché à l'avant-scène par les roseaux, écrit sur ses tablettes, et le Public s'avance en pêchant du même côté; ce Public est de fort mauvaise humeur et d'avoir perdu son sifflet, et de n'avoir rien pris de la journée. Tandis qu'il s'en plaint, Momus attache ses tablettes à l'hameçon de la ligne et reste caché. Le Public retire la ligne, et trouve sur les tablettes le couplet que voici :

Qui réclame un sifflet de prix?
Momus promet de le lui rendre,
S'il veut au spectacle aujourd'hui
Sans rien critiquer tout entendre.
Ce marché-là vous convient-il ?

Il jette les tablettes en souriant :

Ma foi, c'est un poisson d'avril.

La petite Thalie revient, remet humblement au Public son sifflet, et lui dit :

Ne courbez pas sur nous ce sceptre rigoureux,
Le moment où l'on rentre est fait pour les heureux.

Monseigneur est fort étonné de trouver sur l'affiche : Les Comédiens italiens donneront aujourd'hui *le Public*, comédie nouvelle. — *M'afficher! de moi s'amuser! Je vais faire beau bruit...* — *Calmez*, lui répond Momus, *calmez ce grand dépit, car on dirait : Vous vous sifflez vous-même.*

Tous les personnages de la nouvelle comédie-vaudeville sont allégoriques. Le fond du théâtre représente un désert; la Vérité y paraît endormie dans les bras du Temps; on voit, de côté et d'autre, des inscriptions et différents emblèmes de la révolution des systèmes et des modes. L'Opinion, le Caprice, girouette tenant le portefeuille du Public; l'Amphigouri et toute sa troupe, composée de la Cabale, du Paradoxe, de Nycticorax, du Dramomane, de l'Harmoniche, avaient cherché depuis longtemps à éloigner le Public de la Vérité. Le Génie national, exilé par le mauvais goût, revient, après de longs voyages, en France, sa patrie; il fait fuir tous les fantômes ridicules qui s'étaient emparés du Public, lui ôte les lisières par lesquelles ils le tenaient

attaché, et le réconcilie avec la Vérité, les Ris et les Grâces. Il est difficile de donner à un sujet allégorique beaucoup de mouvement et d'intérêt; le développement de celui-ci n'est souvent ni assez clair ni assez rapide; mais, à travers des longueurs qui ont dû nuire au succès de l'ensemble, on n'a pu s'empêcher d'y applaudir un grand nombre de détails d'une critique vive et piquante. Dans les couplets de l'Agréable de ville, l'un des personnages qui viennent faire leur cour au Public, on a trouvé qu'il y en avait dont M. de Beaumarchais pourrait avoir quelque raison de se plaindre comme celui-ci :

Mes procès,
Vos valets,
Je les gagne;
Je fais croire à mes propos,
Même à mes châteaux
En Espagne, etc.

Il y a, dans le rôle de Mme du Costume ou de Mlle Bertin [1], qui, comme de raison, vient aussi rendre compte au Public de ses succès, un madrigal assez agréable pour la reine; mais la manière dont il est amené est si gauche qu'il n'a fait que peu d'effet.

Sur l'air de *la Baronne*.

C'est un mystère ;
Trop tard mes cartons sont venus.
C'est un mystère.
Sur une Grâce je voulus
Épuiser tous les dons de plaire :
Elle avait tout pris chez Vénus.
C'est un mystère.

Dans la foule de traits dont cet ouvrage est rempli, nous nous contenterons d'en choisir encore deux ou trois qui pourront faire regretter que l'auteur n'ait pas su en faire un usage plus heureux.

1. Marchande de modes de Marie-Antoinette. Ses airs importants faisaient l'amusement de la ville et de la cour. — « Montrez, disait-elle un jour à une de ses demoiselles de magasin, en recevant une pratique, montrez à madame le résultat de mon dernier travail avec Sa Majesté. » Ce débris de l'ancienne cour mourut en 1813. On a publié en 1824, Paris, Bossange frères, in-8°, des *Mémoires de Mlle Bertin*, mais ils ont été démentis par sa famille et retirés du commerce. (T.)

« On trouvera chez moi, dit Mme du Costume, des poupées à ressort qui représenteront les mœurs, les conditions, les caractères, et, en six séances au plus, on aura le signalement de toute la nation. »

« Depuis mon exil, dit le Génie national, j'ai vu bien des pays; pas une nation qui ne soit amoureuse de ma manière; on me recherche partout; je reviens ici, on y accueille tout, hors moi, et j'y suis le seul étranger. »

Nycticorax lui propose la lecture de quelque philosophe anglais bien noir, bien penseur. « J'aime mieux, lui répond-il, une soirée française que toutes les nuits[1] de nos voisins. »

— On doit plus de découvertes utiles au hasard ou à l'instinct qu'aux réflexions les plus suivies, et les siècles d'ignorance en comptent peut-être plus que les temps les plus éclairés. M. Véra, employé à la Poste, sans s'être occupé jamais d'aucune partie des mathématiques, vient de trouver, pour suppléer à la pompe, une machine dont les avantages et la simplicité ont attiré l'attention de l'Académie des sciences. Une corde sans fin monte et descend sur deux poulies fixées perpendiculairement l'une à l'autre : la poulie inférieure est plongée dans le réservoir d'eau, et la supérieure élevée à l'endroit où l'eau doit monter, est enfermée dans une caisse percée à son fond, pour laisser passer la corde : l'axe de la poulie supérieure en enfile une autre de plus petit diamètre, qui communique par une chaîne sans fin à une grande roue fixée perpendiculairement à la portée de la main. Cette grande roue est mise en mouvement par une manivelle, ou tel autre moyen qu'on y voudra substituer; son mouvement est transmis par la chaîne sans fin à la petite poulie supérieure, et par conséquent à la poulie supérieure de la corde, puisqu'elle a le même axe. Ainsi la corde sans fin monte continuellement d'un côté, depuis le réservoir jusqu'à la caisse, et descend de la caisse au réservoir sans interruption. Sa partie ascendante élève autour d'elle une colonne d'eau qu'elle dépose dans la caisse en roulant sur la poulie supérieure; de la caisse l'eau coule par un conduit dans le bassin destiné à la recevoir.

La quantité d'eau élevée dans un temps donné est propor-

1. Allusion aux *Nuits d'Young*.

tionnée à la grosseur de la corde et à la rapidité du mouvement. Une corde de sparte de vingt-et-une lignes de circonférence, en sept minutes, élève à soixante-trois pieds deux cent cinquante-neuf pintes d'eau. Une corde de chanvre de quinze lignes de circonférence emploie onze à douze minutes pour élever deux cent cinquante pintes à la même hauteur.

L'Académie a fait à cette ingénieuse machine l'accueil le plus favorable; cependant il s'en faut bien qu'elle ait atteint le degré de perfection dont elle est susceptible.

— M. Mercier a renoncé, dit-on, à la sainte Église, pour épouser, à Neufchâtel, la veuve d'un imprimeur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient de nous donner une seconde édition de son *Tableau de Paris*, en quatre volumes, considérablement augmentée, mais où l'on retrouve la même négligence, les mêmes absurdités, le même mélange de vérités utiles, de paradoxes extravagants, de bouffissure, d'éloquence et de mauvais goût.

— *Corps d'extraits de romans de chevalerie*, par M. le comte de Tressan, de l'Académie française. C'est, sans contredit, le recueil de tout ce que la volumineuse *Bibliothèque des romans* contient de plus agréable et de plus intéressant. Il n'y a aucun de ces extraits qui ne plaise au moins par la grâce, la galanterie et la légèreté du style.

DIVERTISSEMENT A LA MODE.

LETTRE.

« J'aime à rire. Un de mes amis, aussi gai que moi, vient de me faire le récit d'une aventure si plaisante, que je m'empresse de vous en faire part, afin que vous en fassiez vous-même part au public, qui aime à rire aussi.

« Mon ami se promenait, il y a quelques jours, dans un jardin anglais, voisin de Paris, où il admirait les gazons et les eaux, et les arbres étrangers et les belles fabriques. Il regardait de loin s'avancer une compagnie de femmes et d'hommes sur un des ponts qui décorent cet élysée, lorsqu'il entendit des cris perçants, et vit, l'une après l'autre, tomber dans l'eau plusieurs personnes. Il s'approche et trouve une femme effrayée d'avoir vu disparaître sa fille et d'entendre ses cris. La jeune personne dans l'eau jusqu'aux genoux; un petit homme faible, tombé sur le visage,

prêt à se noyer; un jeune homme sauté dans l'eau pour le sauver de ce danger, et pour aider la demoiselle à regagner les bords; vous vous représentez aisément ce tableau, et vous voyez combien il est comique. C'est, messieurs, (ah! ah! ah!) que ce pont est fait en bascule (ah! ah! ah!), et qu'en arrivant à une de ses extrémités (ah! ah! ah!), il s'abaisse tout à coup (ah! ah! ah!), et ceux qui sont dessus tombent dans l'eau (ah! ah! ah!), au hasard de se rompre une jambe (ah! ah! ah!), ou de se noyer (ah! ah! ah!). Est-ce que vous ne trouvez pas cette scène infiniment risible? N'allez pas croire au moins qu'il y ait eu ni jambe rompue, ni personne de noyé: non, on a remis, comme on a pu, le petit homme en voiture, et on l'a renvoyé chez lui, où il n'est demeuré que huit jours au lit; la demoiselle en a été quitte pour son pierrot de taffetas, que l'eau et la boue ont perdu, et pour ne pouvoir prendre leçon de son maître à chanter pour quelques jours. Quant à la mère, en passant une semaine sur sa chaise longue, elle s'est remise des suites de son effroi, et vous voyez bien qu'il n'y a rien à tout cela de tragique.

« Ce qui m'étonne c'est que ce moyen innocent manque aux jardins d'Angleterre. J'en ai vu beaucoup, et jamais je n'y ai trouvé de ponts trébuchants. On a bien raison de dire que ces Anglais sont tristes; ils ne savent égayer ni les affaires ni les jardins. Je crois qu'il serait bon d'envoyer au *London Magazine* un dessin de ces ponts à bascule, et la manière de les placer pour divertir les gens qui se promènent. Vous désireriez peut-être de savoir quel est le jardin où l'on peut se procurer un amusement aussi piquant; mais mon ami n'a jamais voulu me le dire [1], sans que je puisse imaginer la raison de ce mystère, que je lui pardonne pourtant, parce que je sais qu'il est aussi sage que gai.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé* CACHINNO. »

1. Ce jardin est celui de Mousseaux. (MEISTER.)
— Cette critique assez vive manque dans le manuscrit de Gotha. Elle est peut-être de Suard, qui a publié pour la première fois la partie que nous réimprimons aujourd'hui, et qui ne s'est pas fait faute, ainsi que nous le verrons plus loin, de compléter, pour les besoins de sa cause, le texte de Meister.

VERS

ADRESSÉS A MONSEIGNEUR LE PRINCE HENRI DE PRUSSE, A SON DÉPART DE SPA, AU NOM DE Mlle PAULINE, LA FILLE DE Mme DU MOLEY, AGÉE DE NEUF ANS; PAR M. AUDIBERT, DE MARSEILLE.

Quand vous partez, quand il faut qu'on vous quitte,
O prince le plus accompli!
Sachez de moi, qui n'ai jamais menti,
Que tous les cœurs volent à votre suite,
Et qu'on ne craint que votre oubli.
Partout on vous admire, on vous chérit ici.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU ROI DE PRUSSE A M. D'ALEMBERT[1].

« Braschi vient de prouver que le pape n'est pas infaillible, en faisant une démarche aussi inutile que déplacée. [Il semble que la cour de Vienne veuille punir le Saint-Siége des excès de Grégoire VII et d'Innocent IV]. Au reste, je me porte bien; je fais des vœux pour votre santé, et j'abandonne à leur mauvais sort le pape, l'abbé Raynal, les fanatiques, les philosophes, les chartreux, et surtout les Anglais. »

— *Molière à la nouvelle salle, ou les Audiences de Thalie*, comédie en un acte et en vers libres, représentée pour la première fois, sur le nouveau théâtre du faubourg Saint-Germain, le vendredi 12, est demeurée quelques jours anonyme. On avait commencé par l'attribuer à M. Palissot : on l'a rendue ensuite à M. de La Harpe, qui en a vu bientôt le succès assez décidé pour oser l'avouer, sans avoir à craindre qu'un nom tout à la fois si célèbre et si chanceux au théâtre pût lui porter encore malheur.

Si le plan de cette petite comédie n'est pas d'une invention merveilleuse, si l'idée n'en est pas bien neuve, l'exécution en est

1. Des trois phrases qui composent cet «extrait» de la lettre du 17 mars 1782, deux présentent des variantes avec le texte donné par M. Preuss (tome XXV, p. 217). Celle que nous plaçons entre guillemets ne figure même pas dans le texte du savant bibliographe. Braschi est le pape Pie VI, qui régna de 1774 à 1799.

infiniment agréable; c'est une satire dialoguée d'une manière piquante et spirituelle, où l'on trouve encore plus de raison et de goût que d'esprit et de gaieté. Melpomène et Thalie viennent installer leurs sujets dans leur nouveau séjour; elles y trouvent Molière; Apollon voulut bien lui permettre de partager la fête. Les deux muses, après avoir fait au père de la Comédie tout l'accueil qu'il mérite, l'instruisent, chacune à sa manière, de l'esprit, du ton, des mœurs et du goût de notre siècle. Thalie, en le quittant, le charge de recevoir pour elle tous les originaux qui se présenteront à l'audience publiée par son ordre. Malheureusement le nombre de ces originaux n'est pas grand : c'est M. Baptiste, un garçon de café, qui s'est fait auteur; M. Misograme, un négociant, fort ennuyé du bureau d'esprit établi malgré lui, dans sa maison, par sa femme; M. Claque, un chef de cabale, un capitaine commandant au parterre, en un mot le chevalier de La Morlière; le Vaudeville, sous les jolis traits de Mlle Contat; la Muse du drame, c'est-à-dire Dugazon habillé en femme, sous une grande coiffe de crêpe renouée avec des rubans couleur de feu, une longue robe noire traînante, toute garnie de lambeaux de papier, sur lesquels on lit ces grands mots : *Ah! Ciel! Dieu! grand Dieu! Vertu! Crime! Nature!* Ce dernier pare dignement la queue de la robe. L'auteur, après avoir fait parler tant qu'il a voulu tous ses personnages, fait ouvrir le fond du théâtre; on voit les statues de tous les grands auteurs dramatiques; Apollon est entre Melpomène et Thalie : chacune d'elles conduit les auteurs de son genre; les autres muses ont aussi leur suite qui porte des guirlandes de fleurs et des couronnes de laurier. On danse, on couronne les statues, et, pour plaire à tout le monde, mais surtout à M. du Vaudeville, le divertissement finit par des couplets; on ne dispense pas même la Muse du drame d'y prendre part; ce n'est pourtant pas sans peine qu'elle s'y détermine; aussi rien n'est-il plus lamentable que l'air sur lequel on lui fait célébrer les appas du drame. C'est le Vaudeville, comme de raison, qui termine la ronde par un compliment au parterre.

On a remarqué que les scènes épisodiques qui composent ce joli ouvrage étaient toutes fort longues; on aurait désiré qu'elles fussent et plus courtes et plus variées, et l'on croit qu'il n'aurait pas été difficile d'en rendre la liaison plus adroite et plus natu-

relle. La scène de Baptiste paraît avoir donné lieu plus particulièrement à cette critique par la manière très-insipide dont elle finit, et peut-être aussi par la manière froide et pesante dont Bouret l'a jouée. On a reproché à M. de La Harpe d'avoir fait de la Muse du drame une caricature plus digne des tréteaux qu'il fronde que de la scène où il veut rappeler Molière; mais cette caricature est plaisante; et pourquoi peindre autrement un genre qui, à l'exception de deux ou trois ouvrages intéressants, n'est connu que par des productions aussi ridicules qne monstrueuses? Un reproche plus essentiel à faire à l'auteur, c'est qu'après avoir choisi Molière pour être le principal personnage de sa pièce, il ne lui fasse pas dire un seul mot qui soit propre à son caractère, un seul trait où l'on puisse reconnaître l'originalité de son esprit et de son génie; ce Molière-là est un homme comme un autre; il occupe la scène depuis le commencement jusqu'à la fin, et il ne fait, il ne dit rien que M. de La Harpe n'eût pu faire et n'eût pu dire comme lui. Ce défaut, je l'avoue, est très-grand; mais c'est aussi sans doute celui qu'il était le plus difficile d'éviter. Le rapport qu'on a trouvé entre Chrysale et Misograme n'ôte rien à mes yeux au mérite de ce rôle; ces deux personnages se ressemblent à la vérité, mais ils n'ont ni les mêmes traits, ni les mêmes nuances. Le rôle peut-être le plus neuf de la pièce est celui de M. Claque; il est du meilleur comique. M. de La Harpe eut trop à souffrir des cabales dramatiques pour négliger une si belle occasion de s'en venger; aussi l'a-t-il fait de verve, et il n'y a rien qui ne l'annonce.

Au lieu de nous étendre davantage sur les critiques qu'on a faites d'un ouvrage qui, malgré toutes ces critiques, n'en a pas moins réussi et n'en était pas moins fait pour plaire, il vaut mieux rappeler ici quelques-uns de ces détails charmants qui en justifient le succès.

Thalie rappelle à Molière que les Comédiens conservent encore aujourd'hui le fauteuil sur lequel il était assis.

Mais vraiment ce fauteuil en vaut bien quelques autres;
C'est dommage qu'il soit vacant.
La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire;
Mais depuis bien longtemps, et c'est mon désespoir,
Je n'y vois personne s'asseoir
Que le Malade imaginaire.

Oui, dit Thalie à Melpomène,

Oui, sur la scène en vain votre mérite brille;
De votre Agamemnon la tragique famille,
Avec tous ses héros, n'a jamais obtenu
Tout le succès qu'obtient la famille Pointu, etc.

A la peinture que Thalie et Melpomène font du mauvais goût qui règne aujourd'hui sur nos théâtres, Molière répond :

Toujours quand on se plaint, on exagère un peu...
Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,
Croyez, en bien, en mal, tout changement possible...
C'est un riche rassasié,
Au sein de l'opulence inquiet et mobile,
De ses propres trésors quelquefois ennuyé.
Après les goûts usés viennent les fantaisies,
On cherche les Laïs après les Aspasies,
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir...

— *Éloge de M. le comte de Maurepas*, prononcé dans la séance publique de l'Académie royale des sciences, le 10 avril 1782, par M. le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et l'un des Quarante; brochure in-8°, de l'Imprimerie royale. Quoique imprimé, cet ouvrage n'étant point public, et n'étant point destiné à l'être encore de quelque temps, nous nous empressons d'en transcrire ici les morceaux qui nous ont paru mériter le plus d'attention.

« M. de Maurepas, dit son panégyriste, obligé de renoncer à l'honneur de rétablir la marine militaire, sut rendre son ministère brillant au milieu même de la paix, en faisant servir la marine au progrès des sciences, et les sciences au progrès de la marine; chargé de l'administration des académies, il réunissait toute l'autorité nécessaire pour l'exécution de ses projets..... On comptera toujours au nombre des événements qui ont illustré notre siècle l'entreprise de mesurer en même temps deux degrés du méridien, l'un sous l'équateur, l'autre près du pôle boréal de notre continent, opération qui était nécessaire pour confirmer l'aplatissement de la terre découvert par Newton, et devait servir de base à une détermination plus exacte de la figure du globe... » On doit à la protection de ce ministre les découvertes de M. de

Jussieu dans la botanique; celles de MM. Sevin et Fourmont dans l'antiquité et dans les langues de la Grèce et de l'Orient; de M. Otter sur la Mésopotamie et les provinces méridionales de la Perse; l'École de marine confiée aux soins de M. Duhamel, école qui n'a pas formé, dit-on, un seul constructeur, etc.

« Le café avait été transporté, en 1726, dans nos îles de l'Amérique, par M. Desclieux; mais la compagnie des Indes avait le privilège d'empêcher cette production d'une terre française de croître pour la France; cet abus fut détruit, et une denrée, qui n'était qu'un objet de luxe et un plaisir de plus pour le riche, devint bientôt assez commune pour servir à la consommation du peuple. Ne doit-on pas regarder comme un bien pour l'espèce humaine l'usage des boissons, telles que le café et le thé, lorsqu'il succède à celui des liqueurs fortes, et qu'il en émousse le goût parmi le peuple? L'abus de ces boissons ne conduit point à l'abrutissement et à la férocité; l'esprit d'agitation qu'elles procurent et qui en fait le charme ne coûte rien à la raison ni aux mœurs, et elles préservent le peuple, en diminuant sa passion pour les liqueurs enivrantes, d'une des causes qui contribuent le plus à nourrir dans cette classe d'hommes la grossièreté, la stupidité et la corruption.

« M. de Maurepas, qui ne mettait de faste dans aucune de ses actions, n'en mit point dans la manière dont il supporta cet événement (son exil) : *le premier jour*, dit-il, *j'ai été piqué, le second j'étais consolé*. Obligé de vivre dans les sociétés d'une ville de province (Bourges), il s'en amusa comme de celles de Paris et de Versailles; il y trouvait les mêmes intrigues et les mêmes ridicules; les formes, les noms seuls, étaient changés. »

M. de Condorcet ne parle de l'époque où M. de Maurepas fut rappelé au ministère que pour avouer assez gauchement qu'il n'en veut rien dire; il se borne à donner une idée générale du caractère que ce ministre a déployé le plus constamment dans toutes les circonstances de sa vie publique et privée.

« Dans les différentes époques, dit-il, où il eut part au gouvernement, il sut se plier à l'esprit dominant de chacune; mais il n'en conserva que ce qui s'accordait avec son caractère. Il avait appris, sous la Régence, combien ceux qui gouvernent peuvent s'épargner de tracasseries et d'importunités en ne mettant aux petites choses que le prix qu'elles ont; il avait pris, sous

le cardinal de Fleury, l'habitude de la modération et de la modestie, sans rien perdre de ce ton gai et facile que, dans sa première jeunesse, il avait vu remplacer la dignité des ministres de Louis XIV. Ses discours n'annonçaient qu'un homme de bonne compagnie, doux, aimable; sa maison était celle d'un particulier riche, mais ami de la simplicité et de l'ordre.

« Son esprit était naturellement juste; les circonstances de sa vie l'avaient empêché de se former à une application suivie et profonde; cependant il adoptait sans peine des principes nouveaux, quoique contraires aux opinions reçues et même aux siennes, lorsque ces principes le frappaient par ce caractère de vérité et de simplicité qui trompe rarement; également au-dessus des préventions de l'habitude, des préjugés de la jeunesse et de ceux du ministre; mais il était trop distrait par le courant des affaires, trop souvent entraîné par les événements, pour méditer un plan général d'après les principes dont il avait reconnu la vérité, ou pour en suivre l'exécution avec constance. La finesse qu'on remarquait en lui n'était pas cette subtilité d'un esprit faux et bizarre qui ne trouve profond que ce qui est obscur, et vrai que ce qui est contraire à l'opinion des hommes éclairés; sa conduite, ses discours montraient combien il avait de finesse dans l'esprit; mais fallait-il examiner ou juger? un sens droit et simple était son seul guide.

« Toujours accessible, cherchant, par la pente naturelle de son caractère, à plaire à ceux qui se présentaient à lui; saisissant avec une facilité extrême toutes les affaires qu'on lui proposait, les expliquant aux intéressés avec une clarté que souvent ils n'auraient pu eux-mêmes leur donner;... adoucissant les refus par un ton d'intérêt qu'un mélange de plaisanterie ne permettait pas de prendre pour de la fausseté : paraissant regarder l'homme qui lui parlait comme un ami qu'il se plaisait à diriger, à éclairer sur ses vrais intérêts, et cachant enfin le ministre pour ne montrer que l'homme aimable et facile. Tel fut, à l'âge de vingt ans, M. de Maurepas; tel nous l'avons vu depuis à l'âge de plus de quatre-vingts ans. »

MAI.

Le premier essai d'un jeune homme dans une carrière devenue aussi difficile que celle du théâtre inspire à la fois de l'indulgence et de l'intérêt; quelque défaut qu'on y trouve, on n'y cherche, on n'y voit que les germes du talent qu'il annonce. C'est ce que vient d'éprouver M. Laignelot, auteur d'*Agis*, tragédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois, le lundi 6; elle l'avait déjà été à Versailles devant Leurs Majestés à la fin de 1779. Si ce jeune poëte justifie un jour les espérances que ce premier ouvrage laisse concevoir de lui, c'est au sieur Larive que nous en aurons en quelque manière l'obligation. M. Laignelot, fils d'un pauvre boulanger de Versailles, avait présenté sa pièce aux Comédiens sans recommandation, sans prôneurs. Rebuté, selon l'usage, assez durement, il allait renoncer pour toujours au théâtre, si le sieur Larive, frappé des beautés qu'il crut apercevoir dans cette tragédie si maltraitée par ses camarades, n'eût pas cherché à intéresser en sa faveur M. le duc de Villequier et d'autres personnes de la cour. Leur protection fit obtenir au jeune Laignelot un seconde lecture qui, soutenue encore du suffrage de quelques hommes de lettres, et particulièrement de M. Thomas et de M. Ducis, reçut enfin un accueil plus favorable. Grâce à tant de protection, il n'a guère attendu, pour être joué à Paris, que cinq ou six ans; suivant les règles ordinaires, il aurait bien pu en attendre dix ou douze. Quelle idée ceci ne doit-il point donner ou de l'indolence de la Comédie, ou de la multitude et de la fécondité des talents qui se disputent à l'envi la gloire de l'occuper et de l'enrichir!

Le sujet de cette pièce porte en général un caractère trop austère pour être susceptible de l'espèce d'intérêt qui convient à nos usages et à nos mœurs. La conduite en est faible, embarrassée, et n'a rien d'attachant. Toute vertueuse qu'est la folie d'Agis, elle n'en est pas moins extravagante à nos yeux, et quelque sanglant que soit le dénoûment, il ne produit aucun effet. Cet ouvrage n'a donc pu réussir que par les détails; on a trouvé dans le second et dans le troisième acte des morceaux pleins de chaleur et d'élévation, des traits d'un caractère antique,

de l'éloquence et du mouvement. Le style en est souvent négligé; il a cependant en général une couleur assez forte, assez dramatique; on y a trouvé même quelques vers dont Corneille n'eût désavoué peut-être ni l'expression ni la pensée.

Et par ce démenti que je donne à mon sang,
Me crois-tu digne encor de ce sublime rang?

Les rôles d'Agésistrate et de Chélonis ont été remplis assez médiocrement par M[lles] Thénard et Sainval; le sieur Larive a laissé beaucoup de choses à désirer dans celui d'Agis; mais le nouveau costume qu'il a pris pour ce rôle nous a paru pittoresque, historique, de très-bon goût et fait pour sa noble figure; on en a été d'autant plus frappé que celui de tous les autres acteurs est parfaitement ridicule, les uns étant habillés à la grecque, les autres à la romaine, et M[lle] Sainval en guenille grise et noire, plus débraillée et plus braillante encore que de coutume.

PORTRAIT DE M. L'ABBÉ DELILLE,

PAR M[me] DUMOLEY.

In wit a man, simplicity a child.
(Pope, Épitaphe de Gay.)

Je vais peindre un grand homme et un homme que j'aime. L'entreprise pourrait sembler téméraire ou suspecte; mais les caractères du génie s'offrent assez sensiblement en lui pour suppléer au talent et rassurer contre les illusions de l'amitié.

Rien ne peut se comparer ni aux grâces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaieté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages mêmes n'ont ni le caractère, ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses; en le voyant, on jugerait qu'il n'a jamais pu y penser; c'est tour à tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce qui occupe la société; les petits événements le touchent peu; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui; souvent, n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos: souvent aussi il dit de bonnes naïvetés; mais il est toujours agréable; ses idées se succèdent en foule, et il les communique toutes; il n'a ni jargon, ni recherche; sa conversation est un

heureux mélange de beautés et de négligences, un aimable désordre qui charme toujours et étonne quelquefois.

Sa figure... Une petite fille disait qu'elle était tout en zigzag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa physionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide; il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions : on l'a vu se présenter en frac chez une duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

Son âme a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître; elle est caressante, elle a vingt mouvements à la fois, et cependant elle n'est point inquiète; elle ne se perd jamais dans l'avenir et a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instants, il peut être attaqué de toutes les manières; mais il ne peut jamais être vaincu; sa déraison ou au moins sa gaieté viennent à son secours, et le rendent l'être le plus heureux; faut-il dire aussi que cette gaieté est quelquefois folâtre jusqu'à l'insouciance? Il oublie quelquefois qu'il est aimé; on craindrait qu'il pût se passer de l'être; il serait souvent embarrassé à la question imprévue s'il aime ou s'il est aimé.

Sa conduite est, comme son langage, fort abandonnée[1]. Les

1. A l'appui de ce jugement sur la conduite de Delille, on peut citer le passage suivant de la *Correspondance secrète* de Métra (t. XVII, p. 233) à la date du 3 janvier 1785 : « Le bruit a couru qu'il y aurait bientôt un nouveau fauteuil vacant par la mort de l'abbé Delille. Ce bruit est faux ; la santé de cet aimable versificateur, que le commerce immodéré des femmes avait rendue chancelante, s'est même rétablie à Constantinople. Il est également faux qu'il ait perdu la vue : ce n'a été qu'une maladie momentanée; enfin l'histoire que l'on a faite de son exil n'a pas plus de fondement que le reste. Voici le motif qui a engagé cet académicien à faire un voyage en Turquie : l'abbé Delille, quoique d'une complexion délicate, a toujours plus consulté ses désirs que ses facultés physiques. Lui et l'abbé de J... devinrent amoureux de deux jolies personnes, sœurs de M.V..., jeune poëte, élève de l'abbé Delille. Il parut plaisant au marquis de Champcenetz et à un de ses amis de souffler aux deux abbés leurs maîtresses : ce qui fut exécuté à l'insu des amants. Mais un événement imprévu troubla tout. L'une des deux demoiselles devint enceinte, et ce fut précisément la maîtresse de l'abbé Delille. On voulut lui faire les

plaisirs de la ville ne sont rien pour lui; il ne sait point les chercher. Il se livre volontiers à un seul objet; il ne s'ennuie jamais; il n'a besoin ni d'un grand monde, ni d'un grand théâtre, et parfois il oublie ce que la postérité lui promet; bien vraiment *il se laisse être heureux*. Ainsi ne vous étonnez pas des heures qu'il vous donne; sans doute il est bien chez vous, mais il est bien partout, même auprès de sa gouvernante : il joue à *la peur* lorsqu'il n'en fait pas une Andromaque ou une Zaïre. Votre conversation l'attache, il est vrai; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou à s'égarer dans les bois, où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries.

Mais si on ne peut le louer pour le mérite d'une vie uniforme, au moins n'a-t-il pas les défauts d'une vie déréglée; si sa conduite n'est pas sagement combinée, elle est pure; et s'il n'a pas de grands traits de caractère, il y supplée par des manières piquantes, la simplicité, les grâces, une gaieté si vraie, si jeune, si naïve et pourtant si ingénieuse, qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie femme; enfin par un charme inexprimable qui vous inspire tout à la fois ces mouvements de curiosité et d'inclination qui ne sont ordinairement sentis que par un charmant enfant; et cette sorte d'attachement inaltérable qui semble être réservé pour les âmes plus inférieures; c'est le poëte de Platon, un être sacré, léger et volage.

ANECDOTE GÉNÉALOGIQUE.

De Henri IV, roi de France, en 1610,
Henriette-Marie de France, mariée, en 1625,
à Charles Ier Stuart, roi d'Angleterre.
Charles II son fils, roi d'Angleterre, en 1682,
eut deux maîtresses :

honneurs de la paternité, dont il se défendit le mieux qu'il put. L'amante infidèle joua son rôle à merveille, pleura, menaça de poursuivre l'abbé : celui-ci aima mieux arranger cette affaire avec de l'argent. Le marquis essuya les mêmes reproches, et, ne se sentant pas la conscience bien nette, donna quarante mille livres. S'il se piqua de générosité à cet égard, il n'eut pas celle de garder le secret, et l'abbé Delille, bafoué, honni, chansonné, fut enchanté de trouver l'occasion de partir avec M. de Choiseul-Gouffier, qui allait en ambassade à Constantinople, afin de laisser oublier cette aventure. »

1°
Barbe Villers, duchesse de Cleveland,
dont
Henri, duc de Crafton,
né en 1663, mort en 1690;
grand-père de
George, duc de Crafton,
nommé, en 1782,
garde des sceaux privés et
ministre d'État d'Angleterre;
2°
Louise Keroual, duchesse de Portsmouth
et d'Aubigny en France,
dont
Charles, duc de Richemond.

De Caroline sa fille, mariée à Henri Fox, ministre du roi George II, descend Charles Fox, nommé, en 1782, ministre et secrétaire d'État d'Angleterre.	Des mâles de Richmond descend Charles, duc de Richmond, nommé, en 1782, grand-maître de l'artillerie et ministre d'État d'Angleterre.	D'Anne, mariée à Guillaume d'Albermale, descend Auguste Keppel, nommé, en 1782, premier lord de l'Amirauté et ministre d'Angleterre.

— *Le Poëte supposé, ou les Préparatifs de la fête*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes et de vaudevilles, paroles de M. Laujon, musique de M. Champein, a été représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le jeudi 25 avril.

Il s'agit de donner une fête au seigneur du village. Perrin, l'amant de Babet, en a composé le divertissement; mais, devant entrer au service de Monseigneur, il craint que le titre d'auteur ne lui nuise dans son esprit; il prie donc M. le bailli de vouloir bien s'attribuer son ouvrage. Celui-ci ne demande pas mieux; il est le rival de Perrin, et, profitant de ses droits prétendus d'auteur, il s'empare, dans la pièce, du rôle de l'amant qui doit épouser Babet. Ce procédé brouille nos deux rivaux. On répète la pièce en présence du seigneur, qui, instruit des supercheries et des prétentions du bailli, déclare que la main de Babet doit être le prix de celui qui a composé la fête. Le véritable auteur se fait alors connaître, et le bailli, confondu, perd à la fois tout ce qu'il voulait enlever au pauvre Perrin. Pour varier un peu les mouvements d'une action si simple, on a donné à Babet une

rivale, c'est Georgette, qui convient mieux aux parents de Perrin, mais qui lui préfère un amant moins bel esprit. Ce rôle a été joué par Mme Dugazon avec une grâce infinie.

Comme drame ou comédie, cette pièce est fort médiocre; comme divertissement, elle n'a que le défaut d'être trop longue. On y trouve un grand nombre de tableaux frais et riants, des scènes dialoguées avec assez de finesse, d'une simplicité quelquefois un peu niaise, quelquefois un peu maniérée, mais souvent aussi délicate et vraiment naïve. C'est, après *l'Amoureux de quinze ans*, ce que M. Laujon a fait de plus agréable. La musique en est vive et brillante; mais en général plus riche d'accompagnements que d'expression et de caractère. Toutes les compositions de M. Champein ont donné lieu à la même critique.

— *Le Vaporeux*, comédie en deux actes et en prose, représentée, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le vendredi 3, est d'un officier qui s'occupe depuis longtemps de théâtre et de vers, de M. Marsollier des Vivetières. Ce n'est pas son premier ouvrage[1]; mais c'est le seul dont on se souvienne dans ce moment, et nous le croyons bien digne de faire oublier tous les autres.

Le sujet du *Vaporeux* est à peu près le même que celui de *Sidney*; quoique la prose de M. des Vivetières ne soit pas faite pour lutter contre les vers de Gresset, la copie pourrait bien être supérieure à l'original et par l'intérêt du plan, et par la vivacité des situations, et par le naturel des caractères et du dialogue. Le rôle de Saint-Far, du Vaporeux, beaucoup moins exagéré que celui de Sidney, est non-seulement plus vrai, mais aussi plus théâtral, plus propre à la comédie. L'idée qu'on suggère à Mme de Saint-Far, de guérir son mari en feignant une mélancolie beaucoup plus noire que la sienne, est une idée très-juste, très-philosophique, et elle fournit en même temps le motif d'une scène infiniment touchante. Nous aurions désiré que cette scène fût mieux développée; que celle où Blainville veut employer la force du raisonnement pour combattre les chimères qui troublent le bonheur de son ami, fût d'une morale moins commune

1. Marsollier avait déjà donné à l'Opéra-Comique, en 1774, *la Fausse Peur* (voir t. X, p. 457). Ce premier ouvrage avait été suivi de quelques comédies représentées au Théâtre-Italien. (T.)

ou du moins plus énergique et plus éloquente; mais l'intention des deux scènes est heureuse et bien préparée. Tout le rôle du jardinier, à quelques marivaudages près, est d'une gaieté fort naturelle et fort piquante; celui du valet, qui, pour flatter les caprices de son maître, cherche à les contrefaire, se trahit à tout moment lui-même, et finit par craindre très-sérieusement de se voir une des premières victimes de la triste folie qu'il croyait de son intérêt d'entretenir : ce rôle est d'une conception assez neuve et d'un excellent comique. Mieux écrit, ce petit ouvrage pourrait être mis à côté des meilleures productions de ce genre; tel qu'il est, il annonce du goût, de l'esprit, un vrai talent pour le théâtre.

— Il paraît qu'à l'exemple des vertus chrétiennes, la philosophie, leur rivale, cherche à se distinguer aujourd'hui par de bonnes œuvres, par des établissements charitables et des fondations pieuses. Tant que ce zèle portera sur des objets utiles à la société, quel que puisse en être le motif secret, il méritera toujours la reconnaissance et l'estime des âmes honnêtes et sensibles. Il est à craindre seulement que ce zèle philosophique ne dégénère un jour, comme tant d'autres, en une vaine ostentation; que son activité ne devienne également puérile et superstitieuse, et qu'il ne finisse par s'occuper beaucoup plus des intérêts du parti dont on voudrait soutenir la considération que de ceux dont on voudrait paraître et dont il faudrait être en effet uniquement occupé. Quoi qu'il en soit, on ne reprochera plus à messieurs les Quarante, comme l'a fait Montesquieu, de n'avoir d'autres fonctions que de jaser sans cesse; les voilà chargés d'un ministère vraiment respectable, d'un ministère qui peut se comparer en quelque manière à l'auguste dignité que la vertu de Caton rendit si célèbre dans l'ancienne Rome. Le legs de M. de Valbelle leur avait déjà donné le droit précieux de récompenser par une pension de douze cents francs l'homme de lettres qu'ils jugeraient le plus digne et le plus susceptible de cette distinction. Un autre bienfaiteur anonyme leur avait confié le fonds de la même rente pour être décerné au meilleur ouvrage qui aurait paru dans le cours de l'année. Tout nouvellement on vient de leur envoyer encore une somme de douze mille francs pour la fondation d'un prix à donner aussi tous les ans à l'action la plus vertueuse qui se sera faite dans toute l'étendue de la ville et de

la banlieue de Paris. Ce sera donc désormais à ce corps de quarante têtes, qui jusqu'ici n'avait paru destiné très-injustement qu'à s'occuper de figures, de métaphores et d'antithèses, à décider en dernier ressort et quel est le meilleur homme, et quel est le meilleur ouvrage, et quelle est la meilleure action ; qui sait si on ne le chargera pas encore, l'année prochaine, de décider aussi quelle a été la meilleure pensée ou le sentiment le plus vertueux? On a prétendu que le corps des curés de Paris, jaloux des attributions qu'on venait d'accorder à l'Académie française, et qu'il aurait plutôt crues de son ressort que de celui de messieurs les Quarante, voulant user de représailles, allait fonder un prix pour le plus joli madrigal qui se ferait tous les ans dans l'étendue de leur diocèse ; mais il y a lieu de croire que ceci n'est qu'une mauvaise plaisanterie; quelle est l'action louable, mais un peu extraordinaire, qu'on ne cherche pas à rendre ridicule?

Voici la lettre du citoyen fondateur du nouveau prix adressée à l'Académie française. Quelque soin qu'il ait pris pour garder l'anonyme, on a cru le reconnaître, et l'opinion la plus générale a nommé M. de Montyon, conseiller d'État, chancelier et chef du Conseil de monseigneur le comte d'Artois :

« Messieurs, tous les genres de talents obtiennent des récompenses ; la vertu seule n'en pas. Si les mœurs étaient plus pures et les âmes plus élevées, la satisfaction intérieure d'avoir fait le bien serait un salaire suffisant du sacrifice qu'exige la vertu ; mais pour la plupart des hommes il faut un autre prix, il faut qu'une action louable soit louée. Ces éloges ont été le premier objet des lettres, et c'est en effet la fonction la plus honorable que puisse avoir le génie.

« L'Académie française s'est rapprochée de cette institution antique lorsqu'elle a proposé à l'éloquence le panégyrique des Sully, des Daguesseau, des Fénelon, des Catinat, des Montausier et d'autres grands personnages ; mais il n'est dans une nation qu'un petit nombre d'hommes dont les actions aient un caractère de célébrité, et le sort du peuple est que ses vertus soient ignorées. Tirer ces vertus de l'obscurité, c'est les récompenser et jeter dans le public la semence des mœurs.

« Pénétré de cette vérité, un citoyen prie l'Académie française d'agréer la fondation d'un prix dont voici l'objet et les conditions :

« 1° L'Académie française fera tous les ans, dans une de ses assemblées publiques, lecture d'un *Discours* qui contiendra l'éloge d'un acte de vertu.

« 2° L'auteur de l'action célébrée, homme ou femme, *ne pourra être d'un état au-dessus de la bourgeoisie, et il est à désirer qu'il soit choisi dans les derniers rangs de la société.*

« 3° Le fait qui donnera matière à l'Éloge se sera passé *dans l'étendue de la ville ou de la banlieue de Paris, et dans l'espace des deux années qui précéderont la distribution du prix.* A l'Éloge seront jointes des attestations du fait propres à en constater la vérité. On choisit Paris, parce que l'Académie, y étant établie, a plus de facilité pour vérifier les faits; d'ailleurs nulle part les mœurs du peuple n'ont plus besoin de réforme que dans les capitales.

« 4° La fondation sera de douze mille francs, et l'intérêt de cette somme sera employé à payer deux médailles, dont une pour l'auteur du Discours, l'autre pour l'auteur de l'action célébrée.

« 5° Le Discours sera *en prose*, et ne sera pas de plus d'un demi-quart d'heure de lecture; un temps plus long ne serait employé qu'à des dissertations étrangères à l'objet de l'institution.

« 6° Cette somme de douze mille francs sera placée en rente viagère sur la tête du roi et sur celle de monseigneur le dauphin, et le Discours, lu dans la séance publique, sera présenté à ce jeune prince. Ainsi ses premiers regards seront portés sur une classe d'hommes éloignée du trône, et il apprendra de bonne heure que parmi eux il existe des vertus. »

L'Académie, avant d'accepter ces offres, a cru devoir proposer au donateur les changements qui suivent :

« 1° Le Discours ou *Récit* sera fait par le directeur de la Compagnie.

« 2° L'Académie ne pourrait accepter la donation proposée si elle renfermait la moindre disposition qui pût intéresser personnellement quelqu'un de ses membres. En conséquence, le revenu annuel des douze mille francs sera entièrement employé à payer une seule médaille, qui sera donnée pour prix de l'acte de vertu. »

Le donateur ayant adopté ces changements, la Compagnie a

d'une voix unanime, de l'aveu du roi, son auguste protecteur, accepté la donation. Elle annonce donc que, dans son assemblée publique du 25 août 1783, elle donnera ce prix pour la première fois, en se conformant aux dispositions prescrites par le donateur et aux légers changements qu'elle y a faits.

— Quelque multipliées que soient déjà les éditions de l'*Encyclopédie*, celle qui s'imprime actuellement à Paris *par ordre de matières*, et dont le sieur Panckoucke a fait publier un prospectus fort étendu, ne peut manquer d'obtenir encore l'accueil le plus favorable. Dans l'espace d'un mois, le sieur Panckoucke a reçu cet ouvrage plus de trois mille souscriptions. Un libraire de Madrid, don Santiago Thevin, a fait traduire le prospectus en espagnol par don Joseph Covarrubias; et S. E. don Beltran, évêque de Salamanque, inquisiteur-général, est à la tête des souscripteurs espagnols. On en prépare une traduction italienne à Florence, et la munificence de S. A. R. le Grand-Duc a bien voulu, dit-on, faire avancer aux auteurs de l'entreprise une somme de soixante mille ducats.

Le sieur Panckoucke a fait tirer deux exemplaires de la nouvelle *Encyclopédie* sur grand papier de Hollande. Il se flatte toujours en secret qu'une souveraine, qui s'intéresse si magnifiquement à tout ce qui se fait en Europe de grand et d'utile, ne dédaignera point d'en recevoir l'hommage; il se flatte que l'honneur d'avoir été encouragé par elle ne manquera point à la gloire d'un monument destiné à honorer les lumières du siècle dont elle est l'amour et l'admiration[1].

— J'ignore quel nouvel intérêt ou quelle puissante protection a pu réconcilier tout à coup M. Palissot avec la Comédie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'avoir laissé oublier depuis plus de vingt ans, elle paraît affecter aujourd'hui de ne plus s'occuper que de lui : on a commencé par nous donner une reprise des *Tuteurs*; on leur a fait succéder très-rapidement *l'Homme dangereux*, qui n'avait point encore été donné; et quoique ces deux ouvrages aient attiré fort peu de monde, on n'en a pas été moins empressé à remettre à l'étude la fameuse comédie des *Philosophes*. N'y a-t-il pas lieu de présumer que ce sont des motifs fort supérieurs

1. Catherine II ne paraît pas avoir répondu à cette invitation; du moins il n'est pas question de l'*Encyclopédie méthodique* dans ses lettres à Grimm, publiées par M. Grot, en 1878, pour le recueil de la Société historique russe.

aux intérêts de MM. les Comédiens qui ont pu exciter tant de zèle et tant d'activité en faveur de M. Palissot? Comment ne pas se souvenir, dans cette occasion, de ce qu'il nous a si bien prouvé, dans toutes ses préfaces, qu'il possédait éminemment le mérite littéraire le plus utile à l'État, quoique le plus injustement avili?

La comédie des *Tuteurs* a des détails heureux, mais l'intrigue en est faible, et porte sur une idée assez extravagante. Un père a laissé en mourant la conduite de sa fille à trois ou quatre tuteurs, dont les caractères et les goûts sont absolument différents; pour obtenir sa main, il faudra plaire également à tous. Si la condition est bizarre, le moyen de réussir n'en est pas moins facile à deviner; il ne s'agit que de feindre tour à tour, aux yeux de chacun, de lui ressembler; c'est ce que fait l'amant aimé de la pupille, c'est ce qu'il fait plus ou moins adroitement; mais aucune de ces scènes n'est aussi vive, aussi naturellement gaie que celle du chevalier Clik et du chevalier Cluk, dans le *Dédit*, par Dufresny.

M. Palissot trouve très-mauvais qu'on lui refuse le don de l'invention; il s'est fâché lorsqu'on lui a dit que le dessin de ses *Philosophes* était calqué sur celui des *Femmes savantes :* il pourrait bien se fâcher encore si on lui prouvait que l'action de *l'Homme dangereux* ressemble beaucoup à celle du *Flatteur* de Rousseau, ou à celle du *Méchant* de Gresset; mais nous ne voulons point le fâcher; il y a d'ailleurs plus d'exactitude à dire que le reproche est injuste, par la raison la plus évidente, c'est que dans *l'Homme dangereux* il n'y a aucune action, ou peu s'en faut. Comme le Flatteur, comme le Méchant, l'Homme dangereux est reconnu à la fin pour être l'auteur d'un écrit injurieux contre l'homme qui avait été jusqu'alors sa dupe; comme eux, c'est par la ruse d'une soubrette qu'il est démasqué; mais voilà toute la ressemblance. Le Méchant de M. Palissot n'a aucun motif pour faire l'écrit en question; c'est fort gratuitement qu'il s'expose lui-même à se perdre; il ne prend aucune précaution pour faire réussir sa méchanceté, et l'on n'a besoin d'aucun artifice pour la faire retomber sur lui. M. Palissot et ses amis (car qui n'en a pas?) ont si bien senti la faiblesse d'une pareille intrigue, que, dans l'impossibilité de la défendre, ils se sont contentés d'assurer hautement le public que les pièces de caractère, et, s'il en fut jamais, *l'Homme dangereux* en est une, pouvaient fort bien se passer

d'action, témoin *le Misanthrope*, etc.; mais ces messieurs nous permettront de leur représenter d'abord que M. de Voltaire du moins n'était pas de cet avis; il a dit :

> Un vers heureux et d'un tour agréable
> Ne suffit pas; il faut une action,
> De l'intérêt, du comique, une fable,
> Des mœurs du temps un portrait véritable
> Pour consommer cet œuvre du démon.

On ne prétend pas qu'une comédie ait l'intérêt d'une tragédie ou d'un roman, mais il paraît indispensable qu'elle ait celui de tout ouvrage dramatique, l'intérêt attaché à la peinture fidèle des mœurs, au mouvement successif et gradué d'une action naturelle et vraie. Lorsqu'il y aura une lutte établie entre le caractère et les circonstances où ce caractère est placé, lorsqu'il y aura quelques ressorts adroitement préparés pour mettre ce caractère en jeu, pour l'embarrasser ou pour en faire justice, et toujours par des moyens dont je puisse désirer le succès sans les avoir trop prévus, mon attention sera sans doute suffisamment fixée; il ne faudra, pour l'intéresser, ni des événements, ni des situations extraordinaires; mais si mon imagination ne demande pas à être fortement émue, elle veut du moins être amusée, et c'est à quoi le poète ne saurait réussir s'il n'a pas l'art d'exciter ma curiosité et de la soutenir sans effort.

On a répété trop souvent que l'action du *Misanthrope* était faible et peu attachante; elle ne l'est pas autant, il est vrai que celle de *l'Avare* et du *Tartuffe*, qui sont pourtant aussi, je crois, des comédies de caractère. Mais quel est le spectateur attentif qui, en voyant pour la centième fois *le Misanthrope*, n'est pas encore très-curieux de savoir ce que pourra devenir la passion d'Alceste pour la coquette Célimène, son amitié pour Philinte et sa querelle avec Oronte? Je ne dis rien de tout le reste; il n'y a pas une scène où l'on ne trouve un nœud plus intéressant à voir dénouer que celui de toutes les pièces qu'on a prétendu faire depuis dans le même genre. S'il y a quelque chose de froid dans cet immortel ouvrage, c'est le dénoûment, et peut-être n'est-ce encore que l'extrême perfection de chaque scène en particulier qui a rendu l'effet de l'ensemble moins rapide et moins entraînant.

Au risque de paraître revenir de fort loin, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici que, comme l'on a soupçonné Molière d'avoir voulu se peindre lui-même dans le Misanthrope, M. Palissot avoue naïvement qu'il a eu l'intention de se peindre aussi lui-même dans le personnage de Valère, l'Homme dangereux: il est vrai qu'il a voulu que le portrait ne fût ressemblant qu'aux yeux de ses ennemis; mais beaucoup de gens pensent qu'il a réussi sous ce rapport bien au-delà de son attente. Rien de plus subtil, rien de plus ingénieux que son projet. En 1770, lorsqu'il en conçut l'heureuse idée, les philosophes étaient un peu plus considérés qu'ils ne le sont aujourd'hui; du moins leur croyait-on devoir plus d'égards et plus de ménagement. Une pièce, donnée alors sous le nom de Palissot, pouvait être fort mal accueillie, peut-être même courait-elle le risque d'être refusée. Pour échapper à toutes ces difficultés, l'Aristophane de nos jours s'était proposé non-seulement de faire donner sa pièce anonyme, il avait encore eu soin de répandre dans le public que c'était une satire violente, dont lui-même était le principal objet; on assure que, pour accréditer ce bruit encore mieux, il avait été s'en plaindre à M. l'abbé de Voisenon, en le suppliant d'employer tout son crédit à empêcher que la pièce ne fût jouée; que l'officieux abbé avait réussi à la faire défendre, et qu'alors M. Palissot, au désespoir d'avoir été mieux servi qu'il ne l'espérait, était venu presque en larmes avouer à son ami qu'il était l'auteur de la pièce, et le conjurer de faire lever la défense; ce que celui-ci n'avait jamais voulu faire, très-indigné de ce qu'on eût osé le croire propre à se rendre complice d'un pareil manège. Il est vrai que M. Palissot a écrit depuis plusieurs longues lettres pour désavouer le ridicule de cette aventure; mais il n'en est pas moins vrai que, quoiqu'il en fût sollicité vivement, l'abbé de Voisenon ne voulut jamais détruire l'imposture prétendue, soit qu'il n'ait pas daigné en prendre la peine, soit qu'il fût piqué en effet d'avoir été la dupe de M. Palissot, soit enfin qu'il se fût fait un scrupule de démentir un conte qui, vrai ou faux, ne pouvait manquer de lui paraître plaisant[1].

Quoi qu'il en soit, on aura toujours de la peine à comprendre comment un homme a le courage ou plutôt l'effronterie de se traduire ainsi lui-même sur la scène, de prêter au personnage le

1. Grimm avait déjà conté cette mésaventure; voir t. IX, p. 51.

plus odieux tous ses traits, tous ses sentiments, toutes ses opinions, et de mettre ce personnage en contraste avec un honnête homme, qu'il rend à la vérité le plus plat du monde, mais dans la bouche duquel il place cependant les sentiments les plus estimables, les plus vertueux, avec les opinions les plus diamétralement opposées aux siennes. M. Palissot pense qu'il est impossible qu'on lui fasse sérieusement l'application de ce rôle de Valère, dont il a si bien fait sentir toute l'atrocité. En effet, comment la mériterait-il? De sa vie il n'a fait aucune satire, aucun libelle; voyez *la Dunciade*, *les Philosophes*, etc. : lorsqu'un libelle est signé, ne cesse-t-il pas de l'être? Mais pourquoi s'était-il donc persuadé que ses ennemis ne manqueraient pas de l'y reconnaître? Pourquoi se flattait-il donc que, si la pièce fût tombée, son secret ayant été parfaitement gardé, il pourrait se féliciter publiquement de cette chute en feignant de partager l'erreur commune? Mais, en oubliant la personne de l'auteur, à ne considérer que l'ouvrage, quel en peut être le but moral? de montrer que l'honnête homme n'est qu'un sot et l'homme d'esprit un scélérat; morale bien digne assurément de l'ennemi des philosophes.

Quelque froid que nous ait paru le plan de *l'Homme dangereux*, quelque bizarre que nous en semble l'intention, on ne saurait lui refuser un mérite de style devenu bien rare aujourd'hui. La grande scène qui termine le second acte est sûrement une des meilleures que nous ayons vues depuis longtemps au théâtre; le dialogue en est vif, aisé, naturel et rempli de traits piquants, si ce n'est par l'idée, du moins par l'expression. On y remarque surtout un vers heureux, le seul de tout le rôle de Dorante où l'on retrouve vraiment l'expression d'une âme sensible et vertueuse; il ne doit pas être oublié.

Croyez-moi, le méchant est seul dans l'univers.

Ah! croyez-moi, monsieur Palissot, l'on peut vous en croire.

L'Homme dangereux a été reçu comme il méritait de l'être, l'ensemble avec beaucoup d'indifférence, les détails tantôt avec humeur, tantôt avec plaisir; nous avons cité ceux qui ont paru le plus généralement applaudis. La pièce n'a eu que cinq ou six représentations, et elles ont été peu suivies. Les rôles d'Oronte et de Valère ont été parfaitement bien rendus, le premier par le

sieur Préville, le second par le sieur Molé, celui de Marton par Mme Bellecour, et le sieur Dugazon a été aussi plaisant qu'il était possible de l'être dans celui de M. Pamphlet.

— M. Linguet a fait répandre dans le public un projet manuscrit dans lequel il propose au gouvernement un procédé secret pour faire rendre des ordres détaillés de Versailles à Brest et à Toulon en aussi peu de temps qu'il en faudrait à un bon écrivain pour les copier six fois, et sans que les agents intermédiaires en puissent pénétrer l'objet. Il annonce qu'il n'emploiera ni les pavillons, ni les feux, ni aucun des autres moyens déjà connus, mais un instrument fort simple dont on fait usage dans deux métiers différents, et dont la construction est si facile qu'il n'est point de village où l'on ne puisse le faire ou le réparer au besoin[1]. L'entretien de cette nouvelle espèce de poste est si peu dispendieux que de Versailles à Brest il ne passera pas annuellement vingt mille francs. On a su que le projet avait été présenté au roi par M. de Beauvau, et recommandé par M. le comte d'Artois; mais on ignore si l'on en a déjà fait ou si l'on se propose sérieusement d'en faire l'épreuve. Quel que puisse en être le résultat, si M. Linguet n'a pas découvert tout de bon le secret qu'il nous promet avec tant d'assurance, il a trouvé du moins celui de se rappeler d'une manière assez piquante au souvenir d'un public qui commençait à l'oublier. Il a fait beaucoup mieux encore; car il vient d'obtenir, et ce pourrait bien être une autre énigme, la permission de sortir de la Bastille, même celle de continuer son journal : on lui interdit à la vérité toutes les matières de religion, de gouvernement et de politique; mais on lui abandonne, dit-on, pour ses menus plaisirs, les philosophes et l'Académie. A la bonne heure! De quelque nature qu'ait été le motif de sa détention, il est toujours également incertain; elle a sans doute été assez longue (de plus de vingt mois) pour lui faire faire toutes les réflexions dont il pouvait avoir besoin, et il ne sera guère tenté de s'y exposer une seconde fois.

— *La Destruction de la Ligue ou la Réduction de Paris, pièce nationale en quatre actes,* par M. Mercier. Ce drame est de la force de tous les autres drames de M. Mercier, et l'on nous

1. C'était sans doute comme une première idée des télégraphes inventés en 1792 par Charles Chappe, et dont l'établissement sur les principales routes de France fut ordonné par décret de la Convention du 26 juillet 1793. (T.)

dispensera d'en faire l'analyse. Ce qui est infiniment plus curieux que le drame, c'est la préface. M. Helvétius en avait fait une pour nous prouver qu'il n'y avait qu'un seul moyen de rendre la France heureuse, et c'était tout simplement d'en faire faire la conquête par quelque puissance étrangère. M. Mercier indique un moyen presque aussi doux, beaucoup plus national et moins embarrassant pour nos voisins, c'est la guerre civile; sa préface est employée tout entière à développer l'agrément et l'utilité des révolutions de ce genre. C'est la plus affreuse de toutes les guerres, sans doute ; il veut bien en convenir; « mais c'est la seule, dit-il, qui soit utile et quelquefois nécessaire. La nation, qui sommeillait dans une inaction molle, ne reprendra sa grandeur, qu'en repassant par ces épreuves terribles, mais propres à la régénérer... La guerre civile dérive de la nécessité et du juste rigide ». En attendant le moment de profiter de ces hautes leçons, le gouvernement a jugé à propos de défendre l'ouvrage, et l'auteur est resté prudemment à Neufchâtel, où il continue de faire imprimer la suite de son *Tableau de Paris*.

— *Extrait du journal d'un officier de la marine de l'escadre de M. le comte d'Estaing*, 1782. Brochure in-8°[1]. L'auteur anonyme de ce pamphlet est bien plus maladroit qu'il n'est méchant. Quelque impartialité qu'il ose affecter, il décèle à chaque instant le seul objet qu'il paraît s'être proposé, celui de justifier toutes les préventions de la marine royale contre M. d'Estaing; mais, avec l'intention la plus manifeste de nuire à la gloire de ce brave général, il se trouve engagé, malgré lui, à rendre à ses vertus, à sa constance, à son intrépidité, le témoignage du monde le moins suspect. Il ne peut se dispenser d'avouer que M. d'Estaing, actif, infatigable, ne s'est jamais épargné pour réussir; qu'il serait capable des plus grandes choses (et c'est un ennemi qui parle) s'il avait des connaissances proportionnées à son activité et à son ambition; que, né avec beaucoup d'esprit, il a l'enthousiasme et le feu d'un homme de vingt ans; que, entreprenant, hardi jusqu'à la témérité, tout lui paraît possible; que si les matelots le croient inhumain, ce reproche tient à sa manière dure de vivre, étant encore plus cruel pour lui-même que pour ses équipages; qu'on l'a vu malade et attaqué du scorbut sans jamais vouloir

1. L'auteur est inconnu.

faire de remèdes; travaillant nuit et jour, ne dormant qu'une heure après son dîner, sa tête appuyée sur ses mains; se couchant quelquefois, mais sans se déshabiller; et qu'il n'y a pas un homme dans son escadre qui puisse croire qu'il eût résisté à toutes les fatigues qu'il a supportées, etc.

Quoique cette brochure soit écrite, en général, avec autant de négligence que de prévention et de partialité, elle présente cependant une suite de faits et de détails qui n'est pas sans intérêt; il n'est pas même fort difficile d'y discerner le vrai à travers les voiles dont l'auteur cherche à l'envelopper. On y trouvera des anecdotes assez curieuses sur le caractère et sur les dispositions des Américains; en voici quelques traits.

« Nous n'avons reçu aucun avis intéressant de la part des Américains, ou ceux qu'ils nous ont donnés étaient faux. Un pilote et un officier, donnés par le congrès, nous ont indignement trahis; c'est que la plupart des gens aisés sont torys, et ne soutiennent le parti américain que par la crainte de perdre leurs biens; leurs cœurs sont aux Anglais. Ceux-ci avaient usé d'une politique adroite depuis que nous avions paru sur les côtes de l'Amérique, pour aliéner les esprits à notre égard en semant sourdement que l'apparence de protection que le roi de France leur donnait était trompeuse et que son intention était connue de garder les conquêtes que son escadre pourrait faire; que les Français profiteraient de la simplicité des Américains pour s'insinuer dans leur pays; qu'en croyant devenir libres, ils ne faisaient que changer de maîtres; que le projet de la France était connu par la proposition qu'elle avait faite à l'Angleterre de s'unir à elle pour les réduire, si on avait voulu lui céder quelques parties... Tels étaient les bruits et les écrits semés par les Anglais, que le parti tory avait eu soin d'accréditer.

« Les Américains sont faciles à tromper, indolents par caractère, soupçonneux, ils croient toujours voir ce qu'ils craignent. Leur indolence est telle que nous avons vu l'ennemi détruire Befford à vingt milles de Boston, sans que le sénat fût instruit d'aucune circonstance, des forces ni des desseins des Anglais.

« Nous devons beaucoup à M. Hancok qui a contenu le peuple, faisant lui-même patrouille la nuit, sans cela, nous aurions été obligés de nous réfugier à bord de nos vaisseaux et de n'en pas sortir, etc. »

— *Le Trébuchet*, petit opéra en vaudevilles, par un amateur anonyme[1], donné sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le mardi 11, est une platitude qui ne mérite guère qu'on en parle. Le fils d'un jardinier aime une jeune laitière; sa mère croit que c'est d'elle qu'il est épris. Le père du jeune homme imagine de mettre un trébuchet dans son jardin pour y surprendre la petite fille; c'est la mère qui s'y trouve prise la première. On se moque beaucoup d'elle, et, pour être délivrée, elle consent au mariage de sa fille. Il n'y a rien dans les détails de ce petit ouvrage qui puisse racheter l'insipidité du sujet.

— *Prospectus d'un ouvrage proposé par souscription,* par l'abbé Rive[2]. Brochure[3].

« Cet ouvrage est un essai sur l'art de vérifier l'âge des miniatures peintes dans des manuscrits, depuis le XIVe jusqu'au XVIIe siècle inclusivement, de comparer leur différents styles et degrés de beauté, et de déterminer une partie de la valeur des manuscrits qu'elles enrichissent. Cet essai sera contenu dans un recueil in-folio de vingt-six planches gravées au simple trait, imprimées en encre faible et peintes en or et en couleurs, de la manière la plus ressemblante à autant de miniatures que l'auteur a choisies dans les différents manuscrits exécutés avec la plus grande magnificence en Europe pour différents souverains ou très-hauts et très-puissants seigneurs dans les XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles. Ce recueil servira non-seulement à l'histoire de la peinture et de la calligraphie, mais encore à celle de l'architecture, de divers autres arts, des usages, des habillements ecclésiastiques, civils et militaires, des modes, des meubles, des ustensiles et des instruments de guerre des mêmes siècles. Il y aura un autre avantage, ce sera de fournir un supplément aux *Monuments de la monarchie française*, par dom Monfaucon...

« On verra par ces planches, jusqu'où nos ancêtres ont poussé le luxe et la magnificence des livres, et l'on sera étonné que la typographie, depuis environ trois cent vingt-cinq ans

1. L'*Almanach des spectacles* est également muet sur le nom de l'auteur.

2. Qui forma plusieurs riches bibliothèques de Paris et entre autres celle de feu M. le duc de La Vallière. (MEISTER.)

3. Il n'a paru de cet ouvrage que le prospectus, dont Meister reproduit textuellement ou paraphrase les principaux passages, et un album in-folio de 26 planches. Voir sur cette publication inachevée le *Bulletin du bibliophile*, 1872, p. 349 et suivantes.

qu'elle a été inventée en Europe n'ait encore produit, même avec les acccessoires de la gravure, aucun monument aussi riche que la plupart des manuscrits dont ces planches sont tirées.

« Divers grands seigneurs de l'Europe trouveront au bas de quelques-unes de mes planches les armes de leur famille. Ce symbole héraldique [dit emphatiquement M. l'abbé Rive], leur imprimera plus de vénération pour la mémoire de leurs pères et les enflammera du même zèle pour la possession des beaux livres. »

Les cuivres et les modèles de peinture sont achevés depuis trois ans; le manuscrit l'est aussi : M. l'abbé Rive ne tirera que quatre-vingts exemplaires de son recueil. Le prix sera pour les souscripteurs de vingt-cinq louis et de quarante pour ceux qui n'auront pas souscrit. La souscription pour la province et pour l'étranger ne se fermera qu'à la fin de cette année.

Pour faire constater aux souscripteurs qu'il n'y aura que quatre-vingts exemplaires, on écrira à la fin de chaque exemplaire qu'on délivrera 1er, 2e, 3e, etc., inclusivement jusqu'au 80e exemplaire, délivré à M***, tel jour, tel mois. L'auteur accompagnera ce certificat de sa signature, et s'engage solennellement à ne jamais faire aucune autre édition du même ouvrage.

Le recueil de M. l'abbé Rive sera expédié à chaque souscripteur dans dix mois ou un an tout au plus à dater du jour de sa souscription ; mais les souscripteurs payeront les vingt-cinq louis d'avance.

On emploiera le papier superfin d'Annonay et les nouveaux types de Didot l'aîné, aussi glorieux à la France que le furent jadis à Venise ceux d'un autre Français appelé Nicolas Janson, établi en cette ville vers l'an 1470.

JUIN.

Que l'héritier du plus vaste empire qui existe et qui ait jamais existé, qu'un descendant de Pierre le Grand destiné un jour à occuper le trône, et puisqu'il est encore un nom au-dessus de ces grands noms, que le fils de Catherine II serait l'objet de

l'attention et des empressements de tous les pays qu'il daignerait parcourir, c'est sans doute ce qu'il était fort aisé de prévoir; mais que son caractère et son esprit paraîtraient répondre partout à la grande attente que laissaient concevoir des titres si glorieux, c'est du moins ce qui a dû étonner tous ceux qui ne s'étaient pas fait une juste idée, et du progrès que les lumières ont acquis dans le Nord, et de l'heureuse influence d'une éducation dirigée par la plus éclairée comme par la plus auguste des mères.

Quoique les circonstances ne nous aient pas permis de recueillir tout ce que le séjour de M. le comte et de Mme la comtesse du Nord[1] à Paris a pu offrir d'anecdotes curieuses et de traits intéressants, ce que nous en avons appris suffira du moins pour donner une idée de l'impression qu'il a faite dans ce pays, et le compte que nous tâcherons d'en rendre, sans avoir d'autre mérite que celui d'être exact et fidèle, n'appartient-il pas aux objets dont nous sommes occupés dans ces mémoires? L'intérêt dont l'héritier de toutes les Russies a bien voulu honorer nos lettres et nos arts doit faire époque dans l'histoire de notre littérature. Cette histoire présente de nos jours peu d'événements dignes de laisser un aussi long souvenir.

Si, l'imagination frappée de l'immensité des États que ce prince doit gouverner un jour, il semble qu'on ait été surpris qu'il n'eût pas la taille d'un Atlas ou d'un Hercule, car, tout policés que nous sommes, nous tenons encore un peu de nos préjugés gothiques et sauvages, on l'a été bien plus, et comment la vanité française n'en aurait-elle pas été infiniment flattée? on l'a été bien plus de remarquer dans son maintien toute l'aisance, toute la grâce, toute la noblesse facile des usages et des manières de notre cour. A travers la foule importune des respects et des hommages qui le suivaient en tout lieu, il a entendu plus d'une fois qu'on ne le trouvait pas beau, et c'est du ton le plus naturel et le plus aimable qu'il l'a conté lui-même fort gaiement au premier souper qu'il fit avec le roi, en observant que la nation française n'avait assurément pas moins de franchise que de politesse et d'urbanité. M. le comte du Nord n'a pas, il est

1. Paul Pétrowitz, né à Saint-Pétersbourg, le 1er octobre 1754, proclamé czar le 9 novembre 1796, mort assassiné le 12 mars 1801. Il avait épousé en premières noces Dorothée de Hesse-Darmstadt (10 octobre 1773).

vrai, la taille et la figure que les poëtes et les romanciers n'auraient pas cru pouvoir se dispenser de lui donner; mais il a sans doute bien mieux que des traits, un regard intéressant et spirituel, une physionomie remplie de finesse et de vivacité, un souris malin qui la rend plus piquante encore, mais sans laisser jamais oublier le caractère de douceur et de dignité répandu sur toute sa personne. On a tant dit, tant répété, en vers et en prose, que Minerve accompagnait ce prince sous les traits des Grâces, qu'on n'ose presque plus employer la même expression; il n'en est aucune cependant qui rende mieux tous les sentiments qu'inspire Mme la comtesse du Nord; on croirait que cette expression ne fut jamais faite que pour elle, et quelque usée que soit l'image, la vérité de l'application semble l'avoir rajeunie. Ce ne sont pas des portraits que nous avons la témérité d'entreprendre, nous ne cherchons qu'à rappeler les traits les plus marqués de l'opinion que le comte et la comtesse du Nord ont laissée d'eux au peuple de l'Europe le plus sensible, mais aussi le plus indiscret.

L'instruction est un avantage dont les princes sont si accoutumés à se passer en France, que l'on aurait bien pu savoir mauvais gré à M. le comte du Nord d'en avoir autant; aussi n'est-il point d'attention qu'il n'ait eue pour se le faire pardonner : on eût dit qu'il n'était instruit que pour plaire à la nation qui l'accueillait avec tant d'empressement. Dans nos sciences, dans nos arts, dans nos mœurs, dans nos usages, rien ne lui a paru étranger; sans recherche et sans affectation, il n'a jamais rien ignoré de ce qu'il fallait savoir pour apprécier avec justesse tant d'objets différents qu'on ne cessait d'offrir à sa curiosité pour prendre l'intérêt le plus obligeant aux hommages qui lui étaient adressés, pour flatter avec le tact le plus délicat l'amour-propre de la nation entière [1], et celui de toutes les personnes qui s'efforçaient particulièrement de lui être agréables. A Versailles, il avait l'air de connaître la cour de France aussi bien que la sienne. Dans les ateliers de nos artistes [2], il décelait toutes les connaissances de l'art qui pouvaient leur rendre l'honneur de son suf-

1. Jusqu'à désirer de voir un opéra français. C'est pour lui qu'on a remis *Castor*. (Meister.)

2. Il a vu surtout avec le plus grand intérêt ceux de MM. Greuze et Houdon. (Id.)

frage plus précieux. Dans nos Lycées, dans nos Académies, il prouvait par ses éloges et par ses questions, qu'il n'y avait aucun genre de talents et de travaux qui n'eût quelque droit à l'intéresser, et qu'il connaissait depuis longtemps tous les hommes dont les lumières ou les vertus ont honoré leur siècle et leur pays.

Sa conversation et tous les mots qu'on en a retenus annoncent non-seulement un esprit très-fin, très-cultivé, mais encore un sentiment exquis de toutes les convenances de nos usages et de toutes les délicatesses de notre langue. Nous ne citerons ici que les traits qui nous ont été rapportés par les personnes mêmes qui ont eu l'honneur de le suivre et d'en être témoins.

Dans le nombre des choses obligeantes qu'il dit à plusieurs membres de l'Académie française, à la séance particulière de cette compagnie, qu'il voulut bien honorer de sa présence, on ne peut oublier le mot adressé à M. de Malesherbes. M. d'Alembert lui ayant présenté cet ancien ministre du roi : *C'est apparemment ici*, lui dit-il, *que monsieur s'est retiré*. L'orateur le plus éloquent de la magistrature demeura tout étonné d'une apostrophe si flatteuse, et ne trouva rien à répondre.

M. Diderot, n'ayant pu le voir dans son appartement, fut l'attendre à la messe. L'ayant aperçu en sortant. « *Ah! c'est vous*, lui dit-il; *vous, à la messe!* — Oui, monsieur le comte, on a bien vu quelquefois Épicure au pied des autels. »

Aux fêtes de Chantilly, le petit duc d'Enghien [1], était empressé à lui en faire les honneurs. M. le comte du Nord l'encourageait par ses caresses à se livrer à toute la vivacité de son âge; le petit prince, en sautillant autour de lui, voulut faire un entrechat en arrière; il fit un faux pas et manqua de se laisser tomber; le comte, en le relevant, lui dit : *Voilà ce que j'avais bien prévu : est-ce qu'on sait reculer lorsqu'on porte votre nom?*

M. le comte d'Artois, lui ayant montré des épées anglaises du travail le plus riche et le plus fini, le pressait vivement d'accepter la plus belle. Le comte du Nord avait beau s'en défendre; il insistait encore : « Comment, monsieur le comte, vous n'en accepterez aucune? — Je ferai bien mieux, si vous me le permettez;

1. Celui-là même que Napoléon Ier fit fusiller à Vincennes, le 21 mars 1804. Ce paragraphe avait été, comme on pense, supprimé en 1813, et M. Taschereau ne l'avait pas non plus rétabli.

je vous demanderai celle avec laquelle vous avez emporté Gibraltar. »

Le roi parlait des troubles de Genève : *Sire*, lui dit-il, *c'est pour vous une tempête dans un verre d'eau.* On ne savait pas alors combien il serait aisé d'apaiser cette tempête, même sans renverser le verre.

Les fêtes données à M. le comte et à Mme la comtesse du Nord, à Chantilly, ont été de la plus grande magnificence et du meilleur goût. Le divertissement en vaudevilles qui terminait le spectacle parut fort agréable au moins pour le moment. L'auteur, M. Laujon, désirait fort l'honneur d'être présenté au prince; on le fit apercevoir à M. le comte, qui, après l'avoir remercié avec la bonté la plus affable, lui dit : « M. Laujon, vos couplets sont charmants, vous m'y faites dire de fort jolies choses » (les illustres voyageurs paraissaient eux-mêmes dans le divertissement sous des noms déguisés); « mais il en est une essentielle, que vous avez oubliée, oui très-essentielle, et je ne m'en console point... » On voyait à chaque mot l'inquiétude du poëte redoubler sensiblement : après l'avoir laissé ainsi quelques moments dans un embarras fort pénible pour sa timidité; « mais sans doute, lui dit-il; vous avez oublié de parler de ma reconnaissance, et c'est dans ce moment tout ce qui m'occupe ».

M. le comte du Nord ayant fait à M. d'Alembert l'honneur d'aller le voir chez lui, on n'a pas oublié que ce philosophe avait été appelé à Pétersbourg pour présider à son éducation; il lui dit d'une manière très-aimable, à la fin de leur entretien : « Vous devez bien comprendre, monsieur, tout le regret que j'ai aujourd'hui de ne pas vous avoir connu plus tôt. »

De tous nos hommes de lettres celui qui a eu l'honneur de voir le plus souvent M. le comte du Nord, c'est M. de La Harpe. En qualité de correspondant de Son Altesse Impériale, il s'est cru obligé de se présenter à peu près tous les jours à sa porte. Tant d'assiduités paraissaient bien quelquefois lui être un peu à charge; mais les bontés du prince, jointes à l'heureuse constitution de l'amour-propre de l'auteur, n'ont guère permis à celui-ci de s'en apercevoir. « M. de La Harpe, disait-il, est déjà venu me voir cinq fois; je l'ai reçu trois; j'espère qu'il ne sera pas mécontent. » Il ne l'était point en effet; car on lui entendit dire quelques jours après, chez Mme de Luxembourg : « J'ai eu deux conversations

avec M. le comte du Nord sur l'art de régner, et j'en ai été, je vous assure, parfaitement satisfait. » On lui avait proposé la lecture des *Noces de Figaro* par M. de Beaumarchais, et il avait grande envie de l'entendre : « Je n'ose pourtant pas, ajoutait-il fort gaiement, je n'ose pas accepter cette lecture sans avoir entendu celle que doit me faire M. de La Harpe; il ne faut pas risquer de se brouiller avec ces grandes puissances. »

La séance de l'Académie française, que Leurs Altesses Impériales honorèrent de leur présence, fut remplie par la lecture d'une Épître de M. de La Harpe à M. le comte du Nord, d'un Portrait de César par M. l'abbé Arnaud, et d'une autre Épître de M. de La Harpe contre la poésie descriptive. L'abbé Delille avait promis d'y lire quelques morceaux de son Poëme; mais, par une suite de ses distractions accoutumées, il oublia son engagement; ce fut sans doute pour *se laisser être heureux* aux pieds de quelque jolie femme, ou pour ne pas entendre les vers de M. de La Harpe, qu'il n'aime pas plus que celui-ci n'aime les siens.

Il y a quelques beaux vers dans l'*Épître au comte du Nord*; mais la fin a paru digne d'un madrigal de l'abbé Cotin, et toute la suite de Leurs Altesses Impériales n'a pu entendre, sans être blessée, l'apostrophe répétée de *Pétrowitz*, plus ridicule encore pour les oreilles russes qu'elle n'est étrange pour les nôtres. Ce mot, lorsqu'il n'est pas précédé de quelque épithète qui le distingue, est aussi familier en russe que le serait celui de Toinette ou de Pierrot en français [1].

Le *Portrait de César* a paru faire le plus grand plaisir à nos illustres voyageurs. L'énergie avec laquelle on y caractérise et l'ambition et le courage, le génie et la haute fortune du plus grand homme de l'antiquité, était bien faite pour lui donner à leurs yeux tout l'intérêt d'un portrait de famille.

Plusieurs détails heureux de l'*Épître sur la poésie descriptive* n'ont pas empêché qu'elle ne parût fort longue. Ce sentiment des convenances, qui sert toujours si bien M. de La Harpe, ne lui a pas laissé négliger une si belle occasion de dire du mal des poëtes allemands devant une princesse allemande qui les aime, et

1. L'auteur ne l'a laissé subsister, je crois, qu'une fois dans les copies qu'il en a données depuis. (MEISTER.)

dont la sensibilité saurait les apprécier, quand même ils n'appartiendraient pas au pays qui se glorifie d'avoir été le berceau de son enfance.

L'Académie des sciences et celle des belles-lettres ont été à peu près également heureuses dans le choix des objets dont elles ont jugé à propos d'entretenir la curiosité de nos illustres voyageurs. Dans l'une, on les a fort ennuyés de beaucoup d'expériences assez dégoûtantes sur la nature du principe odorant, et sur la manière de détruire les odeurs fétides. Dans l'autre, on leur a lu des Mémoires sur les antiquités septentrionales, où l'on discute fort ingénieusement si les hommes du Nord n'ont pas toujours été d'une petite taille et fort inférieurs à tous égards aux habitants des climats méridionaux, etc., etc.

Quelque occupé qu'ait été le séjour de Leurs Altesses Impériales, et par le désir qu'elles avaient de voir tout ce qui pouvait mériter de les intéresser, et par cette foule de fêtes et de plaisirs qu'on ne cessait de leur offrir de tous les côtés, il n'est aucune espèce d'attention pour toutes les personnes qui avaient quelque droit d'en attendre de leur part qui ait été négligée; on n'a entendu parler que d'un seul homme qui se soit avisé de s'en plaindre, et cet homme est le sieur Clérisseau. La scène qu'il osa faire à M. le comte du Nord dans la maison de M. de La Reynière, qu'il avait eu la curiosité d'aller voir, est d'une extravagance trop originale pour être oubliée. M. Clérisseau, ayant eu l'honneur de travailler pour Sa Majesté Impériale, s'était imaginé qu'à ce titre M. le comte du Nord ne pouvait se dispenser de l'accueillir avec la distinction la plus marquée. Il s'était fait écrire plusieurs fois inutilement à sa porte, et son indignation en était extrême. Ayant été invité à se trouver dans la maison de M. de La Reynière le jour que le prince y devait venir, avec tous les artistes qui avaient contribué, ainsi que lui, à décorer cette charmante demeure : « Monsieur le comte, lui dit-il en l'abordant, j'ai été plusieurs fois chez vous, et je ne vous y ai jamais trouvé. — J'en suis bien fâché, monsieur Clérisseau; j'espère que vous voudrez bien m'en dédommager. — Non, monsieur le comte, vous ne m'avez pas reçu parce que vous ne vouliez pas me recevoir, et c'est fort mal; mais j'en écrirai à madame votre mère. — Je vous prie de m'excuser; je sens, je vous assure, tout ce que j'ai perdu... » On avait beau le rappeler à lui-même; la confusion de M. de La Reynière était au

comble, on ne pouvait l'empêcher de poursuivre, et si l'on n'était parvenu à le mettre dehors, il gronderait encore. Ce n'est pas la première querelle de M. Clérisseau avec des têtes couronnées; il en a eu une avec l'Empereur qui ne le cède guère à celle-ci.

Les distractions d'une capitale immense, tous les empressements d'une cour occupée à leur plaire, tout le fracas des plus brillantes fêtes, n'ont pu empêcher Leurs Altesses Impériales de s'apercevoir qu'elles n'y trouvaient plus ce ministre dont le génie et la vertu semblaient devoir assurer à jamais le bonheur de la France, l'illustre citoyen dont l'administration sera longtemps encore l'objet de notre étonnement et de nos regrets. Elles ont été le chercher dans sa retraite de Saint-Ouen : elles avaient été voir, la veille, l'hospice de charité fondé par Mme Necker dans la paroisse de Saint-Sulpice. Tout ce qu'un cœur pénétré de l'amour du bien peut inspirer de choses sensibles et flatteuses, elles le dirent au vertueux successeur de Colbert et à la digne compagne de sa vie. M. le comte du Nord s'entretint seul avec M. Necker plus d'une heure entière, et il lui laissa la plus haute idée de son esprit, de ses lumières et de son amour pour tout ce qui intéresse la gloire et le bonheur de l'humanité. Il n'y a aucune femme de ce pays-ci à qui Mme Necker ait trouvé autant de connaissances, autant de véritable instruction qu'à Mme la comtesse du Nord, et il n'en est aucune qui lui ait paru réunir aux qualités les plus essentielles des formes plus aimables, un ton plus pur, une grâce plus touchante. Mlle Necker, témoin de toutes les caresses dont Leurs Altesses Impériales venaient de combler son père et sa mère, en fut attendrie jusqu'aux larmes. M^m^ Necker, voyant que Mme la comtesse s'en apercevait, lui dit : « Ma fille ose seule exprimer toute la sensibilité que nous inspirent les bontés de M. le comte et de Mme la comtesse. — Les bontés! madame, reprit M. le comte, ah! ce n'est pas le mot; dites, je vous prie : ma vénération pour M. Necker... » Les heures que Leurs Altesses Impériales avaient passées dans la retraite de M. Necker ont paru leur laisser un souvenir qui leur était cher, et elles n'en ont jamais parlé qu'avec le plus tendre intérêt.

On avait déclaré que M. le comte et Mme la comtesse du Nord ne mangeraient chez aucun particulier, quelque qualifié qu'il fût. Mme de Montesson s'était flattée qu'on ferait une exception en sa faveur, ou plutôt qu'elle paraîtrait jouir, au moins dans cette

circonstance, de l'honneur d'être duchesse d'Orléans; mais Leurs Altesses Impériales, qui dans tout leur séjour n'ont manqué à rien, pas même à la moindre étiquette, se sont refusées à ce désir avec toute la politesse imaginable. Y ayant été invitées par M. le duc d'Orléans, elles se sont contentées de voir le spectacle préparé pour elles chez Mme de Montesson, avec les tours de Comus et quelques autres amusements de ce genre, et se sont retirées après sous des prétextes qui ne pouvaient déplaire. On avait rassemblé tant de monde que M. le duc d'Orléans, voyant la salle si remplie depuis le théâtre, crut qu'il ne restait plus de place ni pour lui ni pour M. le comte du Nord; il s'en plaignit fort haut derrière la toile, et, sans se montrer, il pria tout le monde assez durement de se retirer, tout le monde pour ne blesser personne en particulier. Le compliment déplut fort à l'assemblée, c'était toute la France, et on l'attendait peu de la part du prince le plus affable et le plus poli. Personne d'abord ne voulait se lever, et bientôt après personne ne voulut rester. On fit remarquer à M. le duc d'Orléans qu'il s'était trompé, et il ne négligea rien alors pour réparer ce moment d'humeur si éloigné de son caractère. Le roi a, dit-on, reçu M. le comte du Nord en ami, M. le duc d'Orléans en bourgeois, et M. le prince de Condé en souverain. Ceci n'est qu'une phrase. Rien n'a été plus splendide, plus digne de la magnificence d'une grande cour, que la fête du bal paré et l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, tel qu'il a été exécuté sur le beau théâtre de Versailles, le plus superbe et peut-être le seul beau monument d'architecture qui nous reste du règne de Louis XV. Les deux vases de la manufacture de Sèvres, dont le roi a fait présent à M. le comte du Nord, sont d'une grande beauté; et la toilette qui a été présentée à Mme la comtesse du Nord de la part de la reine est du travail le plus fini et du meilleur goût. Cette toilette est toute en porcelaine, montée en or, fond bleu lapis, ornée de peintures dessinées d'après l'antique, et les pièces qui en étaient susceptibles garnies d'une bordure d'émail imitant la perle et les pierres fines. Le miroir, surmonté des armes de Russie et d'une draperie infiniment riche, est soutenu par les trois Grâces; deux petits Amours se jouent à leurs pieds, et l'un, montrant la glace, a l'air de dire : Elle est plus belle encore. La sculpture qui décore les deux vases, en bronze doré d'or moulu, représente la marche de Silène et le triomphe de Bacchus.

— *La Comtesse de Givry,* de M. de Voltaire, n'avait pas encore été jouée à Paris; le succès qu'elle a eu cet hiver, sur le petit théâtre de M. le comte d'Argental, a déterminé les Comédiens italiens à la demander. C'est le mardi 4 qu'elle a été représentée pour la première fois, sur leur théâtre. Le dénoûment a paru faire assez d'effet; mais ce n'est pas sans peine qu'on s'est souvenu, pendant les deux premiers actes, des égards dus à la mémoire de l'auteur. Ce drame est en effet une des plus faibles productions de M. de Voltaire, un vrai drame, au style près, dont toutes les situations sont faibles et communes, quoique le sujet en soit fort romanesque et l'intrigue assez embrouillée. Le rôle de la comtesse a été parfaitement bien rendu par Mme Verteuil, et celui du marquis par le sieur Granger, à qui, pour être un acteur très-distingué, il ne manque absolument qu'un œil[1] et des gestes moins maniérés, moins provinciaux; il a d'ailleurs la plus grande intelligence de la scène; sa voix est sonore et sensible, son jeu rempli de finesse, de chaleur et de vérité.

— *Sermon pour l'assemblée extraordinaire de charité, qui s'est tenue à Paris, à l'occasion de l'établissement d'une maison royale de santé, en faveur des ecclésiastiques,* prononcé par M. l'abbé de Boismont, l'un des Quarante de l'Académie française, etc. Ce sermon ne doit pas être confondu avec tant d'autres ouvrages de ce genre; c'est peut-être le chef-d'œuvre de M. l'abbé de Boismont, que les oraisons funèbres de Louis XV et de Marie-Thérèse avaient déjà mis au rang de nos meilleurs orateurs. Si l'on ne trouve dans ses discours ni les grands mouvements de l'éloquence de Bossuet, ni la morale touchante de Massillon, ni l'élégance de Fléchier, si l'on n'y trouve, dis-je, aucun de ces caractères porté au plus haut degré, on les y retrouve peut-être tous au point où l'art peut les réunir, et les réunir avec intérêt. Lorsque M. l'abbé de Boismont cesse d'être éloquent, il tâche encore d'intéresser par des détails finement sentis, et supplée toujours pour ainsi dire au talent qui lui échappe à force d'esprit et de goût.

Quelque intéressant que soit le nouveau discours de M. l'abbé de Boismont, il n'a pu désarmer ni la sévérité des

1. Le malheureux est borgne, et son œil de verre dissimule mal cette disgrâce. (Meister.)

prêtres, ni la critique intolérante de messieurs les philosophes. Les premiers l'ont accusé d'avoir eu beaucoup trop de ménagement pour la nouvelle doctrine; les autres ont eu bien plus de peine à lui pardonner d'avoir osé l'attaquer si vivement; aux yeux des uns, il a passé pour un fort mauvais chrétien; aux yeux des autres, pour un fort mauvais philosophe, mais cette double accusation ne suffirait-elle pas pour établir, aux yeux de l'homme impartial, la sagesse et la modération de ses principes?

Voici, par exemple, un morceau de son discours qui pouvait, ce me semble, mettre tout le monde d'accord; eh bien, c'est un de ceux dont les deux partis ont été le plus révoltés : nous ne craignons point de le transcrire ici en entier :

« ..... Terminons cette scandaleuse guerre : assignez à Jésus-Christ son partage; vous lui avez ravi au milieu de nous une portion de son héritage, souffrez qu'il règne du moins sur les générations destinées encore à le connaître; laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos enseignements, nos promesses, nos consolations ; gardez pour vous l'espérance du néant; nous ne vous troublerons point dans cette poussière éternelle où vous vous promettez de descendre; mais s'il est un Dieu rémunérateur, s'il est une félicité sans mesure attachée à des vertus consacrées par une foi pleine et généreuse, ne nous l'enviez pas. Assez vaste est le champ de la politique et des arts! Portez-y vos talents et vos lumières, étendez les découvertes utiles, dirigez le commerce, unissez, éclairez les deux mondes; mais abandonnez-nous ce monde invisible que vous ne connaissez pas; mais ce peuple pauvre et languissant, qui souffre et qui gémit, pourquoi vous obstineriez-vous à lui disputer un Dieu pauvre, souffrant comme lui? Erreur pour erreur (vous me forcez à ce blasphème, que ma foi désavoue, mais l'horreur même de cette supposition impie ne laisse aucune ressource à votre doctrine), ce que nous professons, ce que nous annonçons ne pénètre-t-il pas dans l'âme avec plus de charme et de douceur que toutes ces vaines déclamations que l'esprit d'indépendance accumule? Nos secours, nos remèdes, ne sont-ils pas plus populaires, plus actifs, plus universels...? Ah! que les heureux se permettent de ne rien croire, je puis me rendre raison de ce délire; mais où sont-ils, les heureux? Quelle horrible collection de misères que ce monde! Dans les conditions brillantes, que de joies fausses, que de désirs rongeurs, que de

plaies sanglantes et désespérées ! si l'œil d'un philosophe perçait les replis de tous ces cœurs dont la surface est si riante, il en frémirait et voudrait peut-être y replacer lui-même le Dieu qu'on s'efforce aujourd'hui d'en arracher. Dans les conditions obscures, et surtout parmi cette foule d'indigents pour qui la Providence semble n'avoir balancé le malheur de naître que par l'espérance de mourir, si vous exilez Dieu de l'univers, quel adoucissement peut rester à des peines renaissantes ? Est-ce donc un si grand bien que d'ajouter au tourment de vivre la certitude de n'avoir rien à espérer ? C'est pour cette portion d'hommes que nous invoquons votre pitié ; laissez-nous les malheureux, vous n'avez d'autre présent à leur faire que le triste problème de je ne sais quel sombre avenir. Quelle attente pour des forçats courbés sous le poids de leurs chaînes ! Nous, du moins, nous soulevons ces chaînes qui les accablent, nous en partageons le poids, nous le supportons avec eux ; voilà le grand avantage de notre ministère, et c'est à ce titre, chrétiens auditeurs, que je ne crains point de réclamer ici, je ne dis pas seulement votre compassion, mais votre délicatesse et votre justice. »

— *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains*, par M. Hilliard d'Auberteuil, tome Ier, deux parties in-8° et in-4°. M. Hilliard d'Auberteuil est déjà connu par un ouvrage fort hardi sur l'état actuel de la colonie de Saint-Domingue [1]. Ces nouveaux essais ne sont guère qu'un extrait des gazettes et des papiers publics ; mais cet extrait, étant écrit avec assez de chaleur et de rapidité, peut intéresser, du moins tant que nous n'aurons point d'ouvrage plus approfondi sur l'origine et sur les suites de cette grande révolution. Le premier livre donne une idée fort vague de la formation des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, de leurs progrès et de leur gouvernement jusqu'en 1769 et 1770. Le second traite des premiers troubles de la Nouvelle-Angleterre, de l'acte du timbre et des premières voies de fait jusqu'à l'interdit de Boston. Le troisième, de l'arrivée du général Gage, de la formation du congrès général, du bill du Canada, de la journée de Lexington. Le quatrième comprend tous les événements de la guerre depuis le comman-

1. *Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue ;* Paris, 1776, 2 vol. in-8°.

dement général donné à Washington jusqu'à l'ouverture de la campagne, en 1776; le cinquième, les détails de l'expédition d'Arnold dans le Canada; le sixième, tout ce qui s'est passé depuis le siége de Boston jusqu'à l'époque où le congrès déclara l'indépendance des treize États-Unis.

M. d'Auberteuil a cru devoir réchauffer de temps en temps la sécheresse de ses narrations par des exagérations plus oratoires que politiques, dont on pourrait citer des exemples fréquents; et ces déclamations sont d'autant plus ridicules que personne n'ignore que, si la guerre avec l'Amérique ou l'espérance de subjuguer les colonies fut un délire du ministère anglais, ce délire fut partagé par la nation entière; elle ne pouvait se résoudre à renoncer à l'idée d'une domination qui flattait si vivement l'orgueil de sa puissance, et tout bourgeois de Londres voulait conserver le droit de dire *nos Colonies d'Amérique*, et celui de leur faire la loi, pour assurer mieux l'intérêt de son commerce.

CHANSON,

PAR M. LE CHEVALIER D'AUBONNE.

Air d'*Albanèse* : Dans les champs de la victoire.

Dans les champs de l'Amérique
Qu'un guerrier vole aux combats,
Qu'il se mêle des débats
De l'empire britannique :
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
J'ai l'humeur si pacifique;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je boi?

Qu'un grand-duc de Moscovie
Vienne ici superbement,
Que le Saint-Père humblement
S'en retourne en Italie ;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
Tout change ainsi dans la vie;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je boi?

Que folles de leur coiffure,
Nos charmantes de la cour

Imaginent chaque jour
De quoi gâter la nature :
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
Lise est si bien sans parure;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je boi?

Que la troupe de Molière
Quitte le Louvre à grands frais,
Pour essuyer nos sifflets
Dans la vaste bonbonnière[1] :
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
Je suis assis au parterre;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je boi?

Que tout Paris encourage
L'auteur du bateau volant,
Qui promet qu'au firmament
Nous irons en équipage[2] :
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi?
Je ne suis pas du voyage;
Eh! qu'est qu'ça m'fait à moi
Quand je chante et quand je boi?

— La reprise des *Philosophes* n'a pas mieux réussi aux Comédiens que celle des *Tuteurs* et de *l'Homme dangereux*; elle n'a eu que cinq ou six représentations peu suivies, et dont la première, donnée le jeudi 20, a été fort orageuse. On avait supporté avec une indulgence assez bénévole la plupart des traits lancés contre la philosophie et les philosophes; mais, au moment où Crispin arrive à quatre pattes, l'indignation de voir insulter ainsi les mânes de Jean-Jacques fut portée au plus haut degré : on peut défier tous les parterres debout de manifester jamais leur sentiment avec plus d'énergie et de violence que ne le fit celui-ci tranquillement assis, et même ce jour-là fort à l'aise, les

1. La salle de l'Odéon.

2. On trouve dans les *Mémoires de Bachaumont*, à la date des 26 mars et 6 mai 1782, de très-longs détails sur le projet d'un cabriolet volant qui devait être en même temps un bateau insubmersible, et à l'aide duquel son inventeur, nommé Blanchard, se proposait de faire dans les airs trente lieues par heure. La ville et la cour, les princes eux-mêmes, couraient voir les préparatifs de Blanchard. C'était un essai d'aérostat; Montgolfier fit à Annonay, le 5 juin 1783, la première expérience heureuse d'un ballon, et la renouvela à Paris le 27 août suivant. (T.)

bancs n'étant pas à moitié remplis : cette observation ne nous a pas paru indigne d'être remarquée, beaucoup de gens ayant présumé, non sans quelque apparence de raison, que le parterre assis aurait beaucoup moins de liberté que le parterre debout. Il est vrai que ce grand mouvement, après avoir forcé les Comédiens à se retirer et à baisser la toile, ne fut pas de longue durée; on laissa croire quelques moments aux spectateurs que la pièce était tombée tout de bon; on félicitait déjà messieurs les philosophes d'avoir encore à l'ombre de ce pauvre Jean-Jacques l'obligation de la justice qu'on venait de faire de leur détracteur; mais une partie du public s'étant dispersée, tandis que les enthousiastes du citoyen de Genève exhalaient encore leur indignation dans les corridors ou dans les foyers, on se hâta de relever la toile et de reprendre la pièce à l'endroit où l'on avait été obligé de l'abandonner, avec la seule attention de faire entrer Crispin sur ses deux pieds. Ce changement ne réparait guère l'impertinence de la scène, il y eut encore des murmures assez vifs; mais, grâce à la présence d'un petit détachement des gardes françaises, posté fort habilement dans l'intervalle au parterre, la pièce fut achevée; elle le fut tant bien que mal, et la curiosité, excitée par cet événement, attira même plus de monde à la seconde représentation qu'à la première; cependant, comme nous l'avons déjà dit, cet empressement n'a point eu de suite. Pour être bien écrite, la pièce n'en est pas moins froide; une partie des écrivains qui y sont désignés ne sont plus, d'autres ont depuis consolé la haine et l'envie d'une autre manière, et ce fameux dénoûment, où l'auteur s'obstine à voir une situation extrêmement comique, n'a paru qu'une caricature insipide et révoltante. On sait qu'aux premières représentations de l'ouvrage, en 1760[1], cette scène eut un assez grand succès; mais Rousseau n'avait pas alors autant de disciples qu'aujourd'hui, ni des adorateurs aussi fanatiques : la pantomime de Préville, qui a trouvé bon de laisser le rôle à Dugazon, pouvait rendre aussi ce jeu de théâtre plus gai, plus piquant. Quoi qu'il en soit, la facétie a déplu cette fois-ci universellement, et quelques manœuvres qu'ait employées l'Aristophane Palissot pour la faire reprendre, il n'a pu y réussir.

1. Voir tome IV, page 238 et suivantes.

— *Le Déserteur* de M. Mercier, représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le mardi 25, est imprimé depuis si longtemps, et il a été joué si souvent sur tous les théâtres de la province, que nous nous dispenserons d'en faire ici l'analyse. Il suffira de dire que ce drame a eu le même succès à Paris que partout ailleurs, et il est bien à présumer que les principaux rôles du moins n'ont jamais été mieux rendus qu'ils ne le sont par Mme Verteuil et par le sieur Granger. Quelque romanesque que soit le fond de cet ouvrage, quelque dépourvus de vraisemblance et de goût qu'en soient souvent la conduite, les incidents et le style, on ne peut nier qu'il ne soit rempli de situations fortes et touchantes, en général du plus grand effet. Si l'enchaînement de tant de situations vraiment dramatiques était plus naturel, si les scènes étaient tout ce que le poëte en voulait faire, si à la vérité du sentiment qu'elles devaient inspirer il n'avait pas substitué trop souvent de vaines déclamations d'une morale ampoulée et d'un héroïsme bourgeois; en un mot, si la maladresse du poëte ne détruisait pas souvent elle-même une partie de l'illusion, ce spectacle serait en vérité trop déchirant, l'effet n'en serait pas supportable.

— *Fabliaux, ou Contes du* XIIe *et du* XIIIe *siècle, traduits ou extraits d'après plusieurs manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques et les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine*, par M. Le Grand; nouvelle édition, cinq petits volumes in-12. Cette nouvelle édition est augmentée d'une diatribe contre les troubadours, où l'auteur répond aux critiques de la proposition avancée dans la préface de la première édition, que *la nature semblait avoir départi spécialement au Nord les dons éminents du génie*. Il veut bien convenir que le midi de la France a produit quelques hommes célèbres; mais il cherche à prouver, par une nouvelle énumération, que *toutes les provinces troubadouresques ensemble n'ont pas à citer un poëte du premier rang*. Rien n'est plus propre à favoriser cette opinion que l'ennuyeuse *Histoire des troubadours* de M. l'abbé Millot.

— *Poésies fugitives* de M. Lemierre, de l'Académie française, un volume in-8°. La plupart des pièces de ce recueil sont déjà connues; on y trouve une grande inégalité, des vers dignes d'Horace et de Chaulieu, et des pièces entières dont on serait tenté de faire honneur à la muse de MM. Fardeau et Du Coudray.

Il en est bien peu cependant, dans le nombre même des plus négligées, qui n'aient un coin d'originalité assez piquant, quelques traits d'un caractère vraiment poétique. Le malheur de M. Lemierre, eût dit Mme de La Fayette, est d'avoir le goût si fort au-dessous de son esprit et de son talent. Pour mériter d'être mis au nombre de nos plus grands poëtes, il ne lui a manqué qu'une oreille plus délicate, un goût plus sévère, un travail plus fini.

JUILLET.

Nous ne sommes point pressés de parler des *Confessions* de J.-J. Rousseau; des ouvrages de ce genre n'ont pas besoin d'être annoncés, ils le sont assez, même avant d'avoir paru. Ce qu'on peut être curieux de trouver à ce sujet dans nos feuilles, c'est un compte fidèle de la sensation que ces ouvrages ont faite, et c'est la tâche que nous allons essayer de remplir avec toute l'impartialité dont nous osons faire profession, en dépit de l'influence qui semble attachée au métier de journaliste.

Ce n'est que la première partie des *Confessions* de Jean-Jacques dont il s'agit; la seconde ne doit paraître que l'an 1800; mais, puisqu'il en existe très-sûrement, soit en France, soit en Suisse, deux ou trois copies autographes, il est bien permis de compter sur quelque hasard ou sur quelque infidélité qui se dispose à satisfaire un peu plus tôt notre curiosité. Cette première partie a paru telle que l'auteur l'avait faite, à quelques petites anecdotes près, que la pudeur de messieurs les éditeurs a cru devoir supprimer; de ce nombre sont l'histoire du moine qui voulut le violer, dans l'hospice des catéchumènes de Turin, et quelques détails trop naïfs de son roman avec la petite demoiselle Goton. A tout cela la postérité n'a pas perdu grand'chose.

S'il faut en croire les gens de lettres, surtout messieurs nos philosophes, ce qui eût été plus sage c'eût été de supprimer le livre en entier. Tout leur en paraît pitoyable; à peine daignent-ils faire grâce au style de deux ou trois morceaux sur les femmes et sur la campagne, où l'on ne peut guère se dispenser de trouver des peintures assez fraîches, romanesques à la vérité,

mais avec quelque reste d'éloquence et de chaleur. « Comment, ajoutent ces messieurs, comment imaginer qu'un homme fasse un livre dont l'effet le plus sûr est de le déshonorer lui-même? Ce projet cependant ne peut lui avoir été inspiré que par l'orgueil le plus fou, le plus révoltant. Quel intérêt pouvait-il supposer qu'on aurait de savoir que Jean-Jacques éprouvait, dans son enfance, une volupté délicieuse à recevoir le fouet de la belle main de Mlle Lambercier; que le charme de cette sensation lui laissa des goûts qu'il conserva toute sa vie, et que sa chaste timidité ne lui permit malheureusement jamais de satisfaire à son gré; qu'en apprentissage chez un graveur, il volait avec assez d'adresse des pommes au fond d'une dépense[1], ou pissait ingénieusement dans la marmite de sa voisine? Importe-t-il plus à ses lecteurs de savoir qu'il fut laquais à Turin, et qu'il se reprocha toute sa vie d'avoir accusé la servante de la maison où il était du vol qu'il y fit de je ne sais quel ruban d'argent? que, précepteur à Lyon, il faisait semblant d'avoir gâté du bon vin d'Arbois dont on lui avait confié le soin, pour le boire à son aise en son petit particulier? que sa sublime amie Mme la baronne de Warens, avec un caractère sensible, un tempérament froid, partageait tranquillement ses faveurs entre lui et son jardinier, Claude Anet ? qu'à la mort de ce pauvre Claude Anet, il fut ravi d'hériter d'un bel habit noir dont leur patronne venait de gratifier peu de temps auparavant le défunt? qu'au retour d'un petit voyage en Provence, il se vit bientôt remplacé lui-même, dans les bonnes grâces de la sensible baronne, par Courtille, un garçon perruquier, dont il consentit à demeurer le mentor et l'ami, mais dont, par un excès de délicatesse que la bonne dame dut trouver fort déplacé, il ne voulut jamais être le rival, etc. »

Hé bien, oui, messieurs, toutes ces sottises, toutes ces inepties occupent une grande partie des *Confessions* de Jean-Jacques; celles que vous n'avez point rappelées ne valent peut-être guère mieux, à la bonne heure, nous en conviendrons; mais en sera-t-il moins vrai qu'avec ce fonds, tel qu'il est, J.-J. Rousseau a fait un livre qu'on lit avec intérêt, qu'on se plaît même à relire, malgré le mépris, malgré le dédain avec lequel vous avez affecté

1. Dans les maisons particulières, lieu où l'on serre les provisions et différents objets destinés à la table. (LITTRÉ.)

d'en parler, malgré l'ordre exprès que vous aviez donné à tous les journaux qui vous sont dévoués de n'en faire aucune mention, ni en bien ni en mal? On ose, messieurs, vous défier tous de hasarder un essai de ce genre, et de le faire avec le même succès, quelque puissant que soit l'ascendant de la philosophie, et celui des grands talents que vous lui avez consacrés.

« J'ai entendu parler, disait M. Watelet, d'un cuisinier du Régent qui s'avisa un matin de prendre ses vieilles pantoufles, de les hacher bien menu, et d'en faire un ragoût que toute la cour trouva délicieux; » c'est à peu près l'essai que Jean-Jacques a voulu faire dans ses *Confessions*, et ce tour de force ne lui a guère moins bien réussi. Il fallait en effet tout le courage du philosophe de Genève pour concevoir le projet d'une telle entreprise, et toute la magie de son talent pour en rendre l'exécution intéressante; mais il y a lieu de croire que, si le charme du style était le seul mérite de ce singulier ouvrage, il n'attacherait pas autant qu'il le fait, surtout à une seconde lecture.

En convenant que ces mémoires sont remplis de disparates, d'extravagances, de minuties, de platitudes si vous voulez même, de faussetés (nous en pourrons citer une à la fin de cet article), il serait difficile de n'y pas reconnaître du moins l'intention que l'auteur a eue de se montrer à ses lecteurs tel qu'il fut, ou tel qu'il se crut de bonne foi; et, avec cette intention, il est une sorte d'intérêt dont l'ouvrage ne saurait manquer; la manière dont un homme comme Rousseau se rend compte à lui-même de ses plus secrets sentiments, de la première origine de toutes ses pensées et de toutes ses affections, quelque défectueuse qu'elle soit et quelques préventions qui puissent s'y mêler, offrira toujours une instruction assez utile sur l'art de nous observer nous-mêmes, et de pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés de notre conduite et de nos actions. Malgré la différence qu'il peut y avoir entre les hommes à certains égards, ils se ressemblent si fort à tant d'autres que l'on peut bien assurer que l'homme qui s'est le mieux observé lui-même est sans doute aussi celui qui connaît le mieux les autres. Que de scènes intéressantes, que de sensations oubliées et de notre enfance et de notre première jeunesse, la lecture de ces Mémoires ne rappelle-t-elle point à notre souvenir? et quel est l'homme assez malheureux pour ne

pas sentir le charme attaché au plaisir d'en retrouver la trace, et de se dire à soi-même avec le poëte des *Fastes :*

Jours charmants, quand je songe à vos heureux instants,
Je pense remonter le fleuve de mes ans,
Et mon cœur enchanté, sur sa rive fleurie
Respire encor l'air pur du matin de la vie?

Quelle vérité, quelle fraîcheur et quelle vivacité de pinceau dans l'histoire du grand noyer de la terrasse de Bossey, dans la peinture de sa première entrevue avec Mme de Warens, dans celle de ses timides et infortunées amours pour la belle marchande de Turin; dans le récit des brillantes espérances fondées sur les merveilles d'une fontaine de Héron [1]; dans les aveux naïfs de son engouement pour l'ami Bâcle, et, quelques années après, pour le sémillant Venture de Villeneuve; dans le récit si simple et si séduisant de l'heureuse soirée de Thunn, entre Mlle Galley et son amie, etc.! Quel excellent portrait que celui de M. le juge-mage Simon! Le roman de Scarron n'en a point de plus comique; ce qui ne l'est pas moins sans doute, c'est la désastreuse histoire du concert de Lausanne et la rencontre de l'archimandrite de Jérusalem. Un tableau plus charmant encore est celui de cette nuit passée, à la belle étoile, dans la niche d'un mur de terrasse, près de Lyon, après laquelle il ne restait plus au pauvre Jean-Jacques que deux pièces de six blancs; ce qui ne l'empêchait point d'être de bonne humeur, et d'aller gaiement chercher son déjeuner en chantant, tout le long du chemin, une cantate de Batistin; bonne cantate, qui lui valut plus d'un excellent dîner, et qui rétablit pour quelque temps sa petite fortune! Son séjour aux Charmettes offre non-seulement une foule de peintures champêtres remplies de grâce et de sensibilité; on y suit encore avec intérêt la marche de ses études et les premiers développements de son génie et de ses pensées. On se repose de cette partie plus sérieuse de l'ouvrage en l'accompagnant dans son voyage à Montpellier, où, sous le nom anglais de M. Dudding, il fut un peu moins sot dans ses galanteries qu'il ne l'avait été jusqu'alors sous le sien. La dame qui voulut bien se charger de lui donner

1. Ingénieux appareil, inventé par Héron d'Alexandrie au IIe siècle avant notre ère, dans lequel l'air, comprimé par une certaine quantité d'eau, en fait jaillir d'autre au-dessus du niveau de la première. (LITTRÉ.)

des leçons dont il avait si grand besoin n'est désignée que sous le nom de N***; nos mémoires secrets nous ont révélé que c'était une dame de Nicolaï[1]. Pourquoi le laisser ignorer à la postérité? « C'est près d'elle, dit-il, que je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines; ce sont les premières et les seules que j'aie ainsi goûtées, et je puis dire que je dois à Mme N*** de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir. » Un si grand service rendu à un des sages de nos jours était bien fait, ce me semble, pour consacrer son nom à la mémoire des siècles à venir.

Il est sans doute assez vraisemblable que Jean-Jacques s'est permis plus d'une fois d'orner le récit de ses aventures de tous les agréments dont il a pu le croire susceptible; mais ce qui nous persuade au moins que, s'il n'a pas toujours été exactement vrai, il a presque toujours été parfaitement sincère, c'est que, sans paraître le chercher, il ne dit presque rien des circonstances de sa vie, des dispositions particulières de son enfance et de sa première jeunesse, qui ne serve à expliquer très-naturellement toutes les bizarreries et toutes les inconséquences connues de son caractère et de sa manière d'être.

Le développement de ses passions fut excessivement précoce et celui de sa raison fort lent. A huit ans, il avait lu tous les romans, et cette lecture lui avait donné une intelligence unique à son âge sur les passions. « Je n'avais, dit-il, aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais point encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. »

1. A partir de la deuxième édition des *Confessions* (1790, 7 vol. in-8°), le texte porte *Mme de Larnage*. Selon Musset-Pathay, la famille de cette dame, qui habitait Bourg-Saint-Andéol près de Pont-Saint-Esprit (Gard), y était complétement éteinte en 1821. Elle était sans doute alliée aux familles de Nicolaï d'Arles et de Montpellier, et non à celle qui fournit une si longue dynastie de premiers présidents à la Chambre des comptes de Paris, bien que cette maison fût originaire, elle aussi, du Bourg-Saint-Andéol. Nous devons cette remarque curieuse à l'obligeance de M. de Boislisle, le savant éditeur de Saint-Simon, à qui les archives et la généalogie des Nicolaï sont depuis longtemps familières.

A vingt-cinq ans, il n'avait encore fait aucune étude suivie. Livré entièrement à ses propres forces, il était réduit à chercher seul la route des connaissances qu'il désirait d'acquérir. Voici de quelle manière il caractérise lui-même la trempe originale de son esprit et de son génie : « Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; et au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement : je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous pas vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changements de scène, il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable, et qui dure assez longtemps; toutes les décorations sont entremêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverser. Cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais su premièrement attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui se sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé...

« Non-seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent à recevoir. J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur. Cependant je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe; mais ensuite tout cela me regarde; je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance : rien ne m'échappe. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, et il est rare que je me trompe..... »

Le besoin auquel il fut exposé pour ainsi dire au sortir de son enfance, les durs traitements qu'il éprouva dès sa plus tendre jeunesse après avoir commencé à être élevé avec une

grande douceur, la vie errante et vagabonde qu'il mena depuis l'âge de quinze ans, le contraste perpétuel des idées romanesques qui avaient séduit de si bonne heure son imagination, avec toutes les peines et toutes les humiliations auxquelles il fut si longtemps en butte, ces causes réunies durent sans doute aigrir son caractère, irriter sa sensibilité, rendre son humeur ombrageuse et susceptible.

Il s'est peint lui-même, dans plusieurs endroits de ses Mémoires, avec de grandes dispositions pour l'ingratitude; mais ce vice chez lui semble tenir bien moins à un cœur dépravé qu'aux noires préventions que lui avaient inspirées ses malheurs contre toute la nature humaine : ces préventions furent portées enfin à un excès qui le rendit véritablement fou. Les germes d'une si triste folie se trouvent déjà dans ses *Confessions*; mais on les voit se développer d'une manière plus affligeante encore et dans ses *Promenades du rêveur solitaire*, et dans l'ennuyeux rabâchage des Dialogues qu'il a intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, ou Jean-Jacques juge de Rousseau.

La fausseté que nous avons promis de relever à la fin de cet article, la voici : Rousseau, en parlant du projet d'un voyage à pied en Italie avec MM. Diderot et Grimm, ajoute : « Tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel Grimm ne trouvait rien de si plaisant que de faire faire à Diderot beaucoup d'impiétés et de me faire fourrer à l'Inquisition à sa place... »

Cela est sans doute assez gai; mais il nous est bien prouvé que jamais plaisanterie n'a été plus injustement défigurée : le fait est que, dans le roman de ce voyage où M. le baron d'Holbach jouait un grand rôle, c'était à lui que devait arriver le premier malheur. Il était arrangé qu'il tomberait dans un trou en prêchant la prudence à son ami Diderot; que celui-ci se ferait mettre à l'Inquisition à Rome, Rousseau sous les plombs à Venise, et que M. Grimm, désespéré de l'infortune de ses trois amis, en perdrait la raison, et serait enfermé dans l'Hôpital des fous à Turin. Voilà la seule version véritable, et l'on nous saura gré, sans doute, des recherches que nous avons faites pour la rétablir dans toute son intégrité.

Au reste, Jean-Jacques n'est pas le seul homme célèbre qui ait eu la fantaisie de se confesser à la postérité. Saint Augustin

en avait donné l'exemple, à sa manière, dans ses *Confessions*; Cardan, le subtil Cardan, l'avait imité dans son livre *de Vita propria*, ouvrage plein de folie et de superstition, mais où l'on trouve pour le moins autant de naïvetés, autant d'aveux secrets, autant de menus détails très-intérieurs et très-bizarres, que dans les Mémoires de Rousseau. L'article le plus attendrissant des confessions du médecin de Pavie est celui où il déplore la maligne influence de son étoile, qui, pendant les dix plus belles années de sa vie, de vingt à trente, le rendit absolument incapable de jouir d'aucune femme, et l'obligea même encore, à soixante-quatorze ans, de se ménager trop à cet égard pour ne pas beaucoup affaiblir son estomac : *Veneri neque immoderate incubui... nunc manifeste ventriculum labefactat.* Cardan et saint Augustin avouent, comme Jean-Jacques, leur goût pour le vol.

Il y a des aveux plus extraordinaires encore dans les *Aventures du sieur d'Assoucy*, écrites par lui-même ; livre assez rare, mais assez mauvais pour mériter de l'être[1]. Une confession plus étonnante et sûrement beaucoup plus instructive et beaucoup plus agréable que toutes celles dont nous venons de parler, n'est-ce pas celle que le cardinal de Retz a faite dans ses *Mémoires*, et qu'il y a faite si facilement, avec tant de naturel, tant de simplicité, qu'il ne paraît pas même avoir songé à ce qu'il en aurait pu coûter à tout autre qu'à lui pour faire et pour dire les mêmes choses? « Conçoit-on, dit le président Hénault en parlant des *Mémoires* du cardinal, qu'un homme ait le courage ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi ? » L'amour-propre a toujours ce courage lorsqu'il est sûr de l'impression qui pourra le dédommager du sacrifice qu'il semble faire de lui-même, et c'est l'idée qui a sans doute encouragé la sincérité de tous ceux qui se sont avisés d'écrire leur propre histoire.

1. *Les Aventures de Monsieur d'Assoucy.* Paris, 1677, 2 vol. in-12. En 1679, le même fit paraître *les Aventures d'Italie de Monsieur d'Assoucy*, Paris, in-12. Ces deux séries ont été réimprimées par M. Émile Colombey, avec préface et notes, sous le titre de *Aventures burlesques de Dassoucy* (Delahays, 1858, in-18).

VERS POUR LE CHIEN DE Mme DE LA REYNIÈRE

OFFRANT UNE VESTE A M. DE LA REYNIÈRE LE JOUR DE SA FÊTE, PAR M. L'ABBÉ ARNAUD.

Tu dois peu chérir les Anglais,
Le beau nom de Mylord te déplairait peut-être;
Et pour te bien prouver que je suis né Français,
J'ai pris l'habit d'un petit-maître.
De l'amitié je suis l'ambassadeur;
Fidèle comme ma maîtresse,
Je porte à tes genoux nos vœux pour ton bonheur,
Et le tribut de sa tendresse.
Pour me donner l'air grave on n'a négligé rien;
De mon habit pardonne l'imposture,
D'un homme en vain j'ai la parure;
Je sens auprès de toi battre mon cœur de chien.

ÉPIGRAMME

PAR M. DE PIIS.

Frusteau, barbouilleur de tavernes,
De plus en plus se négligeant,
Produit par jour cent balivernes
Qui lui produisent peu d'argent.
On ne sait point s'il aspire à la gloire;
Mais ce qu'on sait par des rapports très-sûrs,
C'est que son nom se lit sur tous les murs,
Hormis sur ceux du Temple de Mémoire.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE Mme LA BARONNE D'ERLACH

A Mme DE VERMENOUX.

De Berne, le 4 juillet 1782.

« Il n'était pas difficile de deviner que Genève serait pris; mais, pour imaginer qu'après avoir rompu les ponts, placé quarante-cinq pièces de canon sur les remparts, dépavé la ville, établi des hôpitaux, tout cela finirait par tirer des coups de fusil aux étoiles, il fallait un peu de pénétration; et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que tous ces Césars étaient constamment sur les remparts à regarder travailler, à ouvrir la tranchée, et à établir des retranchements. On dirait qu'ils n'avaient d'autre but que

d'écrire un livre sur la tactique, et qu'ils ont fait venir les maîtres chez eux. Ils pourront à présent traiter la partie des garnisons; ils en ont une franco-berno-piémontaise, et l'on va s'occuper à leur donner une forme de gouvernement plus propre à maintenir leur tranquillité et celle de leurs voisins. Ceux qui m'ont paru le plus à plaindre sont les otages, dont le sort a été affreux pendant leur détention. Nous avons appris hier toutes ces nouvelles. Notre Conseil souverain s'est assemblé, et l'envoyé a commencé par dire : *Post tenebras lux*. C'est la devise de Genève, et c'était le moment de la rappeler. Il faut espérer que ce jour qui leur est rendu sera désormais sans nuage, et que le passé leur servira de leçon. Mais, dites-moi, ma chère cousine, de quel parti étiez-vous? J'entends avant la barbarie du 8 avril; car depuis il n'y avait pas moyen de balancer. Pour moi, j'avais tant entendu parler pour et contre, que j'étais presque réduite à la neutralité, et rien ne me gêne davantage. J'admire fort le vénérable équilibre; mais il est impossible de le conserver; il faut que mon petit suffrage se glisse dans un des bassins; il est vrai qu'il est si léger qu'on ne s'en aperçoit pas. J'étais donc dans un grand embarras. On accusait les négatifs d'avoir traité les autres avec mépris, et de tous les torts c'est le moins pardonnable et le moins pardonné dans une République; d'un autre côté, les représentants, en criant à l'oppression, commençaient à opprimer. Convaincue de l'un et de l'autre, je me trouvais dans ce triste équilibre, et je m'y tenais avec la mauvaise grâce d'un débutant sur la corde et qui a peur de tomber. Enfin me voilà les pieds par terre, et je jouis de la sûreté de cette position... Ma chère cousine, je vous parle trop de Genève; je fais comme les plaideurs qui ne s'occupent que de leurs procès et qui plaident avec la patience des auditeurs; je crains d'avoir abusé de la vôtre, et je ne vois pas de meilleur moyen de faire taire mes scrupules que de vous parler bien vite de ma tendre et sincère amitié..., etc. »

— *Recueil d'épitaphes sérieuses, badines, satiriques et burlesques,* par M. D. L. P.; deux volumes in-12. Il faut dire de ce recueil ce qu'on a déjà dit de tant d'autres; quelques pièces vraiment précieuses, beaucoup de médiocres, un bien plus grand nombre de mauvaises. Le tort le plus réel de celui-ci est d'être

de M. de La Place, qui, ayant fait lui-même beaucoup d'épitaphes, s'est cru obligé, par un excès de tendresse paternelle, de les y conserver toutes; elles occupent presque un tiers de son volumineux recueil; et de toutes celles-là il n'y en a pas quatre, en conscience, qui ne soient détestables.

STANCES A Mlle CLÉOPHILE
CI-DEVANT DANSEUSE EN DOUBLE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE [1],
PAR M. DE LA HARPE, L'UN DES QUARANTE.

L'inconstance et l'artifice
Partout remplaçaient l'amour :
Toujours soumis au caprice,
Son pouvoir était d'un jour.
« Mes feux, dit-il, vont s'éteindre :
Ils devaient tout animer.
Que les mortels sont à plaindre!
Ils ne savent plus aimer. »

Pour prévenir cet outrage,
Il épuise ses efforts
Sur le plus charmant ouvrage
Qu'embellissent ses trésors.
Or, jugez s'il est habile,

1. Il y a quelques années, une des plus agréables sultanes du sérail de M. le prince de Soubise. Une maladie trop cruelle l'ayant réduite dans un état aussi déplorable que celui où se trouva la jolie suivante de l'auguste Cunégonde, grâce au cordelier son confesseur, elle fut obligée de renoncer au théâtre. Échappée enfin au plus affreux fléau du meilleur des mondes, elle n'y a perdu qu'une partie du palais et de la luette; aujourd'hui l'on sait se passer de tout cela. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter des charmes qui lui restent, en voyant l'illustre auteur de ces vers s'enchaîner si publiquement à son char. Il en est épris comme pourrait l'être un jeune homme de quinze ans, et s'affiche partout avec elle aux promenades, à la Redoute, au spectacle, à l'Académie même, au grand scandale des lettres, de la philosophie, et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui se croyaient jusqu'ici de véritables Aspasies en honorant ce grand homme de leurs bontés. Quelle humiliation en effet pour ces bonnes dames d'apprendre que l'ingrat, en aimant une petite danseuse sans principes, sans métaphysique ni dans la tête, ni dans le cœur, les oublie si parfaitement, qu'il croit n'avoir jamais aimé! Eh! mesdames, ne l'avait-il pas dit lui-même dans son *Molière à la nouvelle salle?*

Après les goûts usés viennent les fantaisies;
On cherche les Laïs après les Aspasies;
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.

(MEISTER.)

L'enfant maître des humains :
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Lui-même avec complaisance
Vit son prodige nouveau :
Les Grâces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
Le dieu dit : « Je suis tranquille,
Rien ne peut plus m'alarmer ;
Quand ils verront Cléophile,
Ils voudront encor aimer. »

Quelle grâce enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit!
Elle charme, elle intéresse,
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus indocile
Contre elle ose en vain s'armer;
Un regard de Cléophile
Est un ordre de l'aimer.

Quoique Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois;
Quoique Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois,
Par une erreur trop facile
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois près de Cléophile
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux! que ma muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur!
Ma voix, à l'amour docile,
N'a qu'un refrain à former :
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

LE CHARDONNERET EN LIBERTÉ,

FABLE ATTRIBUÉE A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Un beau chardonneret venu du Canada
(On fait cas surtout de ceux-là
Pour la simplicité de leur noble plumage) [1]

1. « Le chardonneret du Canada, dit M. Valmont de Bomare dans son *Diction-*

D'une dame de haut parage
Était l'esclave. Bon! c'était pis que cela :
Le pauvre oiseau vivait enchaîné dans sa cage,
Payant, par mille efforts d'adresse et de courage,
Ce qu'à tous les oiseaux la nature donna,
Le boire et le manger [1]. Un jour il s'échappa.
Le voilà sur un arbre; on crut pouvoir l'y prendre.
Chacun dans le jardin se hâte de descendre.
Les plus sages disaient : *Voilà l'oiseau perdu.*
La dame imprudemment ordonne de lui tendre
Le lien qu'il avait rompu.
Bel appât! franchement cette dame était folle.
Il s'envola plus loin. « Eh bien, qu'alors mes gens
Tâchent de l'engager à revenir céans,
Et je lui donne ma parole
Qu'il sera libre désormais.
— Libre! eh! ne l'est-il pas? dit l'un d'entre eux encore.
Essayons cependant...; » mais ce fut sans succès.
« J'ai, répondit l'oiseau, ce que tu me promets :
A ta dame il faudrait quelques grains d'ellébore.
Qu'ai-je besoin de ses bienfaits?
Sers-la, toi, c'est ton lot, rampe sous sa puissance.
Moi, je chéris l'indépendance,
Et vivent les chardonnerets!
Une fois hors de cage, ils n'y rentrent jamais. »

D'un tableau qui paraît choquer la vraisemblance,
Permis à qui voudra de s'appliquer les traits.
Sur le nom de la dame on voit que je me tais :
Honni soit donc *qui mal y pense.*

VERS IMPROMPTUS A Mme DE VERMENOUX
QUI SE PLAIGNAIT DE CE QU'ON N'AVAIT POINT SONGÉ A CÉLÉBRER SA FÊTE; ELLE AVAIT ÉTÉ FORT MALADE PEU DE JOURS AUPARAVANT.

Pour célébrer la fête de Germaine
J'invoquais tous mes dieux, les Muses et l'Amour,
Les Arts et l'Amitié. Tous m'ont dit tour à tour :
Sa fête, c'est la mienne;

naire d'histoire naturelle, ressemble beaucoup à un serin dont la queue, les ailes et la tête, seraient noires. » (MEISTER.)

1. Des oiseliers sans pitié dressent, pour le vendre mieux, le chardonneret à tirer deux seaux qui contiennent son eau et sa graine, et qui sont suspendus à une poulie dans une cage ouverte où il est attaché à une chaîne. (*Id.*)

Mais Germaine a souffert; pour chanter ce beau jour,
Il est encor, hélas! trop voisin de ma peine.

LETTRE DE M. MOULTOU

SUR LA DERNIÈRE RÉVOLUTION DE GENÈVE.

« Oui, monsieur, le sort de Genève est triste; et il eût été bien facile de prévenir tant de malheurs; mais les hommes... les chefs de parti... Si ceux qui ont dirigé les nôtres ne sont pas également coupables, ils ont été également passionnés et imprudents. Comment n'ont-ils pas prévu ce qui arrive? Depuis deux ans, je jugeais ces affaires désespérées, et j'avais cherché à la campagne le repos et la paix. Qu'il s'en faut que je les y aie trouvés! Non, jamais je ne passerai des jours plus cruels que les derniers qui ont lui sur cette malheureuse république. C'est un vrai miracle de la Providence que les Genevois aient renoncé à une défense inutile, qui les aurait immortalisés et perdus. Ils en avaient pris, à la face de l'Europe, l'engagement solennel; ils avaient déclaré que des hommes libres pouvaient être détruits, non soumis, et, après un tel langage, la seule ressource qui reste à un peuple plein de courage et d'honneur, c'est de périr. Aussi qui jugerait le peuple de Genève d'après les derniers événements s'en ferait une bien fausse idée. Ce sont ses chefs qui l'ont mis en contradiction avec lui-même, et qui, livrant seuls la ville, à son insu, ont mérité, ou son mépris s'ils ont agi par faiblesse, ou son éternelle reconnaissance s'ils l'ont fait par un excès de vertu. Deux ou trois fois, les cercles assemblés avaient décidé qu'il fallait défendre la ville, et les chefs consternés avaient paru acquiescer avec joie à cette résolution; ils virent même qu'il était inutile de les consulter encore, qu'ils auraient toujours la même réponse. En conséquence, ils proposèrent qu'on formât un comité d'élite composé de la vingtième partie de la nation, et qu'il fût autorisé par elle à prendre toutes les résolutions que les circonstances rendraient nécessaires. Cette proposition fut acceptée sans balancer; on n'y vit qu'un moyen sage de mieux assurer la défense.... Mais la première question que les chefs firent à ce comité fut s'il convenait de défendre la ville ou de se rendre; à la pluralité de quatre-vingt-douze contre quatre, la défense fut résolue, cependant après avoir *mis hors de la ville*

les otages et le reste des négatifs. Cette résolution était noble et touchante ; elle n'en convenait pas mieux aux chefs; il supplièrent qu'on délibérât une seconde fois; et à force de prières, d'éloquence et de raison, ils obtinrent enfin une espèce de pluralité pour se rendre; mais ceux qui persistaient dans leur premier avis frémirent de cette décision, protestèrent contre la perfidie; ils allaient avertir leurs concitoyens.... Ce fut pendant ces vains débats, et tandis que par la force même on empêchait les plus furieux de sortir de l'assemblée, que les otages furent délivrés, les portes de la ville ouvertes, et que les chefs prirent leurs passe-ports pour sortir. Il est inutile de dire le reste; et d'ailleurs comment vous exprimerais-je la rage et le désespoir de la généralité des citoyens, quand au milieu d'un sommeil que leurs pénibles travaux et leurs longues veilles avaient rendu nécessaire, et auquel ils avaient été invités par leurs chefs, ils entendirent, au lieu de la cloche d'alarme qui devait les appeler au rempart, ces cris affreux : « Nos chefs nous ont abandonnés, les étrangers sont dans la ville !.... » A ces désolantes voix, le désespoir est dans tous les cœurs; quelques-uns tournent leurs armes contre eux-mêmes, d'autres les brisent avec mépris, et les jettent loin d'eux; un plus grand nombre veut courir après les chefs, et laver dans leur sang la honte qu'ils leur ont imprimée; presque tous jurent d'abandonner une patrie qui leur reproche déjà de lui avoir survécu, et ils fuient avec leurs femmes et leurs enfants. Les chemins étaient pleins de ces malheureux fugitifs et retentissaient de leurs gémissements et de leurs larmes; deux chariots de dix enfants et de leurs deux mères vinrent dans un village voisin de celui où je suis ; les deux pères suivaient à pied, les bras pendants, les yeux fixés contre terre. Abîmés dans la honte et dans la douleur, ils semblaient vouloir se cacher à la nature entière; jamais spectacle ne m'a plus ému. Je ne les connaissais point, je ne me précipitai pas moins en sanglotant dans leurs bras : « Calmez-vous, leur dis-je, calmez-vous, vous trouverez une autre patrie. — Non, me répondirent-ils, car, en perdant la nôtre, nous avons aussi perdu l'honneur... » Et c'étaient de simples artisans qui me tenaient ce langage. Ah ! monsieur, quel peuple ! et il n'existera plus. Je sais que la liberté donne souvent trop d'énergie aux âmes; les Genevois en sont la déplorable preuve; mais pour des hommes cet excès ne vaut-il pas

mieux que celui de l'avilissement ? La sagesse des médiateurs peut réparer une partie de nos maux ; mais il n'est pas en eux de rendre aux Genevois leur grand caractère ; il tenait au sentiment vrai, mais exagéré, de leur indépendance : ce sentiment est pour jamais détruit.

« Voilà, monsieur, ce que j'ai pu recueillir ici de cette mémorable et fatale journée, qui pouvait l'être bien plus encore si l'on avait suivi l'enthousiasme des citoyens. Je n'ai rien dit que de vrai, et d'après le rapport d'hommes sages des deux partis qui étaient dans la ville. Il est impossible de blâmer les chefs du peuple de s'être opposés à une vaine défense qui n'aurait fait de la ville qu'un monceau de ruines. Il y avait une quantité de poudre immense, plus qu'il n'en aurait fallu pour soutenir trois siéges ; et comme les magasins sont peu sûrs, tous dans les remparts, on avait été obligé de la transporter dans des maisons ; le seul temple de Saint-Pierre en contenait plus de quinze cents barils : une seule bombe tombée sur un de ces dépôts mettait la ville en cendres. Mais pourquoi, dans cet état, annoncer une défense, et persuader au peuple qu'elle était possible ? J'ignore si ce fut l'ouvrage des chefs, mais, en ce cas, je ne sais comment ils pourraient s'en justifier. Ce sont d'ailleurs de très-honnêtes gens, qui peut-être furent aveuglés par leurs craintes. Ces otages, ce renversement du Conseil, tant de moyens violents si maladroitement employés, m'ont fait soupçonner depuis longtemps qu'ils voyaient trop les dangers qui les menaçaient, et que leur imagination les leur exagérait peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne puis encore tourner mes yeux sur cette déplorable ville ; je n'y ai pas mis les pieds depuis trois mois ; et, si je puis m'en dispenser, je n'y rentrerai plus, etc... »

— *Électre*, paroles de M. Guillard, auteur du poëme d'*Iphigénie en Tauride*, musique de M. Le Moine, élève de M. le chevalier Gluck, a été représentée, pour la première fois, par l'Académie royale de musique, le mardi 2. Le plan de cet opéra a toute la sévérité d'une véritable tragédie ; le spectacle en est triste et pompeux ; la musique en est si terriblement dramatique, qu'on ne peut guère lui reprocher plus de trois ou quatre traits de chant ; cependant le public a été assez bizarre pour l'accueillir avec froideur, et quoiqu'on se soit pressé de soutenir ce tragique

chef-d'œuvre par un fort joli ballet, il n'a pu se traîner au-delà de cinq ou six représentations ; ce qui prouve bien à M. Le Moine que les mêmes artifices ne réussissent pas également à tout le monde.

Le sujet d'*Électre* est si connu que nous n'entreprendrons point d'en donner une analyse détaillée. Il suffira d'observer que M. Guillard a suivi presque entièrement la marche de Sophocle ; son poëme n'est pour ainsi dire que le squelette de la tragédie grecque, rhabillé de toutes les guenilles de ce que nous voulons bien appeler notre poésie lyrique. Les changements les plus importants qu'il se soit permis tiennent à la scène du second acte entre Égisthe et Clytemnestre, scène dont il a puisé l'idée dans l'*Oreste* de M. de Voltaire, mais qu'il a enrichie d'un songe de Clytemnestre, ressource, comme l'on voit, tout à fait neuve. Ce n'est pas non plus Chrysothémis, comme dans Sophocle et dans Voltaire, qui aperçoit sur le tombeau d'Agamemnon ce poignard et ces offrandes qui lui donnent l'espérance qu'Oreste est de retour; c'est Électre elle-même; mouvement qui convenait bien moins au caractère de cette princesse qu'à celui de sa sœur, mais qui pouvait servir cependant à rompre un peu la monotonie d'un rôle où ce défaut semble presque inévitable. Il n'était pas aisé d'introduire beaucoup de spectacle dans un plan aussi austère que celui que voulait suivre M. Guillard.

La musique de M. Le Moine, que M. le chevalier Gluck refuse aujourd'hui de reconnaître pour son élève, n'est qu'une exagération des principes de cet illustre compositeur, et l'exagération du monde la plus maladroite ; ce sont des cris continuels et déchirants, de lourds effets d'harmonie, sans aucun chant suivi, sans aucun sentiment de ce qui est véritablement le charme de la musique. Il est bien vrai que, pour réussir à l'Opéra, c'est beaucoup de crier et de crier à perte d'haleine; mais encore est-il une façon de hurler plus ou moins originale, plus ou moins propre au caractère de la situation; et ces nuances, toutes prononcées qu'elles sont, paraissent avoir échappé entièrement à la sagacité de M. Le Moine. Quelques chœurs, la scène d'Électre espérant de revoir son frère, un ou deux morceaux du rôle de Chrysothémis, sont les seules choses qu'on puisse écouter sans peine.

— *Histoire de Charlemagne*, par M. Gaillard, de l'Académie

française[1]. Le but important de cette nouvelle *Histoire de Charlemagne*, comme celui de toutes les *Histoires* de M. Gaillard, est de prouver que la paix est préférable à la guerre. Bon Dieu ! quand M. Gaillard trouvera-t-il donc cela suffisamment prouvé ? Voilà plus de vingt volumes sortis de sa plume qui ne sont faits, comme il l'annonce lui-même, que dans cette louable intention. Le règne de Charlemagne est sans contredit un des plus beaux sujets dont l'histoire puisse s'occuper. M. Gaillard a fait toutes les recherches qu'il fallait faire pour le bien traiter, et cette *Histoire* n'en est pas moins un des plus ennuyeux livres que nous ayons vus depuis longtemps. Elle a fait ressouvenir du mot de Fréron sur je ne sais quelle *Histoire de Charlemagne* qui parut il y a douze ou quinze ans : « *Cette histoire*, disait-il, *est comme l'épée de Charlemagne, longue et plate.* »

— *L'A-propos du moment*, brochure de cinquante-quatre pages in-8°, avec cette épigraphe tirée de l'*Histoire des parlements* de Boulainvilliers : *Les ressources les plus abondantes d'un monarque français ne sont pas dans les caisses ou le crédit des gens d'affaires et de finances, mais dans l'amour généreux de son peuple*[3]. Ce hardi pamphlet est l'explosion d'un zèle vraiment patriotique, mais qui, frappé trop vivement des abus de l'administration financière, en exagère les conséquences et s'égare quelquefois dans les espaces vagues de la doctrine économiste. Sans vouloir y suivre l'auteur, sans approuver l'emportement ou l'indiscrétion de son éloquente diatribe, il est impossible de ne pas en trouver le style, dans ses négligences mêmes, plein d'énergie et de chaleur, il est impossible de n'y pas reconnaître avec intérêt ce caractère de vérité, cet abandon toujours si puissant d'une âme forte et sensible : ce sont les offres généreuses faites par toutes les classes de la nation pour y réparer le désastre de notre escadre sous les ordres de M. de Grasse qui ont excité l'enthousiasme de l'anonyme et sont devenues pour ainsi dire le foyer de ses réflexions.

1. Paris, 1782, 4 vol. in-12.

2. Nous ne connaissons d'autre morceau historique sur Charlemagne que l'*Histoire du règne de Charlemagne*, par La Bruère, 1745, 2 tomes in-12. Sans doute c'est de ce livre, mais bien postérieurement à son apparition, que Fréron a porté ce jugement, qui du reste s'applique fort bien à cet ouvrage vide et superficiel. (T.)

3. L'auteur nous est inconnu.

AOUT.

Il n'y a guère plus de deux mois que le poëme des *Jardins* a paru, et l'on en a déjà fait une demi-douzaine de critiques, dont quelques-unes ne manquent assurément ni d'esprit ni de malignité. La seule défense que M. l'abbé Delille ait opposée à toutes ces attaques, et c'est la meilleure sans doute, quoiqu'elle ne soit pas à l'usage de tout le monde, a été de laisser multiplier en silence les éditions de son ouvrage; on en est actuellement à la septième, et ces éditions se sont succédé plus rapidement encore que les libelles où on le déchirait avec un zèle si louable et si littéraire.

De toutes les critiques du poëme des *Jardins*, la plus amère, la plus injuste peut-être, mais aussi la plus piquante, est une *Lettre de M. le président de *** à M. le comte de ****[1]; elle est d'un jeune homme qui s'est fait appeler longtemps M. de Parcieux, et qui, n'ayant pu prouver le droit qu'il avait de porter ce nom, s'en est vengé fort noblement en prenant celui du chevalier de Rivarol, lequel, dit-on, ne lui appartient pas mieux, mais dont il faut espérer qu'il voudra bien se contenter, tant qu'on ne l'obligera pas à en chercher un autre.

La première idée du critique porte sur le sort qu'éprouvent communément tous ces ouvrages si vantés dans les cercles et dans les soupers dont ils ont fait les délices, lorsqu'on les voit exposés au grand jour de l'impression, dépouillés de tout l'artifice et de tout le prestige attaché aux lectures particulières: « Ce sont, dit-il, des enfants gâtés qui passent des mains des femmes à celles des hommes. » Si l'analyse générale qu'il fait du poëme n'est pas très-exacte, elle est du moins assez plaisante. « Dans le premier chant, dit-il, l'auteur entreprend de diriger *l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages*; dans le second, *les fleurs, l'eau, les ombrages et les gazons*; dans le troisième et dans le quatrième, il dirige encore *les ombrages, les fleurs, les gazons et les eaux*. Ce cliquetis, ce désordre, qui règne avec art dans tout le poëme, déroutent et fatiguent ses amis, qui n'ont,

1. Elle est datée du *château du Creuset*. C'est la *Réponse du comte de **** qui renferme la critique du poëme. (T.)

pour se délasser, qu'une continuité de préceptes, des semblants d'épisodes, une maigreur générale et un défaut absolu d'intérêt et de mouvement; car, bien que le poëte ait varié son mécanisme et donné à son vers des attitudes différentes, ce n'est après tout qu'une volubilité de rhythme, un mouvement intestin, et le poëme ne marche pas; on peut le prendre et le commencer, le quitter et le reprendre à chaque page, sans que le plan et le sens même en souffrent... » Essayons de réduire ces exagérations à leur juste valeur.

Le plan du poëme de l'abbé Delille, sans être fort ingénieux, n'est cependant pas aussi absurde que M. le chevalier de Rivarol voudrait nous le persuader. Il est question, dans le premier chant, du choix des sites et de la disposition générale du terrain; dans le second, de la culture des arbres; dans le troisième, des gazons, des fleurs et des eaux, dans le quatrième, de la manière dont la sculpture et l'architecture peuvent orner les jardins. Quel est le poëme de ce genre dont la conduite soit beaucoup plus heureuse? Un poëme à la fois didactique et descriptif! voilà malheureusement deux raisons trop éprouvées pour manquer de chaleur et d'intérêt; plus méthodique, il n'en eût été que plus froid; plus libre dans sa marche, il n'en eût été que plus confus. L'art des transitions plus ou moins faciles, plus ou moins piquantes, est peut-être le seul qu'on doive exiger dans ce genre de poésie, quant au plan; et la ressource des épisodes, l'unique moyen de réchauffer sa langueur naturelle. Ce n'est presque jamais du fond du sujet que peut naître l'intérêt du poëme didactique ou descriptif; tout tient à l'imagination du poëte; ce sont des objets inanimés, il n'y a qu'un souffle divin qui puisse leur inspirer le mouvement et la vie.

Nous sommes forcés d'avouer qu'en se renfermant même dans ce cercle de beautés, dont la poésie didactique et descriptive nous paraît susceptible, on pourra trouver beaucoup de choses à désirer dans le poëme des *Jardins;* mais du moins n'aura-t-on pas alors l'injustice de lui reprocher ce qui n'est que le défaut du genre et non celui du talent. La nation française est la nation la moins poétique de l'Europe. Elle n'aime, elle ne connaît guère que deux espèces de poésie, les chansons et le théâtre : tout ce qui ne l'amuse pas autant qu'une chanson, tout ce qui ne l'intéresse pas autant qu'un drame, lui paraît froid et languissant.

Le tort le mieux senti du poëme des *Jardins* est donc de n'être ni chanson ni drame; un autre, qui ne l'est guère moins, c'est de manquer d'idées et d'esprit. Y en a-t-il beaucoup plus dans les *Géorgiques* de Virgile? Je ne le pense pas; mais on y trouve à la vérité ce qu'on chercherait inutilement encore dans l'ouvrage de l'abbé Delille, une grande richesse d'images, une grande variété de mouvements, une sensibilité vraiment poétique, des épisodes pleins de mouvement et d'intérêt. La marche du poëme des *Jardins* est on ne peut pas plus uniforme : ce sont des préceptes dont les formules éternellement répétées fatiguent bientôt le lecteur; ces préceptes sont suivis ou précédés de quelques traits de critique assez heureux, mais tenant presque tous à la même idée; des descriptions composées de vers brillants, harmonieux et pittoresques, mais formant rarement de grands tableaux, sont, pour ainsi dire, les seuls épisodes du poëme; car pourrait-on appeler ainsi le petit morceau, déjà cité dans ces feuilles, sur l'O-Taïtien Potavéri, celui des Amours de Pétrarque et de Laure, l'Éloge du capitaine Cook, les Vœux pour la paix, et quelques autres également faibles?

Nous ne nous piquons que d'être justes; M. de Rivarol trouve beaucoup mieux à faire, et poursuit ainsi :

« Les amis de M. l'abbé Delille (pour des ennemis, je ne lui en connais pas.....), les amis de M. l'abbé Delille sont très-fâchés que, dans un ouvrage sur la Nature, il ait dédaigné cette sensibilité des anciens qui anime tout jusqu'aux moindres détails, et cette philosophie des modernes qui allie sans cesse les observations de la ville aux sensations de la campagne[1]; qu'il ait méprisé la mélancolie douce des Allemands et la richesse des imaginations anglaises. Mais si les indifférents veulent conclure de ces plaintes mêmes que M. l'abbé Delille n'a jamais eu ni *sentiment* ni *enthousiasme*, ses amis le disculpent très-bien, en disant qu'on doit chercher le secret du génie d'un écrivain dans la vie qu'il a menée; ils observent que M. l'abbé s'est trop dissipé avec tout Paris, et qu'il y a trop réussi par son enjouement et ses bons mots, pour qu'il ait songé à plaire aux âmes sensibles et mélancoliques. C'est dans la solitude qu'on approfondit son cœur

1. C'est ce que personne n'a su faire plus heureusement que M. de Saint-Lambert, et c'est ce qui doit assurer au poëme des *Saisons* un succès durable. (MEISTER.)

et sa langue, et M. l'abbé déteste la solitude; c'est aux champs que Virgile s'écriait : *O ubi campi!* et M. l'abbé n'aime pas les champs. Mais ils espèrent bien que ses tableaux légèrement esquissés et ses images de profil plairont aux gens du monde, sans leur causer la fatigue d'une seule sensation.

« ... Quoiqu'il manque de sensibilité, de philosophie et d'enthousiasme, et quoique M. de Saint-Lambert, Gessner et Thomson aient de tout cela, n'est-il pas admirable qu'il ait été placé fort au-dessus d'eux par la voix publique? et n'est-ce pas moins *un autre Virgile* que nous avons, comme on vient de l'imprimer[1]? Tant l'éclat des épithètes, quelques formes de style, le mécanisme de certains vers, et surtout la coquetterie des lectures particulières, ont excité le zèle des dames et des gens du monde[2]!...

« Mais au fond je suis charmé de vous dire, monsieur, que ses amis sont vraiment consternés de ne pas retrouver au poëme des *Jardins* quelque physionomie des *Géorgiques;* ils s'attendaient que leur poëte aurait rapporté du commerce de Virgile cette logique lumineuse qui enchaîne les pensées, les beautés, les épisodes au sujet, ces transitions heureuses, enfin ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible. »

Je me lasse de transcrire les observations malignes qu'accumule le détracteur d'un excellent poëte, d'un homme aimable et qui méritait plus d'égards.

Tout méchant qu'est ce persiflage, il renferme quelques traits de vérité. Le poëme des *Jardins* a été plus acheté qu'il n'a été lu, et beaucoup plus lu dans ce moment qu'il ne le sera dans l'avenir; on peut douter même qu'il ait ajouté infiniment à la réputation de l'auteur. Sa traduction des *Géorgiques* avait déjà prouvé tout son talent pour les vers ; les gens de lettres s'accordent même assez généralement à trouver dans la versification de ses *Géorgiques* un goût plus pur, une correction plus soutenue, moins de manières, et le mérite d'une plus grande difficulté vaincue. On voit, d'un autre côté, si peu d'invention dans le poëme des *Jardins*, tant de réminiscences, tant d'imitations des poëtes étrangers, et surtout de Pope et de Milton, qu'il ne paraît guère s'être élevé dans ce nouveau poëme au-dessus du rang qui lui était déjà si

1. *Mercure* de juin 1782.

2. Un homme d'esprit, qui avait des succès fous dans les sociétés, disait : *Où n'irai-je point, si les gens de lettres laissent dire les gens du monde?* (RIVAROL.)

bien acquis. A la bonne heure; il n'y en aurait pas moins d'ingratitude à ne pas le remercier d'avoir enrichi notre langue de tous les beaux vers dont le poëme des *Jardins* est rempli. S'il y a beaucoup de négligences dans le troisième chant, si dans tous les autres on rencontre de la sécheresse, de l'affectation, de la recherche et de l'uniformité, le style de l'ouvrage ne se distingue pas moins en général par une grande élégance, par le rhythme le plus flexible et le plus harmonieux. La peinture des jardins de Versailles et de Marly, la destruction de ce parc, le

Chef-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre et des ans,

le tableau des ruines de Rome, la Ferme, tous ces morceaux, restés dans le souvenir de toutes les personnes qui les avaient entendus, n'ont rien perdu à l'impression, et suffiraient pour prouver que personne depuis Racine n'a possédé, dans un degré plus éminent que M. l'abbé Delille, et tous les secrets de notre langue, et toutes les ressources de notre poésie. Remercions-le ainsi de ses *Jardins;* mais demandons-lui l'*Énéide*, qu'il nous promet depuis tant d'années. Traduire paraît être son vrai talent, et il n'y eut jamais un talent plus digne de traduire Virgile. *Munus Apolline dignum.*

VERS SUR M. LE COMTE DU NORD.

Lorsque d'une nouvelle Astrée
J'entendais célébrer l'empire glorieux,
Aux transports qu'inspirait sa puissance adorée
Une larme en secret s'échappait de mes yeux.
Immortelle, sans doute au sein de l'Empyrée
Elle doit remonter un jour.
Peut-être, hélas! de tant d'heureux prodiges
L'avenir ne verra que de faibles vestiges...
Mais un astre nouveau sourit à notre amour.
Sa jeune et vive lumière
Ouvre aux destins du Nord la plus vaste carrière.
Loin de tes bords, Néva, l'erreur fuit sans retour.
Fils d'Astrée, il suivra ce sublime modèle,
Et du torrent des temps il domptera le cours.
Des monuments fondés par elle
La gloire durera toujours.

— Il faut qu'une comédie satirique soit bien médiocre pour

ne pas même obtenir le succès du moment; mais il faut que l'auteur de cette comédie soit plus gauche encore que sa pièce pour la donner, lorsque le seul intérêt qui pouvait la soutenir est sinon oublié, du moins entièrement refroidi. C'est la sottise que vient de faire M. Cailhava d'Estandoux. Ses *Journalistes anglais*, représentés, pour la première fois, le 20 du mois dernier, avaient déjà été reçus par les Comédiens en 1778. Telle qu'elle est, si la pièce eût été jouée alors, on peut présumer que tant d'auteurs si malmenés par M. de La Harpe n'eussent rien négligé pour la faire applaudir; car c'est contre lui que sont dirigés les principaux traits du pamphlet dramatique; mais aujourd'hui qu'il a renoncé généreusement à sa férule de journaliste, et que, dans la disette où nous sommes de vrais talents, personne, depuis quelques années, n'a occupé plus que lui le théâtre et la littérature d'ouvrages intéressants, cette satire a paru non seulement injuste, mais, ce qui est beaucoup pis, hors de propos. On a jugé avec raison qu'il y avait de la bassesse et de l'indignité aux Comédiens français à se permettre de traduire ainsi sur leur théâtre un homme de talent qui aurait assez de droit à leur reconnaissance, n'eût-il jamais fait que *Molière à la nouvelle salle* et la charmante pièces des *Muses rivales*, l'hommage le plus aimable que les lettres aient encore rendu aux mânes du grand homme.

Il n'y a pas un prodigieux effort d'imaginative dans la fable des *Journalistes anglais*. M. Sterling, un riche négociant de Londres, qui a la manie des lettres et de plus celle d'avoir un profond respect pour les journaux, veut que sa fille Émilie épouse le sieur Discord, journaliste en chef, qu'il loge chez lui pour s'assurer mieux les honneurs de son suffrage. La jeune Émilie a, comme de raison, un amant qu'elle préfère à M. Discord; c'est le colonel Sedley, qui s'est introduit dans la maison sous le nom de M. Smith, et qui a su engager son propre rival à le prendre pour son secrétaire. Ce stratagème, assez extraordinaire sans doute pour un colonel, facilite tous les mauvais tours qu'on veut jouer à M. Discord. Celui-ci finit par se trahir lui-même; mais, par un moyen fort usé, il confie imprudemment à ses ennemis un extrait injurieux qu'il a fait d'un ouvrage de M. Sterling, dans l'espoir que le secours de sa plume lui en paraîtra plus nécessaire pour repousser de si rudes atteintes.

On montre l'extrait écrit de la main de Discord au bonhomme; il n'en faut pas davantage pour le désabuser. Cette heureuse intrigue est terminée par une espèce de farce où tous les personnages de la pièce défilent sur le théâtre en robe de palais pour former le tribunal facétieux auquel M. Sterling préside, et où l'on plaide fort ennuyeusement pour et contre les journalistes.

L'auteur s'est permis de désigner le personnage de Discord par plusieurs traits connus de la vie de M. de La Harpe, par des phrases entières prises mot à mot dans ses écrits, par une foule d'allusions aux aventures les plus équivoques de sa première jeunesse, et c'est après l'avoir caractérisé si grossièrement qu'il lui fait jouer le rôle du monde le plus avilissant. On peut s'étonner également et que l'auteur ait obtenu la permission de faire représenter une satire si outrée, et qu'une satire de cette espèce, représentée publiquement, ait cependant fait si peu de bruit; elle n'a excité ni plaisir ni indignation; le public a paru se soucier on ne peut pas moins et de la critique, et de celui qui l'avait faite, et de celui qui en était l'objet. Cet excès d'indifférence est en vérité plus piquant pour M. de La Harpe que toutes les injures du sieur d'Estandoux.

Quelque faible que soit la comédie des *Journalistes anglais*, quelque commun qu'en soit le plan, on y a pourtant remarqué quelques scènes dont l'idée est assez gaie, assez originale. Telle est, par exemple, celle où M. Sterling lit à sa servante Nicole le sujet d'un de ses drames : Nicole, pendant la lecture, a caché son visage avec son tablier pour ne pas laisser voir qu'elle riait; le bonhomme croit qu'elle fond en larmes : « Laisse-moi, lui dit-il, laisse-moi jouir délicieusemet de tes pleurs... » Il lui arrache le tablier, il la voit éclatant de rire. « Comment, malheureuse, tu ris! et Molière, cet auteur si vanté, s'en rapportait à sa servante! Ah! je me doutais bien qu'il choisissait aussi mal ses juges que ses sujets, etc. »

Discord reçoit deux invitations à dîner; ce sont deux piéges que lui tend son rival pour se donner l'amusement de le faire berner. L'une de ces invitations est faite au nom d'un Grand d'Espagne, l'autre au nom de Cidalise, caillette, qui tient bureau d'esprit. Discord, dédaignant d'accepter la dernière, pour punir la vanité de cette petite bourgeoise, s'avise de lui envoyer son

valet Crispin. « Elle ne me connaît point, lui dit-il, va chez elle me représenter. — Écoutez, lui répond Crispin, ce ne serait peut-être pas la punir... Je vous sais par cœur. Je dirai comme vous de ces mots qui tranchent et qui n'empêchent pas de boire et manger, *détestable*, *charmant*, *divin*, *exécrable*, *délicieux*..., *sans goût*... diable! j'oubliais *sans goût*... Allons, un bon dîner me tente. Vous me prêterez un de vos justaucorps. Je voudrais bien votre... là... votre Titon... Timo[1]... votre...; quelle diable d'imagination aussi de donner à chacun de ses habits le nom de l'ouvrage qui a payé le tailleur! votre... — DISCORD. Prends le dernier. — CRISPIN (avec dédain). Non, parbleu! ce n'est qu'un petit frac, court et étroit. — DISCORD. L'avant-dernier? — CRISPIN (grelottant). Y pensez-vous? Je gèlerais. — DISCORD. Prends donc ma Traduction[2]. — CRISPIN. Fi donc! il est tout décousu... Vous avez sur le corps votre premier ouvrage[3]; mais je vous avertis qu'en y regardant de près, on voit une trame usée et que les pièces de rapport paraissent; croyez-moi, ménagez-le bien; ce sera, toute votre vie, votre habit de bonne fortune, etc. »

Crispin, burlesquement couvert des habits de son maître, revient, vers la fin de l'acte, fort mal satisfait de son dîner. On l'a pris véritablement pour M. Discord, et, en conséquence des ordres donnés par le colonel Sedley, on l'a fait sauter sur la couverture. A peine a-t-il fini de raconter à Nicole sa triste mésaventure, que Discord rentre tout aussi maltraité que son pauvre valet. Aux premiers mots de plainte échappés à Crispin sur son propre compte, il le soupçonne instruit de ce qui vient de lui arriver à lui-même; cette méprise produit une double confidence entre le maître et le valet, confidence qui n'est pas aussi bien filée qu'elle pourrait l'être, mais dont l'intention est théâtrale et comique.

La scène où Franck, le quartier-maître de Sedley, vient, en qualité de poëte du régiment, demander raison à monsieur le journaliste de l'impertinence avec laquelle il s'est avisé de décrier sa dernière chanson, cette scène, pour être un peu grossière, pour rappeler un peu trop clairement une certaine his-

1. *Timoléon*. (MEISTER.)
2. La Traduction de Suétone.
3. *Warvick*.

toire de M. de La Harpe avec M. de Sauvigny, une autre avec M. Blin de Sainmore, etc., n'en eût pas moins réussi si les anecdotes auxquelles elle fait allusion eussent été plus présentes au souvenir des spectateurs.

On trouve encore quelques traits assez plaisants dans la scène du troisième acte, où M. Sterling a rassemblé chez lui tous les journalistes de Londres; mais ces traits sont émoussés par le bavardage qui les précède, ou qui les suit. Le journaliste qui prêche l'union et l'honnêteté est M. Pierre Rousseau, l'auteur, ou plutôt le fermier du *Journal encyclopédique*. « Vous parlez bien à votre aise, lui dit M. Discord, vous qui avez gagné mille livres sterling de rente. — Je suis venu, répond-il, dans le bon temps; tout le monde ne se mêlait pas alors du métier le plus difficile, celui de juger. Au surplus, je fais les honneurs de ma fortune à mes amis; ceux qui voudront venir me demander à dîner me feront toujours plaisir, etc. »

Ce qui a peut-être nui plus que tout le reste au succès de M. Cailhava, c'est le sujet même de sa pièce. Eh! que font aux spectateurs les torts et les injustices de messieurs les journalistes? On souscrit pour leurs feuilles; on les lit sans les estimer; à la livrée qu'ils prennent, on devine leur jugement; on s'amuse quelquefois de leurs querelles, plus souvent on en bâille, et plus souvent encore on les oublie.

— *Les Courtisanes, ou l'Écueil des mœurs*, comédie en trois actes et en vers, par M. Palissot, a été représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le vendredi 26 juillet. Il y a longtemps que la pièce est imprimée; le compte que nous en avons rendu lorsqu'elle parut [1] nous dispense aujourd'hui d'en faire une nouvelle analyse. De toutes les comédies de l'auteur, remises depuis quelques mois avec un empressement si désintéressé de la part des Comédiens, c'est celle qui a le mieux réussi. Mlle Contat a eu dans le rôle de Rosalie un succès qu'elle n'avait point encore obtenu. La situation du second acte a paru poussée un peu plus loin que la décence du théâtre ne semblait le permettre; mais cette situation est du sujet, et, grâce à la charmante figure de l'héroïne, il eût été difficile de ne pas faire grâce au tableau; aussi l'a-t-on supporté, mais non sans quel-

1. Voir tome XI, p. 63.

ques murmures. Ce que nous avons plus de peine à pardonner à l'auteur, c'est que son Lisimon, pour ramener à la vertu le jeune homme égaré par sa passion, ne trouve rien à lui dire qui puisse le toucher véritablement; ce sont des lieux communs, sans âme, sans énergie, sans sensibilité. Le dénoûment de la pièce est assez théâtral, assez comique; mais est-il vrai, et le but moral en est-il bien conçu? Gernance, si passionné pour Rosalie, après avoir résisté aux considérations les plus graves, revient tout à coup à lui-même en apprenant par hasard que sa maîtresse est la sœur d'un cocher de remise. Est-ce là un motif suffisant pour désabuser un cœur profondément épris? Et que font à l'amour porté à cet excès tous les préjugés de la naissance et du rang? N'est-ce donc que parce que Rosalie est née dans la misère qu'elle devient méprisable, et n'y a-t-il que l'orgueil des conditions qui puisse sauver des piéges du vice et des erreurs de l'amour?

Cette comédie, ainsi que toutes les pièces de M. Palissot, se soutient principalement par le mérite du style; on peut dire cependant que l'invention de celle-ci lui appartient plus que celle des autres. On y a remarqué un grand nombre de vers heureux; mais il n'en est point qu'on ait plus applaudis que ceux-ci, qui terminent le premier acte :

Ces coupables excès ont duré trop longtemps,
Et j'oserais m'attendre à d'heureux changements;
Le Français suit toujours l'exemple de son maître :
Tout m'invite à penser que les mœurs vont renaître.

Mlles Arnould, Raucourt, Dervieux, Duthé, etc., ont affecté, le jour de la première représentation, de se placer au balcon et d'honorer les premières de leurs applaudissements les traits les plus vifs de l'ouvrage.

COUPLET DE M. DE LA HARPE SUR M. NAIGEON.

Je suis philosophe et m'en pique,
Et tout le monde le sait;
Je vis de métaphysique,
De légumes et de lait.
J'ai reçu de la nature
Une figure à bonbon;

Ajoutez-y ma frisure,
Et je suis monsieur Naigeon.

— La reine a bien voulu prendre la qualité de première chanoinesse du chapitre noble de Notre-Dame de Bourbourg en Flandre, diocèse de Saint-Omer, et permettre à ce chapitre de se qualifier du nom de *Chapitre de la reine*. Sa Majesté a revêtu les chanoinesses d'un cordon jaune liséré de noir, auquel est attachée une croix émaillée portant l'image de la sainte Vierge, et sur le revers le portrait de Sa Majesté. C'est à M. le duc de Nivernois qu'on doit l'idée de la légende autour de l'image de la sainte Vierge : *Ave, Maria,* et autour du portrait de la reine, *gratia plena.*

— Une des plus jolies miniatures que nous ayons vues depuis longtemps au théâtre, ce sont *les Jumeaux de Bergame*, comédie en un acte et en prose, du chevalier de Florian, auteur des *Deux Billets*, de *Blanche et Vermeille*, etc. Cette pièce, représentée pour la première fois par les Comédiens italiens, le mardi 6, est un charmant petit imbroglio, relevé de toutes les grâces du dialogue de Marivaux, avec moins d'esprit peut-être, mais aussi avec moins de recherche, plus de naturel et plus de vérité. Quelque rebattu qu'en soit le fonds (c'est celui des *Ménechmes*), notre jeune poëte en a su tirer quelques situations tout à fait neuves ou qui l'ont paru du moins, grâce à la manière piquante dont il a eu l'art de les rajeunir.

Un extrait de cette pièce ne pourrait donner qu'une faible idée du plaisir que fait au théâtre ce joli petit drame ; c'est que nous ne saurions exprimer ici la légèreté, la grâce, la vivacité avec laquelle le sieur Carlin y joue encore le rôle d'Arlequin ; à soixante-dix ans passés, son talent conserve tout le charme, toute l'illusion de la jeunesse. Corali, le frère cadet, fait tout ce qu'il peut pour ressembler à son jumeau, et quelquefois il y réussit ; le son de sa voix a de la sensibilité et n'est pas sans agrément. La jolie figure de Mlle Carline n'ajoute pas peu d'intérêt au rôle de Rosette ; celle de Mme Gontier n'est pas faite assurément pour rendre celui de Nérine trop aimable.

— Nous ne nous étendrons point sur la parodie de la tragédie d'*Agis*[1], représentée pour la première fois, sur le même théâtre,

1. *Agis, parodie d'Agis* (par Radet). Paris, Brunet, 1782, in-8°.

le vendredi 2. C'est l'essai d'un très-jeune homme et qui mérite au moins l'indulgence avec laquelle il a été accueilli par plusieurs détails agréables. La marche de la parodie est calquée exactement sur celle de la tragédie, et n'en est pas plus divertissante; mais une scène passablement originale est celle où Empharès, chargé par le tyran de former un nouveau sénat, vient lui déclarer qu'il n'a pu trouver un seul homme qui voulût y siéger, et qu'il s'est vu forcé de le composer de femmes : « Comment, dit Léonidas, pourront-elles juger, trancher, décider, condamner sans appel? — Eh! monseigneur, répond Empharès, elles ne font que cela toute la journée. »

SEPTEMBRE.

Le Comte et la Comtesse du Nord, anecdote russe, mise au jour par M. le chevalier Du Coudray, brochure in-12, avec cette épigraphe : *Delectando pariterque monendo.* M. le chevalier Du Coudray est la créature du monde la plus sensible. Il est si reconnaissant de l'accueil prodigieux que le public daigna faire à la relation qu'il mit au jour en 1777, sous le titre d'*Anecdotes de l'illustre voyageur*[1], qu'il aurait cru manquer à ce public si juste et si éclairé s'il ne s'était pas empressé à satisfaire aujourd'hui sa curiosité sur le séjour de Leurs Altesses Impériales à Paris. Voilà du moins le sentiment qu'il déploie dans la préface de son livre avec une candeur et avec une satisfaction également touchantes. Il est seulement malheureux que tant de zèle n'ait pas été mieux servi; il se plaint avec beaucoup d'humeur de ce que les personnes les plus capables de lui fournir les matériaux nécessaires à la perfection de son ouvrage se sont toujours obstinées à les lui refuser. Ce n'est donc pas sa faute s'il s'est vu réduit à se contenter de ce qu'il a pu ramasser par-ci par-là dans les journaux, dans les gazettes et dans les cafés. La célérité avec laquelle il a cru devoir répondre à l'empressement du public a pu occasionner des transpositions de dates, des fautes

[1] Voir t. XI, p. 509 et note.

de typographie, des omissions de faits; mais l'intelligence du lecteur, et c'est ce qui le console, y pourra suppléer aisément; en effet, quel est le lecteur tant soit peu ingénieux qui ne puisse suppléer aisément aux omissions de faits? Quant au style de l'ouvrage, voici ce qu'en pense l'auteur lui-même : « J'aurais désiré, dit-il, avoir un style plus correct, une diction plus élégante pour célébrer les vertus qui décorent les personnes de M. le comte et de Mme la comtesse du Nord; mais je pense que le public impartial me tiendra compte de mon zèle et de ma bonne volonté quand certains journalistes... *Vox faucibus hæsit...* » Que de choses cette heureuse réticence laisse entendre!

Quoi qu'il en soit, le diamant le plus précieux de ce nouveau recueil de M. le chevalier Du Coudray, c'est sans contredit ce charmant madrigal à M. le comte du Nord pour lui demander la clef de chambellan :

Le dieu du Pinde et de la double cime
Ne me fournit qu'un son rauque et raclé
Mais, après tout, peu m'importe la rime
Si de mes vers tu me donnes la clé.

Il y a peu de traits de cette force, même dans les meilleures productions de M. le chevalier Du Coudray.

— *Nouveau Théâtre allemand*, par M. Friedel, professeur en survivance des Pages de la Grande-Écurie du roi; in-8°. Il n'a paru encore que deux volumes de ce *Nouveau Théâtre*, et ces deux volumes n'ont pas fait une grande fortune [1]. Les pièces que M. Friedel nous a fait connaître jusqu'ici offrent sans doute, même à travers les défauts d'une traduction peu soignée, des beautés de détail, des scènes originales, des traits de nature et de sensibilité; mais on trouve qu'elles réunissent trop souvent l'exagération et l'insipidité de nos drames modernes avec les irrégularités monstrueuses de la scène anglaise. On a essayé de donner *le Page* sur le théâtre des Grands-Danseurs du roi; quoique la pièce n'ait pas obtenu un succès bien merveilleux, les Comédiens français ont jugé que l'ouvrage n'était pas du ressort de la Foire, et en conséquence ils ont obtenu l'ordre d'en faire

1. Il existe douze volumes de la traduction du *Nouveau Théâtre allemand*. M. Bonneville, afin d'en accélérer la publication, s'est réuni à M. Friedel. Les derniers volumes ont paru en 1788. (B.)

arrêter les représentations : la pièce n'a été jouée que deux fois.

— On nous annonce une demi-douzaine de poëmes nouveaux prêts à éclore; un de l'abbé Delille, sur *les Paysages*; un autre de M. Roucher, sur *les Jardins*; encore un autre sur le même sujet, par le président de Rosset, auteur des *Géorgiques françaises*; *les Champs* de l'abbé Le Monnier; *la Nature*, par M. de Fontanes; *la Nature*, par M. Le Brun; que sais-je? nous en oublions peut-être autant que nous venons d'en citer. Plus nos poëtes s'éloignent de la nature, et plus ils s'obstinent à la chanter. Cette espèce d'engouement a fait dire à M. Lemierre, dans un accès de mauvaise humeur :

Ennuyeux formés par Virgile,
Qui nous excédez constamment,
De grâce, messieurs, un moment,
Laissez la Nature tranquille.

— M. de La Roche, valet de la garde-robe du roi, gouverneur de la Ménagerie, chevalier de Saint-Louis, est un des plus fidèles, mais aussi l'un des plus sales serviteurs de nos rois. Il s'était avisé d'acheter un grand troupeau de dindons qui importunaient fort Sa Majesté toutes les fois qu'elle passait devant la Ménagerie. « A qui tous ces dindons? lui dit l'autre jour le roi. — A moi, sire. — Que je ne les retrouve plus, ou je vous fais casser à la tête de votre compagnie. »

— Un marchand de modes, qui passe pour avoir cinquante ou soixante mille livres de rentes, risque d'en perdre une trentaine dans la banqueroute de M. le prince de Guéménée. En contant ce désastre à ses amis du Palais-Royal : « Me voilà réduit, leur disait-il, à vivre en simple particulier. »

— Le curé qui vint voir Duclos dans sa dernière maladie s'appelait Chapeau. Il le pressait vivement de s'acquitter des devoirs de l'Église, de recevoir les saints sacrements, et de les recevoir de sa main. « Comment vous appelez-vous, monsieur le curé? — Chapeau. — Eh! monsieur, je suis venu au monde sans culottes, je puis fort bien en sortir sans chapeau. »

— Deux jeunes médecins de Genève, MM. La Roche et Odier, avaient mis leur science en communauté, et voyaient tous leurs malades de compagnie. Leur pratique n'étant pas toujours fort heureuse, on ne les désignait plus que par le nom de *La Roche*

Odier, la Mort et Compagnie. Ce M. La Roche n'en est pas moins un homme de mérite ; il a fait, sur les maladies des nerfs, un petit ouvrage fort estimé[1].

— Mme de Chenonceau est née de Rochechouart : ce n'est pas la seule fille de qualité qui ait épousé un homme de finance. Après la mort de son mari, Mme Dupin, sa belle-mère, discutant avec elle le traitement qu'il convenait de lui fixer, et cherchant à le réduire autant que la décence pouvait le permettre, lui disait : « Cela pourrait, ce me semble, vous suffire ; vous n'avez pas de grandes dépenses à faire, vous n'allez point à la cour. — Madame, lui répliqua Mme de Chenonceau, s'il y a des gens qu'on paye pour aller à la cour, il en est aussi qu'on paye pour n'y point aller... » — Cette Mme de Chenonceau avait été fort liée avec Jean-Jacques ; c'est pour elle qu'il conçut le projet de faire son *Émile ;* c'est d'elle qu'il disait : « Par ses grâces, elle est l'ornement de son sexe ; par ses vertus, elle en est l'exception. »

— J'ai vu, écrivit dernièrement le roi de Prusse à M. d'Alembert, j'ai vu l'abbé Raynal. A la manière dont il m'a parlé de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples du globe, j'ai cru m'entretenir avec la Providence... Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude du moindre de ses calculs ; j'ai compris qu'il n'entendait pas raillerie, même sur un écu...[2] »

— On a oublié de dire que *le Mort marié*, comédie en deux actes et en prose de M. Sedaine, représentée sur le théâtre de la Comédie Italienne, le mardi 13 août, n'avait pas eu plus de succès sans ariettes qu'elle n'en avait eu, en 1777, avec la musique du signor Bianchi. On pourrait bien oublier aussi que la première représentation des *Deux Aveugles de Badgad*, autre comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, donnée, sur ce même théâtre, le lundi 9, n'a pu être entièrement achevée. Les paroles sont de M. Marsollier des Vivetières, auteur du *Vaporeux ;* la musique, le coup d'essai d'un M. Meunier, violon de

1. Meister ne connaissait apparemment que de réputation l'ouvrage du médecin genevois La Roche ; il est intitulé *Analyse des fonctions du système nerveux*, pour servir d'introduction à un examen pratique des maux des nerfs ; Genève, 1778, 2 vol. in-8°. (B.)

2. Ceci est encore un passage modifié et tronqué de la lettre du 18 mai 1782 ; voyez tome XXV, p. 227 de l'édition Preuss.

Montpellier. Cette pièce, dont je ne sais quel conte des *Mille et une Nuits* a pu fournir l'idée, est de la plus plate et de la plus froide bouffonnerie. C'est un jeune homme qui abuse de la cécité de deux aveugles pour épouser la pupille de l'un d'eux, et pour toucher la dot destinée à l'autre. L'extrême facilité avec laquelle on ne cesse de tromper les deux aveugles, malgré toutes les précautions de la plus juste défiance, a paru avec raison plus révoltante que comique; le parterre, prenant parti, peut-être pour la première fois, en faveur des vieillards et des tuteurs, n'a ri qu'aux dépens du poëte, et les huées sont devenues si tumultueuses vers le milieu du second acte, qu'il a été impossible d'aller jusqu'à la fin.

— L'Académie royale de musique, après avoir remis successivement *Castor*, *la Reine de Golconde* et *Roland*, nous a donné, le mardi 24, trois actes détachés, l'acte du *Feu*, tiré du ballet héroïque des *Éléments*, de Roy, mais avec une musique nouvelle du sieur Edelman; *Ariane dans l'île de Naxos*, poëme imité de l'allemand par M. Moline, musique du même M. Edelman, suivis d'*Apollon et Daphné*, paroles de M. Pitra, auteur d'*Andromaque*, musique de M. Mayer, auteur de celle de *Damète et Zulmis*.

L'acte du *Feu* n'a rien d'intéressant; mais, si vous en retranchez quelques vers ajoutés par M. Moline, il a du moins l'élégance du style convenable au genre. La nouvelle musique, quoique fort soignée, est de peu d'effet; ce ne sont pas les beaux vers, mais les sentiments passionnés, les situations vives et dramatiques qui peuvent offrir au génie du compositeur des intentions nouvelles, des motifs heureux.

M. Edelman a prouvé, dans l'acte d'*Ariane*, que son talent n'avait besoin, pour réussir, que d'un sujet propre à l'inspirer.

Le récitatif, les chœurs et plusieurs airs de cette seconde composition ont paru pleins de chaleur, de verve et de sensibilité; le dernier air d'Ariane, *Il n'est donc plus pour moi d'asile*, est de l'expression la plus simple et la plus touchante. Quant au poëme, nous ne pouvons que répéter ici ce que nous en avons dit lorsqu'il fut représenté, l'année dernière, en prose, sur le théâtre de la Comédie-Italienne[1]. C'est la même fable, la même

1. Voir tome XII, p. 534.

marche, le même intérêt, les mêmes invraisemblances; les vers de M. Moline ne font assurément pas plus d'illusion que la prose anonyme de M. J. B. D. B. La manière dont Thésée abandonne Ariane n'est pas mieux motivée dans l'opéra que dans le mélodrame; les chœurs bruyants, qui entraînent le héros et ne troublent point le sommeil de son amante, ne rendent la scène ni plus naturelle ni plus pathétique. Ce n'est qu'après le départ de Thésée que l'action intéresse, et nous ne voyons pas pourquoi ce n'est pas à l'instant où le drame commence. Une simple pantomime, quelques traits d'un dialogue rapide suffiraient, ce me semble, pour en faire l'exposition; ce qu'on ne peut développer avec intérêt ne saurait passer trop promptement sous les yeux du spectateur.

La charmante romance de M. Marmontel sur l'aventure de Daphné paraît avoir été le premier germe du nouvel acte. Le plan en est bien conçu, les scènes naturellement liées, quelques airs même assez bien écrits; mais le public n'a pas jugé à propos de se prêter à l'idée de la métamorphose, encore moins à celle du *trio* dialogué entre Apollon, Penée et Daphné, qui chante sa partie sous l'écorce du laurier. Ce qui peut excuser le public d'avoir été si difficile, c'est que la métamorphose a été on ne peut plus gauchement exécutée par le décorateur, et que le *trio* est de la dernière insipidité, ainsi que tout le reste de la musique, à l'exception du premier air, dont le chant, sans être fort piquant, a du moins de la grâce et de la fraîcheur. La scène où Apollon détache une branche du laurier qui lui a ravi l'objet de sa tendresse, pour en former une lyre, quoique d'une conception assez poétique, ne fait que peu d'effet au théâtre, et cela n'est pas difficile à concevoir; il serait très-possible que la plus jolie ode d'Anacréon ne produisît qu'une scène d'opéra fort commune et fort ennuyeuse. Le ballet qui termine cet acte, de la composition de M. Gardel, a fait le plus grand plaisir; ce sont les Muses, les Grâces et l'Amour, qui se rassemblent pour célébrer le bonheur d'Apollon et de Daphné; car il faut savoir que, pour ne point renvoyer le spectateur désolé, Penée, après avoir changé sa fille en laurier, cède enfin au vœu de l'Amour, et lui rend sa première figure. Une des plus agréables scènes de la fête est celle où l'Amour, échappant aux liens que veulent lui donner les Nymphes et les Grâces, vole à Daphné, en reçoit la lyre

d'Apollon, et fait danser Terpsichore au son qu'il en tire. Terpsichore est Mlle Guimard, l'Amour est la petite Nanine, enfant de huit ou neuf ans, plein d'intelligence et pétri de grâces. C'est ce même enfant qui a joué avec tant de succès le rôle d'Astyanax dans *Andromaque*, et celui du petit-fils de Julien dans *le Seigneur bienfaisant*.

A quelques cris, à quelques convulsions près, Mlle Saint-Huberty a déployé un véritable talent dans le rôle d'Ariane ; ce sera incessamment la seule actrice qui reste à ce spectacle : la musique de Gluck a tué Mlle Le Vasseur, et Mlle La Guerre se meurt, mais ce n'est ni de la musique de Gluck ni de celle de Piccini.

— *Tibère et Sérénus*, tragédie en cinq actes, représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie-Française, le vendredi 23 août, est l'ouvrage de M. Fallet, secrétaire de M. le marquis de Paulmy, commis au bureau de *la Gazette de France*, auteur d'une petite brochure sur le fatalisme, et de quelques pièces fugitives insérées dans les dernières années de l'*Almanach des muses*.

Le sujet de la nouvelle tragédie est tiré du quatrième livre des *Annales* de Tacite ; c'est ce trait que l'historien le moins prodigue d'épithètes a cependant caractérisé lui-même par ces mots : *miseriarum ac sævitiæ exemplum atrox :* Sérénus accusé par son propre fils d'avoir voulu faire soulever les Gaules et d'avoir conspiré contre la vie de l'empereur. M. Fallet a parfaitement bien senti l'impossibilité de présenter au théâtre le caractère de ce fils dénaturé, tel que nous l'a peint l'histoire ; mais, en se permettant de l'altérer au point de faire un objet de pitié de qui ne pouvait être qu'un objet d'horreur, il paraît n'avoir pas assez bien vu que, pour diminuer l'atrocité de l'action, il la rendait à la fois invraisemblable et puérile. Il suppose que ce n'est que dans l'espoir d'obtenir plus sûrement la grâce de son père que le jeune homme en devient le délateur ; ainsi, l'accusation la plus révoltante en elle-même cesse de l'être en faveur du motif qui l'a déterminée. Il ne reste plus qu'à nous persuader comment un homme, sans être imbécile, a pu croire si légèrement le crime dont on accusait son père, ne pas sentir quel poids son propre témoignage ajouterait à l'accusation, se flatter enfin de sauver l'accusé en le livrant lui-même à la vengeance d'un prince dont il

devait connaître la haine, puisque le malheureux vieillard en était depuis longtemps l'objet et la victime.

La conduite des trois premiers actes est aussi sage, aussi simple que celle des deux derniers est forcée et romanesque. Si la situation du quatrième acte ne produit aucune beauté qui en justifie la hardiesse, elle a du moins le mérite de la nouveauté, et ce mérite est si peu commun, qu'il semble solliciter quelques encouragements. Ce qui doit en obtenir davantage, c'est le soin avec lequel l'auteur s'est appliqué à développer le caractère de Tibère ; ce caractère n'est pas fort dramatique sans doute, il est tout en dedans, si j'ose m'exprimer ainsi, et ne comporte aucune explosion vive et passionnée ; c'est la tyrannie sous le masque, c'est le vice concentré en lui-même ; la dissimulation la plus profonde rend tous ses mouvements indécis, même ses discours : *Seu natura*, *seu assuetudine*, dit Tacite, *suspensa semper et obscura verba*. Sans pouvoir donner à ce grand personnage un grand effet, c'est beaucoup d'être parvenu à le rendre reconnaissable au théâtre, et l'on ne saurait refuser à M. Fallet l'honneur d'y avoir réussi quelquefois. L'ouvrage est en général très-faible de style ; la conduite des premiers actes, et plusieurs morceaux du rôle de Tibère, annoncent cependant un homme d'esprit qui n'aura peut-être jamais assez d'énergie, assez de talent pour suivre la trace de nos grands modèles, mais qui a senti du moins de quelle manière il fallait les étudier.

Le jeu du sieur Molé a répandu sur le rôle du jeune Sérénus, et surtout dans la scène touchante du second acte, tout l'intérêt dont ce rôle pouvait être susceptible. Le sieur Vanhove a paru moins déplacé qu'on ne l'aurait cru dans celui de Tibère. Telle quelle, la pièce a déjà eu sept ou huit représentations peu suivies, à la vérité, mais assez pour n'être pas encore tombée dans les règles.

— M. de La Harpe, en qualité de directeur de l'Académie, dans la séance publique du 25 août, chargé de rendre compte des motifs qui avaient déterminé les suffrages de l'illustre compagnie en faveur de la pièce de M. de Florian [1], nous a fait entendre

1. *Voltaire et le Serf du Mont-Jura*, discours, en vers libres, qui a remporté le prix de poésie de l'Académie française en 1782, par M. de Florian, gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le duc de Penthièvre, Paris, Demonville, 1782, in-8°. Meister l'avait reproduit en entier. Les anciens éditeurs avaient conservé une note de Flo-

assez clairement qu'en lui décernant le prix elle ne s'en était point dissimulé la faiblesse et les défauts, mais qu'elle y avait reconnu du moins le mérite qui manquait le plus essentiellement à toutes les autres pièces du concours, une marche raisonnable et suivie, du naturel et de la sensibilité. Il est à croire que d'autres motifs ont encore influé sur la bénignité de ce jugement; d'un côté, le choix du sujet que l'Académie ne voulait pas avoir l'air d'abandonner; de l'autre, la réserve prudente et timide avec laquelle on y traite ce sujet, sans le plus faible retour sur le ministre à qui il ne convenait plus d'en faire partager l'hommage; enfin, une nouvelle occasion de parler de M. de Voltaire, occasion qui ne saurait se renouveler assez souvent, ces messieurs sentant, et devant bien sentir tous les jours plus vivement l'extrême besoin de se couvrir de la gloire du grand homme qui n'est plus.

L'Académie n'a point donné d'*accessit*, mais elle a accordé six mentions honorables. Des auteurs de ces pièces, il n'y a que M. Carbon de Flins des Oliviers qui se soit fait connaître, les autres ont gardé l'anonyme [1]. Il y a dans le poëme lyrique de M. de Flins, intitulé *la Naissance du Dauphin*, plusieurs morceaux pleins de verve et d'harmonie.

Après la lecture de la pièce couronnée, M. l'abbé Arnaud nous a lu *le Portrait de César*, qui a excité plus d'attention que d'applaudissements, mais qui a paru réussir généralement par l'énergie et par la simplicité du style, par une suite d'idées pressées sans affectation, et par ce goût de l'éloquence antique dont on reconnaît si rarement la trace chez nos auteurs modernes.

M. de La Harpe a terminé la séance par le dixième chant de sa traduction de *la Pharsale*; c'est, comme l'on sait, le dernier du poëme de Lucain, et une mort précoce ne lui permit pas de le finir. Le nouveau traducteur y a joint un Épilogue adressé aux mânes du poëte; cet épilogue nous a paru rempli de grandes images et de beaux vers; on y a remarqué surtout le tableau de la fin terrible de Néron, du tyran qui fit périr le poëte, plus

rian sur les servitudes des paysans du Jura que nous avons supprimée, le discours en vers et les notes qui l'accompagnent ayant été reproduits dans les diverses éditions des *OEuvres* de l'auteur.

1. Rivarol concourut également par sa pièce *De la Nature et de l'Homme*.

jaloux encore de la supériorité de ses talents que de l'emploi qu'il en avait fait en les consacrant à la gloire de la liberté de Rome et de ses derniers défenseurs.

L'éloge de l'abbé Delille, que M. de La Harpe a trouvé le secret de glisser très-heureusement à la fin de ce morceau, aurait eu sans doute un mérite de plus, si tous les auditeurs avaient été instruits aussi bien que nous de la vive scène qu'il y avait eu quelques jours auparavant dans l'intérieur du lycée académique, entre les deux confrères, au sujet de la *Lettre* sur le poëme des *Jardins*; l'abbé Delille reprochant fort amèrement à M. de La Harpe ses liaisons avec l'auteur de cette *Lettre*, M. de Rivarol, et l'autre ne s'en défendant qu'en lui reprochant à son tour les dîners qu'il n'avait pas craint de faire autrefois avec un nommé Gilbert, le détracteur le plus audacieux de tous les talents, et surtout du mérite de M. de La Harpe, etc.

— *Mémoire sur la découverte d'un ciment impénétrable à l'eau et sur l'application de ce même ciment à une terrasse de la maison de l'auteur*, par M. d'Étienne, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Brochure in-4°.

Il n'entre dans la composition de ce ciment que de la chaux, du caillou et de l'eau. On en dispute la découverte à M. d'Étienne pour la rendre à M. Loriot. On prétend que, quoique impénétrable à l'humidité, plus dur que le fer, et résistant également aux effets de la chaleur et de la gelée, cet enduit n'est cependant pas à l'abri des gerçures et des crevasses. Par le mémoire même de M. d'Étienne et mieux encore par la terrasse sur laquelle il a fait l'épreuve de son secret, on a lieu de présumer que, pour n'avoir qu'une demi-ligne d'épaisseur, le nouveau ciment n'en est pas moins sujet à se briser : on y aperçoit les traces évidentes de plusieurs petites fractures adroitement réparées; mais l'auteur assure que cette espèce de réparation est très-prompte et très-facile. Quoi qu'il en soit, l'idée de mettre tous nos toits en bosquets et en jardins n'en est pas moins riante, celle de les mettre en forêts serait plus utile et plus magnifique encore, mais alors il faudrait sans doute commencer pas inventer des planchers plus solides que les nôtres. M. d'Étienne paraît s'être défié lui-même de la solidité du sien, car son prétendu jardin n'est composé que de petites caisses très-basses garnies d'arbustes et de plantes parasites dont les racines ne s'étendent

guère au loin et n'exigent pas par conséquent une terre fort abondante.

C'est dans le Mémoire même de l'auteur qu'il faut lire et le détail de la composition du nouveau ciment et les procédés pour son exécution et la préparation du plancher propre à le recevoir; nous nous bornerons seulement à citer ici la conclusion du Mémoire où l'enthousiasme de l'auteur voit d'avance avec la plus douce satisfaction tous les avantages qui vont résulter d'une si précieuse découverte. « Chaque propriétaire, dit-il, pourra donc jouir bientôt sur sa maison de l'agrément d'un jardin pareil à celui de M. d'Étienne. Le goût des artistes en variera les formes et les distributions à l'infini. Ces terrasses favoriseront les observations des astronomes. Chaque maison offrira un aspect différent ou une vue de plus ou moins d'étendue; elle présentera elle-même à volonté des objets curieux et intéressants. On fera entrer dans leur décoration des bassins, des bosquets, des treillages. La sculpture et la peinture pourront s'y disputer le prix, et s'uniront avec le jardinage pour flatter agréablement la vue. Quelles ressources pour les fêtes et les réjouissances publiques! Les illuminations qu'elles occasionnent peuvent devenir magiques étant bien dirigées, leur bizarrerie même et leur irrégularité peuvent aussi se trouver très-piquantes. Qu'on se représente maintenant le coup d'œil séduisant qu'offrirait une chaîne de maisons dont chaque terrasse serait variée de forme et enrichie de verdure; quel séduisant effet! Que d'avantages en résulteraient encore indépendamment de la vue pittoresque! Un air plus pur circulerait dans les villes. Chaque propriétaire acquerrait le terrain d'un jardin égal à la superficie de ses bâtiments. [L'auteur aurait pu ajouter que cette ressource devient plus essentielle que jamais, depuis qu'on a la fureur de mettre en bâtiments le peu de jardins qui existaient dans l'enceinte de la capitale.] Il épargnerait en construisant la dépense d'un toit, objet triste et dispendieux, non-seulement pour l'établissement, mais encore pour l'entretien. Il serait infiniment moins exposé aux incendies, ayant la facilité de secourir lui-même sa maison par sa terrasse, et pouvant ainsi pratiquer un ou plusieurs réservoirs. L'épargne du bois de charpente, dont le prix augmente tous les jours, est un avantage très-considérable en ce qu'on peut faire servir tous ces bois à d'autres usages; la consommation du plomb que nous tirons de l'étranger

serait beaucoup diminuée. Nous jouirions en France d'un avantage qu'on avait cru jusqu'à présent réservé pour l'heureuse Italie. Enfin cet usage des anciens renouvelé de nos jours honorerait sans doute ce siècle où les vertus sur le trône cherchent la vérité, protégent les arts, et laissent au génie le libre pouvoir d'étonner l'univers. »

Tout cela n'est-il pas superbe? Et tout cela est le produit d'un peu de chaux et de la poussière de cailloux délayée dans de l'eau!

— *Poésies et Pièces fugitives diverses de M. le chevalier de B.*; à Amsterdam, petit in-8°. Ce n'est pas la collection la plus complète des œuvres de M. le chevalier de Boufflers, mais c'est au moins la plus pure et la plus correcte. Quelques morceaux d'Horace traduits en vers et non encore imprimés, la traduction en prose de deux *Métamorphoses* d'Ovide et des plus belles scènes de l'*Hippolyte* de Sénèque, donnent encore un nouveau prix à cette édition, la seule que M. de Boufflers n'ait point désavouée.

OCTOBRE.

Il serait difficile de dire quelle sensation ont faite en France les *Essais* de M. J.-G. Lavater *sur la physiognomonie*. Depuis trois mois que la traduction de cet ouvrage est à Paris, et que plusieurs feuilles périodiques l'ont annoncée, nous n'avons pas encore eu la satisfaction de rencontrer deux personnes qui aient eu la curiosité de la lire[1]. Il est vrai que le pays de l'Europe où l'on juge avec plus de confiance toute espèce de productions est celui où on lit le moins; où, malgré la décadence trop bien reconnue de la littérature nationale, on dédaigne plus que jamais la littérature étrangère ; où tout ce qui n'est ni chanson, ni pièce de théâtre, ni pamphlet, ne peut guère prétendre à faire beau-

1. Le grand ouvrage de Lavater est aujourd'hui très-répandu en France. La traduction française est de trois différentes mains. En effet, on l'attribue à Mme Laffite, femme d'un ministre de l'Église française réformée à la Haye; à un M. Caillard, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien ambassadeur de ce nom, mort à Paris il y a quelques années; enfin à M. Henri Renfner. (B.)

coup de bruit; où le meilleur ouvrage enfin n'obtient que lentement le degré d'estime qui lui est dû, lorsque quelque circontance extraordinaire n'en favorise pas le succès.

Quoique M. Lavater ait refondu en grande partie le texte de son livre, et pour le rendre moins intraduisible et pour l'adapter, autant que sa conscience a pu le permettre, au goût du lecteur français, il y a laissé cependant beaucoup de choses peu faites pour lui plaire, et beaucoup d'autres très-propres à l'effaroucher. Le vernis de théologie mystique, répandu pour ainsi dire sur toutes les feuilles du livre, ne peut manquer de paraître étrange dans une discussion où il ne s'agit que d'art et de philosophie. Un grand nombre de personnalités minutieuses, qui n'ont ni le mérite d'être intéressantes, ni celui d'être malignes, en fera trouver souvent la lecture insipide. Le ton d'inspiration que l'auteur emploie trop fréquemment à relever des idées communes, en perdant dans la traduction la seule espèce d'excuse qu'il peut avoir dans l'original, ne leur laisse qu'une empreinte de ridicule. On ne saurait blâmer M. Lavater de ne nous avoir donné que des fragments sur une science aussi nouvelle que la physiognomonie; un ouvrage plus systématique eût mérité moins d'attention et moins de confiance; mais, sous la forme même qu'il eut raison d'adopter, on pourrait désirer sans doute plus de suite, des liaisons plus heureuses, une marche plus piquante et plus rapide. Son livre ressemble à un édifice dont le plan est non-seulement irrégulier, fort imparfait, mais dont toutes les approches sont encore embarrassées des débris de la pierre, du plâtre et de tous les échafaudages qui ont servi à le construire.

Les critiques plus ou moins fondées auxquelles cet ouvrage a donné lieu en Allemagne, toutes les bonnes ou mauvaises plaisanteries qu'on en pourra faire en France, s'il parvient à y être plus connu, n'en détruiront point le mérite; il n'en sera pas moins vrai qu'aucun écrivain depuis Aristote n'a développé plus de vues sur la science physiognomonique que notre prédicant zuricois, ni des vues plus utiles et plus lumineuses. Ses recherches prouvent, ce me semble, d'une manière assez sensible, premièrement, que la science peut exister; et pourquoi celle-là n'existerait-elle pas aussi bien que tant d'autres que notre ignorance n'a guère mieux approfondies? secondement, que les progrès de cette science, en suivant les traces qu'il indique, pourraient

devenir également intéressants et pour les mœurs et pour les arts ; c'est du moins ce que nous avons cru voir dans son livre. Essayons d'en recueillir ici les idées les plus frappantes.

« Connaître, désirer, agir, voilà ce qui rend l'homme un être *physique, moral, intellectuel*... Cette *triple* vie, qu'on ne saurait contester à l'homme, ne peut devenir pour lui un objet d'observations et de recherches qu'autant qu'elle se manifeste par le corps, par ce qu'il y a de visible, de sensible, de *perceptible* en l'homme. Dans la nature entière, il n'est point d'objet dont on puisse découvrir les propriétés et les vertus que par des relations extérieures qui tombent sous les sens ; c'est sur ces déterminations externes que se fonde le *caractéristique* de tous les êtres, la base de toutes les connaissances humaines. L'homme serait réduit à tout ignorer, et les objets qui l'environnent et lui-même, si, dans toute la nature, chaque force, chaque vie ne résidait pas dans un *extérieur perceptible*, si chaque objet n'avait pas un caractère assorti à sa nature et à son étendue, s'il n'annonçait pas ce qu'il est, s'il n'était pas possible de le distinguer de ce qu'il n'est pas. »

Ainsi, vous le voyez, non-seulement il existe une science physiognomonique, mais cette science est la base des autres, ou plutôt c'est la science unique, la seule qui soit à notre portée. Tout ce que nous connaissons, tout ce que nous pouvons connaître et de nous-mêmes et des êtres qui nous environnent, c'est la physionomie ; il ne faut plus méditer, il ne faut plus écrire sur la *nature*, mais sur la *physionomie* des choses. Sans nous arrêter trop à l'analogie qu'il pourrait y avoir entre cette manière de raisonner et celle du Maître de musique du *Bourgeois gentilhomme*, examinons sans prévention si le système de l'auteur ne repose pas sur quelques principes moins vagues ou moins abstraits.

« On ne saurait nier que la *force physique*, bien qu'elle s'exerce dans toutes les parties du corps, surtout dans ses parties animales, ne soit plus remarquable, plus frappante encore dans lè *bras*, depuis sa racine jusqu'à l'extrémité des doigts... Il n'est pas moins évident que la *vie intellectuelle*, les facultés de l'entendement et de l'esprit humain, se manifestent surtout dans la conformation et la situation des *os de la tête* et principalement du *front*... La *vie morale* se découvre surtout dans les traits du visage et dans leur jeu... Cette triple vie de l'homme, bien

qu'elle se réunisse en une seule dans chaque point du corps, pourrait néanmoins être divisée par étages, et il y aurait matière à *physionomiser* là-dessus si nous vivions dans un monde moins dépravé. *La vie animale*, la plus basse et la plus terrestre, placée dans le *ventre*, s'étendrait jusqu'aux organes de la génération et aurait le cœur pour foyer. *La vie intellectuelle* trouverait son siége dans la *tête*, et l'œil serait son foyer. Ajoutons que le visage est le représentant ou le sommaire de ces trois divisions : le front jusqu'aux sourcils, miroir de l'intelligence ; le nez et les joues, miroir de la vie morale et sensible ; la bouche et le menton, miroir de la vie animale, tandis que l'œil serait le centre et le sommaire de tout ; mais on ne peut trop répéter que les trois vies, se retrouvant dans toutes les parties du corps, y ont aussi partout leur expression. »

Que d'explications curieuses n'aurait-on pas à demander ici à l'auteur, et combien la dépravation même du siècle ne les rendrait-elle pas utiles et importantes ! Que de méprises fâcheuses, que de maux épargnés, s'il existait, par exemple, pour les *Cœurs* du chevalier de Boufflers, une physiognomonie dont les signes fussent certains et faciles à reconnaître !

Notre auteur distingue la physiognomonie de la pathognomonique. Selon lui, *Physiognomonie*, dans un sens restreint, est l'interprétation des forces, ou la *science qui explique les signes des facultés* ; la *Pathognomonique*, l'interprétation des passions ou la *science qui traite des signes des passions*. La première envisage le caractère dans l'état de *repos*, l'autre l'examine lorsqu'il est en *action*. Le caractère dans l'état de repos réside dans la forme des parties solides, et dans l'*inaction des parties mobiles*. Le caractère de la passion se trouve dans le *mouvement des parties mobiles*. La passion a un rapport déterminé avec l'élasticité de l'homme, ou cette disposition qui le rend susceptible de passions, etc.

En partant des principes qu'on vient d'exposer, M. Lavater ne néglige aucun moyen d'établir et la vérité de la physiognomonie et ses droits à porter le nom de science. « Puisqu'il est aussi impossible de trouver deux caractères d'esprit parfaitement ressemblants que de rencontrer deux visages d'une ressemblance parfaite, la différence extérieure du visage et de la figure doit nécessairement avoir un certain rapport, une analogie naturelle

avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur... » Sans doute la difficulté n'est que de connaître ce rapport et de le déterminer par des caractères constants, invariables. Mais pourquoi exiger une précision plus rigoureuse d'une science presque nouvelle que de tant d'autres qu'on ne cesse de nous enseigner depuis plusieurs milliers de siècles avec autant de suffisance que d'incertitude et d'obscurité...? « La physiognomonie, dit fort bien notre auteur, peut devenir une science aussi bien que tout ce qui porte le nom de science; aussi bien que la physique, car elle appartient à la physique; aussi bien que la médecine, puisqu'elle en fait partie; que serait la médecine sans séméiotique, et la séméiotique sans physionomie? aussi bien que la théologie, car elle est du ressort de la théologie : qu'est-ce en effet qui nous conduit à la Divinité, si ce n'est la connaissance de l'homme; et qu'est-ce qui nous fait connaître l'homme, si ce n'est son visage et sa forme? aussi bien que les mathématiques, car elle tient aux sciences de calcul, puisqu'elle mesure et détermine les courbes, les grandeurs et leurs rapports connus et inconnus; aussi bien que les belles-lettres, car elle y est comprise, puisqu'elle développe et détermine l'idée du beau et du noble. La physiognomonie, comme toutes les autres sciences, peut, jusqu'à un certain point, être réduite en règles déterminées, avoir des caractères qu'on pourra enseigner et apprendre, communiquer, recevoir et transmettre. Mais ici, comme dans toutes les autres sciences, il faut beaucoup abandonner au génie, au sentiment, et, dans bien des parties, elle manque encore de signes et de principes déterminés ou déterminables. »

Nous passons sans scrupule tout ce que dit encore l'auteur, dans la suite de ses fragments, de la vérité de la physiognomonie, de son utilité, de ses inconvénients et de ses difficultés sans nombre; ces différents articles ne sont que le développement des idées annoncées au commencement de l'ouvrage, ainsi que le caractère du physionomiste, et le long traité de l'harmonie entre la beauté morale et la beauté physique, où l'on se borne simplement à prouver que si la vertu n'est pas la cause unique de la beauté, et le vice de la laideur, il n'en est pas moins certain que la vertu embellit et que le vice enlaidit; résultat assez vague, assez commun. Un morceau plus piquant est la réponse à l'objection tirée du jugement si connu du physionomiste Zopire

sur Socrate, savoir qu'il était stupide, brutal, voluptueux et adonné à l'ivrognerie. M. Lavater démontre fort bien que ce Zopire ne voyait pas finement, et voici comme il analyse le portrait du plus sage des hommes, en comparant différentes têtes de Socrate copiées d'après l'antique, et dont la ressemblance est trop frappante pour ne pas assurer que ce sont autant de portraits assez ressemblants de la même personne :

« Ceux qui ont pu chercher, dit-il, dans la structure de ce front le siége de la stupidité, et qui ont cru en reconnaître les signes dans cette voûte, cette éminence, ces enfoncements, n'ont jamais étudié la nature du front de l'homme ; ils n'ont jamais ni observé ni comparé des fronts. Quelle que soit l'influence d'une bonne ou mauvaise éducation..., un front tel que celui-ci est toujours semblable à lui-même quant à la forme et au caractère principal, et le vrai physionomiste ne devrait point s'y méprendre. Oui, dans cette voûte spacieuse habite un esprit capable de porter le jour dans la nuit des préjugés, et de vaincre une foule d'obstacles. D'ailleurs le saillant des os de l'œil, les sourcils, la tension des muscles entre les sourcils, la largeur du dos de ce nez, l'enfoncement de ces yeux, cette élévation de la prunelle, combien toutes ces parties, considérées séparément ou dans l'ensemble, sont expressives ! combien elles concourent à marquer les grandes dispositions intellectuelles, même des facultés déjà toutes développées et parvenues à leur parfaite maturité !... Un visage aussi énergique annonce que celui qui le porte a un prodigieux empire sur lui-même, et qu'ainsi il peut devenir, en usant de sa force, ce que des milliers d'autres ne seront que par une sorte d'impuissance... Mais ce qu'il y avait de massif et de fortement prononcé effrayait ou offusquait les yeux des Grecs, accoutumés aux formes élégantes, au point qu'ils ne voyaient plus l'*esprit* de la physionomie, etc... »

Le vengeur de la physionomie de Socrate était bien fait assurément pour prendre parti en faveur de M. d'Alembert : « On m'écrit, dit-il dans la Réponse à quelques objections particulières, on m'écrit que M. d'Alembert a l'air commun. Je ne puis rien dire jusqu'à ce que j'aie vu M. d'Alembert ; mais je connais son profil gravé par Cochin, qu'on dit être fort au-dessous de l'original, et, sans faire mention de plusieurs indices difficiles à caractériser, il est sûr que le front et une partie du nez sont

tels que je n'en ai jamais vu de semblables à aucun homme médiocre. »

Si l'imperfection d'une science suffisait pour en dégoûter les bons esprits, il faudrait renoncer à toutes nos connaissances, à toutes nos études. Que savons-nous, que pouvons-nous savoir sur quelque objet que ce puisse être ? des aperçus formés sur un certain nombre d'observations plus ou moins étendues, plus ou moins précises, que nous nous pressons de lier ensemble pour en faire ce que nous appelons un système, mot qui, suivant son étymologie, ne signifie qu'une manière de concevoir ce que nous ne pouvons connaître parfaitement, et qui, grâce à l'usage, ne signifie plus souvent encore qu'une manière d'exprimer ce que nous ne concevons pas. En réduisant ainsi le titre de science à sa juste valeur, nous ne voyons pas pourquoi l'on s'obstinerait à le refuser à la physiognomonie, et nous regrettons de bonne foi toute la logique et toute l'éloquence employées par notre auteur à démontrer une vérité si simple. Il faut convenir cependant qu'il avait à cet égard de violents préjugés à détruire ; mais ces préjugés tenaient moins sans doute à l'imperfection même de la science physiognomonique qu'à la sottise des docteurs qui s'étaient chargés jusqu'ici de l'enseigner. Il n'y a peut-être aucun objet de nos recherches, sans en excepter l'alchimie et la théologie, il n'en est peut-être aucun sur lequel on ait écrit avec moins de sens, moins de principes et moins de méthode. Quoique M. Lavater ne nous ait donné que des essais et des fragments, on y reconnaît une suite d'observations bien ordonnées ; on sent qu'en cherchant des règles fixes et constantes, il ne s'est pas permis de les adopter légèrement ; on voit surtout qu'il a mieux senti que personne avant lui quelles étaient les routes qu'il fallait suivre pour arriver à des résultats intéressants, et pour en écarter tout ce qui n'était qu'accessoire ou purement arbitraire.

Il n'est pas le seul qui ait observé que c'est dans la conformation des parties solides qu'on doit chercher à reconnaître les signes distinctifs des facultés intellectuelles et ceux du caractère et des passions dans l'expression habituelle des parties mobiles. Je me souviens d'avoir trouvé, il y a longtemps, la même idée dans un *Traité des physionomies*, d'un auteur anglais dont je ne puis dans ce moment me rappeler le nom ; mais il n'en est pas

moins certain que cette idée, qu'on peut regarder comme une des premières bases de la science physiognomonique, n'a jamais été mieux déterminée que dans l'ouvrage de M. Lavater, et qu'aucun autre avant lui n'en a fait des applications plus simples, plus lumineuses et plus multipliées. Une des preuves les plus sensibles de la vérité de cette expression, indépendante de celle des yeux, du regard, du sourire, de la bouche, du mouvement des muscles, est le masque du célèbre Heidegger[1], dessiné après sa mort, et l'analyse qu'en a donnée l'auteur. En observant ce dessin, quelque nue, quelque imparfaite qu'en soit la gravure, on ne peut s'empêcher de dire comme Lavater :

« La sagesse ne repose-t-elle pas sur ces sourcils, et ne semblent-ils pas couvrir de leur ombre une profondeur respectable ? Un front voûté comme celui-ci serait-il le siége commun d'un esprit ordinaire et d'un esprit supérieur? Cet œil fermé ne dit-il plus rien ? Le contour du nez et la ligne qui divise la bouche, et ce muscle creusé en fossette entre la bouche et le nez, et enfin l'harmonie qui règne dans l'ensemble de tous ces traits, n'ont-ils aucune expression? Je ne crois pas qu'un homme doué de sens commun puisse répondre négativement à ces questions... Depuis le sommet de la tête jusqu'au cou... devant et derrière, tout est expressif, tout parle un langage uniforme, tout nous indique une sagesse exquise et profonde... un homme presque incomparable, qui dispose tranquillement ses plans, et qui jamais dans l'exécution ne se rebute, ne se précipite ou s'égare; un homme plein de lumières, d'énergie et d'activité, et dont la seule présence arrache cet aveu : Il m'est supérieur... Cet arc du front, cet os saillant de l'œil, ce sourcil avancé, cet enfoncement au-dessous de l'œil, la forme de cette prunelle... ce contour du nez, ce menton saillant, les éminences et les creux du derrière de la tête... tout porte la même empreinte et la retrace à tous les yeux... »

Notre physionomiste zuricois va plus loin encore, et si loin peut-être qu'on ne sera plus tenté de le suivre. Après avoir montré, par de simples contours, des silhouettes, des profils de toute espèce, par des bustes, des portraits en face et des por-

1. Bourgmestre de Zurich; ce fut l'Aristide de la Suisse, un des hommes les plus éclairés de son siècle, et qui consacra uniquement toutes ses lumières et ses connaissances au bonheur de son pays. (Meister.)



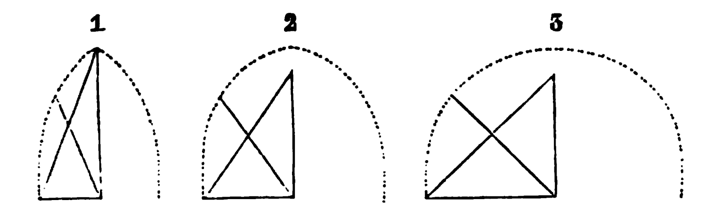
traits faits après la mort des personnes qu'ils représentent, que la signification du visage de l'homme est totalement indépendante du jeu des muscles, il ose soutenir encore qu'on peut déterminer mathématiquement, par les simples contours du crâne, la mesure des facultés intellectuelles, ou du moins les degrés relatifs de capacité et de talent. Outrée ou non, cette idée nous paraît neuve et trop ingénieuse pour ne pas mériter au moins quelque indulgence et quelque attention.

« . . . Mes lecteurs, dit-il lui-même, trouveront peut-être de la folie dans cette assertion. Quoi qu'il en soit, le penchant qui me porte à la recherche de la vérité m'oblige d'avancer encore qu'*en formant un angle droit du zénith et de l'extrémité de la pointe horizontale du front pris en profil, et en comparant les lignes horizontale et perpendiculaire et leur rapport avec la diagonale, on peut en général connaître la capacité du front par le rapport qui se trouve entre ces lignes.* Au moment où j'écris ceci, je m'occupe de l'invention d'une machine au moyen de laquelle on pourra, même sans le secours des silhouettes, prendre la forme de chaque front, et déterminer avec assez d'exactitude le degré de sa capacité, et surtout trouver le rapport qui est entre la ligne fondamentale et le profil du front. »

Notre auteur s'attend à toutes les plaisanteries qu'on ne manquera pas de faire sur une pareille découverte; mais il y répond tranquillement :

« Essayez, et vous verrez bientôt, j'ose le garantir, que le front d'un idiot, né tel, diffère essentiellement, dans tous ses contours, du front d'un homme de génie, reconnu pour tel. Faites des essais, et vous trouverez toujours qu'un front dont la ligne fondamentale est plus courte des deux tiers que sa hauteur est décidément celui d'un idiot. Plus elle est courte, cette ligne, et disproportionnée à la hauteur perpendiculaire du front, plus elle marque de stupidité; au contraire, plus la ligne horizontale est prolongée et conforme à sa diagonale, plus le front qu'elle caractérise annonce d'esprit et de jugement. Appliquez l'angle droit d'un quart de cercle sur l'angle droit du front tel que nous l'avons proposé, plus les rayons (ceux, par exemple, entre lesquels il y a une distance de dix degrés)..., plus, dis-je, les rayons se raccourcissent dans un rapport inégal, plus la personne sera stupide...; et, d'un autre côté, plus il y aura de rap-

port entre ces rayons, plus ils indiqueront de sagesse. Quand l'arc du front et surtout le rayon horizontal excèdent l'arc du quart de cercle, on peut compter que les facultés intellectuelles sont essentiellement différentes de ce qu'elles seraient si cet arc du front était parallèle, ou enfin s'il était non parallèle avec l'arc du quart de cercle.



« Ces figures peuvent en quelque sorte expliquer mon idée. Un front qui aurait la forme du n° 3 annoncerait bien plus de sagesse que celui qui aurait les proportions du n° 2, et celui-ci serait fort supérieur au front qui se rapprocherait du n° 1 ; car il faut être né imbécile pour avoir un front pareil.

« Nous avons tous les jours sous les yeux une preuve bien frappante de la vérité de ces observations..., c'est la forme du crâne des enfants, qui change à mesure que leurs qualités intellectuelles augmentent ou plutôt se développent, forme qui ne varie plus quand les facultés ont acquis tout leur développement, etc. »

Que ces idées soient hasardées ou non, pourquoi se presser de les rejeter? pourquoi refuser de les examiner sans prévention? Si, par une longue suite d'expériences, on parvenait à les confirmer, à leur donner plus d'exactitude et de précision, n'aurait-on pas découvert une vérité assez utile, assez intéressante? Quelle belle machine que celle qui nous apprendrait à peser les hommes comme on pèse les métaux, à juger pour ainsi dire à l'œil si tel ou tel sujet est propre à devenir un homme d'État, un philosophe, un poëte, un artiste !

L'objection de ceux qui croiraient la morale ou la théorie de l'éducation compromise par un système où l'on établirait une différence si essentielle et si nécessaire d'un homme à l'autre ne peut étonner que les esprits assez subtils pour savoir au juste si nous sommes libres ou non, et comment nous le sommes,

quelles sont les bornes de l'empire que nous pouvons exercer sur nos propres facultés et sur celles de nos semblables, et s'il dépendait en effet de Voltaire ou de son précepteur qu'il ne fût un imbécile ou Voltaire.

L'observation de l'auteur sur les changements qu'éprouve le crâne des enfants pourrait bien être susceptible encore d'une application plus générale. Sans prétendre expliquer ici les raisons d'un phénomène si remarquable, il nous paraît assez évident que l'éducation ou les circonstances peuvent modifier à quelques égards la conformation même des parties solides. L'expérience prouve assez qu'il n'est aucun de nos organes que l'exercice ne fortifie; comment cet accroissement de forces n'aurait-il pas des signes sensibles? Supposons, au sortir de la première enfance, deux têtes absolument pareilles; que l'une reste oisive, que l'autre soit occupée, je suis très-persuadé qu'au bout d'un certain temps un observateur attentif y reconnaîtrait des différences assez frappantes; si leur étendue restait toujours la même, ce que je ne voudrais pas assurer, l'une aurait acquis du moins des traits d'énergie et de solidité qui manqueraient sans doute à l'autre. Une tête forte est plus capable d'une grande contention d'esprit qu'une tête légère. Mais, pour vérifier cette remarque, il faut bien se garder de confondre une tête forte avec une tête lourde et pesante; comme il faut bien se garder aussi, en cherchant les lignes horizontale et perpendiculaire du front, d'en prendre la hauteur à la naissance des cheveux, une tête qui aurait la forme du n° 3 pouvant avoir indifféremment les cheveux plantés plus ou moins haut. Quoique cette dernière différence ait bien sa signification physiognomonique particulière, elle ne doit être comptée pour rien dans la mesure dont il s'agit.

Mais il est temps de nous arrêter; la doctrine de M. Lavater est trop contagieuse; c'est assez de l'exposer sans partialité, n'allons point *physionomiser* à notre tour. Et le pourrait-on avec quelque succès dans un pays où, pour se ressembler, tous les visages se masquent ou se défigurent?

CHANSON DE M. LE DUC DE NIVERNOIS A Mme LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

Sur l'air de *la Pantoufle.*

Il est un trésor
Dans le fond de la Lorraine,
Il est un trésor,
Quoiqu'il ne soit pas de l'or.
Il n'est pas de l'or,
Ce trésor de la Lorraine;
Il n'est pas de l'or,
Mais il vaut bien mieux encor.

Il est d'un beau blanc
Des pieds jusques à la tête;
Il est d'un beau blanc,
Quoiqu'il ne soit pas d'argent.
S'il était d'argent,
Il tournerait moins la tête;
S'il était d'argent,
Il ne serait pas si blanc.

Il a de l'esprit,
Il n'aime pas la louange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.
Il a de l'esprit,
Il fait des vers comme un ange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.

Il fait peur aux sots
Quand il veut ouvrir la bouche,
Il fait peur aux sots
Qui n'aiment pas ses bons mots.
Laissons là les sots
Que son esprit effarouche;
Laissons là les sots,
Jouissons de ses bons mots.

Il a deux enfants
Qui sont dignes de leur mère,
Il a deux enfants
Distingués par leurs talents;

Mais les deux enfants
Ne vaudront jamais leur mère,
Mais les deux enfants
N'ont point d'aussi beaux talents.

Il n'a qu'un défaut,
C'est d'aimer trop sa Lorraine;
Il n'a qu'un défaut,
D'y rester plus qu'il ne faut.
Disons-lui qu'il faut
Renoncer à sa Lorraine,
Disons-lui qu'il faut
Corriger son seul défaut.

Enfin, grâce à Dieu,
Je le tiens dans ma retraite;
Enfin, grâce à Dieu,
Il est au coin de mon feu.
Je demande à Dieu
Qu'il se plaise en ma retraite;
Je demande à Dieu
Qu'il reste au coin de mon feu.

VERS DE M. LE CHEVALIER DE FLORIAN

A M. MICHU ET A Mme TRIAL,

APRÈS LES AVOIR VUS JOUER DANS LA PIÈCE DU *Baiser*.

Jeune Alamir, adorable Zélie,
Votre ingénuité, vos grâces, vos talents
Nous ont fait croire à la féerie;
Vous rendez vrais les vieux romans.
Un seul baiser vous perd, mais on vous le pardonne;
Du même feu que vous l'on se sent embraser,
Et de vos spectateurs, jaloux de ce baiser,
La moitié le reçoit, l'autre moitié le donne.

— *Zoraï, ou les Insulaires de la Nouvelle-Zélande*, tragédie en cinq actes et en vers, est le coup d'essai de M. Marignié, jeune médecin de la Faculté de Montpellier, mais qui, depuis plusieurs années, a renoncé à la médecine pour se livrer entièrement à la littérature. Cette pièce avait été reçue par les Comédiens avec transport; toutes les sociétés où l'on avait engagé l'auteur à la lire en avaient conçu la plus haute idée. L'espèce de célébrité qu'elle avait acquise ainsi, même avant de

paraître au grand jour, pourrait bien lui avoir été funeste à beaucoup d'égards; mais c'est à cette célébrité qu'est due aussi l'affluence de monde prodigieuse qu'il y eut à la première et unique représentation qui en a été donnée, sur le théâtre de la Comédie-Française, le samedi 5. Il y a longtemps qu'on n'y avait vu une assemblée aussi brillante et aussi nombreuse; excepté le roi, toute la cour honorait le spectacle de sa présence. Mais tout cela n'a pu préserver la pièce d'une chute complète.

Les défauts de vraisemblance et d'intérêt dont cette pièce est remplie, quelque révoltants qu'ils soient, ont peut-être moins déplu que les éloges fastidieux qu'on y prodigue à chaque instant à la nation française, à ses mœurs, à son gouvernement; ces éloges, répandus sans mesure et sans goût, ont paru également froids, fades et ridicules. L'idée d'aller chercher le despotisme en Angleterre est d'une absurdité que rien ne peut justifier, et donne à tous les personnages du drame un caractère louche et faux. A Versailles, on a trouvé qu'il était fort impertinent de vouloir discuter au théâtre les fondements de l'autorité, les avantages ou les inconvénients du gouvernement monarchique. Que dire du caractère de Tango, qui paraît jusqu'à la moitié du quatrième acte l'homme du monde le plus défiant, et qui passe ensuite tout à coup de la plus extrême défiance à la confiance la plus imbécile? de la platitude de Zoraï, qui renonce si légèrement à son amour, et qui, sans le conseil d'un personnage subalterne, devenait si ridiculement la dupe de son rival? de ces lueurs d'intérêt qui ne naissent qu'à la fin d'un acte, et qui s'éteignent dès le commencement de l'acte suivant? etc., etc.

Les discussions politiques qui occupent les trois premiers actes paraîtront toujours froides au théâtre; ce n'est qu'à force de génie et d'éloquence que Corneille est parvenu quelquefois à nous les rendre intéressantes, et toute discussion de ce genre, qui n'est pas soutenue par de grands motifs ou par de grandes passions, ressemblera toujours à des déclamations de collége.

Avec quelque sévérité que la pièce ait été jugée en général, on y a remarqué des beautés de détail qui ont été applaudies et qui nous ont paru dignes de l'être; de ce nombre sont les vers

où l'auteur s'est emparé si heureusement de l'image employée par Montesquieu pour peindre le gouvernement despotique[1]. C'est uniquement en faveur de l'application qu'on en a faite à M. Necker que les vers suivants ont été applaudis avec tant de transport, et à six ou sept reprises, de manière à suspendre assez longtemps le spectacle; car ces vers par eux-mêmes n'ont rien de fort remarquable; c'est Zoraï qui parle au troisième acte; il explique à Tango comment un seul homme peut veiller au bonheur d'une nation entière.

Les mortels près du trône appelés par leur maître,
Éclairés, vertueux, car tels ils doivent être,
De ses soins vigilants partagent le fardeau,
Et même l'étranger qui, d'un emploi si beau,
Par d'utiles vertus s'est fait connaître digne,
Citoyen adoptif, monte à ce rang insigne
Où des hommes actifs, unissant leurs travaux,
Sont pour le souverain des organes nouveaux, etc.

M. Marignié s'est fait justice lui-même, et, quoique la pièce eût été jusqu'à la fin, il avait eu la modestie de la retirer le soir même de la première représentation; on avait eu l'attention de l'annoncer dès le lendemain dans le *Journal de Paris*. Les Comédiens n'en ont pas moins reçu l'ordre positif de ne la plus jouer, et il a été enjoint encore depuis à l'auteur, par l'ordre exprès du roi, de ne point l'imprimer.

— Pendant le séjour de M. d'Alembert à Ferney, où était M. Huber, on proposa de faire chacun à son tour quelque conte de voleur. La proposition fut acceptée. M. Huber fit le sien, qu'on trouva fort gai; M. d'Alembert en fit un autre, qui ne l'était pas moins. Quand le tour de M. de Voltaire fut venu : « Messieurs, leur dit-il, il y avait une fois un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste. »

— Un avare, qui n'était pas moins attaché à son plaisir qu'à son trésor, avait beaucoup de peine à satisfaire deux penchants dont le contraste faisait le supplice habituel de sa vie. Voici le moyen qu'il avait imaginé pour les mettre d'accord. Il s'était imposé d'abord la loi de ne jamais dépenser au delà d'une certaine somme fort au-dessous de son revenu. Lorsque quelque

1. « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. »

fantaisie l'exposait à la tentation d'enfreindre la loi, il capitulait avec lui-même, se mettait à genoux devant son coffre-fort, lui exposait de la manière la plus touchante le besoin d'un secours extraordinaire, lui demandait ensuite comme un emprunt la somme qu'il lui fallait; mais, pour se garantir à lui-même la sûreté du prêt, il ne manquait jamais de déposer dans le coffre-fort un diamant qu'il avait coutume de porter au doigt, et ne se permettait de le reprendre qu'après que le vide dont ce bijou était le gage avait été rempli par son économie sur d'autres dépenses, ou par quelque nouvelle spéculation d'intérêt.

— Encore deux nouveautés au théâtre de la Comédie-Italienne dont nous n'avons rien dit et qui courent déjà grand risque d'être oubliées : ce sont *le Diable boiteux, ou la Chose impossible*, et *la Parodie de Tibère;* l'une représentée, pour la première fois, le 27 septembre, et l'autre le 8 octobre.

Le Diable boiteux, qui a été donné sous le nom de M. Favart le fils, pourrait bien appartenir encore de plus près à M. Favart le père; c'est une pièce en prose et en vaudevilles, dont le dénouement n'est qu'une espèce de rébus assez fade, mais où l'on a remarqué plusieurs couplets d'un tour agréable et spirituel.

La parodie du *Tibère* de M. Fallet est de M. Radet, à qui nous devons déjà celle d'*Agis*. Tout l'artifice du parodiste a été de leur prêter un langage familier et burlesque. Cette pièce est en général triste et froide, remplie de trivialités et de calembours. Le dialogue en est très-diffus, mais facile et semé de plaisanteries assez piquantes, telles que la réflexion de Sérénus dans la prison : « Puisque tout le monde entre si facilement ici, pourquoi ne pas essayer un peu d'en sortir? »

NOVEMBRE.

Tom Jones à Londres, comédie en cinq actes et en vers de M. Desforges[1], représentée, pour la première fois, par les Comé-

1. M. Desforges a joué longtemps la comédie sur différents théâtres du Nord,

diens italiens, le mardi 22 octobre, a eu le plus grand succès, après avoir couru le risque de tomber tout à plat avant la fin du premier acte et pour ainsi dire dès la première scène. Le sujet de cette comédie est assez annoncé par son titre. L'auteur a suivi le plus fidèlement qu'il lui a été possible toute la fable du charmant roman de Fielding; il s'est borné seulement à en retrancher quelques personnages inutiles au fond de l'intrigue, et qu'il eût été trop difficile de transporter au théâtre sans embarrasser la scène et même sans en blesser toutes les convenances.

Le dialogue de cette comédie, sans être brillant, est vif et facile; si le style manque souvent d'élégance, il est du moins presque toujours clair et naturel; les caractères en sont variés et soutenus; peut-être même n'a-t-on pas su assez de gré à l'auteur d'avoir osé leur conserver cette espèce de vérité locale qui les rend si piquants dans l'ouvrage de Fielding. Si le rôle de Western a paru trop agreste, il faut s'en prendre surtout à l'acteur qui, n'ayant pas su en saisir le ton, a mis plus de caricature encore dans son maintien que dans son discours. On a fort applaudi ces vers du rôle de Fellamar; il s'agit d'un rival de Jones :

> De mon amour jaloux on le croira victime,
> Car le monde est toujours pour celui qu'on opprime,
> Et le monde a raison...

— Que dire des *Amants espagnols*, comédie en cinq actes et en prose, représentée, le mercredi 23, sur le théâtre de la Comédie-Française? Que c'est un imbroglio plus extravagant encore que romanesque, plus ennuyeux que ridicule, et qui a cependant eu l'honneur d'être exécuté en présence de la reine et de toute la cour, sans que les murmures et les huées aient pour ainsi dire discontinué depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin. Les seuls traits applaudis ont été ceux dont on a pu faire une application maligne à l'ouvrage même, et rien ne l'a jamais été plus universellement que ces mots d'un des principaux person-

en Suède et en Russie, peut-être sous un autre nom. (MEISTER.) — M. Charles Monselet a tracé dans *les Oubliés et les Dédaignés* une vive et spirituelle esquisse des origines et des aventures de P.-J.-B. Choudard-Desforges, fils naturel d'un médecin nommé Petit et d'une belle marchande de porcelaines de la rue du Roule.



nages du drame au cinquième acte : *Nous avons passé une cruelle soirée.* C'est à un M. Beaujard, de Marseille, qu'on attribue cette misérable production. Le sieur Molé s'était chargé, dit-on, de la corriger et de la faire réussir. Des curieux, qui prétendent pénétrer les plus profonds secrets de la Comédie et de la littérature, assurent que M. Beaujard n'est qu'un prête-nom, que le véritable auteur de ce triste drame est M. Caron de Beaumarchais[1], que c'est un ouvrage de sa jeunesse, du temps où il faisait *Eugénie* et *les Deux Amis*, temps qui, en effet, ressemble fort peu à celui où il écrivit ses *Mémoires* contre la dame Goëzman, son *Barbier de Séville* et son *Mariage de Figaro.* Ce qui a pu donner à cette conjecture un air de vraisemblance, c'est qu'on a trouvé dans le dialogue des *Amants espagnols* une imitation très-marquée de la manière de dialoguer de M. de Beaumarchais : quoique la pièce soit en général parfaitement détestable, on y a cependant aperçu quelques traces d'un esprit d'intrigue assez hardi, quelques scènes dont l'intention mieux développée aurait pu produire un effet assez théâtral. La sérénade où se rencontrent les deux amants, qui se croient rivaux sans l'être, est d'une conception vraiment dramatique. La manière dont le vieux don Ulriquez se trouve engagé à introduire lui-même dans sa maison l'un après l'autre les deux amants de ses filles a paru plus ingénieuse encore; mais ces deux situations tiennent à trop de circonstances ennuyeuses pour entreprendre de les expliquer ici; ce qu'on peut avancer sans craindre de se tromper, c'est que l'auteur des *Amants espagnols*, quel qu'il soit, a pris M. de Beaumarchais pour son modèle. Si c'était lui-même et qu'il n'eût pas mieux réussi, cela serait sans doute plus amusant, du moins pour ses bons amis les Marin, les Baculard, les Goëzman et le journaliste de Bouillon.

— *Essai sur l'Architecture théâtrale, ou De l'Ordonnance la plus avantageuse à une salle de spectacle relativement aux principes de l'optique et de l'acoustique*, par M. Patte, architecte de monseigneur le prince des Deux-Ponts. Brochure in-8°. Après avoir fait une critique modérée des principaux théâtres de l'Europe, l'auteur examine quelle est la forme qui convient mieux

1. Nous n'avons trouvé trace nulle part de cette supposition; les *Mémoires secrets* (24 octobre 1782) attribuent à un sieur Boja, rédacteur des *Petites Affiches* de Marseille, *les Amants espagnols*, qui ne paraissent pas avoir été imprimés.

à une salle de spectacle, et c'est la figure elliptique qu'il préfère, en observant qu'il ne faut pas la confondre avec l'ovale. Cette forme a l'avantage de concentrer la voix vers les auditeurs dans toute sa plénitude. « Supposons, dit-il, un billard de forme véritablement elliptique, et que son fer ait été fixé à un des foyers, alors une bille placée à l'autre foyer, étant poussée vers un endroit quelconque des bords de ce billard, retournera toujours frapper le fer par bricole, etc. »

L'ouvrage de M. Patte nous a paru rempli de vues utiles et d'observations ingénieuses.

QUATRAIN.

C'est la fête de notre Pierre,
Chacun lui fait son compliment;
Il est vrai, son cœur est de pierre,
Mais c'est une pierre d'aimant.

LETTRE DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE
A Mme LA COMTESSE DE COASLIN.

« Madame, le temps que j'ai passé sans vous faire ma cour semble m'en avoir ôté le droit; mais, dans notre commune détresse, je me serais déjà présenté chez vous si j'avais un visage comme tout le monde. Celui qui me reste est tellement décomposé par la plus horrible fluxion, qu'en me voyant vous seriez plus tentée de rire que de m'écouter. En attendant que j'aie figure humaine, qu'il me soit permis de vous dire un mot de cette illustre banqueroute [1].

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

C'est à lui qu'il faut s'adresser directement, si l'on ne prend pas des mesures promptes et vraies, si l'on ne cherche qu'à nous leurrer par de vaines espérances pour apaiser les premiers cris d'une juste indignation, enfin si l'on ne se prévaut de l'autorité que nous aurions seuls le droit d'invoquer.

« On murmure d'un arrêt de surséance obtenu pour trois

1. La banqueroute de M. le prince de Guéménée, dans laquelle M. de Villette risque de perdre trente mille livres de rente. (Meister.)

mois; mais il n'y avait que ce moyen d'échapper aux formes dévorantes de la justice. On nous menace d'un semblable arrêt à l'expiration de ces trois mois : voilà de ces choses qu'il n'est pas honnête de croire.

« Ce qui me ferait beaucoup plus de peur, c'est ce que racontait un colleur de papier à qui il est dû 16,000 livres pour les colles qu'il a données à Mme de Guéménée. Il a ordre, ainsi que les autres ouvriers, d'achever Montreuil. A ce vers charmant du poëme des *Jardins*,

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil,

il faudra substituer

Les rentiers en pleurant achevèrent Montreuil.

« Ce que je vois de plus clair dans cette vilaine histoire, c'est que madame la comtesse a, pour être payée, cent moyens refusés à un honnête bourgeois de Paris tel que moi; et que si j'avais l'honneur d'être à sa place, je serais sûr de ne rien perdre.

« Si l'on pouvait se consoler par les charmes de l'esprit et de la figure, par la conscience de ce que l'on vaut, c'est à cela qu'il faudrait vous renvoyer; mais vous aurez encore cela par-dessus le marché : ce sont les vœux bien sincères du plus respectueux de vos admirateurs. »

— Après avoir vu si bonnement le public sous le charme, MM. de Piis et Barré s'étaient persuadé sans doute que l'illusion devait durer toujours. Le triste accueil qu'on a fait à leur *Gâteau des rois* ne parut pas même les avoir désabusés; ils avaient annoncé hautement qu'ils se vengeraient du peu de goût que le public avait montré pour leur *Gâteau*, en le régalant de leurs *Foins;* mais cette ingénieuse gaieté a mal réussi. *La Coupe des foins, ou l'Oiseau perdu et retrouvé*, donné pour la première fois, sur le théâtre de leurs succès, le mardi 5, n'a pas survécu longtemps au *Mariage in extremis*, dont ils l'avaient fait précéder, et qui n'a pas reparu depuis la première représentation. Ces deux nouveautés ne méritaient guère un meilleur sort.

Le sujet du *Mariage in extremis* est tiré des *Lettres du chevalier d'Her.....*, de Fontenelle. C'est l'histoire du jeune

homme qui, pour obtenir la main de la veuve dont il est amoureux, lui déclare qu'il est résolu de se laisser mourir de faim, et qu'il ne sortira de chez elle que mort ou marié. Le valet du jeune homme fait la même déclaration à la soubrette. Un bon souper, que le jeune homme a eu soin de faire cacher dans un secrétaire de l'appartement de la dame, rend l'épreuve moins pénible; mais l'action de cette petite comédie n'en est ni plus naturelle ni plus piquante. Dans les *Lettres*, le jeûne prétendu de l'amant dure au moins quatre jours; dans la comédie, il dure à peine quelques heures, et la veuve n'en est pas moins attendrie. Ces invraisemblances, quelque choquantes qu'elles soient, le sont moins que la platitude et le mauvais ton d'un dialogue rempli de pointes, de quolibets et de trivialités, défauts plus sensibles encore dans un ouvrage qui paraît avoir toutes les prétentions d'une vraie comédie.

Le sujet de *la Coupe des foins* n'est pas beaucoup plus heureux. Alain est l'amant d'Hélène. Il lui donne un oiseau qu'il voit bientôt après entre les mains de Blaise son rival; il se croit trahi; mais une explication le rassure, et les deux amants réconciliés ne songent plus qu'à se divertir aux dépens de Blaise. On joue à la clignemusette, aux quatre-coins. Alain, sans être aperçu, se tapit adroitement dans une charrette de foin; Hélène l'y suit. Blaise se hâte de faire entrer la voiture dans sa grange; au lieu d'y trouver Hélène seule, il l'aperçoit avec son rival qui l'embrasse.

Tous ces petits tableaux, quoique assez variés, ont paru peu intéressants, et le dénoûment, qu'on devine longtemps d'avance, traînant et embrouillé. On a remarqué cependant, dans les premières scènes, quelques couplets assez jolis, et comment ne pas les applaudir? C'est Mme Dugazon qui les chante; le seul son de sa voix donne à tout ce qu'elle prononce un charme inexprimable; et tant de grâces, tant d'attraits se partagent, dit-on, dans ce moment, entre un jeune seigneur russe et cet illustre Janot, qui fut longtemps l'homme de la nation, et qui continue encore aujourd'hui d'être le héros des boulevards. Le sieur Dugazon, son époux, vient d'avoir une affaire d'honneur avec son camarade Dazincourt; mais ce n'est point pour les beaux yeux de sa femme, c'est pour les rôles qu'on appelle de la *grande-casaque*, tels que ceux de Mascarille, d'Hector, etc. Nos deux Crispins prétendaient

l'un et l'autre à cet emploi; la querelle s'est échauffée au point que leur *société* a décidé qu'ils ne pouvaient se dispenser de se battre. Il y a eu un rendez-vous donné, des témoins, un juge de camp; aucun des combattants n'a été dangereusement blessé; mais tout s'est passé dans les règles, et le combat d'Ulysse et d'Ajax, pour les armes d'Achille, eut moins de solennité, je crois, que le combat de MM. Dazincourt et Dugazon pour la *grande-casaque*. Voilà peut-être de quoi dégoûter beaucoup d'honnêtes gens du plus barbare, du plus ridicule et cependant du plus respecté de tous nos usages.

— *Les Rivaux amis*, comédie en un acte et en vers, par M. Forgeot[1], ont été représentés, pour la première fois, au Théâtre-Français, le mercredi 13, et le lendemain, à Versailles, devant Leurs Majestés. Cette bagatelle a été parfaitement bien jouée et parfaitement bien accueillie.

Le fonds n'est presque rien ; il est plus faible encore que celui des *Fausses Infidélités*, avec lequel il paraît d'ailleurs avoir quelques rapports; mais l'exécution en est charmante; les scènes, bien liées, se succèdent rapidement; le dialogue en est vif, facile, aisé, plein de grâce et de légèreté : si l'on y trouve peu de traits saillants, on n'y trouve aussi presque rien à reprendre, et peut-être n'a-t-on jamais annoncé un talent plus naturel pour la comédie, et surtout pour le style propre à ce genre. Il est difficile d'en citer des vers qui ne perdent infiniment à être détachés de la liaison où ils se trouvent; il en est cependant qui ne perdent pas tout, comme ceux-ci :

Vous doutez d'un aveu,

dit Melcour à la comtesse. Julie répond :

Qui chez nous est beaucoup, et chez vous n'est qu'un jeu...
. . . .
Vous êtes jeune encor,

dit la comtesse à Damis.

DAMIS.

J'aimerai plus longtemps.

LA COMTESSE.

L'hymen est un lien dangereux à votre âge.

1. C'est un très-jeune homme, auteur des *Deux Oncles* et de quelques autres pièces jouées avec succès sur le théâtre de la Comédie-Italienne. (MEISTER.)

MELCOUR.

Je suis plus vieux que lui.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas plus sage, etc.

Mlle Contat a joué le rôle de la comtesse avec beaucoup de grâce, de finesse et de naïveté. Les rôles de Melcour et de Damis ont été parfaitement bien rendus par le sieur Molé et le sieur Fleury.

— *Alexandrine, ou l'Amour est une vertu*, par Mlle de S. L..., c'est-à-dire par Mlle de Saint-Léger, l'auteur des *Lettres du chevalier de Saint-Alme*[1].

Mlle de Saint-Léger est la fille d'un médecin peu connu, et *de ses dix-sept ans doucement tourmentée*; voici son second roman. Sa nouvelle héroïne est encore plus tendre que la première. Une mère, que de folles dépenses ont ruinée, la vend à l'âge de douze ans au président de Melleville ; mère elle-même à treize, elle prend son prétendu protecteur en haine, le quitte pour entrer au théâtre, se passionne pour le jeune chevalier de ***, retrouve après quelques années, par une suite d'incidents faciles à deviner, son père, sa fille et le président de Melleville. Elle fait à la tendresse maternelle le sacrifice de sa passion, épouse le président et meurt bientôt après de la douleur d'avoir renoncé à son amant. Quoique ce petit ouvrage ait encore tous les défauts d'une production trop précoce, il n'est pas sans intérêt, et le style de notre jeune auteur ne manque souvent ni de chaleur ni de sensibilité.

— *Les Manœuvres de Potsdam*, par M. ***. *Ouvrage proposé par souscription, avec approbation et privilège.* In-folio de huit pages. — « Le roi de Prusse, dit l'auteur du prospectus, laisse indifféremment à tout le monde la liberté d'assister aux grandes revues de Berlin, mais il ne permet à qui que ce soit qui n'est pas militaire prussien de voir les manœuvres qui se font à

1. Sur la foi de Meister lui-même, nous avons attribué (tome XII, p. 534) les *Lettres du chevalier de Saint-Alme* (et non *Saint-Ilme*) à Mlle Dionis cadette. Ce roman, ainsi qu'*Alexandrine*, appartient à Mlle de Saint-Léger, dame de Colleville, née en 1763, morte en 1824. *Alexandrine*, a eu deux éditions fictives, à l'aide de titres de relai, l'une en 1786 : *Alexandrine de Ba... ou Lettres*, etc., l'autre en 1807 : *Aventures d'Alexandrine de Bar, publiées par la princesse Albertine, sa petite-fille.*

Potsdam. Né Français, j'ai résidé nombre d'années en Prusse où, par état, je me suis trouvé placé de manière à prendre connaissance de tout ce qui est relatif au militaire. J'ai cru ne pouvoir m'occuper plus utilement que de travailler à recueillir ces savantes manœuvres dont j'ai été témoin, et qui peuvent être regardées comme la meilleure école de l'art peut-être le plus difficile. — Elles se font presque toujours trois fois par an. Les troupes destinées à y être employées au nombre de quarante mille hommes ou quelquefois davantage, soit effectifs ou supposés, s'assemblent la veille à Potsdam et sont divisées en deux parties, dont l'une forme l'armée du roi, et l'autre l'armée supposée ennemie. Dès qu'elles sont arrivées, le roi de Prusse ordonne lui-même aux généraux en chef des régiments de se tenir prêts à se mettre en marche le lendemain matin, à une heure marquée, et Sa Majesté indique en même temps le lieu du rendez-vous des corps respectifs. Lorsque tous les régiments sont sous les armes et réunis au lieu qui leur a été indiqué, les généraux se rendent chez le roi pour prendre ses ordres, car ce n'est qu'à l'instant du départ que Sa Majesté leur manifeste ses intentions à l'égard de la manœuvre qui va se faire. Le roi de Prusse ordonne alors au général qui commande en chef l'armée ennemie de faire ses dispositions pour défendre tel poste ou attaquer tel autre occupé par l'armée du roi; ou bien on désigne un endroit qui doit être considéré comme le camp où l'une des deux armées est supposée avoir passé la nuit et d'où il faut la déloger; enfin l'on convient du point où doit se faire la manœuvre, on détermine quel en doit être l'objet, et le roi nomme à tous les postes d'honneur, etc. Après avoir indiqué en général quel doit être le but de la manœuvre, il fait de son côté tous ses efforts pour masquer ses opérations et tromper la vigilance de ses généraux; et le général chef de l'armée supposée ennemie agit également de la manière qu'il juge le plus convenable, soit pour se garantir des entreprises que Sa Majesté pourrait former contre lui, soit pour profiter lui-même des manœuvres qui pourraient favoriser ses attaques ou lui procurer les moyens d'entamer l'armée du roi... Il est aisé de juger de quel prix doit être pour ceux qui, par état, sont destinés à défendre leur patrie, une collection complète des manœuvres faites par un si grand maître. »

Celles qu'a recueillies l'auteur sont au nombre de cinquante

et une, et ont été exécutées depuis 1764 jusques et y compris 1781. Cette collection a cinquante et une planches générales gravées d'après les plans dressés sur le terrain même. L'explication particulière de ces planches générales renvoie à plusieurs autres planches de détails explicatifs, et ces dernières, dont les explications sont fort étendues, servent à développer les principes d'après lesquels se font les évolutions tracées dans les planches générales. Le prix total de la souscription de l'ouvrage est de trois cents livres. La souscription ne sera fermée qu'au mois de mars prochain. On donne vingt-quatre francs en souscrivant, et le reste s'acquittera en trois payements lors de la distribution de chacune des trois livraisons de l'ouvrage. Passé le temps prescrit, l'ouvrage se vendra six cents francs.

On ne peut mettre en doute l'importance et l'intérêt d'un pareil ouvrage s'il est bien conçu et bien exécuté; mais c'est ce que nous n'oserions encore garantir. Tout ce que nous savons de plus que ne dit le prospectus, c'est que l'auteur est un M. Lobijois, ci-devant secrétaire de M. le marquis de Pons, qu'il n'est pas militaire lui-même, mais qu'il a pu tirer de grands secours de quelques officiers et ingénieurs prussiens avec qui il avait été à même de former des liaisons assez particulières pendant le long séjour qu'il a fait à Berlin et à Potsdam.

— *La Vérité rendue sensible à Louis XVI*, par un admirateur de M. Necker. Deux volumes in-8°. Ce titre, que l'intention de l'auteur a été sûrement de rendre fort piquant, n'a aucun rapport avec le fond de l'ouvrage; on n'y trouve pas un mot de finance ni d'administration; ce n'est qu'un précis assez long, assez fastidieux, de toutes les usurpations de l'Église depuis l'origine de son établissement jusqu'à nos jours. Il y a longtemps que ces matières ont été épuisées. La seule manière intéressante de les traiter aujourd'hui n'est plus du ressort des gens de lettres; l'exemple que Joseph II vient de donner à l'Europe étonnée est désormais l'unique leçon qu'il soit permis d'offrir aux puissances assez heureuses pour oser en profiter.

Le préambule du livre que nous avons l'honneur de vous annoncer contient le beau discours que M. de Bretignières fit au parlement en faveur des protestants, le 15 décembre 1778, avec un dispositif des remontrances auxquelles ce discours semblait devoir donner lieu. On serait bien trompé si ces deux nouveaux

volumes n'étaient pas l'ouvrage du prêtre piémontais à qui nous devons déjà les *Lettres d'un curé* sur le même sujet [1].

DÉCEMBRE.

Je me souviens d'avoir entendu dire, il y a quelques années, à M. l'abbé de Mably qu'ici la classe de la société où il avait trouvé le plus d'hommes respectables était celle des fiacres; sous le joug même de l'oppression, ils conservent une âme libre, soutiennent leurs droits à coups de poing, et disent, dans l'occasion, des injures à tout venant, sans aucune acception de rang ni de personne. On ne peut guère s'étonner d'une préférence si bien motivée, après avoir lu l'ouvrage qu'il vient de publier sur *la Manière d'écrire l'histoire*. A l'exemple de ses héros, M. l'abbé de Mably s'y livre, sans aucun égard, à toutes les saillies de sa mauvaise humeur; il n'y a point de nom, point de réputation qui en impose à la liberté de sa plume; nos plus illustres écrivains sont traités par lui en vrais écoliers, et le plaisir d'une censure si grossière semble avoir été véritablement l'unique but de son livre; car qu'apprend-il, d'ailleurs? Que, pour bien écrire l'histoire, il faut avoir étudié la politique et le droit naturel, connaître la morale, la marche des passions, leur jeu, leur progrès, le caractère propre de chacune d'elles. Était-ce la peine de faire un livre pour ne dire que des vérités si communes et si triviales? Ce qui est plus piquant sans doute, plus neuf du moins, c'est la manière dont l'auteur s'est permis d'apprécier M. de Voltaire. « Ce qui m'étonne davantage, dit-il [et qui n'étonnera-t-il pas par un pareil jugement?], ce qui m'étonne davantage de la part de cet historien, le patriarche de nos philosophes, et qu'ils nous présentent comme le plus puissant génie de notre nation, c'est qu'il ne soit qu'un homme, pardonnez-moi cette expression, *qui ne voyait pas au bout de son nez...* » Et les preuves par lesquelles on justifie la hardiesse d'une expression si heureuse, les auriez-vous devinées? Les voici : « Si M. de Voltaire voyait au

1. Gacon de Louancy. Voir tome XI, p. 132, et tome XII, p. 198. Ni Barbier ni Quérard n'ont mentionné ce livre et son auteur.

bout de son nez, aurait-il remarqué avec surprise que les chrétiens se livrèrent à la vengeance, lors même que leur triomphe sous Constantin devait leur inspirer l'esprit de paix? — Oh! l'admirable connaissance du genre humain, s'écria Cidamon en éclatant de rire [car nous avons eu la prétention de faire une espèce de dialogue]. Votre historien, ajoutait-il, ne savait donc pas ce que personne n'ignore, que la prospérité étend et multiplie nos espérances? Voulait-il donc que les chrétiens, sans mémoire et sans ressentiment, oubliassent dans un instant tous les maux qu'ils avaient soufferts? *Cet homme avisé et prudent* [l'excellent persiflage!] leur aurait sans doute conseillé de se venger quand l'idolâtrie était encore sur le trône, qu'il fallait la craindre, l'éclairer et non pas l'irriter pour se rendre dignes d'être tolérés... » En admirant la légèreté des plaisanteries de M. l'abbé de Mably, on doit lui pardonner sans doute de n'avoir pas mieux saisi celles de M. de Voltaire; mais ce qu'on a quelque peine à comprendre, c'est que l'ennemi des philosophes, l'écrivain sage et circonspect qui se fit toujours un devoir de parler respectueusement de la religion et de ses ministres, ne s'attende à voir dans le zèle du christianisme triomphant que la marche ordinaire des passions humaines. Il est donc ridicule de s'étonner de la contradiction qui règne entre la conduite des disciples de Jésus et les principes de leur doctrine; à votre gré, cette doctrine est comme tant d'autres, elle nous laisse tous nos préjugés, toutes nos passions, et il est tout simple qu'elle ne nous rende pas meilleurs que nous ne sommes. Il y a lieu de croire que M. de Voltaire pensait à peu près comme vous, monsieur l'abbé; mais est-ce à vous de trouver mauvais qu'il s'exprime au moins quelquefois avec plus de réserve? Et, quand on pense si profondément comme tant d'honnêtes gens, pourquoi s'afficher encore leur ennemi?

Une autre preuve également évidente des vues bornées de M. de Voltaire, c'est d'avoir dit que « cette cour voluptueuse de Léon X, qui pouvait blesser les yeux, servit en même temps à policer l'Europe et à rendre les hommes plus sociables... » Voilà, s'écrie M. l'abbé, la première fois que j'aie entendu dire que « la société se perfectionnait par des vices et non par des vertus... » Vous n'aviez donc jamais entendu parler ni du siècle d'Alexandre, ni du siècle d'Auguste? Les hommes de ces deux

siècles étaient, ce me semble, assez policés; en étaient-ils plus vertueux? On trouvera peut-être quelque jour le secret de rendre le genre humain et plus sage et plus éclairé; mais jusqu'ici les progrès de la société, en multipliant nos besoins, ont toujours multiplié nos vices, et nos connaissances et nos lumières n'ont pu s'étendre sans donner lieu à de nouveaux moyens d'en abuser. On ne dit point que la société se perfectionne par les vices, mais que la société perfectionnée fait naître de nouveaux vices et de nouvelles vertus.

C'est dans ce même esprit que M. de Voltaire a pu dire que « les Suisses ignoraient les sciences et les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils étaient sages et heureux... »; et l'a pu dire, ce me semble, sans en être moins partisan des sciences et du luxe. Il est des degrés différents de sagesse et de bonheur. Qui borne ses besoins est plus sûrement heureux que celui qui en a beaucoup; mais n'a-t-il pas aussi très-sûrement moins de jouissances et moins de bonheur? Ce sont cependant quelques critiques de cette importance, d'après lesquelles M. l'abbé de Mably s'est cru autorisé à dire que « les maximes raisonnables qui échappent quelquefois à M. de Voltaire ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens; qu'on ne trouve dans ses ouvrages que des demi-vérités qui sont autant d'erreurs, parce qu'il leur a donné ou trop ou trop peu d'étendue; que rien n'y est présenté dans ses justes proportions, ni peint avec des couleurs véritables; qu'on était disposé à lui pardonner sa mauvaise politique, sa mauvaise morale, son ignorance et sa hardiesse, mais qu'on aurait au moins voulu trouver dans l'historien un poëte qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages, assez de goût pour savoir que l'histoire ne doit jamais se permettre de bouffonneries; que son *Histoire universelle* n'est qu'une pasquinade digne des lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos philosophes; que, dans son *Histoire de Charles XII*, le héros agit toujours sans savoir pourquoi, et que l'historien marche comme un fou à la suite d'un autre fou, etc., etc. »

M. de Voltaire n'est pas le seul historien moderne que M. l'abbé de Mably se permette de juger avec tant d'amertume et de dureté; il les méprise tous, il n'excepte absolument que l'abbé de Vertot; et c'est au lecteur à chercher le motif d'une exception si difficile à mériter. Dans l'*Histoire* de Hume, il ne voit

que « des faits décousus qui échappent à sa mémoire; c'est un ouvrage que, soit par ignorance de son art, soit par paresse ou lenteur d'esprit, l'auteur n'a qu'ébauché; c'est un labyrinthe sans issue... » M. Gibbon est plus maltraité encore. « Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Gibbon [quelle politesse de style!], est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Gibbon, qui, dans son *Histoire* éternelle *des empereurs romains*, suspend à chaque instant son insipide et lente narration, pour vous expliquer les causes des faits que vous allez lire? qui s'empêtre dans son sujet, ne sait ni l'entamer ni le finir, et tourne, pour ainsi dire, toujours sur lui-même?...... » Le sage Robertson n'a pas même pu trouver grâce aux yeux de notre censeur. « L'introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*, regardée si généralement comme un chef-d'œuvre, n'est qu'un ouvrage croqué, où rien n'est approfondi; et ce qui prouve que l'auteur n'a entendu aucun des écrivains qu'il cite, c'est qu'il en adopte à la fois différentes opinions qui ne peuvent s'associer, et qui, réunies, forment un parfait galimatias historique... » *L'Histoire politique et philosophique du commerce des deux Indes* est condamnée sur son titre seul : « Comment l'auteur n'aurait-il pas fait un mauvais ouvrage, puisqu'il ignore que toute Histoire raisonnable doit être politique et philosophique sans affecter de le paraître, etc. ? »

Nous sommes las de n'extraire que des injures; mais comment faire autrement, il n'y a que cela dans l'ouvrage, il n'y a du moins que cela de curieux. Les jugements de l'auteur sur les historiens anciens, beaucoup plus équitables, n'ont presque rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué. Il propose avec raison Tite-Live et Thucydide comme les modèles les plus parfaits dans l'art d'écrire l'histoire; mais la manière dont il développe le mérite de ces deux historiens manque également de finesse et de profondeur. Quoiqu'il avoue que Tacite mérite d'être appelé le plus grand peintre de l'antiquité, cet historien lui laisse encore quelque chose à désirer. « En ouvrant ses *Annales*, dit-il, je ne suis point préparé à la politique ténébreuse d'un tyran qui croit n'être jamais assez puissant et craint toujours de le trop paraître. Je vois le despotisme le plus intolérable se former, et je ne sais point à quoi cela aboutira. Je me lasse des cruautés et des injustices presque uniformes qu'on me rapporte, et je ne vois point qu'il soit nécessaire de multiplier ces détails pour me faire con-

naître Tibère, sa cour, la honteuse patience du sénat, et la lâcheté du peuple, etc. »

On peut, sur ce point, être de l'avis de M. l'abbé de Mably : on pourrait l'être encore sur beaucoup d'autres; mais qui ne serait pas révolté du ton dont il juge les écrivains qui honorent le plus leur nation et leur siècle? Qu'aucun historien moderne n'ait égalé les grands modèles que nous a laissés dans ce genre l'antiquité, c'est une vérité dont il n'est pas difficile de convenir; mais il eût été plus intéressant sans doute de l'expliquer que de se borner à nous l'apprendre. Que les ouvrages de M. de Voltaire ne soient pas très-propres à enseigner l'histoire à ceux qui ne l'ont jamais sue; que M. de Voltaire n'ait pas lu nos anciens capitulaires avec autant de patience que M. l'abbé de Mably, nous voulons bien le croire; mais en sera-t-il moins vrai que M. de Voltaire a porté en général, dans l'étude de l'histoire, une critique très-sage et très-lumineuse; qu'il a eu peut-être plus qu'aucun autre l'art de rassembler avec intérêt les grands résultats qu'offre l'histoire des révolutions de l'esprit et des mœurs des différents peuples; qu'enfin, s'il n'est pas l'historien le plus parfait, il n'en a pas moins écrit sur l'histoire des ouvrages charmants, pleins d'instruction, de philosophie et d'humanité ?

Beaucoup de gens ont remarqué avec surprise que la mauvaise humeur de M. l'abbé ait attendu, pour éclater, que M. de Voltaire fût mort depuis quatre ans, bien sûrement mort; mais ce sont des gens *qui ne voient pas au bout de leur nez.* Lui auraient-ils conseillé, ces gens avisés et prudents, d'attaquer M. de Voltaire *lorsqu'il fallait le craindre*, lorsqu'une pareille témérité l'eût exposé à se voir couvert d'un ridicule éternel? Non; l'on sait que les personnes mêmes dont M. l'abbé admire le plus la franchise et la respectable indépendance ne se permettent guère d'insulter d'honnêtes gens que lorsqu'ils se croient à l'abri de la correction, et ce calcul est, comme vous voyez, d'une profonde politique.

ÉPIGRAMME SUR Mme DUVIVIER,

CI-DEVANT Mme DENIS.

L'hommasse et vieille Climène,
Plus informe qu'un paquet,

Prit époux tant soit peu laid,
Et passant la cinquantaine.
Un ouvrier en bonnet
Qui jamais ne l'avait vue,
A qui mainte somme est due,
Entre comme ils sont au lit;
Et sous cornette de nuit
Ne voyant ombre de femme,
Le sire, incertain, leur dit :
« Qui de vous deux est madame? »

LETTRE DU ROI DE SUÈDE A M. LE PRINCE DE NASSAU.

« De Stockholm, ce 21 novembre 1782.

« Vous nous rappelez en tout point, monsieur le prince, les temps de l'ancienne chevalerie; vous joignez à leur valeur leur courtoisie et leur générosité; la dernière action périlleuse que vous avez été chercher si loin en est une preuve, ainsi que les soins que vous avez pris de tous ceux qui vous ont suivi. Recevez-en mes compliments, surtout de l'intérêt que vous avez marqué à mes compatriotes. Je suis bien aise qu'ils se soient, par leur bonne conduite, rendus dignes de leur chef, et qu'ils aient si bien soutenu la réputation du nom suédois.

« J'ai fait donner, à votre recommandation, une pension aux sœurs du brave Myrin, et je vous prie de vouloir bien donner, en mon nom, à M. d'Armenfeld, la croix de mon ordre militaire qu'il a si bien méritée; c'est y mettre un nouveau prix, sans doute, que de la lui faire recevoir des mains de son brave général.

« C'est avec les sentiments de la plus parfaite considération que je suis, monsieur le prince, votre affectionné

« GUSTAVE. »

— *L'Embarras des richesses*, comédie lyrique, en trois actes, représentée pour la première fois, par l'Académie royale de musique, le mardi 26 novembre, a été jugée avec plus de sévérité qu'un ouvrage de ce genre ne semble en mériter. Les paroles sont de M. Lourdet de Santerre, auteur de *Colinette à la cour*; la musique de Grétry. Le titre et le sujet du poëme sont pris d'une ancienne comédie du théâtre italien, de d'Alainval, qui,

après avoir fait *l'Embarras des richesses*, finit par aller mourir très-philosophiquement à l'hôpital.

La musique de *l'Embarras des richesses* est remplie de choses agréables; elle est peut-être même plus soignée que celle de *Colinette à la cour*; mais on y a trouvé plus de réminiscences et moins de variété.

Voici un extrait du nouvel opéra, qui peut suppléer à tout ce que nous avons oublié d'en dire :

Air de *la Béquille du père Barnabas.*

On donne à l'Opéra
L'Embarras des richesses,
Mais il rapportera,
Je crois, fort peu d'espèces.
Cet opéra-comique
Ne réussira pas,
Quoique l'auteur lyrique
Ait fait son embarras.
Embarras d'intérêts,
Embarras de paroles,
Embarras de ballets,
Embarras dans les rôles;
Enfin de toute sorte,
On ne voit qu'embarras;
Mais allez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

— *La Nouvelle Omphale*, comédie en trois actes et en prose, mêlée d'ariettes, a été donnée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le jeudi 22 novembre. Les paroles sont de M. de Beaunoir, ci-devant connu sous le nom de M. l'abbé Robineau, attaché à la Bibliothèque du roi; nous lui devons *l'Amour quêteur* et beaucoup d'autres chefs-d'œuvre qui ont fait et qui feront encore longtemps les délices du théâtre de Nicolet et d'Audinot; la musique est du sieur Floquet.

C'est le conte si connu de Senecé, intitulé *Camille, ou la Manière de filer le parfait amour*, qui a fourni le sujet de *la Nouvelle Omphale*. Dans le conte, la scène se passe au temps de Charlemagne; dans la comédie, sous le règne de Henri IV. Il n'y est question ni de l'Enchanteur, ni de la Figure de cire blanche dont la couleur doit se conserver pure si Camille est sage, et

devenir noire si elle devient infidèle; mais, à l'exception de ces circonstances qu'il eût été difficile de faire réussir au théâtre, tout se passe à peu près dans le drame comme dans le conte. Le dénoûment est fort adouci. Le jeune fat, au lieu d'être dépouillé de tous ses biens et promené dans le camp de Charlemagne une quenouille au côté, revient de son erreur, continue d'être l'ami du mari, de M. de Montendre, et Camille consent même à le nommer son chevalier.

La marche du poëme est froide et lente, le dénouement de nul effet; il est prévu et n'en est pas plus heureusement amené. On a trouvé généralement le caractère de la musique trop uniforme; mais on y a remarqué différents morceaux qui sont au-dessus de tout ce que nous avons vu jusqu'ici de M. Floquet; la finale du second acte a eu le plus grand succès et nous a paru du meilleur genre.

— C'est le lundi 16 décembre qu'on a représenté, pour la première fois, au Théâtre-Français, *le Vieux Garçon*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Du Buisson, auteur de *Thamas-Kouli-Kan*. Quelque médiocre qu'en ait été le succès, l'ouvrage nous a paru assez estimable pour mériter au moins une critique réfléchie. Le vieux garçon est un nouveau célibataire, et c'est probablement le Saint-Géran du *Célibataire* de Dorat qui a fait naître la première idée de celui-ci. On ne peut s'empêcher d'observer, à cette occasion, que les travers qui semblent les plus propres aux mœurs de ce siècle n'ont pas été jusqu'ici les plus heureux au théâtre. Nous y avons vu paraître successivement deux Célibataires et deux Égoïstes; aucun n'a fait fortune. Serait-ce uniquement la faute des peintres de nos jours? ne serait-ce pas aussi celle de leurs modèles? Nos vices ne seraient-ils bons à rien, pas même à fournir de bons originaux à la comédie? Un tel paradoxe ne serait pas bien difficile à soutenir, mais ce n'est pas ce qui doit nous occuper dans ce moment.

On ne peut refuser à l'auteur quelques intentions nouvelles et heureuses; l'idée d'avoir donné au vieux garçon un fils naturel est un trait de génie, et par l'intérêt qu'il pouvait répandre dans toute l'action du drame, et par la morale utile et frappante que cette circonstance amène naturellement. Quelques défauts qu'on puisse reprendre d'ailleurs dans cet ouvrage, les mœurs et l'honnêteté qu'il respire semblaient solliciter en sa faveur plus d'indul-

gence qu'il n'en a obtenu. Le style en est fort inégal : quelquefois trop élevé, plus souvent trop bourgeois ; il fourmille de fautes de ton et de goût ; mais on y a remarqué un assez grand nombre de vers doux, sensibles et d'une belle simplicité. Nous nous reprocherions d'avoir oublié ceux-ci :

Réparé ! de ce mot combien l'effet est rare !
On sait quand on outrage, et non quand on répare.

Le rôle du vieux garçon a été joué indignement par le sieur Préville. Mlle Contat, qui fait tous les jours de nouveaux progrès, a paru charmante dans celui de Sophie.

LA VIEILLE DE SEIZE ANS,

ROMANCE,

PAR M. GROUVELLE [1].

Sur l'air : *A cet affront devions-nous nous attendre?*

Lise à quinze ans plut et fut peu cruelle ;
Mais Lise, hélas ! fut quittée à seize ans.
La pauvre enfant alors, n'accusant qu'elle,
Crut d'être aimable avoir passé le temps.

Son miroir même, à ses yeux pleins de larmes,
Ne montrait plus ni beauté, ni fraîcheur ;
Toute charmante elle pleurait ses charmes,
Et cet air simple exprimait son erreur :

« J'avais quinze ans quand tu me trouvais belle,
Un an détruit ma beauté, ton ardeur.
Mon cœur, hélas ! t'aime encore infidèle ;
Mais à seize ans peut-on offrir son cœur ?

« Tu me pressais ; quel feu !... quelle tendresse !...
Mais j'ai seize ans ; adieu tous tes désirs !
Du doux plaisir je sens encor l'ivresse ;
Mais j'ai seize ans ; adieu tous tes plaisirs !

« Quoi ! vingt printemps que toi-même as vus naître
A tous les yeux n'ont fait que t'embellir !

1. Grouvelle (Philippe-Antoine), né en 1758, mort en 1806, éditeur des *Lettres de madame de Sévigné*, Paris, 1805, 8 vol. in-8°.

Moi, j'ai seize ans, je n'ose plus paraître;
Un an d'amour a donc pu me vieillir !

« Hier Damon, qui me poursuit sans cesse,
M'offrait un cœur tout prêt à s'enflammer;
Allez, lui dis-je, allez à la jeunesse :
Moi, j'ai seize ans, on ne doit plus m'aimer.

« Mais non, cruel, reviens à ta bergère,
Reviens, pardonne à mes seize printemps;
S'il faut quinze ans, perfide, pour te plaire,
Viens; dans tes bras j'aurai toujours quinze ans. »

CHARADE-CALEMBOUR, POUR LA FÊTE D'UN NICOLAS,

ATTRIBUÉE A M. DE BOUFFLERS.

Il a fallu, mes chers amis,
Toujours des coqs pour coquer nos poulettes;
Il a fallu toujours des nids
Pour y déposer leurs petits.
De tout temps les jeunes fillettes
Tendent des lacs où tous nos cœurs sont pris.
Et de ces nids, de ces coqs, de ces lacs
L'Amour a formé Nicolas.

ÉPIGRAMME DE M. LE MARQUIS DE XIMÉNÈS,

APRÈS AVOIR LU LE DERNIER OUVRAGE DE M. L'ABBÉ DE MABLY SUR LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Apprenez, badauds, apprenez
Pourquoi ce niais de Voltaire
Ne vit pas au bout de son nez :
Il loua Condillac et ne lut point son frère.

— Mme la comtesse de Bussy avait prophétisé à la reine, lors de sa première grossesse, un Dauphin; la prophétie ne se vérifia pas, et la reine en fit faire des reproches au joli poëte, qui s'excusa ainsi :

Oui, pour fée étourdie à vos traits je me livre;
Mais si ma prophétie a manqué son effet,
Il faut vous l'avouer, c'est qu'en ouvrant mon livre
J'avais pour le premier pris le second feuillet.

— Toutes les *Lettres galantes du chevalier d'Her...*[1] valent-elles le billet qu'on vient de nous confier? Il est d'un président de cour souveraine, et, sur la connaissance que nous avons de l'esprit et du style de l'homme, nous croyons pouvoir en garantir l'authenticité. Notre président entretenait Mlle Désorages; mais, comme il ne lui donnait que quinze louis par mois, il avait fallu consentir qu'elle en reçût trente d'un fermier général qui partageait avec lui l'honneur de ses bonnes grâces. Toutes les fois que le financier arrivait, on faisait disparaître notre robin. Un soir, la surprise fut si imprévue qu'on n'eut que le temps de le cacher derrière le rideau d'une fenêtre ouverte; l'appartement était à l'entre-sol et donnait sur un jardin public. Notre président ne fut pas aussi tranquille dans sa retraite que la demoiselle l'eût désiré; en passant devant le rideau, elle lui détacha un si grand coup de poing qu'il en sauta par la fenêtre. Voici ce que cet amant malheureux lui écrivit le lendemain :

« Mademoiselle, le coup de poing que vous m'avez donné hier dans le dos ne me sort point de la tête; je crois que j'en resterai boiteux. Ainsi trouvez bon que je ne vous aime plus, et ne soyez point surprise si je cesse de vous voir. C'est dans ces sentiments que je serai toute ma vie votre tendre et fidèle amant, le président de ***. »

— Le zèle infatigable des Comédiens italiens vient d'enrichir encore leur répertoire de deux nouveautés, *l'Indigent*[2], drame de M. Mercier, et *Anaximandre*, petite comédie, en un acte et en vers, de M. Andrieux, donnée le vendredi 20 de ce mois. *L'Indigent* est imprimé depuis si longtemps que nous nous dispenserons d'en faire l'analyse; il suffira de remarquer que cette pièce, malgré tous ses défauts, le romanesque de sa conduite, l'emphase de son style et un grand nombre de détails de mauvais goût, n'est cependant pas sans effet au théâtre; on y trouve des situations intéressantes, une morale sensible, des mots d'âme et de vérité. Le rôle du notaire est très-neuf et très-beau; celui du jeune Dulys a été parfaitement bien rendu par le sieur Granger.

Anaximandre est un philosophe amoureux de sa pupille

1. Par Fontenelle.
2. Représenté pour la première fois le 22 novembre. (MEISTER.)

et honteux de l'être. Après lui avoir arraché son secret, on lui apprend que, pour se faire aimer, il faut devenir plus aimable, acquérir des talents, même ceux qui passent pour frivoles, et, en conséquence, on lui fait prendre une leçon de danse. Cette leçon ne suffit pas. On fait intervenir un oracle : les dieux ont décidé qu'Anaximandre ne plairait à sa pupille qu'après avoir sacrifié aux Grâces. Il obéit, et soudain il se fait dans toute sa personne un si grand changement, qu'Aspasie, c'est le nom de sa pupille, le méconnaît. Il profite de l'illusion pour éprouver son cœur; il voit qu'elle préfère Anaximandre à tous ses rivaux. Transporté de joie, il tombe à ses genoux, se fait connaître et obtient le prix de l'amour le plus tendre. Le sujet de cette bagatelle n'a pas plus de vraisemblance que d'intérêt et de mouvement; mais elle n'en a pas moins réussi, grâce au jeu piquant des acteurs, et surtout du sieur Granger, qui donne au rôle du philosophe amant toutes les nuances dont il pouvait être susceptible. Le style de ce petit ouvrage a paru d'ailleurs plein de grâce, de fraîcheur et de facilité; c'est le premier essai dramatique de M. Andrieux.

— *L'Espion dévalisé*, brochure attribuée peut-être fort injustement au chevalier de Rutlidge[1], auteur de *la Quinzaine anglaise;* avec cette épigraphe : *Feliciter audax.* Nous ne nous serions pas permis de parler de cet ouvrage de ténèbres, si le malheur du libraire de Neufchâtel, qui a eu l'imprudence de l'imprimer, et qui, à la requête des puissances, en a été grièvement puni, ne lui avait pas donné une sorte de célébrité. Cet éclat, consigné dans plusieurs papiers publics, a pu contribuer à le faire rechercher dans les pays étrangers, et il n'est peut-être pas inutile de prévenir l'impression qu'y peuvent faire des libelles de ce genre, où quelques vérités, mêlées plus ou moins adroitement aux plus grossiers mensonges, en aggravent encore l'atrocité. Qui pourrait lire sans indignation tout ce qui concerne la mort de Mme la Dauphine? On y livre aux soupçons de la plus infâme calomnie un ministre aussi connu par la franchise et la générosité de son caractère que par la souplesse et la légèreté de son esprit. En se servant avec art de quelques gaucheries du

1. En effet ce volume, Londres, 1782, in-8°, est de Baudouin de Guémadeuc, ancien maître des requêtes. (T.)

docteur Tronchin et de quelques imprudences de l'abbé Galiani, on s'est flatté de donner au plus horrible roman un air de vraisemblance; mais il n'y a que des lecteurs imbéciles à qui de si noirs artifices puissent encore en imposer. Un chapitre moins révoltant, et qui porte même un assez grand caractère de vérité, du moins quant au fond, c'est l'histoire de la nomination de M. de Silhouette à la place de contrôleur général. Entre plusieurs autres distractions de Louis XV, on y trouve celle-ci : « Il demanda un jour à Gradenigo, ambassadeur de Venise : *A Venise, combien sont-ils au Conseil des Dix? — Sire, quarante*, répondit l'ambassadeur... » — Le roi ne fit pas plus d'attention à la réponse qu'à la demande. Ces distractions, qui tenaient uniquement à la timidité de son caractère et à l'embarras que lui causait toute espèce de représentation, ne peuvent faire oublier les mots pleins de grâce et de finesse qui lui échappèrent.

Le chapitre sur l'émeute de 1775, à l'occasion de la cherté des grains, ne contient aucune anecdote intéressante et fourmille des plus insignes faussetés; pour en donner un exemple, nous ne citerons que ces lignes de la fin : « Pour la petite pièce, Pezay, qui détestait M. Turgot, détermina Thomas à donner son ouvrage sur les blés, et Necker le fit répandre comme en étant l'auteur... » L'ouvrage *De la Législation et du Commerce des grains* a paru quelques mois avant l'émeute. M. Thomas était l'ami particulier de tous les amis de M. Turgot. Il faut se connaître aussi peu en style que l'auteur de ces Mémoires pour confondre celui de M. Thomas et celui de M. Necker; il ne faut point du tout connaître ce dernier pour penser qu'il voulût jamais avouer une page ni de M. Thomas ni de quelque homme de lettres que ce puisse être.

La conversation prétendue de M. de Maurepas sur l'éducation du roi n'a rien qui réponde à l'intérêt du titre; ce sont des lieux communs, des portraits sans caractère, et qui n'ont pas même la sorte d'esprit que donnent quelquefois l'audace et la malignité.

La Notice historique sur les intendants et maîtres des requêtes n'est qu'un catalogue d'injures. Parmi les pièces fugitives que l'auteur s'est permis d'insérer dans ce recueil, une des plus impertinentes est sans doute l'épigramme suivante contre le

maréchal de Duras, à qui les amis de Linguet s'obstinent toujours d'attribuer la plus fâcheuse de ses disgrâces :

> Monsieur le maréchal, pourquoi tant de réserve ?
> Quand Linguet le prend sur ce ton,
> Que ne le faites-vous mourir sous le bâton,
> Afin qu'une fois il vous serve !

Moins long, moins confus, on eût trouvé le conte de la mystification de *l'Écran du roi* assez plaisant [1]. L'aventure très-indécente et très-comique du juif Peixotto a passé constamment pour être vraie ; mais quel intérêt peut-on trouver à conserver le souvenir de pareilles ordures? Encore une fois, si l'ouvrage avait fait moins de bruit, on se reprocherait même de l'avoir cité.

— *Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, par M. Le Grand d'Aussy, auteur des *Fabliaux ou Contes du* XIIe *et du* XIIIe *siècle*, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, etc. Trois volumes in-8°, avec cette épigraphe :

> Si quid novisti rectius istis
> Candidus imperti ; si non, his utere mecum.

L'ouvrage, dont ces trois volumes ne sont que le commencement, sera divisé en quatre parties. La première traite de la nourriture ; c'est celle que nous avons l'honneur de vous annoncer. La seconde traitera du logement, la troisième des habillements, la quatrième des divertissements ou jeux. L'auteur a senti lui-même qu'à l'aspect de ce qu'a fourni le seul article de la nourriture, on pourrait être effrayé d'avance de la multitude de volumes que pourraient produire les parties suivantes ; mais il a l'attention de nous rassurer en nous prévenant que cette première partie est seule aussi abondante que les trois autres ensemble ; quelque consolante que soit l'attention de M. Le Grand pour ses lecteurs, elle ne saurait faire oublier tous les détails fastidieux dont cette première partie est surchargée. On a bien tâché de la semer d'anecdotes, de rapprochements curieux, de digressions intéressantes ; mais il n'en faut pas moins une patience peu commune pour suivre une lecture dont le fond est

1. L'auteur de *l'Espion dévalisé* fait à tort jouer par un étranger le rôle du Mystifié : on sait que ce fut Poinsinet qui le remplit. (T.)

par lui-même si froid et si minutieux. Des sujets de ce genre ne sauraient être approfondis avec intérêt; et, quelque peine qu'on ait prise pour y réussir, le public vous en sait toujours peu de gré; ce sont des objets dont il ne faut donner que la fleur, au risque de laisser ignorer à jamais la fatigue, les soins qu'il en a coûté pour découvrir cette fleur et pour en ôter toutes les épines. C'est au goût seul à faire de bonnes compilations; et quel est l'homme de goût qui ait le courage d'entreprendre les recherches ennuyeuses que cette espèce de travail exige?

M. Le Grand se loue fort, dans sa préface, des secours que lui a procurés M. le marquis de Paulmy; mais il ne dissimule pas que depuis un certain temps il a eu beaucoup à s'en plaindre, et laisse même entendre assez clairement que ce protecteur littéraire n'a pas dédaigné de s'approprier une grande partie de son travail dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. Il n'est pas fort aisé de juger une pareille querelle, et il importe sans doute assez peu à la postérité de savoir au juste comment la décider.

— *Mémoire sur le passage du Nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces*, par le duc de Croy. Brochure in-4°. On ne vit peut-être jamais autant de ducs et de pairs occupés d'arts et de connaissances utiles que nous pourrions en compter dans ce moment, et le bon abbé de Saint-Pierre aurait fort mauvaise grâce à dire aujourd'hui qu'il était encore à chercher quel usage on pourrait tirer en France des ducs et des marrons d'Inde. Le *Mémoire* de M. le duc de Croy renferme beaucoup de réflexions importantes et curieuses sur les différentes espèces de glaces et sur leur formation, sur la cause du plus grand froid et de la plus grande quantité de glace vers le pôle sud que vers le pôle nord. L'Académie des sciences semble avoir adopté son opinion sur ce passage, cherché avec tant d'opiniâtreté par les plus fameux navigateurs; cette opinion se réduit à ceci : Si ce passage par le Nord existe, il n'est pas assez libre pour être praticable, et ne sera jamais d'aucune utilité ni pour le commerce ni pour la navigation. C'est un résultat dont il faut lire les preuves dans le *Mémoire* même; elles y sont développées d'une manière si concise, qu'il serait à peu près impossible d'en faire l'extrait sans copier tout l'ouvrage.

— *Recueil des pièces intéressantes pour servir à l'histoire*

des règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Un volume in-12, avec plusieurs portraits soigneusement gravés, par Le Bert, sur les dessins de Dugourc. L'éditeur de ce recueil est M. de La Borde, ancien valet de chambre du roi, auteur de plusieurs opéras et de l'*Essai sur l'histoire de la musique*. On y voit toutes les pièces du procès de Henri de Talleyrand, comte de Chalais, décapité en 1626. Ces pièces, copiées d'après les titres originaux conservés dans la bibliothèque de M. le maréchal de Richelieu, peuvent servir à éclaircir quelques points d'histoire assez intéressants. On y trouve, par exemple, la preuve évidente que le maréchal d'Ornano mourut de maladie dans sa prison de Vincennes, et non pas de poison, ainsi que presque tous les historiens le laissent soupçonner. La lettre de Marion de Lorme, qui termine ce recueil est une espèce de roman historique, dont l'objet principal est de rendre vraisemblable l'anecdote rapportée dans l'*Essai sur l'histoire de la musique*, qui fait vivre cette femme célèbre, née comme l'on sait, le 16 mars 1606, jusqu'au 5 janvier 1741. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette dernière époque mourut une femme extrêmement âgée qui portait le même nom de famille que Marion de Lorme, et qui se souvenait, disait-elle, d'avoir vu le cardinal de Richelieu et la cour de Louis XIII : sans secours, sans parents, elle ne subsistait plus que des aumônes de la paroisse. Ces faits sont attestés d'une manière assez authentique par son extrait mortuaire levé à Saint-Paul, et par le témoignage de plusieurs personnes qui l'ont vue dans les dernières années de sa vie.

— *Mizrim, ou le Sage à la cour, histoire égyptienne. A Neufchâtel, de l'imprimerie de la Société typographique*. Brochure in-8°, par M. Brissot de Warville, de Metz [1], auteur d'un roman intitulé *Adélaïde*.

C'est la fable du *Berger et du Roi*, délayée en prose ; des lieux communs de morale politique, des vues de justice et d'équité, mais qui n'ont rien que de vague quant au fonds, et dont le développement manque également d'intérêt et d'originalité. On s'est obstiné à y chercher des allusions flatteuses pour M. Necker, et, quelque indifférente que soit la brochure en elle-même, nous avons cru devoir lui faire l'honneur d'en défendre le débit, du

1. Brissot de Warville, né à Chartres, et non à Metz, le 14 janvier 1754, n'est pas l'auteur d'*Adélaïde*, non plus que de *Mizrim*, qui est de J.-A. Perreau, de Nemours.

moins publiquement. L'ouvrage est déjà trop connu, peu de gens en seront les dupes, et cette défense, aujourd'hui, n'ajoutera presque rien à son succès.

— *Le Pot-aux-roses, ou Correspondance secrète et familière de l'honorable Thomas Boot, cordonnier royal, avec S. M. Georges III, roi de la Grande-Bretagne et ses ministres, les lords Stormont, Sandwich, Germaine et North, sur les affaires présentes de l'Europe.* Un volume in-8°. Ceci a tout à fait l'air de l'ouvrage d'un homme qui n'a pris la plume que pour ne pas mourir de faim. Ce motif ne saurait être blâmé, mais l'ouvrage n'est ni moins plat ni moins fastidieux; on n'y trouve aucune vue nouvelle, aucune anecdote piquante; ce sont des raisonnements d'un politique de café, des injures dignes de pareils raisonnements, quelques plaisanteries de mauvais ton, et voilà tout *le Pot-aux-roses de l'honorable Thomas Boot.*

— *Œuvres mêlées de M. le chevalier de Boufflers et de M. le marquis de Villette.* Un volume in-16. Ce qu'il y a de plus neuf et de plus curieux dans ce volume, ce sont quelques lettres très-paternelles de M. de Voltaire à M. de Villette. Dans la préface, les éditeurs encouragent ce dernier à ne pas hésiter à faire connaître au public un petit ouvrage qui a pour titre : *Conversations de Ferney,* recueil très-précieux et qui ne peut qu'ajouter à la réputation qu'il s'est acquise par les grâces de son esprit et, comme le disait Voltaire, par les chames de *sa causerie.* Nous doutons que cet ouvrage puisse jamais être publié, mais nous ne désespérons point d'obtenir la permission d'en insérer quelques fragments dans ces feuilles[1].

— *L'Age d'or, recueil de contes pastoraux,* par le berger Sylvain; à Mytilène et à Paris, chez Guillot, in-24. Le berger Sylvain est M. Sylvain Maréchal, l'auteur de plusieurs quatrains heureux, de quelques *Odes anacréontiques,* et surtout des jolies stances *A mon portier.* Ces nouveaux contes ne sont que de très-faibles imitations des poëmes champêtres de M. Gessner; il est très-aisé de prendre la manière de ce genre, mais on peut l'avoir saisie et rester encore fort loin du goût antique, de la grâce et de la vérité qui distinguent si heureusement le génie du Théocrite de nos jours.

1. Cet ouvrage n'a jamais paru, et Meister n'a pas tenu sa promesse.

— *Réflexions de Machiavel sur la première décade de Tite-Live.* Nouvelle traduction précédée d'un discours préliminaire par M. D. M. D. R.[1]. Cette traduction est très-supérieure à celle que nous connaissons. Il y a dans le discours préliminaire plusieurs discussions intéressantes et qui méritent une analyse plus détaillée. Nous y reviendrons dans un autre moment.

1783.

JANVIER.

La pièce de vers suivante, dont il court des copies manuscrites, est certainement d'un auteur exercé; mais elle excite la curiosité autant par la licence des idées que par le talent qui s'y fait remarquer[2].

LES PARADIS.

L'autre monde, Zélmis, est un monde inconnu
    Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée;
    Pour toujours j'en suis revenu.
    J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers paradis qu'imagina l'erreur :
    Il en est bien peu d'agréables;
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.

    Vous mourez, nous dit Pythagore ;
Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
Et ce globe à jamais est par vous habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

    Celui-là mentit avec grâce
Qui créa l'Élysée et les eaux du Léthé.

1. De Menc, maître des requêtes.
2. Cette phrase d'introduction manque dans le manuscrit de Gotha, qui nomme en toutes lettres l'auteur : Parny.

Mais dans cet asile enchanté
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place ?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé ?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.

Le dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats, et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, à d'Estaing j'applaudis;
Mais je pense qu'en paradis
On ne doit plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le nègre infortuné
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné.
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Non, Zelmis, après mon trépas,
Je ne chercherai point les bords qui m'ont vu naître :
Mon paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages
L'habitant de l'Écosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme et les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien.
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.
Ce passe-temps est assez doux;
Mais de ces sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre :
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux;
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son paradis on entrait avec eux.
Des houris c'est l'heureux empire;
Là, les attraits sont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,

Y prodigue aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore :
L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs;
L'Amour, qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours;
Et ce paradis des Amours,
Si vous vouliez, Zelmis, on l'aurait en ce monde.

LA CRÉATION

POËME EN SEPT CHANTS,

CALOMNIEUSEMENT ATTRIBUÉ AU CHEVALIER DE BOUFFLERS.

De la Création je chante les merveilles,
Sujet neuf; écoutez, ouvrez bien les oreilles.

PREMIER CHANT.

Rien n'était; les brouillards se coupaient au couteau.
L'Esprit d'un pied léger était porté sur l'eau.
Il dit : Je n'y vois goutte....., et créa la lumière.
Aussitôt nuit, journée, et ce fut la première.

SECOND CHANT.

Il place au ciel les eaux, qui tombèrent soudain,
Et dès le second jour la pluie alla son train.

TROISIÈME CHANT.

Une mer se rassemble en dépit des lagunes,
La terre produisit; ce jour fut pour les prunes.

QUATRIÈME CHANT.

Mais il convient encor régler chaque saison,
Et d'un mot le soleil vint dorer l'horizon.
Bientôt, las d'allumer sa lampe sur la brune
Le quatrième jour il fit naître la lune.

CINQUIÈME CHANT.

Bien, très-bien, dit l'Esprit, ce que j'ai fait est bon ;
Mais il nous manque encor volatile et poisson.
Peuplez-vous, terre et mer ; que maître corbeau perche !
Et le cinquième jour l'Éternel fit la perche.

SIXIÈME CHANT.

Eh quoi ! les animaux n'auraient-ils pas de loi ?
Non, non, pour les manger créons un petit roi.

Faisons semblable à nous ce jeune gentilhomme.
Il fit ce souverain; c'est vous, c'est moi, c'est l'homme.
Quoi, l'homme seul ? Oh! non; de sa côte il lui fit
De quoi le divertir et le jour et la nuit.
Allez vous faire..... allez, lui dit-il sans remise.
Et depuis ses enfants y vont sans qu'on leur dise.

SEPTIÈME CHANT.

C'est ainsi qu'en six jours l'univers fut bâclé,
S'enfila de soi-même et se trouva réglé;
Et l'Esprit en repos, toujours, toujours le même,
Comme dit Beaumarchais, ne fit rien le septième.

TRÈS-HUMBLES REMONTRANCES

DU FIDÈLE BERGER, CONFISEUR, RUE DES LOMBARDS,
A M. LE VICOMTE DE SÉGUR,
QUI AVAIT ENVOYÉ A TOUTES LES DAMES DE SA SOCIÉTÉ
DES PASTILLES AVEC DES DEVISES DE SA COMPOSITION;

PAR M. LE COMTE DE THIARD.

O vous dont la muse légère,
L'enjouement, la grâce et le ton,
Cueillent les roses de Cythère
Et les lauriers de l'Hélicon;
Vous, qui des amants infidèles
Présentez à toutes les belles
Et les charmes et le danger,
Avez-vous besoin de voler,
Ségur, pour vous faire aimer d'elles,
Les fonds du Fidèle Berger ?

Que deviendront mes friandises,
Mes petits cœurs et mes bonbons ?
Qui brisera mes macarons
Pour y chercher quelques devises ?
Assuré, pour le nouvel an,
De Messieurs de l'Académie,
J'avais épuisé leur génie,
Et j'en étais assez content.
Mais près de vous quel auteur brille ?
Vous possédez assurément
Plus d'esprit et plus de talent
Qu'il n'en tient dans une pastille.
Entre nous autres confiseurs,
Nous savons ce que sur les âmes

Peuvent produire les douceurs :
Si donc une des nobles dames
Que vous peignez si joliment,
S'échauffant à vos douces flammes,
Vous accorde un heureux moment,
Songez au dédommagement
Que vous devez à ma boutique,
Et donnez-moi votre pratique
Pour le baptême et pour l'enfant.

— Il n'y a point eu d'étrennes, cette année, dont on ait plus parlé que de celles que M. le duc de Penthièvre a envoyées à Mlle d'Orléans, sa petite-fille. En voici l'histoire : Après avoir daigné parcourir elle-même tous nos grands magasins de joujoux, Son Altesse s'était décidée enfin pour un beau petit palais qui à tous égards semblait mériter la préférence. L'idée en était neuve, la structure aussi élégante qu'ingénieuse : grâce au jeu d'un ressort facile à mouvoir, toutes les fenêtres du palais s'ouvraient l'une après l'autre, et l'on y voyait paraître je ne sais combien de poupées les plus aimables du monde, Ce joujou, porté à la petite princesse au couvent de Belle-Chasse, devint bientôt l'objet de l'admiration de toutes les religieuses rassemblées pour le voir ; une des plus jeunes professes surtout ne se lassait point de le contempler ; à force d'en examiner tous les détails, d'en essayer tous les ressorts, elle aperçoit enfin un petit bouton secret auquel on ne s'était point encore avisé de toucher ; son doigt le presse avec vivacité : Jésus Marie ! quelle étrange surprise ! toutes les poupées qui s'étaient montrées jusqu'alors disparaissent, et sont remplacées aussitôt par les figures les plus piquantes de l'Arétin. Le scandale fut grand sans doute pour toute la communauté ; mais on assure que la piété même de Mme la Gouvernante-Gouverneur[1] ne put s'empêcher de sourire en voyant de quelles mains le diable avait osé se servir pour jouer un pareil tour. Le marchand de joujoux a été censuré comme il méritait de l'être ; mais il a protesté de son innocence, et quelque impertinente qu'ait été l'aventure, il a été bien prouvé que le hasard en avait fait lui seul tous les frais.

— *Isabelle et Fernand*, comédie en trois actes, en vers, mêlée d'ariettes, paroles de M. Faur, secrétaire de M. le duc

1. Mme de Genlis.

de Fronsac, musique de M. Champein, a été représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le jeudi 9. Le fonds de cette petite comédie est tiré d'une pièce de Calderon, intitulée *l'Alcade de Zalaméa*. On ne saurait blâmer M. Faur d'en avoir adouci l'atrocité. Qu'Isabelle ne soit point violée comme dans la pièce espagnole, que son ravisseur ne soit point étranglé par l'alcade, le père même de la jeune personne, à la bonne heure, l'opéra-comique se passe fort bien de ces grands événements; mais ce que le poëte français a jugé à propos d'y substituer ne produit aucune situation attachante : au premier acte on ne s'intéresse que faiblement aux amours d'Isabelle et de Fernand; on les oublie au second; on n'en est guère plus occupé au troisième. Le projet de l'officier, qui, ne pouvant voir Isabelle ni s'en faire aimer, se décide, par les conseils de son valet, à l'enlever, est si froid qu'il n'inquiète personne, et l'on sait à peine l'exécution de ce triste projet qu'on est aussitôt rassuré sur les suites. Le peu de mouvement qu'il y a dans la pièce vient des rôles accessoires, et principalement de celui du fils de l'alcade, jeune homme qui porte pour la première fois l'habit de soldat, et qui veut absolument se battre contre le ravisseur de sa sœur. Ce rôle, qui ressemble beaucoup à celui de Lindor dans *Heureusement*, a été fort bien rendu par Mlle Dufayel. Il y a quelques couplets agréables dans le rôle de la suivante, chantés par Mme Dugazon; ils ont été fort applaudis et méritaient de l'être. La musique de cet opéra est, comme toutes les compositions de M. Champein, surchargée d'accompagnements, pauvre d'idées, riche de notes, et par conséquent d'une brillante monotonie.

— L'*Électre* de M. de Rochefort, le traducteur d'Homère, est une imitation ou plutôt une traduction de l'*Électre* de Sophocle : cette traduction, comme celle qu'il a faite d'Homère, est gauche et sèche. Les Comédiens avaient refusé la pièce; ils ont reçu l'ordre de la jouer sur le théâtre de la cour; elle y a été représentée, ces jours derniers, avec des chœurs de la composition de M. Gossec ; la tragédie et les chœurs ont tellement ennuyé, que les Comédiens ont obtenu sans peine de leurs supérieurs la permission de ne point la donner à Paris. On nous pardonnera de ne pas nous étendre davantage sur une production dont le succès a été si bien décidé.

— Un étranger ayant demandé pourquoi de Mme Graig et de

ses deux sœurs on n'en voyait jamais que deux à la fois dans les bals et les assemblées de Philadelphie, M. le chevalier de Chastellux lui fit la réponse suivante :

LES TROIS GRACES DU NOUVEAU MONDE

CONTE.

On sait assez quand et comment
Le dieu qui lance le tonnerre,
Un jour qu'il n'avait rien à faire,
Pour tromper son désœuvrement,
S'avisa de créer la terre.
Trois sœurs en furent l'ornement;
Ces aimables sœurs sont les Grâces.
C'est près d'elles, c'est sur leurs traces
Qu'on voit les Jeux et les Plaisirs,
Et les Amours et les Désirs,
Et la vive et tendre Saillie,
Et le timide Sentiment,
Et le Caprice et l'Enjouement :
Enfin sur la terre embellie
De tout ce qui plaît dans la vie
Elles offrent l'assortiment.....
Sur la terre! non, c'est trop dire :
Il faut savoir que leur empire
A l'ancien monde était borné.
De vastes mers environné,
Séparé de notre hémisphère,
A l'affreux oubli condamné,
Enfant négligé de sa mère,
Aux yeux du dieu qui nous éclaire
Ce monde-ci n'était pas né.
Son heure vint : heure propice,
Heure favorable aux humains,
Qui, préparant d'heureux destins,
Du ciel attesta la justice.
Bientôt il fut déterminé
Par les dieux et par les déesses
Qu'ils prodigueraient leurs largesses
A ce continent fortuné.
Qu'il parut beau dans sa jeunesse!
Gloire, force, grandeur, richesse,
Que manquait-il à son bonheur?
Les Grâces... c'est bien quelque chose.
Mais quoi! sans légitime cause

Pouvait-on avec quelque honneur
Dépouiller l'ancien possesseur?
Le vieux monde est opiniâtre :
Aurait-il cédé sans humeur
Ces déités qu'il idolâtre?
Le partage même en ce cas
Eût été chose difficile :
A la cour, aux champs, à la ville,
Il faut qu'elles portent leurs pas.
Arbitres de nos destinées,
Otant ou donnant les appas,
Elles sont tant importunées
Qu'à parcourir tous les États
Leur pied léger ne suffit pas....
Vous que l'Amérique intéresse,
Dans le souci qui vous oppresse,
Comptez sur la bonté des dieux :
C'est à celui de la tendresse
Qu'elle devra des jours heureux.

CHANSON SUR LE PRINTEMPS

PAR M. DE CÉRUTTI.

Le Printemps, ma Glycère,
Vient ranimer ces lieux pour nous;
Profitons, ma bergère,
D'un moment si doux.
A sa première aurore
Le Ciel semble être encore;
Sur le monde enchanté
Descend la Beauté
Et la Volupté.
L'Amour les suit,
Son flambeau luit,
Et tout se reproduit.
L'habitant du hameau
Reprend son chalumeau;
Le Faune dans les bois
Fait retentir sa voix.
D'un antre profond
L'Écho répond
Et l'interrompt.

Les torrents des montagnes
Cessent d'inonder nos travaux;
Le fleuve des campagnes

Roule en paix ses flots.
Le cristal des fontaines
Se divise en nos plaines.
Il partage aux vallons
Ses fertiles dons,
Ses germes féconds.
Vers nos séjours
Par cent détours
L'Art dirige leur cours.
Nos jeunes arbrisseaux
S'abreuvent de leurs eaux;
Le roi de la forêt,
Le vieux chêne, renaît;
Sa séve revit,
Son front verdit
Et rajeunit.

Parés de leur feuillage,
Ornés de fleurs, de fruits naissants,
Nos vergers sont l'image
De nos jeunes ans.
Aux yeux de l'Espérance
Ils montrent l'abondance;
Entourés de soutiens,
Exempts de liens,
Ils versent leurs biens.
Leur liberté
Fait leur beauté
Et leur fécondité.
Dans nos bois à l'écart
Le sauvageon sans art,
Pour le pauvre des champs
Prépare ses présents.

A BON CHAT BON RAT

FABLE ALLÉGORIQUE.

Un *chat brillant*[1], pour augmenter son lustre,
Tout près d'un rat qui n'était pas trop rustre,

1. Pour deviner ce mauvais calembour, il faut savoir que M. Moreton de Chabrillant, capitaine en survivance des gardes de Monsieur, piqué de ne plus trouver de place au balcon le jour de l'ouverture de la nouvelle salle, s'avisa fort mal à propos de disputer la sienne à un honnête procureur. Celui-ci, maître Pernot, ne voulut jamais désemparer. « Vous prenez ma place. — Je garde la mienne. — Et qui êtes-vous ? — Je suis monsieur Six francs... » (Cest le prix de

Se rengorgeait, se léchait, miaulait,
Faisait gros dos, dressait et queue et griffes;
Non de ces rats rongeant fromage et lait,
Et qu'à bon droit on appelle escogriffes;
Mais de ces rats qui sont fort peu rongeurs :
Tels que l'on voit d'honnêtes procureurs.
Le rat, craignant la patte meurtrière
De ce gros chat fanfaron de gouttière,
Pour se sauver se tapit dans un coin.
Pour l'en tirer on redouble de soin,
On l'en arrache, on le traîne en ratière;
On l'y retient, malgré les plus grands cris;
On le maltraite, et voilà la matière
D'un grand procès jugé par tout Paris.
Le rat sera maintenu dans sa place,
Malgré le chat, déshonorant sa race,
Et le matou, par un vilain verni,
De *chat brillant* devient un chat terni.

— Tout le monde sait que la maison de Rohan a prétendu depuis longtemps au titre de maison souveraine. On parlait devant Mme la duchesse de Grammont de la banqueroute effroyable de M. le prince de Guéménée, banqueroute qui paraît surpasser en effet et l'audace et les ressources des plus riches et des plus

ces places.) Et puis des mots plus vifs, des injures, des coups de coude. Le comte de Chabrillant poussa l'indiscrétion au point de traiter le pauvre robin de voleur, et prit enfin sur lui d'ordonner au sergent de service de s'assurer de sa personne et de le conduire au corps de garde. Maître Pernot s'y rendit avec beaucoup de dignité, et n'en sortit que pour aller déposer sa plainte chez un commissaire. Le redoutable corps dont il a l'honneur d'être membre n'a jamais voulu consentir qu'il s'en désistât. L'affaire vient d'être jugée au parlement. M. de Chabrillant a été condamné à tous les dépens, à faire réparation au procureur, à lui payer deux mille écus de dommages et intérêts, applicables de son consentement aux pauvres prisonniers de la Conciergerie; de plus il est enjoint très-expressément audit comte de ne plus prétexter des ordres du roi pour troubler le spectacle, etc. Cette aventure a fait beaucoup de bruit, il s'y est mêlé de grands intérêts : toute la robe a cru être insultée dans l'outrage fait à un homme de sa livrée; le parlement, qui prétend à la grande police, n'a pas été fâché d'avoir à juger une affaire de ce genre. Cependant on a voulu éviter la question qui pouvait s'élever, dans cette circonstance, sur les droits respectifs de la cour et du maréchal de Biron, chargé, en qualité de commandant du régiment des gardes, de veiller à la sûreté des spectacles; on a senti aussi quels ménagements l'on devait à un homme attaché aussi particulièrement au frère du roi. Toutes ces considérations ont déterminé les formes de l'arrêt dont on vient de rendre compte. M. de Chabrillant, pour faire oublier son aventure, est allé chercher des lauriers au camp de Saint-Roch. Il ne pouvait mieux faire, a-t-on dit : car on ne peut douter de son talent pour emporter les places de haute lutte. (MEISTER.)

illustres particuliers de l'Europe. « Il faut espérer, dit Mme de Grammont, que c'est là du moins la dernière prétention de la maison de Rohan à la souveraineté. »

Mme la princesse de Guéménée, en quittant la cour, et en recevant les adieux de sa belle-fille, Mme la duchesse de Montbazon, lui dit : « Je me flatte que, malgré cet événement, vous n'en serez pas moins heureuse du nom que vous portez. — Non, madame, si M. de Montbazon est un honnête homme. » C'est elle qui, ayant appris que les diamants et les bijoux qui lui avaient été donnés le jour de son mariage n'étaient pas encore payés, les a rendus tous au marchand qui les avait fournis, en lui promettant de le dédommager de la perte que ces effets pouvaient avoir éprouvée... Et c'est une jeune femme de dix-huit ans qui s'est imposé elle-même ce généreux sacrifice !

LE CHARDONNERET ET L'AIGLE

FABLE ATTRIBUÉE A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Il vous souvient de cette bonne dame
Qui perdit son chardonneret[1];
Pas si bonne pourtant puisqu'elle l'enchaînait,
Et qu'un ardent courroux s'empara de son âme;
Car je n'ai raconté que la moitié du fait :
Voici la suite. On vint lui dire
Ce qu'avait répondu l'oiseau :
Que d'un joug si pénible échappé bien et beau,
Il ne voulait jamais rentrer sous son empire.
Alors la dame hors de sens,
De bâtons fait armer ses gens,
Et des chardonnerets jure la perte entière;
Elle-même prend une pierre
Et court les assaillir dans l'épaisseur d'un bois,
Où l'oiseau, trop longtemps privé de tous les droits
De l'amour et de la nature,
Était fêté des siens, qu'avait mis aux abois
Une captivité si dure.
La dame avec ses gens y retourna vingt fois;
Vingt fois le peuple ailé se moqua d'eux et d'elle;
Quelques nids cependant, atteints par la cruelle,
Périrent avec les petits.

1. Voir la fable du *Chardonneret en liberté*, précédemment p. 171. Ni l'une ni l'autre ne se retrouvent dans le recueil publié par l'auteur en 1796.

Ce dernier trait, hélas! passe toute croyance;
Mais je l'ai lu dans maints écrits.
Femme dénaturée! attaquer jusqu'aux nids,
D'un innocent amour douce et frêle espérance!
Ah! le ciel te regarde, il saura t'en punir.
Le ciel eut en effet horreur de cette guerre,
Où des milliers d'oiseaux avaient tant à souffrir.
L'Aigle, à qui Jupiter a remis son tonnerre,
Descend vite les secourir.
L'Aigle sauve à jamais et nids et père et mère,
Enfin tout le pays, domiciles et gens,
Que désolait une mégère.
Et l'on ose douter qu'ils soient reconnaissants!
On connaît mal leur caractère.

— *Guimard, ou l'Art de la danse pantomime,* poëme, par M. Duplain. C'est un véritable amphigouri, un amas de termes techniques, de métaphores déplacées, d'idées et d'images également vagues, le tout divisé en cinq cadres ou en cinq tableaux. Voici peut-être les vers les moins ridicules du poëme, et qui pourront cependant en donner quelque idée :

Amour, si de ces jeux, interprètes des tiens,
J'ai dignement chanté les impérieux riens,
Ma muse ne demande à ton aile légère
Que de graver ces vers au temple du Mystère.
Pour qui chante ses pas, les ris, la volupté,
Un souris de Guimard vaut l'immortalité.

— *Almanach des muses, ou Choix de poésies fugitives, pour* 1782. MM. Imbert, de Parny, Berquin sont à peu près les seuls noms déjà connus qu'on retrouve dans ce recueil; on y voit en revanche une liste fort nombreuse de noms tout nouveaux; cette foule de poëtes empressée d'éclore chaque année, au lieu de nous donner de grandes espérances, pourrait bien prouver seulement et combien la poésie est aujourd'hui un métier facile, et combien sont rares les génies capables encore de se distinguer dans un métier devenu si commun.

ÉPIGRAMME

PAR M. LE MARQUIS DE ....,
SUR ROBBÉ, AUTEUR D'UN POËME SUR LA RELIGION CHRÉTIENNE
ET D'UN AUTRE SUR LA V.....

L'Homme-Dieu but jusqu'à la lie
Le calice de la douleur;
C'est sa dernière ignominie
D'avoir Robbé pour défenseur [1].

CONTE.

Un petit duc, un petit avorton,
Bouffi d'orgueil et du plus mauvais ton,
Fait au mépris et se riant du blâme,
Se préparait non pas à rendre l'âme
(On ne rend pas ce qu'on n'a jamais eu);
Sans plus de phrase, il se croyait perdu.
Privé de force, épuisé de débauche,
Ce mannequin, cette fragile ébauche,
Allait partir bien cousu dans un sac
(Ce mot est mis pour rimer à Fronsac).
Lors deux rivaux du grand dieu d'Épidaure,
Viennent soudain, quoique appelés bien tard,
En le sauvant prouver l'abus de l'art.
Les deux amis, heureux de leur victoire,
Modestement s'en renvoyaient la gloire.
Dans ce moment, du fond de ses rideaux
Le duc encore étendu sur le dos
Glapit ces mots, injure sotte et vaine:

1. Les *Mémoires secrets* (22 novembre 1769) donnent ainsi cette épigramme:

Tu croyais, ô divin Sauveur !
Avoir bu jusques à la lie
Le calice de la douleur:
Il manquait à ton infamie
D'avoir Robbé pour défenseur.

Les deux poëmes dont parle Meister circulaient alors manuscrits. Après avoir été libertin et crapuleux à l'excès, Robbé devint janséniste et convulsionnaire. Le poëme dont la religion chrétienne lui fournit le sujet est intitulé *les Victimes du despotisme épiscopal;* il ne vit le jour qu'en 1792, in-8° de 119 pages. Quant à l'autre poëme, à l'occasion duquel on disait que l'auteur était plein de son sujet, le gouvernement fit une pension à Robbé pour qu'il le brûlât, ainsi que ses autres écrits obscènes. Robbé l'a fait religieusement; mais il savait ses ouvrages par cœur et les récitait à qui voulait les entendre. (BEUCHOT.)

« Bravo ! docteurs, voilà du La Fontaine.
Les deux baudets qui, se faisant valoir,
Ont tour à tour reçu de l'encensoir...
— Bien, dit Barthès, je goûte cette fable ;
Mais j'aime encor l'histoire véritable
De ce dauphin qui, voyant un vaisseau
Non loin du port disparaître dans l'eau,
Vint sur son dos, à l'instant du naufrage,
Sauver lui seul presque tout l'équipage.
A terre il porta ce qu'il put ;
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Mais le dauphin tournant la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge et va trouver
Quelque homme afin de le sauver. »
Les deux docteurs, après cette aventure,
Livrent le duc aux soins de la nature,
Qui le sauva par l'unique raison
Qu'elle fait naître en la même saison
L'aigle et l'aspic, les fleurs et le poison[1].

— Après les pertes irréparables que notre littérature a faites depuis quelques années, il n'en est presque aucune qui puisse nous paraître indifférente ; nous croyons cependant devoir nous borner à ne donner ici qu'une notice très-abrégée des hommes de lettres qui nous ont encore été enlevés dans le cours de l'année dernière.

Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, premier géographe du roi, de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, de la Société des antiquaires de Londres, adjoint géographe de l'Académie des sciences, né à Paris le 11 juillet 1697, mort le 28 janvier 1782. Il posséda bien plus l'érudition de la géographie qu'il n'en possédait la science ; il savait peu de géométrie, encore

1. Quelque impertinent que soit ce conte, s'il l'eût été moins il aurait bien mieux rempli l'intention de l'auteur. Voici l'anecdote véritable qui en a fourni le sujet. M. le duc de Fronsac, entendant ses deux médecins, MM. Lorri et Barthès, se renvoyer modestement l'un à l'autre la gloire de sa guérison, leur cria du fond de ses rideaux : *Asinus asinum fricat.* A cette plate grossièreté M. Barthès répondit simplement, mais avec la vivacité de son pays : *Laissez-nous faire, monsieur le duc, nous vous frotterons à votre tour.* (Meister.)

moins d'astronomie; c'est principalement à la lecture des auteurs grecs et romains qu'il dut la plus grande partie de ses découvertes. Les différentes cartes qu'il nous a données de l'Italie et de la Grèce sont autant de chefs-d'œuvre d'exactitude et de précision. Il avait rassemblé une immense collection de cartes; le roi en fit l'acquisition, il y a quelques années, en lui en laissant la jouissance le reste de sa vie. Le soin de mettre cette collection en ordre a été le dernier de ses travaux. Quoique son caractère fût modeste et doux, il supportait avec peine la plus légère contradiction sur l'objet dont il s'était occupé uniquement depuis sa plus tendre jeunesse; mais on sent qu'un amour-propre ainsi concentré ne devait pas trouver souvent l'occasion ni de blesser les autres, ni d'en être blessé lui-même.

Joseph-Honoré Remy, avocat au Parlement, né le 2 octobre 1738, mort le 12 juillet 1782. Les premières productions de l'abbé Remy, son *Cosmopolitisme*, ses *Jours pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, son *Code des Français*, sont entièrement oubliés; son *Éloge de Fénelon* n'obtint qu'un accessit en 1773; celui de *Colbert*, une mention honorable; l'*Éloge du chancelier de L'Hôpital*, couronné par l'Académie française en 1777, ne méritait guère mieux le prix; mais la censure qu'en fit la Faculté de théologie lui donna quelque célébrité. C'était un homme instruit et laborieux. Il a travaillé longtemps au *Mercure de France*, au *Répertoire universel de jurisprudence* de M. Guyot, et il avait été chargé, en dernier lieu, de la rédaction du Dictionnaire de jurisprudence de la nouvelle *Encyclopédie méthodique*.

Gabriel-François Coyer, né à Baume-les-Dames en Franche-Comté, le 18 novembre 1707, mort le 18 juillet 1782. L'abbé Coyer avait fait ses études chez les jésuites; il quitta cette compagnie en 1736, après y avoir passé huit ans. Ses *Bagatelles morales*, ses *Dissertations sur le vieux mot patrie, la Noblesse commerçante*, le roman de *Chinki*, lui donnèrent quelques moments de vogue. Sa *Vie de Jean Sobieski* n'eut pas le même succès. Ses *Voyages d'Italie, d'Angleterre et de Hollande* ne sont que de fastidieuses compilations; c'est la critique de nos mœurs, et surtout de la frivolité, qui a fourni le fond de ses meilleurs écrits, et ce censeur amer de la frivolité nationale n'a fait cependant lui-même que des livres très-frivoles. Les premiers

parurent du moins écrits avec une sorte de légèreté; mais cette légèreté n'était point du tout le caractère naturel de son esprit; sa conversation fut toujours pesante et pénible, et ses derniers ouvrages ressemblent beaucoup trop à sa conversation.

Jacques de Vaucanson, de l'Académie royale des sciences, mort à Paris le 22 novembre 1782. Ses automates, et nommément son célèbre flûteur, lui assurent la réputation d'un des plus ingénieux mécaniciens de notre siècle; et ces prodiges ne furent en quelque sorte que les jeux de son enfance. Il a fait une application plus utile et de ses connaissances et de son génie dans la construction des moulins établis par lui à Aubenas et ailleurs, pour simplifier la dépense de la main-d'œuvre et perfectionner la préparation des organsins. On sait qu'il avait encore inventé un métier avec lequel un enfant pouvait exécuter nos plus belles étoffes de Lyon, et que les ouvriers de cette ville se révoltèrent lorsqu'ils en virent l'expérience, trop économique pour leurs intérêts. Nous tirons cette anecdote d'une lettre de Mme de Meynières aux auteurs du *Journal de Paris*.

Boutet de Monvel, reçu parmi les Comédiens du roi en 1770, mort à Stockholm [1], âgé d'environ trente-huit ans, vers la fin de l'année dernière. Il eut des succès et comme acteur et comme auteur; son talent, ainsi que ses ouvrages, manquait absolument de force et d'énergie; mais il y suppléait avec un art plein de chaleur et de finesse. Il avait fort bien étudié le théâtre, et sentait vivement tout ce qui pouvait faire de l'effet. Ses *Trois Fermiers* sont remplis de tableaux charmants. Il y a d'heureux détails dans *l'Amant bourru*. Quelque horrible que soit le sujet de sa *Clémentine*, ce drame n'en est pas moins d'une conception assez théâtrale. Le roman de *Frédégonde* est de toutes ses productions la plus insipide et la plus triste. Son âme ne semblait pas faite pour les vices qu'on lui reproche, et cette âme méritait d'habiter un corps plus raisonnable.

— *Sur le bonheur des sots*, brochure in-16, de l'imprimerie de Didot [2]. Il y a près de dix ans que cet écrit a été inséré dans nos feuilles; c'est, comme l'on sait, un des premiers essais d'une

1. Ce faux bruit de la mort de Monvel s'était répandu alors, et dura quelque temps. (*Premiers éditeurs.*) — Monvel n'est mort que le 13 février 1812. Il était membre de la quatrième classe de l'Institut.

2. Par Necker.

plume qui, depuis, mérita l'admiration de l'Europe, et peut-être un prix plus doux encore, l'éternelle reconnaissance d'une nation frivole et légère, mais aimable et sensible. Après avoir lu cet ingénieux badinage, on pourra dire sans doute :

> Qui sic jocatur, tractantem ut seria vincat,
> Seria quum faciet, dic, rogo, quantus erit ?

Ce petit ouvrage a été entièrement défiguré dans les éditions qui en ont paru en Allemagne ; celle-ci est la seule qui ait été faite sur une copie parfaitement conforme à l'original ; mais on ne s'est permis d'en tirer qu'une cinquantaine d'exemplaires. Comment aurait-on risqué de la rendre publique ? Le titre seul de la brochure n'eût-il pas suffi pour donner de l'ombrage aux ennemis de l'auteur ?

— Depuis longtemps, il n'y a guère eu de tragédie nouvelle, dans le nombre même de celles qui prouvaient le plus de talent, qui ne servît à confirmer une observation qu'on a pu se rappeler plus d'une fois en parcourant nos différents théâtres : c'est que le cercle de combinaisons dont notre système dramatique paraît susceptible est infiniment borné ; que les ressources en sont épuisées, et qu'il est peut-être impossible au génie même d'obtenir encore aujourd'hui quelques succès dans cette carrière, sans s'y frayer des routes absolument nouvelles. Si M. Ducis, guidé par Sophocle, l'avait déjà tenté assez heureusement dans son *OEdipe chez Admète*, appuyé sur Shakespeare, il vient de l'entreprendre avec plus de hardiesse dans son *Roi Lear*. Quelle idée en effet plus extraordinaire que celle d'oser présenter sur la scène française le tableau d'un roi dépouillé par ses propres enfants, et que ses malheurs et son désespoir ont rendu tour à tour imbécile et furieux ! Quelques reproches qu'on puisse faire d'ailleurs au plan et à la conduite de l'ouvrage, pour mériter notre admiration, ne serait-ce point assez d'être parvenu à nous intéresser par un tableau si neuf, si hasardé sans doute, mais tout à la fois si vrai, si profondément tragique ? Un tel jugement pourrait être mal justifié par l'analyse de ce singulier ouvrage ; mais, en montrant la pièce dépouillée de l'illusion qui peut seule en faire supporter les invraisemblances, les disparates, les absurdités même, nous nous efforcerons cependant de donner une idée de l'impression qu'elle nous a

paru faire, malgré tant de défauts, sur tous les cœurs, sur toutes les imaginations sensibles.

Cette tragédie, donnée à la cour, le jeudi 16, a été représentée, pour la première fois, à Paris, le lundi 20. La scène, au premier acte, est dans un château du duc de Cornouailles. M. Ducis a rejeté dans l'avant-scène tout ce qui tient à l'action principale du premier acte de la pièce anglaise. Le roi Lear a déjà partagé son royaume entre ses deux filles, Volnérille et Régane. La première est mariée au duc d'Albanie; la seconde, au duc de Cornouailles; la troisième, qu'il a déshéritée, n'épouse point, comme dans Shakespeare, le roi de France; persécutée par son père et par ses sœurs, elle n'a d'autre asile que la cabane d'un vieux ermite, habitant la forêt voisine du château où le duc de Cornouailles est venu s'établir avec le duc d'Albanie, pour observer de plus près le mouvement des rebelles, rassemblés, dit-on, dans cette contrée pour favoriser l'invasion dont Ulrich, roi de Danemark, menace leurs États. Cet Ulrich est l'époux que Lear destinait à sa fille Elmonde. On lui fit craindre les suites dangereuses que cet hymen pourrait avoir pour le repos de l'Angleterre; et le projet de cet hyménée ne fut pas plutôt rompu qu'on accusa Elmonde d'avoir conservé avec ce prince des relations secrètes et perfides. C'est cette calomnie qui servit de prétexte à l'exil de la princesse, et qui fut la cause de tous ses malheurs.

On ne reproche point à M. Ducis d'avoir supposé tous ces événements antérieurs à l'action du poëme; on lui reproche encore moins d'avoir cherché à donner à l'injustice de Lear envers Elmonde un motif moins frivole et moins puéril; mais ce qu'on a de la peine à lui pardonner, c'est l'embarras d'une exposition qui, sans un degré d'attention peu commun, ne saurait être entendue, et qui, suivie même avec cette grande attention, n'en paraît encore à beaucoup d'égards ni plus claire, ni plus intéressante.

Il serait sans doute très-inutile de faire observer combien le dénoûment est romanesque et forcé; combien la conduite générale de l'ouvrage est vicieuse; combien les différentes parties en sont mal liées. La pièce de Shakespeare, chargée d'épisodes, infiniment plus compliquée, infiniment plus extravagante encore, est cependant plus claire et plus suivie. Si, dans cette singulière

production, tout ce qui exigeait de l'esprit et du jugement a paru aussi mal exécuté que mal conçu, il faut avouer aussi que presque tout ce qui ne supposait que du génie, de la sensibilité, et cet instinct dramatique dont la réflexion ne saurait atteindre les sublimes élans, est fort au-dessus de tout ce que nous avions vu depuis longtemps au théâtre. M. Ducis ne sait point combiner un plan; il ignore l'art d'enchaîner heureusement toutes les circonstances qui peuvent constituer une action intéressante et vraie; mais son talent s'est fait des ressources indépendantes de cet art; il les a trouvées dans une sensibilité douce, vive et profonde. S'il dispose mal les événements de la scène, il en prépare admirablement bien les impressions; le spectateur se trouve entraîné comme malgré lui à recevoir celles qu'il veut lui faire éprouver; et ce secret, M. Ducis ne l'eût-il appris que de son propre cœur, vaut bien tous ceux d'Aristote et de l'abbé d'Aubignac. Les plus belles scènes du second, du troisième et du quatrième acte, pour être indiquées dans Shakespeare, n'en sont pas moins à lui; les développements de la dernière lui appartiennent pour ainsi dire en entier, et sont sans doute une des conceptions les plus originales qu'on ait jamais hasardées sur la scène française.

Il n'y a que deux rôles dans cette pièce : celui de Lear et d'Elmonde, ou, pour mieux dire, il n'y en a qu'un, c'est le premier, et celui-là est rendu par le sieur Brizard d'une manière étonnante: le caractère de sa voix si noble et si naturelle, la simplicité de son jeu, sa belle tête et ses beaux cheveux blancs, tout contribue à en augmenter l'intérêt, à conserver même aux traits les plus naïfs je ne sais quoi d'auguste et d'imposant. Mme Vestris, qui joue le rôle d'Elmonde, nous a paru faire surtout un grand effet dans la dernière scène du troisième acte.

La pièce a eu beaucoup de succès à la ville et à la cour. On a demandé l'auteur, mais sans trop d'empressement, le dernier acte ayant moins réussi que les autres ; l'auteur a cependant eu la faiblesse de paraître, et même au moment où personne ne songeait plus à lui, car l'acteur chargé d'annoncer la seconde représentation de la pièce venait d'apprendre au public que la paix était signée.

Pour ajouter au ridicule d'une présentation que l'usage a déjà si fort avilie, le sieur Dugazon en a fait la parodie dans la

petite pièce; il y avait ajouté un impromptu de sa façon sur la paix. Le parterre l'ayant applaudi, et en ayant aussi demandé l'auteur, il se retira bien vite dans la coulisse, et reparut aussitôt appuyé sur un de ses camarades, avec tous les lazzis d'un auteur modeste et confus de sa gloire.

IMPROMPTU DE M. IMBERT A M. MOLÉ.

Dieu ! quel mot enchanteur a frappé nos oreilles !
Notre roi nous apprend qu'il nous donne la paix
Aux lieux où le génie étale ses merveilles;
Ainsi l'humanité déclare ses bienfaits.
Mais sans vouloir ici par un jaloux langage
Offenser le génie et flétrir ses attraits,
Molé, tu ne nous vins jamais
Annoncer un si bel ouvrage.

COUPLET DE M. LEMIERRE A Mme LA COMTESSE DE MAUPEOU, QUI VIENT DE GAGNER UN PROCÈS QU'ELLE AVAIT ÉTÉ MENACÉE DE PERDRE.

Votre adresse peu commune
Vient de fixer votre sort;
Du droit et de la fortune
Les Grâces ont fait l'accord.
C'est vers vous que Thémis penche;
Ce succès n'est pas nouveau :
Vous avez dans votre manche
Tout ce qui porte bandeau.

— L'Académie française, dans son assemblée du 16 janvier, a donné aux *Conversations d'Émilie*, de Mme d'Épinay, le prix d'utilité fondé par le citoyen anonyme dont tout le monde sait le nom, M. de Monthyon, chancelier de M. le comte d'Artois. Différents ouvrages avaient paru d'abord partager l'attention des juges : un livre de M. Daubenton sur les moutons[1]; un autre de M. Parmentier, sur les pommes de terre; *Adèle et Théodore*, de Mme de Genlis; *l'Ami des enfants*, de M. Berquin, etc.; mais il fut bientôt décidé que les moutons et les pommes de terre n'étaient pas du ressort de l'Académie française, et devaient être renvoyés à

1. *Instructions pour les bergers*. Paris, 1782, in-8°.

l'Académie des sciences; l'ouvrage de Mme de Genlis et celui de Mme d'Épinay restèrent pour ainsi dire seuls en concurrence. Ce dernier méritait de l'emporter sans doute, et comme plus utile et comme plus original. Nous avons de meilleurs traités d'éducation que le roman d'*Adèle;* nous n'avons aucun livre à mettre entre les mains des enfants qui puisse être comparé aux *Conversations d'Émilie* et par les vues dans lesquelles l'ouvrage est conçu, et par la manière dont il est écrit. Traduit avec succès dans plusieurs langues, cet excellent ouvrage avait déjà le sceau de l'approbation publique; il avait obtenu le suffrage le plus auguste; Catherine II l'avait mis au nombre des livres élémentaires destinés à l'instruction des jeunes personnes, dont elle ne dédaigne pas de surveiller elle-même l'éducation. Sa Majesté en a témoigné, l'année dernière, sa satisfaction à l'auteur de la manière la plus sensible et la plus flatteuse, en lui envoyant pour sa jeune élève, la comtesse Émilie de Belzunce, sa petite-fille, son chiffre impérial dans un médaillon garni de diamants; distinction accompagnée de toutes les grâces qui donnent aux bienfaits de cette grande souveraine, quelque multipliés qu'ils soient, un intérêt toujours nouveau.

Le jugement de l'Académie n'a étonné que Mme de Genlis, qui ne comprenait pas, du moins il y a quelques mois, qu'on pût se dispenser de donner le prix d'utilité à l'ouvrage qui *contient tous les principes relatifs à l'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*[1], au sublime roman d'*Adèle.* Elle se console aujourd'hui de cette petite disgrâce, en ne l'attribuant qu'à l'indiscrétion qu'elle a eue de parler trop bien de la religion, et trop légèrement des philosophes. Il y a lieu de croire en effet que la philosophie n'a pas été fâchée de trouver une si belle occasion de rabattre un peu l'orgueil de Mme de Genlis, et de lui apprendre qu'on ne manquait pas impunément de respect pour ses oracles; au plaisir d'être juste il est doux de pouvoir joindre encore celui de se venger. Mais comment cette vengeance philosophique pourrait-elle atteindre la haute piété de notre illustre gouvernante? Quand on a renoncé à la toilette, au rouge, à tous les plaisirs, à toutes les vanités de ce monde, regretterait-on encore de frivoles, de profanes lauriers?

1. C'est le développement du titre d'*Adèle et Théodore*. (T.)

Sur les dix-huit juges qui composaient l'aréopage académique, Mme d'Épinay a eu dix ou douze voix; Mme de Genlis, trois ou quatre; M. Berquin, deux; M. de La Croix, pour ses petites *Réflexions sur l'origine de la civilisation*, une; M. Moreau, pour son traité de la justice, ce fastidieux *Commentaire de l'histoire de France à l'usage de nos rois*, encore une. Ce qui est trop digne du caractère soutenu de M. de Tressan pour être oublié, c'est qu'après avoir sollicité de maison en maison les suffrages de ses confrères en faveur de sa cousine, Mme de Genlis, il a fini par ne lui donner lui-même qu'une demi-voix. On a su qu'il avait été du petit nombre de ceux qui ont proposé au scrutin de partager le prix entre *Adèle* et *les Conversations*.

Mme la duchesse de Grammont dit avec sa franchise accoutumée « qu'elle est ravie que Mme d'Épinay ait eu le prix, d'abord parce qu'elle espère que Mme de Genlis en mourra de dépit, ce qui serait une excellente affaire, ou qu'elle se vengera par une bonne satire contre les philosophes, ce qui serait encore assez gai; ensuite, parce qu'elle est bien aise que tout le monde voie ce qu'elle soupçonnait depuis longtemps, que l'Académie tombe en enfance ».

LETTRE DE Mme D'ÉPINAY

A M. D'ALEMBERT,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

« L'Académie française vient de donner, monsieur, une grande preuve de son indulgence en accordant aux *Conversations d'Émilie* le prix d'utilité. Sans doute elle a eu plus d'égard à l'intention qu'à l'exécution de l'ouvrage, et peut-être le zèle d'une mère lui a-t-il tenu lieu de talent. Le suffrage de l'Académie serait un grand motif d'encouragement pour travailler à le mériter, si une santé continuellement vacillante n'opposait trop souvent à ce projet des obstacles invincibles. Ce serait alors que je croirais m'être rapprochée des vues du respectable citoyen fondateur du prix, et avoir en quelque façon répondu à l'honneur que l'Académie m'a fait. Veuillez, monsieur, être auprès d'elle l'interprète de ma respectueuse reconnaissance; le bonheur que j'ai de la lui présenter par vous, monsieur, et le choix de l'organe[1] par qui

1. M. de Saint-Lambert. (MEISTER.)

elle m'a fait part de sa décision, sont deux circonstances qui ajoutent infiniment à ma juste satisfaction.

« Vous connaissez l'attachement aussi sincère qu'invariable avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

« D'ESCLAVELLES D'ÉPINAY. »

Le 18 janvier 1783.

RÉPONSE DE M. D'ALEMBERT.

« L'Académie me charge, madame, d'avoir l'honneur de vous répondre que vous ne lui devez aucun remerciement du jugement qu'elle a porté en donnant à votre ouvrage le prix d'utilité; elle n'a fait que rendre justice aux excellents principes que cet ouvrage renferme, et à la manière aussi nette que simple dont ils sont présentés. La Compagnie désire beaucoup, madame, que vous lui fournissiez, par de nouveaux succès, l'occasion de rendre encore la même justice à vos talents et à votre zèle pour les rendre utiles. Permettez-moi d'ajouter que je partage ce sentiment avec tous mes confrères.

« Je suis avec respect, madame, votre, etc.

« D'ALEMBERT,
« Secrétaire perpétuel de l'Académie française. »

Au Louvre, le 19 janvier 1783.

— Un grand scandale pour la philosophie et pour les philosophes, le voici : M. l'abbé de Mably vient de recevoir le plus glorieux de tous les hommages auxquels un homme de lettres puisse prétendre. MM. Franklin et Adams l'ont requis, au nom du Congrès des États-Unis de l'Amérique, de vouloir bien rédiger un projet de constitution pour la nouvelle république. A en juger par le ton de son dernier ouvrage, il n'est pas à craindre au moins que ce moderne Solon rende nos bons alliés trop polis. Si l'on pouvait espérer que les Américains voulussent se soumettre aveuglément à ses lois, leur avoir indiqué un pareil législateur serait sans doute de notre part un trait de la plus profonde politique; car, en suivant les admirables vues développées dans son Traité de la Législation, que leur recommandera-t-il ? de cultiver la terre, d'être pauvres et sans ambition. C'est assurément ce qui convient le mieux aux intérêts de la France, au repos de l'Europe entière.

— *Doutes sur différentes opinions reçues dans la société*, petit in-12. Ce petit recueil de pensées détachées est dédié aux mânes de M. Saurin. Il est de Mlle de Sommery, une vieille demoiselle de condition, qui s'est occupée toute sa vie de l'étude des hommes et des lettres, mais qui n'avait encore rien publié jusqu'ici. Tous ceux qui fréquentent les assemblées publiques de l'Académie française la connaissent ; elle n'en a jamais manqué une seule, et sa figure est remarquable ; c'est une grande brune presque noire, des sourcils fort épais, de grands yeux pleins d'esprit et d'attention. Son livre prouve combien elle s'est nourrie de la lecture des *Maximes* de La Rochefoucauld, et plus particulièrement encore des *Caractères* de La Bruyère. On y trouve à la vérité beaucoup de pensées communes, mais dont l'expression a presque toujours de la finesse, de l'élégance et de la précision. L'article qui nous a paru renfermer le plus d'observations neuves et piquantes est celui de la Société ; nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques morceaux.

« Le bon ton est le ton du grand monde ; il se sent mieux qu'il ne se définit : c'est une facilité noble dans le propos, une politesse dans les expressions, une décence dans le maintien, une convenance dans les égards, une manière de rendre qui ne confond ni les rangs, ni les titres, ni les états, ni les personnes ; un tact qui nous avertit également et de ce que nous devons rendre aux autres et de ce que les autres nous doivent rendre. »

« Quelque frivole qu'on puisse estimer le bon ton, il n'est homme ni ouvrage qui puisse s'en passer. »

« On pourrait demander peut-être où se trouve la grande compagnie ; je ne sais s'il est une maison qui puisse en donner une idée complète. »

« Causer avec un petit esprit semble aussi difficile que de voyager à pied avec un cul-de-jatte. »

« Les gens à bonnes intentions sont ordinairement si gauches et malheureux si constamment, qu'ils feraient naître l'envie d'essayer ceux qui en ont de mauvaises. »

« Que de gens ont la réputation d'être méchants, avec lesquels on serait trop heureux de passer sa vie ! »

« L'homme d'esprit est facile à séduire. On ne séduit pas un sot, on le dompte. »

FÉVRIER.

LES JEUNES GENS DU SIÈCLE,

VAUDEVILLE[1].

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Beautés qui fuyez la licence,
Évitez tous nos jeunes gens,
L'Amour a déserté la France
A l'aspect de ces grands enfants.
Ils ont par leur ton, leur langage,
Effarouché la Volupté,
Et gardé pour tout apanage
L'ignorance et la nullité.

Malgré leur tournure fragile,
A courir ils passent leur temps;
Ils sont importuns à la ville,
A la cour ils sont importants.
Dans le monde en rois ils décident,
Au spectacle ils ont l'air méchant.
Partout leurs sottises les guident;
Partout le mépris les attend.

Pour eux les soins sont des vétilles
Et l'esprit n'est qu'un lourd bon sens.
Ils sont gauches auprès des filles,
Auprès des femmes indécents.
Leur jargon ne pouvant s'entendre,
Si leur jeunesse peut tenter
Ceux que le besoin a fait prendre,
L'ennui bientôt les fait quitter.

Sur leurs airs et sur leur figure
Presque tous fondent leur espoir;
Ils font entrer dans leur parure

1. Cette pièce, attribuée à M. le chevalier de Boufflers, est de M. de Champcenetz le fils; il l'avoue du moins, et c'est à la pointe de l'épée qu'il s'en est assuré la gloire, s'étant battu fort bravement, ces jours derniers, contre un de ses camarades du régiment des gardes (M. de Roncherolles), qui avait osé soutenir que l'auteur d'une pareille chanson était un homme à jeter par les fenêtres. (Meister.)

Tout le goût qu'ils pensent avoir.
Dans le cercle de quelques belles
Ils vont s'établir en vainqueurs;
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aisance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes
Ils ne se prévalent jamais :
Leurs maîtresses sont si communes,
Que la honte les rend discrets ;
Ils préfèrent, dans leur ivresse,
La débauche aux plus doux plaisirs :
Ils goûtent sans délicatesse
Des jouissances sans désirs.

Puissent la Volupté, les Grâces,
Les expulser loin de leur cour,
Et favoriser en leurs places
La Gaîté, l'Esprit et l'Amour !
Les déserteurs de la Tendresse
Doivent-ils goûter ses douceurs ?
Quand ils dégradent la Jeunesse,
En doivent-ils cueillir les fleurs ?

BILLET A M. LE MARQUIS DE VILLETTE

EN LE REMERCIANT DU RECUEIL DE SES ŒUVRES,
OU L'ON TROUVE PLUSIEURS LETTRES TRÈS-PATERNELLES
DE M. DE VOLTAIRE A L'AUTEUR.

Sur vos vices charmants lorsque d'un ton de père
Le sage de Ferney vous faisait la leçon,
Je ne décide point s'il eut tort ou raison.
Mais avouons-le sans mystère,
Le goût brillant et sûr qui règne dans vos vers,
Dans ces vers délicats dictés par l'art de plaire,
Décèle assez sans doute aux yeux de l'univers
Tous les droits que sur vous pouvait avoir Voltaire[1].

1. On sait que M. de Villette prétend à l'honneur d'être le fils de Voltaire, et que la réputation de madame sa mère a laissé en effet le champ le plus vaste aux présomptions de ce genre. (MEISTER.)

ÉPIGRAMME SUR M. LE COMTE DE BARRUEL
CAPITAINE DE DRAGONS,
QUI N'A PAS DÉDAIGNÉ DE SIGNER LA SATIRE CONTRE L'ABBÉ DELILLE, INTITULÉE *le Chou et le Navet*.

Débonnaire en champ clos, brave sur l'Hélicon,
Quand Virgile est abbé, Mœvius est dragon.

LETTRE DE M. LE COMTE DE LAURAGUAIS A M. SUARD.

De Paris, le 13 février 1783.

« J'ai l'honneur de vous envoyer, monsieur, ma comédie des *Originaux*[1], que les Comédiens ont reçue parce qu'ils ont jugé qu'une comédie qui les avait fait rire pouvait plaire au public. Voilà, monsieur, ce que la lecture que je leur en ai faite leur donnait seulement à juger, parce qu'ils savent que le gouvernement a des officiers pour nettoyer les ouvrages des ordures littéraires qui peuvent les souiller, comme la police a ses officiers pour nettoyer les rues.

« Vous sentez, monsieur, que si Racine, dans ses *Plaideurs*, fait chercher la boîte au poivre quand M. Dandin demande ses épices, j'aurais pu me méprendre d'autant plus facilement entre les officiers de la politesse et ceux de la police que, si l'on est étonné de rencontrer autant de conseillers du roi dans les marchés publics, j'ai vu quelquefois dans le monde des censeurs qui devaient, ce me semble, être ailleurs.

« Mais si l'on voit trop souvent des hommes avilir leurs places, on voit aussi les vertus, les talents des individus, honorer les places flétries par l'intention des gouvernements qui les ont créées, et rendre protectrice de la raison la force qui leur était confiée pour l'opprimer. Comment cela n'arriverait-il pas? Comment les hommes resteraient-ils des complices fidèles de l'odieux et méprisable esprit de persécution, lorsque nous voyons le génie du despotisme se trahir lui-même, lorsque nous voyons le cardinal de Richelieu croire s'élever un temple en fondant l'Académie française, et se flatter de perpétuer l'imposture de sa

1. Cette pièce n'a été ni représentée ni imprimée. (T.)

gloire en forçant l'éloquence de n'en transmettre que la renommée? Après avoir combattu avec trop de succès la liberté de son pays, il crut pouvoir détruire la vérité; mais il ne sentit pas la différence essentielle entre un siècle et les temps; il n'aperçut pas que, si dans des circonstances particulières un homme de génie peut s'emparer de son siècle, le temps n'appartient qu'à la vérité. Le cardinal de Richelieu crut confondre tous les rangs au pied de ses autels; mais il préserva de l'anarchie la république des lettres, il en forma un empire dont la première loi, imposant à ses membres la nécessité de distinguer la louange de la flatterie, les prépare à condamner la licence qui s'échappe des conventions, et à protéger la liberté qui rentre dans la nature. Cette loi du cardinal de Richelieu vous excite à poursuivre non-seulement la licence, lorsqu'elle paraît comme une bacchante obscène, mais encore lorsqu'elle se cache sous les voiles d'une vestale, et à respecter la voix de la nature, quand même ses accents seraient durs et grossiers[1]. Voilà pourquoi le langage de Molière n'est jamais qu'énergique, quoique les mêmes mots employés par Dufresny, par exemple, deviennent quelquefois scandaleux peut-être, et sûrement de mauvais goût, parce qu'ils ne sont pas inspirés par la nature, mais recherchés par la plaisanterie.

« En vous envoyant, monsieur, ma farce des *Originaux*, au lieu de vous parler d'un ton si grave, je devais (à quelques égards du moins) vous prier de penser au *Bourgeois gentilhomme*, à *George Dandin*, au *Malade imaginaire* et aux *Précieuses ridicules*; ce sont là de véritables conquêtes par lesquelles Molière a donné un empire à la raison, en combattant la sottise, les scrupules, les préjugés, les faux airs de la cour et le mauvais ton de la bonne compagnie de l'hôtel de Rambouillet. Enfin, monsieur, comme je veux mettre de l'ordre dans mes affaires, après avoir vendu beaucoup de boue et de sable dans le royaume de France, je veux acquérir quelques possessions dans l'empire de Molière. Je vous prie de me mander si on n'en a pas changé les routes, de m'en envoyer une carte, et de m'informer un peu des événements qui s'y passent. Il me semble que ce grand empire n'a pour voisin que celui de Racine. Ils ne se feront sûrement jamais la

1. La comédie des *Originaux* en offre un grand nombre. On y dit à une femme : *Tais-toi, garce;* à un jeune homme : *Croyez-vous être au boucan?* et il répond : *Plût à Dieu!* (MEISTER.)

guerre; mais je vous prie de me mander s'il n'y a pas des brigands sur les grands chemins que je dois parcourir; je prierai alors Jean Truçon [1] de m'accompagner.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« BRANCAS, comte DE LAURAGUAIS. »

— Quel parti la plume d'un Le Sage n'eût-elle pas tiré de l'anecdote suivante! La maison de M. de La Reynière continue d'être l'auberge la plus distinguée des gens de qualité. M. le chevalier de N*** avait désiré d'y être reçu ; il engage quelques femmes de ses amies à demander au maître de la maison la permission de lui être présenté. Celui-ci commence par refuser fort sèchement, c'est son usage; on insiste, il s'obstine. « Non, ze ne veux pas, le zevalier de N*** fait des épigrammes et des zanzons; z'en fais bien aussi, mais elles ne sont pas piquantes. Ze ne veux pas... » Le lendemain il reçoit un billet de M. de N***, qui lui demande un rendez-vous d'une manière assez simple à la vérité, mais trop pressante pour ne pas l'intriguer beaucoup. « Aurait-on eu l'indiscrétion de lui rapporter ce que z'ai dit hier! » Il se consulte avec ses amis. L'affaire est délicate; on décide qu'il est impossible de refuser le rendez-vous; mais, pour rassurer notre amphitryon, on lui promet de ne pas l'abandonner dans une circonstance si embarrassante. L'heure est donnée, et M. de La Reynière a grand soin de se faire entourer de ses meilleurs amis. Il est dans l'attente la plus pénible lorsqu'il voit entrer dans sa cour une chaise de poste avec beaucoup de bruit et de fracas; c'est le chevalier de N*** qui en sort, qui arrive dans le salon, tout poudreux, en frac gris, les cheveux défaits, un grand chapeau à la main, une énorme brette au côté; cet aspect n'était pas propre à rassurer. Il s'approche de M. de La Reynière, devenu plus pâle que la mort : « Monsieur, j'avais demandé à vous parler en particulier; je ne m'attendais pas à trouver ici ces messieurs; voulez-vous bien que nous passions dans votre cabinet...? » Le cruel moment! On cède, et c'est l'excès même du trouble qui fait faire ce dernier effort de courage. Entré dans le cabinet, les portes bien fermées, M. le chevalier de N*** tire...

1. Personnage de la pièce des *Originaux*. (MEISTER.)

un grand papier de sa poche, et lui dit : « Monsieur, c'est le mémoire d'un homme pour qui je m'intéresse infiniment; il sollicite un emploi au bureau des postes; son sort dépend de vous... » Ravi d'en être quitte à si bon marché, M. de La Reynière l'assure que, quelque faible que soit son crédit, il ne négligera rien pour faire réussir l'affaire : « Mes zevaux sont mis, ze cours m'en occuper... » Ainsi finit cette action si chaude, et la meilleure chanson n'eût pas couru plus promptement et la ville et la cour que cette cruelle facétie.

— Il y avait des siècles que M. de Lauraguais n'avait été à l'Académie des sciences; il y fut dernièrement : « Messieurs, dit-il à ses illustres confrères, je me suis fait cultivateur; il faut toujours en revenir là. Entre beaucoup d'expériences que j'ai été à portée de faire à la campagne, en voici une dont je crois devoir vous faire part. J'ai coupé la tête à une demi-douzaine de canards qui nageaient dans mon vivier; sur-le-champ je les ai remis à l'eau; sans tête ils ont encore nagé longtemps. Ce fait m'a paru d'autant plus curieux qu'il pourrait bien servir à expliquer comment vont une infinité de choses en France. — Mais, monsieur le comte, lui dit M. de Condorcet, ces canards, quoique sans tête, conservaient le mouvement de leurs pattes ? — Assurément. — Hé bien ! ils pouvaient donc signer; tout n'est-il pas éclairci...? » S'il y a du mérite à renchérir sur les extravagances de M. de Lauraguais, est-ce le secrétaire philosophe qu'on eût soupçonné ?

— Le grand Vestris, informé des dépenses excessives de son fils, a convoqué une assemblée de parents devant laquelle il doit avoir adressé au jeune homme le discours suivant, avec cet accent et cette dignité qui lui sont propres : « Auguste, on parle dans le monde du mauvais état de vos finances; on dit que vous avez un emprunt ouvert chez toutes les marchandes de modes, que vous abusez de la confiance qu'inspire le nom que je vous ai permis de porter. Si vous ne mettez pas ordre à vos affaires, je ne souffrirai pas que vous le portiez plus longtemps. Nous nous sommes toujours soutenus avec honneur. Entendez-vous, Auguste, je ne veux point de Guéménée dans ma famille. »

— *Le Bon Ménage, ou la Suite des Deux Billets,* comédie en un acte et en prose de M. le chevalier de Florian, a paru pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le vendredi 17 janvier. Cette pièce avait déjà eu beaucoup de succès sur le

petit théâtre de M. le comte d'Argental, et à Versailles, où elle avait été représentée devant Leurs Majestés vers la fin de l'année dernière.

Cette bagatelle offre un mélange heureux de finesse et de naturel, d'intérêt et de gaieté. M. le chevalier de Florian a donné au rôle d'Arlequin une couleur, une âme et des formes nouvelles; on est tenté de lui dire quelquefois : Vous êtes Arlequin, seigneur, et vous pleurez! Mais il pleure de si bonne grâce qu'il y aurait de l'humeur à le trouver mauvais. Le grand point n'est-il pas de plaire et d'intéresser? C'est ce qu'a su faire M. le chevalier de Florian; et qui suit cette règle est dispensé de toutes les autres. Ce qui caractérise le plus sa manière, c'est l'extrême facilité avec laquelle il fait de l'esprit avec du sentiment, et du sentiment avec de l'esprit; c'était aussi le grand art de Marivaux. La pièce est dédiée à la reine; mais les efforts que fait l'auteur dans cette dédicace pour trouver quelques rapports entre le bon ménage d'Arlequin et celui de Sa Majesté ont paru manquer également et d'esprit et de goût.

— *Les Tragédies d'Euripide, traduites du grec* par M. Prévost, professeur et membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin; trois volumes in-12. Les autres sont sous presse. Une traduction complète du Théâtre d'Euripide était un ouvrage infiniment difficile, et qui manquait à notre littérature : on doit savoir gré à M. Prévost de l'avoir entrepris. Nous en parlerons avec plus de détail dans une de nos prochaines feuilles.

— Parmi plusieurs *Voyages* publiés depuis quelque temps, on croit devoir distinguer celui de M. de Pagès, capitaine des vaisseaux du roi, et celui de M. Sonnerat, commissaire de la marine, naturaliste, pensionnaire du roi, correspondant de son cabinet et de l'Académie royale des sciences de Paris, etc. Nous ne parlerons aujourd'hui que de ce dernier, intitulé *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du roi, depuis 1774 jusqu'en 1781; dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Péguins et des Madécasses*, etc. Il en a paru en même temps deux éditions : l'une, enrichie de beaucoup de cartes et de gravures enluminées, en deux volumes in-4°; l'autre, beaucoup moins ornée, mais aussi beaucoup moins chère, en trois volumes in-8°.

M. Sonnerat, dont le premier emploi fut d'être dessinateur dans les manufactures de Lyon, est un parent de M. Poivre, qui, chargé de l'intendance des îles de France et de Bourbon, essaya d'y établir des plants de muscadier et de giroflier, qu'il avait fait chercher avec beaucoup de soin et de précaution dans les moins fréquentées des Moluques. Nous avons déjà de M. Sonnerat un *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, qui parut en 1775. Après avoir parcouru avec M. Comerson, l'espace de trois ans, les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, formé par cet habile observateur, il fit ensuite les voyages de l'Inde, des Philippines, des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, et en rapporta une collection considérable, en différents genres, d'histoire naturelle, qu'il déposa au cabinet du roi. L'ouvrage que nous avons l'honneur de vous annoncer est le fruit d'un second voyage qu'il fit, en 1774, par l'ordre du gouvernement.

La forme en a peu d'intérêt. La manière dont l'auteur rend compte et de ses recherches et de ses observations nous a paru également dépourvue d'esprit et de méthode. On y retrouve, comme il en convient lui-même dans sa préface, beaucoup de choses rapportées déjà par différents auteurs, et qu'il aurait fort bien pu se dispenser de répéter; mais ce qui manque à l'ouvrage pour être plus intéressant ajoute en quelque manière au mérite du fonds. L'exactitude et la simplicité de ses descriptions doit inspirer d'autant plus de confiance qu'on ne saurait soupçonner l'auteur d'avoir été séduit ni par son imagination ni par un esprit de système, encore moins d'avoir cherché à séduire ses lecteurs par le charme et les agréments de son style; ce qu'il a vu sans prévention, il le dit sans aucune recherche, et, s'il se trompe, ses erreurs sont au moins de bonne foi.

Nous ne connaissons aucun voyageur qui soit entré dans de plus grands détails sur la mythologie indienne; mais il faut convenir que ces détails sont plus curieux qu'instructifs; ils nous apprennent seulement ce qu'il n'eût pas été fort difficile de deviner, quand même aucune tradition humaine ne nous l'eût prouvé, c'est que l'empire des fables est encore un peu plus ancien sur la terre que celui de la vérité, et que ce droit d'aînesse lui assurera dans tous les temps une plus grande étendue de crédit et de puissance. Comment ne pas respecter éternellement les fables? C'est un moyen si admirable d'en imposer à l'opinion, un

secret si sûr et si facile pour expliquer tout ce que nous ne savons pas; un voile si ingénieux pour cacher le peu que nous savons, quelquefois aussi pour le laisser entrevoir sans risque et sans inconvénient !

Tout ce qu'ont écrit M. Paw et M. de Guignes pour nous désabuser de l'enthousiasme que les jésuites et les économistes avaient cherché à nous inspirer en faveur de la législation chinoise se trouve confirmé par les observations du nouveau voyageur. Il nous assure que les entraves que les Chinois mettent à toute liaison suivie entre eux et les étrangers n'ont certainement d'autre cause que le sentiment de leur propre faiblesse; que leur gouvernement, comme celui de tous les peuples esclaves, est trop vicieux pour se rendre respectable par ses propres forces; que ce peuple, emprisonné par une politique dont on lui fait un mystère, tremble sous des lois qu'il ignore, et qui ne sont connues que des seuls lettrés, et frémit à l'aspect d'un pouvoir dont il est forcé d'adorer le principe, etc.

On peut juger de l'exagération des calculs économistes sur la population de la Chine par les faits que voici : « J'ai vérifié moi-même, dit notre auteur, avec plusieurs Chinois, la population de Canton, de la ville de Tartare et de celle de Bateaux, que le P. Le Comte a portée à quinze cent mille habitants et le P. Du Halde à un million; mais, quoique en temps de foire, je n'en ai pu trouver que soixante-quinze mille; cela n'empêche pas qu'après Surate, Canton ne soit une des villes les plus considérables et les plus commerçantes de l'Asie. L'intérieur de la Chine n'est ni peuplé ni cultivé; les Chinois se sont jetés sur les bords des rivières et dans les lieux les plus favorables au commerce; le reste du pays, couvert de forêts immenses, n'est habité que par des bêtes féroces, ou par quelques hommes indépendants qui se sont creusé des antres sous terre, où ils ne vivent que de racines, et quelques-uns se rassemblent pour piller les bords des villages, etc. »

Encore quelques traits de la douceur de ce gouvernement et du bonheur des peuples qui lui sont soumis.

« Un mandarin, passant dans une ville, fait arrêter qui lui plaît pour le faire mourir sous les coups, sans que personne puisse embrasser sa défense; cent bourreaux sont ses terribles avant-coureurs, et l'annoncent par une espèce de hurlement. Si

quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaîne ou de bambou. Cependant le mandarin (et voilà qui répare tout aux yeux de ces messieurs), le mandarin n'est pas lui-même à l'abri du bâton; l'empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère faute. Cette gradation étend les chaînes de l'esclavage jusqu'aux princes du sang. Si le tribunal des censeurs, appelé par les jésuites le conseil des Sages, et qui, à ce que l'on prétend, était établi dans les premiers temps pour diriger l'empereur, l'instruire et lui apprendre à gouverner, osait faire des remontrances comme on nous l'assure, chacun de ces censeurs périrait dans les supplices.

« Les places de mandarin s'achètent. Un marchand riche peut acheter une place de mandarin pour son fils ou pour lui. Quand le gouvernement connaît un marchand riche, il le fait mandarin de sel pour le dépouiller honnêtement de sa fortune, etc. »

L'idée que l'auteur nous donne de leurs arts et de leurs connaissances n'est pas plus avantageuse.

Les Mémoires de M. Sonnerat sur le royaume du Pégu renferment plusieurs détails curieux et intéressants pour le commerce; ils confirment l'anecdote connue de l'orgueil de Sa Majesté Péguine. Ce prince est si persuadé qu'il est assez puissant pour commander à tous les rois de la terre, qu'après son dîner un trompette annonce que le roi des rois et de toute puissance vient de se lever de table, et qu'il est libre à tous les autres de s'y mettre.

Parmi les apologues que l'auteur a traduits de l'indien, nous nous contenterons de citer celui-ci; il y a lieu de croire qu'il fut inspiré par quelque circonstance analogue à celle qui donna lieu à la fable de Ménénius Agrippa :

« Un aigle avait deux têtes qui ne s'accordaient guère entre elles, parce que l'une, trouvant d'excellents fruits, les mangeait sans en faire part à sa camarade. Cette dernière s'en plaignit. « Que vous importe, lui dit l'autre, que ces fruits soient mangés « ou par vous ou par moi, puisqu'ils sont destinés à nourrir le « même corps? — J'en conviens; mais leur saveur affecte délicieu- « sement votre palais, et je ne serais pas fâchée de goûter le même « plaisir... » Cette représentation ne corrigea pas la tête glouttonne, mais elle en fut punie, car l'autre, pour se venger, avala du poison, et toutes deux périrent. »

— C'est sur la foi de tous les journaux que nous avions in-

scrit M. Boutet de Monvel dans notre nécrologe [1]. Nous voyons avec beaucoup de plaisir, dans une lettre adressée par lui au Journaliste de Paris [2], qu'il n'a jamais joui d'une meilleure santé. Sans savoir quelle méprise a pu lui procurer le plaisir d'entendre ainsi de son vivant le jugement de la postérité, nous le félicitons d'être encore à même d'offrir à ses juges de nouveaux titres; nous le félicitons surtout du bonheur de pouvoir en consacrer l'hommage au monarque ami des arts qui a daigné l'accueillir et le combler de ses bienfaits. On désire qu'il puisse en jouir longtemps; il ne verra que trop tôt ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie de l'immortalité, dont il pourrait bien avoir été tenté de prendre un avant-goût. Cette fantaisie, quoi qu'il en soit, ne lui a pas trop mal réussi; elle fournirait peut-être l'idée d'une comédie assez piquante.

— Il y a environ un mois qu'on a remis au théâtre de l'Académie royale de musique l'opéra d'*Atys*, de Piccini, avec quelques changements et dans le poëme et dans la musique. Nous nous étions trompés si grossièrement sur le succès de cet ouvrage dans sa nouveauté, que nous avons craint de nous presser d'annoncer celui de cette reprise avant qu'il fût bien décidé; aujourd'hui nous avons la satisfaction de dire à nos lecteurs que le public a paru découvrir, d'une représentation à l'autre, de nouvelles beautés dans ce délicieux opéra, et l'a plus applaudi à la douzième qu'à la première. Le principal changement fait au poëme est dans la dernière partie du troisième acte; l'opéra ne finit plus par les fureurs et la mort d'Atys. Cybèle se repent d'avoir poussé trop loin sa vengeance; elle ne change point Atys en pin comme dans Quinault, métamorphose ridicule au théâtre; mais lorsque, se reconnaissant pour l'assassin de sa maîtresse, il veut s'en punir lui-même, la déesse vole à son secours, redemande sa rivale aux enfers, et consent qu'elle vive pour l'aimer. *Revois le jour*, dit-elle à Sangaride, *revois un amant si fidèle. Je serai dans les cieux moins heureuse que toi*, etc.; dénoûment qui prépare une fête agréable, et qui, sans avoir pu désarmer la critique de tous nos censeurs, paraît cependant le seul convenable et au sujet et au moment donné de l'action.

1. Voir précédemment page 257.
2. Datée de Stockholm, du 7 janvier. (MEISTER.)

De tous les ouvrages que Piccini a faits pour notre théâtre, *Atys* est peut-être celui qui laisse le moins à désirer; le récitatif en est simple et naturel, les chants de la mélodie la plus riche et la plus variée, les chœurs plus soignés, celui des songes d'une expression céleste. Nous laissons à des juges plus éclairés que nous le soin d'analyser tous les secrets d'une composition si ravissante; ce que nous sentons vivement, c'est qu'il n'est point de musique au monde qui nous ait fait éprouver l'impression d'un charme plus pur et plus soutenu. Mme Saint-Huberty a fait concevoir la plus grande idée de son talent dans le rôle de Sangaride; depuis la perte de Mlle La Guerre [1], elle est la seule espérance de ce théâtre, et les progrès qu'elle a faits depuis six mois ont étonné la jalousie même de ses rivales.

— On vient de donner à la Comédie-Italienne une suite de nouveautés qui prouve assurément le zèle infatigable des comédiens de ce théâtre, et leur extrême complaisance pour les auteurs qui veulent bien s'occuper à enrichir leur répertoire; mais le sort de toutes ces nouveautés a pu leur apprendre aussi qu'en poussant cette complaisance trop loin, ils risquaient d'abuser de celle du public. Nous nous contenterons de rappeler ici le titre de ces productions dont aucune n'a réussi : *le Bouquet et les Étrennes,* comédie en un acte et en vers de M. Pariseau; le sujet est tiré d'un conte de M. Imbert; représentée le 24 janvier; *Céphise,* comédie en prose et en deux actes, par M. Marsolier des Vivetières, auteur du *Vaporeux;* c'est une espèce de fat puni; représentée le 28 janvier; *les Trois Inconnues,* comédie nouvelle en trois actes, en vers, mêlée d'ariettes; pastorale tirée de la fable, sujet précieux, intrigue obscure, style plat et maniéré; représentée le 13 février; *Sophie de Francour,* comédie nouvelle, en cinq actes, de M. le marquis de La Salle, auteur de *l'Officieux;* représentée pour la première fois, le mardi 19 février, mais interrompue, après le second acte, par l'indisposition d'une actrice, Mlle Pitrot; reprise le 25; le sujet de ce drame est tiré d'un roman de l'auteur, qui porte le même titre, et qui n'est pas

1. Elle est morte des suites de la maladie que M. le chevalier de Godernaux a nommée si ingénieusement la *maladie antisociale.* Elle n'a brillé que sept ou huit ans sur le théâtre de l'Opéra, et laisse, dit-on, environ dix-huit cent mille livres; on a trouvé dans son portefeuille seulement sept ou huit cent mille livres en billets de la caisse d'escompte. (MEISTER.)

moins ennuyeux; *Henri d'Albret, ou le Roi de Navarre,* comédie nouvelle, en un acte, en prose, à l'occasion de la paix; cette rapsodie, pleine des plus insipides trivialités, a été représentée le 26 février. — La suite du catalogue à l'ordinaire prochain.

LES QUATRE SAISONS DE L'ANNÉE, SOUS LE CLIMAT DE PARIS, POËME D'UN SEUL VERS; SE TROUVE *gratis* A PARIS, DANS LE PORTEFEUILLE D'UN GENTILHOMME FANTASSIN.

NOTE PRÉLIMINAIRE DE L'AUTEUR.

« N'en déplaise à MM. Thompson et de Saint-Lambert, dont je révère les talents, j'ose être persuadé qu'il n'y a jamais eu de véritable printemps dans cette partie de l'Europe que nous habitons.

« Le charme de cette saison n'est connu que dans l'Asie mineure, dans l'Archipel, et sur les côtes de la Méditerranée. Les Grecs nous ont appris à chanter le Printemps, et la tempête humide et glaciale qui règne assidûment sur nos têtes nous apprend à nous en passer.

« Le rossignol ne chante point dans les environs de Paris; il gémit d'effroi et d'étonnement. Comment pourrait-il parler d'amour dans des nuits venteuses et gibouleuses, qui détruisent presque toujours la majeure partie de nos fruits et de nos plaisirs printaniers?

« L'Été n'est sous cette zone tempérée qu'une tempête de feu et de poussière. L'Automne, qu'on veut vanter, est aride ou orageux, et permet à peine au peuple agriculteur de recueillir les moissons échappées au caprice destructeur du climat. A l'égard de l'Hiver, c'est à mes lecteurs à juger si mon poëme dit la vérité.

« Au reste, si mon ouvrage ne plaît pas à tout le monde, j'ose me flatter du moins qu'il aura le mérite de n'ennuyer personne. »

CHANT PREMIER ET DERNIER.

De la pluie et du vent, du vent ou de la pluie.

Ce chef-d'œuvre est de M. le comte de La Touraille, gentilhomme de S. A. S. monseigneur le prince de Condé. Il le récita à

un de ses amis qui avait le goût très-difficile. « Vous ne le trouverez pas du moins trop long, lui dit-il. — Pardonnez-moi, lui répondit l'ami Sévérus, il est trop long de moitié. *Du vent et de la pluie*, disait tout. »

MARS.

C'est à M. Cérutti, ci-devant jésuite, et l'auteur de l'*Appel à la raison*, la plus célèbre apologie des jésuites [1], que nous devons la brochure intitulée *l'Aigle et le Hibou, fable écrite pour un jeune prince que l'on osait blâmer de son amour pour les sciences et les lettres*; avec cette épigraphe : *Un prince philosophe est un être divin.* A Glascow, et se trouve à Paris, chez Prault. Brochure in-8°, imprimée avec beaucoup de soin.

L'auteur a très-bien senti lui-même que sa fable n'en était pas une. « Le but qu'on lui avait proposé l'a forcé, dit-il, de donner plus d'étendue à son sujet et plus de pompe à son style que n'en demande une fable ordinaire; d'un simple apologue elle est devenue une sorte de poëme. » Mais pourquoi s'obstiner à faire un apologue de ce qui ne pouvait être renfermé heureusement dans les limites de ce genre? Pourquoi ne pas chercher des formes plus analogues et au caractère de son sujet et à celui de son talent?

Il y a dans l'apologue de *l'Aigle et le Hibou* un mélange de fable et d'allégorie qui manque également de naturel et de goût. L'Aigle, pour apprendre à régner, ouvre son palais aux savants de l'empire; se dérobant ensuite lui-même à ses vastes royaumes, il parcourt nos ateliers, nos ports, nos camps, nos légions; s'arrête sur ces monts que Voltaire illustra par ses vers; porté sur les sommets de la philosophie, il y voit MM. d'Alembert, Diderot, Buffon, Jean-Jacques, etc.; observe longtemps l'Angleterre, cette île *qui seule a découvert le système des cieux et celui des États*; d'un coup d'aile il s'élance aux bords du Texel, souhaite

1. L'auteur de l'*Appel à la raison des écrits et libelles publiés contre les jésuites* était le P. Balbani, jésuite provençal, et non Balbiani comme on l'a imprimé par erreur, tome V, p. 132, note 3. Cérutti, auquel Meister l'attribue à tort ici, était auteur de l'*Apologie de l'institut des Jésuites*.

à ce pays des Barnevelt et des Ruyter; passe bien vite sur l'Espagne, et vole vers Boston pour y contempler le plus grand des spectacles; il cherche en vain dans l'empire d'Éole le célèbre Cook, ne trouve que son cercueil; il reprend sa volée, et vient s'abattre sur la Chine, le terme de son voyage. Revenu dans sa cour, l'Aigle voyageur change les ressorts de son gouvernement, et, pour charmer ses loisirs, il *se fait lire,* par le cygne d'Apollon, Pope, Saint-Lambert, Lucrèce, Milton, *Mahomet*, *Britannicus*, et quatre vers d'*Othon*. L'Aigle n'entendait que les vers; on est obligé de lui traduire la prose. Le phénix *lui traduit* Tacite, Raynal, Necker, Hume et Robertson. Tous les oiseaux en chœur applaudissent leur maître; le Hibou seul garde un silence chagrin; on lui en demande la cause. Il reproche à l'Aigle de s'abaisser à consulter des mortels dangereux, lui qui *naquit pour porter le maître du tonnerre, et pour effrayer d'un cri tout le peuple des airs*. Indigné, l'Aigle lui répond qu'on n'écoute plus les oiseaux de la nuit, le renvoie au fond de sa masure, et lui conseille de se consoler du *mépris en croquant des souris*. Cette chute n'est pas merveilleuse, et convient mal au ton dominant du poëme.

La fable est suivie d'un épilogue où l'auteur célèbre tous les aigles de l'Europe qui aiment la lumière, les aigles de Pétersbourg et de Berlin, l'aigle qui plane sur la France, l'aigle des Germains et l'aigle de la Toscane. Il y a lieu de croire que le fils aîné de ce prince est l'aigle naissant, à qui la muse de M. Cérutti adresse son premier hommage. Elle lui en destine encore un autre qu'on nous annonce dans les notes comme prêt à paraître : ce sont quatre Discours sur la manière dont un souverain doit étudier les livres, les hommes, les nations, les affaires.

On a observé avec raison qu'une fable où des animaux s'instruisent à la vue des prodiges de l'esprit humain était diamétralement opposée à l'esprit des fables ordinaires, où ce sont les hommes qui s'instruisent à l'école des animaux, souvent mieux conduits par leur seul instinct que nous ne le sommes par la raison. En s'écartant ainsi de l'espèce de vraisemblance qu'exige ce genre de poëme, l'auteur a renoncé à toutes les grâces dont l'apologue est naturellement susceptible. Il a cherché à y suppléer par des détails brillants, et il serait difficile sans doute d'y employer plus d'esprit; mais il en est arrivé que toutes les fois

qu'il a voulu rentrer dans le ton de la fable, au lieu d'être simple et naïf, il est tombé dans la froideur, quelquefois même dans une sorte de niaiserie aussi essentiellement différente de la naïveté qu'elle en est voisine.

Si la fiction de M. Cérutti n'est pas d'une conception heureuse, si les idées et les images en sont souvent mal assorties et mal liées, si sa versification n'a pas en général des formes assez variées et assez faciles, il n'en est pas moins vrai qu'on y trouve non-seulement beaucoup d'esprit, mais encore une grande énergie d'expression, une hardiesse ingénieuse et de très-beaux vers. Nous ne citerons pas tous ceux qui nous ont paru dignes d'être remarqués; mais en voici quelques-uns qu'on ne peut guère oublier. L'Aigle s'arrête sur cette *île fameuse par d'immortelles lois et d'éternels combats*.

Il vit le fier Anglais, trahi par sa fortune,
Égaré par ses chefs, épuisé d'or, de sang,
A demi renversé du trône de Neptune,
Rétrograder d'un siècle, et tomber..... à son rang.

Le spectacle qui s'offre à ses yeux vers Boston ne lui fournit pas des traits moins poétiques :

On croyait voir des flots sortir la race antique
Que l'Océan jadis engloutit dans son sein;
Washington paraissait l'Atlas de l'Amérique,
Franklin, en cheveux blancs, Jupiter olympique,
Dirigeant d'un coup d'œil le tonnerre incertain;
Adams et son sénat le conseil du Destin, etc.

On aime la simplicité de ces deux vers de la réponse de l'Aigle au Hibou :

En limitant mes droits, j'affermis ma puissance,
Ma gloire est d'être bon, ma force est d'être instruit.

Que l'accomplissement en soit prochain ou qu'il soit encore éloigné, la prophétie qui termine le portrait de Catherine II n'en paraîtra pas moins intéressante :

Minerve de son siècle, elle anime, elle éclaire;
Elle suit tous les pas que fait l'esprit humain.

L'édifice des lois fut orné de sa main.....
Sa main prépare un temple aux mânes de Voltaire;
Sa main des Grecs un jour peut changer le destin.
Le ciel tonne de loin sur le peuple stupide
Qui des arts foule le berceau,
Qui parcourt d'un œil sec les rives de l'Aulide,
Qui transforme en déserts les plaines de l'Élide,
Qui de Socrate même ignore le tombeau,
Qui de Lycurgue et d'Aristide
Mutile la race intrépide,
Fait de Sparte un sérail et d'Athène un hameau.

On a remarqué dans le portrait de l'Aigle de Berlin une recherche d'antithèse assez spirituelle, mais froide et monotone :

Au milieu de la paix il instruit son armée,
Au milieu des combats il instruisait les arts.
De la philosophie il illustra l'empire;
Il agrandit le sien de deux puissants États.
Maniant à son gré le tonnerre et la lyre,
Il sut faire des vers et créer des soldats.
Des forces du génie il sut armer Bellone,
Il sut du fanatisme éteindre les volcans,
Enfin il sut placer la raison sur son trône,
L'amitié dans sa cour et la gloire en ses camps.

Nous citons ce morceau comme très-propre à caractériser la manière de M. Cérutti. La réforme de la jurisprudence criminelle dans les États de l'Empereur lui a inspiré un vers qui nous paraît sublime. Il veut, dit-il,

Il veut que le coupable expie
Un long cours de forfaits d'un long cours de travaux;
Il aggrave sur lui le fardeau de la vie,
Et ferme aux scélérats l'asile des tombeaux.

Quelque esprit que M. Cérutti ait dans ses vers, il en a bien plus encore dans sa prose, et, quoique son esprit ne soit jamais exempt de recherche, il est aisé de voir que ce dernier genre d'écrire lui est beaucoup plus familier que l'autre. Les notes qui sont à la suite du petit poëme occupent les deux tiers de la brochure, et il n'y a pour ainsi dire pas une seule page de ses notes qui n'offre plusieurs traits à retenir. On y trouve avec profusion ce qu'il faut chercher dans d'autres ouvrages, et l'on

n'est embarrassé que du choix. Nous tâcherons de saisir ce qui semble appartenir plus particulièrement au caractère de l'auteur.

« Trois choses contribuent le plus à élever l'esprit national : les grands hommes, les grands événements et les grands rois; ils se trouvent pour l'ordinaire ensemble. »

« MM. d'Alembert et Diderot ont donné à ce siècle une impulsion vive et rapide qui a fait avancer tous les bons esprits. On peut appliquer à ces deux philosophes ce que Montaigne a dit de Plutarque et de Sénèque : *L'un nous conduit, et l'autre nous pousse.* »

« Les ouvrages de Jean-Jacques pourraient être comparés à des pendules détraquées, mais enrichies d'un carillon magnifique et juste. Il ne faut pas écouter l'heure qu'elles sonnent, mais l'air qu'elles jouent. »

« On doit regretter que l'abbé Raynal ait mêlé à d'utiles vérités des erreurs répréhensibles et des déclamations téméraires. Lorsqu'un général romain voulait conquérir un pays, il n'insultait pas les dieux qui en étaient les protecteurs; il leur offrait des sacrifices, et les priait de passer dans son armée. »

« L'*Histoire* de M. Hume pourrait s'intituler l'*Histoire des passions anglaises, par la raison humaine.* »

« L'enthousiasme est le père des grandes choses. Lorsque Jupiter enfanta Minerve, ce fut, selon la Fable, Vulcain, le dieu du Feu, qui, ouvrant la tête de Jupiter, aida la Sagesse à éclore toute armée. C'est l'emblème de l'enthousiasme. Rien de divin n'est produit à froid. M. Lévesque, dans son *Histoire de Russie*, blâme le czar d'être venu de si loin chercher la lumière; il n'avait, dit-il, qu'à la faire venir elle-même. Mahomet commanda, en présence de son armée, à des montagnes éloignées de s'approcher de lui; comme elles demeuraient immobiles, il ajouta : « Puisque vous refusez d'avancer vers moi, c'est à moi d'avancer « vers vous. » Il marcha, et son armée le suivit. »

« Le commerce du monde a fait sur les gens de lettres ce que le cardinal de Richelieu fit sur les seigneurs de châteaux; ceux-ci ont beaucoup perdu en sortant de leurs terres, et ceux-là en sortant de leur retraite. »

Peut-être n'a-t-on rien écrit de plus spécieux en faveur des Chinois que ce qu'en dit M. Cérutti dans une de ses notes. Nous

n'entreprendrons point d'analyser ici toutes les raisons par lesquelles il justifie l'éloge de ce peuple, qu'il appelle très-poétiquement le peuple aîné du globe; nous nous contenterons d'observer qu'une grande partie des titres qui fondent son enthousiasme pour ce peuple se trouve détruite par les dernières relations que nous avons vues de ce pays. Ce qui nous explique la longue durée du gouvernement chinois sert à nous prouver en même temps tout ce que ce gouvernement laisse à désirer pour le bonheur des peuples qui lui sont soumis. La langue, les usages et les coutumes les plus propres à borner l'essor et les progrès de l'esprit ont fait vieillir cette nation dans une longue enfance, et c'est pour ainsi dire l'impossibilité d'étendre les limites de sa puissance et de sa prospérité qui l'a fait triompher ainsi de la révolution des temps et de l'inconstance des choses humaines. On ne voudrait être ni Juif, ni Spartiate, ni Chinois; mais qui n'admirerait pas la législation de Moïse, celle de Lycurgue, et celle du peuple chinois comme autant de prodiges du pouvoir législatif, comme autant de monuments mémorables de l'empire que la loi peut exercer et sur la nature de l'homme et, s'il est permis de le dire, sur la chaîne même de ses destinées?

Revenons encore un instant à M. Cérutti. Il n'y a point de souverain philosophe, il n'y a point d'homme de lettres célèbre qui n'ait reçu de lui un tribut d'hommages distingué. Félicitons la philosophie de voir l'apologiste des jésuites devenir aujourd'hui le panégyriste des sages du siècle, traiter le pape et les prêtres de hibous, vanter le progrès des lumières, et conseiller aux rois de n'avoir pour confesseur que leur conscience, de bons ouvrages, ou quelque poëte philosophe. Tout cela n'est peut-être pas si loin d'un jésuite qu'on le dirait bien. Quelle que soit l'intention de l'auteur, sa brochure nous a fait grand plaisir; les défauts mêmes qu'on lui reproche sont d'un esprit fin, d'une imagination vive et brillante; ce sont des défauts dont nous n'avons guère à nous plaindre, ils sont devenus moins communs que jamais.

VERS DONNÉS A M. LE COMTE DE ROCHAMBEAU,

A L'AMI DE WASHINGTON.

Vous rétablissez l'équilibre
Entre deux peuples étonnés.
Grâce à vous, l'Amérique est libre,
Et tous les cœurs sont enchaînés.
Bellone, désormais captive,
Respecte de Boston les heureux habitants,
Et vos mains font fleurir l'olive
Sur ce bord où la foudre a grondé si longtemps.
Mais s'il doit son indépendance
A votre sagesse, à vos coups,
Votre retour, bien cher à tous,
Sert aussi sa reconnaissance;
Car, en vous rendant à la France,
Il croit être quitte avec nous.

— Le public de Paris, si avide de plaisirs nouveaux, commence toujours par s'y refuser; idolâtre de tous les talents qui en procurent, il les persécute presque autant qu'il les admire. C'est une maîtresse coquette et passionnée; quiconque se présente pour la servir doit s'attendre à mille caprices, à mille dégoûts; il doit compter plus sûrement encore qu'il n'est point de préventions, point d'obstacles que la haine et la jalousie de ses rivaux ne suscitent contre lui. Que de puissances ne fallait-il pas employer pour déterminer l'Académie royale de musique à recevoir le premier ouvrage de Gluck, de cet artiste devenu aujourd'hui son idole! On sait que Piccini, grâce à la malheureuse adresse de ses amis, eut encore plus de peines, plus de tracasseries, plus de persécutions à essuyer. Comment Sacchini n'aurait-il pas eu le même sort? Son opéra de *Renaud* fut condamné aux premières répétitions, et ce fut presque universellement par tous les chefs de l'illustre administration; l'un décida qu'il manquait de *ragoût*, l'autre qu'il était trop *moutonneux*, comme l'est en général toute cette petite musique italienne, etc. On chercha d'abord des prétextes pour en renvoyer la représentation; on allégua l'extrême dépense, les engagements pris avec d'autres compositeurs; que sais-je? enfin l'on osa proposer à l'auteur une gratification de dix mille francs s'il consentait à

retirer l'ouvrage. M. Sacchini reçut cette proposition avec la fierté digne d'un homme de son talent; mais il est bien certain que, sans la protection particulière de la reine, sollicitée par M. le comte de Mercy, toute sa constance n'eût pas triomphé des cabales conjurées pour l'éloigner de la carrière et pour l'en éloigner à jamais.

C'est le vendredi 28 février que *Renaud* fut donné enfin pour la première fois. Le poëme est du sieur Le Bœuf, ci-devant maître de ballets; ou, pour parler plus exactement, c'est l'opéra de l'abbé Pellegrin, *marmontelisé* par le sieur Le Bœuf, revu et corrigé par M. le bailli Du Rollet. Ces messieurs ont mis l'exposition des deux premiers actes en action, et les ont réduits ainsi à quelques scènes ; on ne saurait les en blâmer : ils ont conservé les trois derniers actes à peu près en entier, et ne pouvaient guère encore faire mieux ; mais il fallait avoir la bonhomie d'en convenir et compter un peu moins sur l'oubli où sont tombés tous les ouvrages du pauvre abbé Pellegrin. S'il y a dans l'ancien *Renaud* des longueurs insupportables, on y trouve aussi plus de détails intéressants, et il en est qui semblent nécessaires au mouvement même de l'action. On nous laisse trop ignorer, dans les premiers actes du nouveau *Renaud*, et qu'Armide est aimée et que la gloire est sa seule rivale. L'action n'est jamais trop rapide sans doute; mais elle ne doit pas l'être aux dépens de l'intérêt et de la clarté ; peut-être même oublie-t-on aujourd'hui que celle qui convient au théâtre lyrique, quelque vive qu'on puisse la désirer, doit avoir cependant des intervalles qui laissent à la musique l'espace nécessaire pour exercer toute la puissance de son art, dont le véritable charme tiendra toujours au développement complet des motifs d'un chant facile et mélodieux.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans l'ouvrage de M. Sacchini la main d'un grand maître ; on la reconnaît surtout dans deux cantabiles du second acte et dans la plus grande partie des chœurs ; mais il faut avouer aussi qu'on y remarque en général une sorte de gêne que toute son adresse n'a pu dissimuler. Il ne s'est point livré à la pente naturelle de son génie, il a été tourmenté du désir de plaire à un public peu exercé à sentir le genre de beauté qui distingue les chefs-d'œuvre de l'Italie; il a voulu faire du chant à la portée d'une cantatrice dont les cris de Mélusine ont usé la voix ; il s'est attaché principalement à

faire de beaux chœurs, à charger son récitatif de tous les accents, de tout le fracas de notes dont il pouvait être susceptible ; en un mot, s'il nous est permis de le dire, il a *gluckiné* tant qu'il a pu. Nous l'avons applaudi comme on applaudit un ouvrage bien fait, mais non pas comme un ouvrage qui charme ou qui transporte. Les Gluckistes ont dit : « Cela est beau ; mais ce n'est pas là l'originalité du maître ; » les enthousiastes de la musique italienne : « Voilà comme en France nous avons l'art d'éjointer les ailes du génie. » Tous ces jugements de société n'ont pas empêché que cet opéra n'ait attiré jusqu'ici une très-grande affluence de spectateurs. Mlle Rosalie Le Vasseur a été si mal reçue dans le rôle d'Armide, qu'elle l'a quitté après la troisième représentation. C'est Mme Saint-Huberty qui l'a remplacée ; la manière dont elle y chante et dont elle y joue a réuni tous les suffrages. On peut dire qu'en général ce nouvel opéra a été mis au théâtre avec assez de soin. Le combat qui ouvre le troisième acte, combat qui s'exécute pendant la nuit au bruit du tonnerre et au feu des éclairs, a paru d'un effet neuf et pittoresque.

— *Monuments de la vie privée des douze Césars, d'après une suite de pierres gravées sous leur règne. A Caprée, chez Sabellus,* in-4°. C'est un ouvrage fort rare, fort cher et fort licencieux, comme il est aisé de le présumer par le titre. L'auteur (c'est, dit-on, le P. Jaquier, de compagnie avec M. Durand, libraire de Rome, établi actuellement à Marseille), l'auteur [1], pour s'excuser, assure, dans sa préface, qu'il n'a destiné cet ouvrage *ad usum* d'aucun prince, encore moins d'aucune princesse ; qu'il n'a voulu qu'amuser un moment le goût des amateurs, et il demande grâce en faveur de ce qu'il y a de véritablement utile dans son recueil, l'histoire des mœurs, des rits et des

1. Barbier avait dit, en 1814, dans son *Supplément à la Correspondance littéraire :* « En attendant que nos soupçons sur l'auteur des *Monuments des douze Césars* soient entièrement confirmés, nous pouvons attester que le P. Jaquier n'a eu aucune part à cet ouvrage, dont il n'a probablement jamais entendu parler, et que Meister a été l'écho d'un bruit répandu uniquement dans l'intention de déjouer le public. » Dans la seconde édition de son *Dictionnaire des anonymes*, en 1825, Barbier indique Hugues d'Hancarville comme auteur de cet ouvrage. Dans l'intervalle, ses soupçons s'étaient sans doute confirmés. (T.) — Voir sur les diverses éditions de cet ouvrage la longue note communiquée par J. Lamoureux à Barbier, pour son *Examen des dictionnaires historiques*, et, sur le détail des gravures, le *Guide* de MM. Cohen et Mehl.

coutumes, qui y est détaillée avec tout le soin possible. La gravure de ces camées est d'une exécution assez médiocre : s'il y en a quelques-uns qui soient dessinés d'après l'antique, le plus grand nombre au moins paraît n'avoir été composé que d'imagination sur la foi de Tacite et de Suétone. Le texte n'est guère qu'une compilation de passages de ces deux auteurs, de Pétrone, d'Ovide, de Martial, de Juvénal, et cette compilation même pouvait être faite d'une manière beaucoup plus instructive et beaucoup plus piquante.

— *Les Aveux difficiles*, comédie en un acte et en vers de M. Vigée (frère de Mme Le Brun, si célèbre par les grâces de sa figure et par les chefs-d'œuvre de son pinceau), a été représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le lundi 24 février. L'idée de cette bagatelle, qui a eu assez de succès, n'est pas fort compliquée. Cléante, absent depuis quelques années, revient avec une passion nouvelle dans le cœur. Il lui en coûte d'en faire l'aveu à Mélite, qu'il aimait avant son départ, et dont il se croit toujours aimé; mais elle-même a pris, pendant son absence, beaucoup de goût pour Merval, ami de Cléante. Fort embarrassés l'un et l'autre du secret qu'ils ont à se confier, ils s'avisent enfin du même expédient. Cléante charge son valet de parler pour lui, Mélite sa suivante. On conçoit leur surprise de se trouver tous deux dans la même situation. Ils n'ont pas beaucoup de peine à se pardonner mutuellement; Merval, après être tombé aux genoux de Mélite, se relève, saute au cou de son ami; tout le monde est satisfait, et Lisette observe fort judicieusement

Que rarement l'amour peut survivre à l'absence.

Le peu d'invention qu'il y a dans cette bagatelle a été disputé à M. Vigée par M. le baron d'Estat, qui avait lu, il y a dix-huit mois, aux Comédiens italiens une pièce en un acte, portant le même titre des *Aveux difficiles*. Cette pièce vient d'être donnée au Théâtre-Italien; c'est en effet le même fonds, et il paraît que M. Vigée la connaissait avant d'avoir conçu le projet de la sienne. Ce procès littéraire, discuté fort vivement de part et d'autre dans le *Journal de Paris*, a fini, grâce à la lettre que voici, insérée dans le même journal, et signée *Véricault Destouches :* « Mes-

sieurs, les Parisiens ne me lisent plus, je le vois bien. Exhortez-les à jeter les yeux sur *l'Amour usé*, une de mes comédies, qui fut sifflée malgré tout son mérite, parce que le public était difficile de mon temps; exhortez-les, dis-je, à jeter les yeux sur cette pièce, et la dispute qui vient de s'élever entre M. Vigée et M. d'Estat sera bientôt terminée. »

Le dialogue de la pièce de M. Vigée ne manque ni de grâce ni d'esprit; mais on y aperçoit une sorte d'apprêt symétrique qui tient à la situation même des personnages. Il y a peut-être plus de naturel, mais aussi plus de négligence dans celle de M. d'Estat.

— La représentation des *Aveux difficiles* au Théâtre-Italien a été précédée de celle de *Corali et Blanford*, comédie en deux actes et en vers de M. le chevalier de Langeac, et de celle du *Corsaire*, opéra-comique en trois actes et en vers, paroles de M. le chevalier de La Chabeaussière, musique de M. le chevalier Dalayrac.

Le sujet de *Corali et Blanford* est suffisamment connu; il est tiré du conte de M. Marmontel, intitulé *l'Amitié à l'épreuve*. Ce n'est pas la première fois qu'on a essayé de mettre ce sujet au théâtre, et toujours sans beaucoup de succès. Le fonds le plus heureux pour un conte ne l'est guère pour une pièce de théâtre, et la manière de préparer une situation intéressante dans un roman est fort loin de celle qu'exige la marche théâtrale. A l'exception de la dernière scène, où Blanford sacrifie si généreusement son propre bonheur à celui de son ami, tout le drame a paru froid; on y a remarqué cependant un assez grand nombre de vers brillants et faciles qui ont été fort applaudis : le succès du dénoûment a fait même demander l'auteur à plusieurs reprises. Un comédien est venu annoncer qu'il était inconnu; alors s'est élevée une voix du parterre qui a demandé *son père !* C'était un méchant sarcasme contre l'auteur.

L'intrigue du *Corsaire*, représenté, pour la première fois, le lundi 17, est extrêmement embrouillée; c'est un chaos de situations comiques et intéressantes qui se nuisent réciproquement; et si l'on a pu y démêler quelques motifs de scènes assez heureux, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble est obscur et romanesque, et que plusieurs détails de la pièce fort applaudis sont d'une gaieté plus libre que neuve et piquante.

Que dirons-nous d'une petite comédie en deux actes et en prose donnée le même jour au Théâtre-Français, *le Déjeuner interrompu ?* C'est un fat ruiné, heureusement éconduit grâce à l'adresse d'un rival plein de vertu et de sensibilité, ce qui est assurément dans les bonnes mœurs, mais le drame qui est plutôt un proverbe qu'une comédie n'en a pas paru moins long, moins ennuyeux. On l'attribue à Mme la présidente d'Ornoy, auteur de plusieurs romans plus favorablement accueillis que ne l'a été son triste *Déjeuner*.

AVRIL.

M. Dupont de Nemours vient de justifier enfin les titres de la pension de douze mille livres qui lui fut accordée par M. Turgot, pour être revenu de Pologne en poste, prêt à rendre à sa patrie, sous de si heureux auspices, toutes les lumières que nous avions osé méconnaître jusqu'alors, et dont son juste dépit allait enrichir à nos dépens une puissance étrangère. Il serait difficile au moins de ne pas convenir que cette pension lui est bien justement acquise aujourd'hui par toutes les peines, et surtout par les prodigieux calculs qu'a dû lui coûter un écrit intitulé *Mémoires sur la vie et les ouvrages de M. Turgot*, ministre d'État, un volume in-8°, avec cette épigraphe : *Le germe le plus fécond des grands hommes est dans la justice rendue à la mémoire des grands hommes qui ne sont plus*. Philadelphie, 1782[1].

Après être convenu qu'en 1776 il pouvait y avoir dans la balance des dépenses et des revenus annuels de ce royaume un *déficit* de vingt-deux millions, après avoir assuré que ce *déficit* avait été porté cette même année au-dessus de trente-sept, par l'acquittement des dettes exigibles arriérées depuis longtemps, M. Dupont de Nemours n'en conclut pas moins « que M. Turgot a laissé à sa retraite un excédant de trois ou quatre millions ; que cet excédant devait croître, qu'il a cru d'année en année et pourvu presque seul, jusqu'à ces derniers temps, aux dépenses

1. Dupont de Nemours a fait imprimer ces *Mémoires* avec des additions à la tête des *OEuvres de Turgot*, 1808-11, 9 vol. in-8°. (T.)

extraordinaires dans lesquelles une guerre qu'on ne peut regretter, puisqu'elle n'a pour objet et ne peut avoir pour terme que le maintien des droits naturels de tous les hommes et de tous les États, a entraîné la nation. »

Il paraît qu'un homme capable de faire un pareil calcul méritait bien une pension; peut-être même en devrait-on une à tous ceux qui auraient l'intrépidité de le suivre, ou un dévouement assez aveugle pour y croire.

A force de vouloir honorer la mémoire de M. Turgot, son panégyriste a entièrement oublié ce qu'il devait à la justice et à la vérité; et c'est ce que la reconnaissance même ne saurait excuser. D'ailleurs, avec plus d'art encore que n'en ont la plupart de ces messieurs, on nous persuadera difficilement qu'il n'y ait pas quelque différence entre la faculté de concevoir le bien et le talent de le faire, entre un système de spéculation vague et l'application de ce système à des circonstances déterminées, etc. Quand il serait parfaitement démontré qu'il n'y a aucune des opérations de M. Necker dont M. Turgot n'ait eu quelque idée, la gloire de M. Necker en serait-elle moins entière? On trouve assurément plus d'idées de ce genre dans l'*Utopie* de Thomas Morus, dans *Télémaque*, dans la *République de Platon*, dans tous nos romans politiques, qu'il n'y en avait dans la tête et dans le portefeuille de M. Turgot et de toute sa confrérie; mais, encore une fois, le génie de l'homme d'État n'est pas de rêver comme ces messieurs, mais de veiller au peu de bien qui peut se faire, de n'en laisser échapper aucune occasion favorable, et de recueillir avec succès les germes de tout ce qui peut être utile à la génération présente et aux générations futures.

Ce qui concerne la personne de M. Turgot dans les Mémoires de M. Dupont de Nemours nous a paru plus digne d'être remarqué que tout le détail fastidieux de sa vie publique. Nous rassemblerons ici différents morceaux de cette partie de l'ouvrage, dont l'ensemble, à quelques exagérations près qu'il n'est pas besoin d'indiquer, nous a paru former un portrait assez ressemblant.

« M. Turgot était d'une ancienne noblesse attachée aux ducs de Normandie en 1281..... Un caractère qui n'est pas commun a toujours distingué les Turgot, et ce caractère est une bonté douce et courageuse qui unit le charme de la bienfaisance à la sévérité de la vertu.

« Sortant à vingt-trois ans de Sorbonne, plein de connaissances profondes, formé par des études sérieuses, ayant même beaucoup de goûts littéraires [1], M. Turgot était cet homme d'esprit un peu neuf dans la société, que les gens du monde font éclipser dans la conversation, même avec très-peu de fonds réel. Cet inconvénient, léger en lui-même, a peut-être influé d'une manière assez grave sur le destin de sa vie. N'aimant à développer ses pensées et n'y réussissant bien qu'avec ses amis intimes, il n'y avait qu'eux qui lui rendissent justice. Tandis qu'ils adoraient sa bonté, sa raison lumineuse, son intéressante sensibilité, il paraissait froid et sévère au reste des hommes; ceux-ci, par conséquent, se contenaient eux-mêmes ou se masquaient devant lui. Il en avait plus de peine à les connaître; il perdait l'avantage d'en être connu, et cette gêne réciproque a dû lui nuire plus d'une fois.

« L'âme de M. Turgot était si heureusement constituée, que tous les sentiments bons, nobles et honnêtes, même ceux qui semblent le plus incompatibles, y régnaient à la fois, et que nul des autres n'y pouvait trouver place. Il joignait la sensibilité d'un bon jeune homme et la pudeur d'une femme estimable au caractère d'un législateur fait pour réformer et constituer des empires, et pour changer la face du monde [2]...

« Sa figure était belle, sa taille haute et proportionnée; ennemi de toute affectation, il ne se tenait pas fort droit. Ses yeux, d'un beau brun clair, exprimaient parfaitement le mélange de fermeté et de douceur qui faisait son caractère. Son front était arrondi, élevé, ouvert, noble et serein, ses traits prononcés. sa bouche vermeille et naïve, ses dents blanches et bien rangées. Il avait eu surtout dans sa jeunesse un demi-sourire qui lui a fait tort, parce que les gens qui ne le connaissaient pas y croyaient presque toujours voir l'expression du dédain, quoiqu'il ne fût le

1. Il avait fait dès lors plusieurs dissertations théologiques, beaucoup de vers blancs et quelques ouvrages de philosophie et de géométrie. Il a traduit de l'allemand le commencement de *la Messiade* de Klopstock, la plus grande partie du premier chant de *la Mort d'Abel*, et une partie du quatrième; le commencement du *Premier Navigateur* et le premier livre des *Idylles* de Gessner, qui a été imprimé sous le nom de M. Huber, avec les autres poëmes du même auteur dont nous devons la traduction à M. Huber. La préface générale de cette traduction de Gessner est aussi l'ouvrage de M. Turgot. (MEISTER.)

2. Substituer la poste aux messageries, et les vers blancs à la rime. (MEISTER.)

plus souvent que l'effet de la naïveté et d'un peu d'embarras; il s'en était corrigé par degrés en vivant dans le monde, et l'était totalement vers la fin de son ministère. Ses cheveux étaient bruns, abondants, parfaitement beaux; il les avait tous conservés, et, lorsqu'il était vêtu en magistrat, sa manière de porter la tête les répandait sur ses épaules avec une sorte de grâce naturelle et négligée. Il avait la couleur assez vive sur un teint fort blanc, et qui trahissait les moindres mouvements de son âme. Jamais homme n'a été, au physique et au moral, moins propre à dissimuler; il rougissait avec une facilité trop grande et de toute espèce d'émotion, soit d'impatience ou de sensibilité. Ses mœurs étaient infiniment régulières. Il aimait la société des femmes, et avait presque autant d'amies que d'amis; mais son respect pour elles était celui de l'honnêteté, dont l'accent diffère un peu de celui de la galanterie. Il a manqué sans doute au bonheur de M. Turgot, dont tous les sentiments étaient rapprochés de la nature, et qui regardait la famille comme le sanctuaire dont la société est le temple, et la félicité domestique comme la première des félicités, il lui a manqué une épouse et des enfants. C'est une espèce de malheur public qu'il n'ait point laissé de postérité; mais M. Turgot avait une trop haute idée de la sainteté du mariage, et méprisait trop la façon dont on contracte parmi nous cet engagement, pour être facile à marier... » (Facile à marier !)

— L'idée de la médaille frappée en l'honneur de la liberté américaine est du docteur Franklin; c'est le sieur Dupré qui l'a gravée. Cette médaille représente le buste d'une fort belle tête, d'un trait pur, d'une expression franche et vigoureuse, les cheveux au vent et le bonnet de la liberté au bout d'une lance appuyée sur l'épaule droite; pour légende : *Libertas Americana;* dans l'exergue : *4 juillet* 1776. On voit sur le revers de la médaille Hercule au berceau, étouffant un serpent de chaque main; Minerve le couvre d'une égide aux armes de France, et menace de son javelot le léopard anglais, dont la fureur s'acharne tout entière sur le bouclier de la déesse; pour légende : *Non sine Dis animosus infans;* dans l'exergue, $\frac{12}{19}$ Oct. $\frac{1777}{1781}$. Ce revers est d'une exécution médiocre; mais le seul défaut sans doute qu'on puisse trouver à la devise est d'être trop jolie; elle est tirée de l'Ode d'Horace à Calliope, liv. III, ode IV.

Me fabulosæ, Vulture in Apulo,
Altricis extra limen Apuliæ,
Ludo, fatigatumque somno
Fronde nova puerum palumbes
Texere.....
Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis; ut premerer sacra,
Lauroque collataque myrto,
Non sine Dis animosus infans.

— Quoique la parodie *du roi Lir ou Lear,* en un acte et en vers, du sieur Pariseau[1], représentée avec succès sur le théâtre des grands danseurs du roi, soit, en général, une assez mauvaise chose, on y a cependant remarqué quelques saillies heureuses. La manière dont le parodiste a travesti la terrible imprécation du second acte est passablement comique. *Nature !* s'écrie le roi Lu,

Nature, à ces époux dont tu connais les crimes,
Ravis tous les plaisirs, jusques aux légitimes.
Verdrille, qu'au mépris de tes jeunes appas
Le Duc à tout moment vieillisse dans tes bras;
Et si jamais le sort, démentant mes promesses,
D'un enfant à tous deux accordait les caresses,
(A la princesse.)
Qu'il insulte sans cesse à ton attachement;
(Au duc.)
Qu'il t'appelle son père et mente effrontément.....

Chassé du palais au milieu d'une nuit orageuse, le roi paraît errant dans la forêt, tenant un parapluie dont il ne se sert pas. Après l'avoir laissé quelque temps seul pour rendre le tableau plus touchant, son ami Kinkin vient le rejoindre. *Philosophons,* lui dit alors le roi,

Philosophons à l'air sur ce terrible orage.
— On est roi, — c'est égal, — tu vois, — il pleut sur vous...

Il débite encore quelques réflexions de la même sublimité :

Je n'ai pas un ami, cependant j'étais roi.

1. Selon Quérard, *le Roi Lu,* parodie en un acte et en vers, serait de J.-B.-D. Desprès, auteur du *Phénix ou la Bonne Femme,* parodie d'*Alceste;* de la fameuse chanson : *Changez-moi cette tête,* etc.

A ce mot, Kinkin s'aperçoit *que la tête se perd.* — *Eh ! je remarque une chose,* dit Lu :

C'est en pleine raison que j'ai fait cent folies.
Depuis que je suis fou, je disserte en Caton,
Et je fais de l'esprit en oubliant mon nom.....

Le jeu de théâtre, pendant lequel les soldats du duc vainqueur se rangent du côté de Deségards qu'on vient d'enchaîner sous leurs yeux, est encore assez burlesque. « Passez, leur dit Deségards, je vous attends. — LE DUC. Moi, je les en défie. — UN SOLDAT. J'embrasse ta défense. — DESÉGARDS. Et d'un. Nous sommes deux contre dix mille au moins. — UN AUTRE SOLDAT. Et moi donc.....? » Le duc se couvre le visage, et ses soldats filent tous sur la pointe du pied en regardant si le duc ne les aperçoit pas... Au dénoûment, Rémonde dit au roi :

Restez auprès de nous; soyez toujours un père
Cher à ses deux enfants et des siens respecté;
Soyez *Lu* bien longtemps.

LE ROI.

Lu, non, mais écouté...

— *Réflexions philosophiques sur le plaisir, par un célibataire;* brochure avec cette épigraphe : *Legite, censores; crimen amoris abest.* Cette brochure ne contient que des lieux communs de la morale la plus vague, et une critique de nos mœurs aussi frivole qu'insipide; l'auteur a cependant eu la satisfaction d'en voir la première édition entièrement épuisée en moins de huit jours. Il faut bien expliquer les raisons d'un si beau succès. L'auteur de ce chef-d'œuvre est M. de La Reynière le fils; il avait donné, quelques jours avant de le publier, un souper dont l'extravagance était devenue la fable de tout Paris. Tout le monde imagina que la brochure serait marquée au même coin, tout le monde fut curieux de la voir, et jamais curiosité n'a été plus complétement trompée; ainsi, donner une idée de ce fameux souper, c'est développer tout le mérite de la production dont il a fait le succès.

M. de La Reynière avait choisi ses convives dans tous les rangs de la société pour en former une bigarrure heureuse de

gens de lettres, de garçons tailleurs, d'artistes, de militaires, de gens de robe, d'apothicaires, de comédiens, etc. Il avait fait imprimer ses billets d'invitation dans la forme d'un billet d'enterrement, et en voici le modèle copié fidèlement d'après l'édition originale dont Sa Majesté n'a pas dédaigné de faire encadrer un exemplaire pour la rareté du fait : « Vous êtes prié d'assister au souper-collation de Me Alexandre-Balthazard-Laurent Grimod de La Reynière, écuyer, avocat au parlement, membre de l'Académie des Arcades de Rome, associé libre du Musée de Paris, et rédacteur de la partie dramatique du *Journal de Neufchâtel*, qui se fera en son domicile, rue des Champs-Élysées, paroisse de la Madeleine-l'Évêque, le jour du mois d' 178 . On fera son possible pour vous recevoir selon vos mérites ; et, sans se flatter encore que vous soyez pleinement satisfait, on ose vous assurer dès aujourd'hui que, du côté de l'huile et du cochon, vous n'aurez rien à désirer. On s'assemblera à neuf heures et demie, pour souper à dix. Vous êtes instamment supplié de n'amener ni chien ni valet, le service devant être fait par des servantes *ad hoc*. »

En arrivant à la porte de l'hôtel, le suisse demandait au convive à voir son billet, y faisait une marque, et l'adressait à un autre suisse, lequel était chargé de lui demander si c'était M. de La Reynière sangsue du peuple, ou son fils le défenseur de la veuve et de l'orphelin, qu'il désirait de voir ; sur la réponse du convive, on lui faisait monter un escalier au haut duquel il était reçu par un savoyard vêtu comme les anciens hérauts d'armes, avec une hallebarde dorée à la main. Tout le monde rassemblé dans le salon, le maître du festin, en habit de palais et avec le maintien le plus grave, pria toute l'assemblée de passer dans une autre pièce où il n'y avait pas une seule lumière ; on y retint les convives près d'un quart d'heure, les portes soigneusement fermées; elles s'ouvrirent enfin, et l'on passa dans une salle à manger, éclairée de mille bougies. La balustrade qui entourait la table était gardée encore par deux savoyards armés à l'antique. Quatre enfants de chœur étaient placés aux quatre coins de la salle avec leurs encensoirs. « Quand mes parents donnent à manger, dit le maître du festin à ses convives, il y a toujours trois ou quatre personnes à table chargées de les encenser ; vous voyez, messieurs, que j'ai voulu vous épargner cette peine ; voici des enfants

qui s'en acquitteront à merveille... » Le souper était composé de vingt services de la plus grande magnificence, mais le premier tout en cochon. « Messieurs, comment trouvez-vous ces viandes? — Excellentes. — Hé bien! je suis fort aise de vous dire que c'est un de mes parents qui me les fournit; il se nomme un tel, il loge dans tel et tel endroit : comme il m'appartient de fort près, vous m'obligerez fort de l'employer lorsque vous en aurez besoin. » A trois heures du matin, tout le monde, très-fatigué de cette ennuyeuse facétie, cherchait à se retirer; mais on trouva toutes les portes fermées à double verrou : quelques convives s'échappèrent par un escalier dérobé; mais on ne s'en fut pas plus tôt aperçu, que le passage fut gardé par deux suisses, et l'on ne put sortir que vers les sept heures du matin.

Cette ridicule scène a fait à M. et à Mme de La Reynière tout le chagrin qu'on peut imaginer. M. de La Reynière fils leur avait demandé la permission de donner à souper à quelques amis, dont il avait eu soin de faire une fausse liste, et avait obtenu de leur complaisance qu'ils iraient souper ce jour-là en ville pour le laisser disposer de la maison à sa fantaisie; il est aisé de concevoir leur surprise lorsqu'en rentrant chez eux ils y trouvèrent cette belle mascarade. Mme de La Reynière se montra un moment dans la salle du festin. M. le bailli de Breteuil, qui passe pour lui rendre les soins les plus assidus, lui donnait la main; comme elle, il est fort grand et fort maigre; notre jeune fou dit tout haut en les regardant de côté :

Et ces deux grands débris se consolent entre eux[1].

Un autre trait de son respect et de sa piété filiale est ce qu'il répondit il y a quelque temps à une personne qui lui demandait pourquoi avec tant de fortune il n'avait pas préféré d'acheter une charge de conseiller, à rester simple avocat. « Pourquoi? C'est que, en qualité de juge, j'aurais fort bien pu me trouver dans le cas de faire pendre mon père; au lieu que, dans l'état où je suis, je conserve au moins le droit de le défendre... » Mais c'est nous arrêter trop longtemps à des folies dont le principe est encore plus révoltant que l'expression n'en est originale et bizarre.

— *Des Lettres de cachet et des prisons d'État; ouvrage pos-*

1. Vers du poëme des *Jardins*, chant IV, vers 95. (MEISTER.)

thume, composé en 1778. Deux volumes in-8°, avec cette épigraphe :

Non ante revellar
Exanimem quam te complectar, Roma, tuumque
Nomen, libertas! et inanem prosequar umbram. (LUCAN.)

A Hambourg (c'est-à-dire à Neufchâtel), 1782.

On attribue cet ouvrage à M. de Mirabeau, au fils du marquis de Mirabeau, auteur de *l'Ami des hommes*, des *Économiques*, etc. Le fils de cet homme célèbre n'est déjà que trop connu lui-même par toutes les aventures qui signalèrent sa fougueuse jeunesse. Personne ne peut savoir mieux que lui ce que c'est que de vivre dans les prisons; il y a passé une bonne partie de sa vie, renfermé d'abord à la sollicitation de son père, ensuite à celle des parents de sa femme, et dernièrement pour avoir enlevé la seconde femme de ce président Le Monnier, dont M. de Valdahon avait enlevé la fille, et qui ne s'était remarié que pour se venger de sa fille et de son gendre, après avoir perdu le cruel procès intenté contre eux; procès auquel dans les temps les plaidoyers de M. Loyseau de Mauléon donnèrent tant d'intérêt et de célébrité[1].

VERS DE M. CÉRUTTI,

AU NOM DE Mme LA DUCHESSE DE BRISSAC,
A Mlle DE SIVRY AGÉE DE HUIT ANS.

De votre esprit naissant j'admire les primeurs;
Mais il s'épuisera s'il enfante sans cesse.
Hâtez-vous lentement; malheur à qui se presse.
Gardez pour l'avenir encore quelques fleurs.
L'esprit et l'amour ont leur âge,
Le destin leur a fait leur part;
Penser trop tôt, aimer trop tard,
Jeune Sivry, serait peu sage.
La naïve innocence est l'esprit des enfants,
Et l'amitié tranquille est l'amour des vieux ans.

RÉPONSE DE Mlle DE SIVRY.

Par vos sages conseils éclairez mon enfance;
Croyez que je les sens comme on sent à vingt ans.

1. Voyez tome VI, page 231.

Le cœur plus que l'esprit peut devancer le temps,
Et je l'éprouve à ma reconnaissance.
Ce sentiment naïf est fait pour un enfant,
Tous ses succès sont dus à l'indulgence :
S'il la mérite quand il pense,
C'est en faveur de ce qu'il sent.

— La police de nos spectacles n'a peut-être jamais été honorée d'une attention plus sévère, plus auguste et plus scrupuleuse. Une tragédie nouvelle est une affaire d'État et donne lieu aux négociations les plus graves; il faut consulter les ministres du roi, ceux des puissances qu'on y peut croire intéressées, et ce n'est que de l'aveu de tous ces messieurs qu'un pauvre auteur obtient enfin la permission d'exposer son ouvrage aux applaudissements ou aux sifflets du parterre. Cette permission vient d'être refusée à M. Le Fèvre, auteur de *Zuma*, de *Cosroës*, etc. Son *Élisabeth de France* a été renvoyée par le censeur ordinaire au jugement de M. le lieutenant de police, par M. le lieutenant de police à M. le garde des sceaux, par M. le garde des sceaux à M. de Vergennes, et par celui-ci à M. le comte d'Aranda, lequel, sans vouloir la lire, a décidé prudemment que, puisqu'on le consultait, l'affaire semblait au moins douteuse, qu'il se compromettrait à la vérité fort peu en laissant jouer la tragédie, bonne ou mauvaise, mais encore beaucoup moins en la faisant défendre: et c'est le parti qu'il a pris, malgré toute la protection dont M. le duc d'Orléans a daigné honorer l'ouvrage. Ce prince, pour consoler M. Le Fèvre, vient de faire représenter la pièce, sur son théâtre de la Chaussée-d'Antin, par les acteurs de la Comédie-Française, et MM. les Quarante ont été solennellement invités par l'auteur, à qui Son Altesse a bien voulu laisser ce jour-là toute la disposition de la salle, à y venir juger son ouvrage. On avait assuré que M. le duc d'Orléans voulait écrire directement au roi d'Espagne pour en appeler de la décision de M. le comte d'Aranda; mais il s'est contenté de charger quelqu'un de traiter cette grande affaire avec le ministère de Madrid, et l'on ignore encore le succès de la négociation.

Le sujet de la nouvelle tragédie est si connu par le roman historique de l'abbé de Saint-Réal, intitulé *Don Carlos*, que nous nous dispenserons d'en faire l'analyse; ce sujet, d'ailleurs, n'est pas neuf au théâtre; tout le monde ne sait pas qu'il a été traité

assez ridiculement par M. le marquis de Ximenès; mais personne n'ignore combien il a réussi sous le nom d'*Andronic.* On retrouve dans la pièce de M. Le Fèvre tous les personnages de l'*Andronic* de Campistron; mais l'ordonnance des deux tableaux n'est pas la même; l'exposition de M. Le Fèvre est plus claire et plus intéressante, la marche de l'action plus vive, et son style, sans être exempt de manière et de négligence, nous a paru avoir en général plus de mouvement et d'élévation; le caractère de Don Carlos est plus fortement dessiné que celui d'Andronic, Élisabeth est peut-être aussi plus intéressante qu'Irène, du moins dans les premiers actes, mais le rôle de Philippe II est encore moins vrai, moins soutenu que celui de l'empereur Paléologue : on ne sait si c'est un tyran, un père injuste, un amant jaloux; il est faible et ferme tour à tour, ses remords sont aussi froids que sa cruauté; tantôt féroce et tantôt susceptible d'attendrissement, c'est presque toujours mal à propos qu'il s'adoucit et mal à propos qu'il entre en fureur; il n'y a point de nuance assez déterminée ni dans son caractère ni dans la passion qui le domine; ce défaut se fait sentir plus particulièrement dans une scène, d'ailleurs remplie de beautés, où don Carlos ose tenter de fléchir la dureté de son père, où il cherche à le rappeler avec tant d'intérêt aux doux sentiments de la tendresse paternelle. N'ayant vu la pièce qu'une seule fois et ne l'ayant pas vue avec autant de liberté que si elle eût été donnée sur un théâtre public, il ne nous a pas été possible d'en retenir beaucoup de vers. En voici deux du rôle d'Élisabeth dont l'expression a plus d'éclat que de justesse :

Au trône où je languis, déplorable victime
De la vertu sans calme et du remords sans crime.

En voici deux autres sur l'Espagne qui ont assez d'énergie, mais dont la rime et l'Inquisition pourraient avoir à se plaindre :

Ici tout est sinistre, et la cour et le trône,
Et la religion qui jamais n'y pardonne.

Un des endroits de la tragédie qui a été le plus applaudi et qui l'a même été avec une affectation fort indiscrète, mais encore plus déplacée, c'est la leçon que Philippe donne à la reine de s'occuper à plaire et de lui laisser le soin de régner; il est vrai que ce sont peut-être les vers les mieux faits de la pièce, mais

sont-ils du sujet, de la situation, du caractère de Philippe? C'est ce que nous discuterons mieux lorsqu'on aura reçu la réponse du Conseil de Madrid.

MAI.

IMPROMPTU

DE M[lle] DE SIVRY, AGÉE DE HUIT ANS, A M[me] DE MONTESSON, QUI JOUAIT LE PRINCIPAL ROLE DANS UNE NOUVELLE COMÉDIE DE SA COMPOSITION INTITULÉE
l'Hôtesse de Marseille, ou l'Hôtesse coquette.

L'Hôtesse coquette est la pièce
Que l'on devait jouer ce soir;
J'étais chez une aimable hôtesse;
Mais dans elle je n'ai pu voir
Une beauté fausse et légère;
Son âme démentait son rôle et ses discours.
Je croyais voir celle qui cherche à plaire,
J'ai vu celle qui plaît toujours.

— L'impératrice reine, étant enceinte, avait gagé avec le comte de Dietrichstein qu'elle accoucherait d'une fille; le comte avait parié pour un archiduc. Pour le bonheur de la France, l'impératrice mit au jour Marie-Antoinette, et fit dire au comte qu'elle ressemblait à sa mère comme deux gouttes d'eau. Le comte, pour s'acquitter avec l'impératrice, fit faire une petite statue de porcelaine qui le représentait à genoux, et offrant d'une main les vers suivants à l'impératrice :

Io perdei, l'augusta Figlia
A pagar mi ha condannato;
Ma s'è ver che voi somiglia,
Tutto il mundo ha guadagnato.

— La retraite d'un de nos ministres[1] vient de faire revivre le calembour qu'on fit à la mort du cardinal de Fleury :

Floruit sine fructu,
Defloruit sine luctu.

1. Joly de Fleury, remplacé comme contrôleur général des finances par Lefèvre d'Ormesson.

— Les Comédiens français ayant déplacé la statue de Voltaire que M[me] Duvivier, sa nièce, avait donnée à la Comédie-Française, elle a cru devoir leur écrire la lettre suivante :

« Du 12 mai 1783.

« J'apprends, messieurs, que la statue de M. de Voltaire, que j'ai donnée l'année dernière à la Comédie-Française pour servir d'ornement à son grand foyer, en a été tout récemment ôtée pour être placée dans la pièce de vos assemblées particulières, sans que vous ayez eu l'honnêteté de m'en prévenir.

« J'ai l'honneur de vous observer, messieurs, que ce n'est point là du tout la destination première de cette statue. Je me suis rendue à vos désirs lorsque vous me l'avez demandée, d'autant plus volontiers qu'elle devait être mise *à toute éternité* sous les yeux du public, qui paraissait voir avec plaisir l'hommage que j'ai rendu à la mémoire de ce grand homme, et mon tribut de respect et de reconnaissance pour lui. Je ne me suis pas plainte de ce que vous n'avez pas daigné jusqu'ici me procurer le moyen de voir encore quelquefois représenter sur votre théâtre ses ouvrages immortels; il n'est peut-être pas juste en effet que la nièce et l'héritière d'un homme qui a enrichi la Comédie-Française pendant soixante ans puisse y posséder un quart de loge *pour son argent*; mais je me plains à plus juste titre aujourd'hui de ce que vous ne rendez pas à sa statue l'honneur qui lui est dû. Elle n'a jamais été destinée à faire *un meuble d'ornement pour votre chambre*; et si la cheminée qu'on a pratiquée dans le foyer y est plus nécessaire que la statue de M. de Voltaire, du moins pouvait-on la placer à l'un des côtés de cette cheminée, en attendant que les parents des autres grands hommes qui ont comme lui enrichi le Théâtre-Français leur aient rendu le même honneur; ou bien dans l'enfoncement de la fenêtre qui est en face de cette cheminée, et bien mieux encore dans le vestibule d'en bas; c'est même là que M. de Wailly avait d'abord imaginé de la placer.

« Je suis bien loin, messieurs, de reprocher mes bienfaits et de retirer le don que j'ai fait à la Comédie-Française; mais enfin, si vous ne remplissez pas mon intention en mettant la statue de mon oncle sous les yeux du public, dans un des endroits ci-dessus

indiqués, je ne vous propose point de me la *rendre*, mais je vous prie de me la *vendre*. Je la payerai ce que M. Houdon, qui en est l'auteur, l'estimera; vous pourrez m'indiquer le jour où vous la renverrez, et le prix sera tout prêt.

« J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, messieurs, votre très-humble et très-obéissante servante. »

— Les Comédiens italiens viennent de quitter enfin leur triste jeu de paume de la rue Mauconseil, pour aller s'établir dans la nouvelle salle qu'on leur a bâtie sur les terrains de l'hôtel de Choiseul, près le boulevard de la rue de Richelieu[1]. Leur ancien théâtre était si incommode, si mal situé, que l'on devait se trouver fort disposé à voir les défauts de celui-ci avec indulgence; mais la critique ne les a nullement épargnés. Si nous ne pouvons nous dispenser d'en rendre compte, nous tâcherons de le faire au moins le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Le premier reproche qu'on ait fait à M. Heurtier, l'architecte à qui nous devons cette nouvelle salle, est que la principale face du bâtiment ne regarde point le boulevard; cette situation aurait paru en effet plus convenable. Celle que l'auteur a préférée, ou pour tirer meilleur parti de la location des maisons qui environnent le nouveau théâtre, ou peut-être aussi par égard pour la sotte vanité des Comédiens, qui eussent craint d'être confondus avec les comédiens des boulevards, a donné lieu à une mauvaise épigramme que voici :

Dès le premier coup d'œil on reconnaît très-bien
Que ce nouveau théâtre est tout italien,
Car il est disposé d'une telle manière
Qu'on lui fait aux passants présenter le derrière.

La place sur laquelle donne la principale face du théâtre est petite; les nouvelles rues de Grétry, de Favart, de Marivaux, qui y conduisent, ne sont pas fort larges; mais, pouvant toujours conserver une communication très-libre avec le boulevard et la grande rue de Richelieu, l'ordre établi pour arriver au spectacle et pour en sortir n'en est ni moins facile ni moins commode.

1. La salle Favart.

Le porche du nouveau théâtre est composé de six colonnes d'ordre ionique. Quelque léger que soit naturellement cet ordre d'architecture, l'adresse de l'architecte a su lui donner ici l'air du monde le plus lourd et le plus massif; les colonnes sont énormes, et le paraissent d'autant plus que l'espace qui entoure tout le bâtiment est fort resserré.

Le vestibule et les escaliers qui mènent aux différents endroits de la salle sont extraordinairement surbaissés. A en juger par l'extérieur, on eût pris assez volontiers ce bâtiment pour le temple de la plus austère de toutes les divinités; en voyant le vestibule, l'escalier et les souterrains qui conduisent à l'orchestre, on est tenté de se croire à l'entrée de quelques anciennes catacombes.

La pièce destinée au foyer public nous a paru annoncer mieux l'objet qu'elle doit remplir; elle est grande, dans de belles proportions, et la décoration en est agréable et de bon goût.

L'intérieur même de la salle est un ovale fort allongé; cette forme est assurément moins noble et moins imposante que la forme circulaire; mais elle paraît assez favorable à la voix. Pour obtenir un quatrième rang de loges, l'architecte a reculé sur le mur du fond la voussure en caisson, qui, dans le modèle, retombait sur l'entablement; ce quatrième rang de loges ainsi niché fait un fort mauvais effet, et n'a procuré au public que des places très-incommodes. La décoration intérieure de la salle est assez brillante; c'est un fond couleur de vert marbre campan, rehaussé par beaucoup d'ornements dorés. Les deux lustres qui éclairent la salle y répandent une clarté assez vive, assez égale partout, et les femmes en général ont paru contentes de la manière dont on y voit et de la manière dont on y est vu.

Le *Prologue* par lequel on a fait l'inauguration du nouveau théâtre n'a pas été trop bien accueilli, quoique ce soit M. Sedaine qui en ait fait les paroles et M. Grétry la musique. La scène s'ouvre par un machiniste, occupé à faire arranger les décorations. « J'ai oublié, dit-il, mon sifflet à l'ancienne salle; pourvu que quelqu'un ne l'ait pas trouvé et ne s'en serve... » Arlequin arrive avec sa valise. Le machiniste, toujours fort embarrassé, ne le reconnaît pas, et veut le renvoyer avec humeur; quelques coups de batte donnés à propos le font bientôt reconnaître. « Ah! vous êtes Arlequin. — Oui. — C'est vous qui avez déridé

le front de nos grands-pères. — Cela peut être. — Fait rire nos pères. — Cela peut être. — Et dont la gaieté et les grâces plaisent encore. — Cela peut être, peut-être. — Et c'est vous qui ferez encore rire nos petits enfants. — Ah! cela ne peut pas être. — Et pourquoi? — Ah! pourquoi? C'est trop sérieux à dire, c'est du sérieux noir, et je n'aime que le sérieux couleur de rose... » Après ces compliments, le machiniste lui déclare encore une fois qu'il ne peut rester ici, que Thalie y va venir. « Thalie? ah! j'en suis bien aise, il y a longtemps que je ne l'ai vue. — Vous la connaissez? — Si je la connais! c'est par elle que je vaux, si je vaux quelque chose; c'est elle-même qui, étant en goguette (les neuf Pucelles ont des moments de récréation), a inventé cet habit que je porte, qui l'a cousu de ses mains, qui m'a noirci le visage comme vous voyez... » Thalie paraît dans l'instant même; la déesse prend Arlequin sous sa protection, lui ordonne de se tenir à la porte de l'enceinte, et de n'y laisser entrer que ceux que la nature a destinés pour en être l'ornement. « Voilà, répond Arlequin, une commission bien difficile; car les protégés, les protecteurs!... Allons, allons... » Il se retire. Thalie adresse alors aux acteurs et aux actrices de la scène française un discours en vers sur l'art de la déclamation, discours très-sensé, mais qui n'en est pas moins froid. Arlequin revient. « Ah! Thalie, il y a là une grande dame d'une nature s surnaturelle! elle demande à entrer : je lui ai dit, autant que la frayeur a pu me le permettre : « Ma... ma... dame, je ne sais... « — Vous ne savez!... » Elle a levé le sourcil, tourné la tête, étendu un bras, et a dit : *Gardes, qu'on le saisisse.* — Ah! c'est ma sœur, ma sœur Melpomène... » C'est elle en effet; mais le public, étonné de la voir, a paru bientôt fort ennuyé de sa présence. Elle vient quereller longuement Thalie sur la magnificence de son nouveau théâtre; *deux temples pour vous, lorsque je n'en ai qu'un!* etc. Elle lui reproche encore plus longuement d'avoir laissé le parterre debout. Quoiqu'il y ait dans cette discussion quelques traits de critique heureux, l'ennui a gagné tous les spectateurs, et, sans respect pour les deux Muses rivales, à peine un murmure général leur a-t-il permis d'achever leur rôle. Le vaudeville, déguisé en bon homme, vient interrompre enfin ces longs débats; il prétend être de la fête de Thalie; le parodiste veut en être aussi. Melpomène reçoit le premier avec

mépris, le second avec indignation; mais ce dernier ose emprunter le langage même de Melpomène pour se justifier, et finit par cet aveu si modeste, qui pourrait servir d'épigraphe à la plupart de nos gazettes littéraires :

Messieurs, quand notre esprit se livre
A ces cruels propos qui vont vous désoler,
Nos rapides destins doivent vous consoler :
Qui n'a qu'un moment à vivre
N'a rien à dissimuler.

Les suivants et les suivantes du Vaudeville, les chanteurs et les chanteuses du Lyri-Comique se rassemblent tous enfin sous les yeux de Thalie et de Melpomène pour renouveler au public l'hommage de leurs talents. Un chœur général termine la fête.

Ce Prologue, composé de chant, de vers et de prose, a été retiré par les auteurs après la première représentation; quoiqu'on en eût applaudi le commencement et la fin, tout le rôle de Melpomène avait été trop mal reçu pour l'exposer une seconde fois à la mauvaise humeur du public.

— *Actes du synode tenu à Toulouse au mois de novembre* 1782; brochure in-8°. Si tant de conciles et de synodes dont l'histoire a daigné recueillir les actes ne sont qu'autant de monuments d'extravagance et de scandale, celui-ci peut bien être regardé comme un des titres les plus respectables du progrès des lumières et de l'esprit de bienfaisance qui caractérise notre siècle. Le principal objet de cette assemblée a été d'améliorer le sort des pauvres curés de village, de les rappeler aux principes de conduite les plus propres à soutenir la dignité de leur ministère, et de les rendre en un mot aussi utiles à la société qu'ils peuvent et doivent l'être. Les mesures prises par M. l'archevêque de Toulouse, pour parvenir à un but aussi digne de sa sagesse et de sa pitié, se trouvent exposées dans ses *Actes* avec autant d'intérêt que de simplicité; on y trouve à tous égards le modèle d'une excellente réforme, et le préambule du mandement qu'il a donné à ce sujet nous a paru de l'éloquence la plus vraie et la plus touchante.

— Un phénomène littéraire trop rare, trop intéressant pour être oublié dans nos fastes, c'est *la Comtesse de Bar, ou la Duchesse de Bourgogne*, tragédie en cinq actes et en vers, de

Mme de Montesson. Nous avions déjà eu l'honneur de vous annoncer plusieurs pièces de théâtre de sa composition ; mais voici sa première tragédie et le premier ouvrage, je crois, qu'elle ait écrit en vers. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était parvenue jusqu'à l'âge de quarante ans sans avoir songé même à se faire expliquer les règles si simples et si faciles de notre prosodie; les premiers essais de son talent poétique n'en ont pas moins été de longs poëmes, des comédies et des tragédies de cinq actes. Le sujet de celle qui vient d'être représentée, sur le théâtre de Mgr le duc d'Orléans, par les acteurs de la Comédie-Française, est tiré des *Anecdotes secrètes de la cour de Bourgogne ;* l'exposition, quoique un peu longue, ne nous a paru manquer ni d'intérêt ni de clarté.

Acte premier. — On attend le retour du duc qui vient de remporter sur ses ennemis la victoire la plus signalée; mais ce n'est pas lui qu'on attend avec le plus d'impatience, c'est le comte de Vaudray, son rival sans le vouloir, sans s'en douter, un jeune héros dont la valeur sauva les jours du duc, et fit gagner la bataille. La duchesse avoue à sa confidente que l'ambition seule forma les nœuds de son hyménée, qu'elle brûle en secret pour le jeune comte; que ce feu, renfermé trop longtemps au fond de son cœur, l'emporte enfin sur ses remords et sur sa vertu : Je sentais, lui dit-elle,

Je sentais le besoin de confesser mon crime.

Le comte de Vaudray n'a pas de goût pour l'adultère. Il aimait la comtesse de Bar, nièce du duc, il en était aimé; et, n'osant espérer l'aveu de son maître, il l'a épousée secrètement avant de partir pour l'armée.

Acte second. — Le duc ne voit point de récompense assez illustre pour payer les services du comte, si ce n'est la main même de sa nièce; il la lui promet, et le comte, en recevant avec transport l'espoir d'un prix si glorieux, craint trop de le perdre en lui avouant qu'il osa l'obtenir sans sa permission. Il cherche à entretenir la duchesse, et, prêt à lui confier ses craintes et ses espérances, il découvre quel autre intérêt l'occupe. La duchesse, peu satisfaite, comme on peut croire, des dispositions du comte, veut s'en venger, et, plus intrépide que Phèdre, l'accuse elle-

même auprès de son époux d'avoir osé lui adresser de téméraires vœux.

Acte troisième. — On n'est point surpris que le duc cherche à éclaircir ce mystère; il a mandé le comte. Celui-ci, se croyant trahi, se précipite aux genoux du duc, et lui avoue qu'il est uni secrètement avec la comtesse de Bar. Le duc reste confondu à peu près comme le pauvre Orgon : *Je ne vous comprends pas;* quoi! vous épousiez ma nièce et convoitiez ma femme[1]! Dans le premier moment de son indignation, il ne sait quoi penser. En attendant des réflexions plus tranquilles, il fait garder les deux époux chacun dans leur appartement; cependant il ne tarde pas à présumer que la duchesse en effet pourrait bien s'être méprise :

Eh! ne connaît-on pas l'orgueil de la beauté?

Acte quatrième. — Le duc assemble les grands de sa cour; il leur demande quelles sont les vertus qui caractérisent essentiellement l'âme d'un bon souverain. L'un exalte la clémence, l'autre la justice, un autre la générosité. *Vous ne me parlez pas,* leur répond le duc, *de la reconnaissance...*; et, pénétré de ce doux sentiment, il pardonne au comte son audace en faveur de ses services, et confirme solennellement son mariage avec la comtesse. Il semble qu'ici l'action de la pièce finisse d'elle-même; mais la vengeance de la duchesse trouve le secret de la prolonger. Elle fait donner de faux avis au duc d'une prétendue sédition qui vient d'éclater dans le camp à quelque distance de la ville. Le comte, l'idole des soldats, part pour les faire rentrer dans leur devoir.

Acte cinquième. — La duchesse avait besoin de l'absence du comte pour exécuter un projet épouvantable, celui de faire mettre le feu au palais de la comtesse, et d'aposter en même temps des assassins pour la tuer au milieu du tumulte, si elle avait le bonheur d'échapper à l'incendie. Quelque noir qu'ait paru ce complot, il n'y a point de spectateur qu'il ait sérieusement alarmé : il était aisé de prévoir que le comte son époux reviendrait à temps pour l'enlever du milieu des flammes, et la sauver

1. Vous épousiez ma fille et convoitiez ma femme.
(Molière, *le Tartuffe*, act. IV, sc. vi).



des mains des meurtriers; c'est ce qui ne manque point d'arriver, et cela produit même un assez beau coup de théâtre dans le goût de celui de *la Veuve du Malabar*. La duchesse, désespérée, se fait justice dans les formes du théâtre avec un coup de poignard, et tout finit au gré des spectateurs.

Si le fond de cet ouvrage est romanesque, la conduite en est assez sage, la marche claire, les scènes bien liées. On peut trouver que le rôle de la duchesse de Bourgogne, trop odieux, l'est souvent sans nécessité, qu'elle est plus coupable que Phèdre et beaucoup moins passionnée, ce qui diminue doublement l'intérêt de sa situation. Il semble qu'en général, pour avoir craint de paraître imiter *Phèdre*, l'auteur soit tombé dans presque tous les défauts que Racine sut éviter avec tant d'art et de génie; mais on peut fort bien être au-dessous de Racine, et mériter encore de grands éloges. Quoique le style de la pièce n'ait pas cette force, cette énergie qui appartient surtout à la poésie tragique, il a de la noblesse, de la douceur, de la pureté, et il faut sans doute avoir beaucoup d'esprit et beaucoup de talent pour parler si bien le langage des muses lorsqu'on n'en a pas acquis l'habitude de meilleure heure. Le vers de la tragédie qui a été le plus applaudi et qui devait l'être, c'est

Philippe fut toujours l'appui des malheureux.

Jamais application de ce genre ne fut plus juste ni plus naturelle.

Le rôle de la duchesse de Bourgogne a été rendu avec beaucoup d'adresse par M[me] Vestris, celui du comte de Vaudray par Molé; M[lle] Sainval a eu plusieurs inflexions touchantes dans le rôle de la comtesse de Bar; Brizard n'a pas fait valoir infiniment celui du duc;

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

— Les pièces consacrées à l'inauguration du nouveau Théâtre-Italien ne sont pas heureuses. Celle de M. Sedaine n'a pas reparu depuis la première représentation; celle de M. Des Fontaines n'a pas eu beaucoup plus de succès, et semblait en mériter encore moins: c'est *le Réveil de Thalie*, comédie en trois actes et en vers, mêlée de vaudevilles. Il n'est pas aisé d'en indiquer le



plan; l'on pourrait même douter qu'il en ait jamais existé un dans la pensée de l'auteur; rien de plus embrouillé, rien de plus décousu.

On ne peut refuser à M. Des Fontaines de l'esprit et de la facilité; mais son esprit a une manière recherchée, et il manque absolument de ce goût qui sait mettre chaque chose à la place qui lui convient. Le seul rôle qui ait un peu soutenu la pièce est le rôle du Gascon; le chevalier de Ventillac ressemble fort au capitaine Claque de *Molière à la nouvelle salle*; mais, pour être de la même famille, il n'en a pas moins quelques traits à lui, et quelques traits assez plaisants. Voici une tirade qu'on a fort applaudie :

Jé hais les culbutes,
J'exècre le cri des sifflets,
Et j'ai plus empêché de chutes
Que vous n'avez eu dé succès.
Au moindré bruit, jé mé lance et mé porte
Du centré dans lé coin, du coin dans lé milieu,
Et d'un coup dé ma main qu'on entend dé la porte
Jé rends à votre acteur la parole et lé jeu.
Lé bacchanal double, jé mé réporte
Dans lé plus fort du tourbillon.
Lé péti-tcollet mé dit non,
Jé passe. Lé marchand mé donne la gourmade,
Jé pousse. Lé soldat m'adresse la bourrade,
Jé réçois : mais j'arrive, et, malgré tout lé train,
Imperceptiblement jé mets la pièce à fin.

— *La Dernière Aventure d'un homme de quarante ans*, etc., par M. Rétif de La Bretonne. Trois volumes in-12. L'auteur a fait son *Quadragénaire* pour prouver qu'un homme à quarante ans pouvait encore espérer d'être heureux en aimant. Dans ce nouvel ouvrage, il prouve le contraire, et toujours, suivant sa méthode, par des histoires prises dans les ruisseaux de la rue Saint-Honoré. De ses nombreuses productions, celle-ci n'est pas sans doute la meilleure, mais on y rencontre encore quelques peintures fort attachantes par la chaleur et la vérité de la passion qu'elles respirent; c'est un mérite qu'on ne saurait lui refuser.

— *Lettres de deux amants habitants de Lyon,* publiées par M. Léonard. Trois volumes in-12. La catastrophe est connue;

tout le roman inventé par M. Léonard pour la rendre plus pathétique n'offre qu'un tissu de fadeurs, de sentiments exagérés, d'imitations maladroites, sans mouvement, sans naturel et sans intérêt.

JUIN.

L'*Histoire des minéraux* n'offre pas à l'éloquence des sujets aussi heureux, aussi propres à être embellis par elle que l'histoire du règne animal; mais la sagacité ingénieuse de M. le comte de Buffon y découvre pour ainsi dire à chaque pas de nouvelles preuves de son système sur les révolutions de notre globe terrestre; et l'auteur, attaché à ses recherches par ce grand intérêt, le fait partager souvent à ses lecteurs; des observations sèches ou minutieuses en elles-mêmes paraissent plus importantes par leur liaison intime avec les premières origines du monde. Si le quartz, le schorl, le talc, les schistes et l'ardoise ne sont que des matières brutes et communes, elles n'en attestent pas moins les grands travaux de la nature durant l'espace de plusieurs milliers de siècles; ce sont des titres authentiques de l'ancienneté de notre globe, de la longue succession des âges qui durent en préparer la forme et la richesse actuelle; les minéraux sont dans l'histoire du monde ce que sont les monnaies, les médailles et les vieux monuments dans l'histoire des empires.

M. de Buffon divise en trois grandes classes toutes les matières brutes et minérales qui composent le globe de la terre. La première classe embrasse les matières qui, ayant été produites par le feu primitif, n'ont point changé de nature.

La seconde classe comprend les matières qui ont subi une seconde action du feu, et qui ont été frappées par les foudres de l'électricité souterraine ou fondues par le feu des volcans.

La troisième classe contient les substances calcinables, les terres végétales, et toutes les matières formées du détriment et des dépouilles des animaux et des végétaux, par l'action ou l'intermède de l'eau.

« C'est surtout, dit M. de Buffon, dans cette troisième classe que se voient tous les degrés et toutes les nuances qui remplissent

l'intervalle entre la matière brute et les substances organisées; et cette matière intermédiaire, pour ainsi dire mi-partie de brut et d'organique, sert également aux productions de la nature active dans les deux empires de la vie et de la mort... Les productions de la nature organisée, qui dans l'état de vie et de végétation représentent sa force et font l'ornement de la terre, sont encore, après la mort, ce qu'il y a de plus noble dans la nature brute; les détriments des animaux et des végétaux conservent des molécules organiques actives qui communiquent à cette matière passive les premiers traits de l'organisation, en lui donnant la forme extérieure.

« Le grand et le premier instrument avec lequel la nature opère toutes ses merveilles est cette force universelle, constante et pénétrante, dont elle anime chaque atome de matière, en lui imprimant une tendance mutuelle à se rapprocher et s'unir : son autre grand moyen est la chaleur, et cette seconde force tend à séparer ce que la première a réuni; néanmoins elle lui est subordonnée, car l'élément du feu, comme toute autre matière, est soumis à la puissance générale de la force rétroactive. »

Ces faits, ces résultats étaient connus; mais ce que M. de Buffon nous présente lui-même comme un aperçu nouveau dans cette grande vue, c'est qu'ayant à sa disposition la force pénétrante de l'attraction et celle de la chaleur, la nature peut travailler l'intérieur des corps et brasser la matière dans les trois dimensions à la fois, pour faire croître les êtres organisés, sans que leur forme s'altère en prenant trop ou trop peu d'extension dans chaque dimension... Dans le règne minéral, cette opération, qui est le suprême effort de la nature, ne se fait ni ne tend à se faire... Le minéral ne se nourrit ni n'accroît par cette intussusception qui, dans tous les êtres organisés, étend et développe leurs trois dimensions à la fois en égale proportion; sa seule manière de croître est une augmentation de volume par la juxtaposition successive de ses parties constituantes, qui toutes, n'étant travaillées que sur deux dimensions, c'est-à-dire en longueur et largeur, ne peuvent prendre d'autres formes que celles de lames infiniment minces et de figures semblables ou différentes, et ces lames, figurées, superposées et réunies, composent, par leur agrégation, un volume plus ou moins grand, et figuré de même... Si l'on ne peut nier que cette figuration ne

soit un premier trait d'organisation, c'est aussi le seul qui se trouve dans les minéraux... Et toutes les figures anguleuses, régulières et irrégulières des minéraux sont tracées par le mouvement des molécules organiques, et particulièrement par les molécules qui proviennent du résidu des animaux et végétaux dans les matières calcaires, et dans celles de la couche universelle de terre végétale qui couvre la superficie du globe.

Quoique cette théorie soit fort simple, quoiqu'elle ne soit qu'une conséquence des vues déjà développées par M. de Buffon sur la nutrition, l'accroissement et la production des êtres, il ne s'attend pas à la voir universellement accueillie : « J'ai reconnu, dit-il, que les gens peu accoutumés aux idées abstraites ont peine à concevoir les moules intérieurs et le travail de la nature sur la matière dans les trois dimensions à la fois ; dès lors, ils ne concevront pas mieux qu'elle ne travaille que dans deux dimensions pour figurer les minéraux : cependant rien ne me paraît plus clair, pourvu qu'on ne borne pas ses idées à celles que nous présentent nos moules artificiels ; tous ne sont qu'extérieurs, et ne peuvent figurer que des surfaces, etc. »

Le plus grand obstacle que la nature ait mis au progrès de nos connaissances et de l'industrie avec laquelle nous osons imiter ses prodiges, c'est la courte durée de notre existence. Pour opérer la cristallisation du diamant, pour mesurer l'étendue des cieux, pour fonder des empires dont le bonheur et la durée soient indestructibles, peut-être ne manque-t-il à l'homme que le pouvoir de prolonger sa vie de quelques siècles. « Quoique la substance du temps, dit M. de Buffon, ne soit pas matérielle, néanmoins le temps entre comme élément général, comme ingrédient réel et plus nécessaire qu'aucun autre dans toutes les compositions de la matière ; or la dose de ce grand élément ne nous est point connue ; il faut peut-être des siècles pour opérer la cristallisation du diamant, tandis qu'il ne faut que quelques minutes pour cristalliser un sel ; on peut même croire que, toutes choses égales d'ailleurs, la différence de la dureté des corps provient du plus ou moins de temps que leurs parties sont à se réunir, car comme la force d'affinité, qui est la même que celle de l'attraction, agite à tout instant et ne cesse pas d'agir, elle doit, avec plus de temps, produire plus d'effet ; or la plupart des productions de la nature dans le règne minéral exigent beaucoup plus de temps que nous

ne pouvons en donner aux compositions artificielles par lesquelles nous cherchons à l'imiter. Ce n'est donc pas la faute de l'homme, son art est borné par une limite qui est elle-même sans bornes; et quand, par ses lumières, il pourrait reconnaître tous les éléments que la nature emploie, quand il les aurait à sa disposition, il lui manquerait encore la puissance de disposer du temps et de faire entrer des siècles dans l'ordre de ses combinaisons.... »

L'ordre qu'a suivi M. de Buffon dans l'*Histoire des minéraux* est l'ordre le plus naturel. Au lieu de commencer par les métaux les plus riches ou par les pierres précieuses, il présente d'abord les matières les plus communes, qui, quoique moins nobles en apparence, sont néanmoins les plus anciennes, celles qui tiennent sans comparaison la plus grande place dans la nature et méritent par conséquent d'autant plus d'être considérées que toutes les autres en tirent leur origine. Ce sont les verres primitifs, le quartz, le jaspe, le mica et le talc, le feldspath, le schorl, les roches vitreuses, le granit, le grès, les argiles et les glaises, les schistes et l'ardoise, la craie, la marne, la pierre calcaire, l'albâtre. Il cite dans ce dernier article avec l'éloge qu'elle mérite l'excellente description des ostéocoles qu'on trouve dans les cavernes du margraviat de Bareith, description qui lui a été envoyée par Son Altesse Sérénissime Mgr le margrave d'Anspach.

Le second volume de l'*Histoire des minéraux* contient l'histoire du marbre, du plâtre et du gypse, des pierres composées de matières vitreuses et de substances calcaires, de la terre végétale et du charbon de terre. Ce volume est terminé par l'extrait des expériences faites avec du charbon désoufré, suivant la méthode du sieur Liny; il a été prouvé incontestablement par ces expériences que le charbon ainsi préparé a une supériorité marquée sur toutes les matières combustibles et particulièrement sur le charbon cru, soit pour le chauffage, soit pour les arts de métallurgie : 1° ce charbon, quoique diminué de masse par l'épuisement, tient le feu bien plus longtemps qu'un volume égal de charbon cru; 2° il a infiniment plus de chaleur, puisque, dans un temps donné et égal, des masses de métal de même volume acquièrent plus de chaleur sans se brûler; 3° ce charbon préparé est bien plus commode pour les ouvriers qui ne sont point incommodés des vapeurs sulfureuses et bitumineuses qui s'exhalent du charbon cru; 4° il est plus économique, soit pour

le transport, puisqu'il est plus léger, soit dans tous les usages qu'on en peut faire, puisqu'il se consume moins vite; 5° la propriété précieuse que le charbon préparé par cette méthode a d'adoucir le fer le plus aigre et de l'améliorer doit lui mériter la préférence, non-seulement sur le charbon cru, mais même sur le charbon de bois ; 6° enfin le charbon épuré par cette méthode peut servir à tous les usages auxquels on emploie le charbon de bois et avec un très grand avantage, attendu que quatre livres de ce charbon épuré font autant de feu que douze livres de charbon de bois.

ÉPIGRAMME-IMPROMPTU

SUR M. DE ROCHEFORT, QUI A FAIT UNE FORT ENNUYEUSE TRADUCTION EN VERS DE L'*Iliade* ET DE L'*Odyssée*.

Quel est ce triste personnage?...
C'est un Grec
Qui fit Homère à son image,
Maigre et sec.

— La querelle de Mme Duvivier et des comédiens, au sujet de la statue de M. de Voltaire[1], est devenue très-grave; si les puissances ne s'en étaient pas mêlées à propos, il n'est pas aisé de dire quelle en aurait été l'issue. L'assemblée de ces dames et de ces messieurs ayant trouvé que la lettre de Mme Duvivier manquait absolument des égards dus à une société si respectable, y a répondu de la manière la plus sèche, pour ne pas dire la plus impertinente; il y a eu une réplique assez vive de la part de M. ou de Mme Duvivier, à laquelle l'honneur du corps s'est cru obligé de riposter d'une manière encore plus injurieuse. Sans respect pour la mémoire du grand homme, on était sur le point de renvoyer sa statue, que sais-je? peut-être même de la jeter par les fenêtres, lorsqu'un ordre, obtenu par la médiation de Mme la comtesse d'Angivilliers, ci-devant Mme Marchais, a décidé que cette statue n'avait point été donnée aux comédiens, mais à la Comédie-Française; que la Comédie était au roi, et qu'en conséquence il n'appartenait qu'au ministre des bâtiments, de concert avec MM. les gentilshommes de la chambre, de décider la manière

1. Voir précédemment page 302.

dont il convenait de la placer. Cet ordre a répandu la plus grande consternation dans l'illustre aéropage; mais, comme il n'avait été déclaré d'abord que verbalement, on a délibéré si l'on y obtempérerait ou non; on a osé arrêter les travaux des ouvriers chargés de placer la statue selon le vœu de la donatrice; on a envoyé sur-le-champ des députés à Versailles; on a même assuré que l'avis de quelques-uns de ces messieurs avait été de suspendre les fonctions de leur ministère public, et d'offrir à Sa Majesté leur démission jusqu'à ce qu'il eût été enjoint à Mme Denis-Duvivier de rétracter publiquement les injures contenues dans ses deux lettres, etc. Ce n'est que depuis peu de jours que l'orage s'est apaisé, et qu'en vertu d'un écrit, signé *Louis*, la statue vient d'être placée enfin dans le vestibule d'en bas, en face de la grande entrée. Voilà bien les extravagances d'un amour-propre également irrité par tous les hommages que l'enthousiasme prodigue aux talents qui nous intéressent ou qui nous amusent, et par l'inconséquence du préjugé qui les humilie.

— La demoiselle Olivier[1] partage ses bontés entre M. de Lassonne, médecin, et le sieur Dazincourt, qui double Préville dans les rôles de Crispin. Elle vient d'accoucher; ces deux messieurs se sont disputé fort vivement l'honneur d'être le père de l'enfant. Des arbitres, choisis pour examiner leurs droits et leurs titres respectifs, ont jugé que le meilleur moyen de les concilier était d'appeler l'enfant *Crispin-Médecin*. Cette décision a paru d'une équité rare.

PROSPECTUS.

Ce prospectus, gravé avec beaucoup de soin, a été envoyé sous enveloppe dans un très-grand nombre de maisons. M. le comte de Lauraguais est véhémentement soupçonné d'être l'auteur de cette petite atrocité. Accoutumé à ce genre d'escrime, M. de Beaumarchais la méprise : « *Il n'y a*, dit son Figaro, *que les*

1. Une des plus jolies, mais aussi l'une des plus médiocres actrices de la Comédie-Française. (Meister.) — Jeanne Adélaïde-Olivier, né à Londres le 21 mars 1764, morte le 21 septembre 1787. Après des débuts médiocres, en 1780, elle révéla un réel talent dans le rôle de Rosalie du *Séducteur* (voir le mois de novembre suivant) et surtout dans la création de Chérubin, à laquelle son souvenir est resté attaché.

petits hommes qui se fâchent des petits écrits. » M. le prince de Nassau, plus étonné de se trouver compromis dans une pareille aventure, en a rendu sa plainte chez un commissaire, entre les mains duquel il a déposé plusieurs enveloppes du pamphlet écrites de la même main; ceci pourrait donc devenir l'objet d'une discussion assez piquante. Nous n'avons pu nous dispenser de faire connaître la première pièce du procès.

On propose au public de souscrire à l'édition de *Mémoires sur la vie du sieur Caron de Beaumarchais*, aux conditions suivantes :

« Ces *Mémoires* rempliront quatre volumes in-12, de trois cents à trois cent cinquante pages le volume. Le papier sera commun, mais bon, et les caractères bien conservés, sans être neufs. Tous les soins de l'impression porteront sur sa netteté et sa correction; en rejetant ainsi de cette édition le luxe étranger à la littérature, on a pu réduire le prix de ces quatre volumes à six livres, à donner dans le courant de juillet 1783, en prenant le premier volume chez Dessaint *Junior*, libraire à Paris, dont on recevra une quittance, portant promesse de délivrer au porteur les trois autres volumes dans le courant de septembre suivant; mais cet ouvrage coûtera neuf livres à ceux qui voudront l'acheter sans avoir rempli les conditions qu'on offre au public, et qu'on se flatte de voir lui paraître plus avantageuses que la plupart de celles des souscriptions ordinaires, qui ne servent communément qu'à tromper les souscripteurs.

« Le premier volume des *Mémoires sur la vie de Beaumarchais* contiendra : 1° une notice sur la famille; 2° quelques anecdotes sur les ressources qu'il comptait tirer de la force de son corps et de son adresse à escamoter, lorsque son père le chassa de la maison paternelle; 3° plusieurs détails sur l'industrie qui le fit exister jusqu'à l'époque du marché qui, lui ayant fait acheter, à rente viagère, la place de contrôleur de la bouche du roi du sieur*** [1], le rendit promptement propriétaire de la place, ensuite mari de la veuve, et puis héritier des défunts; 4° l'historique de ses intrigues à Versailles, qui finirent par l'en faire chasser, avec ordre de vendre sa place.

1. Le sieur Francquet, dont la veuve, née Marie-Madeleine Aubertin, avait épousé Beaumarchais le 22 novembre 1756; elle mourut le 29 septembre 1757.

« Le second volume contiendra : 1° l'historique du voyage de Beaumarchais en Espagne, et la véritable aventure de Clavijo ; 2° un recueil de ses lettres, qui jettera un grand jour sur ses talents, sur son caractère, et sur la mort de sa seconde femme.

« Le troisième volume contiendra : 1° des détails curieux sur sa liaison avec M. le prince***[1] ; 2° un précis de ses ouvrages ; 3° plusieurs faits singuliers sur l'origine de son procès avec Goezman ; 4° des copies des premières épreuves de plusieurs morceaux écrits par Beaumarchais dans son second et troisième mémoire, totalement changés par différentes personnes ; 5° anecdote sur la fâcheuse rencontre de Beaumarchais chez***[2], avec M. Dumouriez, qui le menaça de coups de bâton s'il ne lui rendait pas six louis qu'il avait prêtés à sa sœur, qu'il célébrait et laissait mourir de faim ; 6° Beaumarchais ruiné, blâmé et mené en Angleterre, par qui, pourquoi ; ce qu'il y fait en attendant qu'il y joue le rôle que les circonstances lui préparaient déjà ; 7° ses projets sur le personnage alors connu sous le nom du chevalier d'Éon ; 8° le chevalier d'Éon se moque de Beaumarchais ; 9° anecdote sur un coffre de fer que Beaumarchais porte à Versailles ; 10° son histoire avec Morande, et fragment d'un incroyable mémoire qu'il envoie de Londres à M. de La Borde, sur les services essentiels qu'il avait rendus à Mme Du Barry ; 11° détails très-curieux sur les raisons qui lui font concevoir le projet d'aller à Vienne ; l'impératrice l'y fait mettre au cachot jusqu'à son retour à Paris : anecdote sur son prétendu assassinat ; si l'on avait pu accuser Beaumarchais de la moindre indiscrétion sur ce voyage, il aurait dû craindre Bicêtre pour jamais ; s'il avait gardé le secret sur lequel on comptait, il perdait le fruit qu'il se promettait de la célébrité de l'aventure : comment trahir ce secret sans être puni pour l'avoir révélé ? Il se donne quelques coups de rasoir, prétend avoir été assassiné, et de là il faut bien apprendre que, sans une boîte d'or qu'il portait à son cou, parce qu'elle renfermait une lettre pour l'impératrice, il eût été poignardé. Rapport de cette fourbe à l'exil de M*** et de M. le d*** ; 12° il retourne en Angleterre, où la fatalité des circonstances

1. Conti. (Meister.)
2. Mlle Arnould. (*Id.*)

force M*** [1] de le rendre l'agent d'un grand événement, parce que M. le comte de*** [2] ne veut pas seulement avoir l'air d'y prendre part; 13° véritable époque de la fortune qu'il acquiert en devenant l'usurier de la France et de l'Amérique, anecdote sur ses premiers armements, sur son mystérieux voyage au Havre, où il ne fait cependant pas moins afficher qu'il y était, et sur l'ordre d'arrêter M. Du Coudray; 14° fragments de sa correspondance avec le Congrès; 15° détails sur ses spéculations de commerce; il porte son avidité pour l'argent jusqu'à l'impudence de demander, au nom du Congrès, l'argent que le Congrès avait fait remettre aux officiers français qui devaient passer en Amérique; réponse accablante de M. Franklin sur la réclamation de M. Ribourguille; 16° anecdote sur ce qui détermine Beaumarchais à faire son manifeste contre milord Stormont; 17° incroyable motif qui engage M. le comte de M*** à se contenter de supprimer, par un arrêt du Conseil, le barbare galimatias de ce manifeste, dans lequel Beaumarchais avait porté cependant l'insolence et l'ignorance au poin d'insulter, par un fait faux et supposé vrai, la mémoire du feu roi et son ministère.

« Le quatrième volume sera consacré au résumé des trois autres, d'où naît la comparaison qu'on établit entre Beaumarchais, Mlle d'Éon et M. de Paradès, afin de pouvoir comprendre les revers de Mlle d'Éon, la disgrâce de M. de Paradès, et la fortune de Beaumarchais. L'on verra que les plus grandes qualités, les prodigieux talents, le mérite très-rare qui rendirent Mlle d'Éon un personnage si extraordinaire, et qui donnèrent nécessairement une influence momentanée si prédominante à M. de Paradès, les destinaient également à devenir importants et malheureux. Tout cela s'explique en faisant comprendre pourquoi les gens honnêtes, mais faibles, ont peur de Tartuffe, et pourquoi les sots et les fripons aiment les fourberies de Scapin.

« Cette édition paraîtra sous les sérénissimes auspices de M. le prince de Nassau [3], auquel on en fait hommage dans une épître dédicatoire, dans laquelle cependant les amis les plus distingués de Beaumarchais partagent avec le prince la gloire de protéger les petits talents, les grands vices et les spécula-

1. M. le comte de Vergennes. (MEISTER.)
2. M. le comte de Maurepas. (*Id.*)
3. A Paris. (*Id.*)

tions politiques et mercantiles du sieur Caron de Beaumarchais.

« On souscrit à Londres, où cet ouvrage est composé, chez Waillant ; *Strand.* »

— Il y a près de quarante ans que le bon de M. de La Place sollicite une reprise de sa tragédie de *Venise sauvée*[1]. Ce qui le consola longtemps de ne pouvoir l'obtenir, c'est la ferme persuasion où il fut que les comédiens ne lui refusaient cette satisfaction que par égard pour M. de Voltaire, qu'il croyait trop jaloux du succès que l'ouvrage eut dans sa nouveauté pour ne pas avoir employé toutes les ressources de son crédit à le faire oublier. La pièce, remise enfin avec beaucoup de peine le 10 du mois dernier, n'a fait que peu d'effet; on a trouvé des beautés dans le premier et dans le quatrième acte ; mais tous les autres ont paru languissants. Le coup de cloche qui annonce à Jaffier la mort de ses complices est si mal préparé qu'il n'a excité que le rire et les huées; le dénoûment même a peu réussi, quoique marqué par un de ces vers qui semblent faits pour laisser un long souvenir: Jaffier, perdant tout espoir de sauver son ami Pèdre, l'attire sur le devant du théâtre, l'embrasse, le poignarde, et se tue en disant :

Embrassons-nous..., meurs libre... et sois vengé d'un traître.

Quelques journalistes se sont avisés de reprocher à M. de La Place que sa pièce n'était que l'imitation d'une tragédie anglaise d'Otway, qui n'était elle-même que l'imitation d'une tragédie nationale constamment estimée, malgré ses défauts, du *Manlius* de La Fosse. Il leur a fort bien répondu que, « La Fosse n'ayant donné son *Manlius* qu'en 1698, il n'est guère possible de prétendre que la tragédie d'Otway, donnée en 1672 ou 1673, puisse avoir été calquée sur celle de La Fosse ; qu'il est plus naturel de supposer que c'est au contraire l'auteur anglais qui pourrait avoir fourni à La Fosse le plan, l'ordonnance et une bonne partie du fonds même de sa tragédie. La *Conjuration de Venise*, par l'abbé de Saint-Réal, ne parut qu'un ou deux ans après la pièce d'Otway... » Cette réponse semble péremptoire, mais ne serait-il pas permis d'observer à M. de La Place que, puisque nous avions une assez bonne imitation de la pièce anglaise, il était

1. La première représentation de cette pièce était du 5 décembre 1746.

inutile de nous en donner une qui, pour être plus exacte, en a paru moins raisonnable et moins intéressante? La conduite de *Manlius* est tout à la fois plus régulière et plus dramtique que celle de *Venise sauvée;* les caractères en sont mieux conçus et plus fortement prononcés; quoique inculte, le style de La Fosse brille de beautés mâles; il a surtout ce qui manque trop souvent aux vers de M. de La Place, de la force, de l'élan, de la verve tragique.

— *Jeanne de Naples,* par M. de La Harpe, vient d'être remise au théâtre, le 19 du mois dernier, avec quelques changements au cinquième acte. Cette reprise n'a pas été beaucoup plus heureuse que celle de *Venise sauvée;* le nouveau dénoûment, sans faire plus d'effet que l'ancien, a cependant été généralement préféré. Tous les morceaux, fort applaudis dans la nouveauté, l'ont été également à cette reprise, plusieurs traits de l'exposition, la belle scène du second acte, une grande partie du quatrième; mais l'ensemble de l'ouvrage a toujours le même défaut d'intérêt, et ce défaut tient sans doute au choix même du sujet, ou du moins à la première idée que l'auteur en a conçue; car on ne saurait nier qu'il n'y ait infiniment de mérite et de talent dans les détails de l'exécution.

— *Les Voyages de Rosine,* représentés, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le 20 du mois dernier, étaient d'abord en trois actes; on les a réduits depuis en deux. Quoiqu'ils aient paru anonymes, personne n'ignore que ce nouveau chef-d'œuvre en vaudevilles est de MM. de Piis et Barré. Au lieu d'en faire l'analyse, il vaut mieux sans doute renvoyer le lecteur au joli conte de Piron qui leur en a fourni le sujet; ce conte est, comme on sait, l'inverse de celui de *la Fiancée du roi de Garbe,* et n'est assurément ni moins gai ni moins moral.

Un des couplets qu'on a le plus applaudis est celui où les vieux insulaires représentent en chœur à Rosine que tous les habitants de l'île doivent avoir les mêmes droits à ses bontés (sur l'air du *Déserteur*) : *Tous les hommes sont bons.* Une scène vraiment jolie est celle de Rosine avec Lucile, déguisée en homme, et qu'elle choisit fort maladroitement parmi tous les insulaires qui briguaient l'honneur de ce choix, à cause du rapport qu'il y avait entre ses traits et ceux de son amant; l'embarras de Lucile et l'humeur de Rosine forment le sujet d'un *duo* tout à fait piquant, et qui l'a paru d'autant plus qu'il est sur l'air dont

toute la France raffole depuis trois mois, sur le fameux air de *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Il n'est pas aisé de deviner quelle est la circonstance qui a mis cette vieille chanson si fort à la mode; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette folie ne le cède guère à celle des pantins; nos boîtes, nos chapeaux, nos rubans, nos boucles, nos habits, tout est *à la Malbrough*, nos processions même. Je viens de voir celle du Suisse de la rue aux Ours [1], le gigantesque mannequin est vêtu *à la Malbrough*; il ne tient à rien que nos juges ne prononcent leurs arrêts sur l'air de *Malbrough*. Est-ce à la chanson du page de M. de Beaumarchais, est-ce au goût que Mme Poitrine a pour bercer monseigneur le Dauphin avec cette ingénieuse musique, qu'on doit faire honneur d'une si bonne folie? C'est ce que nous nous proposons d'éclaircir très-incessamment et avec toute l'attention que la chose mérite.

— Il y a environ trois mois que les Comédiens français reçurent l'ordre d'apprendre, pour le service de Versailles, *le Mariage de Figaro, ou la Suite du Barbier de Séville*. Comme on avait ouï dire ci-devant qu'après avoir lu la pièce le roi avait déclaré lui-même qu'elle était *injouable*, on ne fut pas peu surpris qu'un ouvrage qui n'avait pas paru assez décent pour le théâtre de la ville, fût demandé pour celui de la cour; on supposa que l'auteur y avait fait des changements considérables, et l'on se flattait bien que, justifiée par le succès qu'elle obtiendrait à Versailles, la pièce ne tarderait pas à être donnée à Paris; grand mystère cependant et sur le temps et même sur le lieu où cette comédie devait être représentée pour la première fois. Le bruit se répandit d'abord que ce serait dans les petits appartements, ensuite à Trianon, à Choisy, à Bagatelle, à Brunoy. Les premières répétitions se firent fort secrètement à Paris, sur le théâtre des Menus-Plaisirs; il fut décidé enfin que ce serait sur ce même théâtre des Menus-Plaisirs qu'on jouerait la pièce; mais pour quels spectateurs, par l'ordre, aux frais de qui? Au lieu de s'éclaircir, ce secret parut s'envelopper de jour en jour de nouveaux nuages; on avait admis néanmoins assez de monde aux dernières

1. C'est l'anniversaire d'un sacrilége commis par un Suisse sur l'image de la sainte Vierge. (MEISTER.) — Ce sacrilége avait eu lieu le 30 juin 1418, sous Charles VI, c'est-à-dire quand les rois de France n'avaient pas encore de gardes suisses. La procession dont parle Meister eut lieu chaque année jusqu'en 1789.

répétitions. La veille même du jour fixé pour la première représentation[1], toute la cour en parlait ouvertement; il en fut même question dans les carrosses du roi : les billets étaient distribués, et ces billets étaient les plus jolis du monde, car c'étaient des billets rayés *à la Malbrough*[2]. Il n'y avait que M. Le Noir, lieutenant de police, et M. le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre, qui n'avaient pas l'air d'être dans le secret de la fête. « J'ignore, disait le matin même M. Le Noir, par quelle permission l'on donne ce soir la pièce de M. de Beaumarchais aux Menus-Plaisirs; ce que je crois bien savoir, c'est que le roi ne veut pas qu'on la joue... » Ce ne fut qu'entre midi et une heure qu'on reçut et aux Menus-Plaisirs et à la police un ordre exprès du roi d'arrêter la représentation. Le lendemain, les acteurs de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne furent mandés par M. le lieutenant de police, et il leur fut expressément défendu, de la part de Sa Majesté, de représenter la pièce en question sur quelque théâtre et quelque part que ce puisse être. Nous ne sommes pas assez initiés dans les secrets de M. Caron de Beaumarchais pour révéler les ressorts cachés de cette singulière aventure; mais ce qui nous a été assuré positivement, c'est que le poëte négociant et négociateur a payé seul tous les frais qu'ont exigés les répétitions de son ouvrage; frais qui se montent à dix ou douze mille livres. C'est donc sur un théâtre appartenant à Sa Majesté que le sieur Caron a tenté de faire représenter une pièce que Sa Majesté avait défendue, et l'a tenté sans autre garant de cette hardiesse qu'une espérance donnée, dit-on, assez vaguement par Monsieur, ou par M. le comte d'Artois, qu'il n'y aurait point de contre-ordre.

Nous n'avons vu que la dernière répétition de ce fameux ouvrage; elle fut fort lente et fort tumultueuse. Nous ne pouvons, d'après une telle représentation, juger que très-imparfaitement de l'ensemble de l'ouvrage. Les fils dont l'intrigue de cette pièce est tissue sont si fins, si déliés, quelquefois aussi tellement embrouillés, qu'il en est plusieurs sans doute qu'il nous a été impossible de bien démêler; nous croyons cependant avoir remarqué des situations qui ont fait beaucoup de plaisir, et qui

1. Vendredi 13. (Meister.)
2. Nous n'avons pu voir un exemplaire de ces billets, ni savoir ce qu'il faut entendre par un billet *rayé à la Malbrough*.

nous ont paru en effet d'un comique ingénieux. Ce drame n'est pas, il est vrai, d'une morale très-pure; la comtesse est un peu tentée d'effleurer l'éducation du petit page; le comte a grande envie d'user avec Suzette d'un ancien droit qui blesse également la pudeur et la sainteté du lien conjugal; mais que de comédies ne voyons-nous pas tous les jours au théâtre dont les mœurs ne sont pas plus honnêtes, et dont le langage est encore moins décent! Les traits de critique et de satire répandus dans tout le cours de l'ouvrage, et surtout dans le troisième et dans le cinquième acte, ont probablement contribué beaucoup plus que le fonds même de la pièce à en faire défendre la représentation. Le dialogue du *Mariage de Figaro* ressemble à celui du *Barbier de Séville;* on y court après le trait; la réponse est souvent le seul motif de la question; ce trait n'est quelquefois qu'une pointe, un proverbe retourné, un mauvais calembour; en voici quelques échantillons : *Tant va la cruche à l'eau... qu'à la fin elle s'emplit... Gaudeant bene nati; non, gaudeant bene nantis... L'amour*, dit le comte à Suzette, *n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire...* Toutes ces choses, ou déplacées ou de mauvais goût, n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit écrit en général avec beaucoup d'esprit et de gaieté; mais c'est dans la manière dont l'intrigue est conçue et dans la manière dont elle est conduite que l'on a cru voir le plus de talent et de verve vraiment comique. Le sieur Dazincourt a joué avec beaucoup d'intelligence le rôle de Figaro; Mlle Sainval, celui de la comtesse; il n'y a personne qui n'ait trouvé Mlle Contat charmante dans le rôle de Suzette; celui du petit page semble fait tout exprès pour la physionomie vive et piquante de Mme Remond, jeune actrice de la Comédie-Italienne.

— On a fait une assez jolie caricature dont l'épigraphe est *Avis au public, têtes à changer.* C'est un magasin où l'on voit une grande affluence d'hommes et de femmes de toute condition qui viennent se pourvoir, selon leur besoin, de nouvelles têtes, de nouveaux culs, de nouvelles hanches, etc. L'idée de cette gravure a beaucoup réussi, et ce succès a donné lieu à de mauvais couplets[1] qu'on attribue à M. Després, secrétaire de M. le baron de Besenval.

1. Sur l'air : *Changez-moi cette tête.* (MEISTER.) — Les *Mémoires secrets* (1er juillet 1783) reproduisent ces onze couplets.

VERS ADRESSÉS A M. DE LA HARPE
PAR Mlle PHILIPPINE DE SIVRY,
EN LUI ENVOYANT UN BILLET POUR VENIR VOIR AVEC ELLE L'OPÉRA D'*Armide et Renaud*.

Pour mieux mériter ton suffrage,
Dans tes écrits je veux puiser
L'art de plaire et l'art de penser.
Je n'ai pas ton talent, mais je n'ai pas ton âge:
Dès longtemps Apollon t'a su favoriser.
Moi, je l'implore au pied de la double colline;
Ce n'est qu'en t'approchant que ma muse enfantine
Peut croire déjà s'y placer.
Près de toi je suis au Permesse;
Viens me faire jouir de cet enchantement,
Et demain pour *Armide,* en tenant ta promesse,
Viens réunir pour un moment
L'enchanteur à l'enchanteresse.

— Nous avons bien tardé de parler de l'opéra de *Péronne sauvée,* représenté, pour la première fois, le mardi 27 mai; et nous n'en avons pas moins le regret de nous voir obligés d'en dire un mot sans pouvoir encore apprendre à nos lecteurs que le public a fini par lui rendre la justice qui lui était due. Les paroles de cette pitoyable rapsodie sont de M. de Sauvigny, la musique de M. Dezède. Un bruit populaire, dont une procession publique qui se fait tous les ans à Péronne a conservé le souvenir, est le titre le plus authentique de l'exploit que M. de Sauvigny a cru devoir venger de l'oubli de l'histoire.

En sortant de la première représentation de *Péronne sauvée,* représentation qui fut assez orageuse pour faire croire que ce serait la dernière, quelqu'un fit le couplet que voici, sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie :*

Péronne était jadis pucelle;
Elle est f...... et l'on dira :
De quoi diable s'avisait-elle
De se sauver à l'Opéra?

— *Les Merveilles du ciel et de l'enfer et des terres planétaires et australes,* par Emmanuel de Swedenborg, *d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles;* traduit du latin par

A.-J. P...[1]. Deux volumes in-8°. A Berlin, chez Decker, imprimeur du roi. L'auteur commence par nous assurer que tout homme embrasé, à l'instant de sa mort, de l'amour céleste monte droit au ciel; il nous raconte ensuite très-sérieusement que lui-même a fait ce voyage de son vivant; il entre dans les détails les plus circonstanciés sur les habitations destinées dans le monde spirituel aux Anglais, aux Hollandais, et nommément aux Parisiens. Toutes ces visions sont loin de valoir celles de Virgile et d'Homère; elles sont fort au-dessous de celles de l'Arioste et de l'auteur de *la Pucelle;* ainsi l'on est beaucoup moins tenté de croire aux révélations divines de M. de Swedenborg qu'à celles d'Homère et de ses rivaux. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les *Merveilles du ciel et de l'enfer et des terres planétaires et australes,* c'est que ce monument de délire soit l'ouvrage d'un homme distingué non-seulement par sa probité, mais encore par ses connaissances et par ses lumières. On voit dans l'éloge imprimé à la tête de ces deux volumes, éloge prononcé à l'Académie de Stockholm par M. de Sandel, que notre prophète suédois, fort différent de la plupart des prophètes ses devanciers, avait approfondi les parties les plus importantes de la philosophie, qu'il savait beaucoup de physique, d'histoire naturelle, de géométrie, de chimie, d'anatomie, etc. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimables; un recueil de vers composés dans sa jeunesse, *Ludus Heliconius, Dædalus Hyperboreus;* un projet de fixer la valeur de nos monnaies, et de déterminer nos mesures, de manière à supprimer toutes les fractions pour faciliter les calculs; un traité de la position et du cours des planètes; différents traités de minéralogie.

Le trait le plus singulier de son talent pour la divination, et le plus inexplicable sans doute parce qu'il est le mieux constaté, le voici : « La reine de Suède lui demanda un jour s'il pouvait savoir le contenu d'une lettre qu'elle avait écrite à son frère le prince de Prusse défunt, contenu dont elle était assurée que personne au monde n'avait connaissance que ce frère. M. de Swedenborg lui répondit qu'il lui ferait le récit du contenu de cette lettre dans peu de jours : il tint parole; car, ayant tiré Sa

1. Antoine-Joseph Perneti, ancien bénédictin réfugié en Prusse, où il était devenu bibliothécaire de Frédéric II. (B.)

Majesté à part, il lui dit mot pour mot le contenu de ladite lettre. »

Ce fait est confirmé par des autorités si respectables qu'il est impossible de le nier; mais le moyen d'y croire!...

LETTRE

DE M. LE COMTE DE BUFFON A M. LE COMTE DE BARRUEL[1] AU SUJET DE LA *Lettre du Président* SUR LE POËME DES *Jardins*.

« J'ai reçu, monsieur le comte, et j'ai fait lire en bonne compagnie, quoique en province, votre *Lettre* sur le poëme des *Jardins*. Nous autres habitants de la campagne, et qui ne nous piquons pas d'être poëtes, l'avions jugé comme vous pour le fond, et nous avons admiré votre manière d'analyser la forme.

« Cette critique est non-seulement de très-bon goût, mais d'un excellent sens; et si vous ne savez pas encore faire des vers mieux que M. l'abbé, votre prose vaut mille fois ses vers. Ce petit écrit est plein d'esprit, le style est naturel et facile, et la plaisanterie est du meilleur ton.

« Je vous en fais mon compliment en attendant l'honneur de vous recevoir à Paris. C'est peut-être de moi que vous aurez à dire que je suis meilleur à connaître de loin que de près.

« J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, etc. »

JUILLET.

La première nouveauté que nous aient donnée les Comédiens français depuis leur rentrée est *Pyrame et Thisbé*, scène lyrique, dans le goût de *Pygmalion*, d'*Ariane*, etc. C'est le sieur Larive qui en est l'auteur, et qui l'est doublement, puis-

1. M. le comte de Barruel a bien voulu signer, dit-on, le pamphlet en question; on ne l'en donne pas moins à M. de Rivarol, et cela fait rire tout bas M. de Chamfort. (MEISTER.) — Meister a l'air de vouloir dire que cette *Lettre*, dont il a déjà été parlé p. 178, était de Chamfort; elle était bien, comme il l'a précédemment dit lui-même, de Rivarol. (T.)

qu'il y joue le principal rôle. La musique est du sieur Baudron, à qui nous sommes aussi redevables de la nouvelle musique du *Pygmalion* de Jean-Jacques. Le sujet de ce nouveau mélodrame, représenté, pour la première fois, le lundi 2 juin, est assez connu, peut-être même l'est-il beaucoup trop pour l'intérêt de l'ouvrage. Le poëte acteur a suivi fidèlement la fable d'Ovide, et en a développé plusieurs circonstances de la manière la plus heureuse et la plus propre à former un tableau dramatique; mais comment préparer par une seule scène une catastrophe de ce genre? Comment faire passer si promptement l'âme du spectateur du calme de l'idylle aux plus violentes émotions de la scène tragique? C'est une difficulté qui tient au fond du sujet, aux bornes mêmes de l'art, aux limites étroites du mélodrame; aussi, quelque favorablement qu'on ait accueilli le commencement de la scène, l'indulgence du public ne s'est jamais soutenue jusqu'au dénoûment, et dans l'instant où Thisbé-Sainval se couche avec tant d'abandon sur le sein du beau Pyrame, on a toujours vu ce public si susceptible plus prêt à s'égayer qu'à s'attendrir.

Il y a une autre scène lyrique de *Pyrame et Thisbé*, qui parut il y a quelques années, de M. Martineau, l'auteur ou plutôt le traducteur d'*Ariane abandonnée;* c'est le même sujet, mais l'exécution en est très-différente; l'ouvrage du sieur Larive annonce plus d'intelligence du théâtre, le mouvement en est plus rapide, plus varié, le style a tout à la fois plus de chaleur et moins de négligence.

— Nous vous avons rendu compte dans le temps de la traduction du *Philoctète* de Sophocle, par M. de La Harpe; il ne nous reste plus qu'à parler du succès que la pièce a eu au théâtre, où elle a été représentée, pour la première fois, le lundi 16 juin. Quoique cette tragédie n'ait produit que deux ou trois bonnes recettes, quoiqu'à la cinquième représentation elle soit ce qu'on appelle à la Comédie tombée dans les règles, il n'en est pas moins sûr qu'elle a obtenu un succès d'estime très-décidé. Tout sublime qu'est ce chef-d'œuvre de Sophocle, et n'eût-il rien perdu à être mis en français, il ne pouvait avoir pour le théâtre de Paris le même intérêt qu'il eut autrefois pour celui d'Athènes; ces flèches d'Alcide, sur lesquelles roule tout le mouvement de l'action, ne sauraient nous inspirer le même

respect, la même vénération qu'aux Grecs, et une pièce sans amour, sans rôle de femme, aura toujours pour des spectateurs français quelque chose de fort étrange. Il faut convenir encore que si c'est surtout pour la simplicité du sujet que la tragédie de *Philoctète* est admirable, cette tragédie semble aussi pouvoir se passer moins qu'une autre de toute la pompe du théâtre grec. Le retranchement des chœurs la laisse trop nue; il en fait paraître, si j'ose m'exprimer ainsi, les formes plus maigres et plus sèches. Ces chœurs, qui pouvaient bien gêner quelquefois l'action, servaient aussi très-heureusement à remplir les vides, et ceux de *Philoctète* ont quelque chose de touchant et de religieux qui arrête l'attention du spectateur sur les tableaux dont le poète cherche à prolonger l'impression, et préparent avec plus d'art l'effet du dénoûment, dénoûment d'opéra si l'on veut, mais le seul dont l'action paraisse susceptible. Quoi qu'il en soit, peut-on savoir trop de gré à M. de La Harpe de nous avoir montré enfin la tragédie la plus grecque que l'on eût encore vue en France? Ce n'est pas là, disait quelqu'un, du Sophocle tout pur, c'est du Sophocle tout sec; mais c'est pourtant du Sophocle, et de toutes les beautés de l'original que M. de La Harpe a eu le talent de faire passer dans notre langue, il n'en est aucune qui n'ait été vivement sentie. La scène où le malheureux Philoctète, prêt à suivre Pyrrhus, tombe subitement dans un de ces accès produits par le poison de sa blessure, cette scène de convulsions, que le père Brumoy jugeait qu'on supporterait avec peine sur notre théâtre, est une de celles qui ont le mieux réussi; en effet, quel spectacle plus déchirant! et quel moyen plus naturel et plus pathétique de renverser l'espoir de Philoctète, et de donner lieu au repentir de Pyrrhus!... C'est surtout dans cette scène que le sieur Larive nous a paru faire le plus d'effet; on peut dire qu'en général il a très-bien conçu les caractères de noblesse et de vérité qui convenaient au personnage de Philoctète; il ne les a point perdus de vue, ni dans l'expression de ses tourments, ni dans les éclats de sa fureur contre Ulysse et les Atrides, ni dans ces élans d'une sensibilité plus douce, lorsqu'il cherche à intéresser la pitié du fils d'Achille. Ce dernier rôle a été rendu assez faiblement par un jeune acteur, nommé Saint-Prix[1].

1. Jean-Amable Foucauld, dit Saint-Prix, né en 1759, à Paris, avait débuté le

— Les nouveautés de la Comédie-Italienne se succèdent avec une rapidité que l'on a peine à suivre ; mais la plupart de ces nouveautés sont comme ces fleurs éphémères qu'un instant fait éclore et qu'un instant aussi voit disparaître. *Le Père de province*, comédie en trois actes et en vers libres, de M. Prévôt, auteur du *Public*, pièce à vaudevilles, donnée, sur le même théâtre, l'année dernière, et *Dame-Jeanne*, parodie de *Jeanne de Naples*, en un acte et en vaudevilles, ont été représentées, pour la première fois, le même jour, le vendredi 6 juin.

L'intrigue du *Père de province* est si faible et si embrouillée qu'il serait fort difficile d'en faire une analyse intelligible, et, après y avoir réussi, on serait bien sûr de n'avoir fait qu'une chose parfaitement ennuyeuse. Le faste, les folles dépenses, tous les désordres qu'on reproche aux mœurs de la capitale y sont livrés à la censure la plus amère. Cette intention est assurément fort louable ; mais l'auteur a trop oublié que la seule manière d'attaquer le vice au théâtre, c'est d'en montrer le ridicule : des armes plus sérieuses ne sont pas à l'usage de la Muse comique ; elles appartiennent à l'éloquence de la chaire et des philosophes moralistes. Le style de M. Prévôt est en général fort incorrect, fort négligé ; mais, à travers les détails fastidieux de sa longue diatribe, on trouve cependant des tirades entières écrites avec assez d'humeur et d'énergie pour mériter d'être citées ; nous nous permettrons d'en rappeler ici quelques-unes.

En se cherchant il semble qu'on s'évite.
On rentre chez soi très-content,
Quand un portier intelligent
De part ou d'autre a sauvé la visite.
On a beaucoup d'amis, mais c'est sans liaison ;
Bref, le choix étant nul dans la foule indiscrète
Qu'on adopte sans goût, qu'on quitte sans façon,
De visages nouveaux sans cesse on fait emplette,
Et c'est ce qu'on appelle ici tenir maison.
. . . .
On entre en scène à dix-huit ans,
Dans le monde on se précipite :
Une femme vous prend, vous promène et vous quitte.
Bientôt mon grand enfant à ses pareils déplaît ;

9 novembre 1782 par le rôle de Tancrède, et avait été reçu en 1784. Il quitta le théâtre le 1er avril 1818, et mourut le 28 octobre 1834.

L'homme formé le fuit et le vieillard le hait.
Que devenir ? Errant à l'aventure,
Isolé dans le tourbillon,
La liberté du jeu lui paraît la plus sûre;
Il s'y livre d'abord par ton,
Et le désœuvrement entraînant l'habitude,
A trente ans vous voyez un sot
Qui, pour avoir vécu trop tôt,
Gémit dans le chagrin et la décrépitude.

Le financier Mondor dit à la folle Dorimène :

Tout ce que j'ai gagné, dans le luxe est perdu.

DORIMÈNE.

Savez-vous ce qu'on fait en telle circonstance?

MONDOR.

On se corrige.

DORIMÈNE.

Eh ! non, on double sa dépense,
On augmente son train, etc.

— *Erotika Biblion*, avec cette épigraphe : *Abstrusum excudit.* A Rome, de l'imprimerie du Vatican[1]. C'est un livre fort licencieux quant au fond, et fort grave quant à la forme; c'est le libertinage d'un érudit qui a beaucoup plus de pédanterie que d'imagination et de goût, mais qui s'est donné la peine de rechercher et de recueillir avec un soin bizarre tous les usages et tous les raffinements inventés par les anciens pour étendre et pour varier les hommages du culte qu'ils rendaient à la Volupté. En vérité, on nous prendrait pour de grossiers sauvages en comparant nos plus illustres voluptueux à ceux de Rome et d'Athènes. Le chapitre du *Thalaba* est un des plus curieux et des plus ridicules; on ne se permettra pas d'en dire davantage.

— *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, ou Extrait des voyages de M. *** en Asie*; volume in-8°, avec cette épigraphe :

Usus et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit. LUCRET.

1. 1783, in-8°. Par Mirabeau.

Nous avons cherché jusqu'ici très-inutilement à découvrir le nom de l'auteur[1]; on sait seulement qu'il n'est pas inconnu au gouvernement, dont il croit avoir à se plaindre. Cet ouvrage n'est qu'une rapsodie très-informe, mais où l'on trouve un assez grand nombre de faits peu connus et quelques observations assez nouvelles : M. de Buffon, à qui l'ouvrage est dédié, les a jugées *curieuses et très-bonnes*. Celle-ci serait-elle du nombre?

« Des médecins arabes, dit notre anonyme, ou turcs et même chrétiens, de différentes parties méridionales de l'Asie, prétendent que l'on a observé dans certaines émanations du corps de l'âne une propriété médicale contre une maladie secrète... Je tâcherai d'indiquer ici ce spécifique singulier avec la circonspection convenable... »

Et voici ce qu'il ajoute :

« Peculiare remedium contra recens seminis effluvium in aliquot Asiæ partibus clam adhibetur. Qui hoc morbo recenter laborat dietæ, quæ et alvum moveat et sanguinis acrimoniam obtundat, statim subjiciendus est. Mox veretrum, tribus vel quatuor continuis diebus in vaginam asinæ intromittendum, ubi per semihoram remanere debet. Asina vero sit junior, robusta et ita constricta ut movere nequeat : si quæ autem extulit, anteponatur. Quod experimentum si eventu plerumque felici comprobatum supponatur, conjicere licet particulas volatiles liquoris prolifici, aut humoris qui asinæ vaginam lubrificat a venis veretri absorptas, virusque venereo locali immixtas, ipsum neutralisare et hebetare posse. Utut sit, addere debeo Asiaticos, actum hunc, in semet spectatum solaque habita ratione legum naturæ fœdo et effrenato coitu violaturum, æque ac nos exsecrari. Homini verum necessitate, vel etiam comprobata utilitate compulso, pecudis corpore omni modo, et citra scelus, abuti licitum esse arbitrari videntur. » De graves personnages, dit encore notre auteur, ne considèrent une telle recette que comme un topique à peu près innocent, quoique de nature à ne devoir être conseillé qu'avec discrétion.

Notre illustre naturaliste rangerait-il encore dans le nombre des observations qu'il a jugées *curieuses et très-bonnes* le pro-

1. L'auteur des *Essais philosophiques* se nommait Foucher d'Obsonville. Cet estimable voyageur est mort dans les environs de Meaux, le 14 janvier 1802, âgé de soixante-huit ans. Il a composé divers autres ouvrages. (B.)

cédé du ragoût bizarre dont quelques Tartares mogols se régalent dans certaines parties de plaisir?

« Des palefreniers amènent un cheval de sept à huit ans, commun mais nerveux, bien nourri et en bon état. On lui présente une jument comme pour la saillir, et cependant on le retient de façon à bien irriter ses désirs. Enfin, dans le moment où il semble qu'il va lui être libre de s'élancer dessus, l'on fait adroitement passer sa verge dans un cordon dont le nœud coulant est rapproché du ventre; ensuite, saisissant l'instant où l'animal paraît dans sa plus forte érection, deux hommes qui tiennent les extrémités du cordon les tirent avec force, et sur-le-champ le membre est séparé du corps au-dessus du nœud coulant. Par ce moyen, les esprits sont retenus et fixés dans cette partie, laquelle reste gonflée; aussitôt on la lave et on la fait cuire avec divers aromates et épiceries aphrodisiaques. Quant au corps du cheval, après avoir enlevé ce dont on a besoin, le reste est vendu ou plutôt envoyé à des amis. »

Les observations de notre voyageur anonyme ne sont pas toutes aussi extraordinaires que celles qu'on vient de citer; mais son ouvrage en offre beaucoup qu'on ne saurait se dispenser de ranger dans la même classe. Le mystère de la génération paraît avoir été un des objets favoris de ses recherches et de ses méditations. Je doute que nos physiciens trouvent bien lumineuse l'explication qu'il en donne dans un des premiers fragments de son recueil, explication annoncée avec toute l'emphase et toute la prétention d'une découverte nouvelle. « Ce feu, dit-il, c'est l'esprit de vie; principe, mobile et soutien éternel des formes de ce qui existe, ce feu pénètre et agite, il développe ces éléments mixtes qui s'offrent à son action; dès lors, uni intimement à eux, il leur imprime l'impulsion nécessaire pour, en se combinant, se fondant ensemble, former un corps organisé, enfin un animal vivant. C'est ainsi qu'en considérant le mécanisme des langues, l'on voit que les voyelles et les consonnes concourent pour la formation des mots; en effet, celles-ci ne deviennent fécondes que par suite de leur union avec les premières, en qui seules réside le principe de vie. »

Sa note sur les danseuses indiennes n'est pas aussi éloquente que la peinture qu'en fait l'abbé Raynal; mais elle n'est pas moins curieuse. « L'état de ces danseuses, dit le nouveau voya-

geur, est en lui-même si peu dévoué à l'ignominie qu'un des noms sous lequel elles sont très-souvent désignées est celui de *servantes des dieux*. Presque seules entre les femmes de ces contrées, elles apprennent à lire, écrire, chanter, danser et jouer des instruments; de plus, quelques-unes savent trois ou quatre langues. Vivant par petites troupes, sous la direction de matrones discrètes, il ne se fait point de cérémonies, ni de fêtes, soit civiles, soit religieuses, où leur présence ne soit un des ornements à peu près nécessaires... Consacrées par état à célébrer les louanges des dieux, elles se font un pieux devoir de contribuer aux plaisirs de leurs adorateurs, de tribus honnêtes. L'on en a cependant vu qui, par raffinement de dévotion, se réservant pour les brames et des espèces de moines mendiants, ont dédaigné toutes offres et toutes caresses profanes... C'est à tort que quelques personnes ont présumé que les temples profitaient du fruit des veilles plus ou moins méritoires de ces danseuses; elles en reçoivent au contraire, dans des temps fixes, de modiques rétributions en denrées et en argent. Quant à la forme de leurs ajustements, elle est leste et voluptueuse, et néanmoins plus décente que celle usitée par la plupart des autres femmes du pays; elle est d'ailleurs fort bien assortie à la couleur de leur carnation. Une chose qui peut-être semble imprimer à leur physionomie une certaine dureté, c'est l'usage très-commun parmi elles d'introduire sous la peau de leurs paupières de la poudre d'antimoine calcinée; par là elles prétendent, en fortifiant leurs yeux, leur donner plus d'expression. A l'égard de leurs danses, il faut convenir qu'en public, et surtout dans les établissements européens, elles ne se permettent rien de messéant; leur grand défaut, dans ces circonstances, est presque toujours une ennuyeuse monotonie. Au reste, formés pour plusieurs sortes de parties, les ballets, qu'en général elles exécutent plus souvent, sont moraux ou même guerriers; dans ceux-ci, le sabre et le poignard en mains, quelques-unes font preuve d'une légèreté et d'une adresse à étonner. Ce n'est que dans l'intérieur des tentes ou des maisons que, bien pénétrées de leur sujet, c'est-à-dire de quelque aventure galante, elles exécutent avec souplesse, prestesse et précision, les danses les plus lascives. Les accords de voix et d'instruments, le parfum des essences et celui des fleurs, la séduction même des charmes qu'elles dirigent contre les specta-

teurs, tout se réunit pour porter le trouble et l'ivresse dans leurs sens. Étonnées, puis agitées, palpitantes, elles paraissent succomber sous l'impression d'une illusion trop puissante. Grâce à ces prestiges, ce n'est point l'impudence, c'est le tempérament, c'est l'amour qui, d'accord, paraissent avoir soulevé le voile de la timide et naïve innocence, etc., etc. »

M. Adanson qui, dans ses fameux voyages, paraît avoir eu beaucoup de relations avec les singes et les connaître mieux que personne, nous a bien assuré que notre anonyme débitait beaucoup de fables sur leur compte, mais il ne nie point ce qu'il dit de leur attachement pour les temples, où ces animaux sont soufferts par les Indiens Gentils avec une bonté dont journellement ils abusent. « Dans plusieurs endroits, dit-il, des troupes considérables de ces singes se sont pour ainsi dire domiciliées au milieu d'eux, s'étant surtout approprié les hauts de temples antiques et vastes où elles vivent et propagent en pleine sécurité... La musique semble faire sur eux une impression puissante et agréable. Ce qu'il y a de vrai, c'est que chaque fois que des troupes d'Indiens et souvent aussi de soldats européens marchent au son des instruments, non-seulement proche de temples ou de lieux où ces animaux sont un peu familiarisés, mais même dans des cantons inhabités, aussitôt vieux et jeunes, mâles et femelles, tous accourent sur la pointe des rochers ou les extrémités des branches d'arbres. Les vieillards accroupis admirent et se trémoussent un peu, mais les autres poussent de petits cris d'allégresse, sautent et gambadent tant que cette bruyante symphonie parvient à leurs oreilles. Ainsi, me disait M. de Maisonpré, qui un jour avec moi s'amusait de ce singulier spectacle, un nouvel Orphée qui, sur son instrument, saurait saisir les tons les plus propres à puissamment affecter ces animaux pourrait donc aller dans les bois et se faire suivre par cette troupe grotesque, etc. »

L'article des chevaux est un des articles de ce recueil qui nous a paru le plus instructif; c'est aussi l'un des plus étendus. On y trouve des détails assez approfondis sur les différentes races de chevaux tartares, persans, indiens, arabes, etc., sur les soins infiniment recherchés avec lesquels les chevaux fins sont entretenus dans l'Inde, et sur les inconvénients qui résultent souvent de ce régime, etc. La race de chevaux la plus commune en Arabie est appelée *hatik*. Les négociants n'en amènent dans les ports

de l'Inde que très-peu de races *kailhan*, surtout de la première qualité. Les Arabes attribuent aux juments une telle supériorité, qu'ils donnent par honneur le nom de *farass*, qui littéralement signifie une cavale, à la monture mâle ou femelle d'un homme distingué.

Dans le nombre des méprises et des inexactitudes que M. le comte de Buffon a été dans l'impossibilité de vérifier, notre auteur n'a eu garde d'oublier celle-ci.

« Ce célèbre naturaliste cite, dit-il, un moine de la congrégation de Sainte-Catherine de Sienne, qui a appris dans l'Inde que la mangouste y est appelée *chiri*. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de la singularité du malentendu et de l'application du mot *chiri* à cet animal si avide de serpents. Il suffira de dire que ce nom est celui nullement déguisé ni allégorique de la partie sexuelle d'une femme. Je crois entrevoir ce qui a pu causer l'erreur de ce voyageur. Presque tous les peuples de l'univers mésusant, comme l'on sait, de certains mots qui présentent des idées indécentes, les emploient trop souvent sans motif sensé, soit dans des moments d'humeur, soit simplement pour plaisanter. Or les Indiens malabares, surtout les gens du peuple, voulant goguenarder ou se débarrasser de questions importunes, répondent quelquefois par ce mot *chiri*, que le bon moine se sera hâté de consigner dans son *album*. »

Un *post-scriptum* de notre anonyme nous promet une version simple et littérale de morceaux détachés d'une tradition de la plus haute antiquité où l'on voit le précis des plus étonnantes révolutions physiques, politiques et morales, de vastes entreprises sur terre et sur mer par trois grands peuples, un aperçu de toutes leurs connaissances, leur religion, la manière de consulter l'Être suprême, enfin jusqu'au plan, aux combinaisons d'une trame à peine concevable ourdie contre le genre humain, etc. La manière de consulter l'Être suprême est le seul des articles mentionnés que l'auteur se croit obligé de laisser dans l'oubli, parce qu'elle pourrait devenir un moyen de superstition et d'abus. Cette version pourra être également vérifiée par un Français, un Espagnol ou un Russe éclairés, car la différence des langues est étrangère aux monuments dont il s'agit.

Nous désirons fort que cette version prouve au moins que l'auteur entend mieux cette langue universelle qu'il n'entend

notre pauvre langue vulgaire, dans laquelle il s'exprime souvent d'une manière fort obscure et fort incorrecte.

— Le sieur Métra[1] a le plus énorme nez qu'on ait jamais vu en France et peut-être dans l'univers. Personne n'ignore, à Paris, que cet homme d'une figure si distinguée passe régulièrement une grande partie de la journée aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants, à écouter des nouvelles ou à en dire. Ses liaisons avec M. le comte d'Aranda, qui avait daigné le choisir pour être le pasquin ou le héraut des gazettes de Madrid, lui avaient donné une sorte de considération qui est fort diminuée depuis la paix. Il s'en console en devisant avec une vieille demoiselle, bel esprit, qui se nomme Mlle Sérionne; on vient de consacrer ses tendres assiduités par le quatrain que voici :

> Un beau programme d'opéra,
> Et qui n'étonnera personne,
> C'est d'accoupler le dieu Métra
> Avec la nymphe Sérionne.

— On trouve dans le second volume des *Œuvres* de l'abbé de Voisenon un opéra-comique intitulé *l'Art de guérir l'esprit*; M. Després, auteur de la chanson : *Changez-moi cette tête*, a jugé à propos de changer le titre de cette pièce, d'en faire une comédie sans ariettes, et de l'appeler *l'Auteur satirique*; c'est sous cette nouvelle forme que ce petit ouvrage a été représenté, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le mardi 24 juin. On n'a rien perdu assurément à la suppression des ariettes; il n'y en avait aucune qui fût en situation, presque aucune qui pût fournir au musicien le motif d'un air intéressant; car des épigrammes ou des madrigaux ne prétendent guère à l'expression musicale : ainsi, en les supprimant, on a donné tout à la fois plus de mouvement à la scène et plus de vivacité au dialogue; mais le vide de l'action, la maigreur du sujet, le défaut de vraisemblance en ont peut-être aussi paru plus sensibles.

Une chose sans doute assez ridicule, c'est que dans tout le cours de la pièce il n'échappe peut-être pas un seul trait de satire

1. Rédacteur principal ou plus vraisemblablement entrepreneur de la *Correspondance secrète, politique et littéraire*, Métra, dont la vie est assez mal connue. a été l'objet d'un *Éloge* ironique de Leclerc de Sept-Chênes. Nous avons réimprimé cette facétie avec une courte notice (Charavay frères, 1879, in-18).

à l'auteur satirique, et que c'est lui seul au contraire qui ne cesse d'être en butte à l'épigramme, aux sarcasmes des deux bonnes âmes qui ont entrepris de le guérir de son penchant pour la satire. Toute bizarre qu'est cette inconséquence, on la retrouve dans la plupart de nos comédies modernes, et surtout dans celles qui ont la prétention d'être des pièces de caractère; le personnage principal n'y est pour ainsi dire que le jouet immobile de tout ce qui l'entoure; tous les traits sont lancés contre lui, et, sans cesse attaqué, il ne lui est presque jamais permis de se défendre; s'il ose le hasarder, c'est sans force, sans énergie, et l'on voit toujours l'auteur tremblant de s'embarrasser lui-même.

L'abbé de Voisenon n'eût pas désavoué la plupart des vers qu'on s'est permis d'ajouter à son ouvrage. Qui ne croirait de lui, par exemple, tous ces vers-ci :

Un libraire aujourd'hui n'est qu'un marchand de modes;
Le lendemain vieillit la nouveauté du jour.

Un philosophe, mon enfant,
Cela se prend comme une femme.

Qui, moi, j'épouserais un orgueilleux censeur,
Qui fait des vers contre les dames?
C'est un genre odieux; et, noirceur pour noirceur,
J'aimerais mieux qu'il fît des drames, etc.

— *Blaise et Babet, ou la Suite des Trois Fermiers*, comédie en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes, a été représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le lundi 30 juin. Le poëme est de M. Monvel, la musique de M. Dezède. Comment donner une idée de ce joli ouvrage? Faut-il dire que c'est le sujet du *Devin* dans un costume plus simple et plus rural; que c'est tout simplement le fameux dialogue d'Horace et de Lydie, mis en action et filé sans ennui dans le cours des deux actes? C'est indiquer à la vérité le fonds du sujet, mais rien de plus. Et qu'ajouter encore? La grâce, la finesse, et la naïveté de l'exécution, échapperaient à une plus longue analyse. Il faut voir le tableau, et le voir sur la scène pour en concevoir l'effet et le charme; il faut voir la pantomime du rôle de Babet; il faut la voir surtout au second acte, dans la scène du raccommodement, pour sentir à quel point on peut animer et rajeunir au théâtre

les situations même qui semblent les plus communes, les plus usées. Il est vrai que tout ce qui est pris dans la nature, tout ce qui en conserve vraiment le caractère, la touche virginale et naïve, ne s'use jamais. Que de nuances fines et délicates la voix de Mme Dugazon ne donne-t-elle pas dans ce rôle aux expressions les plus simples ! Il n'y a pas une de ses inflexions, il n'y a pas un mouvement de son jeu qui n'ajoute au mouvement de la scène et ne le varie avec autant de vérité que de grâce. S'il est vrai, comme on l'assure, que cette actrice, toute charmante qu'elle est au théâtre, hors de la scène manque également d'esprit et de goût, il faut se mettre à genoux devant son talent, et l'adorer comme le prodige de quelque inspiration divine.

On n'a pas remarqué beaucoup d'idées nouvelles dans la musique de *Blaise et Babet*, mais elle est au moins en général d'un caractère propre aux paroles, celui des paroles étant plus analogue que tout autre au talent de M. Dezède. Il y a longtemps qu'aucun ouvrage de ce genre n'avait autant réussi; on en est déjà à la vingtième représentation, et il continue d'être aussi suivi que le premier jour.

— *L'Heureuse Erreur*, comédie en un acte, en prose, donnée sur le Théâtre-Italien le mardi 22 juillet, est de M. Patrat, comédien de Versailles, l'auteur du *Fou raisonnable*, pièce jouée avec le plus brillant succès aux Variétés-Amusantes. En voici le sujet : Une jeune veuve a conçu la plus grande aversion pour les hommes, elle n'en veut recevoir aucun, excepté son frère dont elle est fort aimée. Le comte d'Elval, amoureux de cette veuve, a une sœur, Sophie d'Elval, qui, pour servir son frère, s'avise d'un stratagème assez singulier. Elle trouve d'abord moyen de faire entrer au service de la veuve une femme de chambre dont elle a feint d'être mécontente ; celle-ci persuade à sa nouvelle maîtresse que Sophie elle-même a projeté de se déguiser en homme, de se présenter chez elle et de vaincre son antipathie pour les hommes. Elle s'introduit ensuite elle-même dans la maison comme une cousine de la servante et fait sous ce déguisement la conquête du frère de la veuve. D'Elval, qui n'est point dans le secret de la ruse employée pour le servir, se présente, reçoit un accueil très-favorable et déclare son amour. Persuadée que c'est Sophie qui cherche à l'éprouver, la veuve l'écoute sans conséquence et s'en amuse avec un intérêt dont elle est loin de prévoir les suites. Le

frère et la sœur croient embarrasser beaucoup notre amant en lui proposant de signer son contrat de mariage; il signe avec transport et lorsque le nœud de cette aventure paraît le plus embrouillé, Sophie, vêtue en paysanne, vient tout expliquer. La veuve se rend à l'amour du comte, et son frère obtient la main de Sophie.

Ce fonds est manié avec toute l'adresse dont un sujet aussi romanesque pouvait être susceptible. La situation du comte d'Elval qui, sans pouvoir s'en douter, passe pour une femme aux yeux du frère et de la sœur, a quelque chose d'assez piquant, d'assez neuf et prête à plusieurs méprises vraiment comiques. A la première représentation, il y avait des longueurs dans le rôle d'un valet balourd qui ont nui au succès; on les a fait disparaître depuis, et la pièce a été revue avec plaisir.

— *Œuvres diverses* de M. Borde, membre de plusieurs académies. Quatre volumes in-8°. Ces quatre volumes contiennent la tragédie de *Blanche de Bourbon*, quelques comédies en vers et en prose, plusieurs proverbes, un recueil de poésies diverses, les réponses au discours de Rousseau sur le rétablissement des sciences et des arts, quelques observations sur la langue française et des pensées sur l'éducation. La plupart de ces ouvrages, ceux du moins qui méritaient le mieux d'être connus, avaient déjà paru séparément ou dans d'autres recueils avant la mort de l'auteur. Ce sont les productions d'un esprit agréable, d'un goût sage, mais d'une imagination froide; elles ne portent ni l'empreinte du génie ni celle d'une méditation forte et profonde.

AOUT.

Il y a longtemps qu'on avait désiré de voir des Mémoires fidèles sur la vie d'un prince aussi célèbre qu'Ayler-Ali-Khan[1]. Je ne pense pas qu'il en existe encore qui méritent plus de confiance que ceux qui viennent de paraître sous le titre d'*Histoire d'Ayder-Ali-Khan, Nabad-bahader, roi des Canaries, etc.*,

1. On écrit plus souvent Hyder.

souba de Scirra, dayva de Mayssour, souverain des empires du Cherequi et du Calicut, etc., nabab de Benguelour, etc., seigneur des montagnes et vallées, roi des îles de la mer, etc., etc., ou Nouveaux Mémoires sur l'Inde, enrichis de notes historiques, par M. M. D. L. T., général de dix mille hommes de l'empire mogol, et ci-devant commandant en chef l'artillerie d'Ayder-Ali et un corps de troupes européennes à la solde de ce nabab ; 2 volumes in-12.

M. M. D. L. T. est M. Maistre de La Tour, un officier français qui a commandé pendant trois ans l'artillerie d'Ayder-Ali. Obligé de revenir en France pour des intérêts de famille, il a profité du peu de temps que ses affaires lui laissaient à Paris pour écrire l'histoire du seul prince d'Asie qui, depuis longtemps, eût paru digne de fixer l'attention de l'Europe entière, mais particulièrement celle de la France, dont il se faisait honneur d'être l'allié. M. de La Tour est reparti vers la fin de l'année dernière, avant que son livre fût imprimé, et c'est M. Le Rouge, géographe du roi, qui s'est chargé d'en être l'éditeur.

On comprendra sans doute aisément, d'après cette notice même, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver dans la nouvelle histoire d'Ayder-Ali ni la noblesse de Salluste, ni l'élégance de Quinte-Curce, ni la profondeur de Tacite ; c'est un essai très-informe à tous égards, mais qui porte cependant un caractère assez imposant d'exactitude et d'impartialité. L'auteur a été témoin d'une partie des actions de son héros, et celles qu'il a vues par ses propres yeux l'ont mis à même d'apprécier plus sainement celles qu'il n'a pu rapporter que sur la foi d'autrui. Plusieurs notes prouvent que l'auteur a cherché à s'instruire, et peu de voyageurs nous donnent des idées aussi nettes des usages et des mœurs de l'Inde, de la faiblesse et de la puissance de ses souverains, de leurs ressources et de leur politique.

COUPLETS

DE M. DUCIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, A Mlle CLAIRON, POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

Le jour que naquit Hippolyte,
Deux pouvoirs, prompts à s'irriter,
Se disputaient pour le mérite,

A qui saurait mieux la doter.
Aucun des deux n'eut la victoire,
Ils partagèrent par moitié :
Son esprit fut fait pour la gloire,
Son cœur fut fait pour l'amitié.

Des Voltaires et des Corneilles
Admirant les pompeux succès,
J'osai dans le fruit de leurs veilles
Chercher leur âme et leurs secrets.
Mais depuis, sur l'art de la scène,
Que Clairon daigne m'éclairer,
Ah ! je sens que c'est Melpomène
Qui va désormais m'inspirer.

IMPROMPTU

DU CHEVALIER DE LANGEAC
A Mlle CARLINE, ACTRICE DE LA COMÉDIE-ITALIENNE,
POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

(Elle s'appelle Marie, et M. le comte d'Artois venait de lui jeter le mouchoir.)

Sur l'air : *Pour la baronne.*

Votre patronne
Avait commerce dans les cieux
Avec la troisième personne.
Vous imitez on ne peut mieux
Votre patronne.

— Les Comédiens français ont été fort piqués de voir tout le succès qu'avait eu au Théâtre-Italien une pièce qu'ils avaient refusée avec beaucoup de mépris, la comédie de *Tom Jones à Londres,* du sieur Desforges. Pour réparer cette première sottise, ils se sont pressés d'en faire une seconde, qui ne leur a pas mieux réussi, en recevant à peu près sur parole une autre pièce du même auteur, intitulée *les Marins, ou le Médiateur maladroit.* Cette nouvelle pièce, en cinq actes et en vers, a été donnée, pour la première fois, le mercredi 30 juillet, et n'a eu que trois ou quatre représentations. L'intrigue en est trop faible et trop embrouillée pour mériter qu'on en fasse l'analyse.

— *Cassandre mécanicien, ou le Bateau volant,* comédie en un acte et en vaudevilles, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le vendredi 1er août, est le coup d'essai d'un

jeune homme, de M. Goulard, de Montpellier, le fils du médecin qui a donné son nom à une eau végéto-minérale dont nos pharmaciens font un grand usage.

Cette bagatelle fut faite dans le temps où il n'était question à Paris que du bateau volant de M. Blanchard [1]. Cette prétendue merveille est fort éclipsée aujourd'hui par la très-réelle et la très-belle découverte de MM. Montgolfier, d'Annonay [2], qui sont parvenus à construire en toile et en papier un globe de trente-cinq pieds de diamètre, qui, après avoir été rempli de gaz inflammable, abandonné à lui-même, s'est élevé, à perte de vue, à une hauteur estimée par les uns cinq cents, et par les autres mille toises, et n'est redescendu que dix minutes après, sans doute par la déperdition du gaz qu'il renfermait. Cette expérience a été faite à Annonay, le 5 juin 1783, en présence des États de la province [3]. M. Faujas de Saint-Fond, connu par son ouvrage sur les volcans, et M. Charles, par ses cours de physique, viennent de proposer une souscription pour la répéter à Paris ; la souscription a été remplie avec empressement, et lorsque l'expérience aura eu lieu, nous ne manquerons pas d'en rendre le compte le plus détaillé... En attendant, revenons à *Cassandre*.

L'idée n'en est pas fort compliquée, mais elle est remplie d'esprit, de folie et de gaieté. Voici quelques traits d'une scène de Gascon qui a beaucoup réussi. *Avec l'air fribole,* dit le Gascon à Cassandre,

Avec l'air fribole
J'ai des grands projets,
Mais on me les bole
Abant qu'ils soient faits.
Mon sort m'époubante,
Car, sans me banter,
Tout ce qu'on inbente
J'allais l'inbenter.

Eh donc ! j'offre à la patrie
Trois projets du meilleur goût,

1. Voir précédemment page 157.

2. Entrepreneurs de la plus belle manufacture de papier qu'il y ait en France. (MEISTER.)

3. Le procès-verbal en a été envoyé à l'Académie des sciences par M. le contrôleur général. (*Id.*)

Pour mettre l'air en régie...
Comptez sur mon industrie.
Mais sachons par quels moyens
J'aurai la messagerie
De ses fiacres aériens.
Faut-il des fonds ? j'ai mon homme :
L'intérêt le plus décent :
Il me prêtera la somme
En dépit de mon acent.

Tenez, Moussu, c'est qu'en tout cas,
Si le projet ne russit pas,
Le bateau que j'implore...

CASSANDRE.

Eh bien?

LE GASCON.

M'est nécessaire encore...
Vous m'entendez bien.
Je déteste mes créanciers,
Et pour fuir eux et leurs huissiers,
Je voudrais, sur la brune...

CASSANDRE.

Eh bien ?

LE GASCON.

Faire un trou dans la lune.

CASSANDRE.

Ah ! je vous entends bien.

— Jamais bulle de savon n'occupa plus sérieusement une troupe d'enfants que le *globe aérostatique* de MM. Montgolfier n'occupe, depuis un mois, la ville et la cour; dans tous nos cercles, dans tous nos soupers, aux toilettes de nos jolies femmes, comme dans nos lycées académiques, il n'est plus question que d'expériences, d'air atmosphérique, de gaz inflammable, de chars volants, de voyages aériens. On ferait un livre beaucoup plus fou que celui de Cyrano de Bergerac en recueillant tous les projets, toutes les chimères, toutes les extravagances dont on est redevable à la nouvelle découverte. J'ai déjà vu nos politiques de café calculer avec une douleur vraiment patriotique l'accroissement de dépenses que causerait sans doute l'établissement indispensable d'une marine aérienne. J'en ai vu d'autres sourire à l'idée heureuse d'en former un département très-convenable pour tel ministre qui s'en contenterait peut-être, vu son impatience de n'en point obtenir

d'autre. Toute l'inquiétude que laisse à M. Gudin de La Brenellerie le succès d'une invention si propre à reculer les bornes de la monarchie comme celles de l'esprit humain, c'est que l'Angleterre, notre rivale, ne s'en empare, ne la perfectionne avant nous, et n'usurpe bientôt l'empire des airs, comme elle usurpa trop longtemps celui de Neptune. Notre poëte philosophe eût bien désiré, je pense, qu'au lieu de s'arrêter, dans le nouveau traité de paix, à tant de conditions moins importantes, nos négociateurs eussent plutôt songé à bien établir nos titres et nos priviléges relativement à un objet dont les suites pourront s'étendre quelque jour fort au delà des limites de notre petite atmosphère; mais il a senti combien la chose était embarrassante. Le génie de M. Blanchard, encore tout étourdi des huées qu'il avait essuyées l'année dernière, s'est réveillé tout à coup au bruit de la renommée de MM. Montgolfier; en combinant sa machine avec le secret nouvellement découvert, il n'a pas encore renoncé à l'honneur d'être le premier navigateur aérien; nous pouvons donc espérer d'avoir des voitures de toute espèce, et pour voguer dans les airs, et pour voyager peut-être même de planète en planète. On a déjà prévu que pour les courses de cérémonie, pour les équipages ordinaires de la cour, rien ne serait plus décent que de beaux attelages d'aigles; le paon, l'oiseau de Junon, serait consacré pour le service de la reine; les colombes de Vénus en seraient trop jalouses si elles n'en partageaient pas quelquefois la gloire. On perfectionnerait tout exprès la race des hibous et des vautours pour conduire les demi-fortunes des philosophes et des médecins. De toutes ces folies, celle qui me rit davantage, c'est de s'élever au haut des airs à la faveur du *ballon aérostatique*, d'avoir avec soi de bonnes lunettes, et d'attendre tranquillement le moment où l'on verrait passer sous ses pieds la contrée du globe qu'on serait tenté de parcourir, pour s'y laisser descendre tout doucement, presque sans dépense et sans danger; on irait ainsi le soir à la Chine, et l'on en reviendrait le lendemain matin. Quelque respect que j'aie pour l'antique sagesse des enfants de Confutzée, ce n'est plus aujourd'hui par là que je commencerais mes voyages, je n'irais pas si loin.

Mais il est temps de revenir à la découverte de MM. Montgolfier; pour avoir donné lieu à beaucoup de folies, elle n'en est assurément ni moins réelle, ni moins intéressante. Ce qui les en-

gagea dans cette recherche, ce fut le désir d'imaginer pour le siége de Gibraltar quelque ressource plus heureuse que celle des batteries flottantes. Ce désir, sans doute assez vague en lui-même, mais animé par l'activité naturelle de leur industrie et par l'intérêt d'occuper les loisirs que leur laissait le soin de leur manufacture, les encouragea à faire beaucoup d'essais, beaucoup de tentatives inutiles, sans en être rebutés. Ils parvinrent enfin à construire la machine que nous avons eu l'honneur de vous annoncer; une expérience de Boyle sur la pesanteur de l'air leur en fit naître la première idée, et l'essai qui fut pour eux l'aurore du succès, le voici. Il en est d'une découverte célèbre comme d'une illustre maison; on se plaît à recueillir jusqu'aux moindres détails de leur première origine.

Une pièce de taffetas que MM. Montgolfier avaient fait venir de Lyon, pour en faire tout simplement des doublures d'habits, leur parut beaucoup mieux employée à des expériences de physique. Grâce à quelques coutures, le taffetas prend bientôt la forme plus ou moins exacte d'un globe ou d'une sphère; ils trouvent le moyen d'y introduire quarante pieds cubes d'air; le ballon échappe de leurs mains et s'élève au plafond de l'appartement. La joie d'Archimède, lorsqu'il eut trouvé la solution de son fameux problème, ne fut pas plus vive que ne le fut dans ce moment celle de nos physiciens; ils s'empressent de ressaisir leur machine et l'abandonnent dans un jardin, où elle s'élève au delà de trente pieds. De nouvelles expériences ayant assuré ce premier succès, ils construisirent la grande machine qui s'éleva, le 5 juin, en présence des États de la province; et c'est celle dont le procès-verbal, envoyé à M. le contrôleur général, a été communiqué par lui à l'Académie des sciences.

Ce globe avait trente-cinq pieds de diamètre; il était de toile enduite de papier collé. On sait aujourd'hui qu'ils s'étaient procuré le gaz dont ils l'avaient rempli par un procédé fort simple et peu dispendieux, en faisant brûler de la paille humide et différentes substances animales, telles que de la laine et d'autres matières de graisse plus ou moins inflammables; c'est à la faveur de cette fumée que le globe, livré à lui-même, s'est élevé à perte de vue à une hauteur estimée par les uns cinq cents toises, et par les autres mille; il est redescendu dix minutes après, sans doute par la déperdition du gaz qu'il renfermait. Suivant le calcul de

MM. Montgolfier, le globe occupait l'espace d'un volume d'air du poids de deux mille cent cinquante-six livres; mais comme le gaz ne pesait que mille soixante-dix-huit et le globe cinq cents livres, il y avait un excès de cinq cent soixante-dix-huit livres pour la force avec laquelle le globe tendait à s'élever.

Il ne faut donc qu'un peu de fumée pour opérer les plus beaux prodiges; et qui pourrait en douter? il y a tout lieu de croire que ce secret avait été soupçonné depuis longtemps. Qui n'a pas entendu parler de la fumée de l'amour-propre, de la gloire, de l'opinion? C'est avec de la fumée qu'on élève l'homme au-dessus de lui-même, qu'on fait les héros, les poëtes, les grands hommes en tout genre. Au physique comme au moral, tout vient de la fumée et tout doit retourner en fumée : des lois de la nature, c'est la plus constante, la plus universelle; mais nous nous réservons d'en parler une autre fois.

Personne, à Paris, ne s'est intéressé plus vivement à la découverte de MM. Montgolfier que M. Faujas de Saint-Fond, auteur d'une excellente histoire naturelle des montagnes du Vivarais [1]; c'est lui qui saisit avec enthousiasme l'idée d'ouvrir une souscription pour faire répéter l'expérience à Paris, et qui proposa d'en charger MM. Charles et Robert, comme les hommes les plus propres à la faire réussir. Ces messieurs dirent d'abord que quarante ou cinquante louis suffiraient pour les frais de l'expérience, et nous sommes si accoutumés, dans ce pays, à des associations et à des dépenses de cet ordre, que la munificence de notre esprit public fut tout émerveillée que cette petite somme eût été trouvée au bout de quelques jours, à trois livres par personne pour trois billets.

A peine le projet de la souscription eut-il été accueilli qu'il y eut une guerre ouverte entre les commissaires de la souscription et les physiciens chargés de faire exécuter la machine. Il serait un peu long d'entrer dans tous les détails de cette illustre querelle. Un des points les plus vivement débattus entre les deux partis fut de savoir si l'on abandonnerait le globe à sa destinée, ou si on le réserverait pour de nouvelles expériences; les souscripteurs exigèrent absolument qu'il fût livré à lui-même; mais ils ne l'obtinrent qu'en promettant des honoraires plus considé-

1. *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*; 1778, in-folio.

rables à M. Robert, et crurent qu'ils en seraient bien récompensés par le plaisir d'apprendre un jour tout l'étonnement que l'apparition de leur globe ne manquerait pas de causer aux habitants du Mexique ou du Mogol, peut-être même aux philosophes de la lune ou de quelque autre planète. De si ridicules débats n'ont pas empêché heureusement que la machine n'ait été exécutée, et ne l'ait été fort bien en taffetas verni de cette gomme élastique que MM. Robert ont trouvé le secret de dissoudre. Comme on ignorait encore le procédé par lequel MM. Montgolfier avaient rempli la leur, on a employé, pour remplir celle-ci, de l'air inflammable produit par une dissolution de limaille de fer dans de l'acide vitriolique; et si ce procédé n'était pas plus difficile, plus long, plus dispendieux que l'autre, il serait bien préférable sans doute, le gaz qu'il produit étant à l'air atmosphérique comme treize à cent sept; aussi n'est-il aucun détail de ce procédé dont MM. Faujas, Robert et Charles et autres ne se soient attribué et disputé tour à tour l'invention.

Quoi qu'il en soit, le *globe aérostatique* construit par MM. Robert s'est élevé majestueusement du Champ-de-Mars, le 27 de ce mois, à cinq heures précises, aux yeux de tout Paris. Le jour de l'expérience avait été indiqué quelques jours d'avance; jamais revue du roi n'avait attiré une plus grande affluence de monde de tout état et de toute condition. Le globe avait environ douze pieds de diamètre. On n'a pas été d'accord sur la hauteur à laquelle il s'était élevé, la circonstance du mauvais temps en a rendu l'appréciation difficile; mais son petit volume apparent a fait juger qu'elle devait être considérable; il a disparu entièrement au bout de quelques minutes. Nos vœux et notre admiration auraient voulu le porter jusqu'aux extrémités de l'univers; il a trompé notre attente; au lieu d'aller étonner les rivages lointains de son auguste présence, il a borné modestement sa course[1] à Gonesse, village situé à quatre lieues de Paris, et il y a fait grand'peur aux paysans qui l'ont vu s'abattre dans un champ où ils étaient occupés à travailler.

On ne sera point surpris que, trois jours après, tout Paris ait été inondé de gravures représentant et le départ du globe et son arrivée.

1. Qui a été environ de cinq quarts d'heure. (MEISTER.)

Beaucoup de gens qui se piquent de rester froids au milieu de l'enthousiasme public n'ont pas manqué de répéter : « Mais quelle utilité retirera-t-on de ces expériences? A quoi bon cette découverte dont on fait tant de bruit? » Le vénérable Franklin leur répond avec sa simplicité accoutumée : « Eh ! à quoi bon l'enfant qui vient de naître ? » En effet, cet enfant peut mourir au berceau, peut-être ne sera-t-il qu'un imbécile, mais peut-être aussi le verra-t-on quelque jour pour la gloire de son pays, la lumière de son siècle, le bienfaiteur de l'humanité.

— *Alexandre aux Indes*, opéra en trois actes, paroles de M. Morel, secrétaire des finances de Monsieur, musique de M. Mereaux, a été représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le mardi 26. Le poëme est bien bâti sur le même fonds que la tragédie de Racine, mais dans des principes forts différents. M. Morel a trouvé l'action de la tragédie beaucoup trop compliquée, il l'a rendue infiniment plus simple. Il s'est souvenu qu'on avait reproché à Racine d'avoir avili le caractère d'Alexandre par un esprit de galanterie peu convenable à ce héros ; il l'a rendu indifférent à tout autre sentiment que celui de la gloire ; et par un excès de sévérité, peut-être sans exemple à l'Opéra, il n'a laissé, pour ainsi dire, à ses personnages aucune espèce de tendresse ni de passion. C'était sans doute le moyen de faire un opéra fort raisonnable ; mais en suivant cette marche il était difficile d'y mettre du mouvement et de l'intérêt ; l'auteur en a fait le sacrifice à l'honneur des mânes de Porus et d'Alexandre.

La musique de cet opéra ne mérite pas l'honneur de la critique ; ce sont des notes sans idées : on y a trouvé des phrases entières prises au hasard dans les ouvrages même les plus connus ; ce qui a fait dire que le poëme était d'*Inde*, et la musique en *Macédoine*. Il ne faut pas exiger qu'un calembour ait plus d'exactitude et de justice ; mais on ne peut s'empêcher de convenir que, s'il y a des morceaux fort négligés dans le poëme, il y en a beaucoup d'autres écrits avec plus de noblesse et d'élégance que ne le sont aujourd'hui la plupart des ouvrages de ce genre.

— La séance publique de l'Académie française s'est tenue, suivant l'usage, le lundi 25, jour de Saint-Louis. M. l'archevêque d'Aix, en qualité de directeur, a annoncé que le prix d'éloquence

proposé pour le meilleur *Éloge de Fontenelle* avait été remis à l'année prochaine, aucun des discours qui ont concouru n'ayant satisfait l'Académie.

Les bonnes actions sont encore moins rares que les beaux discours. Plusieurs actes de charité et de désintéressement avaient partagé l'attention du nouvel aréopage de vertu; après en avoir cité quelques-uns, M. le directeur a déclaré que la compagnie avait cru devoir donner la préférence au dévouement généreux avec lequel une garde-malade avait sacrifié à la personne confiée à ses soins, non-seulement tout ce qu'elle possédait, mais encore tout ce que son crédit avait pu lui procurer pendant l'espace de deux ans. Cette garde-malade est la dame Lespanier, et l'objet de ses sacrifices Mme la comtesse de Rivarol, fille du sieur Flint, maître de langue anglaise, et femme du prétendu comte de Rivarol, assez connu par ses libelles contre l'abbé Delille. C'est cette dame Lespanier qui a mérité la première l'honorable prix fondé par M. de Monthyon; présente à l'assemblée, elle a reçu avec la médaille tous les applaudissements dus aux preuves d'un attachement si rare et si digne d'admiration. Il n'y a que la vanité très-humiliée de M. et de Mme de Rivarol qui se soit avisée de lui disputer l'honneur d'une si juste récompense; les intentions de la compagnie n'étaient pas encore publiques, qu'on s'est empressé de lui adresser des remontrances, et même les menaces les plus vives pour l'empêcher de persister dans son jugement, en niant le fait, en s'efforçant d'en altérer les circonstances pour en diminuer le mérite, en déclarant enfin qu'on réclamerait hautement contre la surprise faite à la religion de MM. les Quarante. Ces messieurs ont dédaigné les plaintes et les menaces de M. de Rivarol; on a eu seulement la discrétion de ne pas nommer l'objet des charités de la garde-malade; on a bien compté que la malignité du public ne l'ignorerait pas longtemps, et l'abbé Delille n'aura pas été trop fâché sans doute d'avoir trouvé, sans la chercher, une réponse si chrétienne au vers de la fable du *Chou et le Navet*[1],

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître.

1. Satire contre le poëme des *Jardins*. Cérutti disait de cette diatribe de Rivarol : « C'est un fumier jeté sur les *Jardins* de M. Delille pour les faire fructifier. » (T.)

Pour occuper la séance, nos Quarante immortels ont été réduits à évoquer les mânes de leurs confrères. M. le marquis de Condorcet a lu un *Éloge historique de Fontenelle,* composé de fragments trouvés dans le portefeuille de feu M. Duclos, retouchés et rédigés par lui. Cet Éloge, quoique semé d'idées et d'anecdotes piquantes, a paru long; la plupart de ces anecdotes étaient déjà connues. En voici une que nous ne nous rappelons pas d'avoir vue ailleurs. On parlait devant M. Fontenelle du projet de réunir l'Église presbytérienne et l'Église gallicane : « Ce projet, dit-il, ne réussira pas; ce sont des ennemies qui ne se réconlieront qu'à la mort. »

M. Lemierre a terminé la séance par la lecture du premier acte de sa tragédie de *Barnevelt;* cet acte a été beaucoup mieux réussi que celui qu'il lut le jour de sa réception : on y a trouvé des idées fortes et brillantes, des vers pleins de chaleur et d'énergie; les portraits de Henri IV et de Philippe II ont été applaudis avec enthousiasme. Ces portraits sont dans la bouche de Barnevelt :

Quand des rives du Tage aux rives de la Seine
Philippe encourageait une ligue inhumaine,
Quand il payait les Seize et leurs noires fureurs
Du même or que jadis, parmi d'autres horreurs,
La même violence aveugle et fanatique
Avait couru ravir aux peuples du Mexique,
Des Harlay, des Potier fascina-t-il les yeux ?
Ils ne virent en lui qu'un sombre ambitieux,
Qui divisait la France en ces moments d'orage,
Pour saisir les débris d'un superbe naufrage;
Qui voulait régner seul, et réunir enfin
Les sceptres de l'Europe en faisceau dans sa main.

..... Henri n'est plus, c'est sa mort qui nous perd.
Regretté parmi nous comme il l'est dans la France,
Il manque aux Hollandais que servait sa puissance.
Le ciel de ce héros parut avoir fait choix
Pour réconcilier la terre avec les rois.
Élevé loin des cours, et le malheur pour maître,
Plus tard il devint roi, plus il fut fait pour l'être.
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage et nous-mêmes le sien...

— Il paraît quatre nouveaux volumes du *Tableau de Paris;*

cela ne fait que huit en tout. Après cela, M. Mercier n'a-t-il pas raison de se plaindre que l'*Encyclopédie* est trop volumineuse? On trouve dans ces derniers volumes, comme dans les autres, beaucoup de minuties, beaucoup de choses de mauvais goût; mais de l'intérêt, une grande variété d'objets, et des vues utiles. Quelqu'un disait avec assez de raison que cet ouvrage était un excellent bréviaire pour un lieutenant de police.

— *Nouvelle Traduction de l'Essai sur l'homme, par Pope, en vers français, précédée d'un discours, et suivie de notes*, par M. de Fontanes; un volume in-8°. Ce poëme n'a point répondu aux espérances qu'on avait conçues du talent de M. de Fontanes, et sur les lectures particulières qu'il en avait faites, et sur plusieurs autres morceaux de poésie qu'on a vus de lui dans différents recueils. On ne lui dispute point le mérite d'entendre ce qu'on appelle la facture des vers; on lui sait gré d'avoir un style en général assez exempt de manière et d'affectation; mais on le trouve dépourvu de grâce, d'élégance et de facilité; il semble surtout avoir pris à tâche de donner à sa nouvelle traduction l'exactitude, la précision qui manquent à celle de l'abbé Du Resnel, et l'on est forcé de lui reprocher de n'avoir souvent saisi ni la liaison des idées du poëte anglais, ni même le véritable sens de ses expressions; en conservant toute la recherche, toute la monotonie de l'original, il n'en a que rarement l'énergie et la clarté. Quoique l'ouvrage porte l'empreinte d'un travail long et pénible, on est étonné d'y voir encore d'extrêmes négligences et des impropriétés d'expressions tout à fait choquantes.

Le discours dont la nouvelle traduction est précédée a réussi beaucoup plus généralement que la traduction même; on y trouve une analyse fort bien faite des différents ouvrages de Pope, et d'excellentes critiques sur les poëmes didactiques les plus célèbres, tant anciens que modernes. Le parallèle de Pope et de Voltaire est d'un esprit juste et fin. Une partie de la littérature moderne pourrait bien protester contre le jugement par lequel M. de Fontanes ose décider que M. de La Harpe est le Quintilien des Français, le seul écrivain qui, joignant l'exemple au précepte, soutienne la gloire de notre éloquence et de notre poésie dans ce siècle de décadence; mais l'examen de cette prééminence, devenue sans doute beaucoup moins importante

que jamais, nous jetterait dans des discussions qu'il faut tâcher d'éviter. On remarquera seulement que M. de Fontanes s'est bien pressé d'assigner aux autres la place qu'ils peuvent mériter, et qu'il eût mieux fait d'attendre au moins qu'il fût un peu plus sûr de la sienne.

— *La Chronique scandaleuse, ou Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs de la génération présente, avec cette épigraphe :* Ridebis et licet rideas. *A Paris, dans un coin d'où l'on voit tout.* C'est un pot-pourri de vieilles et de nouvelles anecdotes, recueillies sans choix, écrites à la hâte, et souvent très-défigurées, mais qui mérite cependant qu'on le distingue de la foule des recueils de ce genre, puisqu'il faut avouer que du moins, quant au fonds, il nous a paru contenir plus de vérités que de mensonges. On l'attribue à un M. Imbert [1], qui ne nous est connu par aucun autre ouvrage, et qui ne doit pas être confondu avec l'auteur du *Jugement de Pâris* et de beaucoup d'autres productions aimables. L'*Abrégé de l'histoire de Psaltérion, fameux critique arabe, traduit du turc par M. de L. H.*, est le précis de toutes les iniquités, de toutes les petites noirceurs reprochées depuis longtemps à M. de La Harpe. Quoique le morceau soit en général d'un ton et d'un style assez lourds, on y a remarqué cependant deux ou trois phrases assez piquantes, telles que la fin de la tirade que voici : « Les chefs de la secte philosophique étaient trop assurés d'être proclamés exclusivement dans son journal les apôtres de la sagesse, les héros de la littérature, d'y être distingués comme une classe d'hommes qui honorent la nation, et la représentent chez l'étranger, pour ne pas faire passer leur intrépide apologiste dans les cercles, dans les cafés, dans leurs lettres particulières, pour l'oracle de la littérature, pour l'homme de goût par excellence... » Ainsi, malgré les critiques qu'il essuyait de tous côtés, Psaltérion se croyait un génie du premier ordre, à peu près comme un enfant qu'on élève par-dessous le bras se croit plus grand que ceux qui le portent.

1. Guillaume Imbert, ex-bénédictin, né à Limoges, et mort à Paris, le 19 mai 1803. *La Chronique scandaleuse* a été réimprimée en 1786, 2 vol. in-12, et en 1788, ainsi qu'en 1791, 5 vol. in-12. (B.) — M. Octave Uzanne a publié un choix des plus piquantes anecdotes de *la Chronique scandaleuse* (Quantin, 1879, in-8°).

SEPTEMBRE.

La physique, la chimie et la mécanique ont produit de nos jours plus de miracles que le fanatisme et la superstition n'en avaient fait croire dans des siècles d'ignorance et de barbarie. Il y a longtemps qu'on avait entendu parler en France du célèbre *Joueur d'échecs* de M. de Kempelen; mais cette admirable machine était presque oubliée; l'auteur l'avait même en partie démontée, et peut-être n'eût-il jamais songé à la rétablir, si l'empereur ne lui avait pas témoigné le désir de la faire voir au comte et à la comtesse du Nord, pendant le séjour que L. A. I. firent, l'année dernière, à Vienne. Ayant été admirée de ces augustes voyageurs autant qu'elle mérite de l'être, on se réunit pour conseiller à M. de Kempelen d'aller jouir dans les pays étrangers de toute la gloire de son invention, et l'empereur voulut bien lui permettre de s'absenter à cet effet pendant deux ans; c'est la circonstance à laquelle nous devons la satisfaction d'avoir vu ce chef-d'œuvre, sans contredit la plus étonnante production qui ait encore paru dans ce genre. On en a donné une description fort détaillée dans une brochure intitulée *Lettres de M. Charles Gottlieb de Vindisch sur le Joueur d'échecs de M. de Kempelen*, traduction libre de l'allemand, accompagnée de trois gravures en taille-douce qui représentent ce fameux automate, et publiée par Chrétien de Méchel, membre de l'Académie impériale et royale de Vienne et de plusieurs autres. A Bâle, chez l'éditeur, 1783. Nous nous bornerons au plus simple précis.

L'armoire à laquelle l'automate est fixé a trois pieds et demi de large, deux pieds de profondeur, et deux pieds et demi de haut; elle porte sur quatre roulettes, au moyen desquelles elle peut être mue facilement d'un endroit à l'autre. Derrière cette armoire l'on voit une figure de grandeur humaine, habillée à la turque, assise sur une chaise de bois affermie à demeure au corps de l'armoire, et qui se meut avec elle lorsqu'on la promène dans l'appartement. Cette figure est accoudée du bras droit sur la table qui forme le dessus de l'armoire; de la main gauche

elle tient une longue pipe à la turque, dans l'attitude d'une personne qui vient de fumer. C'est avec cette main qu'elle joue lorsqu'on lui a ôté la pipe. Devant l'automate est un échiquier fixé sur la table. M. de Kempelen ouvre les portes de devant de cette armoire et sort le tiroir qui est au-dessous. L'armoire est divisée par une cloison en deux parties inégales; celle qui est à gauche est la plus étroite; elle n'occupe guère que le tiers de la largeur, et est remplie de rouages, leviers, cylindres et autres pièces d'horlogerie; dans celle à droite, on voit quelques roues, quelques barillets à ressorts, et deux quarts de cercle horizontaux. Le reste est rempli par une cassette, un coussin, et une tablette sur laquelle on voit des caractères tracés en or. L'inventeur sort la cassette et la pose sur une petite table près de la machine; il en fait de même de la tablette, dont l'usage sera expliqué dans la suite de cette description. Les portes de devant de l'armoire ouvertes, on ouvre encore celles de derrière, en sorte que tout le rouage reste à découvert; on y porte de plus une bougie allumée pour en éclairer mieux tous les recoins. On lève ensuite le cafetan de l'automate, et on le rabat par-dessus sa tête, de manière à découvrir complètement sa structure intérieure, et l'on n'y voit également que des leviers et des rouages qui remplissent tout le corps de l'automate; ainsi l'impossibilité d'y cacher aucun être vivant ne saurait être portée à un plus haut degré d'évidence. Après avoir laissé le loisir de tout examiner, on referme toutes les portes de l'armoire et on la place derrière une balustrade qui a pour objet d'empêcher les spectateurs d'ébranler la machine en s'appuyant sur elle lorsque l'automate joue, et de réserver libre pour l'inventeur une place assez spacieuse dans laquelle il se promène, s'approchant parfois de l'armoire, soit de droite, soit de gauche, sans y toucher néanmoins que pour en remonter par intervalle les ressorts. Il paraît si difficile d'imaginer quelle communication il peut y avoir entre la machine et la table, entre la machine et la cassette à laquelle l'inventeur a cependant assez souvent recours durant le jeu de l'automate, qu'on a été fort tenté de regarder cette cassette comme un hors-d'œuvre employé à distraire l'attention des spectateurs; mais M. de Kempelen assure que cette cassette est si indispensablement nécessaire au mécanisme de son automate, que sans elle il ne pourrait pas jouer, et il ajoute que, lorsqu'il

publiera son secret, l'on sera convaincu de la vérité de ce qu'il avance.

Si l'automate joue de la main gauche, c'est par une distraction de l'auteur, qui ne s'en aperçut que lorsque son travail se trouva trop avancé pour qu'il fût possible de rectifier cette petite négligence. Lorsque l'automate a un coup à jouer, son bras se lève lentement, mais avec aisance, même avec une sorte de grâce, et se dirige sur la case de l'échiquier où se trouve la pièce qu'il fait mouvoir; sa main se porte sur cette pièce, ses doigts s'ouvrent pour la saisir, la prennent, la transportent et la posent à la place qui lui est destinée; la pièce posée, le bras se retire et se repose sur son coussin. Lorsqu'il est question de prendre une des pièces de son adversaire, il fait les mêmes mouvements pour s'en saisir, la placer hors de l'échiquier, etc. A chaque coup qu'il joue, on entend un bruit sourd de rouages à peu près comme celui d'une pendule à répétition; ce bruit cesse lorsque le coup est fini et que le bras de l'automate se retrouve sur le coussin, et ce n'est qu'alors que son adversaire peut recommencer un nouveau coup. A chaque coup de l'adversaire il remue la tête, et semble parcourir des yeux tout l'échiquier. En donnant échec à la reine, il incline la tête deux fois, il l'incline trois fois en donnant échec au roi. Fait-on une fausse marche, il branle la tête, répare la faute, et continue à jouer son coup. On a grand soin de recommander aux personnes qui entreprennent de jouer contre l'automate d'avoir l'attention de placer les pièces juste au milieu des cases, de peur que sa main ne porte à faux et ne souffre du dommage, si l'un ou l'autre de ses doigts se trouvait appuyé sur la pièce au lieu de la saisir par le côté. La machine ne peut jouer que dix ou douze coups sans être remontée.

Lorsque tous les échecs sont enlevés, un des spectateurs place un cavalier à volonté sur une case quelconque; l'automate y porte aussitôt la main, et lui fait parcourir, en partant de cette case et en observant exactement la marche du cavalier, les soixante-quatre cases de l'échiquier, sans en manquer une, et sans revenir deux fois à la même, ce qui se vérifie par les jetons que l'un des spectateurs place lui-même sur chaque case qu'a touchée le cavalier, en observant de mettre un jeton blanc sur celle d'où il part, et des jetons rouges sur toutes celles qu'il par-

court ensuite successivement. Philidor[1] lui-même tenterait peut-être ce tour sans succès.

La partie d'échecs finie, on place sur l'échiquier la tablette dont nous avons parlé au commencement de notre description. L'automate satisfait aux questions de l'assemblée, en portant le doigt successivement sur les différentes lettres nécessaires pour énoncer ses réponses.

Nos plus grands physiciens, nos plus habiles mécaniciens n'ont pas été plus heureux que ceux d'Allemagne à découvrir l'agent employé à diriger les mouvements de l'automate. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'aperçoit aucune trace sensible de la manière dont l'inventeur influe sur la machine, et ce qui ne l'est sûrement pas moins, c'est que la machine ne saurait exécuter une si grande multitude de mouvements différents, dont la détermination ne pouvait être prévue d'avance, sans être soumise à l'influence continuelle d'un être intelligent. On n'a pas manqué ici comme ailleurs d'attribuer ce nouveau prodige aux merveilles du magnétisme; mais, pour détruire ce soupçon, M. de Kempelen permet à qui voudra l'essayer de placer sur la machine l'aimant le plus fort et le mieux monté, sans craindre que le mécanisme de cette étonnante machine puisse en souffrir la moindre altération.

M. de Vindisch raconte qu'en 1769 M. de Kempelen se trouvant à Vienne pour des objets relatifs à son service[2], il fut mandé à la cour pour assister comme connaisseur à quelques jeux magnétiques qu'un Français, nommé Pelletier, devait produire en présence de feu Sa Majesté l'impératrice; que l'entretien familier que cette auguste souveraine daigna avoir avec M. de Kempelen pendant ces jeux ayant entraîné ce dernier à laisser échapper le propos qu'il se croirait en état de faire une machine dont les effets seraient bien plus surprenants et l'illusion bien plus complète que dans tout ce que Sa Majesté venait de voir, elle saisit aussitôt cette ouverture, et lui témoigna un désir si vif de voir cette idée se réaliser, qu'elle lui fit promettre de s'en occuper sans délai; qu'il tint parole, et compléta, dans

1. Le compositeur, auteur d'une *Analyse du jeu des échecs* souvent réimprimée. (T.)

2. M. Wolfang de Kempelen, âgé de quarante-six ans, est gentilhomme hongrois et conseiller aulique de la chambre royale des domaines de Hongrie. (Meister.)

l'espace de six mois, l'exécution entière de la machine qu'on vient de décrire, machine qui est pour l'esprit et les yeux ce qu'est pour l'oreille *le Joueur de flûte* de M. de Vaucanson, mais qui nous paraît à tous égards bien supérieure; car, en supposant même que, l'agent secret de M. de Kempelen une fois connu, on ne soit plus surpris de l'adresse avec laquelle il en dirige tous les mouvements, que d'admiration ne devra-t-on pas encore au mécanisme qui exécute, à la volonté de l'inventeur, dix-sept à dix-huit cents mouvements différents, tous déterminés avec la plus grande justesse, sans aucune confusion, sans le moindre embarras, et avec toutes les apparences de la plus extrême facilité ! L'automate n'est qu'un joueur de la troisième ou de la quatrième classe. On demandait au sieur Bernard, le plus digne émule de Philidor, devant une compagnie nombreuse dont était le marquis de Ximenès : « De quelle force, monsieur Bernard, trouvez-vous l'automate ? — *L'automate est de la force de M. le marquis.* » M. de Ximenès a paru piqué de la comparaison; et l'épigramme, faite sans le vouloir, n'a pas manqué de courir toute la ville.

Une machine plus merveilleuse, plus étonnante encore que le *Joueur d'échecs*, est une machine qui parle, et c'est des moyens de la perfectionner que M. de Kempelen s'occupe depuis quelques années. Telle qu'elle est aujourd'hui, la machine répond déjà très-clairement à plusieurs questions : la voix en est agréable et douce; il n'y a que l'*r* qu'elle prononce en grasseyant et avec un certain ronflement pénible. Lorsqu'on n'a pas bien compris sa réponse, elle la répète de nouveau, mais avec le ton d'une humeur et d'une impatience enfantine. Nous lui avons entendu prononcer fort distinctement, en différentes langues, les mots et les phrases que voici : *Papa, maman, ma femme, mon mari, à propos, Marianna, Roma, madame, la reine, le roi, à Paris, allons, Abraham; maman, aimez-moi; ma femme est mon amie,* etc. Cette machine n'a encore que la forme d'une petite caisse, de la grandeur d'une cage moyenne, et couverte d'un rideau; à l'un des côtés tient un soufflet d'orgue, et à chaque réponse l'inventeur est obligé de passer la main sous le rideau pour en faire jouer les différents ressorts et les différents clapets, suivant les mots que la machine doit articuler. Lorsqu'il l'aura portée au degré de perfection dont il la croit susceptible, il se propose de lui donner pour revêtement extérieur la figure d'un enfant de cinq à six ans, les

sons qu'elle produit étant fort analogues à la voix de cet âge. M. de Kempelen lui-même ne regarde cette machine que comme une ébauche, et il est bien loin de la croire ou de l'annoncer comme achevée. M. l'abbé M*** (nous ignorons quelles raisons l'obligent à garder encore l'anonyme[1]) est parvenu à construire aussi quelques têtes parlantes qui prononcent des phrases entières composées de plusieurs mots; mais leur prononciation n'est pas à beaucoup près aussi nette, aussi distincte, que celle de la machine de M. de Kempelen.

Il y a longtemps que le célèbre Euler avait annoncé l'importance et la possibilité d'une semblable machine : « La construction, dit-il dans ses excellentes Lettres à la princesse Amélie de Prusse[2], la construction d'une machine propre à exprimer tous les sons de nos paroles avec toutes les articulations serait sans doute une découverte bien importante. Si l'on réussissait à l'exécuter, et qu'on fût en état de lui faire prononcer toutes les paroles par le moyen de certaines touches, comme d'un orgue ou d'un clavecin, tout le monde serait surpris avec raison d'entendre prononcer à une machine des discours entiers ou des sermons, qu'il serait possible d'acompagner avec la meilleure grâce. Les prédicateurs et les orateurs dont la voix n'est pas assez forte et agréable pourraient jouer leurs sermons et leurs discours sur cette machine, comme des organistes des pièces de musique. La chose ne me paraît pas impossible. »

— *Le Bienfait rendu ou le Négociant*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Dampierre, munitionnaire du roi, représentée pour la première fois en 1763[3], vient d'être remise au Théâtre-Français le jeudi 21 août. Cette pièce faible d'intrigue, de caractère et de comique, a du moins le mérite de renfermer une excellente morale et d'être écrite d'un style simple et naturel. L'auteur y peint avec assez d'énergie le contraste de l'insolence d'une noblesse oisive et fastueuse avec la dignité des travaux d'une industrie utile à l'État; mais l'auteur serait arrivé plus sûrement à son but, si, loin de livrer presque sans distinction tous les personnages nobles introduits dans la pièce au même reproche, il eût choisi, dans le nombre même de ces person-

1. L'abbé Micol. Meister le nomme dans un des articles du mois suivant.
2. *Lettre à une princesse d'Allemagne*, Pétersbourg, 1763-77, 3 vol. in-8°.
3. Voir tome V, p. 277 et 305.

nages, le modèle d'un caractère propre à faire respecter les droits et les avantages d'une naissance illustre. Le rôle de la mère d'Angélique, de la comtesse de Bruyancourt, est d'une bassesse si ordinaire que ce n'est pas sans peine qu'on l'a supporté au théâtre. Avec tous ses défauts, si la pièce avait été donnée dans le moment de la banqueroute de M. le prince de Guéménée, il y a lieu de croire que la vivacité avec laquelle on eût saisi toutes les allusions à ce désastreux événement aurait suffi pour faire le succès de cette reprise; mais à Paris, quel est le bien, quel est le mal dont on se souvienne vivement plus d'un mois ou deux?

— *La Sorcière par hasard*, opéra-comique en deux actes et en vers, a été représenté pour la première fois sur le Théâtre-Italien, le mercredi 3. Les paroles et la musique sont du même auteur, de M. Framery, à qui nous devons la traduction de *la Colonie*, de *l'Olympiade*, etc. On a remarqué quelque rapport entre le fond de cet opéra et celui de *la Fausse Magie*, mais pour se justifier aux yeux de la postérité l'auteur n'a pas manqué de faire consigner dans tous les journaux que *la Sorcière*, faite en 1767, fut jouée en 1768 dans la société de Mme la duchesse de Villeroy, tandis que *la Fausse Magie* n'a été donnée qu'en 1775. On peut se rencontrer dans le choix d'un sujet heureux; pourquoi ne se rencontrerait-on pas également dans celui d'un sujet qui ne l'est pas?

Une jeune dame, c'est l'héroïne de M. Framery, s'est retirée dans son château pour se livrer à son goût pour les sciences. On a vu dans son cabinet des sphères, des cartes, des instruments de physique et de mathématiques; il n'en a pas fallu davantage pour lui donner une réputation de sorcière. Deux amants du village viennent la consulter l'un après l'autre sur le succès de leurs amours et le moyen d'échapper aux persécutions d'un tuteur. La dame veut bien s'amuser quelque temps de leur crédulité; elle fait cacher le jeune homme dans son cabinet, et le montre ensuite à la petite fille, qui croit voir l'image de son amant par l'effet d'une puissance magique, ce qui produit une situation assez ingénieuse à laquelle il ne manque pour faire de l'effet qu'un dialogue plus vrai, plus animé, et surtout une musique plus originale et plus touchante. Le tuteur vient aussi la supplier de s'intéresser au projet qu'il a d'épouser sa pupille; c'est l'esprit fort du canton, et il tremble en disant qu'il n'a pas

peur. On déploie devant lui tout l'appareil de la magie, on l'oblige à se renfermer comme les deux autres, et l'on éteint toutes les lumières; à un signal convenu, les trois personnages reparaissent tout à coup sur le théâtre. Le tuteur se croit entouré de tous les démons, de tous les gnomes du monde; pour sortir d'embarras, il consent à tout ce que la magicienne exige de lui, et la pièce est terminée par un vaudeville dont voici le dernier couplet :

Oui, faire des heureux
Voilà ma seule magie;
C'est le secret dont je me glorifie,
Et je m'en sers tant que je peux.

Le parterre en a fait une application assez naturelle à l'actrice chargée du rôle, Mlle Colombe. Trompée par les applaudissements qu'on lui prodiguait, elle a eu la complaisance de le répéter avec une vivacité d'expression qui a renouvelé la joie et les *ha! ha!* de l'assemblée.

Quoique toute la musique de cet opéra soit attribuée au même auteur, elle se distingue par une si grande bigarrure de tons et de style qu'il est difficile de ne pas y reconnaître la manière de plus d'un compositeur; on ne s'en plaindrait guère si le choix des morceaux eût été fait avec plus de goût, ou leur application plus heureuse.

— *Portefeuille de Mme Gourdan, dite la comtesse, pour servir à l'histoire des mœurs du siècle et principalement de celles de Paris. Seule édition exacte;* avec cette épigraphe : *O tempora! o mores.* A Spa.

La plus folle de toutes les lettres de cet insipide recueil est celle de M. l'abbé de L***, et c'est la seule qu'on puisse se permettre de citer. « Comment, je ne pourrai pas faire un pas dans Paris que je ne sois trompé! C'est pour la septième fois que je suis pincé, mais plus sérieusement que jamais, car celle-ci est en deux manières. Vous mériteriez que je vous fisse mettre à l'hôpital pour vous apprendre à surveiller plus scrupuleusement vos boudoirs et vos filles d'amour. Vous êtes heureuse qu'on ne veuille pas se compromettre, car tous les jours il y aurait des plaintes sur votre compte à la police. Bref, cela ne guérit pas mon mal; c'est dans votre boudoir à dix louis que j'ai eu le malheur de trouver un petit pot de pommade que la petite friponne

m'a dit être pour les lèvres. J'avais les lèvres gercées, et, sans penser plus loin que cela, j'en ai mis dessus, en sortant de chez vous, pour qu'elle opère plus efficacement pendant la nuit; à mon grand étonnement, aujourd'hui j'ai la bouche toute retirée et perdue, enfin j'ai une figure à faire peur, et, par surcroît de peine, je ne puis rien prendre par là. Faisant usage chez vous de cette pommade, vous savez sûrement le remède qu'il faut faire quand on en a usé avec profusion. Je n'ose voir aucun médecin, qui, me faisant un monstre de ma maladie, en rirait intérieurement. Vite au secours de ma bouche! Vous voyez que je ne peux point dire de messe; et guérissant de cet accident, je ne vous ferai pas un procès pour l'autre. »

— On ne peut pas se dispenser de dire un mot du procès de M. Radix de Sainte-Foy. Peu d'affaires publiques inspirent autant d'intérêt qu'on en a pris à celle-ci, et *cela n'est pas étonnant*, comme dit mon ami Martin, qui ressemble beaucoup au philosophe Martin de *Candide :* « Sainte-Foy fut longtemps un des premiers voluptueux de France, et c'est ce qui s'appelle être constitué en dignité. » Le long Mémoire sur lequel M. Radix de Sainte-Foy s'était flatté de se voir déchargé de toute accusation, sans courir le risque, ou du moins sans avoir le désagrément toujours assez fâcheux d'être obligé de venir purger lui-même son décret de prise de corps; ce Mémoire, dis-je, avait paru généralement assez spécieux[1]. La manière dont il y discute l'article le plus essentiel des accusations intentées contre lui, relativement à l'acquisition du terrain de la Pépinière, semblait obtenir un grand poids de la déclaration formelle de M. le comte d'Artois, signée au camp de Gibraltar, par laquelle ce prince reconnaît en termes exprès qu'il ne s'est rien fait dans cette affaire que de son aveu; mais le sieur Le Bel, l'adversaire de

1. Ce *Mémoire pour le sieur de Sainte-Foy, ancien surintendant de M. le comte d'Artois, contre M. le procureur général*, est attribué à Tronçon-Ducoudray par les *Mémoires secrets*, à la date du 6 juin 1783. Radix de Sainte-Foy était accusé de gestion frauduleuse. A la tête du factum est un petit avertissement dans lequel l'avocat se défend d'exposer aux yeux du public l'intérieur de l'administration du prince, quoique Son Altesse Royale ne soit pas partie dans ce procès, puisque le sieur de Sainte-Foy n'a pour accusateur que le procureur général. Mais cette espèce de révélation étant malheureusement une suite naturelle de l'affaire, il a été indispensable de ne la pas passer sous silence. Il promet seulement de se renfermer dans les égards de la circonspection et du respect dû au frère du roi. (T.)

M. de Sainte-Foy, ne s'est point laissé intimider par une signature aussi imposante. Pour donner une idée de la violence avec laquelle il continue de poursuivre son ennemi, malgré l'égide dont celui-ci avait osé se couvrir, nous ne citerons que l'apologue historique qui forme le terrible préambule de sa réponse.

« Jean Betisac fut trouvé coupable d'avoir amassé des biens considérables par des moyens iniques. Il s'excusa sur les ordres qu'il avait reçus du duc de Berri, son maître ; mais ses richesses déposaient contre lui. Lorsque les juges lui demandèrent comment il avait amassé de si grands biens, il répondit : « Messieurs, monseigneur de Berri veut que ses gens deviennent riches... » Ces moyens de défense n'étaient pas victorieux; aussi le duc de Berri fit-il l'impossible pour le soustraire à la justice. Il envoya au conseil du roi les sires de Nantouillet et Pierre Mespin, chevaliers, munis de lettres de ce prince, par lesquelles il avouait Betisac de tout ce qu'il avait fait pendant son administration. La procédure faite, elle fut rapportée au roi, déjà prévenu par le public contre Betisac; le monarque Charles VI s'écria : « C'est un mauvais homme, il est hérétique et larron; nous voulons qu'il soit pendu; ni ja pour cet oncle de Berri, il n'en sera excusé ni départi. »

Le parlement a cru devoir donner dans cette circonstance une nouvelle preuve de cette justice inflexible qui ne fait aucune acception ni du rang, ni de la personne, ni de toute autre considération étrangère à la sévérité des lois; il n'a pas été fâché non plus de conserver le droit de veiller avec plus ou moins de discrétion sur les finances d'un grand prince, dont on avait bien voulu lui confier le soin d'examiner le régime. En conséquence, M. de Sainte-Foy est resté sous le poids de son premier jugement, son décret de prise de corps confirmé, et ses biens annotés; mais, en homme sage, il y avait pourvu, et n'en vivra pas moins agréablement à Londres. Sur dix-neuf juges, onze voulaient le condamner au blâme. Le sieur Le Bel a été mis hors de cour. A l'exception du sieur Nogaret, trésorier du prince, toutes les autres personnes impliquées dans le procès sont demeurées sous la main de la justice, et l'on continuera d'informer sur les désordres commis dans l'administration des finances de M. le comte d'Artois.

— Nous sommes sur le point de perdre MM. d'Alembert et

Diderot[1] : le premier, d'un marasme joint à une maladie de vessie ; le second, d'une hydropisie. Il est bien singulier que deux hommes qui ont donné ensemble le ton à leur siècle, qui ont élevé ensemble l'édifice d'un ouvrage qui leur assure l'immortalité, semblent se réunir encore pour descendre dans le tombeau. M. le marquis de Condorcet, qui rend à M. d'Alembert les devoirs qu'un père pourrait attendre d'un fils, est secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et dans ce moment directeur de l'Académie française ; M. d'Alembert, en le chargeant de ses dernières dispositions (il le fait son légataire universel), lui dit en riant, malgré ses douleurs : « Mon ami, vous ferez mon Éloge dans les deux Académies ; vous n'avez pas de temps à perdre pour cette double besogne. »

On recueille avec un intérêt mêlé de respect les dernières paroles d'un philosophe mourant : elles deviennent plus sérieuses encore quand elles nous peignent la tranquillité de son âme dans ces derniers instants. Nous avons cru devoir les transcrire.

— M. Montgolfier vient de réaliser le projet qu'il avait formé et annoncé de s'élever dans l'air à l'aide de sa machine aérostatique. Celle qu'il a construite à cet effet a soixante pieds de hauteur sur quarante de largeur ; elle ne diffère des autres que par le cône qui la termine, qui, étant plus large et plus arrondi, résiste davantage à l'action de l'agent qu'il emploie. Il a adapté à sa base une galerie tournante en osier, sur laquelle lui, M. Pilâtre des Rosiers, M. le chevalier d'Arlande ont été enlevés à trente pieds de hauteur ; ils sont retombés d'une manière si douce et si lente qu'ils n'ont presque pas senti le moment où la machine a posé à terre. Elle n'était attachée ni guidée par aucun cordage ; on avait eu seulement la précaution de ne la remplir qu'en proportion de la hauteur à laquelle on voulait l'enlever, et du temps qu'on voulait qu'elle restât en l'air. Sept à huit amateurs, M. le duc de Chartres et le comte Dillon, ont été seuls admis à cette première expérience. Le prince a demandé qu'on la répétât, et voulait absolument s'embarquer avec le comte Dillon ; mais M. Montgolfier a osé ne le permettre qu'à ce dernier, qui a été enlevé à vingt pieds seulement et est redescendu le plus tranquillement du monde.

1. Diderot ne mourut que le 30 juillet suivant ; mais d'Alembert succomba le 29 octobre 1783. (T.)

L'heureux auteur de l'emploi de l'agent le plus simple, dont l'application produit l'effet le plus étonnant et pour l'imagination et pour la raison, qui répugnait à la possibilité de s'élever dans l'air, a encore la gloire d'être le premier qui l'ait essayé. Il compte répéter cette expérience en emplissant chaque fois davantage cette machine pour l'élever graduellement à des hauteurs plus considérables. Il va lui adapter une espèce de plate-forme en fer sur laquelle on pourra brûler de la paille, seul agent qu'il emploie, dont l'effet est de raréfier l'air atmosphérique contenu dans cette machine, et qui suffit pour l'élever et la soutenir autant de temps que l'on pourra alimenter ce feu. Il ne reste plus qu'à trouver les moyens de diriger sa marche; en attendant, les physiciens peuvent s'en servir pour connaître et peser l'air atmosphérique à diverses hauteurs, et cela seul est déjà une réponse péremptoire à la question : *A quoi bon ?*

Une députation des souscripteurs pour l'expérience qui a été faite au Champ-de-Mars, et qui en avaient ouvert une nouvelle d'un écu pour faire frapper une médaille d'or à l'honneur de MM. Montgolfier, que la reine, Monsieur, Madame, M. et Mme la comtesse d'Artois, ont doublement honorée en s'y faisant inscrire seulement pour l'écu donné par les autres souscripteurs, s'est transportée dans un jardin où est la machine, et là, au pied de l'échafaud sur lequel elle est étendue, a remis à son inventeur cette médaille, qui représente d'un côté les têtes des deux frères Montgolfier, avec cette inscription au bas : *L'air rendu navigable*, 1783; et de l'autre côté, le Champ-de-Mars, l'École Militaire dans le fond, et au-dessus d'un nuage, qui se résout en pluie, le globe aérostatique s'élevant majestueusement dans l'air. Une foule de peuple borde la scène. Au bas est écrit : *Expérience du globe aérostatique inventé par MM. Montgolfier, exécutée à Paris, au Champ-de-Mars, par une souscription sous la direction de M. Faujas de Saint-Fond.*

OCTOBRE[1].

*On ne devait pas s'attendre, après les ordres qui avaient arrêté et défendu si sévèrement la représentation du *Mariage de Figaro,* qu'il fût possible de voir un jour cet ouvrage sur le Théâtre-Français; l'auteur seul n'en a pas désespéré, et il y a lieu de penser aujourd'hui qu'il a eu raison. On a fait naître à M. le comte de Vaudreuil le désir de voir jouer, à sa campagne de Gennevilliers, les fameuses *Noces;* il l'a proposé à l'auteur, qui lui a représenté que les défenses de laisser jouer un ouvrage si *innocent* avaient élevé contre sa comédie un soupçon d'immoralité qui ne lui permettait d'en souffrir la représentation, quelque part que ce pût être, que lorsque l'approbation d'un censeur l'aurait lavée de cette tache. On a choisi pour censeur M. Gaillard, de l'Académie française; la pièce approuvée, grâce à quelques changements, a été jouée chez M. de Vaudreuil. Outre les corrections et les adoucissements exigés par M. Gaillard, on en a proposé de plus considérables encore, à la faveur desquels on assure que le public jouira bientôt de cette comédie; mais ce qui en avait fait arrêter la représentation n'était pas malheureusement la partie la moins piquante de l'ouvrage.

— *La cour est à Fontainebleau depuis le 9 de ce mois; le nombre des nouveautés que l'on se propose de donner pendant

1. Pendant les mois d'octobre et de novembre 1783, Meister fut absent de Paris « pour de tristes devoirs », comme il nous l'apprend en reproduisant une lettre de Mme Necker (décembre). Un passage de cette lettre laisse entendre qu'il avait accompagné en province Mme de Vermenoux, chez qui il demeurait, rue Neuve-du-Luxembourg. Mme de Vermenoux, Vaudoise comme Mme Necker, avait été l'hôtesse de celle-ci jusqu'au moment de son mariage.

Par qui Meister se fit-il remplacer pendant cette absence ? Aucune note du manuscrit ne nous l'apprend, et la rédaction n'offre point de différences assez sensibles pour qu'on puisse se prononcer avec quelque certitude; mais il a pris la peine de marquer d'un astérisque ces articles d'emprunt, et nous avons ponctuellement rétabli cette distinction; toutefois les deux grandes études sur d'Alembert et sur Mme d'Épinay, et un certain nombre de comptes-rendus, ne portent point de marque : Meister les avait sans doute rédigés avant son départ, ou les envoya à ses suppléants; on verra d'ailleurs au mois de décembre que Marmontel et Mme Necker le tenaient au courant des nouveautés.

ce voyage le rendront un des plus brillants qu'on ait vus depuis longtemps.

Nous nous bornerons à avoir l'honneur de vous rendre compte du succès de ces divers ouvrages sur le théâtre de la cour, et nous n'en ferons l'analyse que lorsque le public les aura jugés sur le théâtre de la capitale. Paris se plaît souvent à réformer les jugements de la cour en matière de goût ; on l'a dit il y'a longtemps : *Fontainebleau est le Châtelet, et le parterre de Paris est le parlement qui casse souvent ses sentences.* L'embarras et le peu d'ensemble qui règnent en général dans une première représentation, les acteurs surchargés de rôles dans ces voyages, peu sûrs de leur mémoire et intimidés par l'assemblée imposante devant laquelle ils jouent, tout invite à ne jamais juger ces nouveautés d'après les représentations de la cour.

On a donné le 12 de ce mois *les Deux Soupers*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Fallet, connu d'une manière assez avantageuse par la tragédie de *Tibère*[1], dont nous avons rendu compte dans le temps ; la musique est de M. le chevalier Dalayrac, auteur de *l'Éclipse* et du *Corsaire*. Cet ouvrage a eu un succès plus que douteux, et l'on n'a pas manqué de dire qu'*il n'y avait pas un seul plat de passable dans ces Deux Soupers*. Le poëme a paru mal fait, le style négligé et quelquefois de mauvais goût. La musique est d'une bonne facture ; on y a remarqué quelques intentions heureuses, de l'originalité dans les accompagnements, mais peu de grâce dans le chant.

Le 16, on a donné la première représentation de *Didon*, tragédie-opéra, paroles de M. Marmontel, musique de M. Piccini. Deux compositeurs célèbres, MM. Piccini et Sacchini, vont s'essayer tour à tour et presque successivement sur le théâtre de la cour, le premier dans *Didon*, le second dans *Chimène ou le Cid*. Cette espèce de lutte entre des talents aussi distingués fixe l'attention du public. Les répétitions qu'on a faites à Paris de ces deux ouvrages ont déjà divisé les enthousiastes de la musique italienne, et *Didon* et *Chimène* pourront bien faire naître autant de querelles qu'*Iphigénie* et *Roland*. Les Gluckistes, ne pouvant plus opposer Gluck à Piccini, voudraient bien que Sacchini eût la complaisance d'être leur Gluck, et les vrais amateurs de l'art,

1. Voir précédemment p. 195.

qui ne sont d'aucun parti, souhaiteront ardemment que les Gluckistes ne fassent jamais d'autre choix.

Didon a réussi complètement à la cour. Tout le récitatif du rôle de *Didon* a paru de l'expression la plus vraie et la plus touchante, les airs presque tous dignes de leur auteur, les chœurs bien traités; il y en a deux surtout qui ont produit un grand effet. Les rôles d'Iarbe et d'Énée ont paru plus faibles et dans le poëme et dans la musique. Mlle Saint-Huberty, qui a rempli le rôle de Didon, l'a fait d'une manière supérieure et qui lui a mérité les plus grands applaudissements. En général, on regarde déjà cet opéra comme le meilleur de ceux que M. Piccini a faits en France.

On a donné, le 17, la première représentation du *Droit du seigneur*, opéra-comédie en trois actes, paroles de M. Des Fontaines, connu par *l'Aveugle de Palmyre*, musique de M. Martini, auteur de celle de *l'Amoureux de quinze ans*. Le premier acte de cet ouvrage a fait plaisir; on a reproché au second quelques longueurs; le troisième a paru froid et ennuyeux; mais comme la musique en a été en général trouvée agréable, on pense que ce poëme, réduit à deux actes, pourrait avoir un succès plus ou moins décidé à Paris.

— * *Discours du comte de Lally-Tolendal dans l'interrogatoire qu'il a prêté au parlement de Dijon, en qualité de curateur à la mémoire du comte de Lally son père, le samedi 16 août 1783.* M. de Lally-Tolendal, curateur à la mémoire de son père, dont la cause avait été renvoyée au parlement de Dijon, y a vu confirmer l'arrêt du parlement de Paris, qui condamna le comte de Lally à perdre la tête et ses Mémoires à être brûlés par la main du bourreau. Le discours qu'il a prononcé sur la sellette (forme à laquelle on astreint le défenseur d'un homme condamné) est écrit avec une éloquence rare, que l'on trouve difficilement dans le barreau, et qui fait le plus grand honneur à l'âme et au génie de ce jeune militaire. Nous en transcrirons l'exorde comme un modèle dans ce genre :

« Messieurs, si jamais j'ai eu besoin de votre indulgence, de vos vertus, de votre humanité, c'est surtout aujourd'hui que je les appelle à mon secours. Frappé d'une crainte religieuse en entrant dans ce sanctuaire, saisi par la majesté du lieu, par le respect dû à cette auguste assemblée; le dirai-je, messieurs ? accablé depuis hier d'un deuil public que j'ai particulièrement

ressenti[1], et qui a porté la consternation dans vos âmes comme dans la mienne, mille tourments à la fois viennent encore fondre sur moi dans ce moment. Toutes mes douleurs se renouvellent, toutes mes plaies se rouvrent; cet instant m'en rappelle un autre affreux, déchirant... Je crois voir mon malheureux père, je le vois, messieurs, s'avançant à ce dernier interrogatoire qui a été le commencement de son long supplice; je le vois dépouillé des marques glorieuses qu'il avait achetées par son sang, se soulevant à l'aspect du siége infâme qui lui est réservé, découvrant sa tête blanchie, montrant à ses juges son sein couvert de cicatrices, et demandant *si c'est là la récompense de cinquante ans de service*... Ah! messieurs, si quelque erreur allait m'échapper, si le zèle m'emportait, par justice, par pitié, n'imputez point à crime l'égarement de la douleur et les transports de la nature... Qu'il me soit permis de me réfugier au fond de vos entrailles; là j'ai une sauvegarde, là retentiront les noms sacrés dont j'ai les droits à venger et les devoirs à remplir. S'il était possible que le juge se sentît soulever contre moi, alors, messieurs, que le fils se rappelle son père, que le père songe à ses enfants, et vous me pardonnerez, vous me plaindrez, vous me chérirez peut-être. La justice m'a ravi mon père, je lui en demande un autre; j'en vois un dans chaque magistrat qui m'écoute. Cette idée mêle un peu de douceur à l'amertume qui me dévore; elle me rend un peu de force, et je m'écrie en tendant les bras vers chacun de vous : « Mon père, soutenez-moi dans la défense de celui « que m'avait donné la nature; le vœu de la nature ne peut « être en contradiction avec le vœu de la loi. »

— **Lettre à M. le président*** sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes, et sur l'état de l'opinion publique à Paris, pour servir de suite à la lettre sur le poëme des* Jardins. Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte des prétentions de M. Charles, démonstrateur de physique, à la découverte de M. Montgolfier[2]; pendant que ce dernier s'occupe à perfectionner sa machine et s'enlève à plus de trois cents pieds de hauteur dans l'atmosphère, M. Charles cherche des faiseurs de pamphlets, et dans son état de cause n'a pu trouver que le che-

1. La mort de Mme de Vogué. (Meister.)
2. Voir page 344 et suivantes.

valier de Rivarol. Ce faiseur s'est moins attaché à soutenir les prétentions de son client qu'à diminuer autant qu'il l'a pu la gloire de MM. Montgolfier, et à prêter beaucoup de ridicules à M. Faujas de Saint-Fond, dont le zèle s'est occupé dans le principe à faire répéter l'expérience de MM. Montgolfier par la voie d'une souscription, et à leur faire frapper une médaille. Quoique cette brochure manque essentiellement de vérité dans les faits et quelquefois de goût dans le style, elle est pourtant en général faite avec adresse et écrite avec esprit; elle annonce chez son auteur le talent propre à ce genre d'ouvrage. Il était déjà connu par une *Lettre* sur l'excellent poëme des *Jardins* de M. l'abbé Delille, et plus encore, et à son grand regret, par le prix de vertu que l'Académie française a adjugé cette année à la garde-malade qui a nourri et soigné madame son épouse.

Ce que M. de Rivarol dit, à la fin de cette brochure, sur les *têtes parlantes* de M. l'abbé Micol, est très-intéressant. Cet ingénieux mécanicien leur a adapté deux claviers, l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement; l'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, tous les sons et tous les tons de la langue française, réduits en petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts comme avec la langue. M. de Rivarol observe avec raison qu'une machine aussi ingénieuse peut servir à conserver et à retracer aux siècles futurs l'accent et la prononciation d'une langue vivante, qui tôt ou tard finissent par s'altérer ou se perdre absolument, comme il est arrivé au grec et au latin, que Démosthène et Cicéron ne pourraient entendre lorsque nous voulons les parler.

On a fait contre M. de Rivarol une épigramme bien innocente, en réponse à sa brochure :

> Malgré Damis, on a vu les Quarante,
> Donnant un prix qu'on ne peut partager,
> Cruellement couronner sa servante.
> Que fait ce jeune auteur? Ne pouvant se venger,
> Il écrit : et le choix du sujet qu'il nous vante
> Apprend à ces messieurs comment il faut juger.

— L'Europe savante vient de perdre M. d'Alembert; la phi-

losophie, les sciences et les lettres regretteront longtemps cet homme célèbre. Nous nous bornerons dans cet instant à recueillir quelques circonstances de ses derniers moments, et nous y joindrons l'espèce d'éloge qu'en a fait M. le marquis de Condorcet à l'ouverture de la séance publique de l'Académie des sciences.

M. d'Alembert est mort, le 29 octobre, âgé de près de soixante-six ans, d'un marasme, suite des douleurs occasionnées par la pierre qu'on lui a trouvée dans la vessie; elle était assez considérable, mais non adhérente. Il n'avait jamais voulu permettre qu'on le sondât, déterminé à ne pas souffrir une opération qui seule eût pu le conserver à la vie; il redoutait de s'assurer de la cause de ses souffrances, et le nom seul de lithotome le faisait frémir. On a quelque peine à pardonner au coryphée des philosophes d'avoir montré si peu de fermeté, lorsqu'un pauvre archevêque de quatre-vingts ans lui en avait donné un si bel exemple [1]; mais cette disposition tient moins sans doute au caractère de nos idées qu'à celui de nos sentiments; peut-être même un géomètre a-t-il l'esprit trop juste pour avoir du courage. Des douleurs aussi aiguës que celles qu'il devait souffrir depuis longtemps étaient une source d'impatiences qui pouvait bien les rendre excusables, et ce sont ces douleurs, bien plus que l'approche de sa mort, sur laquelle il ne se faisait point d'illusion, qui avaient excessivement aigri son caractère; il n'a pas cessé cependant un seul jour de voir ses amis. Le curé de sa paroisse s'étant présenté chez lui la veille de sa mort, il lui fit dire par son domestique que l'état où il se trouvait ne lui permettait pas de le voir dans ce moment, mais qu'il le reverrait avec plaisir le lendemain. Il acheva de vivre et de souffrir pendant la nuit. On a présumé avec quelque raison que le philosophe géomètre avait calculé, d'après son affaissement, que ce laps de temps lui suffisait pour s'épargner des formules d'exhortations que le curé devait au ministère qu'il remplissait, et que le caractère du malade ne pouvait lui rendre que fort fatigantes et plus sûrement encore très-inutiles. M. d'Alembert a été porté dans le cimetière de sa paroisse sans

1. M. Christophe de Beaumont, taillé très-heureusement à quatre-vingts ans passés. (MEISTER.)

cortége et sans bruit. Ses amis ont tenté vainement plusieurs démarches auprès de M. l'archevêque pour obtenir qu'il fût enterré dans l'église comme l'est tout citoyen aisé qui veut bien payer cette imbécile distinction; M. l'archevêque l'a refusé constamment; mais au moins a-t-il eu le bon esprit de ne pas donner le scandale, plus préjudiciable à la religion qu'humiliant pour la philosophie, de défendre, ainsi que son prédécesseur le fit à l'égard de M. de Voltaire, l'inhumation en terre sainte d'un catholique qui n'a fait aucun acte d'un culte différent, et que, malgré la perversité de ses opinions, le mouvement de contrition le plus intérieur, le plus secret, et fait au moment où il s'éteint, porte nécessairement en paradis, à la droite du fils de Dieu. Peut-être M. l'archevêque a-t-il cru devoir à ce principe très-orthodoxe un coin dans le cimetière à M. d'Alembert; mais peut-être aussi s'est-il cru obligé en même temps de lui refuser une tombe dans l'église, vu la publicité persévérante de ses opinions, crainte que cette faveur si commune ne fût regardée comme une tolérance dangereuse, et que la pierre ou le marbre sur lequel on eût pu transmettre son nom à nos neveux n'en parût consacrer en quelque manière le souvenir. Les bons esprits ont trouvé de la sagesse dans cette conduite; mais ce *mezzo termine* a mécontenté également les dévots et les philosophes. Il est assez étrange que ces derniers trouvent tant de plaisir à être dans l'église après leur mort, et tant de gloire à n'y être pas de leur vivant.

M. d'Alembert a laissé et dû laisser peu de fortune; il jouissait de 14,000 livres de rentes en pensions. Il n'aurait eu qu'à le désirer pour en avoir davantage; mais ses besoins ont toujours été la mesure de son ambition. Il a nommé M. le marquis de Condorcet son légataire universel; il a légué 6,000 livres à un de ses domestiques, et 4,000 à l'autre; il charge son légataire de leur en donner davantage si le produit de la succession le permet. On craint beaucoup que le marquis de Condorcet ne prenne dans sa bourse pour remplir cette partie du testament, les meubles, livres et papiers du testateur n'équivalant pas à ces deux legs !!! Il a nommé M. Remy, maître des comptes, son ami de collège, et M. Watelet ses exécuteurs testamentaires; il leur lègue, ainsi qu'à quelques autres amis, des porcelaines, des tableaux et des gravures. On a trouvé singulier que son testa-

ment commençât par ces mots : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*; formule qui n'est point de rigueur dans cet acte, et qui, de la part d'un philosophe, a presque l'air d'une mauvaise plaisanterie.

DISCOURS DE M. LE MARQUIS DE CONDORCET

A L'OUVERTURE DE LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

« Le court espace de notre séparation a été pour les sciences une époque tristement mémorable, et jamais de si grandes pertes ne se sont succédé avec une rapidité si funeste.

« La mort nous a ravi M. d'Alembert, lorsque son génie, encore dans sa force, promettait à l'Europe savante de nouvelles lumières. Géomètre sublime, c'est à lui que notre siècle doit l'honneur d'avoir ajouté un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle dernier, et de nouvelles branches de la science du mouvement aux théories qu'avait créées le génie de Galilée, d'Huygens et de Newton.

« Philosophe sage et profond, il a laissé dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* un monument pour lequel il n'avait point eu de modèle.

« Écrivain tantôt noble, énergique et rapide, tantôt ingénieux et piquant, suivant les sujets qu'il a traités, mais toujours précis, clair, plein d'idées, ses ouvrages instruisent la jeunesse, et occupent d'une manière utile les loisirs de l'homme éclairé.

« La franchise, l'amour de la vérité, le zèle pour le progrès des sciences et pour la défense des droits des hommes formaient le fonds de son caractère. Une probité scrupuleuse, une bienfaisance éclairée, un désintéressement noble et sans faste, furent ses principales vertus.

« Les jeunes gens qui annonçaient des talents pour les sciences et pour les lettres trouvaient en lui un appui, un guide, un modèle.

« Ami tendre et courageux, les pleurs de l'amitié ont coulé sur sa tombe au milieu des regrets des Académies de la France et de l'Europe. Il eut des ennemis, pour que rien ne manquât à sa gloire, et l'on doit compter, parmi les honneurs qu'il a reçus, l'acharnement avec lequel il a été poursuivi, pendant sa vie et

après sa mort, par ces hommes dont la haine se plaît à choisir pour ses victimes le génie et la vertu.

« Honoré par lui, dès ma jeunesse, d'une tendresse vraiment paternelle, personne, dans la perte commune, n'a plus à regretter que moi. Son génie vivra éternellement dans ses ouvrages; il continuera longtemps d'instruire les hommes; il reste tout entier pour les sciences et pour sa gloire; l'amitié seule a tout perdu.

« Sa mort avait été précédée de quelques semaines seulement par celle de M. Euler[1]; génie puissant et inépuisable, qui, dans sa longue carrière, a parcouru toutes les parties des sciences mathématiques et a reculé les bornes de toutes. Toujours original et profond, mais toujours élégant et clair, il a publié plus de quatre cents ouvrages, et il n'en est pas un seul qui ne renferme une vérité nouvelle, une découverte utile ou brillante. Privé de la vue, son activité, sa fécondité même, n'en avaient point été ralenties; la force singulière de son intelligence répara sans effort cette perte, qui pour tout autre eût été irréparable, et la nature semblait l'avoir formé pour être à la fois un grand homme et un phénomène extraordinaire, pour étonner le monde autant que pour l'éclairer. »

— **La Caravane du Caire*, opéra en trois actes, représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la cour le 30 octobre, est le seul ouvrage, après *Didon*, qui ait eu un succès décidé. Les paroles sont de M. Morel, auteur du poëme d'*Alexandre dans l'Inde*, et la musique de notre charmant Grétry. Dans le premier acte, une caravane attaquée par les Arabes est défendue par un officier français qui s'y trouve captif avec sa femme; le danger lui a fait mettre les armes à la main, et sa liberté lui a été promise à ce prix par le chef de la caravane. Cet acte est d'un genre neuf et piquant, c'est un vrai tableau dans le genre de Le Prince. Le second présente l'intérieur d'un sérail, la foire du bazar et la vente des esclaves; il n'a pas eu le même succès. Le troisième est terminé par un dénoûment plein d'intérêt et de mouvement. On a critiqué le plan du poëme : on lui a reproché que l'intérêt de l'action était trop suspendu, presque nul au second acte; le style en a paru en général plus que négligé, quelquefois

1. Euler, né le 15 avril 1707, mourut le 7 septembre 1783.

même d'un mauvais ton; mais tout l'enthousiasme qu'avait inspiré l'opéra de *Didon* n'a pas empêché qu'on ait trouvé dans la musique de celui-ci beaucoup de fraîcheur, de grâce et de sensibilité: elle ajoute encore à la réputation de l'auteur, à qui nous devons l'introduction de ce genre d'opéra-comédie sur notre scène lyrique. La pompe et la magnificence du spectacle n'ont rien laissé à désirer; il était digne du théâtre sur lequel on l'a représenté.

— *On a donné le 31, sur le même théâtre, la première représentation des *Quatre Coins*, opéra-comique en vaudevilles de MM. de Piis et Barré. Cette bagatelle a fort déplu, on n'y a pas remarqué une seule situation piquante, pas même un couplet, pas même un calembour qui mérite d'être cité. L'Amour amené à la fin du spectacle à cheval sur un ballon aérostatique n'a paru qu'un lazzi ridicule.

— * Les Comédiens italiens ont donné, le 24 octobre, à Paris, la première représentation des *Deux Portraits*, pièce en un acte et en vers libres, de M. Desforges, auteur de *Tom Jones à Londres*. Cet ouvrage, dont le sujet est pris d'un conte de M. de La Dixmerie, a été le premier essai de l'auteur dans la carrière dramatique; M. Desforges le composa, très-jeune, pour une société particulière, et ne l'a fait représenter, comme c'est l'usage, que pour céder aux instances de ses amis. Cette bagatelle est écrite avec assez d'esprit et de grâce. L'intrigue ressemble un peu à celle des *Fausses Infidélités;* on peut lui reprocher encore la faiblesse du motif qui donne de la jalousie à Clairfons, et lui fait déchirer si brusquement le billet que lui écrivait sa maîtresse; mais tout cela est racheté par un ton de gaieté et quelques saillies heureuses répandues dans les rôles de Thélis et d'Émilie. Cette pièce a été reçue avec toute l'indulgence qu'elle nous a paru mériter.

— * *Le Comte d'Olbourg*, drame en cinq actes et en prose, a été représenté pour la première fois sur ce même théâtre le 31 octobre. Cette pièce, à quelques retranchements près, n'est qu'une traduction du *Ministre d'État*, qui se trouve dans le quatrième volume du *Théâtre allemand*. Quelques traits épars dans un dialogue languissant n'ont pas empêché que ce drame, dont l'action, essentiellement froide, est toujours ou trop lente ou trop précipitée, n'ait été mal accueilli à la première représentation, et ne soit absolument tombé à la seconde.

— Le Salon de 1781 a été un des derniers efforts de la plume de M. Diderot; sa santé, dérangée depuis cette époque, ne lui a presque plus permis aucune espèce de travail, et nos regrets sur une perte que nous avons si peu d'espoir de réparer jamais sont le premier sentiment qui nous occupe en commençant cet article; il ne sera que le précis de ce que nous avons trouvé de plus raisonnable dans les différentes critiques auxquelles l'exposition des tableaux de cette année a donné lieu.

Peu de Salons peut-être ont présenté au premier coup d'œil un aspect plus imposant, non-seulement par le nombre des ouvrages, le choix des sujets, la dignité du genre, la concurrence intéressante de plusieurs jeunes artistes d'un mérite distingué, mais encore par la disposition très-heureuse qui en avait réglé l'arrangement, disposition qui n'est pas indifférente à l'effet de cette première impression. Cela est si vrai, que la réputation de ce Salon, assez brillante d'abord, n'a pas cessé de déchoir.

Le premier tableau du catalogue n'est pas sans doute un de ceux qui méritent moins d'être justement appréciés; il est de M. Vien, ordonné pour le roi; c'est *Priam partant pour supplier Achille de lui rendre le corps de son fils Hector*. « Ce roi est représenté au moment où il se dispose à monter sur son char. Pâris tient les rênes des chevaux, tandis que ses frères s'empressent de charger sur d'autres chars les vases et les tapis que ce roi destine en présent au vainqueur de son fils. Andromaque, accablée de douleur, s'appuie sur l'épaule de Priam, et Hécube, suivie de ses femmes et tenant une coupe d'or, semble exciter son époux à faire des libations pour obtenir des dieux un heureux succès. L'aigle qui plane dans le ciel annonce que ses vœux seront exaucés. »

La composition de ce tableau a paru sage, le dessin pur, l'expression froide. La tête de Priam est belle, mais elle a plutôt le caractère patriarcal qu'elle n'a le caractère grec. Celle d'Hécube est plus belle et plus touchante, mais peut-être un peu trop jaune. Ce n'est point là Pâris, sa draperie est mesquine, et rien ne distingue ses traits de la nature la plus commune. Toutes les figures semblent rangées sur le même plan, comme dans un bas-relief. L'architecture du fond ne manque ni d'élégance ni de noblesse, mais la couleur en est trop grise. En général, il s'en faut bien que la couleur de ce tableau soit aussi brillante que

celle du dernier tableau d'Hélène; on la trouve encore harmonieuse, mais un peu monotone et d'un brun rougeâtre qui n'est ni vrai ni agréable à l'œil. Les amis de M. Vien prétendent qu'on ne ferait pas le même reproche à ce tableau s'il était vu dans un jour plus reculé. L'auteur de la *Loterie pittoresque*[1] propose à l'artiste un sujet plus riche d'expression, ce serait le retour de Priam à Troie avec le corps d'Hector. Quel mélange de joie et de douleur à réunir dans les figures d'Hécube et d'Andromaque!... Mais sont-ce là des sujets qu'il convient de proposer au talent de M. Vien?

Les Deux Veuves d'un Indien, par M. de La Grenée l'aîné (pour le roi). Le sujet est expliqué très-heureusement dans le catalogue; sans ce secours, il eût été assez difficile de le deviner; c'est un trait tiré de l'histoire d'Eumène, un des successeurs d'Alexandre. « Après une bataille gagnée par ce prince contre Antigone, il se trouva parmi les corps morts celui d'un officier indien qui avait amené ses deux femmes. Toutes deux voulaient être brûlées avec lui. La première faisait valoir son droit d'ancienneté; la seconde répondait que la loi même donnait l'exclusion à sa rivale, qui était actuellement enceinte. On jugea en faveur de celle-ci. La première se retira baignée de larmes, déchirant ses habits et s'arrachant les cheveux. L'autre, au contraire, parée de ses plus riches ornements, s'avança avec gravité vers le lieu de la cérémonie, où, placée sur le bûcher par les mains de son propre frère à côté de son mari, elle expira au milieu des acclamations et des regrets de tous les spectateurs. Le peintre a saisi le moment où elle monte sur le bûcher. »

On ne peut rien ajouter à ce qu'en dit M. Renou, l'auteur des critiques insérées dans le *Journal de Paris*. « L'ordonnance en est assez riche, l'effet piquant et harmonieux. Cependant, quoique ce tableau me paraisse d'une touche plus ferme et d'un effet plus soutenu que les autres grands tableaux de ce maître[2], j'ai cru y remarquer un ton noir qu'il est impossible de prendre pour de la vigueur; mais une remarque plus importante encore, c'est le peu d'effet qu'il produit. L'artiste semble s'être plus

1. *Loterie pittoresque pour le Salon de* 1783. A Amsterdam, 1783, in-8°, 26 p. MM. de Montaiglon et Guiffrey ne font pas connaître le nom de l'auteur.

2. L'artiste semble avoir gagné pour la couleur dans cette terre classique des arts, l'Italie, où il est actuellement directeur de l'École française. (MEISTER.)

occupé de la forme pittoresque que du fonds de son sujet. Je conviens qu'il peut être avantageux d'attirer le spectateur par le sens de la vue; mais, ce sens satisfait, il faut intéresser l'âme, et l'on n'y parvient que par l'expression. M. de La Grenée ne peut pas ignorer que l'expression est la partie la plus essentielle dans un tableau d'histoire. »

Zéphire et Flore, ou le Printemps, par M. Van Loo, tableau de tapisserie (pour le roi). On trouve justement dans cette vaste composition, qui n'a pas moins de 10 pieds de haut sur 10 pieds de large, de quoi faire un assez joli éventail, des couleurs vives et tranchantes, des groupes maniérés, mais pourtant avec assez de grâce, un ton fade, mais pourtant avec une sorte de fraîcheur... Qu'est devenue la gloire d'un nom respecté si longtemps?...

Le Zèle de Mathatias tuant un Juif qui sacrifiait aux idoles, par M. Lépicié (pour le roi). C'est un sujet tiré du premier livre des *Machabées*. On a déjà renvoyé plus d'une fois le talent de M. Lépicié aux petites scènes familières et même triviales; ce tableau ne nous fera pas changer d'opinion. Toutes les figures en sont isolées et surtout la figure principale. Il y a une sorte de correction dans le dessin, mais l'ensemble est sans effet, d'une touche égale et d'un coloris faux tirant sur le jaune; les draperies sont sans masses, les plis maniérés et petits. Ce qui lui manque plus essentiellement encore, c'est ce caractère de noblesse, le seul qui puisse convenir au style de l'histoire, et M. Lépicié ne paraît pas même en avoir le sentiment. Son *Déjeuner des élèves*, le *Vieillard voyageur*, l'*Enfant qui se réjouit de voir pirouetter le sabot que son fouet a frappé*, tous ces petits tableaux, quoique d'une touche fort négligée et d'un médiocre effet, méritent plus d'éloges. On y voit du moins des vérités bien saisies, des détails piquants, l'esprit et le naturel dont ce genre est susceptible.

Virginius prêt à poignarder sa fille, par M. Brenet (pour le roi). On peut trouver dans ce tableau un mérite de pratique, une connaissance de l'art assez profonde, des masses bien disposées, mais ce n'est assurément pas un beau tableau. Si l'idée de Virginie, qui va au-devant du coup que son père veut lui porter, a paru heureuse, la figure de cette jeune vierge est loin de l'être. Virginius a plutôt l'air d'un satyre en fureur que d'un

père infortuné immolant lui-même une fille chérie pour sauver son honneur et la liberté son pays. La main droite de cette fille est placée si ingénieusement à côté de la tête de son père, qu'elle ne ressemble pas mal à une oreille d'âne. On ne sait où prendre ni le scélérat décemvir, ni le lâche exécuteur de ses violences. Au caractère ignoble de tous les accessoires, à l'attitude et aux grimaces des principaux personnages, on serait fort tenté de croire que c'est là une de ces scènes tragiques qui ne se passent que trop souvent sous les yeux de la populace.

Le tableau de M. Brenet représentant la *Courtoisie du chevalier Bayard* est d'une composition plus simple et plus naturelle; les costumes y sont très-bien observés, le ton en est doux et convenable au sujet.

Herminie sous les armes de Clorinde, par M. Durameau (pour le roi). Il n'y a point eu cette année de tableau au Salon qui ait excité une sensation plus vive et plus universelle. Cette réunion de suffrages lui a donné une grande célébrité. Tous les spectateurs ont vu avec étonnement dans le temple des arts le plus insigne barbouillage qu'aucun écolier se soit encore permis; et c'est ainsi qu'on a osé profaner un des plus heureux sujets que la poésie ait jamais offert aux peintres de sentiment.

La Fête à Bacchus, ou l'Automne, par M. de La Grenée le jeune (pour le roi). Nous ne ferons encore que transcrire ici le jugement de M. Renou. « Ce tableau est, comme tous ceux de cet artiste, d'un génie facile, d'une composition agréable, plein de grâce dans l'ensemble et dans les masses, d'un effet piquant, enfin du ton d'un véritable grand maître; je crois qu'on peut lui reprocher trop de facilité. Cette qualité est très-favorable à certains égards, mais elle peut nuire aux progrès de l'art. Les tableaux de cet artiste ressemblent plutôt à de grandes esquisses qu'à des ouvrages terminés. Un élève qui cherche à se.perfectionner par l'examen des tableaux de ce genre ne peut qu'être très-embarrassé sur le peu de *résolution* qu'il y trouve. M. de La Grenée paraît avoir adopté le Cortone pour modèle; mais le goût de ce même Cortone, tant vanté par les amateurs, a seul causé la décadence des arts en Italie. Au reste, quand M. de La Grenée travaille dans le genre des esquisses, il y réussit supérieurement; les deux petites, dans le goût antique, représentant, l'une *une Femme qui offre un sacrifice*, et l'autre *une Femme que*

l'on va mettre au bain, sont pleines de grâce et ont une touche infiniment spirituelle. »

On ne peut pas donner les mêmes éloges à l'allégorie relative à l'établissement du Muséum dans l'antique galerie des Plans du Louvre. Près du piédestal sur lequel on voit le buste du roi, l'Immortalité reçoit des mains de la Peinture, de la Justice et de la Bienfaisance le portrait de M. le comte d'Angivillers, pour être placé dans son temple. Derrière la figure de l'Immortalité, le Génie des arts relève un rideau, et l'on aperçoit une partie de la grande galerie où plusieurs petits génies transportent et placent les tableaux du roi. L'idée de cette composition n'est pas nouvelle, et l'exécution en est très-faible.

Le Sacrifice de Noé au sortir de l'arche, par M. Taraval (pour le roi). C'est peut-être le meilleur ouvrage de M. Taraval; l'ordonnance en est sage, le caractère assez soutenu. Il y a beaucoup de vérité dans son *Portrait d'un docteur en Sorbonne*; *l'Amour battant le tambour avec son flambeau* est une fort mauvaise chose.

Astyanax arraché des bras d'Andromaque par l'ordre d'Ulysse, par M. Ménageot (pour le roi). M. Ménageot est celui de nos jeunes peintres qui s'est le plus écarté de la petite manière des anciens maîtres de l'école française. L'art d'appeler et de fixer l'œil par de grandes masses bien ordonnées est son principal mérite. Sa manière est large et facile, mais on lui trouve plus d'élégance que d'énergie; son dessin manque souvent de pureté et de correction, et sa grâce, un peu dépourvue de science et de chaleur, ne lui assure qu'une place honorable au second rang des peintres de sa nation. C'est l'avis de l'auteur du *Triumvirat des arts*, déjà connu par *le Coup de patte* et *la Patte de velours*[1].

Ce qu'il y a de certain, c'est que son *Astyanax* n'a pas eu à beaucoup près le succès de son *Léonard de Vinci*. La composition en a paru trop chargée; toutes les figures semblent être sur un même plan; à l'exception d'une femme vue par le dos, toutes les autres sont de face. Ulysse est trop isolé. Tout l'in-

1. Cette phrase de Meister permet d'attribuer *le Triumvirat des arts* (aux Antipodes, in-8°, 44 p.), à Carmontelle, auteur du *Coup de patte* et de *la Patte de velours*. (Voir tome XII, p. 324 et 346.)

térêt de la scène nuit au caractère et à l'expression d'Andromaque, et cette figure tout entière paraît prise sur le mannequin; c'est une étude de draperies; encore l'étude n'est-elle pas trop heureuse. Le personnage, mis dans le fond sans autre dessein que de remplir la place, est une copie trop sensible de la belle figure qui, dans un tableau du Poussin, jette un regard de compassion sur les ravages qu'a faits la peste.

On a rendu plus de justice au grand *Tableau allégorique sur la naissance du Dauphin*, ordonné par la ville de Paris. En considérant combien les sujets de ce genre sont ingrats, on convient qu'il était difficile de traiter celui-ci avec plus de grandeur et plus de noblesse. « La France tient entre ses bras le Dauphin nouvellement né; la Sagesse le précède et la Santé le soutient; à sa suite sont la Justice, la Paix et l'Abondance. Sur un perron qui occupe le premier plan, le Corps de Ville vient recevoir monseigneur le Dauphin; du côté opposé, le Peuple en foule exprime la joie publique. Dans le fond s'élève la pyramide de l'Immortalité ornée des portraits du roi et de la reine. On aperçoit au bout de ce monument la Victoire qui y grave l'époque de la naissance du prince, ce qui fait allusion à la prise d'York-Town, dont la nouvelle est arrivée le jour même de l'accouchement de la reine. » Les masses de ce tableau sont belles et pittoresques; l'exécution est négligée, principalement dans le groupe du Corps de Ville; mais on désarme la critique en lui montrant ce beau coin du tableau représentant une foule de peuple qui rend grâce au ciel de la naissance du Dauphin. Cette idée a de l'intérêt et de la poésie.

La Charité Romaine, du même auteur, nous a paru d'un travail précieux.

Fête à Palès, ou l'Été, par M. Suvée (pour le roi). On l'a trouvé d'un bon style et d'une couleur agréable, mais on a observé que les ombres en étaient trop transparentes, d'où il suit qu'elles ne produisent aucune masse. La nature est transparente, sans doute, mais elle ne l'est pas comme le verre; dans les fonds, elle est plus ferme de ton. Cette exactitude est d'ailleurs pour le peintre un moyen de faire valoir les devants; le pinceau de M. Suvée est, au contraire, trop vague et trop vaporeux. Ce qui nous a fait le plus de plaisir dans ce tableau, c'est la jeune fille qui élève un agneau dans ses mains; elle est tout

à fait dans le goût de l'antique, mais cette grande académie de malotru forme avec elle un assez bizarre contraste.

Si *la Résurrection*, du même, est d'un effet plus résolu, les ombres en sont trop lourdes; celles du *Christ* coupent la figure en deux tons, dont l'un est clair et l'autre brun; le ton diaphane qu'on vient de lui reprocher eût été appliqué plus heureusement dans cette occasion. On fait faire à ce soldat une trop grande enjambée; il n'y a aucun accord entre cette jambe et la marche que l'artiste lui fait monter; cette marche, au lieu d'être devant le soldat, paraît le fuir. Toutes les autres parties du tableau sont bien dessinées, mais les têtes sont pauvres et l'expression commune.

L'idée du *Don réciproque* est plus ingénieuse que l'exécution n'est belle. Comment le peintre a-t-il pu s'oublier jusqu'à donner à l'Amour les mêmes yeux qu'au petit chien?

Son portrait de M. Van Outryve, un des bourgmestres de Bruges, grand portrait habillé d'un vaste manteau rouge, est un chef-d'œuvre de naturel et de vérité, d'une touche large, simple et vigoureuse. L'attitude est tranquille et n'en a que plus d'abandon, de pensée et de vie.

Encore deux tableaux de M. Vernet : l'un est un *Paysage au lever du soleil*, avec de hautes montagnes, des rochers, des chutes d'eau; l'autre est un *Paysage au coucher du soleil*, avec des baigneuses. Le second est bien supérieur au premier, et nos faiseurs de calembours n'ont pas manqué de dire *qu'on voyait bien un soleil couchant, mais qu'il fallait chercher ailleurs le soleil levant*. Las d'admirer depuis si longtemps les ouvrages de cet excellent artiste, on se presse trop peut-être de leur préférer ceux de son jeune émule, M. Hue. Le *Soleil couchant* de ce dernier, dans une vue des environs de Rouen, a de l'harmonie, une touche tout à la fois ferme et moelleuse; mais son clair de lune est lourd et même un peu noir. Le *Paysage des environs de Montmorency* et celui de la *Forêt de Fontainebleau* offrent tous deux des sites bien choisis, mais le premier est d'un effet plus vrai, d'une composition plus spirituelle; on trouve le second d'un ton trop égal, il n'est pas aisé de fixer l'heure du jour que le peintre a voulu représenter.

Pourquoi faut-il répéter encore ce qu'on a déjà dit tant des fois des portraits de M. Roslin : des accessoires d'un fini sublime,

les têtes sans aucune dégradation, des fonds sans harmonie? Le tableau de la *Jeune fille qui orne de fleurs la statue de l'Amour* est d'un effet agréable, mais l'action de la jeune fille est gênée, son attitude pleine de manière, d'une afféterie raide et gauche. Cette robe de satin est de la plus grande vérité, c'est l'étoffe même, mais on ne sent point le corps sous cette robe, il ne paraît pas même porter sur ses jambes, et les étoffes les mieux rendues ne sauraient faire seules un beau tableau. Si c'est, comme on le dit, le portrait de Mlle Contat, il n'a pas le mérite de la ressemblance; on ne serait point surpris cependant que quelqu'une de nos actrices eût servi de modèle au peintre, car sa *jeune fille* a tout l'air de regarder les spectateurs et de songer fort peu à ce qu'elle fait.

Vue prise du Pont-Neuf, où l'on voit l'hôtel de la Monnaie, partie de la colonnade et de la galerie du Louvre jusqu'au Pont-Royal, par M. de Machy (pour le roi). M. de Machy ne varie pas infiniment ses sujets; son imagination ne sort guère de l'enceinte de nos quais, mais celui-ci est un de ses meilleurs tableaux; il y a de la vérité dans l'ensemble et dans les détails, seulement la touche a paru un peu lourde; on désirerait aussi que les figures fussent faites avec plus d'esprit. Il est étrange que, dans le tableau d'architecture qui représente la *Place des Victoires*, l'artiste n'ait pas fait du moins du monument qui la caractérise un objet plus capital. *Le Clair de lune*, peint par MM. de Machy et Hue, est d'un effet assez brillant, mais la couleur n'en a pas paru vraie.

Parmi les portraits de M. Duplessis, on distingue avec intérêt ceux de M. et de Mme Necker; l'un et l'autre sont très-propres à augmenter encore la réputation de cet artiste. L'un et l'autre sont d'un pinceau sage et vigoureux, d'un beau coloris, d'une exécution très-précieuse, surtout celui de Mme Necker. Il n'y a point de satin, point de velours, point de dentelles, point de gaze de M. Roslin, qui soit au-dessus des étoffes de ces deux tableaux; le fichu est d'une vérité qui surpasse tout ce que nous avons vu dans ce genre [1]. L'expression de la tête est douce et fine, mais un

1. Tout l'ajustement de Mme Necker est blanc; l'artiste n'en a pas moins su faire saillir toutes les formes, toutes les nuances sans aucune teinte dure, et cette magie est d'autant plus heureuse qu'elle ne laisse apercevoir aucun effort de l'art. (Meister.)

peu froide. On convient que l'attitude et principalement la position des mains n'est pas aisée; elle ne manque cependant ni de naturel ni de vérité. Il y a quelque chose de pincé dans la bouche de M. Necker, qui nuit à la ressemblance et qui s'accorde plus mal encore avec le grand caractère qui domine dans tout le reste de la tête; malgré ce défaut, il est impossible de ne pas y reconnaître et sa physionomie et ses traits. Combien de fois n'avons-nous pas vu la foule s'arrêter devant cette image du ministre citoyen et la contempler avec l'attendrissement et le respect qu'inspirent le génie, la bienfaisance et la vertu!

Le duc de Guise chez le président de Harlay, par M. Beaufort (pour le roi). « Le duc de Guise, surnommé le *Balafré*, indigné des obstacles qu'opposait à ses desseins la fermeté du président de Harlay, se présenta chez ce magistrat suivi de gens de la lie du peuple. Le président, calme et inébranlable, ne fit d'autre réponse à ses discours que celle-ci : *Mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, je vous livre ma personne.* Le duc, déconcerté, se retira avec dépit. Ce moment est celui du tableau. » Le moment ne me paraît guère plus du ressort de la peinture que le sublime *qu'il mourût* du vieil Horace. L'ordonnance, d'ailleurs, en est assez raisonnable, le travail pénible. On trouve au président l'immobilité d'une statue, au duc de Guise l'air d'un Gascon qui vient de manquer un tour de filouterie; ce qu'il y a de vrai du moins, c'est que l'on ne reconnaît assurément pas dans ce visage celui qui faisait dire à la maréchale de Retz que les autres princes n'avaient que des visages de peuple en comparaison de celui du duc de Guise.

Les petits paysages de M. Casanova sont pleins de légèreté, de finesse et de goût; les sites en sont agréables, mais le ton n'en est pas toujours vrai, et ce n'est pas sans raison que les critiques reprochent à cet artiste l'épaisseur de ses couleurs.

— * Il vient de s'élever, sur le théâtre de l'Académie royale de musique, une petite guerre civile, mais le vœu du public et les ordres du ministre l'ont éteinte dans sa naissance. Mme Saint-Huberty a eu la faiblesse d'être jalouse de Mlle Maillard, jeune actrice dont nous avons eu l'honneur de vous annoncer les succès. Pour les arrêter, elle a prétendu l'empêcher de chanter ses rôles immédiatement après elle. Grâce à ses complots, toutes les doyennes de l'illustre assemblée, ameutées contre sa jeune

rivale, ont fait valoir hautement le droit qu'elles avaient, comme anciennes de Mlle Maillard, de chanter avant elle ; cet arrangement a eu même lieu pendant quelques jours, mais le titre sur lequel il était fondé n'étant pas fort imposant dans la république des grâces et des amours, il n'a pas tenu longtemps. Voici des vers faits à l'occasion de cette grande révolution :

A MADEMOISELLE MAILLARD

SUR LE BRUIT QUI S'EST RÉPANDU QU'ELLE NE DEVAIT PLUS JOUER LE RÔLE D'ARMIDE DANS *Renaud*.

Nous ne verrons donc plus, adorable Maillard,
Armide pour nous plaire emprunter ta figure.
Saint-Huberty le veut, et l'on permet à l'art[1]
D'outrager ainsi la nature.
Tous ses traits seront impuissants.
Ris avec nous de tes disgrâces;
Va, crois-moi, le public, jaloux de tes talents,
Ne peut te refuser l'encens qu'on doit aux grâces.
A ton âge, avec tes beaux yeux
On doit s'attendre à des cabales,
Le talent fait des envieux
Et la beauté fait des rivales.

Nous y joindrons d'autres vers qui courent encore sur une petite aventure arrivée, dit-on, il n'y a pas longtemps, à notre jeune *Armide*. La chronique assure qu'après avoir donné les marques les plus flatteuses de son estime et de sa reconnaissance à un jeune homme qui la ramenait de l'Opéra, elle refusa de le recevoir chez elle en lui disant qu'*elle craignait de faire de nouvelles connaissances*.

LE RETOUR DE L'OPÉRA

CONTE QUI N'EN EST PAS UN,

PAR M. CAILHAVA.

Une nymphe de l'Opéra,
Leste, fringante *et cætera,*

1. La malignité publique, qui interprète mal la réserve dans laquelle Mme Saint-Huberty vit avec les hommes, en a fait une application désobligeante pour les mœurs de cette actrice. (Meister.)

Après avoir joué le rôle d'immortelle,
Craignait de se crotter en retournant chez elle.
Fort à propos un élégant marquis
Arrive, lorgne, admire, offre son vis-à-vis.
— « Fouette, cocher. — Où? — Chez mademoiselle.
— Que fait votre main là?
— Chut! Ma boucle s'accroche à votre falbala.
— Ah! monstre, je crierai, j'y suis très-résolue.
— Enfance! — Mon honneur! — Combien vous en avez!
— Quel affront! — Quel plaisir! — Je suis... je suis vaincue.
— Il était temps, ma foi, nous sommes arrivés;
— Mais je monte chez vous, pourquoi ces révérences?
— Non. — Est-on, entre amis, ridicule à ce point?
— Tout ce qu'il vous plaira, monsieur, je n'aime point...
— Quoi? — Les nouvelles connaissances. »

— La *Muse libertine, ou Œuvres posthumes* de M. Dorat, qui ne sont sûrement pas de lui. Un dialogue entre le duc de Choiseul et Mme du Barry; entre un Espagnol, un Allemand et un Français sur les moines; entre Clément XIV et un magistrat; un conte, *la Sonnette;* tout cela est sans esprit, du plus mauvais goût et du mauvais ton. Ce que nous avons trouvé de plus joli dans tout le volume, c'est le madrigal que voici pour la fête d'un Joseph :

J'ai connu trois Joseph : le premier, imbécile,
Résiste aux doux attraits d'une jeune beauté;
L'autre n'ose toucher à la vierge nubile
Qui, par ordre du ciel, dormait à son côté.
Mais si celui que j'aime et que je fête
Dans cet heureux temps eût vécu,
La reine était sûre de sa conquête,
Et l'Esprit-Saint était cocu.

— *Considérations sur la paix de* 1783, *envoyées par l'abbé Raynal au prince Frédéric-Henri de Prusse, qui lui avait demandé ce qu'il pensait de cette paix.* Berlin, 1783. Brochure de dix-huit pages.

Il n'y a rien dans ce petit pamphlet qui porte aucun caractère particulier ni de la manière de voir, ni de la manière d'écrire de l'abbé Raynal; c'est une analyse très-vague, très-superficielle et par conséquent peu intéressante des conditions connues du dernier traité de paix. « La France, dit l'auteur, n'a gagné que deux

choses importantes, la pêche de la morue et le rétablissement de Dunkerque. Tabago n'est pas grand'chose, et il est fort problématique que Pondichéry lui soit utile... Le fonds du procès, la séparation des colonies de la métropole ne doit donc être comptée pour rien... Cette paix, ajoute-t-il, a été faite à la hâte, et l'on a cédé des concessions éternelles pour aplanir des difficultés momentanées ; voilà pourquoi l'on peut dire qu'on a *seulement fait halte.* » Cette espèce d'énigme pourrait bien cacher un sens assez profond, mais il n'y a que l'avenir qui puisse nous la faire deviner.

— ***Rapport de MM. Cosnier, Malouet, Darcet, Philip, Le Preux, Desessartz et Paule, docteurs régents de la Faculté de médecine de Paris, sur les avantages reconnus de la nouvelle méthode d'administrer l'électricité dans les maladies nerveuses, particulièrement dans l'épilepsie et dans la catalepsie, par M. Le Dru, connu sous le nom de Comus, etc.*** Ce rapport est précédé de l'aperçu du système de l'auteur sur l'agent qu'il emploie et des avantages qu'il en a tirés. *Imprimé par ordre et aux frais du gouvernement.* Brochure in-8°, dédiée à M. le comte de Vergennes.

Le succès de cette nouvelle méthode paraît constaté par un grand nombre d'expériences. La confiance avec laquelle l'escamoteur Comus s'est empressé de livrer tous les procédés de sa méthode à l'examen des gens de l'art contraste merveilleusement avec la défiance mystérieuse sous laquelle le docteur Mesmer n'a pas cessé d'envelopper ses prétendues découvertes. La Faculté a mis autant de chaleur à célébrer les louanges de l'un qu'elle en avait mis à discréditer la charlatanerie de l'autre ; mais jusqu'ici le gros du public n'a pas suivi cette impulsion. L'empirique continue de gagner avec sa médecine occulte autant d'argent que son rival en gagnait autrefois avec ses secrets de physique expémentale, et l'application connue de l'électricité à différentes affections du système nerveux n'a trouvé encore que que peu de partisans zélés, tant il est vrai que le mystère est une belle chose en religion, en amour, en médecine, en finances, en politique, en escamotages de toute espèce.

L'aperçu qui précède le rapport de la Faculté n'est pas de la physique la plus intelligible ; suivant cet aperçu, « il y a un fluide universel qui est la chaîne de tous les êtres ; il forme *un plein*

de contiguité dans l'espace immense qui renferme l'univers; c'est un Protée qui produit des effets diversifiés à l'infini, tous les phénomènes du magnétisme et de l'électricité, etc. Ce fluide universel contenu dans le point spermatique qui doit produire un animal le développe, l'augmente, l'entretient, le détruit... Amalgamé avec la substance des nerfs, on lui donne le nom de fluide nerveux; il ne peut survenir aucun dérangement dans l'économie animale que la circulation de ce fluide ne se trouve interceptée ou dérangée... On ne peut la rétablir que par des secousses réitérées de la racine des nerfs aux organes qui en dépendent, pour rendre le mouvement au fluide stagnant, ou, s'il en a trop, le partager sur la masse, etc.

— Ce vice qui outrage la nature et l'amour, en contrariant leur vœu, vient de faire commettre un crime d'un caractère d'atrocité et de fureur dont l'homme n'avait peut-être pas encore donné d'exemple.

Le nommé Jacques-François Paschal, ci-devant capucin, puis prêtre habitué dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs, enfin interdit depuis un an, conduisit, ces jours derniers, dans une maison dont la portière l'avait vu naître, un jeune Savoyard sous le prétexte de lui faire porter un paquet. Il demanda à cette femme la clef d'une chambre pour y écrire, disait-il, une lettre pressée, l'écarta en l'envoyant acheter de la bière et des gâteaux, et voulut saisir le moment de son absence pour faire violence à ce jeune homme. Les cris et la résistance que cet infortuné opposait aux entreprises de ce scélérat, au lieu de l'épouvanter, l'ont enflammé de rage et de fureur; il l'a saisi par les cheveux, jeté sur un lit, et l'ayant poignardé de dix-sept coups de couteau sans avoir pu lui arracher la vie, ce monstre... l'effroi et la pudeur font tomber la plume des mains... ce monstre a assouvi sa brutalité sur cet enfant nageant dans son sang, et ne l'a quitté qu'après lui avoir volé trente-huit sous. Il a rencontré, en descendant l'escalier, la portière à qui il a dit qu'il allait revenir, s'est arrêté dans la cour pour laver dans un seau d'eau ses mains sanglantes, et n'a pris la fuite que lorsqu'il a entendu cette femme, qui avait trouvé le malheureux enfant noyé dans son sang et respirant à peine, descendre en criant à l'assassin! Agée de soixante-six ans, elle l'a poursuivi et arrêté la première dans la rue.

Ce malheureux a été condamné à être rompu et jeté vif dans un bûcher. On a évité le conflit de la juridiction ecclésiastique en lui faisant son procès sous le nom supposé qu'il avait pris aux premiers interrogatoires, et l'arrêt, en rétablissant son véritable nom, n'a point fait mention, contre l'usage, de son état de prêtre; on a sauvé par là une partie du scandale d'un forfait qu'il eût peut-être été autant à désirer de pouvoir enfouir que de punir.

Au reste, la philosophie, qui cherche à se consoler et peut-être à remédier à de pareilles horreurs en remontant à leur cause, ne voit dans ce double crime que le résultat plus que forcé de la loi du célibat imposé aux prêtres catholiques, un goût presque nécessité, puisqu'elle contrarie chez eux le vœu le plus doux, le plus nécessaire et le plus admirable de la nature; enfin une fureur, une ivresse de désir qu'a dû accroître la résistance que le sang ne pouvait calmer et qu'une jouissance aussi barbare pouvait seule assouvir.

Que de crimes secrets pourrait empêcher, quel bienfait à l'espèce humaine pourrait faire le prince qui ordonnerait à tant d'hommes de jouir et pour eux et pour leur patrie d'un droit que la nature et le bien public ne cesseront de réclamer en leur faveur !

NOVEMBRE.

*Peu de nouveautés ont attiré autant de monde au Théâtre-Français que la première représentation du *séducteur,* comédie en vers et en cinq actes, donnée le 8 novembre. L'intérêt d'une pièce de caractère en cinq actes, l'incognito gardé par l'auteur, l'envie de le deviner, les paris faits pour et contre MM. Palissot et de Bièvre, le succès que cet ouvrage avait eu à Fontainebleau, tout a contribué à rendre cette première représentation des plus nombreuses et des plus brillantes. Son succès a été complet, bien mérité quant aux grâces, à la finesse, à l'excellent ton du style; peut-être exagéré, si l'on considère le plan, la marche, et la conduite de l'intrigue. Ce ne serait pas une tâche aisée que d'en faire l'analyse; le plus grand charme de cette comédie est dans le dialogue; l'action dramatique, l'intérêt, le développement

même des caractères tiennent à des fils si embrouillés, si difficiles à saisir, qu'il faudrait presque transcrire tout l'ouvrage pour en donner une juste idée.

Les trois premiers actes de cette comédie et le commencement du quatrième ont peu d'intérêt ; l'intrigue est presque nulle, du moins très-légère et sans mouvement, sans progrès, et la pièce jusque-là n'a que le mérite d'un dialogue charmant ; cependant l'on place déjà cet ouvrage à côté du *Méchant* et de *la Métromanie*. Sans partager un pareil engouement, on peut convenir que *le Séducteur* est la comédie la mieux écrite qu'on ait vue au Théâtre-Français depuis ces deux chefs-d'œuvre ; on peut regretter que tant de talents n'aient pas été appliqués à un plan moins vicieux et d'une conduite plus vraisemblable. Le seul rôle dont le caractère soit bien prononcé est celui du Séducteur. Orgon est d'une imbécillité qui n'est point assez décidée pour être comique, et trop sotte pour ne pas être ennuyeuse. Rosalie, sa fille, ne devient intéressante qu'au quatrième acte. Orphise, son amie, qui semble destinée à être un ressort secondaire de l'intrigue et qui promet à chaque instant de lui donner quelque mouvement, cause beaucoup et bien, mais ne sert, dans toute la pièce, qu'à en soutenir le dialogue. Nous ne parlerons point des rôles de Damis et de Mélise, que l'on pourrait retrancher entièrement sans déranger en rien le plan et la marche de l'action. D'Armance intéresse, contraste heureusement avec le Séducteur, et devient très-nécessaire au dénoûment. Quant à Zéronès, M. Palissot a déjà essayé plusieurs fois de mettre ce caractère sur la scène ; traité par un génie véritablement comique, il offrirait sans doute une sublime leçon ; et le philosophe que M. de Bièvre introduit chez Orgon eût été, sous la main de Molière, un tartuffe, plus tartuffe que celui sous le nom duquel ce grand homme sut couvrir les faux dévots d'un ridicule éternel. Mais ce Zéronès, qui devrait, ce semble, conduire et mener l'intrigue contre les Crispins de Regnard, ne sert qu'au moment où il écrit la lettre de la main gauche, sous la dictée du Séducteur ; il est d'ailleurs d'une bêtise si plate, que nous ne pouvons nous dispenser en conscience d'assurer ici qu'aucun de nos philosophes n'a pu servir de modèle à ce rôle ; quelques-uns de ces messieurs pardonneraient plus volontiers qu'on les crût aussi vils qu'aussi bêtes ; cependant la manière dont Zéronès place ses

apophtegmes philosophiques à tort et à travers excite les plus grands éclats de rire. Quant au rôle du Séducteur, il ne le devient véritablement qu'au quatrième; dans tous les autres, c'est le Méchant de Gresset, un peu plus fourbe sans être aussi dangereux. Son caractère se peint plus souvent par ce qu'il dit que par ce qu'il fait; il parle et n'agit point; il trompe et ne séduit personne; tout le monde se défie de lui; ce n'est réellement le Séducteur que dans la sublime scène du quatrième acte, et encore cette séduction paraît-elle invraisemblable et presque révoltante, parce qu'elle n'a point été préparée dans les actes précédents, parce que c'est la première fois qu'on l'entend parler de son amour à Rosalie, et que l'on devrait connaître au moins l'empire qu'il a sur son esprit, pour comprendre comment il peut l'entraîner à la démarche la plus inconsidérée que puisse oser une fille bien élevée. On a reproché encore à cette comédie de n'avoir aucun but moral; mais tout le monde s'accordera longtemps à trouver dans ce cadre défectueux des scènes charmantes, une foule de détails brillants, les portraits les plus saillants et les plus vrais des vices et des ridicules que la fausse philosophie, l'égoïsme et le mépris des mœurs ont rendus si communs et presque à la mode parmi ce qu'on appelle les *honnêtes gens*. Cette pièce nous a paru calquée à peu près sur *le Méchant* de Gresset, comme *les Philosophes* sur *les Femmes savantes*; les grandes masses des deux tableaux sont absolument les mêmes, la différence n'est guère que dans les accessoires et dans les nuances. La conduite du *Méchant* est plus soutenue et plus raisonnable; mais il y a dans quelques parties du *Séducteur* plus de passion, plus d'intérêt, plus de mouvement dramatique. L'une et l'autre pièce doivent au mérite du style leur plus grand succès; mais, quelque éloge que l'on puisse donner avec justice à celui du *Séducteur*, nous doutons beaucoup qu'il en reste autant de vers heureux qu'il en est resté du *Méchant*.

ÉLOGE DE LA POLISSONNERIE,

PAR M. LE MARQUIS DE MONTESQUIOU.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Que dans des soupers monotones
L'ordre, l'étiquette et l'ennui

Soignent l'honneur de nos matrones
Et s'honorent de leur appui;
Qu'avec les fleurs de leurs couronnes
Zéphyre à peine ose jouer,
Laissons aux Grâces polissonnes
Le soin de nous désennuyer. (*bis.*)

L'envie a beau nommer licence
La bruyante et vive gaîté,
La joie et les jeux de l'enfance
Siéront toujours à la beauté.
Du prestige de la parure
Ce qu'elle perd en folâtrant
Est tout profit pour la nature,
Et c'est son bien qu'elle reprend. (*bis.*)

Des priviléges du bel âge
Usez vite, jeunes beautés;
Le temps, chassant le badinage,
Vous suit à pas précipités.
Prévenez ce vieillard trop leste,
Que rien n'arrête et rien n'émeut;
La raison vient toujours de reste,
Ne polissonne pas qui veut. (*bis.*)

— * On est accoutumé à voir tomber quelques-unes des nouveautés qui se donnent sur nos différents théâtres; mais il n'y a peut-être pas d'exemple d'une chute aussi bruyante que celle que vient d'éprouver, le 15, au Théâtre-Italien, *la Kermesse, ou la Foire flamande,* opéra-comique en deux actes, paroles de M. Patrat, auteur de la jolie comédie de *l'Heureuse Erreur,* musique de M. l'abbé Vogler, compositeur allemand. L'ouverture avait été excessivement applaudie; le commencement de l'opéra n'avait été interrompu que par des bravos criés à tue-tête; mais peu à peu les murmures du parterre se sont fait entendre, et ont éclaté à la finale qui termine le premier acte; ils ont recommencé avec le second; un gros d'amis a eu beau chercher à les étouffer, par des claquements de mains redoublés, les huées l'ont emporté sur les applaudissements, et la jeune demoiselle Burette, qui jouait le premier rôle, s'est trouvée mal. On a attendu qu'elle reparût pour essayer de continuer l'opéra; les brouhahas, les éclats de rire ont recommencé de plus belle; en vain cette jolie actrice s'est-elle avancée une seconde fois, en vain l'a-t-on vue tomber avec une grâce charmante dans les bras de ses cama-

rades ; le parterre barbare a été inexorable, n'a jamais voulu permettre qu'on finît la pièce, et en a demandé à grands cris une autre. Le maréchal de Richelieu, qui assistait au spectacle, a ordonné aux comédiens d'obéir, *pour leur apprendre,* a-t-il dit, *à tenir une autre fois une comédie toute prête lorsqu'ils voudront essayer de semblables bêtises.*

A en juger par ce que nous avons pu entendre, l'ouvrage manque absolument d'intérêt, mais n'a rien de ridicule. Quant à la musique, il faut avouer que c'est peut-être ce qui a été donné depuis longtemps de plus trivial sur ce théâtre ; elle est pour ainsi dire sans aucune intention, sans caractère et sans originalité, quoique d'une facture infiniment baroque. C'est à cette triste musique qu'il faut essentiellement imputer la chute peu commune de cette bagatelle.

— *Nous avons eu l'honneur de vous entretenir plusieurs fois de la découverte de M. Montgolfier, et des différentes expériences auxquelles cette découverte avait donné lieu. Jusqu'à présent, l'on s'était borné à s'élever à trois cents pieds de terre en dirigeant la machine avec des cordes ; mais l'essai qu'on vient de faire le 21 porte un caractère d'énergie et de hardiesse qui a étonné tout Paris, et le souvenir de cette sensation sera peut-être aussi immortel que l'objet même qui en a été la cause.

Mme la duchesse de Polignac, gouvernante des Enfants de France, a habité, avec Mgr le Dauphin, pendant le voyage de Fontainebleau, le château royal de la Muette, situé dans le bois de Boulogne, sur un coteau d'environ quatre-vingts toises d'élévation, à une demi-lieue de Paris. Instruite que la machine aérostatique devait être abandonnée dans les airs avec deux personnes décidées à braver les risques de l'expérience, elle a engagé M. Montgolfier et ses amis à la faire partir du Jardin de la Muette. Une grande partie de la ville et de la cour s'y étaient rendues. Il serait difficile de peindre et l'effroi et l'admiration des spectateurs au moment où l'on a vu ce globe, de soixante-dix pieds de hauteur sur quarante-six de diamètre, s'élever peu à peu majestueusement dans l'air, et emporter M. le marquis d'Arlandes et M. Pilâtre des Roziers, qui, placés dans une galerie d'osier entourant le globe, n'étaient occupés qu'à jeter des brandons de paille dans le réchaud établi au centre de la machine pour en accélérer l'élévation.

L'émotion, la surprise et l'espèce d'anxiété causées par un spectacle si rare et si nouveau ont été portées au point que plusieurs dames se sont trouvées mal lorsqu'elles ont vu nos modernes Titans dépasser le coteau, planer d'abord sur toute la profondeur du vallon, s'élever ensuite à près de cinq cents toises au-dessus du château, s'arrêter, s'élever encore, voguer vers Paris, et disparaître enfin peu à peu derrière une de ses extrémités. Comment peindre encore ce globe planant sur cette ville, presque toujours à une hauteur de près de quatre mille pieds; le peuple, qui ignorait cette expérience, et ne savait pas que ce globe portait deux hommes, remplissant les rues, courant avec des cris d'admiration qui se fussent convertis en cris d'effroi s'il eût pu soupçonner l'audacieuse intrépidité des deux voyageurs, à qui l'on ne saurait disputer la gloire d'avoir osé ce que nul mortel n'avait osé avant eux ?

On a publié le procès-verbal dressé au château même de la Muette, pour constater de la manière la plus authentique le succès de cette étonnante expérience.

— Ce n'est pas dans le moment où nos pleurs coulaient encore sur la tombe de Mme d'Épinay[1] que nous avons osé consacrer dans ces fastes littéraires le souvenir qu'elle y paraît mériter au plus respectable de tous les titres. Nous aurions craint d'attrister nos éloges de nos regrets, nous aurions craint que l'expression d'une sensibilité encore trop vive n'eût laissé aux plus justes louanges une apparence d'exagération qui les aurait rendues suspectes aux yeux de ceux du moins qui ne l'ont pu connaître que par ses écrits.

Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, veuve de M. Lalive d'Épinay, était la fille d'un homme de condition tué au service du roi. La fortune qu'il lui avait laissée était fort médiocre. On crut devoir récompenser les services rendus par le père en faisant épouser à sa fille un des plus riches partis qu'il y eût alors dans la finance, et en lui donnant pour dot un *bon* de fermier général. Elle passa donc les premières années qu'elle vécut dans le monde au sein de la plus grande opulence, entourée de toutes les illusions dont la richesse peut enivrer une jeune personne, et plus à Paris sans doute que partout ailleurs. Ce

1. Mme d'Épinay était morte le 15 avril précédent.

beau songe ne tarda pas à s'évanouir : les folles dépenses, l'extrême frivolité du caractère et de la conduite de M. d'Épinay eurent bientôt dérangé cette superbe fortune. Son père, pour en sauver les débris, se vit obligé de substituer la plus grande partie de ses biens, et, voulant empêcher aussi que sa belle-fille ne devînt tôt ou tard la victime des extravagances de son mari, ce fut lui-même qui, avant de mourir, exigea qu'elle s'en fît séparer, en prenant toutes les mesures qu'il crut les plus propres à lui assurer une existence convenable.

Ce fut dans les jours brillants de sa jeunesse et de sa fortune que commencèrent ses liaisons avec J.-J. Rousseau. Il en fut très-amoureux, comme il n'a jamais manqué de l'être de toutes les femmes qui avaient bien voulu l'admettre dans leur société. Elle le combla de bienfaits non-seulement avec toute la délicatesse de l'amitié la plus tendre, mais encore avec cette recherche particulière de soins et d'attentions que semblait exiger la sauvagerie très-originale du philosophe. Il en parut d'abord profondément touché; mais peu de temps après, se croyant en droit d'être jaloux de son ami M. de Grimm, il paya sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude, et l'homme qu'il se crut préféré ne fut plus à ses yeux que le plus injuste et le plus perfide des hommes. C'est avec les traits d'une si odieuse calomnie que, osant les peindre l'un et l'autre dans ses *Confessions,* il n'a pas craint de laisser sur sa tombe le monument atroce d'une haine inconcevable, ou plutôt celui de la plus cruelle et de la plus sombre de toutes les folies.

Jeune, riche, jolie, intéressante, remplie de grâces et d'esprit, comment Mme d'Épinay aurait-elle manqué de la seule perfection qui pût la faire jouir de tous ces avantages ? De vains préjugés affecteraient peut-être d'en défendre sa mémoire ; un sentiment plus juste ne désavouera point le souvenir de ce qui honora également son cœur et sa raison. Le moyen peut-être de donner la plus haute idée de son mérite, ce serait de supposer un moment la vérité de tout ce que l'envie et la malignité osèrent reprocher à sa jeunesse. Il en faudrait admirer davantage et la force d'âme avec laquelle ses propres efforts surent réparer si complétement le tort d'une éducation trop frivole, et les rares vertus qui purent l'élever ensuite au degré d'estime et de considération dont elle jouit dans un âge plus avancé. Il est vrai qu'un des traits les

plus marqués de son caractère, c'était une constance, une énergie de résolution qui l'emportait sur toutes les faiblesses de l'habitude, sur tous les emportements de la plus vive sensibilité, et suppléait même pour ainsi dire aux forces et au courage épuisés par une longue suite de chagrins et de souffrances.

On l'a vue dix ans de suite, accablée des maux les plus douloureux, ne supporter la vie qu'à force d'opium, mourir et ressusciter vingt fois sans cesser de mettre à profit les intervalles où ce cruel état la laissait respirer, pour remplir tous les devoirs de la tendresse maternelle et tous ceux de l'amitié la plus empressée et la plus active. Au milieu des tourments d'une existence aussi frêle que pénible, on l'a vue conduire elle-même ses propres affaires et celles de ses enfants, rendre service à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, s'intéresser vivement à ce qui se passait autour d'elle dans le monde, dans les arts et dans la littérature, élever sa petite-fille comme si c'eût été l'unique soin de sa vie entière, écrire un des meilleurs ouvrages qui aient encore paru à l'usage de l'enfance, faire de la tapisserie, des nœuds, des chansons, recevoir ses amis, leur écrire, et ne pas manquer encore un seul jour de faire une toilette aussi soignée que son âge et l'état de sa santé pouvaient le permettre. On eût dit que, se sentant mourir tous les jours, elle avait pris à tâche de dérober chaque jour à la mort une partie de sa proie ; c'était une étincelle de vie que l'occupation continuelle de ses sentiments et de ses pensées ne cessait d'agiter et de nourrir.

Ce qui distinguait particulièrement l'esprit de Mme d'Épinay, c'était une droiture de sens fine et profonde. Elle avait peu d'imagination ; moins sensible à l'élégance qu'à l'originalité, son goût n'était pas toujours assez sûr, assez difficile ; mais on ne pouvait guère avoir plus de pénétration, un tact plus juste, de meilleures vues avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. Sa conversation se ressentait un peu de la lenteur et de la timidité naturelle de ses idées ; elle avait même une sorte de réserve et de sécheresse, mais qui ne pouvait éloigner ni l'intérêt ni la confiance. Jamais on ne posséda si bien peut-être l'art de faire dire aux autres, sans effort, sans indiscrétion, ce qu'il importe ou ce qu'on désire de savoir. Rien de ce qui se disait en sa présence n'était perdu, et souvent il lui suffisait d'un seul mot pour donner à la conversation le tour qui pouvait l'intéresser davantage.

Sa sensibilité était extrême, mais intérieure et profonde ; à force d'avoir été réprimée, elle n'éclatait plus que faiblement. Dans les peines, dans les chagrins dont sa santé était le plus sensiblement altérée, son humeur semblait à peine l'être. Au-dessus de tous les préjugés, personne n'avait mieux appris qu'elle ce qu'une femme doit d'égards à l'opinion publique même la plus vaine. Elle avait pour nos vieux usages et pour nos modes nouvelles la complaisance et la considération que leur empire aurait pu attendre d'une femme ordinaire. Quoique toujours malade et toujours renfermée chez elle, on la voyait assez attentive à mettre exactement la robe du jour. Sans croire à d'autres catéchismes qu'à celui du *bon sens*, elle ne manqua jamais de recevoir ses sacrements de la meilleure grâce du monde, quelque pénible que lui fût cette triste cérémonie, toutes les fois que la décence ou les scrupules de sa famille parurent l'exiger. On s'est permis de soupçonner qu'il pouvait y avoir autant de force d'esprit à les recevoir qu'à les refuser, comme ont fait tant de grands philosophes.

Mme d'Épinay n'avait aucune espèce de fausse pruderie ; mais, trop frappée du danger attaché quelquefois aux plus légères impressions, elle pensait que les premières habitudes d'une jeune personne ne pouvaient être d'une retenue trop austère, et peut-être portait-elle ce principe jusqu'à l'exagération.

Voici quelques traits d'un portrait qu'elle fit d'elle-même en 1756 ; elle avait alors trente ans : « Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide. [Elle avait de très-beaux yeux et des cheveux parfaitement bien plantés, qui donnaient à son front une physionomie fort piquante.] Je suis petite, maigre, très-bien faite. J'ai l'air jeune sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille, mon esprit est lent, juste, réfléchi, sans suite. J'ai dans l'âme de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation, et une excessive timidité... Je suis vraie sans être franche. J'ai de la finesse pour arriver à mon but; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres. [Elle en avait donc beaucoup acquis.] Je suis née tendre et sensible, constante et point coquette. La facilité avec laquelle on m'a vue former des liaisons et les rompre m'a fait passer pour inconstante et capricieuse. L'on a attribué à la légèreté et à l'inconséquence une conduite souvent forcée, dictée par une pru-

dence tardive et quelquefois par l'honneur. Il n'y a qu'un an que je commence à me bien connaître. Mon amour-propre, sans me faire concevoir la folle espérance d'être parfaitement sage, me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite. »

Jamais espérance ne fut mieux remplie, jamais prétention ne fut mieux justifiée. Elle n'a point laissé d'autre ouvrage qu'une suite encore imparfaite des *Conversations d'Émilie*, beaucoup de lettres[1], et l'ébauche d'un long roman[2]. Les deux petits volumes intitulés, l'un *Lettres à mon fils*, avec cette épigraphe : *Facundam faciebat amor*; l'autre, *Mes Moments heureux*, *Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, quoique imprimés, n'ont jamais été publiés et ne paraissent pas faits pour l'être; on y trouverait cependant beaucoup de choses aimables, de la finesse et de la sensibilité; mais ce sont des ouvrages de société et les premiers essais d'une plume qui n'avait pas encore acquis toute sa force et toute sa maturité.

Nous croirions affliger les mânes de la plus respectable des femmes si nous pouvions oublier ici les bienfaits dont une grande souveraine daigna l'honorer dans les derniers temps de sa vie. Malgré toute l'estime et toute l'amitié que M. Necker avait pour elle, l'extrême sévérité de ses principes ne lui permit point de l'épargner dans les réformes qu'il fit en renouvelant le bail de la Ferme générale, et ces réformes absorbèrent presque entièrement la partie la plus claire de son revenu. Il lui était dû quelques dédommagements : ils lui furent enfin accordés; mais l'arrangement pris à cet égard n'ayant pas été bien consolidé au moment de la retraite de ce ministre, elle se trouva dans une presse fort pénible. Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, l'ayant su, s'empressa de la secourir; ce fut avec toute la magnificence, toute la générosité d'une main souveraine, et un si noble don fut accompagné de tant de grâces et tant d'intérêt que la plus légère des faveurs en eût reçu un prix infini. C'est dans cette occasion qu'elle envoya à la jeune comtesse de Belzunce, la petite-fille de Mme d'Épinay, ce médaillon de diamants, avec son chiffre, dont il a été parlé dans un autre article[3]. Ah! qui porta

1. Elle avait été en relations avec les hommes les plus célèbres de son siècle, Voltaire, Buffon, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani, etc.

2. Ce long roman n'est autre chose que ses *Mémoires*, publiés en 1818.

3. Voir précédemment p. 262.

jamais plus loin que Catherine II le grand art des rois, celui de prendre et donner? On n'en appellera, sur le premier point, qu'au conseil d'Abdoul-Hamet, sur le second, à la reconnaissance de tout ce qu'il y a eu d'hommes en Europe dignes d'intéresser les regards de sa bienveillance.

Sa Majesté avait honoré les *Conversations d'Émilie* de la plus flatteuse de toutes les approbations longtemps avant que l'ouvrage eût obtenu le prix de l'Académie.

ÉPITRE ADRESSÉE A M. DE PIIS A SON PASSAGE A LYON, PAR UN JEUNE HOMME DE CETTE VILLE.

Barré, Piis et compagnie,
Qui tenez en société
Une boutique bien fournie
De calembours, rébus, saillie,
Que le vaudeville a choisie
Pour recrépir sa vétusté
Et rhabiller sa friperie,
Pardonnez à l'austérité
De mon Épître un peu hardie,
Et permettez que je vous die
Que vous passez la liberté
Que donne quelquefois Thalie
De sourire aux traits de gaîté
Des chansonniers de la Folie.

Ce genre veut être traité
Avec certaine économie,
Et par la bonne compagnie
Il faut qu'il puisse être écouté.
Dans vos tableaux de fantaisie
Des règles de la modestie
Votre pinceau s'est écarté :
Votre nombreuse galerie
N'offre à la curiosité
Qu'une indécente nudité,
Et les Grâces sans draperie.

Favart, que vous avez cité,
Décent dans sa plaisanterie,
Nous peignait l'ingénuité,
Et non jamais l'effronterie.
Dans ses ouvrages de féerie

La rose de la volupté
Avec plaisir se voit cueillie
Des mains de la timidité.
D'un style toujours enchanté
Il sut orner sa poésie,
Et sa main légère varie
Les fleurs qu'avec facilité
Son heureux talent multiplie.
S'il adopta la mélodie
Du vaudeville alors goûté,
Il sauva la monotonie
D'un air trente fois répété.

Vous ne l'avez pas imité
(Excusez-moi, je vous supplie);
Car la triste uniformité
Dont vos chants offrent la copie
Fait bien souvent que l'on s'ennuie
Par le défaut de nouveauté.

Votre amour-propre révolté
De cette semonce étourdie
Croira peut-être que l'envie,
Bien plutôt que la vérité,
Osa dicter cette sortie
Contre votre société,
Ou que la sombre jalousie
De quelque auteur humilié
Des sifflets de la Comédie
Cherche à vous mettre de moitié
En décriant votre génie.
Détrompez-vous; la charité
Fut toujours ma vertu chérie.
La satire est une furie
Dont je hais l'âpre dureté;
Et toujours la sincérité
Dans mes avis se concilie
Avec le ton de l'amitié
Et quelque peu de raillerie.
Votre Rosine est fort jolie,
Mais ses voyages font pitié,
Et de retour en sa patrie,
Elle aura, parbleu! mérité
D'aller à Sainte-Pélagie.
Pour lui sauver cette infamie
Et repousser la cruauté
Du sort dont elle est poursuivie,

Il faut qu'enfin on la marie.
Je lève la difficulté.
Ce soin de la paternité
Vous regarde; mais dans la vie
Il faut que chacun s'industrie
A faire un sort à la beauté.
Plus d'un parti s'est présenté,
Mais, pour le bien de votre amie,
Celui qui m'a le plus flatté,
C'est le Sauteur en liberté
De Nicolet et compagnie.

SUR LE SUCCÈS DE LA DEMOISELLE OLIVIER[1]

DANS LA COMÉDIE DU *Séducteur*.

De mille et mille torts sans doute il est coupable,
Mais on doit grâce à son art séducteur :
Ce marquis est vraiment le plus grand enchanteur,
Car il rend Olivier aimable.

ÉPITAPHE DE M. D'ALEMBERT.

Par ses rares vertus il mérita des dieux
D'être sourd aux clameurs des sots et de l'envie;
Il instruisit la terre en mesurant les cieux,
Et fit pâlir l'erreur au feu de son génie.

— * L'Académie française vient de nommer M. Marmontel son secrétaire perpétuel, à la place de M. d'Alembert. Cette première magistrature de notre empire littéraire a été sollicitée avec une chaleur et une adresse rare par les chefs des deux partis qui divisent toujours l'Académie, le parti des Gluckistes et celui des Piccinistes. On assure que le maréchal de Duras s'est donné le plaisir de les mettre aux prises pour cette dignité. M. Marmontel avait l'air de n'en point vouloir; M. de La Harpe s'est offert à le suppléer dans toutes les fonctions du secrétariat pendant ses absences à la campagne, et à lui succéder même aussitôt qu'il voudrait quitter. M. Suard croyait véritablement que M. Marmontel ambitionnait assez peu cette place; il ne s'est mis en avant que par les conseils du maréchal, qui, le jour de l'élection, a écrit aux

1. Cette actrice, quoique assez jolie, avait paru, avant ce succès, tout aussi dépourvue de grâces que d'esprit et de talent. (MEISTER.)

deux prétendants qu'un dîner qu'il donnait aux ministres le retenait à Versailles. On a été aux voix ; M. Marmontel en a eu quinze et M. Suard sept. L'ancienneté de réception du premier, la considération acquise par ses travaux littéraires devaient décider le choix de l'Académie en sa faveur; mais le succès de *Didon* n'y a pas nui; et c'est un nouveau triomphe du Piccinisme sur le Gluckisme.

M. Beauzée avait écrit une lettre circulaire à tous les académiciens pour leur démontrer qu'on devait le choisir pour secrétaire, et que son honneur même y était intéressé, parce que depuis longtemps il aidait M. d'Alembert dans la rédaction du *Dictionnaire*. Cette démarche n'a pas fait un grand effet. M. Beauzée est le lourd continuateur des *Synonymes* de l'abbé Girard et des articles de grammaire de Dumarsais dans la nouvelle *Encyclopédie*.

— *On a porté, ces jours passés, devant MM. les maréchaux de France, une contestation d'un genre dont les registres de leur tribunal n'offrent certainement pas d'exemple. Le motif est trop curieux et trop ridicule pour être oublié.

La prééminence que le public accorde à l'Académie française sur celle des inscriptions et belles-lettres, et plus encore le choix que cette première fait quelquefois parmi les académiciens qui composent la seconde pour remplir les places qui viennent à vaquer chez elle, a toujours fatigué l'amour-propre du plus grand nombre d'entre eux, qui ne peuvent prétendre à réunir sur leur tête les deux couronnes académiques. En conséquence, l'Académie des inscriptions et belles-lettres crut devoir faire, il y a quelques années, une délibération par laquelle il fut arrêté que ceux de ses membres qui solliciteraient à l'avenir leur admission à l'Académie française se trouveraient par là même rayés de la compagnie. Louis XV annula dans le temps cette délibération ; mais les quinze membres qui l'avaient signée s'avisèrent d'y suppléer en se promettant, sous serment, l'exécution d'un acte auquel le souverain refusait sa sanction, et en faisant contracter tacitement la même obligation à tous ceux qu'ils recevraient à l'avenir dans leur corps. M. le comte de Choiseul-Gouffier, qui a été reçu depuis cette belle convention, s'est présenté pour obtenir une des places vacantes à l'Académie française. M. Anquetil, son confrère dans celle des inscriptions et

belles-lettres, en ayant été informé, l'a fait assigner au tribunal des maréchaux de France. Il a présumé qu'un gentilhomme qui avait consenti une convention académique (ce que nie M. de Choiseul) pouvait être contraint à la remplir par la même voie que l'on emploie contre celui qui manque à ses engagements d'honneur pour dettes de jeu ou d'autre espèce. MM. les maréchaux de France, qui ne se sont pas crus juges compétents dans une contestation de cette nature, en ont fait leur rapport au roi. Sa Majesté s'est réservé la connaissance de l'affaire, et, en attendant, M. le comte de Choiseul-Gouffier a été nommé à la place de M. d'Alembert, et M. Bailly à celle de M. le comte de Tressan.

On a beaucoup ri dans le monde du procédé de M. Anquetil; il eût été très-gai en effet de voir douze maréchaux de France prononcer gravement sur l'admission d'un membre de l'Académie des inscriptions à l'Académie française. Ce noble tribunal, qui brave le canon par métier et par tempérament, a pensé qu'il était de sa prudence de ne pas s'exposer, en prononçant sur cette contestation, à se voir harceler par tous les housards de la littérature, qui n'eussent rien tant désiré que de verser quelques cornets d'encre dans une si ridicule affaire.

— *On a donné, à Fontainebleau, le 14 de ce mois, la première représentation du *Dormeur éveillé*, opéra-comique, en quatre actes et en vers, paroles de M. Marmontel, musique de M. Piccini. Ce sujet, tiré des *Mille et une Nuits*, avait déjà été traité plusieurs fois; c'est *Arlequin toujours Arlequin*, de la Comédie-Italienne; mais de ce qui n'était qu'une ébauche informe, comme le sont toutes les pièces à canevas, M. Marmontel en a fait un drame régulier, plein de scènes piquantes et supérieurement écrit. A quelques longueurs près dans le troisième et le quatrième acte, le poëme a réuni tous les suffrages. La musique a eu en général le plus grand succès; quelques morceaux cependant ont été trouvés un peu monotones, d'autres trop longs. Ce sont des taches qu'il sera aisé de faire disparaître lorsqu'on donnera l'ouvrage à Paris.

— **Chimène*, opéra-tragédie en trois actes, paroles de M. Guillard, connu par l'opéra d'*Iphigénie en Tauride* et par celui d'*Électre*, musique de M. Sacchini, a été représenté pour la première fois, sur le théâtre de la cour, le 16. C'est le sujet du *Cid* de Pierre Corneille. Le premier et le troisième acte du nou-

veau poëme ont paru bien coupés et remplis d'intérêt; le second n'a pas mérité les mêmes éloges. Quelque pompeux que soit le spectacle qu'offre le triomphe du Cid, il soutient mal le grand intérêt que l'amour malheureux de Chimène et de Rodrigue avait répandu dans le premier acte, et dont il n'est presque pas question dans celui-ci. C'est le vice essentiel de l'ouvrage; et ce qui l'a fait remarquer encore avec plus d'humeur, c'est que M. de Rochefort, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a traité le même sujet, s'était permis, huit jours avant la représentation de l'opéra de M. Guillard, la petite vengeance de faire imprimer son poëme. Il l'avait offert à M. Sacchini; ce compositeur l'avait agréé, lui avait demandé plusieurs changements auxquels il s'était prêté, et avait fini par le lui rendre, après s'être adressé à M. Guillard, pour l'engager à travailler sur le même sujet. Il faut en convenir, le procédé de M. Sacchini n'est pas au moins d'une politesse fort scrupuleuse; on en a su encore plus mauvais gré à M. Guillard, qui ne s'est décidé cependant à partager l'incivilité de l'illustre compositeur qu'après lui avoir proposé inutilement plusieurs autres sujets; et dans toute cette affaire, qui en est devenue une réellement pour la ville et pour la cour, il paraît que le bon M. Guillard n'a eu d'autre tort que celui d'avoir fait un second acte dépourvu de tout intérêt, et fort inférieur au second acte de la *Chimène* de M. de Rochefort. Les deux autres sont plus lyriques, et surtout d'une action plus vive et plus intéressante que ceux de l'académicien. La sensibilité que respirent les rôles de Chimène et du Cid est ce qui a déterminé principalement M. Sacchini à préférer l'ouvrage de M. Guillard à celui de M. de Rochefort, et ce motif doit être son excuse.

La musique de ce nouvel opéra a généralement réussi : le duo de Chimène et de Rodrigue, au premier acte, a fait couler les larmes de tous les spectateurs. Le troisième est de l'expression la plus pathétique, la plus sensible, la plus mélodieuse. Dans le second, qui n'est qu'un assemblage de marches et de chœurs, ce musicien a paru au-dessous du talent qu'il avait annoncé pour ce genre dans *Renaud*.

L'opéra de *Chimène* sera redonné, le 20, à Fontainebleau, et ce sera la clôture des spectacles de la cour, qui revient le 24.

Les trois grands théâtres de la capitale ont rendu ce voyage

très-agréable par le grand nombre de nouveautés qu'on y a vues paraître; mais l'Opéra l'a emporté de beaucoup sur les deux autres. Notre scène lyrique acquiert tous les jours; la révolution qu'elle a éprouvée depuis huit ans est prodigieuse. On ne peut refuser au chevalier Gluck la gloire de l'avoir commencée; c'est ce génie puissant et vraiment dramatique qui a chassé, le premier, de ce théâtre la monotonie, l'inaction et toutes ces longueurs fastidieuses qui y régnaient depuis plus d'un siècle : il fallait peut-être que sa manière un peu dure, et son chant participant encore de la psalmodie française, préparassent nos oreilles à recevoir les impressions plus douces, aussi sensibles au moins, et sûrement plus mélodieuses, que nous font goûter aujourd'hui les ouvrages de Piccini et de Sacchini. L'amour de l'art et les succès de *Didon* et de *Chimène* nous obligent d'en faire l'aveu ; nous devons peut-être à Gluck ces deux sublimes chefs-d'œuvre : si de sa massue lourde et noueuse il n'eût pas renversé l'ancienne idole de l'Opéra français, cette nation légère, et tenant toujours à ses vieilles erreurs, par la raison même qu'elles sont vieilles et siennes, eût repoussé encore les *Roland*, les *Renaud*, les *Didon*, les *Chimène*, comme elle repoussa, il y a trente ans, les chefs-d'œuvre de Léo, Boranelli, Pergolèse et Galuppi[1]. Au reste, cette nation, qui n'inventa jamais rien, excepté les ballons, mais qui perfectionna tout, semble porter à présent ses goûts et son attention la plus active sur l'art de la musique. Nous ne doutons pas que, si le gouvernement profite de la réunion si précieuse des talents de MM. Piccini et Sacchini pour rétablir des écoles à l'instar de celles qui sont à Naples, où se formeraient également des chanteurs et des compositeurs, l'on ne voie, dans quelques années, nos opéras français répandus dans toute l'Europe, et accueillis sur tous les théâtres, comme les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire.

Les auteurs et les acteurs qui ont contribué aux plaisirs de Sa Majesté pendant le voyage de Fontainebleau ont reçu les marques les plus flatteuses de ses bontés et de sa munificence.

1. M. Gluck pourrait bien être ici dans le cas de la plupart de ceux qui ont fait de grandes révolutions : ils ne savaient guère ce qu'ils faisaient. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si son génie nous a conduits au bon goût de la musique, c'est par un étrange détour. On peut arriver en Italie en passant par la Bohême; mais n'était-ce pas au moins pour nous le chemin de l'école? (Meister.)

MM. Piccini et Sacchini ont eu l'honneur de lui être présentés, le dernier par la reine même. M. Piccini venait d'avoir une pension de 6,000 livres, il a obtenu une gratification de la même somme; M. Sacchini a eu une pension égale à celle de M. Piccini; Mme Saint-Huberty, outre une pension de 1,500 livres, en a eu une de 500 livres sur la cassette de Sa Majesté, qu'elle a daigné ajouter de sa propre main sur l'état qui lui en fut présenté, suivant l'usage, par le premier gentilhomme de la chambre, comme un témoignage particulier de tout le plaisir que lui avait fait cette excellente actrice. Mlle Maillard, à peine âgée de dix-huit ans, en a eu une de 1,000 livres; le sieur Rey, maître de musique à l'Opéra, en a eu une semblable; tous les autres sujets ont reçu des gratifications proportionnées à leurs différents talents.

— *Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dernièrement de la chute bruyante de *la Kermesse*, opéra-comique, dont les paroles étaient de M. Patrat. Le public a semblé vouloir effacer ce que ce traitement avait eu de sévère, par l'accueil qu'il vient de faire à une bagatelle donnée, au même théâtre, par le même auteur, sous le titre des *Déguisements amoureux*, pièce en un acte et en prose.

— *On a donné, le 25, sur le même théâtre, la première représentation de *Gabrielle d'Estrées*, drame en cinq actes et en vers, de M. de Sauvigny, auteur des *Illinois*, de *Péronne sauvée*, et des *Après-Soupers de société*.

Cette pièce avait été présentée jadis aux Comédiens français, et ils l'avaient reçue sous le titre de tragédie; mais, par un nouveau règlement fait il y a quelques années, toutes les pièces reçues anciennement à ce théâtre sont soumises à une nouvelle lecture, qui seule peut constater leur admission et leur rang. M. de Sauvigny n'a pas jugé à propos de s'exposer une seconde fois au jugement de cet aréopage. Après avoir fait donner sa *Gabrielle*, tragédie, par les comédiens de Versailles, après l'avoir fait imprimer dans ses œuvres sous cette dénomination, il a voulu l'essayer encore sur le théâtre d'Arlequin. Or, comme toutes les pièces qui se dénouent par le fer ou par le poison sont interdites aux acteurs que l'on appelle encore *Italiens*, il a fallu que M. de Sauvigny supprimât le récit, qu'on venait faire à la fin du cinquième acte, de la dernière infortune de sa Gabrielle, si méchamment mise à mort chez le partisan Zamet. Par ce retranche-

ment de vingt vers, cette tragédie s'est trouvée convertie en drame rimé, et MM. les Comédiens italiens se sont crus autorisés à la donner sans scrupule ; en conséquence ils l'ont annoncée. MM. les Comédiens français se sont transportés aussitôt en députation chez eux, et leur ont représenté que cette entreprise était une incursion sur leur domaine, la tragédie étant une propriété que leur avaient conservée les nouveaux règlements de la manière la plus formelle et la plus authentique. Les acteurs de la Comédie-Italienne ont répondu en montrant le changement essentiel fait au dénoûment, et croyaient cette contestation bien terminée, lorsque la veille même de la représentation ils ont reçu, de la part de la Comédie-Française, une assignation en forme, concluant à ce qu'il leur fût défendu de jouer *Gabrielle*. M. le maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre, instruit de cette démarche, et piqué peut-être de ce que les Comédiens français avaient eu recours à la voie judiciaire et semblaient vouloir décliner sa juridiction, a ordonné aux Comédiens italiens de jouer toujours la pièce, laissant au public le soin de prononcer sur le genre dans lequel il convenait de la classer, et aux Comédiens français le droit de s'en ressaisir si l'on décidait que c'était une vraie tragédie. Cette petite guerre n'a pas manqué d'attirer une affluence de monde considérable à la première représentation. Les Italiens ont regardé cet événement comme un coup de parti, calculant bien que, si on leur permettait de jouer des drames rimés sans effusion de sang, que s'ils y réussissaient surtout, on finirait bientôt par leur accorder la permission de jouer des tragédies même. Dans cette vue, ils avaient eu l'attention de distribuer un grand nombre de billets *gratis*. Tous les *Capitaines Claque* de nos différents parterres, jouissant de quelque réputation dans cet état si gaiement célébré par M. de La Harpe [1], s'étaient répandus avec art dans la salle : ils ont loyalement gagné leur argent pendant les trois premiers actes; leurs applaudissements, leurs *bravo* éternels empêchaient le reste des spectateurs d'entendre s'ils avaient tort ou raison; on interrompait les acteurs à chaque vers; mais il n'y a pas de force humaine qui ne s'épuise à un travail aussi fatigant, aussi continu. Les applaudissements ont cessé au quatrième acte, les sifflets ont commencé avec le cinquième ; en

1. Dans sa comédie de *Molière à la nouvelle salle*, sc. VIII.

vain cherchait-on encore à les étouffer par des claquements redoublés, leur son aigu, l'emportant sur tous les cris de la cabale, a suivi Gabrielle jusque chez sa tante Sourdis, où l'auteur la fait retirer en très bonne santé. C'est le seul changement qu'il ait fait à sa tragédie, pour en faire un drame très-froid et une bien maussade imitation de la *Bérénice* de Racine. Le peu de succès de cet ouvrage, imprimé d'ailleurs depuis longtemps dans les *Œuvres de M. de Sauvigny*, nous dispense à tous égards d'en faire l'analyse.

— * *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Montgolfier, et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu; suivie de recherches sur la hauteur à laquelle est parvenu le ballon du Champ-de-Mars, sur la route qu'il a tenue, sur les différents degrés de pesanteur de l'air dans les couches de l'atmosphère*, etc.; par M. Faujas de Saint-Fond : un volume in-8°[1]. Ce livre, dédié à M. le comte de Vaudreuil, est précédé d'un discours préliminaire plein de sagacité, d'excellentes vues et de recherches intéressantes relativement aux aperçus échappés à l'industrie des siècles précédents sur la possibilité de s'élever dans l'air. Les détracteurs de MM. Montgolfier ne les ont rappelées avec tant d'affectation que pour essayer de leur ravir ou de diminuer au moins la gloire que leur assure la plus brillante et la plus hardie de toutes les découvertes. M. Faujas réduit le mérite de ces faibles aperçus à sa juste valeur.

C'est avec la sensible joie qu'inspirent tous les encouragements donnés par les souverains au progrès des lettres et des sciences que nous avons l'honneur de vous annoncer que le roi vient de récompenser l'invention des machines aérostatiques de la manière la plus flatteuse et la plus honorable pour leurs auteurs Sa Majesté a donné des lettres de noblesse au père de MM. Montgolfier, qui ont été décorés eux-mêmes du cordon de l'ordre de Saint-Michel. Il a accordé en même temps 1,000 livres de pension à M. Pilâtre des Roziers, et une majorité de place de guerre au marquis d'Arlandes, ancien capitaine d'infanterie, comme aux premiers navigateurs aériens. M. Charles, qui a fait la brillante expérience des Tuileries, a eu 2,000 livres de pension, et son compagnon de voyage, Robert, 1,000 livres.

1. Cette *Description* a eu, l'année suivante, un second volume; chacun d'eux est orné d'un joli frontispice et de plusieurs figures de Lorimier.

— * *Galatée, roman pastoral*, imité de Cervantes, par M. le chevalier de Florian, capitaine de dragons et gentilhomme de S. A. S. Mgr le duc de Penthièvre; avec cette épigraphe tirée de La Fontaine :

> On peut donner du lustre à leurs inventions.
> On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.

Ce roman est précédé d'un précis historique de la vie de l'auteur admirable de *Don Quichotte*, dont le génie a illustré l'Espagne, amusé l'Europe et corrigé son siècle. On ignorait encore, il y a peu d'années, quel était le véritable lieu de sa naissance; plusieurs villes se disputaient cet honneur, et, comme Homère, Cervantes manqua du nécessaire pendant sa vie, et trouva plusieurs patries après sa mort. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la Nouvelle-Castille, le 9 octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint. Son père était gentilhomme. Le peu d'accueil que le public fit à ses premiers ouvrages lui fit quitter l'Espagne; il alla à Rome, où la misère le força d'être valet de chambre du cardinal Aquaviva. Cervantes se dégoûta d'un emploi si peu fait pour lui; il se fit soldat, combattit à la bataille de Lépante; il y reçut à la main gauche un coup d'arquebuse, dont il fut estropié toute sa vie. Il fut pris, en passant en Espagne, sur une galère, et conduit à Alger par *Arnaute Mami*, le plus redouté des corsaires. L'amour de la liberté lui fit tout entreprendre pour briser ses fers, et la conjuration qu'il forma avec quatorze Espagnols pour se sauver est un prodige d'intelligence, de patience et de courage. Son projet échoua par la circonstance même qui devait en couronner le succès. Ces infortunés furent traînés devant le roi, qui leur promit la vie s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise. Cervantes ne balança pas à lui dire que c'était lui, s'offrit à la mort, en ne lui demandant que de sauver ses frères. Le roi respecta son entreprise, et ne voulut pas faire périr un aussi brave homme. Racheté enfin, Cervantes repassa en Espagne, y obtint un petit emploi à Séville, où il fit les *Nouvelles* que nous connaissons. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche. Les habitants d'un petit village nommé *l'Argamazille* prirent querelle avec lui, le traînèrent en prison, et l'y retinrent longtemps. C'est là que Cervantes commença son roman de *Don*

Quichotte. Il n'en publia d'abord que la première partie ; elle ne réussit point, et cet ouvrage, qui devait l'immortaliser, l'eût laissé dans la plus déplorable misère sans les faibles secours que lui accordèrent le comte de Lémos et le cardinal de Tolède. Il n'en jouit pas longtemps ; il fut attaqué d'une hydropisie, et, craignant de n'avoir pas le temps de finir son roman de *Persilès*, il augmenta son mal par un travail forcé. Quatre jours avant sa mort, il en traça d'une main faible l'Épître dédicatoire au comte de Lémos, qui arrivait en ce moment d'Italie ; cette Épître est un modèle de philosophie, de noblesse et surtout de reconnaissance. Cervantes mourut à Madrid, le 23 avril 1616, âgé de soixante-huit ans six mois et quelques jours.

Au reste, le roman de *Galatée* est une intrigue pastorale, dans laquelle Cervantes ou son imitateur ont encadré quatre épisodes dans le genre des *Nouvelles* que nous devons au premier ; elles ont toute de l'originalité, de l'intérêt et beaucoup d'invraisemblance. Les images que l'on y trouve de la vie champêtre et des mœurs des bergers ont en général cette teinte douce et ce coloris vraiment pastoral qui font le charme des Églogues de Virgile, de Théocrite et de Gessner. Le style de cet ouvrage, toujours facile, a plus de grâce qu'il n'a d'élégance et de pureté.

DÉCEMBRE.

C'est le 1er décembre que l'on a donné, à Paris, la première représentation de la *Didon* de MM. Marmontel et Piccini. Le succès que cette tragédie lyrique vient d'obtenir sur le théâtre de la capitale a confirmé de la manière la plus brillante celui qu'elle avait eu à Fontainebleau.

Qui ne connaît pas l'épisode admirable qui en a fourni le sujet ? Il n'y a rien dans toute l'*Énéide* de Virgile qu'on ait lu avec plus de délices, et qu'on se lasse moins de relire. Parmi tous les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, il n'en est aucun, sans excepter même les théâtres de Sophocle et d'Euripide, où l'amour soit peint avec une sensibilité aussi touchante, aussi profonde ; c'est tout à la fois le seul exemple et le plus sublime modèle de

ce genre que nous aient laissé les anciens. Il n'est pas étonnant qu'on ait cherché à l'imiter si souvent. L'Arioste, le Tasse, Voltaire l'ont tenté plus ou moins heureusement dans la poésie épique. Ce tableau si vrai de l'amour le plus tendre et le plus malheureux avait déjà été transporté avec succès sur la scène, en Italie, par Métastase, en France, par M. Lefranc de Pompignan; l'un et l'autre ont tâché de s'approprier les beautés de l'original, et d'y ajouter ces développements heureux dont la marche dramatique semble plus particulièrement susceptible. M. Marmontel a trop de goût pour avoir négligé l'usage qu'il pouvait faire de tant de richesses; il a senti avec raison que tout ce qui pouvait embellir son ouvrage devait lui appartenir. Quoiqu'il ait dans son opéra des beautés qui lui sont propres, et quoiqu'il se soit attaché principalement à suivre Virgile, il n'a pas dédaigné quelquefois de prendre pour guides ceux qui osèrent l'imiter avant lui.

L'ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'analyse. On se bornera à quelques observations.

Tout ce que dit, tout ce que chante Didon dans le premier acte est de la passion la plus vive et la plus tendre. On ne pouvait choisir pour l'air : *Vaines frayeurs, sombres présages,* un motif plus vrai, lui donner des accents plus sensibles, les soutenir, les varier par des modulations plus douces et plus agréables; les accompagnements respirent les soupirs et les craintes qu'éteignent dans le cœur d'une amante l'espérance et l'amour. L'air : *Ni l'amante ni la reine,* a un ton de fierté admirablement analogue aux paroles, et une marche d'harmonie dans les accompagnements qui ajoute encore à cette belle expression. Mais la fin de l'acte n'a pas été fort applaudie : le *duo* entre Iarbe et Énée, quoique en général supérieurement traité, papillotte peut-être un peu trop, et manque surtout de ce caractère imposant et prononcé que semble exiger celui de ces deux héros. L'air qui termine l'acte, et que chante Iarbe, participe encore plus de ce défaut, et c'est sans doute ce qui a nui principalement à l'effet de ces deux dernières scènes.

Dans le second acte, on doit remarquer ce que dit Didon à Iarbe :

Non, quand il aurait à m'offrir
Le trône et le sceptre du monde, etc.

Il faut avoir entendu ce récitatif pour en soupçonner le charme et

la vérité; la beauté des vers n'en peut donner qu'une faible idée. Nous pourrions transcrire ici les paroles de l'air qui le terminent; mais où trouver l'expression capable de rendre et la grâce et la magie céleste qui règnent dans la musique de cet air divin? Jamais Piccini n'a fait un morceau de chant plus parfait, et jamais rien n'a été applaudi avec autant d'enthousiasme sur le théâtre de l'Opéra que lorsque Didon, ivre d'amour, dit à Énée :

Ah! que je fus bien inspirée, etc.

Y a-t-il rien de plus touchant que les adieux d'Énée à Didon, à la fin du second acte? Didon tombe anéantie dans les bras de sa sœur; les larmes, les sanglots ne laissent échapper de sa bouche que ces mots : *Regarde-moi, vois ton ouvrage*. Élise reproche à Énée sa barbarie. En vain il conjure Didon d'ouvrir les yeux; ils se ferment encore plus, sa voix s'éteint et prononce à peine : *Laisse-moi mourir dans ses bras*. Ce *trio* est un chef-d'œuvre de sensibilité et d'une vérité si douloureuse qu'il fait couler les larmes de tous les spectateurs.

Il faudrait transcrire toute la première scène du troisième acte, si supérieurement imitée de Virgile par le poëte, et si *sublimement* rendue par le musicien, pour faire comprendre que plus de cent vers de récitatif dont elle est composée sont presque autant applaudis que le seul air qui s'y trouve.

En général, la marche de cet opéra ne pouvait être plus simple, plus claire, ni plus favorable à la musique. M. Marmontel avait écrit et imprimé, il y a quelques années, au milieu des scandales de la dispute des Gluckistes et des Piccinistes, que le merveilleux, la féerie et la fable convenaient uniquement au théâtre lyrique; que l'introduction de la tragédie à l'Opéra était une hérésie littéraire, qui confondait les deux genres sans en pouvoir servir aucun. L'admiration pour les beautés sans nombre que renferment les opéras de Quinault, une prédilection pour le théâtre qui le premier a servi à sa gloire, une théorie peut-être peu réfléchie, parce que dans des temps de dispute et de guerre l'esprit le plus juste est entraîné dans des erreurs qui naissent même de la contradiction qu'il éprouve, tout cela avait pu déterminer l'opinion que M. Marmontel avait alors sur la tragédie-opéra; mais un bon esprit ne tient jamais à des assertions données dans des écrits

polémiques, quand la réflexion, éclairée par le goût, lui fait soupçonner qu'il a pu se tromper. C'est à une théorie plus saine que nous devons l'excellent opéra de *Didon*, et cet ouvrage sert bien mieux l'art qui vient de naître en France, en mettant dans le plus grand jour les rares talents de M. Piccini, que tout ce qu'on avait écrit jusqu'ici pour le défendre. Il manquait à cet habile compositeur un poëme dont la marche fût dramatique, l'intérêt suivi et gradué, l'action présentée clairement, et soutenue d'acte en acte par des passions vives et fortement contrastées : c'est ce qu'il a trouvé dans l'opéra de *Didon*, et essentiellement dans le rôle principal, dont le récitatif animé et parlé se prête à la plus grande variété d'accents et de modulations, avec un mélange heureux de chœurs presque tous en action, et d'airs supérieurement coupés, dont les motifs, toujours bien prononcés, au lieu de ralentir l'action, la développent et l'animent encore davantage. Un mérite si éminent couvre sans doute tous les défauts qu'on peut reprocher à ce poëme; mais la critique ne veut pas perdre ses droits. On a donc observé que la situation de Didon, quelque variées qu'en soient les nuances, était trop constamment la même; en effet, elle est malheureuse dès la première scène par les pressentiments que lui donne l'ombre de son époux. M. Marmontel aurait pu la présenter, au premier acte, heureuse, ivre d'amour et de plaisir. Didon sortant de la grotte charmante avec son amant, sûre de son cœur, et lui faisant cependant jurer encore de lui rester toujours fidèle, eût offert au musicien un tableau bien contrastant avec la situation de cette reine au second et au troisième acte[1]. On a trouvé Iarbe, dans cet opéra, moins beau, moins grand qu'il ne l'est dans la tragédie

1. Lorsqu'une situation au théâtre est susceptible d'un aussi grand nombre de nuances et d'une gradation aussi intéressante que l'est celle de Didon, elle attache d'autant plus, ce me semble, qu'elle est toujours au fond la même : le personnage en est plus vrai, l'illusion en est plus soutenue... Énée nous paraît trop froid, et il l'est sans doute; mais ne doit-on pas savoir beaucoup de gré au poëte de l'adresse avec laquelle il a su éviter du moins tout ce qui pouvait l'avilir à nos yeux? Le fils d'Anchise n'est pas aussi amoureux que nous le désirerions, que nous l'aurions été nous-mêmes à sa place; mais quelle espèce de lâcheté peut-on lui reprocher? Son amante est trompée; ne devait-elle pas l'être? C'est son propre cœur, ce n'est jamais lui qui la trompe. Tout perfide, tout ingrat, tout superstitieux qu'il est, c'est pourtant un héros. Didon, moins crédule, eût-elle autant aimé? Plus aimée, nous eût-elle fait verser autant de larmes?... Une femme l'a dit, on peut l'en croire : *Il n'y a d'aimables que les dupes; il n'y a que les fripons qui soient aimés.* (Meister.)

de M. de Pompignan. L'apparition de l'ombre d'Anchise n'a produit et ne devait produire aucun effet. Énée partait sans son intervention, il ne balançait pas un seul instant. Elle en eût pu produire, si l'auteur nous eût montré Énée cédant aux larmes de son amante, déterminé à ne pas la quitter, et bravant les dieux qui lui prescrivaient des lois trop cruelles; l'ombre d'Anchise paraissant alors à travers les éclairs et le tonnerre, et l'entraînant malgré lui, eût été un ressort surnaturel plus nécessaire et par là même plus dramatique ; il eût procuré au poëte et au musicien l'avantage bien précieux de présenter Énée, un instant au moins, d'une manière intéressante. Ce héros, entraîné par son père au moment où il venait de sécher les larmes de Didon, où cette reine infortunée courait rallumer les flambeaux d'hyménée, eût paru moins froid, peut-être même nous eût-il arraché quelques larmes. Au reste, toutes ces critiques, fussent-elles encore plus fondées, ne peuvent balancer la perfection du caractère de Didon et l'intérêt qu'elle inspire. N'est-ce pas assez de gloire à M. Marmontel d'avoir presque atteint au sublime de son modèle? Le pieux Énée de Virgile ne vaut assurément pas mieux que le sien.

Nous essaierions vainement d'analyser toutes les beautés de la musique de cet opéra. Le succès en a été complet, c'est le triomphe le plus éclatant que M. Piccini ait encore obtenu sur notre théâtre; jamais rien n'y a été applaudi avec tant de transports. Les zélateurs de Gluck, ces ennemis si injustes et si décourageants du talent de son rival, sont les plus grands partisans de *Didon,* et prétendent que Piccini s'est fait Gluckiste. Ils ne font point attention que le grand changement opéré dans le *faire musical* de ce grand compositeur n'est essentiellement produit que par l'intérêt du sujet, la marche dramatique du poëme, et sa coupe plus semblable à celle dont l'*Iphigénie en Aulide* a donné un excellent modèle. Nous ne dissimulerons pas cependant que M. Piccini a travaillé davantage le récitatif de cet opéra, qu'il y a mis plus d'intention, plus de variété, et surtout plus d'accent de passion et de sensibilité. Ses airs, toujours aussi mélodieux, toujours aussi arrondis que ceux de *Roland,* d'*Atys,* etc., ont encore de plus une vérité et une énergie d'expression dont ses détracteurs ne le croyaient pas capable. Ses chœurs, traités avec soin, produisent le plus grand effet. Nous

avons relevé avec le courage de l'impartialité les taches qu'on peut reprocher au rôle d'Iarbe; il faut bien avouer encore que l'ouverture de cet opéra a été généralement condamnée; elle est faible; l'*adagio* surtout, où un hautbois et une flûte concertent ensemble sur un ton si pastoral, est loin du caractère propre à une tragédie de ce genre. On ne doute point que M. Piccini ne se détermine à la refaire.

Il n'y a qu'un seul divertissement au premier acte de cet opéra, et les airs en ont paru agréables.

Mme Saint-Huberty, qui a chanté le rôle de Didon, a surpassé même ce que ses succès précédents faisaient attendre d'elle. Il est impossible de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, enfin tout ce qui pouvait rendre son jeu plus attachant et plus digne de ce superbe rôle. Elle a reçu, ces jours passés, un hommage unique de la part du public à la Comédie-Italienne; elle y a été applaudie en sortant de sa loge, comme l'est la reine quand elle honore le spectacle de sa présence[1].

IMPROMPTU DE MONSIEUR
SUR NOS DÉCOUVERTES AÉROSTATIQUES.

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers;
Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

VERS
DE M. LE VICOMTE DE SÉGUR A MM. CHARLES ET ROBERT.

Quand Charles et Robert, pleins d'une noble audace,
Sur les ailes des vents s'élancent dans les cieux,
Par quels honneurs payer leurs efforts glorieux ?
Eux-même ils ont marqué leur place
Entre les hommes et les dieux.

1. Meister revient avec quelques détails sur cet hommage; voir plus loin, p. 432.

EXTRAIT
D'UNE LETTRE DE Mme NECKER A L'AUTEUR DE CES FEUILLES QUE DE TRISTES DEVOIRS ONT OBLIGÉ DE FAIRE UN VOYAGE DE QUELQUES MOIS EN PROVINCE.

Du 16 décembre 1783.

« ... Le roman posthume de M. de Montesquieu[1] amusera peut-être notre chère malade. La main qui l'a tracé, toute légère qu'elle est, montre quelquefois l'ongle du lion. Le succès en est différent; mais personne ne méconnaît et ne peut méconnaître son inimitable auteur.

« Il nous est sorti des forêts de Saint-Germain une espèce de vieux sauvage, nommé l'abbé Blanchet, qui vient de faire un choix du *Spectateur* et de quelques autres journaux anglais, dont la traduction est naturelle, correcte, et souvent élégante.

« Les *Essais de morale*, de l'abbé de Mably, sont, à ce qu'on dit, car je ne les ai pas lus, une satire contre les femmes, et il faut avouer que, depuis que Mme de V... n'est plus à Paris, il est difficile de faire leur éloge dans un ouvrage de ce genre.

« J'ai été enfin au *Séducteur*, et je me suis trouvée indigne de comprendre ces hautes spéculations sur la manière de corrompre les femmes. J'ai toujours vécu si loin de ce jargon, qu'il est pour moi l'expression d'un monde idéal, obscur par lui-même, et dont les combinaisons sont nécessairement encore plus obscures. L'auteur a pris pour épigraphe : *Ille ego qui quondam; moi qui jadis chantai sur la flûte champêtre.* Il y a sûrement la même différence entre les jeux de mots qu'il nous rappelle ici et les *Bucoliques*, qu'entre *le Séducteur* et l'*Énéide*.

« Nous avons à Paris un joueur de gobelets qui fait des choses surprenantes. Il semble qu'on voit aujourd'hui une émulation entre la nature et l'adresse, ainsi que du temps de Moïse. L'on parle aussi comme alors d'un moyen de marcher sur les flots sans se noyer; enfin l'habitude des merveilles nous rend crédules, et l'on disait très-sérieusement l'autre jour qu'un homme avait trouvé l'art de fixer les traits et de les garantir des outrages du temps. Cet homme vient trop tard pour moi.

1. *Arsace et Isménie.*

« ... Vous savez que M. Bailly succède à M. de Tressan, et que M. de Choiseul-Gouffier est élu à la place de d'Alembert. L'on propose encore un nouveau prix pour l'éloge de d'Alembert, en sorte qu'il sera loué trois fois à l'Académie française et une fois à l'Académie des sciences :

Monsieur le mort, laissez-nous faire,
Nous vous en donnerons de toutes les façons.

Quelqu'un disait que les Éloges devaient être différés jusqu'au moment où l'on a perdu la véritable mesure des morts, car alors l'on peut en faire des géants sans que personne s'y oppose. Nos philosophes croient avoir le secret des alchimistes, qui changeaient les cadavres en statues d'or, et ils agissent en conséquence, car ils traitent mieux l'homme qui n'est plus que celui qui vit encore, etc. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. MARMONTEL AU MÊME.

Du 18 décembre 1783.

« Vous avez pu entendre dire que nos deux spectacles, *Didon* et *le Dormeur éveillé*, avaient eu beaucoup de succès ; celui de *Didon* singulièrement a été jusqu'à l'enthousiasme. C'est une faveur que d'être joué deux fois au théâtre de Fontainebleau ; *Didon* l'a été trois fois, et le roi, qui de sa vie n'avait pu entendre un opéra d'un bout à l'autre, ne s'est point lassé d'entendre celui-ci. *Il me fait*, disait-il, *l'impression d'une belle tragédie*. Le jeu sublime de Mme Saint-Huberty a eu bonne part à ce succès inouï ; mais il n'en est pas moins vrai que la musique et les paroles même ont obtenu quelques éloges. Piccini s'est surpassé surtout dans le récitatif, qui ne ressemble à rien de ce que vous avez entendu. Le succès de cet ouvrage au théâtre de Paris soutient la réputation que lui avait donnée celui de Fontainebleau. Les cinq premières représentations ont été combles ; tout est loué pour la sixième et la septième. Le rôle de Didon est applaudi avec ivresse, et l'on convient unanimement qu'on n'a jamais rien entendu de pareil.

« *Le Dormeur éveillé* fut mal exécuté à Fontainebleau dans les morceaux d'ensemble, mais bien de la part des acteurs principaux, Clairval et Mme Dugazon. Le comique en a paru amusant

d'un bout à l'autre, la musique charmante. Le roi l'avait redemandé pour la clôture des spectacles de la cour; Clairval tomba malade, et les spectacles finirent deux jours plus tôt, etc. »

— Il est bien temps de dire un mot de toutes les pertes que la Comédie-Française a faites depuis le commencement de l'année. Dans l'état de décadence où se trouve ce théâtre, il en est bien peu qui ne doivent laisser quelques regrets. La plus vivement sentie a été la retraite de Mlle d'Oligny [1]. Cette actrice, qui débuta fort jeune, en 1763, par le rôle d'Angélique dans *la Gouvernante*, plut si fort au public qu'elle fut reçue l'année d'après, sans que sa vertu ait été obligée de payer à messieurs les gentilshommes de la chambre aucun des droits d'usage. Cette vertu s'est conservée pure, dit-on, au milieu de toutes les séductions de la jeunesse et du théâtre. Le seul homme qu'on a pu soupçonner d'en avoir été aimé passe depuis longtemps pour être marié secrètement avec elle : c'est l'honnête et sensible M. Du Doyer, auteur du *Vindicatif* et de *l'Antipathie pour l'amour*. Mlle d'Oligny, élevée sous les yeux de Mlle Gaussin, dont sa mère était la femme de chambre, est toujours restée fort au-dessous de ses modèles; mais son talent, sans être très-distingué, avait une physionomie qui lui était propre. Elle n'a jamais été fort jolie; mais elle a eu longtemps, sur la scène du moins, l'air aimable, intéressant et doux; sans élégance, sans coquetterie, sans maintien, on lui trouvait cependant une sorte de grâce, celle de la décence et de l'ingénuité. Le son de sa voix n'était pas toujours assez pur; elle ne paraissait pas même l'avoir cultivée avec beaucoup de soin; mais les accents de cette voix allaient souvent au cœur; elle avait des inflexions d'un naturel charmant, d'une sensibilité pénétrante. Les rôles qui respiraient une âme jeune, nouvelle et passionnée, tels que ceux d'Angélique, de Zénéide, de Victorine, dans *le Philosophe sans le savoir*, semblaient avoir été créés pour elle, celui de Victorine surtout; on eût dit qu'elle le jouait d'instinct; elle lui donnait un caractère de finesse et d'originalité très-

1. Louise-Adélaïde de Berthon de Maisonneuve, dite d'Oligny ou Doligny, née à Paris le 30 octobre 1746, morte dans cette ville le 10 mai 1803, épousa le 3 février 1795 Du Doyer de Gastel, qui soupirait depuis longtemps pour elle (voir tome VIII, p. 188) et qui ne jouit pas longtemps de ce tardif bonheur, car il mourut le 10 avril 1798. Il était né le 29 avril 1732 à Champhol (Eure-et-Loir).

piquant, peut-être même inimitable. Elle manquait de force et de noblesse pour les rôles qu'on appelle de première amoureuse; elle avait bien moins encore le talent qu'exigent ceux de jeune princesse dans la tragédie, et sa figure n'était plus assez jeune pour l'emploi auquel ses succès l'avaient particulièrement attachée.

Mme Molé, connue longtemps sous le nom de Mlle Pinet, avait débuté la même année que Mlle d'Oligny[1]. Avec plus d'esprit, d'étude et d'intelligence, le plus beau teint et un fort joli visage, elle réussit infiniment moins. Elle n'avait aucune espèce de talent naturel, et ce n'est que depuis peu d'années qu'elle était parvenue à exprimer au théâtre une partie au moins de tout ce qu'elle sentait si bien dans ses rôles, quelquefois même avec assez de finesse et de vivacité. Sa voix était fort maniérée, et n'en était ni plus douce ni moins fausse. Si sa tête était encore agréable, sa taille était devenue presque monstrueuse. Les efforts inouïs qu'elle faisait pour serrer son corps de jupe lui donnaient l'air roide et emprunté, sans la faire paraître beaucoup plus fine, et c'est une des circonstances qui ont contribué le plus à hâter sa fin. Il s'y est joint, dit-on, le chagrin mortel qu'elle eut de voir ou de soupçonner du moins son mari de se charger lui-même, et pour ainsi dire sous ses yeux, de l'éducation d'une fille qu'elle avait eue de M. le marquis de Valbelle[2]. Le rôle de la sœur précieuse dans *les Femmes savantes,* et celui d'Alcmène dans *Amphitryon,* étaient peut-être ceux qu'elle jouait le moins mal. Elle avait débuté aussi dans la tragédie par le rôle de *Bérénice,* mais sans succès.

Augé, double de Préville dans l'emploi de valet, a été une des victimes de la banqueroute de M. le prince de Guéménée; il n'a pu survivre à l'idée douloureuse de perdre ainsi dans un instant presque tout le fruit qu'il avait recueilli de vingt ans de travaux et d'humiliations[3]. Un Crispin n'est pas tenu d'avoir plus de courage qu'un philosophe. Cet acteur avait une intelligence assez bornée, mais un masque excellent. Le plus honnête homme du monde, il avait au théâtre l'air aussi bas, aussi fourbe, aussi

1. Mlle Doligny ne débuta que le 3 mai 1763; Mme Molé, alors Mlle Pinet, avait débuté dès le 21 janvier 1761.

2. Mme Rémond, qui joue aujourd'hui les rôles de soubrette à la Comédie-Italienne. (MEISTER.)

3. François Augé, né à la Ferté-sous-Jouarre, le 31 décembre 1733, avait débuté le 14 avril 1763; il mourut à Paris le 26 février 1783.

rusé qu'on peut le désirer dans la plupart des rôles dont il était chargé. Son jeu avait en général plus de franchise et de naturel que de finesse et d'intention ; mais il était vraiment admirable dans le rôle de Basile du *Barbier de Séville;* il jouait encore avec une grande naïveté celui de Lucas dans la *Partie de chasse de Henri IV.* Ce qu'on ne peut guère lui pardonner, même après sa mort, c'est la cruelle habitude qu'il avait d'estropier les vers, et d'ajouter des lazzis de sa façon, même au dialogue de Molière.

Bouret, après avoir été autrefois à l'ancien Opéra-Comique de la Foire presque aussi célèbre, presque aussi digne d'admiration que l'est aujourd'hui l'illustre Janot-Volange au théâtre des Variétés-Amusantes, survivait depuis longtemps à sa renommée. Il avait dans la voix une sorte de nasillement fort déplaisant et qui rendait quelquefois ce qu'il disait tout à fait inintelligible ; mais il y avait pourtant de certains rôles où ce défaut même réussissait à merveille, comme celui d'Agnelet dens *l'Avocat Patelin,* celui de Flamand dans *Turcaret,* etc. Sa figure épaisse et ses sourcils si bêtement prononcés lui donnaient surtout une expression très-heureuse pour le rôle de *Pourceaugnac ;* ce qui a fait dire assez plaisamment que, dût-il n'être pleuré de personne, il était bien juste au moins que toute la famille des Pourceaugnac en prît le deuil.

Ce sont les Grâces et Thalie qui regretteront longtemps le charmant, l'inimitable Carlin. Il a eu le bonheur de rire et de plaire pendant plus de quarante ans, et ce n'est pour ainsi dire qu'en cessant de vivre qu'il a cessé de jouir d'une destinée si peu commune. Son véritable nom était Charles-Antoine Bertinazzi. Il naquit à Turin en 1710. Son père était officier dans les troupes du roi de Sardaigne. Sa première étude fut très-soignée ; à quatorze ans, il fut reçu porte-enseigne dans un régiment ; mais, ayant perdu son père et se trouvant sans fortune, il ne put résister à l'impulsion de son génie. Après avoir essayé de donner quelque temps des leçons d'armes et de danse, il se mit à jouer la comédie dans différentes villes d'Italie, et fut bientôt, dans le rôle d'Arlequin, l'émule des meilleurs acteurs de Venise et de Bologne. C'est en 1741 qu'il débuta, sur le théâtre de Paris, dans le rôle d'*Arlequin muet par crainte.* Il y obtint un succès qui ne s'est pas démenti un seul instant, quoiqu'à son arrivée à Paris il ignorât absolument notre langue, et qu'on n'y eût pas

encore oublié la légèreté de Thomassin, dont le jeu délicat et naïf avait enchanté longtemps la ville et la cour.

Le grand talent de Carlin tenait surtout à l'extrême justesse de son tact et de son goût. Personne n'a jamais mieux deviné ce qui pouvait plaire au public et lui plaire dans l'instant; ce n'est pas la finesse de ses saillies, quoiqu'il lui en soit échappé d'excellentes, qui charmait le plus, c'était l'à-propos de tout ce qu'il imaginait de dire et de faire; il ne passait jamais la mesure dans le genre de talent où il est le plus difficile d'en avoir sans manquer de verve et de gaieté, et c'est toujours avec une adresse extrême qu'il allait frapper juste au but qu'il s'était proposé. On pouvait désirer quelquefois plus d'esprit dans son dialogue; mais il est sûr qu'on n'en pouvait mettre davantage dans ses gestes, dans ses mines, dans toutes les inflexions de sa voix, et n'est-ce pas là surtout qu'il faut chercher le véritable esprit d'un arlequin? Tous ses mouvements avaient une grâce, une sûreté, une prestesse, un naturel si comique, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. Nos plus grands acteurs, Le Kain, Préville, les meilleurs juges de son mérite, le voyaient jouer avec délices. Sa bonhomie et sa gaieté le rendaient cher à tous ses camarades. Il était le dernier acteur qui nous fût resté de l'ancienne Comédie-Italienne. C'est au mois de septembre dernier qu'il est mort, d'une maladie aiguë; il avait paru encore au théâtre peu de jours auparavant; et il est bien prouvé que jusqu'à l'âge le plus avancé il n'avait perdu aucun des goûts de la jeunesse, comme il en avait conservé tout l'esprit et toutes les grâces.

Ce même théâtre a éprouvé encore une perte dont le public a partagé les regrets, dans la demoiselle Billioni. C'était un enfant de la *balle*, fille du sieur Bussa Placide et de la demoiselle Spinacuta, sœur du sieur Placide, le plus fameux de nos danseurs de corde. Elle avait débuté fort jeune sur ce théâtre en 1769 dans les rôles de *Rosaura*. Son talent et son goût pour la musique lui firent bientôt donner un emploi où elle put se rendre plus utile à ce spectacle. Elle avait de la physionomie, de très-beaux yeux, mais le nez infiniment trop long pour les rôles de soubrette, ce qui n'a pas empêché que le beau Clairval ne lui ait fait beaucoup d'enfants et qu'elle n'ait payé quelquefois ses dettes. On lui a vu jouer avec succès plusieurs rôles intéressants dans les opéras de MM. d'Hèle et Grétry.

ÉPIGRAMME SUR LES TROIS STATUES QUI DÉCORENT LA NOUVELLE FAÇADE DU PALAIS.

Pour orner le Palais, un artiste fameux
A travaillé. Quelle est sa meilleure statue?
La Prudence est fort bien; la Force est encor mieux,
Mais la Justice est mal rendue.

ÉPITAPHE D'UN JEUNE HOMME TUÉ A LA NOUVELLE-ANGLETERRE PAR M. DE CAMBRY.

Le diable, qui de nous dispose,
Jadis me fit sacrifier,
Amant, mon bien pour une rose,
Soldat, mon sang pour un laurier.

— Nous venons de voir renouveler d'une manière très-piquante l'essai que fit à Londres milord Chesterfield de la crédulité des hommes pour les choses les plus invraisemblables, lorsqu'un de ses porteurs de chaise, sous le nom d'un physicien italien, rassembla au théâtre de *Covent-Garden* quatre mille âmes pour le voir entrer, ainsi qu'il l'avait promis, dans une bouteille de pinte. Tout le monde sait qu'il décampa avec l'argent qu'on avait payé à la porte pour voir le *contenu* plus grand que le *contenant*. Notre nouveau Chesterfield, dont le nom est de Combles, magistrat de la ville de Lyon, s'est joué presque aussi hardiment de notre crédulité; mais il était trop honnête, et les circonstances le servaient trop bien pour avoir voulu abuser d'une manière profitable du degré d'exaltation où nos succès aérostatiques avaient porté toutes les têtes.

Huit jours après l'audacieuse expérience de MM. Charles et Robert, on lut dans un de nos papiers publics (*le Journal de Paris*) qu'un horloger avait trouvé le moyen de marcher sur l'eau; qu'il avait, à cet effet, inventé des *sabots élastiques, à l'aide desquels il traverserait la rivière, comme un ricochet, cinquante fois dans une heure*. Sa lettre inscrite dans la feuille était très-bien faite, et la certitude de cette découverte était garantie de plus par les rédacteurs du *Journal,* qui déclaraient avoir pris, avant de la publier, tous les renseignements que la

prudence pouvait exiger. Cet horloger prétendu demandait une souscription de deux cents louis, qui ne lui seraient remis que lorsqu'il aurait traversé la Seine aux yeux du public.

Malgré l'impossibilité presque démontrée de conserver son équilibre dans une traversée rapide pour laquelle l'auteur ne demandait qu'une minute, personne, hors une seule que nous allons citer, ne douta de la possibilité de l'expérience; Montgolfier et Charles avaient rendu tout possible. Monsieur, frère du roi, qui aime les arts et qui les encourage, fit une souscription dans sa société, et envoya quarante-cinq louis au bureau du *Journal*, dépositaire de la somme demandée par le prétendu horloger; beaucoup de gens imitèrent l'exemple de Monsieur, et le prévôt des marchands de la ville de Paris, voyant dans cet essai un avantage pour la navigation, avait non-seulement eu la complaisance de faire préparer une enceinte pour les souscripteurs, il avait voulu encore contribuer de dix louis à la souscription. Elle était remplie et au delà; les journalistes l'avaient écrit à Lyon à M. de Combles, que seul ils connaissaient, qui leur avait fait parvenir la prétendue lettre de l'horloger, et qui avait suivi avec eux cette singulière correspondance. Ils attendaient tous les jours le nouveau thaumaturge destiné à soumettre à l'homme un élément qui ne paraît guère plus facile à dompter que celui que M. Montgolfier venait d'asservir à son génie, lorsque M. le baron de Breteuil, ministre et secrétaire ayant le département de Paris, a reçu une lettre de M. de Flesselles, intendant de Lyon, qui lui apprenait que la prétendue expérience était une plaisanterie que s'était permise un citoyen de Lyon, assez recommandable pour qu'il le suppliât de taire son nom. Le ministre a porté sa lettre au roi, qui, le seul peut-être de son royaume, n'avait jamais voulu croire à la possibilité de *traverser comme un ricochet la rivière de Seine en une minute.* Sa Majesté a daigné regarder cette plaisanterie comme une espièglerie dont il fallait rire, et en a beaucoup ri. Paris a fini par en faire autant; chacun a retiré son argent et a regardé la conduite de M. de Combles comme une critique un peu rigoureusement prononcée de la propension des hommes à croire à ce qu'ils aiment, le merveilleux. Nous perdons au reste beaucoup de théories certainement aussi profondes qu'ingénieuses, par lesquelles nos savants ne démontraient point la possibilité de la chose (ils n'en doutaient pas), mais les lois par

lesquelles elle devait avoir été exécutée, les moyens que l'auteur avait dû employer, la perfection que l'on pouvait donner aux sabots élastiques, etc.; des calculs à perte de vue expliquaient tout cela d'une manière qui eût presque autant honoré ces messieurs que l'inventeur lui-même, *homme heureux et puis c'est tout*, pour nous servir d'une formule académique, lorsque la lettre de M. de Flesselles est venue réduire tous les travaux des *gens de la chose* au même point que les deux cents volumes écrits jadis sur la *dent d'or*, trouvée en Allemagne, qui exerça si longuement la sagacité des docteurs du XVI[e] siècle. La reine et Monsieur viennent de faire écrire au bureau du *Journal de Paris* qu'ils voulaient que les quarante louis qu'ils avaient souscrits pour cette expérience fussent employés à la délivrance de pères détenus pour mois de nourrice. Cet excellent exemple de bienfaisance que se sont empressés d'imiter les autres souscripteurs est le complément de l'indulgence et de la bonté peut-être plus que paternelle avec lesquelles nos bons souverains ont su tourner au profit de pères malheureux une plaisanterie un peu trop forte que l'auteur doit bien se reprocher. Ce trait de caractère est digne d'être observé par les vrais philosophes.

— L'Académie des sciences vient, contre son usage ordinaire, de nommer, avant la fin de l'année, MM. Montgolfier ses correspondants.

— M. le comte d'Angivillers, directeur des bâtiments du roi, et en cette qualité ministre des arts, vient d'écrire à l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture de s'occuper des plans et dessins d'un monument que Sa Majesté veut faire élever au milieu du bassin des Tuileries, d'où sont partis MM. Charles et Robert, pour consacrer aux yeux de la postérité la découverte de MM. Montgolfier. Le public a appris le vœu de Sa Majesté à cet égard avec la plus sensible reconnaissance.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a reçu ordre en même temps de s'occuper de l'emblème et de l'exergue d'une médaille que Sa Majesté veut faire frapper pour conserver la mémoire de cet événement; mais comme ses ordres portaient celui de joindre ensemble les noms de Charles et ceux de Montgolfier, l'Académie a fait représenter au roi que les médailles étant pour les siècles futurs des monuments d'après lesquels on écrivait l'histoire, et Charles étant présenté dans celle qu'on lui

ordonnait comme inventeur ainsi que Montgolfier, elle demandait à Sa Majesté des ordres précis par lesquels il fût expressément enjoint à la Compagnie de réunir ces deux noms. La postérité, ainsi que le siècle présent, ne manquera pas de les distinguer, malgré les petites intrigues du jour qui veulent en vain les confondre. Il n'est plus au pouvoir des peuples et des rois de donner ou d'ôter le mérite de la découverte à celui à qui elle appartient, et le fait est trop prononcé pour cela.

— On a donné, le lundi 15, la première représentation des *Brames*, tragédie de M. de La Harpe. Le fonds de cette tragédie est tiré de l'*Histoire de l'Indostan*, par l'Anglais Dow. Les brames se sont fait de tout temps un principe de cacher leur religion aux nations même qui ont conquis l'Inde, jusqu'à nos jours. Il n'y a que M. Harrison, gouverneur de Bénarès pour la Compagnie anglaise, qui soit venu à bout de les corrompre et d'obtenir d'eux non-seulement la révélation, mais la traduction même de leurs livres sacrés écrits dans cette langue *samskrit*, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Le sultan Akébare, dit l'auteur anglais, curieux de connaître ces mystères religieux, fit choix d'un jeune seigneur de sa cour, qu'il fit adopter par un brame errant et vagabond, après avoir fait promettre à Feisi, nom du jeune Mogol, qu'il s'instruirait à fond de la langue sacrée et des dogmes des bramines, pour revenir ensuite l'initier à son tour dans la connaissance de ces saints mystères. Feisi, présenté comme enfant de cette caste antique chez qui Pythagore puisa la plupart des principes de son système philosophique et religieux, y fut reçu sans difficulté. Sa jeunesse, la douceur de son caractère que modifiait encore l'irrésistible pouvoir que donnent le désir et le besoin de plaire, lui valurent l'amitié la plus tendre de la part du grand prêtre. Feisi, en s'instruisant dans la langue sacrée, entretint pendant les premières années une correspondance suivie avec Akébare; mais le grand prêtre avait une fille charmante, le prétendu brame en devint amoureux, et l'amour de la religion qu'elle professait se grava aussi profondément dans son cœur que les charmes de la jeune bramine. Le grand prêtre se crut heureux de donner sa fille à son disciple chéri; quel fut son effroi lorsque ce jeune néophyte, ivre d'amour et de reconnaissance, crut devoir à son ami, à son père, l'aveu d'une supercherie qu'il crut réparer en

lui jurant qu'il vivrait et mourrait attaché au culte de Brama! Le grand prêtre, le repoussant d'une main et armant l'autre d'un poignard, allait justifier ce grand principe de sa religion, qui ne lui permettait de teindre ses mains que de son propre sang en se perçant le cœur, lorsque le jeune Feisi, fondant en larmes, embrassant ses genoux, arrêta son bras, et, lui découvrant ce sein sur lequel venait de reposer pour la première fois sa jeune et tendre épouse, le conjura de lui arracher une existence qu'il n'avait conservée jusqu'à ce moment que pour ne pas quitter la vie sans avoir connu le bonheur. Ses menaces de s'arracher le jour au même instant que son père se priverait de la lumière le firent consentir enfin à vivre; il le promit à son fils, qui lui jura en même temps que jamais les mystères sacrés de Brama ne sortiraient de sa bouche. Rappelé auprès d'Akébare, Feisi y reparut, mais y reparut comme brame, c'est-à-dire comme convaincu d'une religion pour laquelle ses sectateurs étaient accoutumés à mourir plutôt que de la révéler. Son empereur eut la générosité de n'imputer qu'à lui-même cette apostasie, et de respecter la conscience d'un sujet qui avait trahi innocemment l'espoir de sa curiosité. Feisi n'en occupa pas moins de grandes charges dans l'empire, et protégea pendant sa vie une religion qui s'éteint et qui doit nécessairement se perdre un jour dans celle des conquérants des contrées où elle est née.

Il nous a paru nécessaire d'entrer dans ces détails sur ce fait historique, si l'on veut se mettre à portée de mieux juger de l'emploi que M. de La Harpe vient d'en faire sur la scène française. Sa pièce étant imprimée, on ne croit pas devoir en rappeler ici la marche et l'ordonnance.

La première représentation n'a pas eu un succès brillant, mais le public n'avait témoigné par aucun signe de réprobation que cet ouvrage lui eût déplu; cependant plusieurs tragédies sifflées impitoyablement n'ont jamais offert à la seconde représentation, ce jour terrible que Voltaire même redoutait, une assemblée si peu nombreuse et des spectateurs si froids. *Les Brames* sont le premier exemple d'une tragédie jouée tranquillement jusqu'à la fin à la première représentation, et tombée dès la seconde dans les règles. *Les Barmécides* et *Jeanne de Naples* avaient plus qu'annoncé déjà que M. de La Harpe, pour être un excellent littérateur, nourri des meilleurs principes, n'en avait pas

la tête plus dramatique, que ses plans étaient vicieux, mal conçus, remplis d'invraisemblance et toujours péniblement dénoués; mais ces défauts étaient adoucis au moins, s'ils n'étaient pas rachetés, par un fonds d'intérêt, par des situations qui, forcées, variaient ou prolongeaient du moins cet intérêt, et surtout par le mérite si rare dans ce moment-ci d'un style difficilement facile, mais presque toujours correct, plus fait pour satisfaire l'esprit que pour toucher le cœur, enfin par une sorte d'éloquence poétique qui, sans jamais partir de l'âme, avait cependant une sorte d'énergie et de chaleur.

Les Brames ont paru avoir le mérite de la diction des *Barmécides*, de *Jeanne de Naples* et presque de *Warwick;* mais l'on a de la peine à concevoir que l'homme de lettres, qui dans ses ouvrages polémiques a montré les connaissances les plus saines sur l'art du théâtre ait pu imaginer un drame aussi insignifiant par le choix et l'exposition du sujet, aussi peu intéressant dans sa marche et dans son développement, et dénoué par l'effet pittoresque d'*une grande fosse embrasée, entourée de brames,* plus que par le discours d'une tolérance vraiment apostolique que prêche le grand prêtre à Timur-Kan.

Voltaire le premier osa étendre le cercle dans lequel les deux grands maîtres qui l'avaient précédé avaient circonscrit ou du moins laissé la tragédie en France; et ceux qui, de son vivant, refusaient à ce grand homme même l'esprit d'invention, étaient forcés de convenir que les anciens ne lui avaient laissé aucun modèle de ces tragédies philosophiques dans lesquelles il mettait en action les mœurs et le génie des peuples les plus antiques et les plus célèbres de la terre. Quelle force d'imagination il a fallu pour concevoir, combiner les plans de *Gengis-Kan* et de *Mahomet!* et quelle profonde connaissance du cœur humain possédait ce grand tragique pour attacher le spectateur au tableau majestueux, il est vrai, mais peu intéressant, d'événements qui ont changé le sort d'une partie de la terre, et le rendre véritablement dramatique par le mélange admirable de ces grands intérêts avec des passions qui sont de tous les temps et de tous les hommes! Voltaire veut-il mettre sur la scène cette loi aussi ancienne que la nature, base du gouvernement chinois, le respect filial, c'est un fait historique, c'est l'invasion du Tartare Gengis-Kan qu'il prend pour époque; c'est son amour, jadis dédaigné,

pour Idamé qui devient le ressort de toute l'action; c'est lui qui suspend le glaive levé sur l'orphelin, et qui, en nous intéressant, sert à développer le caractère de deux grands peuples. Veut-il peindre la profonde politique, les vues hardies et l'audace réfléchie du prophète de la Mecque, veut-il en former un tableau plein de mouvement, et par cela même une leçon plus frappante que tout ce qu'il a écrit des crimes qu'a produits le fanatisme ; il en imagine un combiné avec art (l'amour de Séide et de Palmyre), et cette passion, qui règne avec terreur et dirige cette action vraiment dramatique, sert à développer le caractère de Mahomet, son effrayante politique, et le punit par une catastrophe que l'art du poëte a conçue si heureusement qu'elle fait son supplice en même temps qu'elle sert à caractériser encore plus l'ambition d'un imposteur qui devait changer la face de la moitié du globe.

M. de La Harpe a conçu ses *Brames* d'après *Gengis-Kan* et *Mahomet*, et la ressemblance frappante de sa tragédie avec ces deux chefs-d'œuvre n'a échappé à personne; il semble même, par des rapprochements faciles à saisir, qu'il ait voulu fondre ensemble les deux sujets, remplacer le fanatique et malheureux Zopire par un philosophe brame, ressemblant au lettré Zanti, et obtenir par là un contraste avec le caractère féroce de son Timur-Kan, faible copie de Mahomet. Mais c'était par l'emploi heureux des passions, des malheurs, des crimes même de l'humanité, que M. de La Harpe pouvait imiter son modèle, et répandre de l'intérêt sur un sujet dont l'importance politique n'a pas même cette grandeur que Voltaire ne trouva pas suffisante pour intéresser seule dans *Gengis-Kan* et *Mahomet*; et quelle différence dans la majesté des sujets d'une caste et d'un collége de prêtres indiens, comparés au système politique du plus grand empire du monde, qui le régit depuis tant de siècles, et qui a asservi même ses conquérants, ou à la grande révolution opérée par Mahomet! De quel intérêt peut être au théâtre un jeune prince tartare destiné à succéder à un grand empire, quittant philosophiquement le palais paternel pour aller s'instruire dans une religion antique, il est vrai, et très-célèbre dans des temps reculés, mais qui, par ses principes mêmes, n'a jamais été le mobile d'aucune grande révolution, et dont les sectateurs n'ont jamais fourni à l'histoire ni ces crimes atroces ni ces vertus éclatantes

que demandent les grands tableaux de la poésie dramatique? Quel intérêt peut inspirer l'amour accidentel, dans ce drame, de ce prince pour la fille d'Obarès? Cet amour est né doucement à l'ombre des autels, il a été encouragé par le grand prêtre, aucun nuage n'a troublé cette passion innocente, et la manière dont elle se trouve liée à l'action n'attache pas même lorsque Timur-Kan en est averti par son fils. C'est la connaissance des mystères cachés dans le temple de Bénarès et la soumission de ses ministres au culte de Mahomet qui occupent le conquérant tartare, et l'amour sans chaleur, sans mouvement de son fils pour une bramine n'est et ne peut être à ses yeux qu'une fantaisie de jeune homme, bien moins dangereuse aux yeux d'un père que l'attachement du fils pour une secte qu'il veut détruire. Si cet amour au contraire fût né dans le palais de Delhi; si, pour fuir les persécutions d'un père ou d'une marâtre, le jeune Akébare eût fui avec sa maîtresse, et se fût réfugié dans le temple de Bénarès, cette passion, malheureuse dans sa naissance, eût intéressé par cela même qu'elle était persécutée; elle eût motivé d'une façon moins philosophique, il est vrai, mais plus théâtrale, le motif de l'admission, si invraisemblable dans cette tragédie, du prince tartare dans le collége des brames; elle eût sauvé à Timur-Kan l'inconséquente tranquillité avec laquelle il a laissé à son fils le temps de puiser les principes de cette religion si contraire à ses vues politiques; elle eût justifié enfin son arrivée sous les murs de leur temple bien plus naturellement que la guerre avec les Patanes, qui en est le vrai motif. Le désir de retrouver l'héritier de son trône, de soumettre et de détruire les brames sont des idées que la proximité du lieu, que l'occasion seule semblent avoir fait naître à Timur-Kan. Que dire, que penser d'un père irrité, d'un Tartare respirant la vengeance, qui, aux portes de Bénarès, écrit à son fils, au lieu de le faire enlever simplement par un détachement de l'armée qui l'environne; qui discute avec lui sa nouvelle croyance; qui, après avoir appris de sa bouche qu'il veut vivre et mourir brame, et de plus épouser encore la fille d'un brame, regagne tranquillement son camp, en chargeant simplement ses gardes d'y conduire son fils? Ces invraisemblances, celle de l'évasion combinée de ce fils malgré les gardes qui l'entourent, de son traité avec les Patanes, de leur introduction dans le temple par des *routes souterraines* que

l'imagination du poëte est obligée de creuser dans l'instant, tous ces ressorts de nos anciens romans n'étaient pas faits pour être employés par un littérateur qui a proscrit si souvent et si durement l'emploi de moyens moins ridicules, comme indignes de la tragédie. Le grand prêtre Obarès est un philosophe sage, tranquille; mais un brame parlant toujours et longuement de l'antiquité de sa religion, voulant toujours mourir plutôt que d'en découvrir les mystères, et qui justifie mal sa secte des superstitions barbares avec lesquelles elle croit honorer des dieux assez ridicules, est une copie bien informe de la superbe opiniâtreté de Zopire dans *Mahomet*.

Nous ne sommes entrés dans une si longue discussion des quatre principaux rôles de la tragédie des *Brames* que pour expliquer la cause d'une disgrâce à laquelle M. de La Harpe ne semblait pas devoir s'exposer. La correction du style, de longues tirades qui suppléent l'absence de l'action et de l'intérêt dans ce drame lui ont valu le tranquille succès de la première représentation ; mais cette même absence d'intérêt et d'action, suite nécessaire d'un plan vicieux dans sa conception, immobile dans sa marche et invraisemblable depuis l'exposition jusqu'au dénoûment, résout le problème d'une chute si extraordinaire à la seconde représentation, et que la première n'avait pas fait soupçonner au moins devoir être aussi prompte. Au reste, M. de La Harpe a fait imprimer le surlendemain qu'*il retirait sa pièce, et qu'il remerciait le public des applaudissements dont il l'avait honorée*.

On s'est souvenu que ses amis s'étant rassemblés chez Mlle de Lespinasse, il y a sept ou huit ans, pour entendre une lecture des *Brames*, M. de La Harpe, convaincu de la vérité des observations qu'ils lui faisaient et qui lui prédisaient le sort qu'il vient d'éprouver, jeta devant eux, avec un courage qu'ils admirèrent tous, sa tragédie des *Brames* dans le feu. On peut se permettre de dire qu'elle vient de renaître de sa cendre, sans être pourtant un phénix.

On n'a point oublié de faire des jeux de mots et des calembours sur cet événement littéraire. Le plus agréable n'a de sel que par un vice de prononciation assez ordinaire dans la conversation familière : *Si les Brames réussissent, les bras me tomberont*.

Les Comédiens ont consolé l'auteur des *Brames*, en donnant, le surlendemain de leur chute, une représentation de *Philoctète*, celui des ouvrages dramatiques de M. de La Harpe qui, sans avoir jamais eu un succès brillant, sera peut-être celui qui restera le plus sûrement au théâtre. Le sieur Larive, dont une maladie très-sérieuse avait privé le public pendant près de six mois, a reparu dans cette pièce; les applaudissements qu'elle a reçus, partagés entre l'auteur et l'acteur, ont dû les satisfaire également; mais les plaisants n'ont pas manqué de dire que, quand M. de La Harpe voudrait se faire un *frac dramatique*[1], ses amis devaient lui conseiller d'en prendre toujours le drap en *Grèce* et à l'enseigne de *Sophocle*.

Nos pamphlets ont annoncé *Cinq Sermons faits pour être prêchés, pendant les cinq premiers dimanches de carême, par M. l'abbé de La Harpe, ex-brame, sur l'Orgueil, l'Insolence, l'Audace, le Ton tranchant, le Mépris de son prochain. Chez Bavardin, libraire, à l'enseigne de l'Impuissance.*

— On a donné, le samedi 6, sur le Théâtre-Italien, une nouveauté à laquelle le nom seul des auteurs donne quelque intérêt, *le Faux Lord*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Piccini fils; c'est son premier essai dans une langue qui lui était absolument étrangère, à son arrivée à Paris. La musique est de son père, et l'on ne sera point étonné qu'elle ait été faite avec tout le soin que peut inspirer la tendresse paternelle. Cette comédie est une de ces pièces d'imbroglio dont fourmillent tous les théâtres d'Italie; M. Piccini a tâché, autant qu'il l'a pu, de l'adapter aux convenances du nôtre. L'on sait assez que les auteurs des drames italiens destinés à être mis en musique s'embarrassent fort peu de la conduite et de la vraisemblance de l'action; pourvu qu'ils offrent au musicien des situations piquantes propres aux procédés de leur art, ils ont rempli leur but; et le public de Naples ou de Rome, qui n'a point pour diriger son goût les grands modèles qui ont enrichi la scène française, n'est pas aussi exigeant que nous, et ne doit pas l'être. Le succès de la musique a été complet. Le public a demandé les auteurs; ils ont paru et ont été comblés des applaudissements les plus flatteurs.

1. Allusion à une plaisanterie des *Journalistes anglais*, de M. Cailhava.

C'est ce même jour que Mme Saint-Huberty, devenue en ce moment l'idole du public, a reçu un honneur qui n'a jamais été décerné avant elle à aucune actrice : le public l'avait aperçue dans une loge ; à la fin du spectacle, lorsqu'elle s'est levée pour sortir, le parterre et les loges l'ont applaudie comme on applaudit la reine quand elle honore le spectacle de sa présence, en désignant l'inimitable actrice qui recevait cet hommage par l'épithète de *Didon, la reine de Carthage*. Si le public eût su que ce jour même Mme Saint-Huberty avait réconcilié MM. Piccini et Sacchini, brouillés on ne sait trop pourquoi, les applaudissements qu'elle a reçus eussent tenu de l'ivresse. L'adresse, l'intérêt et la grâce qu'elle a mis à réunir ces deux illustres rivaux ne l'honorent pas moins aux yeux de ceux qui la connaissent que ses rares talents.

— On a donné, le 12, pour la première et la dernière fois, sur le même théâtre, *Héraclite, ou le Triomphe de la beauté,* comédie en un acte et en vers. Le conte des *Oies du frère Philippe,* de La Fontaine, a fourni le sujet de cette petite comédie. Cet ouvrage, dont la conduite offre de grandes invraisemblances, n'a aucun mérite qui les excuse. On a trouvé dans le style quelquefois de la grâce et de la facilité, mais plus souvent de la manière et beaucoup de négligence. Le peu de succès de cette petite comédie a rendu très-ridicule l'empressement avec lequel le public a affecté de demander l'auteur : les comédiens, après avoir fait attendre trop longtemps les spectateurs, ont fini par annoncer que l'auteur n'était pas dans la salle. On le nomme Dupont [1]. C'est son premier essai, et s'il est jeune, cet essai, quoique défectueux, semble donner quelques espérances.

— *Variétés morales et amusantes, tirées des journaux anglais ; traduction nouvelle,* par M. l'abbé Blanchet, de Saint-Germain en Laye. Deux volumes in-12. Nous avions déjà une traduction complète du *Spectateur anglais,* le premier journal de ce genre qui ait paru dans le monde littéraire ; M. Steele en publia les premières feuilles, en 1709, lorsque la France n'avait encore que le *Mercure Galant*. L'ouvrage entier renferme un grand nombre de chapitres où les ridicules qu'on y attaque, tenant à des mœurs et à des usages particuliers aux Anglais, ne pouvaient

1. L'*Héraclite* est de Rauquil-Lieutaud, et a été imprimé sous son nom.

avoir de sel et d'intérêt que pour eux. Cette traduction avait un tort peut-être encore plus réel, celui d'être fort littérale, et de n'avoir cependant presque rien conservé de la tournure singulière et piquante que M. Steele avait su donner à ces leçons d'une morale enjouée, que le monde poli aime encore et dont il profite quelquefois[1]. Le nouveau traducteur a choisi dans cet ouvrage, ainsi que dans *le Bâbillard* et *le Mentor* du même auteur, les chapitres qu'il a jugés devoir plaire universellement; parce que dans ce choix très-varié les ridicules que l'on fronde, les sottises qu'on persifle et les vices que l'on censure ne sont guère moins les nôtres que ceux de nos voisins; et parce que la morale qu'ils présentent sous des allégories, des narrations et des fictions de toute espèce, est de tous les peuples et de tous les temps.

Outre le choix des matières qui en rend la lecture plus intéressante, le style de cette nouvelle traduction a de plus le mérite d'être pur, souvent même élégant, et de l'être avec ce caractère de précision et d'originalité qui pouvait seul nous faire connaître le genre d'esprit des Swift, des Addison et de tous ceux qui ont coopéré avec Steele au *Babillard,* au *Spectateur* et au *Mentor,* dont on a extrait les deux volumes que nous avons l'honneur de vous annoncer.

— *Voyage de M. Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, traduit de l'anglais*[2]. Un volume in-8°. Le *Voyage* du capitaine Carver a reçu en Angleterre un accueil si favorable, qu'il s'en est fait de suite dans très-peu de temps trois éditions. Cet ouvrage n'est point, comme la plupart des autres voyages, une nomenclature plus ou moins fidèle des noms des peuples et des pays que leurs auteurs ont parcourus; il renferme des détails très-curieux, soit sur la géographie intérieure de l'Amérique septentrionale, soit sur les mœurs des nations qui l'habitent, et notamment sur les Nadoessis et les Assinipoils, hordes sauvages qui sont les plus éloignées des grands lacs. M. Carver a joint à son *Voyage* des recherches intéressantes sur les lois, le culte et les usages domestiques et civils de ces peuples, et des observa-

1. Mlle Huber, auteur des fameuses *Lettres sur la religion essentielle,* en avait donné un extrait; mais cet extrait, conçu dans l'austérité de ses principes, n'est qu'un squelette de l'ouvrage, dépouillé de toutes les formes qui en font tout à la fois le charme et l'utilité. (Meister.)

2. Par Montucla, auteur de l'*Histoire des mathématiques.*

tions très-bien faites sur l'histoire naturelle de ces grandes contrées. L'auteur n'était repassé en Europe que pour proposer au gouvernement anglais le projet d'un voyage dont l'objet était d'atteindre, par le secours des Indiens dont il espérait se concilier l'amitié, quelqu'une des rivières qui traversent l'immense continent de l'Amérique septentrionale de l'est à l'ouest, et vont se jeter dans la mer Pacifique. Ce projet fut accueilli froidement par le Bureau des Plantations en Angleterre. L'auteur, qui rapportait une concession que lui avaient faite les Nadoessis, par un acte formel, d'un terrain considérable au nord du lac Pépin, presque aussi grand que l'Angleterre, périt presque de misère à Londres, capitale d'une patrie pour laquelle il avait sacrifié sa fortune, risqué sa vie, et qui en avait déjà reçu d'importants services. Il avait été réduit à exercer le chétif emploi de commis d'une loterie pour vivre, en attendant que l'on s'occupât sérieusement d'un projet dont la possibilité paraît actuellement démontrée, et que l'auteur, mort à l'âge de quarante-huit ans, paraissait fait pour exécuter. Sa mort n'a pas anéanti le genre d'émulation que son *Voyage* avait inspiré à sa nation. Une société de particuliers riches et qualifiés, à la tête de laquelle est M. Withworth, va exécuter ce qu'avait projeté M. Carver. On doit envoyer des hommes sages et déterminés, avec des ouvriers de toute espèce, en Canada; après avoir atteint l'extrémité du nord-ouest du lac Supérieur, ils se lieront d'amitié avec les diverses nations qui viennent y trafiquer; ils les accompagneront chez elles, hiverneront dans leur pays, construiront de petites embarcations et descendront au printemps sur leurs rivières jusqu'à la mer Pacifique. Là ils construiront un bâtiment propre à tenir la mer, reconnaîtront les côtes voisines, et iront, suivant les circonstances, au Kamtchatka ou aux Philippines. Telle est du moins la marche la plus probable que se propose cette compagnie de voyageurs.

— *Paris en miniature, d'après les dessins d'un nouvel Argus*; brochure in-12[1]. Ce petit ouvrage est, comme le dit l'auteur, un *croquis* de cette immense capitale *dont les habitants forment un monde et les faubourgs des cités*. Il s'excuse de présenter son ouvrage après les huit volumes du *Tableau de Paris*;

1. Par le marquis de Luchet.

« mais il a vu tant de personnes tomber en syncope à la vue d'un simple in-8° qu'il espère que son petit volume sera souffert dans le monde comme tant d'êtres inutiles ». L'auteur y parcourt d'une manière rapide, quelquefois spirituelle, mais presque toujours sans goût et sans mesure, une partie de nos ridicules, de nos modes et de nos usages; il répète ce qu'on a dit tant et tant de fois des femmes, des abbés, des académies, des financiers, etc. Les nouveaux établissements qui se forment, les édifices et les accroissements de cette capitale lui ont fourni quelques réflexions judicieuses. Tout cela est parsemé de portraits dans le genre de ceux de La Bruyère; presque tous ont du trait; le ridicule est saisi, présenté d'une manière vraie, vive et piquante; il ne leur manque que le coloris inimitable avec lequel ce grand moraliste et cet excellent écrivain peignait les Français du siècle de Louis XIV. Au reste, cette bagatelle peut amuser par l'opposition assez tranchante des tableaux que l'auteur a renfermés dans ce petit cadre.

FIN DU SALON DE 1783.

L'Enfant qui ne sait pas sa leçon; le Maître de harpe; les Voyageuses; l'Esquisse d'un tableau allégorique sur la naissance de Mgr le Dauphin, par M. Guérin. On trouve dans tous ces ouvrages la même touche, une couleur trop également épaisse, peu d'accord; il n'en est aucun qui ne se ressente beaucoup trop de la vieillesse de l'auteur.

Parmi ce grand nombre de tableaux de M. Robert, on se plaît à distinguer d'abord ce *Pont antique à trois milles de Rome, sur le Tibre*, un *Canal bordé de colonnades et de grands escaliers*, traversé sur le devant par un arc-de-triomphe et dans le fond par un pont triomphal; les *Ruines d'un temple bâti à Athènes*; l'*Arc de Titus éclairé par le soleil couchant*. On a été moins content du tableau qui représente l'*Intérieur d'un atelier*, dans lequel on restaure des statues antiques. *Marius assis sur les ruines de Carthage* est d'un genre tout à fait mesquin; je vois bien des ruines, mais où sont celles de Marius? En convenant que cet artiste est toujours séduisant par ses effets, on a remarqué qu'en général ses tableaux n'étaient pas assez rendus; ils ne le sont pas, du moins, autant que ceux de J.-P. Panini, qu'il semble avoir pris pour modèle.

Ces tableaux d'architecture, dont l'un représente l'*Arc de Constantin, à Rome*, et dont l'autre est de composition, avec cet *Intérieur ruiné d'une chambre sépulcrale*, prouvent bien l'excellent goût de M. Clérisseau, quant à l'ordonnance et à l'invention de ses sujets; mais la critique demande de bonne foi pourquoi ce savant architecte s'obstine à faire des tableaux, si toutefois l'on peut appeler tels des dessins d'architecture faits avec deux tons, l'un jaune et l'autre gris.

Quoique l'on puisse reconnaître, parmi ces tristes portraits de M. Pasquier, ceux de M. le comte et de Mme la comtesse du Nord, la plus grande marque d'indulgence que cet artiste puisse mériter, c'est qu'on le passe sous silence.

Ce tableau de *Gibier avec ses attributs de chasse*, et celui qui représente un *Vase d'albâtre* rempli de fleurs sur une table où sont plusieurs espèces de fruits, comme ananas, pêches, raisins, etc., font infiniment d'honneur au talent de Mme Vallayer-Coster; le dernier surtout est très-harmonieux et très-brillant d'effet, mais on pourrait lui reprocher cependant d'être un peu lourd de composition. Les autres petits tableaux, l'*Enfant qui tient d'une main un pigeon et de l'autre une cerise*, la *Jeune Cuisinière qui écorche une anguille*, la *Petite Marchande de marée*, sont d'un genre moins familier à cette aimable artiste, et l'on ne croit pas devoir encourager ces nouveaux effets.

Le Frappement du rocher, par M. Jollain (pour le roi). La composition de ce tableau est aussi froide que le coloris en est crû et désagréable. La figure de Moïse se trouve presque sur le dernier plan, ce qui la fait paraître encore plus petite et plus ignoble qu'elle ne l'est. Les *Quatre Saisons* du même artiste ne sont pas d'une touche plus heureuse.

Ces portraits, en émail et en miniature, de M. Weyler, sont d'un pinceau assez fier, assez vigoureux. S'il affectait moins les méplats, ses têtes seraient moins vieillies. Quoiqu'il ait en général un ton de couleur bien supérieur à celui de M. Pasquier, la beauté de ses émaux n'approche sûrement pas de la force et du moelleux de ceux d'un jeune artiste genevois, M. Touron, qui n'est pas encore de l'Académie, mais qui mérite bien d'en être, ne fût-ce que par le superbe portrait qu'il vient de faire de M. Necker. Sans avoir peut-être toute la pureté, toute la précision du dessin du grand portrait fait par M. Duplessis, ce pré-

cieux émail offre à nos yeux du moins plus d'intérêt, plus de chaleur, plus de ressemblance, et nous ne connaissons point de Petitot d'une touche à la fois plus mâle et plus légère, plus brillante et plus douce.

Les Saturnales ou l'Hiver, par M. Callet, grand tableau pour le roi. C'est, comme on sait, la fête où les maîtres servaient les esclaves. La composition en est riche, agréable, quoiqu'un peu confuse. La couleur en est plus piquante qu'elle n'est vraie, et sur les devants il y a beaucoup de duretés. Si l'ivresse des esclaves est bien rendue, on ne retrouve point dans les maîtres la noblesse qui doit les caractériser et qui est absolument indépendante de la richesse des habits. Les fonds sont faits avec esprit, mais le dessin en est peu correct et même quelquefois équivoque; c'est encore un tableau de tapisserie.

Maillard qui tue Marcel prêt à livrer la ville de Paris au roi de Navarre pendant la captivité du roi Jean, par M. Berthellemy. Ce tableau est, malgré tous ses défauts, une des meilleures choses qui soient sorties du pinceau de cet artiste. La tête de Marcel est d'une expression forte, mais outrée; l'ensemble a de l'effet, beaucoup de chaleur, encore plus de mouvement, mais ce grand mouvement ne tient-il pas de l'excès? De là naît sans doute l'embarras qu'on a remarqué dans la manière dont les figures sont groupées. Quoique le dessin en soit assez exact, il n'est pas aisé d'en démêler les différentes parties. La couleur est plus que chaude, elle est brûlée. On a observé que cette lune, qui marque le moment de l'action, ne produit point d'effet de lumière et par là devient tache. Il ne fallait pas oublier que cette lune se trouve placée derrière les fortifications et n'est qu'accessoire. C'est la lumière du flambeau qui jette la plus grande clarté dans le tableau, et l'effet de cette lumière est mieux senti, mieux rendu. Quelques critiques qui n'avaient point le catalogue sous les yeux, en peine de savoir quel moment de l'histoire de *Don Quichotte* ce tableau représentait, ont décidé enfin que ce pouvait être Sancho Pança, quand il fait de nuit la veillée des armes et qu'il a tué un cochon à l'hôte, ou ce même héros renversé par les ennemis qui le surprennent dans son île de Barataria.

Ces cinq tableaux de *Fleurs et de Fruits*, de M. Van Spaendonck, sont tous d'un fini qu'on ne peut assez admirer, mais n'y

sent-on pas encore trop l'effort de l'art, tout sublime qu'il est? Avec plus de négligence, plus d'abandon, ces tableaux moins parfaits plairaient peut-être davantage. On ne peut guère citer un plus beau tableau de ce genre que le *Vase d'albâtre oriental*, rempli de différentes fleurs, posé sur un socle où sont représentés des enfants en bas-reliefs. Ces *Apprêts d'un déjeuner de fruits* semblent offrir cependant encore plus de vérité; l'illusion y est portée au dernier degré jusque dans les moindres détails; c'est la nature même.

Achille, secouru par Vulcain, combat les fleuves du Xante et du Simoïs, par M. Vincent (tableau pour le roi). Ce sujet, tiré de l'*Iliade*, nous rappelle un très-beau morceau de poésie, mais il était difficile au pinceau même le plus heureux d'en faire autre chose qu'une peinture fort gigantesque. Si le poëte a des ressources pour monter l'imagination de son lecteur et le préparer, en le séduisant, à voir agir son héros, le peintre, au contraire, ne peut que le représenter et le représenter dans le moment même de l'action, dans un seul instant d'une action unique. Homère s'est acquis le droit de faire faire à son Achille des choses au-dessus de l'effort humain. Le peintre, en peignant ce héros, est toujours obligé d'en faire un homme; cet homme ne saurait agir autrement qu'un homme ne le peut faire, et, dans la circonstance dont il s'agit, c'est assez pour détruire toute espèce d'illusion et d'intérêt, car il n'y en eut jamais sans vraisemblance. Ne conçoit-on pas cependant la possibilité de tirer d'un sujet si périlleux un parti plus raisonnable? L'auteur du *Triumvirat des arts* l'ose croire et voici ce qu'il propose : « Que l'on se figure deux fleuves épouvantés, forcés de rentrer dans leur lit et de précipiter leurs ondes que dévore un feu vengeur. Que l'on se figure Achille poursuivant à son tour des demi-dieux unis pour l'accabler. Comme je verrais avec plaisir ces deux fleuves redoutables prêts à se plonger dans les abîmes, demander grâce avec colère et se plaindre en fuyant toujours! Qu'Achille me paraîtrait beau, s'élançant avec majesté des bords d'un affreux rivage! Si j'étais peintre, je ne voudrais pas suspendre l'action comme pour donner au spectateur le temps de la considérer. Je ne mettrais pas sur le devant du tableau les vaincus dont la fuite doit se prolonger, ni presque au bout de leur course et marchant vers moi les vainqueurs qui les poursuivent toujours. Vulcain

dirigerait ses feux et n'aurait pas l'air seulement de les conduire. L'Achille se présenterait sans des proportions moins fluettes ; ce ne serait pas par la seule ouverture des yeux que je marquerais sa fureur, etc. »

L'Enlèvement d'Orithie, par le même. C'est le morceau de réception de l'auteur. Il est plus sagement composé ; l'idée en est simple et l'exécution facile et vigoureuse ; la tête du ravisseur est pleine d'énergie et d'expression ; celle d'Orithie est un peu blafarde, mais on y reconnaît cependant une grâce noble et touchante. La nymphe, qui veut secourir la princesse, est remplie d'intérêt et de vérité.

Le plus beau des tableaux que cet artiste ait exposés jusqu'à présent, c'est, au gré de plusieurs connaisseurs, celui du *Paralytique guéri à la piscine*, tant par la composition que par les masses de lumière et d'ombre qui s'y trouvent on ne peut mieux distribuées ; la perspective linéaire et la perspective aérienne y sont parfaitement observées. Le Christ est noble, le paralytique est une figure très-savante, mais trop savante peut-être. On le trouve plus voisin de la mort que de la vie. Il fallait se souvenir que ce miracle s'opère sur un paralytique, non sur un mourant, et ce mourant ne devait pas être, comme on dit, peint de bois. L'architecture, qui sert de fond au tableau, est un peu pesante, le ton du ciel est trop gris, l'ange n'est pas assez céleste, et il n'est pas même trop bien dessiné, mais des beautés du premier ordre et en bien plus grand nombre que ces défauts les laissent à peine apercevoir. Le groupe placé derrière la figure de Notre-Seigneur a été mis par quelques personnes au-dessus de tout ce qui avait été exposé au Salon cette année.

Une Table garnie d'un tapis de Turquie sur lequel est placé l'enfant à la cage de M. Pigalle, un Casque, le Vase de Médicis en bronze, au bas, un Bouclier et d'autres objets, par M. Sauvage. Ce tableau est le morceau de réception de l'artiste. Il est composé d'une manière large et il a beaucoup de vérité. On lui a reproché cependant une lumière trop égale sur tous les objets, ce qui ôte de la profondeur et ne fixe point le regard. Cet artiste ne varie point assez ses sujets. Tous ses autres ouvrages sont des bas-reliefs d'enfants imitant le bronze ou le marbre. On désirerait qu'il eût choisi des sujets plus caractérisés et plus piquants. On observe encore que ses bas-reliefs imitent plutôt le

plâtre bronzé que le bronze même, et l'on pense que le contraire serait le mieux.

Il est difficile de parcourir tant d'ouvrages charmants de Mme Le Brun, sans se rappeler avec humeur toutes les tracasseries, toutes les petites persécutions qui lui fermèrent longtemps l'entrée de l'Académie et qui n'ont cédé enfin qu'au pouvoir de l'autorité. Le titre d'une exclusion si injuste n'avait point d'autre motif que l'état de son mari, l'un de nos plus fameux marchands de tableaux, mais l'Académie trouvait les intérêts de son corps si essentiellement compromis par cette circonstance que, pour se garantir à jamais d'une influence si dangereuse, elle avait délibéré de ne plus agréer aucune femme, quelque distingués que fûssent son talent et ses ouvrages. Elle vient de renoncer à une loi si contraire à l'empire naturel que les grâces et la beauté eurent dans tous les temps et sur les arts et sur les âmes dignes d'en éprouver le charme, elle vient de renoncer à cette ridicule loi en faveur de Mme Guiard par son propre mouvement, en faveur de Mme Le Brun sur une déclaration expresse de la volonté du roi.

L'un des principaux tableaux de cette jeune académicienne, c'est *Junon venant emprunter la ceinture de Vénus;* il appartient à M. le comte d'Artois, et c'est celui que la critique a censuré le plus vivement. On a remarqué que les figures paraissent trop grosses relativement à l'espace qu'elles occupent; que le dessin n'en était ni assez pur ni assez facile, que, pour donner un caractère doux et voluptueux à Vénus, on n'avait employé d'autre secret que de la rendre fort blonde. Cela est loin d'être juste; mais il est vrai que ce tableau n'a point ce sublime de forme qu'exigeait le sujet. « Otez la ceinture, dit M. Renou, et vous ne verrez plus que deux femmes jolies qui font la conversation. » C'est bien quelque chose assurément, mais ce n'est point ce qu'avait promis l'intention de l'artiste.

La Paix ramenant l'Abondance, qui offre à peu près la même disposition de masses et de caractères que le précédent tableau, a paru d'un meilleur ton, mais le dessin en est moins correct. On trouve en général que le coloris des tableaux de Mme Le Brun a trop d'éclat; la nature est moins brillante et l'art qui cherche à la surpasser manque son effet. Il y a plus de vérité et par là même plus d'intérêt dans le tableau de *Vénus liant les ailes de*

l'Amour. Il se ressent encore des principes de l'école flamande, mais la touche en est plus sensible et plus moelleuse.

Tous les portraits faits par Mme Le Brun ont de la ressemblance et de la grâce, quelquefois une grâce un peu maniérée, plus d'esprit et de légèreté que de force et de correction. Un des plus soigneusement faits, peut-être même l'un des plus intéressants, c'est celui de Mme la duchesse de Guiche; mais, à notre gré, le vrai chef-d'œuvre de Mme Le Brun, celui qui caractérise du moins le mieux l'agréable facilité de son génie, c'est le portrait qu'elle a fait d'elle-même. Dites, si vous voulez, que cette figure vous rappelle l'idée de la *Cruche cassée* de M. Greuze dont elle a l'attitude immobile et l'expression stupéfaite et vague; dites que la couleur en général et particulièrement celle du ciel, est trop crue; remarquez-y mille et mille défauts encore, rien ne saurait détruire le charme de ce délicieux ouvrage. Ce n'est point la touche de Rosalba, ce n'est celle d'aucun grand maître, c'est la sienne; c'est une des plus aimables productions qui soient échappées aux mains des Grâces. Comme ce chapeau est peint avec vérité ! quelle heureuse magie dans cet effet de la lumière qui pénètre la paille, la rend en quelque manière transparente et diminue les effets des ombres qui eussent été trop dures! Combien ces draperies sont tout à la fois négligées et légères ! Que j'aime ce que vous n'appelez qu'une expression vague ! Je plains tous ceux à qui cet abandon si naturel, cette simplicité si touchante ne laissent rien à penser, rien à sentir. J'ai vu même, à côté de cet ouvrage, des beautés d'un ordre bien supérieur, mais je n'en ai point vu qui respirent davantage ce je ne sais quoi qui plaît, qui attire et qui appelle sans cesse les mêmes regards. De tous les ouvrages de Mme Le Brun, il n'en est aucun qui réponde mieux à l'impertinence des critiques qui ont remarqué malignement qu'on soupçonnait depuis longtemps M. Ménageot de la *retoucher*. Si nous avons des artistes capables de faire infiniment mieux, nous n'en connaissons point qui soient capables de faire cela. On sent qu'il n'y a qu'une femme et une jolie femme qui puisse avoir conçu cette charmante idée, qui puisse l'avoir rendue avec une grâce si brillante et si naïve.

On avait d'abord distingué parmi les portraits de cette aimable artiste celui de la *Reine en lévite;* mais le public ayant paru désapprouver ce costume peu digne de Sa Majesté, l'on s'est

pressé de lui en substituer un autre avec un habillement plus analogue à la dignité du trône.

Mme Guiard a été formée, dit-on, par M. Vincent comme Mme Le Brun l'a été par M. Ménageot. Son pinceau a peut-être plus de fermeté, plus de correction que celui de sa rivale ; le ton de ses ouvrages a quelque chose de plus mâle et de plus sévère, mais on lui reproche quelquefois un peu de dureté. Le *Portrait de M. Pajou, modelant le portrait de M. Le Moine, son maître*, est d'une touche forte et vigoureuse; la couleur en est un peu noire, elle a même quelques teintes de cuivre, mais ce bras qui modèle est plein de savoir et de vérité et la tête a l'attention du génie. De tous ces portraits cependant, celui où nous avons trouvé le plus de perfection, les détails les plus finis, est celui de la mère du célèbre Houdon. Ce portrait fut fait et placé au Salon sans qu'on en eût prévenu ce fils si digne d'estime et par son âme et par son talent. L'ayant aperçu tout à coup au-dessus de ses ouvrages auprès desquels la société qui voulait lui ménager cette surprise avait eu soin de l'arrêter, il le trouva d'une ressemblance si frappante, il fut saisi d'un attendrissement si vif et si profond, qu'après avoir à peine eu la force de se jeter au cou de Mme Guiard et de sa mère, présentes l'une et l'autre à cette scène touchante, il perdit entièrement connaissance, et ce ne fut qu'après un assez long temps qu'on parvint à le faire revenir de son évanouissement. Ce trait honore également le talent de Mme Guiard et la piété filiale de son illustre confrère; sous ce double rapport, nous avons cru pouvoir nous permettre d'en recueillir ici le souvenir.

Voici plusieurs morceaux en émail et en miniature de M. Hall dont la touche est infiniment spirituelle; mais, à force de vouloir être légère, n'est-elle pas un peu vague ? Ses têtes sont ajustées avec beaucoup de grâce et de goût, mais les détails en sont-ils assez arrêtés ? le petit, comme on l'a remarqué, exige plus de précieux.

Nos lecteurs et M. Martin lui-même ne nous sauront pas mauvais gré de ne rien dire ici de ses *Indiens* ni de ses *Espagnols*, d'une couleur si sale et si verte.

Quelque énorme, monsieur Robin, que soit votre tableau de 15 pieds représentant *Jésus-Christ qui répand sur le monde les lumières de la foi par le ministère des apôtres,* vous nous per-

mettrez seulement d'observer ce qui n'a pu échapper à personne, c'est que vos tristes apôtres ont l'air d'éprouver plutôt de l'effroi que de la persuasion, et cette impression ne saurait être édifiante pour le séminaire de Blois auquel vous l'avez destiné. L'esquisse de votre *plafond* pour le salon de M. de Montholon a paru d'une composition plus ingénieuse, mais ce n'est pas ici qu'on peut la juger.

« Quel avantage, s'écrie l'auteur du *Triumvirat,* quel avantage ce serait pour la vertu si M. Wille[1], quittant le soin de peindre l'amour maternel, voulait ne plus s'occuper qu'à montrer le tableau du vice ! Il serait sûr d'en inspirer le dégoût. » Il est vrai que toutes les figures de cet artiste sont mal assises et gênées dans leurs attitudes, que sa touche est dure et son dessin maniéré, que les luisants qu'il affecte de répandre sur ses têtes leur donnent un mauvais ton de couleur, et que le choix de ses sujets manque également d'esprit et de délicatesse; ce sont des romans de mauvaise compagnie et qui n'ont ni l'âme ni la chaleur de ceux de notre *Rousseau du ruisseau*[2].

Jésus-Christ chez le Pharisien, de M. Bardin, est d'une ordonnance assez grande, mais l'effet en est trop égal. La plupart de ces figures ne portent point d'ombre sur la place qu'elles occupent.

Il n'y a ni bien ni mal à avoir fait tous ces portraits sous le même numéro signés Lenoir.

M. Le Barbier l'aîné n'a pas soutenu, n'a pas augmenté du moins la réputation qu'il s'était acquise, il y a deux ans, par son *Siége de Beauvais.* Son tableau de *Henri IV et Sully* n'a eu qu'un faible succès ; on lui a même su mauvais gré de n'avoir pas conservé dans une action si connue que la *Partie de chasse d'Henri IV* le lieu de scène qu'avait choisi le poëte, et d'avoir osé la rétablir dans le lieu même où elle s'est passée, à Fontainebleau, dans l'allée anciennement dite des *mûriers blancs.* Ce reproche serait plus injuste encore si la partie du paysage était mieux traitée, mais elle est lourde, négligée, et contribue à donner au

1. Pierre-Alexandre Wille, fils de Jean-Georges. Il exposait cette année-là six tableaux : *les Etrennes de Julie, le Déjeuner, le Bouquet, les Délices maternelles, Cléopâtre, Tête de vieillard.*

2. M. Rétif de La Bretonne, l'auteur du *Paysan perverti* et de cent autres ouvrages du même genre. (MEISTER.)

tableau l'air éventail. La manière dont les deux figures se trouvent placées est assez équivoque pour avoir donné lieu à l'idée d'une caricature fort peu décente, dont l'épigraphe est : *Laisse... on nous regarde*. Les figures de lointain sont d'un petit genre.

Les dessins de M. Le Barbier ont en général plus de feu, d'esprit et d'effet que ses tableaux; on y reconnaît quelquefois l'amour et le sentiment de l'antique.

Vue de la halle, prise à l'instant des réjouissances publiques données à l'occasion de la naissance du Dauphin; le *Charlatan*, les *deux Petites Fêtes*, etc., par M. Debucourt. Ces petits tableaux ne sont pas sans quelque mérite, mais la manière en est petite et la couleur fausse, quoique l'effet en soit quelquefois assez piquant, assez harmonieux.

La Douleur et les Regrets d'Andromaque sur le corps d'Hector, son mari, par M. David. C'est le tableau de réception de l'auteur et sans contredit un des plus beaux tableaux exposés cette année au Salon. L'idée en est belle, le style soutenu, le dessin correct; on trouve des formes nobles et une expression pleine d'intérêt. Les critiques qui ont prétendu que cette expression n'était pas assez vive, assez prononcée, ont-ils bien jugé le moment saisi par le peintre? Andromaque est assise à côté du corps de son époux; ce n'est pas ici le premier mouvement de la douleur et du désespoir, il y a longtemps qu'elle est désolée, qu'elle pleure l'objet éternel des plus tendres regrets, ses yeux sont, pour ainsi dire, épuisés de larmes, elle languit, elle succombe sous le poids de l'infortune et n'a plus qu'à mourir; cet accablement douloureux était peut-être tout à la fois le moment de la scène le plus attachant et celui qui offrait au pinceau les moyens les plus propres à développer tout ce que ce sujet pouvait avoir de sublime et de pathéthique. L'auteur des *Observations générales sur le Salon de cette année*[1] trouve que l'attitude, le caractère et l'expression d'*Andromaque* rappellent un peu trop quelques *Madeleines* du Guide ou de son école. Il pense que l'artiste s'est trop souvenu que le corps d'Hector avait été traîné par son vainqueur autour des murs de Troie et qu'il en a fait presque le cadavre d'un supplicié. Il lui paraît au moins douteux que le costume d'Andro-

1. L'abbé...? Le titre complet de la brochure est : *Observations générales sur le Salon de 1783 et sur l'état des arts en France,* in-8°, 47 pages.

maque soit celui d'une Phrygienne de son temps, mais ce qui ne l'est point du tout à son gré, c'est qu'il n'y ait de la manière dans le jet de sa draperie... « Pourquoi, dit l'auteur du *Triumvirat,* donner au jeune Astyanax le costume qu'a donné le Poussin au fils de Germanicus? mais consultez ce tableau du Poussin, vous verrez à côté de la femme de Germanicus l'enfant plus étonné d'un spectacle nouveau qu'instruit comme celui-ci de la manière de rendre des sentiments distincts. Quoi! son père est là, vert, sanglant, mort, tel que cet enfant ne l'a jamais vu, et il peut s'amuser à caresser sa mère quand il devrait me faire entendre ses cris ou demeurer stupide!... » Ce critique oublie, ce me semble, comme les autres, le vrai moment de l'action. Le premier effroi n'est plus, un autre sentiment lui a succédé; l'affreux spectacle est encore sous ses yeux, mais c'est la désolation, ce sont les larmes d'une mère inconsolable qui fixent à présent toute son attention, toutes ses craintes, toute sa pitié.

L'Éducation d'Achille par le centaure Chiron, par M. Renaud[1]. Ce tableau est si différent de tout ce qui l'entoure qu'on serait tenté de le prendre pour l'ouvrage d'un autre siècle et d'une autre école; le ton général de la couleur semble tenir encore de la terre classique que ce jeune artiste vient de quitter tout récemment. La figure d'Achille est superbe, en général bien peinte et bien dessinée. On ose lui reprocher cependant trop de rondeur dans les jambes; celle qui s'avance ne paraît-elle pas un peu longue? La figure du Centaure laisse plus à désirer; on n'y voit point la noblesse d'un demi-dieu et d'un demi-dieu qui a enseigné Apollon lui-même. Ces observations n'empêchent pas que l'ensemble de ce tableau ne soit d'un bon style, plein de grandeur et de simplicité.

On ne peut pas donner autant d'éloges au tableau du même artiste représentant *Persée qui délivre Andromède;* il est composé avec grâce, le dessin en est correct, l'expression aimable, mais toutes les figures sont trop longues, le coloris un peu blafard, et il n'y a pas assez de résolution dans les draperies.

Les esquisses de M. Renaud, *Énée offrant des présents à Latinus; Pyrrhus tuant Priam sur le dernier de ses fils, l'Aurore*

1. J.-B. Regnault, né le 19 octobre 1754, à Paris, où il est mort le 12 novembre 1829.

et Céphale, etc., annoncent toutes un génie fécond et une touche spirituelle.

La Naissance de Louis XIII, par M. Taillasson, grand tableau de neuf pieds de haut, est d'une composition assez raisonnable qui ne manque pas même d'un certain effet général, mais le dessin en est raide et froid.

Est-ce la peine de dire que dans tous les tableaux de M. Julien l'on ne sent que la pratique de l'art; dans ceux de M. Demarne, une imitation très-affectée de la manière de Wouwermans?

Il y a plus de nature et de simplicité dans les *paysages* de M. Nivard, surtout dans la *Vue de l'église de Marissel, près de Beauvais*; le devant de ce tableau, qui est dans la demi-teinte, est d'une vérité étonnante.

Terminons cet article de la peinture par la conclusion du *Triumvirat des arts :* « Si les plus beaux ouvrages exposés au Salon de cette année n'ont pas échappé à la censure des critiques les plus équitables, il faut avouer qu'excepté deux ou trois, presque tous les tableaux de cette année ont le mérite d'être bien peints. Nos artistes ne paraissent plus ces élèves timides de qui la main savait à peine guider le pinceau ; ce sont de jeunes, mais de fort habiles maîtres qui, s'ils étudient vingt ans l'expression, ne mourront pas sans laisser sur leur tombe des compositions du premier mérite, porté peut-être jusqu'au sublime. »

La sculpture n'a pas produit cette année un grand nombre d'objets intéressants. Le *Turenne* de M. Pajou est peut-être la plus médiocre de toutes ses statues; le costume en est riche et soigné, mais un peu lourd. Le *Molière* de M. Caffieri est une vraie caricature; on dirait que c'est dans les grimaces du sieur Dugazon que l'artiste a cru devoir étudier l'expression du premier des poëtes comiques. Le *Vauban* de M. Bridan est le héros le plus bourgeois que l'imagination d'un artiste ait pu concevoir. Cette seconde édition en marbre du *Montesquieu*, de M. Clodion, est sûrement très-supérieure à la première en plâtre, mais est-ce là la tête de Montesquieu ? Je n'y vois rien de ce qui la caractérise. De toutes les statues exposées à ce Salon, celle qui a réussi le plus généralement, c'est celle de *La Fontaine*, par M. Julien; elle paraît peut-être un peu maigre, mais la tête a une expression de bonhomie et de naïveté qui n'est pas moins spirituelle

qu'elle n'est vraie; les vêtements sont d'un bon choix, toute la figure est bien d'ensemble et l'on peut dire que c'est vraiment La Fontaine.

Il n'y a guère que des bustes de M. Houdon, et quelque excellent qu'en soit le caractère, quelque noble qu'en soit le style, quelque forte et quelque heureuse qu'en soit l'expression, ce n'est plus sur des ouvrages de ce genre qu'on voudrait avoir à le louer. Les portraits de La Fontaine, de M. de Buffon et celui de M. de Larive, de la Comédie-Française, dans le rôle de Brutus, sont ceux qui ont paru lui faire le plus d'honneur.

Parmi les bustes de beaucoup d'autres artistes, il n'en est aucun qu'on ait distingué avec autant d'intérêt que celui de *S. A. R. Mgr le prince de Prusse*, de M. Monnot. Quoique ce buste n'ait été fait que sur un portrait, tous ceux qui ont eu le bonheur d'être à même d'en juger nous ont assuré que c'était un chef-d'œuvre de ressemblance et de vérité. Voilà les modèles faits pour occuper les ciseaux de nos statuaires; un art qui semble appartenir particulièrement à la postérité ne devrait jamais consacrer que des sujets dignes d'elle.

Le projet de M. Gois pour le *piédestal d'un monument à la gloire d'Henri IV et de Louis XVI* a paru plus confus que riche, plus compliqué qu'ingénieux, mais ses petits modèles en cire sont d'un effet très-piquant, d'un travail facile et léger, quelquefois même d'une composition assez neuve, assez originale.

1784.

JANVIER.

Tout ce qui est sorti de la plume d'un grand homme qui n'est plus a des droits à notre curiosité. Ses plus faibles productions conservent toujours un intérêt réel; si ce n'est plus lui-même, c'est encore un souvenir de lui qui nous est cher. Ce qui durant sa vie eût peut-être terni l'éclat de sa gloire, n'y eût rien ajouté du moins, aujourd'hui sert à nous la rappeler; on pourrait dire

que c'est l'ombre d'un objet vénérable; nous ne pouvons la revoir sans éprouver un sentiment d'admiration et de respect, sans lui rendre une espèce de culte d'amour et de reconnaissance.

Quel est le grand homme dont la mémoire puisse inspirer davantage tous ces sentiments que celui de qui M. de Voltaire lui-même a dit avec tant d'énergie : « Le genre humain avait perdu ses titres; l'auteur de *l'Esprit des lois* lés a retrouvés »? Le petit volume qu'on vient de nous donner sous le titre d'*Œuvres posthumes de M. de Montesquieu* ne contient qu'un seul ouvrage qui n'avait pas encore été imprimé, *Arsace et Isménie,* conte philosophique, dans le goût des épisodes dont l'auteur a enrichi ses *Lettres persanes.* On ne serait pas éloigné de croire que ce roman avait été destiné dans l'origine à en augmenter le nombre; que M. de Montesquieu jugea qu'il y tiendrait trop de place, et ne prit pas même la peine d'y mettre la dernière main. Il est impossible cependant de n'y pas reconnaître la touche inimitable de son génie, sa grâce, sa précision et cette rapidité de style si piquante et si légère. Sous ce seul rapport, on doit sans doute beaucoup de reconnaissance à M. le baron de La Brède, son fils, d'avoir cédé enfin aux sollicitations qu'il éprouvait depuis trente ans pour en permettre la publication; mais nous croyons savoir d'assez bon lieu qu'il reste encore en son pouvoir des manuscrits de son illustre père, infiniment plus dignes de voir le jour que les amours d'*Arsace et Isménie.*

Voici en peu de mots le fond de ce nouveau conte oriental. Artamène, roi de la Bactriane, avait deux filles qui se ressemblaient au point que tous les yeux devaient s'y tromper. Pour éviter les troubles auxquels une si parfaite ressemblance pouvait donner lieu, il ordonna à son premier ministre, Aspar, de faire élever l'une d'elles (Isménie) chez les Mèdes, sous un nom supposé. Là on lui fait épouser Arsace, jeune seigneur mède, que l'auteur a eu soin de parer de toutes les vertus et de toutes les qualités aimables. Arsace croit avoir donné sa main à une esclave belle et sensible. Des aventures plus que romanesques ramènent Isménie sur le trône de son père, et c'est sur ce trône qu'elle retrouve un époux qui pleurait sa mort. Isménie couronne Arsace; il règne avec elle sur la Bactriane en maître absolu, et c'est dans le tableau que l'auteur fait de la félicité de leur règne qu'il a su

répandre les leçons les plus utiles et les plus touchantes pour un despote qui désire le bonheur de ses sujets et le sien.

Quelque incroyables que soient tous les incidents de cette histoire, ils passent trop promptement sous les yeux du lecteur pour lui donner le temps de la réflexion; c'est une narration tout à la fois si ingénieuse et si rapide, que, sans vous attacher, elle entraîne du moins votre attention, et ne laisse pas languir un instant votre curiosité. Tout frivole, tout usé qu'est le plan de ce petit ouvrage, la marche en est pourtant épique; l'auteur, en commençant, vous place aussi près du terme qu'il est possible : c'est Arsace, qui, désespéré d'avoir perdu son amante, s'est jeté dans l'armée des Bactriens, s'y est distingué par des prodiges de valeur, a fait enfin le roi d'Hircanie prisonnier; c'est Arsace lui-même qui, mandé à la cour d'Isménie, raconte au ministre Aspar l'histoire merveilleuse de ses infortunes et de ses amours, etc.

Ce n'est que par des citations qu'on peut essayer de donner quelque idée du charme d'un style qui rappelle à chaque instant celui du *Temple de Gnide* et les plus brillants morceaux des *Lettres persanes*.

Il s'agit du moment où Arsace, à travers des périls infinis, enlève Ardasire (c'est le nom supposé d'Isménie). « Je croyais, dit-il, posséder Ardasire, et il me semblait que je ne pouvais plus la perdre. Étrange effet de l'amour! mon cœur s'échauffait, et mon âme était tranquille... Ardasire, malgré la faiblesse de son sexe, m'encourageait; elle était mourante, et elle me suivait toujours. Je fuyais la présence des hommes; car tous les hommes étaient devenus mes ennemis; je ne cherchais que les déserts... J'entrai dans un pays plus ouvert, et j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentait ces temps où les dieux naquirent, et où la Beauté parut la première; l'Amour l'échauffa, et tout fut animé. »

Une des scènes dont le développement a le plus d'intérêt et de poésie est celle où Ardasire, après avoir enlevé Arsace à la cour de Margiane, où son ambition l'avait conduit loin d'elle, le tient renfermé quelque temps dans un palais du pays des Sogdiens, comme Achille le fut dans l'île de Scyros.

« Il est attaché à la nature (ce sont les réflexions d'Arsace avant de s'éloigner de son amante) qu'à mesure que nous sommes heureux, nous voulons l'être davantage. Dans la félicité même il

y a des impatiences. C'est que, comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de désirs. Quand nous sentons que notre bonheur ne peut s'augmenter, nous voulons lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition était irritée par mon amour même, etc. »

Lorsque Ardasire a levé le voile sous lequel elle n'avait que trop bien réussi à séduire son captif : « Hélas! lui dit-elle, j'avais « espéré de vous revoir plus fidèle. Contentez-vous de com- « mander ici. Punissez-moi, si vous voulez, de ce que j'ai fait..... « Arsace, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritez pas. — « Ma chère Ardasire, lui dis-je, pourquoi me désespérez-vous? « Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que « j'ai toujours adorés? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec « vous-même. N'était-ce pas vous que j'aimais?... De grâce, songez « que de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai sans doute « commis la moindre... » Je connus à la langueur de ses yeux qu'elle n'était plus irritée, je le connus à sa voix mourante; je la tins dans mes bras. Qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que l'on aime! Comment exprimer ce bonheur, dont l'excès n'est que pour les vrais amants, lorsque l'amour renaît après lui-même, lorsque tout promet, que tout demande, que tout obéit, lorsqu'on sent qu'on a tout et que l'on sent qu'on n'a pas assez, lorsque l'âme semble s'abandonner et se porter au delà de la nature même? etc. »

S'il en faut croire l'éditeur de ce petit ouvrage, M. de Montesquieu l'avait destiné à remplir les vues du monde les plus importantes. « Après avoir pris bien de la peine (nous dit-on) pour poser des bornes entre le despotisme et la monarchie tempérée, qui lui semblait le gouvernement naturel des Français, voyant la tendance presque nécessaire de l'état monarchique vers le despotisme, il aurait voulu, s'il eût été possible, rendre le despotisme même utile... » Ne dirait-on pas que les amours d'*Arsace et Isménie* ne sont rien moins que le complément de *l'Esprit des lois?* Sans y reconnaître des intentions aussi graves, il est assez naturel de penser que, dans une tête comme celle du président de Montesquieu, les plus simples amusements de l'imagination ne pouvaient manquer de conserver encore l'empreinte de son génie; et, aux peintures les plus vives et les plus riantes de l'amour, on est peu surpris de le voir mêler des traits d'une

philosophie profonde, des vues utiles et des maximes dignes de la hauteur habituelle de ses pensées.

Que d'excellentes leçons dans le portrait du ministre Aspar! « Il désirait beaucoup le bien de l'État et fort peu le pouvoir; il connaissait les hommes et jugeait bien des événements. Son esprit était naturellement conciliateur, et son âme semblait s'approcher de toutes les autres. La paix qu'on n'osait plus espérer fut rétablie. Tel fut le prestige d'Aspar; chacun rentra dans le devoir, et ignora presque qu'il en fût sorti. Sans effort et sans bruit, il savait faire de grandes choses... Il avait pour maxime de ne jamais faire lui-même ce que les autres pouvaient faire, et d'aimer le bien, de quelque main qu'il pût venir. Arsace l'aimait, parce qu'il parlait toujours de ses sujets, rarement du roi, et jamais de lui-même. »

Dans le nombre des maximes que le jeune roi des Bactriens s'était fait une loi de suivre, on voudra bien nous permettre encore de citer celle-ci. Il avait remarqué, dit son historien, que « de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenait à les anéantir; que les devoirs des princes ne consistaient pas moins dans la défense des lois contre les passions des autres que contre leurs propres passions; que, par un grand bonheur, le grand art de régner demandait plus de sens que de génie, plus de désir d'acquérir des lumières que de grandes lumières, plutôt des connaissances pratiques que des connaissances abstraites, plutôt un certain discernement pour connaître les hommes que la capacité de les former; que la plupart des hommes ont une enveloppe, mais qu'elle tient et serre si peu qu'il est très-difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

« Arsace savait donner parce qu'il savait refuser... « Je puis « bien, disait-il, enrichir la pauvreté d'état, mais il m'est impos- « sible d'enrichir la pauvreté de luxe, etc. »

Le roi ayant fait la paix avec ses voisins, un des vieillards qui portaient la parole au nom du peuple, pour le remercier de sa clémence, lui dit :

« Regarde le fleuve qui traverse notre contrée; là où il est impétueux et rapide, après avoir tout renversé, il se dissipe et se divise au point que les femmes le traversent à pied. Mais si tu le regardes dans les lieux où il est doux et tranquille, il grossit

lentement ses eaux, il est respecté des nations, et il arrête les armées, etc. »

Le petit roman d'*Arsace et Isménie* est suivi d'un discours de rentrée au parlement de Bordeaux. Les devoirs des juges, des avocats, des procureurs, y sont rappelés avec cette éloquence forte et sévère qui convient à ce genre de discours et de solennités. Nous l'avions déjà vu imprimé dans d'autres recueils.

Les *Réflexions sur le plaisir qu'excitent en nous les ouvrages d'esprit et les productions des beaux-arts* se trouvent dans presque toutes les éditions des Œuvres de M. de Montesquieu, sous le titre d'*Essai sur le goût dans les choses de la nature et de l'art*; mais ce fragment, aussi original dans son genre qu'aucun des ouvrages de l'illustre auteur, n'avait jamais été imprimé avec autant de soin et de correction. Ce sont les premiers traits d'une théorie simple et lumineuse, où la métaphysique des arts n'est pas moins approfondie que l'est celle de la législation dans *l'Esprit des lois*.

L'*Éloge du maréchal de Berwick* avait déjà été publié à la tête des *Mémoires* de ce général, qui ont paru, il y a quelques années, sous les auspices de M. le maréchal de Fitz-James. Ce n'est que l'ébauche très-imparfaite d'un précis purement historique, et qui n'a presque rien d'intéressant ni pour le fond ni pour le style.

FRAGMENT D'UN POËME SUR LE PRINTEMPS,

PAR M. VIEILH DE BOIS JOLIN[1].

LA TULIPE.

Mais quelle fleur plus fière, au milieu de ses sœurs,
Oppose à leurs parfums l'éclat de ses couleurs?
Mon œil a reconnu la tulipe inodore,
Jadis nymphe des champs et compagne de Flore.
Protée était son père, et la Fable autrefois
Consacra ses malheurs que va chanter ma voix.

1. Ce poëme est actuellement sous presse. L'auteur est un très-jeune homme, élève de M. l'abbé Delille. (Meister.) — Jacques-François-Marie Vieilh de Boisjolin, né à Alençon en 1761, mort à Auteuil le 27 mars 1841, fut tour à tour auteur dramatique, rédacteur de *la Décade philosophique*, chef de division aux relations extérieures, consul et enfin sous-préfet de 1805 à 1837. Le poëme du *Printemps*, qui dut plus tard s'appeler *les Paysages*, n'a paru que par fragments dans l'*Almanach des muses* et autres recueils du temps.

A cette heure douteuse où l'ombre plus tardive
Suit du jour qui s'éteint la clarté fugitive,
La Nymphe, loin de Flore et sur un lit de fleurs,
Dans cette heureuse paix, charme des jeunes cœurs,
Aux sons mélodieux des chants de Philomèle,
Savourait du repos la douceur infidèle.
Zéphire l'aperçoit, et d'un souffle embaumé
Caresse des appas dont son cœur est charmé.
La fille de Protée, à cette douce haleine,
Entr'ouvre lentement sa paupière incertaine,
Et ne voit pas encor, dans son enchantement,
Que ce bruit du Zéphyre est la voix d'un amant.
Mais bientôt à l'aspect du jeune époux de Flore :
« Déesse, à tes bienfaits si j'ai des droits encore,
Dit-elle, contre un dieu qui trompe tes amours,
J'implore ta vengeance ou plutôt ton secours... »
Tout à coup, ô prodige ! une forme étrangère
La dérobe aux transports d'un époux adultère.
Son beau corps, dont Zéphyr presse en vain les appas,
En tige souple et frêle échappe de ses bras.
Ses cheveux, qui flottaient en boucles agitées,
Transformés sur son front en feuilles veloutées,
L'entourent d'un calice : un doux balancement
Semble prouver encor qu'elle craint son amant.
Le dieu veut en parfums respirer son haleine,
Ce baume de l'amour adoucirait sa peine ;
Nul parfum ne s'exhale, et ce dernier désir
Prive la fleur d'un charme et l'homme d'un plaisir.
Mais la Nymphe, héritant des secrets de son père,
De cet art consolant se fait un art de plaire,
Et, sans cesse trompant le regard enchanté,
De changeantes couleurs embellit sa beauté.
Errant parmi les fleurs, Zéphyr ne cherche qu'elle,
Et s'il paraît volage, il n'est plus infidèle...

VERS DE MADAME DELANDINE, DE LYON.

Je me disais à mon réveil :
Je vais commencer une année
A s'évanouir destinée
Comme les vapeurs du sommeil.
Mais, hélas ! pensée importune
Que je voudrais pouvoir bannir,
Un jour j'en dois commencer une
Que je ne verrai point finir.

SUR LE PEU DE SUCCÈS DE L'EXPÉRIENCE AÉROSTATIQUE FAITE A LYON

PAR MM. MONTGOLFIER, PILATRE DES ROZIERS, etc.

Vous venez de Lyon; parlez-nous sans mystère :
Le globe ? — Je l'ai vu. — Le fait est-il certain ?
— Oui, messieurs. — Dites-nous, a-t-il été bon train?
— Comment! il allait ventre à terre.

— Mme Saint-Huberty, devenue la première actrice de notre scène lyrique, vient de recevoir de la part du public un hommage d'autant plus précieux que les plus grands talents qui ont honoré ce théâtre n'en ont jamais obtenu de pareil. Elle jouait, pour la dernière fois, le rôle de Didon, dans l'opéra de ce nom, de M. Piccini, toujours plus écouté, toujours plus admiré, toujours plus vivement senti et suivi avec une affluence dont il y a peu d'exemples. Cette actrice, étonnante à chaque représentation, semble ajouter encore quelque chose à la pureté de chant, à la vérité d'expression, à la profondeur de sensibilité qu'elle y a déployées dès le premier jour. C'est, dit l'enthousiasme, c'est la voix de Todi; c'est le jeu de Clairon; c'est un modèle qui n'en a point eu sur ce théâtre et qui en servira longtemps. A la fin du second acte, que termine le *trio* si pathétique, si déchirant et si vrai, entre Énée, Didon et sa sœur, on a jeté du parterre sur le théâtre une couronne de laurier, qui, mal dirigée, est tombée dans l'orchestre; celui devant qui elle était tombée l'a posée sur le bord du théâtre; le public, à grands cris, a demandé qu'elle fût placée sur la tête de Didon; ce qui a été exécuté par la demoiselle Gavaudan, qui jouait le rôle d'Élise, au bruit des applaudissements les plus unanimes et les plus vivement répétés. L'actrice, étonnée et presque confuse, a éprouvé un saisissement tel que l'on a craint quelques instants qu'elle ne pût achever son rôle; son émotion avait presque éteint sa voix; mais ce trouble était trop naturel, honorait trop le cœur de cette actrice, dans ce moment l'idole du public, pour ne pas lui plaire. Elle a été dans cette situation, qu'elle a jouée au moins d'après nature, aussi parfaite, aussi profonde qu'elle l'est dans le rôle même qui la comble de gloire. Cette couronne de laurier était entourée d'un

ruban blanc sur lequel on avait brodé ces mots : *Didon et Saint-Huberty sont immortelles.* Parmi les impromptus que ceux qui avaient préparé la couronne et le ruban ont offerts après le spectacle à cette actrice dans sa loge, l'on n'a trouvé de supportable que celui que nous ajouterons à la fin de cet article ; c'est une imitation des vers qu'offrit le marquis de Saint-Marc à Voltaire lorsqu'on le couronna aux Français.

Des gens d'un bon esprit ont vu avec peine décerner à une actrice qu'ils chérissent le même hommage qu'à ce grand homme; ils ont cru que cette apothéose, consacrée une fois par l'homme immortel qui en fut l'objet, devait par cela même n'appartenir jamais à personne. Heureusement cette scène, d'ailleurs si flatteuse pour Mme Saint-Huberty, et la forme prise pour couronner ses succès, n'ont paru le lendemain aux spectateurs de sang-froid qu'une espèce de parodie à laquelle l'esprit de parti avait eu beaucoup plus de part que l'admiration même qu'inspirent les talents de cette excellente actrice. Voici les vers :

Ne sois pas si modeste, et de cette couronne
A nos yeux viens te décorer.
Il est permis de s'en parer
Quand c'est le public qui la donne.

— On a donné, le 28 décembre, au Théâtre-Italien, la première représentation du *Droit du seigneur,* opéra-comique en trois actes, paroles de M. Desfontaines, connu par d'autres ouvrages de ce genre, et surtout par *l'Aveugle de Palmyre;* la musique est de M. Martini, auteur de celle de *l'Amoureux de quinze ans.*

Le sujet de cet opéra est le même que Voltaire avait traité dans une comédie jouée sans succès sous le même titre. C'est ce droit atroce et ridicule, connu encore sous le nom de *droit de cuissage,* monument honteux de nos lois féodales, que l'on a réduit, dans les provinces où il s'est encore conservé, à un usage de forme qui n'a lieu qu'en présence de deux magistrats, et qui devient par là même, comme tant d'autres également absurdes, un simple signe de vassalité.

Le succès de cet ouvrage a été complet. On a demandé les auteurs; le musicien a eu le bon sens de se refuser à un empressement flatteur sans doute, mais devenu presque humiliant

par la manière dont le parterre le prostitue tous les jours. Le poëte a cru devoir sa figure au public, il a paru.

Il y a dans le poëme quelques longueurs; le style en général a peu de grâce; les vers des ariettes et des morceaux d'ensemble sont la plupart durs ou communs, mais coupés cependant d'une manière assez favorable à la musique; les situations, bien conçues et dans le véritable esprit du genre lyrique.

Quant à la musique, M. Martini paraît avoir mal saisi le caractère du premier acte pour ainsi dire en entier; son chant, un peu bruyant, n'a point la fraîcheur, la simplicité, la teinte douce et sensible que la situation des personnages semblait exiger; le tableau qu'il offre est très-champêtre, la musique ne l'est point. Les vaudevilles et les rondes que le poëte y a prodigués pour suppléer au défaut d'action ont paru d'un mauvais goût, ressemblant à tout; ce triste genre n'est supportable que quand le motif du chant est original, n'est pas au moins une réminiscence de nos *ponts-neufs*. La finale qui termine cet acte a de la chaleur; mais on peut lui reprocher de manquer de clarté dans la partition. Ce sont les peintures riantes dont ce premier acte est rempli qui en ont seules décidé le succès. Toute la musique du second, l'air que chante le jeune comte, le chœur des paysans conduisant Babet chez le seigneur, le dialogue de cette jeune fille avec lui quand elle veut lui raconter et ne lui raconte point le motif de ses douleurs, la finale surtout qui termine ce second acte rappellent l'auteur de *l'Amoureux de quinze ans*, et sont fort au-dessus de ce premier ouvrage; ces morceaux sont tous pleins de grâce, de vérité; la mélodie en est facile; les accompagnements, sagement distribués, annoncent l'étude que ce musicien a faite de nos grands maîtres. On peut en dire autant du troisième acte, moins riche cependant en musique que l'autre; ces deux actes ne laissent à désirer qu'un peu plus d'originalité; mais la création dans tous les arts est l'œuvre du génie, et le génie est rare. M. Martini a su mettre à la place de ce qui lui manque de l'esprit, de l'à-propos, du goût, une assez grande variété de motifs et de modulations, de l'entente du théâtre et de l'adresse dans la distribution des instruments. Ce mérite peu commun justifie parfaitement le succès qu'il vient d'obtenir.

— Ce n'est point un Éloge de M. d'Alembert que nous avons la témérité d'entreprendre; nous laissons cette tâche à des plumes

plus savantes que la nôtre. C'est à la géométrie que ce philosophe doit sa plus grande réputation; il n'y a que des géomètres qui puissent lui rendre exactement la justice qui lui est due. Ce que nous avons entendu répéter plus d'une fois à des hommes faits pour décider sur cet objet la voix publique, c'est que M. d'Alembert avait atteint les plus sublimes hauteurs du calcul, qu'il avait ajouté aux découvertes des Euler, des Bernouilli, des Newton, et que, quand il n'y aurait rien de neuf dans ses ouvrages mathématiques, l'évidence d'une méthode pleine de génie suffirait seule pour leur assurer une place distinguée au premier rang des ouvrages qui ont consacré dans ce siècle les progrès de la science par excellence. Ceux qui ne peuvent en juger par eux-mêmes seront du moins fort disposés à leur croire ce mérite, après avoir médité l'excellente préface de l'*Encyclopédie*, ouvrage qui, embrassant l'étendue d'idées la plus vaste, suppose l'esprit le plus lumineux, et sera regardé sans doute dans tous les âges comme un des plus beaux monuments que le génie philosophique ait élevés à la gloire des connaissances humaines.

Dans ses autres écrits, dans ses *Éloges* et dans ses *Mélanges de philosophie et de littérature*, M. d'Alembert a paru fort au-dessous de la renommée qui l'avait placé très-jeune parmi les plus grands géomètres de l'Europe. On n'a trouvé dans ses morceaux d'histoire que le ton et la tournure de l'historiette; dans ses traductions, une érudition très-superficielle, avec une manière d'écrire pénible et quelquefois précieuse; en général, dans la plupart de ses essais de morale ou de philosophie, et surtout dans ses éloges, une inégalité de ton extrême, des disparates peu dignes d'un grand écrivain, la morgue, le ridicule et la charlatanerie d'un chef de parti, avec une affectation fatigante à courir après la pensée-vaudeville, après le mot plaisant, ne fût-ce qu'un calembour. Son style, presque toujours sec et froid, n'eut jamais que l'élégance de la précision et de la clarté. Il était également dépourvu d'âme et d'imagination; mais, dans l'expression des vérités même les plus hardies, on était forcé d'admirer l'art qu'il possédait au suprême degré, l'art de conserver toujours beaucoup d'égards et de mesure.

Pour être équitable, il ne faudrait peut-être juger M. d'Alembert comme écrivain que dans les ouvrages du genre auquel il avait voué particulièrement toutes les forces et toute l'application

de son génie; les autres ne devraient être regardés que comme le délassement, le jeu de ses loisirs. Homme assurément très-supérieur dans une partie où ses succès ne pouvaient avoir que peu de témoins, encore moins de juges, il a peut-être attaché trop de prix à la petite gloire que pouvaient lui offrir les suffrages et les applaudissements de cette multitude frivole qui suit depuis quelques années les tréteaux académiques avec autant d'empressement que ceux de la Foire ou des boulevards. Il a peut-être acheté cette espèce de vogue populaire par des complaisances très-indignes de la gravité d'un sage, très-éloignées au moins de ce goût épuré dont la philosophie prétend avoir étendu l'empire et fixé les limites.

En ne voyant dans les opuscules de M. d'Alembert que les essais d'un homme qui, après avoir approfondi les hautes sciences, se plaisait encore à effleurer les sujets les plus piquants d'une philosophie plus commune et d'une littérature plus légère, on sentira qu'on lui doit plus d'indulgence que ne lui en ont accordé ses ennemis. Maître dans un genre, ne lui devait-on pas savoir beaucoup de gré d'être encore un amateur très-éclairé dans tous les autres? Jugé sous ce point de vue, il est bien peu de ses écrits, même les moins propres à justifier sa renommée, où l'on ne puisse remarquer des vues fines, des traits d'une érudition aimable, des observations vraiment instructives, souvent même une grâce originale et spirituelle. Aucun de ses éloges n'est un ouvrage de grand goût; mais plusieurs sont d'excellents morceaux de littérature. L'*Éloge de Montesquieu* est un chef-d'œuvre d'analyse; celui de Bossuet est d'un ton plus soutenu que les autres; on est presque tenté d'y voir de l'éloquence; il y a dans ceux de Fénelon et de Le Maistre de Sacy [1], plusieurs traits d'une sensibilité douce et touchante; il faut convenir, après les avoir lus, que ce cœur philosophe s'échauffait au moins quelquefois, ou bien soupçonner son amie, Mlle de Lespinasse, d'avoir eu le don des miracles; car il est clair que c'est à l'attachement qu'il eut pour elle que nous devons le tableau intéressant des liaisons de M. de Sacy et de la marquise de Lambert. Mais on connaît assez l'illustre

1. Meister confond Louis de Sacy, avocat au parlement de Paris, dont d'Alembert a fait l'Éloge, avec l'illustre Le Maistre de Sacy, de la Société de Port-Royal. Cette méprise rappelle celle d'un journaliste qui a pris le même Louis de Sacy, mort en 1727, pour M. Sylvestre de Sacy, membre de l'Institut. (B.)

académicien comme philosophe et comme littérateur; on sera plus curieux d'apprendre ici quelques traits moins connus de sa personne et des habitudes de sa vie privée.

Nous n'avons vu aucun portrait de M. d'Alembert qui fût bien ressemblant, et cette ressemblance n'était pas facile à saisir ; la forme de ses traits avait quelque chose de fort commun, et sa physionomie un caractère passablement indécis. Un Lavater eût cependant aperçu dans les replis de son front, dans le mouvement inquiet de ses sourcils, dans la partie inférieure d'un nez tout à la fois gros et pointu, plusieurs traces d'une expression assez fortement prononcée. Il avait les yeux petits, mais le regard vif; la bouche grande, mais son sourire avait de la finesse, de l'amertume et je ne sais quoi d'impérieux. Ce qu'il était le plus aisé de démêler dans l'ensemble de sa figure, c'était l'habitude d'une attention pénétrante, l'originalité naïve d'une humeur moins triste qu'irascible et chagrine. Sa nature était petite et fluette; le son de sa voix si clair, si perçant, qu'on le soupçonnait beaucoup d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir. Tout Paris sut dans le temps la réponse d'un homme du monde à qui sa maîtresse s'efforçait de donner de la jalousie en faisant l'éloge le plus pompeux de toutes les qualités de notre philosophe; ne trouvant plus d'exagération assez forte, elle finit par lui dire : « Oui, c'est un dieu. — *Ah ! s'il était dieu, madame, il commencerait par se faire homme*[1]... » Son extérieur était de la plus extrême simplicité; il était presque toujours habillé, comme Jean-Jacques, de la tête aux pieds, d'une seule couleur; mais les jours de cérémonie et de représentations académiques il affectait de s'habiller, comme tout le monde, avec une perruque à bourse et un nœud de ruban à la Soubise. Ce n'est que dans les lieux où il pouvait se croire moins connu qu'il n'était pas fâché sans doute de se distinguer par un costume particulier, devenu pour ainsi dire le manteau philosophique, manteau qui n'est pas toujours à l'abri du ridicule, mais qui ne laisse pas d'avoir son prix, et dont l'usage est même assez commode.

Les personnes qui ont vécu le plus intimement avec M. d'Alembert le trouvaient bon sans bonté, sensible sans sensi-

1. Meister a déjà cité cette repartie, tome XII, p. 291.

bilité, vain sans orgueil, chagrin sans tristesse, et ils expliquaient des contradictions si étranges par ce mélange de froideur, de faiblesse et d'activité, qui caractérisait si essentiellement son âme et toutes ses habitudes. Il était juste, humain, bienfaisant, mais c'était pour ainsi dire sans trouver de plaisir à l'être. On l'accusait d'affecter très-passionnément la gloire d'être le chef du parti encyclopédiste, et d'avoir commis, pour les intérêts de cette gloire, plus d'une injustice, plus d'une noirceur littéraire. Cette accusation serait un peu longue à discuter : ce qu'on ne saurait nier, c'est que les passions qu'inspire l'esprit de parti étaient bien sûrement celles dont il pouvait être le plus susceptible; car il n'en est point qui conviennent mieux aux âmes froides; mais on peut assurer en même temps que, comme il fit beaucoup de bonnes actions sans bonté, c'est aussi sans aucune méchanceté qu'il eut l'espèce de torts dont se plaignent les prétendues victimes de sa tyrannie et de ses petites persécutions philosophiques. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à sa mémoire l'honneur d'avoir contribué beaucoup à la considération qu'eurent longtemps les gens de lettres, d'avoir obtenu la plus grande influence dans les deux Académies dont il était membre, de l'avoir conservée pour ainsi dire jusqu'à la fin de ses jours, et d'être devenu en quelque manière le chef visible de l'illustre église dont Voltaire fut le fondateur et le soutien. Si les derniers temps de son règne n'eurent pas tout l'éclat de son aurore, on doit peut-être l'attribuer beaucoup moins à l'affaissement de son génie, accablé sous le poids de ses maux, qu'à la décadence de l'empire même dont il était le premier administrateur, décadence que la politique la plus adroite ne pouvait plus ni dissimuler ni prévenir.

En observateur impartial, il faut pourtant avouer encore que cette domination philosophique dont il était si jaloux ne fut jamais universellement reconnue; qu'aux yeux de beaucoup de gens il l'avait plutôt usurpée que conquise; qu'aux yeux mêmes du grand nombre la supériorité de ses titres littéraires contribua bien moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique. Ce n'est pas tout; cette politique, tout habile qu'elle était, se trouva plusieurs fois en défaut; on remarqua même qu'elle avait perdu sensiblement à la mort de Mlle de Lespinasse, dont la finesse et le tact servaient merveilleusement la grande ou la petite ambition de son ami. Après avoir laissé

échapper une partie de son crédit, il voulut en conserver au moins les apparences, en saisissant toujours fort à propos le moment de paraître à la tête du parti ou de l'opinion dont il prévoyait le triomphe. Le dernier essai de sa puissance fut l'élection du marquis de Condorcet; il n'y a point de conclave où l'intrigue qui le fit réussir n'eût passé pour un chef-d'œuvre. Nous avons eu l'honneur de vous en parler dans le temps.

La société de M. d'Alembert fut plusieurs années une des sociétés les plus brillantes qu'il fût possible de réunir; elle fut infiniment plus mêlée, et par là même infiniment moins agréable après la perte de son amie. Sa conversation particulière offrait tout ce qui peut instruire et délasser l'esprit. Il se prêtait avec autant de facilité que de complaisance au sujet qui pouvait plaire le plus généralement; il y portait de la bonhomie et de la naïveté, avec un fonds presque inépuisable d'idées et d'anecdotes et de souvenirs curieux; il n'est pour ainsi dire point de matière, quelque sèche ou quelque frivole qu'elle fût en elle-même, qu'il n'eût le secret de rendre intéressante. Il parlait très-bien, contait avec beaucoup de précision, et faisait jaillir le trait avec une grâce et une prestesse qui lui étaient particulières. Tous ses mots d'humeur ont un caractère d'originalité fine et profonde : *Qui est-ce qui est heureux? quelque misérable !* est un trait dont Diogène eût été jaloux. Le même sentiment lui faisait dire souvent que *le seul bonheur pur de la vie était de satisfaire pleinement tous les matins le plus grossier de nos besoins,* celui qui faisait souvenir à Alexandre qu'il n'était pas dieu; et qu'*un état de vapeur était un état bien fâcheux, parce qu'il nous faisait voir les choses comme elles sont.* Il n'avait que vingt et un ans lorsqu'il se présenta pour être reçu à l'Académie des sciences. Il eut pour concurrent un nommé Mayeu, pauvre géomètre, mais protégé depuis longtemps par Fontenelle. Fontenelle dit à M. d'Alembert : « Monsieur, lorsque quelqu'un se présente pour être reçu à l'Académie, nous faisons une raison composée de l'âge et du mérite. — Cela est très-juste, répondit M. d'Alembert, pourvu que la raison soit composée de la directe du mérite et de l'inverse de l'âge. »

S'il est vrai que la nature eût laissé peu de droits aux femmes sur les affections de notre philosophe, il est bien plus vrai qu'il n'en était pas moins soumis à leur empire; il fut le plus amoureux

de tous les esclaves et le plus esclave de tous les amoureux. Sa réputation était déjà fort brillante (mais c'est en quelque manière le seul fonds qu'il avait alors pour subsister[1]), qu'une femme aussi coquette que frivole eut la fantaisie de le subjuguer. Elle s'empara tellement de lui qu'il négligea bientôt toutes ses études et toutes ses affaires, et peut-être l'eût-elle entièrement perdu si Mme Geoffrin, qui en fut instruite, n'avait pris sur elle de se mêler de cette petite intrigue avec toute l'adresse et toute la fermeté de caractère que peut inspirer une amitié véritable. Elle alla voir la dame en question, quoiqu'elle n'eût aucune liaison avec elle, lui représenta vivement le tort irréparable qu'elle faisait à son ami, et qu'elle lui faisait, selon toutes les apparences, sans aucun profit, se fit rendre toutes les lettres qu'elle en avait reçues, et on obtint la promesse solennelle de ne plus le voir. Rien ne peut se comparer à l'ascendant prodigieux que Mlle de Lespinasse avait acquis sur toutes ses pensées et sur toutes ses actions. Pour s'être révolté quelquefois contre une tyrannie si dure, il n'en supportait pas moins le joug avec un dévouement à toute épreuve. Il n'y a point de malheureux Savoyard, à Paris, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la secte encyclopédique, le dictateur de nos Académies, le philosophe qui eut l'honneur de refuser la gloire d'élever l'héritier du plus vaste empire, n'en faisait tous les matins pour le service de Mlle de Lespinasse; et ce n'est pas encore tout ce qu'elle osait en exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangements qui pouvaient favoriser cette intrigue; et, lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre, au bureau de la Grande-Poste, l'arrivée du courrier, pour assurer à la demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt.

Ces traits honorent bien plus l'empire d'un sexe qu'ils n'humilient la philosophie de l'autre; ils prouvent seulement combien peu nos systèmes, quelque nom qu'on leur donne, influent sur

1. M. d'Alembert était déjà de toutes les Académies de l'Europe qu'il n'avait guère que 12 à 1,500 livres de rente. Il n'était pas beaucoup plus riche lorsqu'il refusa les 100,000 livres de rente que lui fit offrir l'impératrice de Russie pour se charger de l'éducation de Son Altesse Impériale. (MEISTER.)

notre caractère et sur nos affections naturelles. La même disposition qui assujettissait à ce point notre philosophe aux caprices de son amie lui faisait dire, dans la frayeur que lui causaient ses souffrances et l'approche de sa mort : *Ils sont bien heureux, ceux qui ont du courage ; moi, je n'en ai pas.* Il y a dans cet aveu une bonhomie qu'on doit préférer peut-être à l'ostentation d'un sentiment qui n'est guère dans le cœur de l'homme, et réellement beaucoup plus rare qu'on ne pense.

Finissons cet article par quelques anecdotes, faites sans doute pour mériter à M. d'Alembert l'estime de tous les cœurs sensibles, de toutes les âmes honnêtes.

On sait que son premier nom fut *Jean le Rond.* Fils naturel de M. Destouches et de Mme la chanoinesse de Tencin, il fut abandonné et exposé sur les degrés de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et de là porté aux Enfants-Trouvés. Son père le tira de cet hôpital, et le mit en nourrice chez la femme Rousseau, vitrière, rue Michel-le-Comte, qui l'allaita et l'éleva très-difficilement à cause de l'extrême délicatesse de sa constitution ; il était même si malingre qu'elle refusa d'abord de s'en charger. Il demeura chez cette bonne femme jusqu'après son retour de Berlin. Peu de temps avant son départ pour la Prusse, sa mère désira de le voir. Il ne se rendit à cette invitation qu'avec répugnance, et ne voulut y aller qu'accompagné de sa nourrice. L'entrevue fut très-froide de la part de M. d'Alembert. Mme de Tencin, déconcertée, lui dit : « Mais je suis votre mère. — *Vous, ma mère ! non, la voici ; je n'en connais point d'autre...* » et il s'élança sur Mme Rousseau, qu'il embrassa et qu'il arrosa de ses larmes.

A son retour de Berlin, où le roi de Prusse l'avait excédé de courses et de travaux, il revint habiter son premier domicile. Son logement était fort petit, privé d'air et très-malsain. Il y fit une grande maladie et ne dut son salut qu'aux soins de M. Bouvard. Ce ne furent que les vives instances de ce médecin qui purent le déterminer à quitter la demeure de sa nourrice et à en choisir une plus salubre. A la mort du vitrier Rousseau, ses petits-enfants firent apposer le scellé chez lui et tracassèrent inhumainement sa veuve au sujet de la succession. M. d'Alembert apprend ces procédés odieux ; il accourt chez sa nourrice et lui dit : « Laissez tout emporter par ces indignes, je ne vous abandonnerai point. » Il a tenu religieusement sa parole jusqu'à la

mort de cette bonne femme, arrivée il y a quelques années.

Un mauvais plaisant s'est avisé de dire que les deux puissances qui perdaient le plus à la mort de M. d'Alembert étaient les deux puissances, hélas! les plus *infidèles* de l'Europe, l'empire de la philosophie et la Sublime-Porte. Il est vrai que dans les derniers temps il s'était déclaré pour les Turcs avec un acharnement extraordinaire et la chaleur du monde la plus ridicule, au point même de s'exposer, par l'indécence de ses déclamations presque publiques sur la terrasse des Tuileries, à une correction beaucoup plus désagréable qu'une simple admonition ministérielle. Personne ne pouvait le soupçonner d'être plus Turc que de raison; mais on avait lieu de croire qu'oubliant l'honneur que Catherine II avait daigné lui faire en voulant lui confier l'éducation de son fils, il ne se souvenait plus que de la liberté qu'elle avait prise, en sa qualité d'autocratrice, de se moquer très-gaiement de la lettre apostolique qu'il eut l'indiscrétion de lui écrire en faveur des officiers français qui furent faits prisonniers en Pologne, et des superbes remontrances qu'il lui avait adressées avec le même zèle, sur le danger de recueillir dans ses États les tristes restes du célèbre institut d'Ignace de Loyola; c'était là ce qui restait *alta mente repostum*.

Quelque témérité qu'il y ait à citer de mémoire les paroles d'une grande souveraine et d'un grand écrivain, nous ne pouvons résister au plaisir d'ajouter ici ce que nous croyons tenir d'une assez bonne source; c'est qu'au lieu de répondre directement à M. d'Alembert, Sa Majesté Impériale se contenta d'en écrire à peu près dans ces termes à M. de Voltaire : « Comment un philosophe accoutumé à n'embrasser que de vastes objets se borne-t-il à solliciter la liberté de quelques hommes sans aveu, que le ministère de France ne daigne pas même réclamer? Que ne demande-t-il plutôt la liberté de tous les confédérés[1]?... »

— Le grand jour de l'impression n'a pas ôté à M. de Bièvre

1. Dans une lettre de Catherine à Voltaire du 11/22 novembre 1772, elle annonce en effet qu'elle a reçu « une belle et longue lettre de d'Alembert après un silence de cinq ou six ans », et elle ajoute : « Le billet ci-joint contient ma réponse. » Ces deux pièces ont été publiées pour la première fois dans le *Recueil de la Société historique russe*, tome XIII, p. 279. Elles avaient été signalées déjà au public français par M. Alfred Rambaud, dans l'un des deux importants articles qu'il a consacrés à *Catherine II et à ses correspondants* (*Revue des Deux Mondes*, janvier-février 1877).

l'espèce de mérite qu'on ne saurait lui refuser, celui d'avoir saisi mieux que la plupart de nos jeunes auteurs le vrai ton de la comédie, et d'avoir soutenu quelquefois les détails brillants du principal rôle de sa pièce par un style plein d'élégance, presque toujours naturel et facile ; mais en comparant, loin des illusions du théâtre, le style de cet ouvrage à celui du *Méchant*, auquel on avait osé le comparer dans l'ivresse de l'engouement qu'avait inspiré le succès des premières représentations, on est sans doute surpris que l'on ait pu se méprendre à ce point. Quelle prodigieuse distance de la pureté continue de Gresset à la facilité souvent très-négligée de M. de Bièvre, de l'énergie, de la précision piquante de l'un à la mollesse souvent très-vague de l'autre ! On compterait presque les vers du *Méchant* qui ne méritent pas d'être retenus ; on compterait bien plus aisément ceux du *Séducteur* qui pourraient mériter de l'être.

Nous ne voulons point revenir sur les observations que nous avons déjà faites sur le plan de cette comédie la première fois que nous eûmes l'honneur de vous en rendre compte[1] ; mais nous ne pouvons guère nous dispenser de parler de la manière dont l'auteur s'est chargé lui-même d'apprendre à ses lecteurs ce qu'ils doivent penser du mérite de sa pièce. Le véritable but moral qui la lui a fait entreprendre, le voici :

> Dieu, quel faible secours garantit l'innocence !
> De la séduction quelle est donc la puissance,
> Si la crainte peut seule éloigner du devoir
> Un cœur infortuné réduit au désespoir ?

Nous n'entendons pas trop cela. Ce qui nous semble plus clair, c'est ce que l'auteur dit quelques lignes plus haut : « Que, dans une époque où la séduction est devenue l'objet d'une étude profonde, il a pensé qu'il ne serait pas inutile pour les mœurs de mettre au jour quelques-uns des secrets de cet art terrible :

> Mais le monde est un jeu. Dans le siècle où nous sommes
> Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
> Et ce n'est que l'esprit qui sauve la vertu.

Cette dernière pensée est assurément plus juste et plus sensible que jamais.

1. Voir précédemment, p. 389.



Après nous avoir prouvé le service éminent qu'il a rendu aux mœurs de son siècle, M. de Bièvre ne prétend pas non plus nous laisser ignorer celui qu'il a rendu en même temps au bon goût : « Il est bien étonnant, dit-il après une page entière où, à force d'être profond, il est devenu presque inintelligible, il est bien étonnant que les révolutions qui ont amené et détruit les siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X, ne nous aient pas mis dans le secret de ces grands changements, et que nous fassions tant d'efforts pour sortir du mouvement du siècle de Louis XIV. C'est aux âmes fortes et vigoureuses à ramener les beaux jours des arts dans ma patrie en la forçant à retourner en arrière. J'entrerai volontiers dans cette noble conjuration, et je me ferai même un devoir de reconnaître pour chefs [quel excès de modestie !] tous ceux qui en sont plus dignes que moi. »

— On a donné, le lundi 12 janvier, la première représentation de *Macbeth*, tragédie nouvelle, de M. Ducis.

C'est déjà le quatrième drame de Shakespeare que M. Ducis essaye de transporter sur la scène française; mais il n'y a que la considération que lui ont acquise ses qualités personnelles et le succès de ses derniers ouvrages, *Œdipe* et *le Roi Lear*, qui aient garanti celui-ci d'une chute presque décidée à la première représentation. Les deux premiers actes avaient été écoutés très-favorablement; le troisième, où commencent les remords de Macbeth, n'avait éprouvé qu'un silence sévère, interrompu même encore par quelques applaudissements donnés à l'énergie profonde et quelquefois attachante avec laquelle M. Ducis a su traiter une situation si terrible; mais ces remords, qui continuent d'occuper presque en entier le quatrième et le cinquième acte, ont fini par paraître aussi fatigants par leur continuité qu'atroces et révoltants par les couleurs mêmes que l'auteur a cru devoir employer pour les rendre plus tragiques. Des signes de réprobation, que l'estime et la bienveillance méritées par M. Ducis à plus d'un titre réduisaient à de simples menaces, lui ont indiqué des retranchements et des corrections considérables; il a eu le courage et la rare docilité d'obéir à ces impressions. Cette déférence, jointe à quelques changements heureux qui motivent davantage l'action et qui en accélèrent en même temps la marche, lui a valu, à la seconde représentation, un succès d'autant plus flatteur que le public semblait jouir du triomphe qu'il lui décer-

nait, et se plaire à le consoler de la sévérité avec laquelle plusieurs parties de cet ouvrage avaient été reçues le premier jour.

M. Ducis ne s'est écarté de son original que pour plier ce sujet, tout à la fois terrible et bizarre, aux convenances actuelles de notre théâtre; mais, pour le soumettre à ces règles si simples et si difficiles à suivre, dont les Grecs nous ont laissé l'exemple et le modèle, il a fallu que M. Ducis accumulât, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événements qui se pressent, se heurtent, et ne sauraient avoir ni la même vraisemblance ni le même intérêt que dans le drame anglais, parce que l'unité de temps dont le poëte français a été obligé de s'imposer la loi ne lui a point permis de préparer les incidents, de développer les caractères avec cet abandon, avec cette vérité qui fait le principal mérite des chefs-d'œuvre monstrueux de Shakespeare.

Lorsque l'Eschyle anglais, sans modèle, par la seule puissance de son génie, créa la tragédie chez un peuple qui n'avait presque pour spectacles que des combats de coqs ou de gladiateurs, il dut choisir, pour plaire à une nation que ses mœurs et le climat qui les modifie rendent difficile à émouvoir, des sujets sombres et terribles, ces crimes atroces, ces événements extraordinaires qui accablent et qui dégraderaient l'humanité s'ils étaient moins rares.

Ses spectateurs, qui ne soupçonnaient pas les règles par lesquelles, dans tous les arts, le génie parvient à représenter sous des formes agréables l'objet même le plus hideux, à choisir, à rassembler, à disposer heureusement ses conceptions pour en former un tout parfait dont les parties, unies par des liens faciles et naturels, forment ces beautés éternelles qui sont de tous les siècles et de toutes les nations, ses spectateurs, dis-je, eussent dédaigné des ouvrages dramatiques conçus et traités d'après les principes et les règles qui ont dirigé les Corneille, les Racine et les Voltaire.

Il leur fallait des tableaux pris dans la nature, mais dans une nature agreste et sauvage, parce que c'était là le caractère de leurs mœurs; des événements romanesques, des situations forcées, des caractères atroces et presque monstrueux, parce que la terreur est la sensation qui a le plus d'empire sur un peuple sombre, mélancolique et nourri dans les révolutions. Les

traditions antérieures à l'histoire écrite de l'Angleterre, celle des troubles dont elle fut longtemps agitée, et quelques traits de l'histoire romaine, ont fourni à Shakespeare les sujets de la plupart de ses tragédies. Ses plans sont tous irréguliers, mais le sont sans être jamais ni confus, ni même invraisemblables. *Macbeth* est l'histoire même mise en action. Shakespeare a présenté sur la scène ces événements, tirés des anciennes chroniques d'Écosse, dans l'ordre et dans l'espace de temps où ces événements ont dû vraisemblablement se passer. Sa pièce embrasse l'histoire de plusieurs années.

M. Ducis au contraire, pour asservir ce sujet à la règle d'unité, de temps et de lieu, s'est vu forcé de renoncer à plusieurs beautés qui tenaient aux défauts mêmes de son modèle. Il a évité quelques-uns de ces défauts; mais il est tombé dans ceux qui tiennent nécessairement à un plan forcé et à une action qui ne peut se dénouer que par un long enchaînement d'incidents extraordinaires. Il a paru sentir que les remords et le désespoir d'un grand crime avaient besoin d'être liés à un autre intérêt pour attacher le spectateur; il a imaginé de faire élever Malcolm, fils de Duncan, par Seyvard, montagnard écossais, à qui ce roi l'a remis pour le sauver du fer des assassins, et d'établir en quelque sorte tous les ressorts de sa pièce sur cet héritier du trône, qui passe pour le fils de Seyvard même; mais cette fiction, qui devait reposer et varier l'intérêt d'une action continuellement terrible, n'a fourni à M. Ducis que le beau rôle accessoire de Seyvard. Malcolm, qui, dans le premier acte, est annoncé et présenté d'une manière intéressante, ne paraît au troisième que pour apprendre qu'il est le fils de Duncan; que Macbeth l'a assassiné, et au cinquième, pour servir à la pantomime du dénoûment. Il est à regretter que M. Ducis n'ait tiré qu'un si faible parti de ce rôle, qui pouvait et devait être l'âme de l'action. Au reste, il a suppléé l'intérêt, que rien ne remplace parfaitement, par l'énergie profonde et le pathétique souvent sublime et déchirant avec lequel il a traité le rôle entier de Macbeth. L'exposition commencée par Frédégonde et complétée par Seyvard, le récit du combat de Macbeth, son arrivée, le développement de son ambition, cette même ambition aux prises avec ses remords, ses remords détruits par les conseils de Frédégonde, et le mouvement vraiment dramatique qui le fait voler au secours de Duncan à l'instant même où il en-

trait dans sa chambre pour le poignarder, ont reçu du public de justes applaudissements. Mais depuis le troisième acte l'action n'offre plus que les remords de Macbeth, et ces remords, souvent éloquents, lassent et fatiguent, parce que ce sentiment, quoique M. Ducis l'ait présenté sous toutes sortes de formes, est, par sa nature même, toujours déclamatoire et voisin de l'exagération; parce qu'un scélérat, poursuivi pendant trois actes par l'horreur de son crime et par un désespoir porté jusqu'au délire, est un caractère qui flétrit l'âme au lieu de l'intéresser. Hérode dans la *Mariamne* de Voltaire, Oreste dans l'*Andromaque* de Racine, et dans l'*Électre* de Voltaire, ne présentent ces sublimes et effrayants tableaux du désespoir des grands crimes qu'avec la rapidité et l'éclat du tonnerre. Ces grands maîtres savaient qu'en prolongeant ces images terribles on en détruisait les effets, et que dans tous les arts, mais surtout dans l'art dramatique, ce sont les oppositions et les contrastes qui, ménagés et placés à propos et dans l'action et dans les caractères, leur donnent cette vie et ce mouvement d'où dépendent toute l'illusion, tout le charme et tout l'intérêt dont ce genre de production peut être susceptible.

Le succès qu'a eu la nouvelle tragédie de M. Ducis est un succès d'estime accordé à de grandes difficultés inhérentes au sujet, qu'il a surmontées en partie, mais encore plus au talent profondément tragique qu'il a déployé dans quelques scènes principales.

VERS FAITS, AU DERNIER SALON,

SUR LE BUSTE DE S. A. R. LE PRINCE DE PRUSSE.

Quand Vénus l'eut formé, Mars en parut jaloux.
« Eh bien, lui dit la reine de Cythère,
Aux plus aimables dons de plaire,
A ce front plein de grâce, à ces regards si doux,
Mêlez, je le permets, le feu de votre audace.
Combattre et triompher est le sort de sa race.
Que Mars ou Frédéric disposent de ses jours!
Mais n'en déplaise au vainqueur de la Thrace,
Ses heures de repos, je les garde aux amours. »

— La reine vient d'envoyer cinq cents louis, pris sur les fonds de sa cassette, à M. le lieutenant de police, pour les joindre aux

secours qu'il avait déjà fait distribuer à Paris par ordre du roi. Elle a fait envoyer, quelques jours après, la même somme à M. l'archevêque, pour être distribuée par les curés des environs aux habitants de la campagne. Cet exemple n'a pas manqué d'exciter la bienfaisance de plusieurs sociétés et d'un grand nombre de citoyens, qui se sont empressés de répondre à la souscription ouverte au bureau du *Journal de Paris,* pour concourir à un objet d'humanité aussi respectable. On a invité, par un avertissement public, tous les manœuvres et journaliers sans ouvrage à se présenter à l'Hôtel de la Police, ou à l'entrepreneur du nettoiement des rués, qui leur donnera du travail et un salaire. On a établi en même temps, dans de vastes salles des maisons ci-devant occupées par les célestins, les capucins du faubourg Saint-Jacques et les grands-augustins, des poêles toujours allumés, où les pauvres sont admis, où ils peuvent se chauffer, travailler et recevoir des secours.

A L'OCCASION DES ORDRES DONNÉS PAR SA MAJESTÉ
POUR LE SOULAGEMENT DES PAUVRES,
DONT LA RIGUEUR EXTRÊME DE LA SAISON AUGMENTE
LES BESOINS ET LA MISÈRE,

PAR M. ROUCHER.

Flatteurs, ne dites plus aux rois
Qu'élevés au-dessus des lois,
Le ciel de tout impôt affranchit la couronne.
Louis vous répondrait qu'en des jours rigoureux
Le sacrifice entier des délices du trône
Est l'impôt que les rois doivent aux malheureux.

— M. de La Harpe, qui, depuis quelques années, ne fait plus de journaux, sent aujourd'hui non-seulement toute l'inutilité d'un pareil travail, mais encore tout ce qu'il a de dangereux et de nuisible.

Il prétend surtout que c'est à cette espèce de peste de l'empire littéraire qu'il faut s'en prendre du mauvais succès de tant d'ouvrages dramatiques faits pour aller aux nues, si la canaille folliculaire leur laissait le temps de prendre l'essor, au lieu de leur arracher les ailes, pour ainsi dire, au sortir du nid paternel. Si *les Brames,* écoutés tranquillement le premier jour, ont été aban-

donnés à la seconde représentation, n'est-ce pas encore la faute de ces maudites *Affiches*, de ce maudit *Journal de Paris ?* Entraîné par la force de ces réflexions, M. de La Harpe a présenté une requête à M. le garde des sceaux pour le supplier d'ordonner à tous les faiseurs de feuilles de ne parler des nouveautés dramatiques qu'après un certain nombre de représentations ; et, afin de donner à cette requête une plus grande importance, il a tâché d'abord de la faire signer par tous les gens de lettres qui travaillent dans ce moment pour le théâtre ; il a obtenu de plus qu'elle serait appuyée de la protection prépondérante de la Comédie-Française. Tant de puissants ressorts ont cependant échoué ; la requête a paru ridicule.

On s'est fort égayé à la cour sur l'extrême sensibilité de messieurs nos poëtes. On n'a point su mauvais gré au *Journal de Paris* de s'être vengé de cette hostilité secrète par la fable que voici : on a seulement regretté que la vengeance ne fût pas plus spirituelle.

L'ÉLÉPHANT ROI.

Un jeune éléphant de bonne race régnait, il n'y a pas longtemps encore, dans les belles forêts du Gange, sur un peuple nombreux d'animaux célèbres par leur industrie. Ce roi, juste et bienfaisant tout ensemble, persuadé que la liberté est la mère des grandes choses, permettait à chacun de ses sujets de dire, faire et écrire tout ce qui ne blessait ni les mœurs, ni les lois, ni les personnes. Aussi usait-on amplement de la permission ; quelques-uns même se donnaient les airs d'endoctriner le prince, de lui dénoncer publiquement ce qu'ils appelaient les abus de son gouvernement, et le prince, né débonnaire, lisait, sans se fâcher, leurs exagérations, tout prêt à faire usage de ce qu'elles pouvaient avoir d'utile au bien commun ; car il avait lu quelque part qu'*un sot quelquefois ouvre un avis important.*

Lecteurs, vous trouvez ce prologue un peu long, vous avez tort ; il était nécessaire.

Notre éléphant vit paraître un jour à son audience un chien de basse-cour à la mine rogue, un bœuf à la tête forte, un chathuant à plumage bariolé, et un cheval d'assez bonne encolure. Ces quatre animaux s'étaient associés pour se plaindre de deux ou trois lynx, dont l'œil perçant avait surpris en eux des défauts

mêlés à de bonnes qualités. Ils s'avancèrent vers le roi et lui dirent :

LE CHEVAL[1].

Des lynx ont osé publier que je courais assez bien un mille, mais que je manquais d'haleine pour fournir une route entière.

LE BOEUF[2].

Ces mêmes lynx trouvent que je ne fais point mal mon sillon; mais ils me souhaitent une marche moins pénible et moins lourde.

LE CHAT-HUANT[3].

Je sais fort bien avec tout l'univers que mon plumage a des traits caractéristiques qui n'appartiennent qu'à moi seul; mais pourquoi trouver ma voix sans douceur et sans harmonie? Il faudrait peut-être, pour leur plaire, que mon gosier devînt une flûte.

LE CHIEN DE BASSE-COUR.

Assurer que, fidèle gardien de la maison, je sais aboyer et montrer les dents à qui n'a pas le droit de s'y introduire, c'est me rendre justice sans doute; mais soutenir qu'en un jour de fête, quand tous les animaux sont rassemblés sur la place publique, je ne suis point né pour faire des tours qui imitent les actions des hommes, pour faire entendre un langage qui intéresse, attendrisse et fasse verser des larmes de plaisir :

C'est insulter à la nature,
Qui des plus riches dons m'a comblé sans mesure.
Sire, qu'il plaise donc à Votre Majesté
D'imposer à ces lynx un éternel silence;
Quand par le droit de la naissance
Vous reçûtes l'autorité,

1. M. Ducis. (MEISTER.)
2. M. Marmontel. (ID.)
3. M. Lemierre. Il était d'autant plus injuste de le mêler dans cette affaire qu'il avait résisté aux sollicitations réitérées de M. de La Harpe, et qu'il est le seul de nos auteurs dramatiques qui n'ait point signé la requête. (ID.)

Ce fut pour empêcher de dire ce qu'on pense. —
Et que répondit l'éléphant?
Il partit d'un éclat de rire,
Et puis il ajouta : « Sur moi, sur mon empire
Je vous laisse, je crois, jaser très-librement;
Souffrez donc que sur vous j'en laisse faire autant.
Sans bruit que chacun se retire,
Et retienne ce mot plein de sens et de goût :
« Soyez, si vous pouvez, admirables en tout,
Si vous voulez qu'en tout on vous admire. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE FRANCFORT.

Du 30 janvier 1784.

« On raconte ici un trait bien propre à caractériser la sagacité profonde du *Salomon du Nord.* Dans une petite ville de la Silésie prussienne, il y a une chapelle dédiée à la vierge Marie, dans laquelle on voit exposées une multitude d'offrandes, fruit de la piété des catholiques romains. On s'était aperçu que plusieurs de ces offrandes commençaient à disparaître. Les soupçons tombèrent sur un soldat de la garnison, qui était toujours un des premiers à entrer dans l'église et le dernier à en sortir. On l'arrêta un jour qu'il allait mettre le pied dehors, on le fouilla, et l'on trouva dans ses poches deux cœurs d'argent qui avaient été suspendus devant la Vierge. Les noms de voleur, de sacrilége ne lui furent pas épargnés; mais il soutint hardiment que ces offrandes n'étaient pas volées; il assura que la Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une dévotion particulière, ayant pitié de sa pauvreté, les lui avait données en présent. Cette excuse ne put le sauver, il fut condamné à mort comme voleur d'église. La sentence ayant été, suivant la coutume, portée au roi pour être approuvée, Sa Majesté fit venir les principaux du clergé catholique de Berlin; elle leur demanda si cette aventure était possible suivant les dogmes de leur religion. « Le cas est rare et singulier, dirent-ils unanimement, mais il n'est pas absolument impossible. » D'après cet avis, le roi écrivit sous la sentence ces paroles :

« Le délinquant sera sauvé de la mort pour avoir nié constamment le crime de vol, et parce que les théologiens de sa religion ont trouvé que ce prodige arrivé en sa faveur n'était pas

impossible; mais nous lui défendons, sous peine de mort, de recevoir à l'avenir aucun présent ni de la vierge Marie, ni de quelque autre saint que ce soit. »

— Nous avons oublié d'avoir l'honneur de vous rendre compte dans le temps de deux comédies jouées vers la fin de l'année dernière, l'une sur le Theâtre-Français, *le Bienfait anonyme*, en trois actes, par M. Pilles; l'autre, sur le Théâtre-Italien, *l'Auteur par amour*, d'un anonyme[1].

Le sujet de la première est un trait de bienfaisance du célèbre président de Montesquieu. Il se promenait un dimanche sur le port de Marseille; il fut invité par un jeune matelot, dont la physionomie et l'air d'éducation le frappèrent, à prendre de préférence son petit batelet pour aller faire un tour sur la mer. Le philosophe questionna son petit pilote; il sut bientôt que son père avait eu le malheur d'être pris par des corsaires de Tunis avec toute sa fortune; que, sans ressources pour racheter sa liberté, sa mère et une sœur travaillaient chez une marchande de modes, tandis que lui-même, après avoir employé les jours à travailler chez un horloger, louait tous les dimanches un petit batelet, et consacrait ce jour de repos à un travail dont le produit était destiné à la rançon de son père. Cette piété filiale était faite pour toucher l'auteur de *l'Esprit des lois;* il força ce jeune homme à accepter sa bourse, et fit racheter le père, à Tunis, par des agents qui lui gardèrent le plus grand secret. Le père, racheté, revint à Marseille surprendre sa famille, à qui il croyait devoir sa liberté. Son fils soupçonna que ce trait de bienfaisance partait de la main qui l'avait forcé trois mois auparavant à accepter sa bourse; il ne le connaissait pas, il ne l'avait pas revu, et commandé par le besoin de le reconnaître, de le voir, d'embrasser ses genoux, il fut pendant cinq jours consécutifs se placer sur le perron de la Bourse de Marseille, persuadé que c'était là qu'il pourrait rencontrer celui à qui il devait le bonheur de revoir son père; il ne quittait son poste que la nuit. Il aperçut enfin M. de Montesquieu, le reconnut; le jeune homme, fondant en larmes, et tombant à ses pieds en criant : *C'est lui ! le voilà, le libéra-*

1. La première de ces pièces fut représentée le 6 octobre 1783; la seconde, le 30 janvier 1784. (Meister.)

teur de mon père !... voulut en vain le retenir; M. de Montesquieu s'arracha de ses bras, disparut dans la foule des négociants qui les entouraient et dont il était fort connu, et repartit sur-le-champ pour Bordeaux.

M. Pilles a lié à cette action vertueuse une intrigue d'amour assez froide qui n'y tient presque pas. L'ouvrage n'a été donné qu'une seule fois.

Mme de Montesson a fait sur le même sujet une pièce intitulée *Robert Sciarts*, que nous avons vu jouer, il y a quelques années, chez M. le duc d'Orléans[1]; mais, quelque applaudie qu'elle ait été sur ce théâtre, nous osons douter qu'elle eût obtenu beaucoup plus de succès à la Comédie-Française que celle de M. Pilles.

Le sujet de *l'Auteur par amour* est tiré du conte de M. Marmontel, *le Connaisseur*; c'est une froide copie de *la Métromanie.* La seule scène qui ait fait quelque plaisir dans cette comédie est celle où Agathe force Célicour, son amant, à consentir que la pièce de son oncle, qui vient de tomber aux Français, passe sous son nom; le combat de l'amour-propre et de l'amour chez Célicour a paru semé de détails assez piquants; mais une scène, une situation originale ne suffisent pas pour soutenir une comédie, et celle-ci n'a eu qu'une seule représentation.

— *Supplément à la manière d'écrire l'histoire*[2], un volume in-12, avec cette épigraphe :

Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος, ὁμῶς ἀΐδαο πύλῃσιν,
Ὅς χ'ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ εἴπῃ [2].

Je hais à l'égal des portes de l'enfer tout homme qui pense d'une façon et qui parle d'une autre.

Cette réfutation de *la Manière d'écrire l'histoire*, par l'abbé de Mably, est de M. Gudin de La Brenellerie, auteur de la tragédie de *Coriolan*, des *Graves Observations* de l'Hermite Paul[4], des *Mânes de Louis XV*, et d'un *Poëme* manuscrit *sur la conquête*

1. Voir tome XI, p. 444.
2. Cet ouvrage, imprimé à Kehl, ne s'est vendu que sous le manteau. (MEISTER.)
3. *Iliade*, ch. IX, v. 312.
4. *Graves Observations faites sur les bonnes mœurs;* Paris, 1779, in-12. Voir tome XII, p. 262.

de Naples par Charles VIII. Le plan de ce petit ouvrage est assez complet; la forme en est même généralement assez heureuse; c'est au jeune Théodon, l'un des interlocuteurs de l'Entretien de l'abbé de Mably, que sont adressées toutes les critiques, toutes les réflexions que l'on fait sur les principes et sur les jugements de son maître. Ce mouvement pouvait donner à la discussion un tour vif et rapide; mais le ton dominant n'en est pas aussi modeste, aussi poli qu'on l'eût désiré. On aurait sans peine pardonné à l'auteur d'épargner encore moins son adversaire, pourvu qu'il l'eût attaqué d'une manière plus adroite et plus légère, surtout plus gaie et plus piquante. On est quelquefois tenté de prendre M. Gudin pour un élève de l'abbé de Mably plutôt que pour un élève de Voltaire, et peut-être est-ce la méprise à laquelle il fallait le moins donner lieu.

Quoi qu'il en soit, ce petit ouvrage est rempli de sens et de connaissances, d'observations curieuses et d'une excellente logique. Les études préliminaires d'un bon historien y sont mieux développées, plus philosophiquement approfondies que dans la violente diatribe de l'abbé de Mably; mais nous nous dispenserons d'en faire ici l'extrait.

La partie la plus estimable du livre de M. Gudin est celle où il passe en revue non-seulement tous les historiens cités au tribunal de l'abbé de Mably, mais encore ceux qui ne méritaient pas moins de l'être et dont il n'avait pas daigné se souvenir. Il nous semble cependant que l'enthousiasme du détracteur de Voltaire pour les historiens de l'antiquité rend son vengeur injuste à son égard. Il déclare que tant qu'il les a lus sans dessein, il les a infiniment prisés; mais que lorsqu'il les a lus pour s'instruire, il les a trouvés tous fort incomplets. Si nous pouvions nous transporter à deux mille ans de nos historiens les plus estimés, à combien d'égards ne les trouverions-nous pas défectueux, à combien d'autres ne nous paraîtraient-ils pas surchargés de faits également vides d'instruction et d'intérêt ! M. Gudin répète longuement les reproches faits tant de fois aux historiens de la Grèce et de Rome, sur l'invraisemblance et sur l'inutilité de toutes les harangues dont ils crurent devoir embellir leurs narrations. Il eût été plus équitable de convenir que la plupart de ces harangues n'étaient pas de simples ornements oratoires; que dans les gouvernements où le peuple avait conservé une grande influence, où l'on ne par-

venait à le maîtriser que par le charme et le pouvoir de la parole, ces discours devenaient les vrais ressorts de la politique et de l'administration ; que vouloir les passer sous silence en écrivant l'histoire ancienne, c'eût été une omission aussi essentielle que celle que l'on ferait aujourd'hui en écrivant l'histoire moderne, si l'on négligeait d'y développer le travail et les intrigues de cabinet qui ont décidé des plus grands événements et des plus grandes révolutions.

Nous croyons devoir en relever ce qu'il dit de l'*Histoire universelle* de Bossuet; ce n'est assurément pas une Histoire universelle, mais il y a beaucoup d'exagération à ne la trouver guère plus intéressante à lire qu'une *Table des matières*. Si la seconde partie n'est qu'une dissertation théologique assez ennuyeuse, la première est un tableau de main de maître, tracé à la vérité d'un trait rapide, mais dont la touche brillante est pleine de noblesse et d'énergie. M. de Voltaire lui-même n'a pas manqué de la compter au nombre des ouvrages qui ont conduit Bossuet à l'immortalité.

Plus on a lieu d'être content de ce que dit d'ailleurs M. Gudin sur l'Histoire de l'abbé Raynal, plus on est fâché de lui voir donner quelque confiance au soupçon ridicule qui l'accuse de n'avoir inséré, dans la dernière édition de son livre, des personnalités contre l'homme le plus puissant du royaume après le roi que pour servir une intrigue de cour.

Parmi les digressions où le sujet et la forme de l'ouvrage devaient entraîner naturellement l'auteur, il en est plusieurs qui mériteraient d'être citées ; mais en voici une dont la singularité nous paraît assez piquante pour lui donner la préférence :

« C'est ainsi que, parmi nous, des savants, des jurisconsultes, et M. l'abbé de Mably lui-même, dans ses *Observations sur l'histoire de France*, tome Ier, ont conclu de l'insolence d'un soldat qui brisa un vase dans un de ces moments de licence où l'avidité du butin égare les esprits, les porte à la sédition et fait taire l'autorité, que Clovis, qui ne l'en punit pas sur-le-champ, n'était que le général et non le souverain des Français... » (Ce raisonnement est de Rapin Thoyras, que M. l'abbé pourtant ne cite pas.)

Louis XV eut, comme Louis XIV et comme beaucoup d'autres rois jeunes, amoureux et sensibles, la fantaisie de mener à l'armée

une femme qu'il aimait : c'était Mme de Châteauroux. Des soldats chantèrent même sous ses fenêtres :

> Ah ! madame Anroux, madame Anroux,
> Je me meurs si je ne vous baise, etc.

Cette gaieté grivoise surprit et fâcha le monarque ; il voulut leur imposer silence, il en parla à ses officiers généraux ; ils lui répondirent qu'on exigeait tant de choses du soldat pour les travaux militaires, qu'il serait bien dur de le gêner pour des chansons ; que, celle-là défendue, on en ferait d'autres ; qu'il faudrait en venir aux punitions, que les châtiments produiraient d'autant plus de mécontentement, de murmure et de trouble, qu'il ne s'agirait point du service. Le roi le sentit, et, ne pouvant se fâcher, il prit le parti d'en rire le premier.

« Je ne garantis pas plus cette anecdote que celle du soldat de Clovis rapportée par le moine Grégoire de Tours ; mais si, dans douze cents ans, un auteur, voulant éclaircir la constitution nationale de la France au XVIIIe siècle, trouvait ce fait dans je ne sais quelle brochure de ce règne et en concluait que, puisque Louis XV souffrit une telle insolence sans la punir, il n'était pas le monarque, le souverain, mais seulement le chef, le général des Français, il conclurait précisément comme nos savants, et ce que M. de Voltaire appelait *puissamment raisonner...* »

Une autre petite anecdote que nous ne voulons point laisser perdre à nos lecteurs est celle du dîner de M. de Foncemagne, parce que cette anecdote est parfaitement sûre et très-propre à expliquer la manière dont M. l'abbé de Mably s'est permis de traiter M. Gibbon dans sa *Manière d'écrire l'histoire :*

« Vous étiez (dit-on au jeune Théodon) chez M. de Foncemagne le jour que M. l'abbé de Mably et M. Gibbon y dînèrent en grande compagnie. La conversation roula presque entièrement sur l'histoire. L'abbé de Mably, étant un profond politique, la tourna sur l'administration quand on fut au dessert ; et comme, par caractère, par humeur, par l'habitude d'admirer Tive-Live, il ne prise que le système républicain, il se mit à vanter l'excellence des républiques, bien persuadé que le savant Anglais l'approuverait en tout et admirerait la profondeur du génie qui avait fait deviner tous ces avantages à un Français ; mais M. Gibbon,

instruit par expérience des inconvénients d'un gouvernement populaire, ne fut point du tout de son avis, et il prit généreusement la défense du gouvernement monarchique. L'abbé voulut le convaincre par Tite-Live et par quelques arguments tirés de Plutarque en faveur des Spartiates; M. Gibbon, doué de la mémoire la plus heureuse et ayant tous les faits présents à la pensée, domina bientôt la conversation. L'abbé se fâcha, il s'emporta, il dit des choses dures; l'Anglais, conservant le flegme de son pays, prenait ses avantages, et pressa l'abbé avec d'autant plus de succès que la colère le troublait de plus en plus. La conversation s'échauffait, et M. de Foncemagne la rompit en se levant de table et en passant dans le salon, où personne ne fut tenté de la renouer. »

Il n'y a point d'homme impartial qui n'ait été également indigné et de l'injustice et de l'insolence avec laquelle un homme de lettres, connu d'ailleurs par des ouvrages estimables, a pu s'oublier au point d'insulter aux cendres de l'homme extraordinaire, de l'homme unique, dont le génie, après avoir embrassé toutes les parties de la littérature, conçut encore la philosophie de l'histoire sous un point de vue aussi utile qu'intéressant et nouveau et nous donna dans ce genre des modèles admirés par des Robertson, des Hume, des Gibbon, c'est-à-dire par les historiens les plus exacts, les plus savants et les plus profonds que ce siècle ait produits, qui, ayant vu dans les auteurs originaux, non-seulement la preuve des faits auxquels il s'était particulièrement attaché, mais encore celle des conséquences qu'il en avait tirées, n'ont pas dédaigné de le suivre comme leur guide et leur maître.

FÉVRIER.

On a donné, le jeudi 15 janvier, la première représentation de *la Caravane du Caire,* opéra en trois actes, paroles de M. Morel, intendant des Menus-Plaisirs de Monsieur, musique de M. Grétry. Cet ouvrage offre du mouvement, des tableaux agréables et variés, des scènes qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. La musique en est, par son naturel conforme au sujet, souvent très-piquante.

Cet ouvrage a complétement réussi. Les tableaux neufs et variés que présente le premier acte, les danses agréables que l'on exécute dans le Bazar, l'intérêt du dénoûment et la fête brillante qui le suit, ont valu à cet opéra un succès qui, au grand scandale des Piccinistes, égale au moins jusqu'à présent celui de *Didon*. La fable du poëme est absolument romanesque, sa conduite irrégulière et souvent invraisemblable; mais la musique est presque toujours d'une grâce si originale et si piquante, d'un comique si vrai, si bien saisi, que l'on oublie même, en l'entendant, toutes les négligences de style dont fourmille cet opéra, sans offrir un seul morceau digne d'être cité.

Les Comédiens italiens se sont empressés de donner une parodie de cet opéra; ils n'ont changé que le dénoûment qu'ils ont fait avec un ballon auquel est suspendue une nacelle semblable à celle dans laquelle s'élevèrent en l'air MM. Charles et Robert. Le père de Saint-Phar est censé traverser les airs avec une machine aérostatique, de laquelle, à l'aide d'une lunette, il a aperçu l'embarras où se trouve son fils. Cette plaisanterie, soutenue d'un couplet où l'on dit que

Les pères, les dénoûments,
A l'Opéra tombent des nues,

a fait tout le succès de cette parodie, composée d'ailleurs presque en entier d'hémistiches tirés de *la Caravane*. M. Morel a voulu s'en plaindre et faire retirer ce badinage, sous prétexte que l'auteur y avait employé tous ses vers, licence qui n'avait jamais été tolérée; mais M. le parodiste a répondu avec tant de naïveté qu'il ignorait absolument à qui appartenaient tous ces vers, qu'il les avait reçus imprimés, et servant, selon l'usage, d'enveloppe à des bonbons d'étrennes, qu'on n'a pas cru devoir arrêter la représentation de cette plaisanterie. Il est certain que l'auteur de *la Caravane* en pouvait revendiquer avec justice les trois quarts.

Quelques partisans outrés de M. Piccini, qui ont toujours eu le talent de le servir avec ce zèle étourdi, cet enthousiasme exclusif qui suffit seul pour créer des ennemis à celui qui en est l'objet, se sont conduits à la première représentation de *la Caravane* avec tant de décence et d'adresse, que M. le lieutenant-général de police a cru devoir interdire l'entrée du spectacle à l'un d'eux, le

sieur Moulgue. Les Piccinistes, tout en condamnant le procédé de ce jeune architecte[1], n'en ont pas moins regardé l'injonction de la police comme un attentat à la dignité du corps; et l'on a vu paraître, trois jours après, les vers que voici contre l'auteur du poëme, soupçonné d'avoir sollicité l'ordre de M. Le Noir :

Depuis trois jours on me condamne
A fuir les lyriques lambris,
Pour avoir, avec tout Paris,
Médit de votre *Caravane*.
Ah! monseigneur Morel, merci!
Pardonnez-moi, je vous en prie,
Et plus que vous, toute la vie,
Je médirai de Piccini,
Et vous tiendrai pour un génie.

Les vers ci-dessous, adressés à M. Suard, l'un des Quarante de l'Académie française et chargé de rédiger l'article de l'opéra dans le *Mercure*, sont de M. Ginguené, connu par quelques pages de prose écrites en faveur de l'*Atys* de M. Piccini, qui n'en avait pas besoin, et surtout par un zèle inconsidéré et bruyant qui a manqué lui attirer plusieurs fois, de la part de la police, la même attention dont elle a honoré le sieur Moulgue. Cette épigramme relève un peu durement, mais avec assez de justice, l'extrême partialité avec laquelle l'académicien, auteur des *Lettres de l'anonyme de Vaugirard*, a toujours cherché à déprécier les ouvrages de M. Piccini pour exalter à leurs dépens ceux de MM. Gluck et Grétry.

ÉLOGE DE LA CARAVANE

PAR UN ARABE.

Amis, vive *la Caravane!*
Lisez l'article de Suard,
Nargue à *Didon;* vive *la Caravane!*
Atys est l'opprobre de l'art;
Fi de *Renaud!* vive *la Caravane!*
Oreilles à Suard pourtant ne manquent pas,
Mais oreilles qu'avait le palefroi de Jeanne,
Et que l'on vit en pareil cas
Orner la tête de Midas.
Pour ces oreilles-là, vive *la Caravane!*

1. Nous n'avons pu retrouver nulle part la trace de cet artiste.

L'on a parodié aussi une épigramme faite, il y a trente ans, par MM. Marmontel, Belot et Cahusac, en changeant leurs noms en ceux de MM. Suard, Morel et Pitra, ami des deux premiers et dont le nom rime richement à opéra.

On proclame à Vaugirard
Pitra, Morel et Suard :
Le *Mercure* élève au ciel
Pitra, Suard et Morel;
Mais on berne à l'Opéra
Suard, Morel et Pitra.

Un des trois bernés a répondu par ce quatrain, qui n'a d'autre sel que de rappeler à M. Ginguené un mandement de la police dont sa prétention d'homme de lettres a été fort humiliée :

Taisez-vous, petits Ginguenets,
Ou bien mettez dans vos pamphlets
De l'esprit ou de la malice;
Sinon, gare encor la police!

Rien de bien piquant dans toutes ces gentillesses, et nous ne nous permettons de les transcrire ici que pour faire connaître les gaietés littéraires que se permettent encore les deux partis.

TRÈS-HUMBLES REMONTRANCES A LA REINE DES LANTURELUS[1]

PAR LEUR DIGNE ORATEUR[2].

O vous, l'élève de Montaigne,
Pleine de ses leçons et de son bon esprit,
Et qui, dans un boudoir nommé votre *campagne*[3],
Faites l'extrait de tout ce qu'il a dit,
Vous aimez la raison sévère
Des philosophes du vieux temps,
Et plaisantez à tous moments
Nos philosophes soi-disants,
Qui, par de longs et faux raisonnements,

1. Mme la marquise de la Ferté-Imbault. (Meister.) Voir tome XI, p. 366 et tome XII, page 258.
2. M. le comte d'Albaret. (Id.)
3. C'est un boudoir qu'elle a fait construire sur sa terrasse, et qu'elle appelle sa *Maison de campagne.* C'est là qu'elle continue toujours ses extraits de Montaigne et de Plutarque. Il n'y a guère moins d'un demi-siècle qu'elle s'en occupe. (Id.)

Veulent instruire et gouverner la terre.
Par quel bizarre changement,
A vous-même toujours contraire,
Vous mettez-vous si souvent en colère,
Pour du bruit ou pour un enfant?
De Montaigne ouvrez le grand livre
Sur l'âme et ses émotions;
Vous y verrez qu'on ne doit vivre
Que pour dompter ses passions.
Mais il suffit, je dois me taire,
Tous mes vœux seraient superflus.
Vous n'avez qu'un défaut, et votre caractère
Réunit toutes les vertus.

— Depuis la révolution opérée en France dans la musique, c'est-à-dire depuis que les Gluck, les Piccini, les Sacchini nous en ont créé une, on ne cessait de désirer un établissement semblable à ceux qui existent à Naples, à Venise, sous le nom de *Conservatoires*. L'on disait et l'on ne cessait de répéter que ce n'était presque rien faire encore pour l'art que de fixer en France, par les traitements les plus avantageux, les plus grands maîtres dont s'honore l'Italie, et les encourager à enrichir notre scène lyrique de leurs compositions, si l'on n'établissait pas des écoles où ces maîtres pussent apprendre à des jeunes élèves à les exécuter d'après l'excellence de leur méthode et les vrais principes d'un art né, comme presque tous les autres, sous l'heureux ciel de leur pays. L'on pensait encore avec raison que le moyen le plus sûr de faire fleurir en France un art dont les jouissances presque neuves pour nous semblent l'emporter dans ce moment sur nos autres goûts, c'était de créer une chaire où les principes de cet art enchanteur fussent professés publiquement, et d'établir en même temps des maîtres de composition qui apprissent l'application de ces principes aux jeunes élèves d'heureuses dispositions. Il ne paraissait pas moins nécessaire de perfectionner les drames destinés à être mis en musique, en engageant les gens de lettres d'un vrai talent à travailler pour un théâtre où la musique est tout et laisse à peine partager au poëte la gloire d'un succès qu'elle n'obtient guère cependant sans le secours d'une conception vraiment dramatique et l'heureuse exécution de ses différentes parties.

M. le baron de Breteuil, qui a remplacé M. Amelot dans l'administration de l'Opéra qui tient au département de Paris, a senti

qu'en encourageant et en perfectionnant les deux parties constitutives d'un opéra, la musique et la poésie, la France parviendrait bientôt, par ses ouvrages lyriques, à la même supériorité que lui ont value les chefs-d'œuvre des Corneille, des Molière, des Racine et des Voltaire. Ce ministre a fait rendre en conséquence par le roi un arrêt qui ordonne l'établissement d'une chaire et d'une école de musique. Les élèves, fixés jusqu'à présent au nombre de quinze, y seront reçus à l'âge de douze ans, et instruits au moins pendant cinq ans consécutifs. Le roi leur accorde 600 livres de traitement par année. On leur montrera le solfége, l'art du chant, l'accompagnement et la composition. Ils auront en outre des maîtres de déclamation, de danse et d'armes, pour leur donner de bonne heure l'habitude de ces grâces nobles et faciles que nos plus grands acteurs n'acquièrent ordinairement que par un long usage de la scène.

M. l'abbé Roussier, profond musicien, qui a écrit plusieurs ouvrages excellents sur les principes et les règles de l'art, aura la chaire de professeur. M. Piccini est à la tête de l'école où l'on formera les jeunes sujets. Il aura sous lui MM. Richer, Guichard et Langlée, qui ont presque soumis à l'analyse l'art de porter la voix et d'en diriger les sons de la manière la plus avantageuse à l'expression du chant et de la parole.

Molé, de la Comédie-Française, est chargé d'y donner des leçons de déclamation.

Par le même arrêt, le roi a établi trois prix, qui seront donnés chaque année aux trois poëmes qui auront été jugés les meilleurs par sept membres de l'Académie française choisis par Sa Majesté pour les juger[1]. Le premier prix, de 1,500 livres, sera donné à la meilleure tragédie lyrique; le second, de 600 livres, au meilleur opéra pastoral ou comique; le troisième, de 500 livres, à la seconde tragédie lyrique. Les poëmes seront remis à la fin de décembre et jugés les premiers jours de février de l'année suivante.

— Mme de Montesson vient de faire jouer, sur son théâtre, par les Comédiens français, une nouvelle tragédie de sa composition, *Agnès de Méranie*. Ce sujet est tiré des *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, par Mlle de Lussan.

1. Thomas, Gaillard, Arnaud, Suard, Delille, Chamfort et Lemierre. (Meister.)

Cette pièce a peu de mouvement dans les trois premiers actes; l'amour d'Agnès pour Philippe est presque le seul sentiment qui les soutienne. Le quatrième est intéressant, et l'on pardonne presque l'invraisemblance de l'arrivée de Valderand en faveur du coup de théâtre, peu préparé cependant, de l'enlèvement d'Agnès, qu'empêchent la générosité et le courage du prince danois. Le parti que prend Agnès de mourir au dernier acte a encore le défaut de n'être pas suffisamment motivé; pour préparer un dénoûment si violent, il eût fallu que tout ce que dit Agnès avant de se frapper fût écrit avec cette énergie, cette sensibilité et ce pathétique qui pouvaient justifier une semblable catastrophe en persuadant aux spectateurs qu'un coup de poignard était vraiment la seule ressource que pût laisser un désespoir, un malheur tel que le sien.

Le style de cette pièce est en général correct, mais presque toujours faible; naturel, mais sans mouvement. On a fort applaudi la tirade où Philippe distingue la soumission qu'il doit à l'Église quant au dogme, et le peu d'égard qu'elle mérite lorsqu'elle ose prononcer au nom du ciel sur des objets purement politiques. Mme de Montesson a prouvé dans ces vers qu'elle ne connaissait pas moins bien les principes de liberté de l'Église gallicane que les règles d'un théâtre qu'elle honore par ses talents et par son goût.

— Nous avons ici depuis quelque temps un jeune homme dont le talent est un de ces phénomènes extraordinaires qui tiennent à la réunion la plus heureuse de différents dons de la nature. Son nom est M. Garat, fils d'un célèbre avocat au parlement de Bordeaux[1]. Il est à peine âgé de vingt ans. Il ignore jusqu'aux premiers éléments de la musique, et personne en France, peut-être même dans toute l'Italie, ne chante avec un goût aussi sûr, aussi exquis. Sa voix, espèce de *ténor*, participant du *haut-contre*, est d'une flexibilité, d'une égalité, d'une pureté dont on ne connaît point d'exemple; ses accents ont cette sensibilité que l'art ne donne point et qu'il imite à peine. Son oreille est d'une exactitude, d'une précision rare, même parmi ceux qui connaissent le mieux les principes de l'art du chant, et sa mémoire, don sans lequel tous les autres seraient perdus pour lui,

1. Jean-Pierre Garat, né à Bordeaux en 1764, mort à Paris en 1823.

est telle qu'il retient par cœur non-seulement tout ce qu'il entend chanter, mais même les parties les plus compliquées des accompagnements et les traits d'orchestre les plus difficiles; l'harmonie commande si fort cette tête naturellement musicale que, quand il chante sans accompagnement des airs qui en ont d'obligés, il remplit les suspensions ou les intervalles du chant par les traits que devrait rendre l'orchestre; enfin l'art du chant est tellement inné chez ce jeune homme, que MM. Piccini, Sacchini et Grétry, qui l'ont tous entendu avec enthousiasme, lui ont conseillé de ne point s'appliquer à une étude des règles dont la nature semble avoir voulu le dispenser. Il joint à ce don précieux un esprit facile, la vivacité de son pays et une figure aimable. La reine a désiré plusieurs fois de l'entendre, et M. le comte d'Artois vient de le nommer son secrétaire de cabinet. Nous l'avons entendu exécuter plusieurs fois tout l'opéra d'*Orphée*, depuis l'ouverture jusqu'aux derniers airs de danse du ballet qui le termine. Un opéra est, dans le gosier de cet être étonnant, un seul morceau de musique qu'il exécute avec la même facilité qu'un autre chanterait une ariette. Quel dommage que l'état dans lequel il est l'empêche d'employer un talent aussi rare à sa fortune et aux plaisirs du public !

— *Principes de morale,* par M. l'abbé de Mably; un volume in-12. Ces principes sont divisés en trois chapitres, ou, si vous l'aimez mieux, en trois entretiens, avec tout le talent connu de l'abbé de Mably pour le dialogue. Le premier traite des passions; on nous y enseigne comme des choses très-nouvelles que les passions sont nécessaires, qu'elles contribuent également à nous donner des vices et des vertus, que le seul moyen de les rendre aussi utiles qu'elles peuvent être pernicieuses, c'est de les modérer plutôt que de les exciter, etc. Pour égayer une théorie déjà si neuve et si piquante par elle-même, l'auteur s'est permis plusieurs digressions très-amères contre les femmes du siècle; on voudra bien nous pardonner d'en citer quelques traits sur lesquels on puisse juger de la grâce, de la douceur et de la légèreté de son style.

« Je veux bien croire (dit-il) avec Montaigne que les femmes ont fait de braves gens dans le temps de la chevalerie et des carrousels; mais aujourd'hui il ne pourrait s'empêcher de rire et de plier les épaules quand il verrait de petites mijaurées abî-

mées de luxe, d'oisiveté, de mollesse et de minauderies étudiées, se persuader bêtement, d'après la lecture de quelques mauvais contes ou de quelques mauvais vers, qu'il ne tient qu'à elles de donner de grands hommes à l'État. Je ne sais pas comment l'amour se faisait autrefois; mais j'entends dire aujourd'hui de tous côtés que les bonnes fortunes sont à si bon marché que ce n'est pas la peine d'être un héros pour en avoir. Quoi qu'il en soit, l'amour est une passion nécessairement molle, lâche, vicieuse et libertine, qui n'appartient qu'aux sens, dès que les mœurs publiques n'en font qu'un commerce inconstant et passager de galanterie, etc. »

Le second de ces entretiens est destiné à examiner l'ordre, la dignité et l'emploi des vertus. C'est dans cette discussion que l'abbé de Mably s'est brouillé avec nos messieurs de la Sorbonne, en insinuant trop clairement qu'il ne regardait pas la piété comme la base de toutes les vertus, cette disposition, quelque sainte, quelque désirable qu'elle soit, n'étant pas assez liée aux devoirs de la vie commune, aux rapports les plus essentiels de la société, pour devenir la première règle, la règle la plus convenable et la plus sûre de nos actions et de notre conduite. Il semble en effet que, comme ce n'est pas avec de la métaphysique qu'on fait de bons artistes et de bons ouvriers, ce n'est pas non plus avec des motifs pris de l'autre monde qu'on peut espérer de faire les meilleurs citoyens de celui-ci. Mais la Sorbonne a sans doute de très-bonnes raisons pour condamner cette doctrine, et ces bonnes raisons pourraient bien tenir à la vertu que l'abbé de Mably nous recommande lui-même comme le fondement et l'appui de toutes les autres, la prudence. Cicéron l'avait déjà dit : *Prudentia sine qua ne intelligi quidem ulla virtus potest.* N'eût-on pas employé une manière de s'exprimer plus philosophique et plus claire en disant tout platement que l'esprit juste, le bon sens est la première qualité que supposent toutes les vertus, la seule qui puisse en garantir constamment l'emploi le plus raisonnable et le plus utile ?

Une vue un peu moins commune que toutes celles dont on vient de rendre compte est ce que dit l'auteur, dans cet entretien, sur la nécessité de modifier même les principes de morale les plus incontestables, suivant les besoins de chaque siècle et de chaque nation. Avec la confiance, avec la prétention du moins de

passer pour le Caton de la littérature, il ne craint pas de porter l'indulgence de ses maximes jusqu'à dire :

« Supposant que je tinsse dans une main toutes les vertus et dans l'autre tous les vices, ne pensez pas que je semasse toutes ces vertus au hasard, et surtout que je ne laissasse échapper aucun vice. Ainsi qu'un médecin habile emploie quelquefois des poisons dans ses remèdes pour procurer une crise favorable, de même je ne craindrais point de distribuer à propos quelque vice à un peuple pour le retirer de sa stupeur. »

On ne trouve dans le troisième livre des nouveaux *Principes de morale* que des idées très-rebattues sur l'éducation, des lieux communs sur ce grand principe d'égalité, le principe favori de l'auteur, avec une longue apologie du conseil de Caton qui approuvait fort un jeune homme de préférer les ressources d'un lieu peu honnête à la prétendue gloire de séduire une citoyenne et de troubler l'ordre et la paix d'un ménage vertueux, jugement qu'Horace appelait *dia sententia Catonis*. On assure cependant que le pauvre abbé s'est souvent fort mal trouvé d'avoir suivi ce beau conseil. Il est digne de sa philosophie de n'en point garder de rancune.

Ce sujet le jette dans de nouvelles déclamations contre l'amour et les femmes. « L'amour, dit-il, qui n'est qu'un besoin de la nature, peut causer quelques distractions passagères et ne laisse point de longues traces ; mais l'amour, passion sérieuse et orné des folles et scrupuleuses délicatesses des romans, pénètre jusqu'au fond du cœur et séduit l'imagination. Tout le monde sait combien les premières affections que nous éprouvons ont d'empire sur nous. Que les femmes, en nous rendant galants et damerets, se sont bien vengées des lois de la nature et des lois civiles qui les soumettent aux hommes ! »

Et comment a-t-on le courage d'ennuyer ses lecteurs d'un volume de trois ou quatre cents pages pour ne leur apprendre que cela !

— C'est le jeudi 26 que M. le comte de Choiseul-Gouffier, élu par l'Académie française à la place de M. d'Alembert, et M. Bailly à celle de M. de Tressan, y sont venus prendre séance et ont prononcé leurs discours de réception. Soit l'intérêt inspiré par les nouveaux récipiendaires, soit la curiosité de voir de quelle manière seraient loués les deux académiciens qu'ils remplacent,

jamais séance académique ne fut plus brillante et plus nombreuse. Un homme, étonné de cette prodigieuse affluence, me dit à l'oreille : « Vous le voyez, les plus grands hommes disparaissent, le monde va toujours. »

Le discours de M. de Choiseul était consacré tout entier à la mémoire de M. d'Alembert. Après avoir parcouru rapidement la carrière glorieuse de ses travaux et de ses succès littéraires, la sensibilité de l'orateur s'est reposée avec complaisance sur ces réflexions si touchantes :

« Quel était cependant l'homme célèbre destiné à étendre les connaissances humaines, dont la réputation avait rempli l'Europe, et que les souverains les plus éclairés semblaient se disputer ? Vous m'entendez, messieurs, et ce qu'il est honnête de sentir, pourquoi craindrais-je de l'exprimer; pourquoi, par un silence pusillanime, priverais-je sa mémoire du tribut si touchant qu'obtiennent de toutes les âmes nobles la vertu dans l'infortune et le génie dans l'obscurité ? Quel était-il ? un malheureux enfant, sans parents, sans berceau, et qui ne dut qu'aux apparences d'une mort prochaine et à l'humanité d'un officier public l'avantage de n'être point confondu dans la foule de ces infortunés rendus à la vie pour s'ignorer toujours eux-mêmes, etc. »

Ce mouvement a paru de l'éloquence la plus vraie et la plus sensible, sans manquer à aucune des convenances qu'il était si facile de blesser. Tout le discours est en général d'un ton noble et soutenu ; on a trouvé seulement que M. de Choiseul aurait pu se dispenser d'y rappeler une anecdote assez douteuse sur le prétendu refroidissement que M. d'Alembert eut à supporter de la part du roi de Prusse, pour avoir défendu, contre un jugement peu favorable de ce monarque, le célèbre Euler, alors son rival en géométrie. En tout cas, la franchise du philosophe n'eut pas de grands efforts à faire, et ne changea rien au parti pris depuis longtemps sur le compte de M. Euler.

La réponse que M. le marquis de Condorcet a faite à ce discours, en qualité de directeur actuel de l'Académie, est partagée comme de raison entre l'éloge du récipiendaire et celui de son prédécesseur. On a fort applaudi à la manière dont il a loué les voyages de M. de Choiseul en Grèce.

« On vous a vu (dit-il), entouré des paisibles instruments des arts, visiter les mêmes contrées que vos ancêtres n'avaient par-

courues qu'en pèlerins conquérants; vous êtes revenu chargé de dépouilles plus précieuses aux yeux de la raison que celles qu'ils ont obtenues pour prix de leurs exploits. Tous ceux que les lettres et les arts occupent ou intéressent ont lu avec avidité ce *Voyage*, où la géographie a puisé de nouvelles lumières, où les cartes marines sont perfectionnées, où tant de monuments sont décrits avec précision et dessinés avec goût, où les mœurs, observées sans enthousiasme et sans humeur, sont peintes avec tant de vérité. Un heureux emploi de l'histoire ancienne de la Grèce y offre sans cesse des rapprochements instructifs ou des contrastes piquants; ce style simple et noble, si convenable à celui qui parle de ce qu'il a vu, et qui raconte ce qu'il a fait, une exactitude scrupuleuse sans longueurs et sans minuties, de la philosophie sans déclamation et sans systèmes, tels sont les caractères de cet ouvrage. »

Plus d'un auditeur n'a pu s'empêcher de sourire à quelques traits des instructions qu'on donne ensuite au nouvel académicien sur l'ambassade qui vient de lui être confiée.

« Ces mêmes peuples (lui dit-on), qui vous ont vu avec étonnement dessiner les monuments antiques que leur indifférence foule aux pieds, vous reverront, trop tôt pour nous, honoré de la confiance d'un prince, leur fidèle et généreux allié. La politique de l'Europe, du moins celle qu'on avouait, fut longtemps dirigée contre cet empire, alors redoutable; et aujourd'hui celle de plusieurs États semble chercher à le soutenir ou à le défendre. Mais, ce qui doit honorer notre pays et notre siècle, elle ne veut employer que des moyens avoués par la justice et conformes à l'intérêt général de l'humanité. Menacé par des nations puissantes et éclairées, le trône des Ottomans ne peut subsister, s'ils ne se hâtent d'abaisser les barrières qu'ils ont trop longtemps opposées aux sciences et aux arts de l'Europe... Les lumières sont le secours le plus efficace que cet empire puisse recevoir de ses alliés; et l'art des négociations, qui a été si longtemps l'art de tromper les hommes, sera dans vos mains celui de les instruire et de leur montrer leurs véritables intérêts, etc. »

Cette politique n'est-elle pas dictée par la raison même? En effet, que nous en coûterait-il, pourrions-nous dire au Divan, de vous fournir des soldats bien disciplinés, de l'artillerie et des vaisseaux? Mais, à les examiner sans prévention, sont-ce là des

moyens avoués par la justice, conformes au bien général de l'humanité? Ce sont des lumières dont vous avez besoin; en conséquence nous vous envoyons l'*Encyclopédie* et des philosophes pour vous l'expliquer, et voilà véritablement le plus grand service que vous deviez attendre d'une amitié fidèle et courageuse.... Le seul tort qu'on puisse reprocher à une vérité si sensible, c'est d'avoir tout l'air d'une mauvaise plaisanterie; elle n'en est pas moins exacte, il ne s'agit que de lui donner la tournure la plus propre à la faire agréer aux puissances à qui l'on a quelque intérêt à la persuader.

Le tribut d'éloges que M. de Condorcet paye à la mémoire de M. d'Alembert est d'une sensibilité tout à fait géométrique, et qui prouve qu'il ne manque à l'orateur ni le sang-froid ni les connaissances nécessaires pour apprécier sans illusion les services rendus aux sciences par son illustre ami : comme ces éloges cependant n'offrent rien de neuf, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps.

Il y a moins de naturel, moins de simplicité dans le discours de M. Bailly que dans celui de M. de Choiseul; mais on y trouve aussi plus d'idées, plus de finesse et de profondeur. La manière dont il caractérise l'esprit et le talent qui distinguent les ouvrages du comte de Tressan respire toutes les grâces du modèle qu'il avait à peindre.

« ..... C'est presque au bord du tombeau que vous l'avez couronné, et l'on pourrait dire que c'est le chant du cygne qui vous l'a fait reconnaître. M. de Tressan, quoiqu'il ait écrit tard, quoiqu'il n'ait fait peut-être que se laisser entrevoir, a montré un talent naturel et un style qui avaient un caractère. Ce caractère, précieux aux gens de goût, et surtout à des Français, était la grâce. La grâce, fille de la nature et compagne de la vérité, réside dans le style quand il est ingénu sans effort; elle fuit la recherche et l'exagération. Ce qui est élevé doit être présenté sous une expression simple, ce qui est ingénieux doit paraître échappé à la naïveté... Le style gaulois a de la grâce parce qu'il est naïf, et il tient cette naïveté de la simplicité des mœurs antiques. M. de Tressan les étudia dans nos vieux romans, qui en sont les dépositaires; il sentit que son talent était de peindre ces mœurs; son style en reçut l'empreinte, et il transporta dans notre langue perfectionnée le ton naïf et la grâce naturelle du

langage gaulois... Malade et tourmenté de la goutte, c'est au milieu de ses souffrances qu'il entreprit la traduction de l'Arioste, achevée en moins de dix mois; le talent maîtrisait l'âge et la maladie; la gaieté française avait alors le même effet que le stoïcisme... Il peignait les hauts faits d'armes comme un Français qui sent qu'il est né pour s'y distinguer; il peignait l'amour comme un homme qui se plaît à s'en souvenir, etc. »

M. de Tressan, longtemps avant d'être admis au nombre des Quarante, avait été reçu à l'Académie des sciences. M. Bailly, appelé à le remplacer, et l'académicien chargé de le recevoir, ont tous deux également l'avantage d'appartenir à cette Compagnie; notre orateur a tiré parti de ce concours singulier pour prouver les rapports intimes qui lient les sciences aux lettres. Si l'éclat des lettres rejaillit sur les sciences, les sciences donnent à l'esprit d'une nation plus de profondeur et d'énergie pour la culture des lettres, etc. L'expérience a presque toujours prouvé le contraire; mais en théorie rien ne paraît plus raisonnable, et, vrai ou non, c'est dans la circonstance ce qu'il était le plus à propos de dire, ne fût-ce que pour amener la tirade que voici :

« Ce que les sciences peuvent ajouter aux priviléges de l'espèce humaine n'a jamais été plus marqué qu'au moment où je parle. Elles ont acquis de nouveaux domaines à l'homme; les airs semblent lui devenir accessibles comme les mers, et l'audace de ses courses égale presque l'audace de sa pensée. Le nom de Montgolfier, ceux des hardis navigateurs de ce nouvel élément vivront dans les âges. Mais qui de nous, au spectacle de ces superbes expériences, n'a pas senti son âme s'élever, ses idées s'étendre, son esprit s'agrandir ? Cette impression est le sentiment d'une nouvelle force que l'esprit humain a reçue; il la tient de l'effort et de l'élan même de l'invention, et cette force sera transmise à ceux qui dans leurs écrits célébreront ces merveilles, etc. »

Nous nous bornerons à citer une réflexion de M. de Condorcet, tout à fait aimable, sur les dernières occupations de la vie de M. de Tressan :

« Dans un âge où les hommes les plus actifs commencent à éprouver le besoin du repos, M. de Tressan devint un de nos écrivains les plus féconds et les plus infatigables. Il publia ces Contes où des tableaux voluptueux n'alarment point la décence, où une plaisanterie fine et légère répand la gaieté au milieu des

combats éternels et des longues amours de nos paladins. Rajeunis par lui, nos anciens romanciers ont de l'esprit et même de la vérité; leur imagination vagabonde n'est plus que riante et folâtre. La vieillesse est peut-être l'âge de la vie auquel ces ingénieuses bagatelles conviennent le mieux et où l'on peut s'y livrer avec moins de scrupule et plus de succès. C'est alors qu'on est désabusé de tout qu'on a le droit de parler de tout en badinant; c'est alors qu'une longue expérience a pu enseigner l'art de cacher la raison sous un voile qui l'embellisse et permette à des yeux trop délicats d'en soutenir la lumière, c'est alors qu'indulgent sur les erreurs de l'humanité, on peut les peindre sans humeur et les corriger sans fiel... »

Cette séance a été terminée par la lecture qu'a faite M. l'abbé Delille d'un morceau de son poëme sur les plaisirs de *l'Imagination;* il a été reçu avec tous les applaudissements qu'on ne saurait refuser aux vers de l'abbé Delille, encore moins au charme séduisant attaché à sa manière de les lire.

CHARADE

ADRESSÉE A MADAME LA MARQUISE DE VILLETTE.

Faible et nu, mon premier et dévore et digère
Sujets et rois, sages et fous.
J'aime mieux le second que vous,
Et vous savez combien vous m'êtes chère.
Aussi, malgré mon désir de vous plaire,
Entre le tout et moi, sans que je sois jaloux,
C'est ce terrible tout que votre cœur préfère.

Le mot est *vertu.*

— On a donné, le 8 février, la première représentation de *Chimène,* tragédie-opéra, paroles de M. Guillard, musique de M. Sacchini.

Le nom de l'auteur du poëme, M. Guillard, est déjà connu par le grand succès d'*Iphigénie en Tauride,* mise en musique par M. Gluck, et par *Électre,* à qui il ne manquait peut-être, pour réussir également, qu'un musicien autre que le sieur Le Moine. Ce nouvel opéra est tiré du *Cid,* ouvrage aussi consacré sur le théâtre français par la grande révolution dont il fut l'époque et la cause que par cette foule de beautés du pre-

mier ordre que les défauts du plan, l'inutilité de quelques personnages, les persécutions du cardinal de Richelieu et le laps d'un siècle et demi, bien plus puissant encore, n'ont pu détruire, ni même atténuer. M. Guillard n'a pas suivi en entier le plan de Pierre Corneille, il ne le pouvait pas; la musique et le besoin de servir officieusement ses procédés demandent au poëte une marche rapide et des sacrifices qui rendent peu de tragédies de la scène française propres à être transportées avec avantage sur le théâtre lyrique. Celles dont le mérite et les beautés tiennent plus aux développements des caractères qu'au mouvement de l'action, à la peinture et à la marche graduée des passions qu'à leur contraste, offrent le plus de difficultés à vaincre.

M. Guillard s'est cru obligé d'abandonner ces grands moyens de l'art employés par Corneille pour un plan qui, en éloignant du moment de l'action la mort du comte de Gormas, lui permît d'unir à la fin Chimène avec Rodrigue; mais cet hymen, qui choque toujours un peu les convenances, et les fêtes brillantes qui lui succèdent, ne remplacent point la variété des situations et le grand intérêt que lui offrait la marche du *Cid*. Il a fait de trop grands sacrifices à ces accessoires parasites de l'opéra qu'il avait si heureusement dédaignés dans ses deux premiers ouvrages.

La musique de cet opéra n'a pas réuni tous les suffrages; malgré les beautés du plus grand ordre qu'y a répandues M. Sacchini, malgré l'élégance et la variété des airs qu'il a presque prodigués dans cette nouvelle composition, il n'a pas paru tenir tout ce qu'on s'était plu à attendre de l'auteur de *Renaud*. Ses airs, toujours brillants, toujours accompagnés d'une manière aussi variée que neuve et piquante, n'ont pas souvent, surtout dans les rôles du roi et de don Diègue, la vérité d'expression que la situation, le caractère des personnages et le sentiment offert par les paroles semblaient exiger. Son récitatif est en général vague et peu accentué; le sens des paroles est trop perpétuellement coupé par des traits d'orchestre qui éblouissent et fatiguent l'attention, et ses chœurs sont bien inférieurs à ceux qu'il nous avait fait admirer dans *Renaud*. Malgré les défauts essentiels que l'on peut reprocher à la musique de cet opéra, on est perpétuellement étonné de la fécondité inépuisable du génie de M. Sacchini, de l'élégance, de la variété de ses airs, et surtout de la sensibilité exquise qui semble être le signe distinctif de

son talent, et qu'il répand sous des formes toujours nouvelles, toujours suaves, toujours pathétiques, sur toutes les situations qui peuvent en être susceptibles.

— *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature,* par M. de La Place. Tome II. Le premier a paru il y a deux ans[1]. Ce volume contient quelques morceaux assez curieux. Parmi les pièces produites au procès de Marie Stuart, on trouve les lettres de cette reine infortunée au comte de Bothwell. Ce sont des monuments d'une passion effrénée, et qui ne laissent aucun doute de la part qu'eut Marie à l'assassinat d'un époux dont le poison, tenté précédemment, n'avait pu la défaire. Tous les historiens ont remarqué que l'époux de la reine était le plus bel homme de son temps; que Bothwell, au contraire, d'une figure très-commune, était universellement décrié pour ses mœurs. M. de La Place ajoute niaisement qu'il avait probablement des qualités et des talents faits pour plaire aux femmes de ce temps-là.

Il y a beaucoup de minuties dans la suite du *Mémorial de M. Duclos,* et parmi ces minuties des bruits populaires adoptés avec une légèreté incroyable.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la suite de ce *Mémorial,* ce sont quelques anecdotes sur l'élection de l'empereur Charles VII, sur les vrais motifs de la guerre qui en fut la suite; plusieurs fragments des lettres écrites à ce sujet au cardinal de Fleury par le roi, la reine d'Espagne et Mme Infante. On ne peut rien imaginer de plus empressé, de plus caressant que toutes les sollicitations que ces deux princesses employaient auprès de Sa vieille Éminence, pour l'entraîner dans une guerre dont ses vues et son caractère devaient l'éloigner également.

Les détails sur la maladie et les vapeurs de Philippe V offrent un spectacle aussi curieux qu'affligeant.

Le fragment d'une lettre de M. le régent au roi d'Espagne méritait d'être conservé; c'est la copie d'une minute écrite de la main du prince et pleine de ratures, trouvée, en 1733, chez une beurrière. L'authenticité du morceau a été reconnue, dit-on, par MM. Melon, Fourmont, Fontenelle et Lancelot. Cette lettre, du ton le plus ferme et le plus vigoureux, retrace en peu de mots

1. Voir tome XII, p. 475.

tous les malheurs attirés sur la France par les efforts faits en faveur de l'Espagne.

On ne lira pas sans intérêt une anecdote concernant la maison de Courtenay, descendante de Pierre de France, septième fils du roi Louis le Gros, qui, en épousant la fille de Josselin de Courtenay, prit le nom de sa femme; les réflexions historiques sur la mort de Henri IV, copiées sur un manuscrit de la main d'Augustin Conon, avocat au parlement de Rouen, réflexions qui ne confirment que trop les soupçons formés contre Marie de Médicis et le duc d'Épernon; une lettre fort touchante de Jacques II à Louis XIV, après la malheureuse affaire de la Hogue; l'histoire chevaleresque de Raynard de Choiseul et d'Alix de Dreux; le portrait d'un contrôleur général, par Fontenelle; de fort belles instructions de Catherine de Médicis à Charles IX.

L'anecdote d'Anne Oldfields, célèbre actrice du théâtre de Londres, qui dans ses derniers moments s'occupait avec tant d'inquiétude de la toilette qu'on aurait à lui faire après sa mort, nous rappelle un trait du même genre de Mme la princesse de Charolais. Quoiqu'elle fût à l'agonie, on eut beaucoup moins de peine à la déterminer à recevoir ses sacrements qu'à ôter son rouge; ne pouvant plus résister aux instances de son confesseur, elle y consentit enfin; « mais en ce cas, dit-elle aux femmes qui l'entouraient, donnez-moi donc d'autres rubans; vous savez bien que, sans rouge, les rubans jaunes me vont horriblement ». *On ne peut soutenir l'idée d'être laide même après sa mort,* ce furent les dernières paroles d'Anne Oldfields.

— *Dissertation sur la question de savoir si les inscriptions doivent être rédigées en latin ou en français,* par M. le président Roland. Brochure. L'auteur tâche de prouver qu'il y a des inscriptions françaises qui ne le cèdent pas aux latines; que nous avons quantité de vers français aussi précis, aussi énergiques qu'aucun vers latin, qu'enfin plusieurs de nos auteurs, en s'appropriant les idées des écrivains de Rome, les ont rendues avec une précision égale à celle des auteurs originaux. L'éloquence et l'érudition de M. Roland, fussent-elles cent fois plus ingénieuses encore, ne détruiront jamais toutes les difficultés qui rendent notre langue moins propre au style lapidaire que la langue latine, parce que ces difficultés tiennent essentiellement au mécanisme même de notre langue, à la nécessité où nous sommes de

marquer le cas et le régime des mots par des articles ou des prépositions qui ralentissent le mouvement de la phrase et nous interdisent absolument l'usage des inversions les plus heureuses et les plus propres à donner de l'énergie et de la précision. L'auteur admire la simplicité sublime de l'inscription qui vient d'être placée, à Dôle, sur la statue pédestre du roi : *Louis XVI, âgé de vingt-six ans*; elle est de M. Philippon, auteur du livre *sur l'Éducation du peuple*. On a remarqué avec raison que cette inscription eût été plus noble et plus claire en n'y changeant qu'un seul mot, au lieu de *Louis XVI âgé*, *Louis XVI à l'âge*, parce que, comme l'observe le marquis de Villette dans une lettre insérée dans le *Journal de Paris*, le substantif *à l'âge* présente une époque, et l'adjectif *âgé*, une chose très-indifférente.

— *Cécilia, ou Mémoires d'une héritière*, par l'auteur d'*Évelina, traduits de l'anglais*[1]. Cinq volumes in-12. C'est un des meilleurs romans qui aient paru depuis longtemps en Angleterre; le pathétique des situations, l'intérêt et la variété des caractères dont la plupart sont fortement prononcés et tous très-bien soutenus, en rendent la lecture aussi touchante qu'elle peut être instructive. Quoique la marche générale en soit un peu lente, le dénoûment assez romanesque et un grand nombre de détails trop minutieux, cet ouvrage suppose tout à la fois une grande connaissance du cœur humain, l'imagination la plus féconde et la plus sensible. Si, comme on l'assure, c'est une jeune personne qui en est l'auteur, c'est un vrai prodige. Nous ignorons à qui nous en devons la traduction; mais l'extrême négligence du style annonce qu'elle a été faite fort à la hâte, et c'est un tort qu'on a de la peine à pardonner; l'auteur de *Cécilia* méritait bien de parler notre langue avec plus de grâce et de pureté.

MARS.

La continuité d'un hiver des plus rigoureux ayant accru successivement la misère de la partie indigente des habitants de

1. Cette traduction est de Henri Rieu, Genevois. Voir pour *Évelina*, tome XII, p. 415.

Paris, les acteurs des divers spectacles se sont fait un devoir de consacrer au soulagement des pauvres le produit d'une de leurs représentations, et de seconder par un emploi si honorable de leurs talents les vues de bienfaisance et d'humanité dont le roi et la reine avaient donné le premier exemple aux divers ordres des citoyens de cette capitale.

En conséquence, les Comédiens français ont donné, le 3 mars, au profit des pauvres, la première représentation de *Coriolan*, tragédie de M. de La Harpe. L'autéur a saisi avec empressement une circonstance aussi favorable pour offrir au public cette nouvelle production. Ses vues et celles des Comédiens ont été remplies de la manière la plus satisfaisante; l'affluence du public a porté la recette à 10,330 livres, et les applaudissements accordés à cette première représentation ont été la juste récompense d'un désintéressement si bien calculé. Tous les auteurs de nos théâtres des boulevards se sont empressés de le suivre, et l'ont vu couronné par le même succès.

MM. de Chamfort et Rulhière s'étaient égayés d'avance sur cette nouvelle tragédie et sur l'attention de l'auteur à la produire dans une circonstance où des motifs d'humanité, rassemblant de nombreux spectateurs, devaient encore les disposer à l'indulgence.

Voici l'épigramme de M. de Chamfort :

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre tragédie;
Nous devons tous en vérité
Bien l'applaudir par charité.

Voici celle de M. de Rulhière :

Ci-gît le dernier des enfants
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Qu'une maison se perpétue
Par des enfants toujours mort-nés?

M. de La Harpe n'a pas dédaigné de répondre à ces gentillesses par des personnalités assez piquantes :

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel-esprit,
Et ce pesant Rulhière à face rebondie?

Tous deux sont pleins de jalousie:
Mais l'un en meurt et l'autre en vit.

Ce qui gâte un peu le plaisir de cette vengeance, c'est qu'on s'est trop bien souvenu que le mot de l'épigramme n'était pas de lui; il y a longtemps que l'abbé Arnaud l'a dit pour la première fois.

Aucun sujet n'a paru aussi souvent sur le Théâtre-Français que celui de *Coriolan*, et ce trait historique qui offre un caractère si éminemment dramatique, l'intérêt imposant du nom de Rome et de ses destins aux prises avec les plus redoutables ennemis qu'elle ait eus dans son berceau, n'a jamais obtenu un succès décidé sur la scène. Nos grands maîtres, qui en sentaient les défauts, ne l'ont point hasardé, et l'on n'a point oublié la réponse du célèbre Crébillon au jeune homme qui en sortant du collége lui présentait un *Coriolan : Croyez-vous que si ce sujet eût été propre au théâtre, nous vous l'eussions laissé?* Malgré cette autorité et celle de Voltaire, si décisive quand il est question de l'art dramatique, l'esprit de M. de La Harpe a cru pouvoir vaincre des difficultés que le génie même ne viendrait point à bout de surmonter dans un sujet essentiellement vicieux, de quelque manière qu'on le conçoive. Tous les poëtes qui l'ont traité avant M. de La Harpe ont commencé l'action à l'époque où Coriolan, à la tête des ennemis de sa patrie et ayant puni l'injustice de ses concitoyens par plusieurs victoires, est sur le point d'écraser Rome sous le poids de sa vengeance; mais ce plan n'offrira jamais qu'une même situation à traîner longuement pendant quatre actes pour arriver à la seule scène intéressante du sujet, à la scène où ce vainqueur, désarmé par sa piété filiale, accorde aux larmes de sa mère la grâce de sa patrie. M. de La Harpe a cru devoir préférer le plan tracé par Shakespeare, et l'on a vu l'homme de lettres qui a le plus défendu la règle des trois unités, qui a crié à la barbarie quand M. Ducis s'en est écarté dans les sujets qu'il a empruntés au père du théâtre anglais, se permettre d'accumuler, dans l'espace de vingt-quatre heures, une foule d'événements qui cessent d'intéresser par cela même que la rapidité avec laquelle ils se succèdent leur ôte toute espèce de vraisemblance[1]. Comme Shakes-

1. Ceci confirme ce que nous croyons avoir déjà dit ailleurs: la grande différence

peare, il a transporté la scène de la place publique de Rome dans le camp des Volsques, et il a cru qu'en établissant ce camp sous les murs mêmes de la ville, la possibilité physique d'y conduire son héros dans un court espace de temps suffirait pour conserver à l'action l'unité de lieu qu'il prétend ainsi n'avoir point violée. On eût pardonné à M. de La Harpe d'oublier des principes que le bon goût, la raison et surtout la vraisemblance, âme de toute action dramatique, défendent encore mieux que ses préceptes, si, avec les défauts du *Coriolan* de Shakespeare il en eût conservé les beautés; mais telle est l'absence totale des moyens dramatiques dans la tête de ce célèbre littérateur, que, en suivant même pas à pas le plan de Shakespeare, il a dépouillé son ouvrage du mouvement, de l'intérêt progressif et attachant que présente la pièce anglaise, parce qu'il s'est contenté de mettre en récit tout ce que son modèle a mis en action.

On peut remarquer qu'il y a dans une scène du cinquième acte un très-beau mouvement, celui où Véturie aux genoux de son fils qui lui dit : *Vous à mes pieds! ô ciel!* lui répond :

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

Il est vrai que ces vers sont tout entiers dans *Timoléon*; mais des enfants morts depuis longtemps pourraient-ils reprocher à leur père d'enrichir de leur dépouille ceux qui naissent après eux sous une étoile plus favorable?

M. de La Harpe s'est empressé de faire imprimer sa tragédie sur le succès de la première représentation, et, dans une préface peu modeste, il dit que c'est à la lecture d'un passage de La Motte, cité par M. de Voltaire dans la préface de l'*Œdipe* : « Je ne serais pas étonné qu'une nation sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier acte, reçu chez les Volsques au troisième, assiégeant Rome au quatrième, etc., » qu'il conçut l'idée de

qu'il y a entre le théâtre anglais et le nôtre, c'est qu'en Angleterre on fait courir le spectateur après les événements, et qu'en France aujourd'hui ce sont les événements qui courent après le spectateur. Des deux manières quelle est la plus vraisemblable? Corneille et Racine eussent décidé sans doute que ce n'est ni l'une ni l'autre. (MEISTER.)

traiter ce sujet et la possibilité de ramener les événements de plusieurs mois à la vraisemblance des vingt-quatre heures et à l'unité qu'exigent nos convenances théâtrales; mais la tragédie de Shakespeare, antérieure de plus d'un siècle à ce qu'a écrit l'auteur d'*Inès*, a offert à M. de La Harpe des données qui ont servi plus officieusement son talent pour la tragédie que les trois ou quatre lignes de La Motte, auquel M. de Voltaire avait répondu « qu'il ne concevait pas qu'un peuple sensé et éclairé ne fût pas ami des règles toutes puisées dans le bon sens et toutes faites pour son plaisir...., et qu'il voyait trois tragédies dans le plan indiqué par La Motte ». L'opinion de M. de Voltaire n'avait pas besoin du poids que M. de La Harpe vient d'y ajouter par l'exécution de ce plan pour la rendre absolument décisive; et si l'auteur ne trouve pas dans son *Coriolan*, ou celui de Shakespeare qui est le même, trois tragédies, il est au moins prouvé que ce sujet, conçu d'après ce plan, offre trois événements qui ne peuvent paraître vraisemblables et intéressants qu'autant qu'on leur verra donner l'espace de temps que demande le développement des circonstances qui les déterminent et la distance des lieux où ils doivent nécessairement se passer.

Le style de cette nouvelle tragédie a paru en général d'un ton trop déclamatoire. Les longues tirades dont M. de La Harpe a composé son dialogue rappellent d'autant mieux nos harangues de collége que c'est presque toujours dans l'histoire de Coriolan que l'on prend les sujets que l'on donne à traiter à nos jeunes rhétoriciens pour les former à ce genre de composition. La versification en est souvent faible et souvent ampoulée, ses périodes offrent à chaque instant ces phrases incidentes et parasites qui en ralentissent le mouvement, détournent l'attention de l'idée principale, et ne produisent qu'une bouffissure d'expression dont la magie, quelquefois imposante au théâtre, tombe toujours à la lecture. On reste convaincu, en lisant cette tragédie, que l'auteur l'a faite à la hâte; c'est la troisième dont M. de La Harpe nous gratifie en moins de dix-huit mois, et celle-ci prouve plus que jamais combien la nature a refusé à ce littérateur, d'ailleurs très-estimable, le génie qui conçoit une action théâtrale, la raison qui en dispose l'ensemble et en prépare l'intérêt progressif depuis la première scène jusqu'au dénoûment, enfin cette force et cette sensibilité que l'âme seule donne, et qui

seule répand la vie sur toutes les parties d'un ouvrage dramatique.

— La reine, dit-on, ayant demandé des couplets à M. le vicomte de Ségur, celui-ci s'en défendit d'abord; mais Sa Majesté ayant insisté en ajoutant : *Vous n'avez qu'à me dire mes vérités,* il lui chanta les vers que voici :

LES ON-DIT,

CHANSON.

Air : *Mon père était pot, ma mère était broc,* etc.

Voulez-vous savoir les on-dit
Qui courent sur Thémire?
On dit que parfois son esprit
Paraît être en délire.
Quoi! de bonne foi?
Oui, mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Aurait l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente;
Mais on dit qu'un seul grain d'encens
La ravit et l'enchante.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que même les dieux
Descendraient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire;
On dit qu'oublier l'heure et vous
Pour elle c'est misère.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Se revoit-on près d'elle,
On oublie ses torts;
Le temps même alors
S'envole à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon,
C'est là sa loi suprême :
Aussi s'aime-t-elle, dit-on,
D'une tendresse extrême.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Laissez-lui son système;
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime?

LA RÉSIDENCE[1].

Un évêque de grande mise,
Et dont le nom me reviendra,
Payait du trésor de l'Église
Une actrice de l'Opéra.
Tandis qu'à Paris, à Versailles,
Pour édifier ses ouailles,
Il faisait chaudement sa cour
A l'Amour,
Un mot, lâché dans une thèse
Sur l'origine des pouvoirs,
L'appelle dans son diocèse.
Notre grave prélat, fidèle à ses devoirs,
S'en fut prendre congé de sa belle Thérèse.
On se jura fidélité,
Foi d'apôtre et d'honnête femme;
Mais contre les serments faits dans la volupté
Bien souvent l'on proteste, et le plaisir réclame
Les douceurs de la liberté.
L'évêque part, un abbé lui succède,
Un Juif après est écouté,
Puis mylord Spleen, qui la prend pour remède
Par ordre de la Faculté;
Preuve que le plaisir est bon pour la santé.
Milord des médecins remplissait la formule,
Quand l'évêque revint, jeûnant depuis deux mois.
Il ouvre le boudoir..... Quel affront! il recule,
Et, témoin du forfait, il élève la voix.
Mais Thérèse, avec assurance,
Lui dit : « Calmez votre fureur.
A la cour de Vénus il n'est point de dispense.

1. Ce conte, dont Meister ne nomme pas l'auteur, a été mis sur le compte de Boufflers par les *Mémoires secrets*, 26 mars 1784. (T.)

Apprenez que dans la rigueur
Une maîtresse est libre après trois jours d'absence.
Ce bénéfice, monseigneur,
Quoique à simple tonsure, exige résidence. »

ÉPIGRAMME

SUR L'EXPÉRIENCE DE M. BLANCHARD, DU 2 MARS, QUI N'A ÉTÉ QU'UNE RÉPÉTITION DE CELLE DE MM. CHARLES ET ROBERT, MAIS DONT LA SOUSCRIPTION A VALU ENCORE A L'AUTEUR QUARANTE A CINQUANTE MILLE LIVRES [1].

Au Champ de Mars il s'éleva,
Au champ voisin il s'abaissa ;
Chargé d'argent il resta là.
Messieurs, *sic itur ad astra* [2].

— On a donné sur le Théâtre-Italien, le 6 mars, la première et la dernière représentation d'*Ariste ou les Dangers de l'Éducation*, comédie en cinq actes, en prose, par M. d'Orfeuil, ancien comédien de province.

Une mère plus faible que tendre, un père grondeur, mais cédant toujours aux volontés de sa femme, un fils d'un caractère violent, accoutumé à faire tout céder à ses caprices, et qui est amoureux d'une jeune personne que l'infortune a réduite à être femme de chambre dans la maison, ce sont les principaux personnages de cette triste imitation de *Mélanide*, de *la Gouvernante* et de tant d'autres comédies de ce genre. L'intrigue en a paru si romanesque, les scènes d'une longueur si assommante, le style si lâche et si platement verbeux, qu'il faut admirer l'in-

1. Il avait annoncé qu'il se dirigerait à volonté par le moyen des ailes et du gouvernail dont il avait armé sa gondole; mais, au moment où il se préparait à partir avec le bénédictin dom Pech, son compagnon de voyage, un jeune officier de l'École militaire s'étant élancé dans le petit bateau dans l'intention de les accompagner, la violence qu'il fallut employer pour l'en faire sortir, l'affluence et le tumulte qu'occasionna cette étrange scène, eurent bientôt brisé tous les agrès du nouveau vaisseau. Le pauvre M. Blanchard, réduit à partir seul, privé de tous ses moyens de direction, n'a paru voguer contre le vent que parce qu'il a trouvé à une certaine élévation des courants d'air opposés à ceux qui régnaient dans ce moment sur la terre. Parti du Champ de Mars à midi et demi, il est descendu, vers les deux heures, sur le chemin de Paris à Versailles, près la verrerie de Sèvres. (Meister.)

2. C'est la devise des billets distribués aux souscripteurs. (Id.)

dulgence du public d'en avoir bien voulu supporter la représentation jusqu'à la fin.

— *Histoire de la dernière révolution de Suède, contenant le récit de ce qui s'est passé dans les trois dernières diètes, et un précis de l'histoire de Suède*, etc., traduit de l'anglais de Charles-François Sheridan, écuyer-secrétaire de la Grande-Bretagne en Suède. Un volume in-8°. Londres, 1783. M. Lescène-Desmaisons nous a donné, il y a quelques années, une *Histoire de la dernière révolution de Suède*[1], qui n'était qu'un extrait informe de l'ouvrage de M. Sheridan, dont nous avons l'honneur de vous annoncer ici la traduction complète, en regrettant seulement qu'elle ne soit pas aussi bien écrite qu'elle paraît exacte et fidèle.

Les considérations de M. Sheridan sur le gouvernement qui s'établit dans ce royaume après la mort de Charles XII laissent apercevoir, dès l'origine de cette constitution bizarre, les premiers germes du principe qui devait tôt ou tard la détruire ou en nécessiter la réforme. En voyant ce système de liberté s'élever sans mesure avec toute la violence et toute la précipitation du pouvoir le plus absolu, on est tenté de croire que ce système fut conçu dans la tête de quelque économiste ou de quelque abbé de Mably, tant il paraît éloigné de toute espèce de vue raisonnable et sur les circonstances qui précédèrent cette époque, et sur le caractère, l'habitude et les besoins de la nation. M. Sheridan montre fort bien que, dans le moment même où le despotisme du sénat fut parvenu à son comble, il ne pouvait se maintenir aux yeux du peuple sans lui présenter sans cesse le fantôme de la royauté comme l'organe de ses volontés, le soutien des lois et de la puissance publique.

L'auteur peint des couleurs les plus vives l'état déplorable où la Suède se trouvait réduite par tous les abus d'une aristocratie aussi corrompue qu'injuste et tyrannique.

C'est au milieu de toutes ces agitations qu'un prince, à l'âge de vingt-cinq ans, osa former le noble projet d'être le premier citoyen de sa patrie, et d'affranchir tout à la fois son trône et son pays. Seul il forma ce noble projet, et plus heureux que

1. Paris, 1781, in-8°. Le livre de Sheridan a été traduit par J.-M. Bruyset, libraire à Lyon. Voir précédemment, p. 106.

Henri IV, plus heureux encore que Wasa, son aïeul et son modèle, il l'exécuta sans qu'il en ait coûté un regret à la vertu, une larme à l'humanité; ce fut le triomphe d'une volonté juste et ferme, d'un caractère aussi grand que sensible, d'une éloquence aussi douce que puissante, mais encore plus le triomphe d'un de ces élans de courage dont l'âme des héros est seule susceptible, et qui suffit pour faire reconnaître leur empire. C'est cette inspiration divine que l'on sent dans ce premier discours du roi à ses gardes : « Je suis obligé de défendre ma propre liberté et celle du royaume contre l'aristocratie qui règne. Voulez-vous m'être fidèles comme vos ancêtres l'ont été à Gustave Wasa et à Gustave-Adolphe? alors je risquerai ma vie pour votre bien et celui de mon pays. »

On ne peut lire sans attendrissement le récit de toutes les preuves de clémence, d'humanité, d'attention sensible et délicate que donna ce jeune roi dans la fameuse journée qui décida de la liberté de son trône et de sa patrie.

Plus on est touché des vertus déployées dans la conduite de cette heureuse révolution, puis on frémit en réfléchissant à toutes les circonstances qui pouvaient en arrêter le succès. La nuit même qui précéda la fameuse journée, le roi vint à l'Arsenal pour le visiter, et donna ordre au soldat de le laisser entrer; le soldat le refusa : « Sais-tu à qui tu parles? lui dit le roi. — Je le sais, répondit le soldat; mais je sais aussi quel est mon devoir. » Si l'écuyer du palais, par un motif semblable, eût refusé au roi les chevaux dont il avait besoin pour se transporter dans tous les quartiers de Stockholm et se faire entendre du peuple assemblé dans la place publique, cette seule opposition eût suffi peut-être pour troubler les mesures les mieux combinées. On n'y voyait plus aucun parti, ni pour la patrie ni pour la constitution, ni pour le trône; sous prétexte de défendre les libertés de l'État contre une vaine ombre de royauté, on ne disputait plus en effet que pour savoir quel serait l'étranger dont il convenait de préférer l'esclavage. Le sénat n'était pour ainsi dire qu'une arène où l'habileté des négociateurs russes et anglais luttait avec plus ou moins de succès contre les subsides de la France et, si l'on peut croire à l'impartialité de M. Sheridan, cette dernière puissance fut même prête à succomber malgré tous les avantages que lui donnaient d'anciennes liaisons et des services

encore assez réels puisque, selon lui, les ministres d'Angleterre et de Russie avaient déjà réussi, sans de nouveaux subsides, à détacher des intérêts de la France la plus grande partie des députés de la Diète.

COUPLET DE FEU M. PIRON,

AU NOM DE M. LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN, A MADAME SABBATIN.

Que le temps n'ait la victoire
Sur nous de loin ni de près ;
Bergère, si tu veux m'en croire,
Nous ne vieillirons jamais.
La fontaine de Jouvence
Se trouve chez les Amours.
Aimons-nous avec constance,
Nous rajeunirons toujours.

— On a donné, le jeudi 18, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, la première représentation de *Théodore et Paulin*, opéra-comique en trois actes, parole de M. Desforges, auteur de *Tom Jones à Londres*, musique de M. Grétry.

L'intrigue de cette pièce est aussi mal conçue, quant à la marche dramatique, qu'elle est invraisemblable quant aux mœurs et à toutes les conventions reçues dans la société. Ce triste drame n'eût sûrement pas été achevé s'il n'eût pas offert de temps en temps quelques scènes assez piquantes entre la jeune servante et un certain André qu'elle aime de très-bonne foi, mais qui n'en est pas moins jaloux de mons La Fleur.

La musique de ces scènes-là respire la fraîcheur, les grâces, l'originalité, la vérité naïve et spirituelle qui caractérisent si heureusement la plupart des productions de M. Grétry ; mais tout ce que débitent les autres personnages ne lui a inspiré que des chants aussi froids que la morale ridicule et fastidieuse dont le poëte a chargé leur rôle. M. Grétry a eu le bon esprit de retirer la pièce après la première représentation, et de résister avec le même courage aux sollicitations des comédiens et à celles de l'auteur des paroles, qui voulaient en risquer une seconde.

Plusieurs airs détachés de cet opéra, quoiqu'il n'ait été donné

qu'une seule fois, ont été exécutés depuis dans différents concerts, et y ont toujours été vivement applaudis.

— *Télèphe*, en douze livres, avec cette épigraphe : ***Et quorum pars magna fui...*** (VIRG.) Un petit volume in-8°, par M. Pechméja (on prononce Péméja), auteur d'un *Éloge de Colbert*, qui a obtenu l'*accessit* du prix de l'Académie française [1], remporté par M. Necker en 1773, d'un petit pamphlet plein d'esprit et de raison contre les détracteurs des administrations provinciales [2] et de quelques morceaux insérés dans la première édition de l'*Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal, entre autres de l'éloquente diatribe sur le commerce des nègres, etc. De la même province que le célèbre historien des deux Indes, à son arrivée à Paris il se vit d'abord réduit à faire le triste métier de précepteur. Le mauvais état de sa santé et la modicité de sa fortune le déterminèrent ensuite à se retirer à Saint-Germain-en-Laye, auprès de son ami le docteur Dubreuil. C'est dans cette retraite qu'il conçut, il y a huit ou neuf ans, la première idée de l'ouvrage que nous avons l'honneur de vous annoncer, et ce n'est que l'automne passé qu'il s'est senti la force de l'achever. Plusieurs grandes dames, Mmes de La Marck, de Beauvau, de Tessé, qui passent une partie de l'année à Saint-Germain, et qui ont rendu depuis longtemps aux qualités personnelles de l'auteur la justice qui leur est due, ont bien voulu prendre l'ouvrage sous leur protection, et se sont chargées d'en faire la fortune. Quoiqu'elles n'aient pu lui gagner tous les suffrages qu'il leur paraissait mériter, elles ont su lui procurer du moins l'éclat d'une célébrité qu'il n'eût guère obtenue s'il n'eût paru dans le monde que porté sur ses propres ailes.

En demandant à l'auteur quel est l'objet qu'il s'est proposé dans la composition de cet ouvrage, peut-être l'embarrasserait-on beaucoup. Ce n'est pas sans doute pour s'amuser lui-même, encore moins ses lecteurs, qu'il a pris à tâche de rassembler de toutes parts tant d'idées et tant d'images également tristes sur la destinée de l'homme, sur l'injustice de l'oppression, sur la nécessité d'être vertueux et le peu de bonheur que l'on peut espérer de la vertu même la plus pure.

1. Voir tome X, p. 296.
2. Voir précédemment, p. 10.

Si *Télèphe* avait été moins prôné, on se dispenserait volontiers d'en dire davantage; mais l'espèce de sensation que ce livre a paru faire dans plusieurs sociétés exige de notre impartialité une critique plus étendue et plus réfléchie. Tel qu'il est, et malt gré le péché originel qu'on vient de lui reprocher, on croidevoir assurer d'abord tous ceux qui auront une résolution assez opiniâtre pour le lire d'un bout à l'autre qu'ils y reconnaîtront non-seulement l'ouvrage d'un homme d'esprit, mais encore celui d'une âme très-honnête et très-sensible; qu'ils se trouveront même quelquefois dédommagés de leurs efforts par d'heureux détails, par des beautés de style d'un ordre supérieur, par des pages entières d'une éloquence forte et touchante.

On a vu dans nos bureaux d'esprit des académiciens et des femmes académiques oser mettre *Télèphe* à côté de *Télémaque,* et, si on les eût fâchés, tout prêts à le placer au-dessus de cet immortel chef-d'œuvre; mais serait-ce la peine d'examiner sérieusement une comparaison aussi ridicule? Celle qu'on pourrait faire de cet ouvrage avec *Séthos*, *les Incas*, *la Cyropédie* de Ramsay, serait moins disproportionnée; à les comparer cependant sans prévention pour l'auteur de *Télèphe,* ne trouverait-on pas dans le roman de l'abbé Terrasson, tout mal écrit qu'il est, beaucoup plus d'idées, une morale plus intéressante et plus variée, avec infiniment plus d'imagination? Ne serait-on pas forcé de convenir encore que *les Incas,* quelque ennuyeuses qu'en soient plusieurs parties, présentent un objet tout autrement intéressant, des tableaux bien plus neufs, des contrastes plus heureux, une philosophie plus douce et plus intéressante? Quoique le *Cyrus* de Ramsay ne soit qu'une imitation très-faible et très-mesquine d'un ouvrage qui n'aura pas plus de vrais imitateurs qu'il n'a eu de vrais modèles, n'avouera-t-on pas aussi que la fiction en est plus claire, si ce n'est pas plus attachante, au moins plus raisonnable et plus suivie? Si l'on voulait s'obstiner à comparer des productions qui ne sont guère faites pour entrer en comparaison, il faudrait dire que *les Incas* sont le *Télémaque* du siècle encyclopédique, et *Télèphe* celui de la confrérie des économistes. A la bonne heure!

Qu'il nous soit permis de terminer cet article par une folie; elle a eu assez de succès pour être comparée à ces gens qui n'étaient pas faits pour être reçus dans la bonne compagnie,

mais qu'on y trouve cependant, parce qu'un heureux hasard les a mis à la mode; c'est le calembour d'une femme d'esprit (Mme Pourrat) dont les mœurs, le ton et le goût se sont formés dans la société de nos gens de lettres, et nommément de M. de La Harpe. « Que pensez-vous, lui disait-on, de *Télèphe?* — De *Télèphe?* répondit-elle; mais qu'il y a tel F que j'aimerais beaucoup mieux que cela. »

Pour l'intelligence de ce mot, il est bon de savoir que *Télèphe* est la traduction d'un mot grec qui signifie *perfection.*

AVRIL.

M. Mesmer ne pouvait prendre un moment plus favorable pour publier son dernier *Mémoire sar la découverte du magnétisme animal.* Jamais l'attention publique ne s'était fixée encore avec autant de complaisance sur cette admirable découverte. Depuis que plusieurs personnes, dont l'opinion est d'un certain poids, se sont déclarées hautement en sa faveur, le magnétisme occupe toutes les têtes; on est étourdi de ses prodiges, et si l'on se permet de douter encore des effets plus ou moins salutaires que peut produire l'application de ce nouvel agent, on n'ose plus nier au moins son existence; on paraît assez généralement d'accord sur les singulières merveilles de sa puissance. Plus de cent personnes de tous les ordres de la société se sont réunies pour acheter du sieur Mesmer son secret et ses procédés au prix modique qu'il avait exigé, il y a quelques années, du gouvernement, c'est-à-dire au prix de cent mille écus; chaque souscripteur paye cent louis. Douze leçons suffisent pour être initié dans ces nouveaux mystères; mais on ne peut y être admis sans avoir été agréé par les souscripteurs actuels. Le chevalier de Chastellux est le président du comité. On compte au nombre des premiers adeptes quelques académiciens, plusieurs médecins, les personnes les plus connues de la ville et de la cour, M. de Noailles, M. de Montesquiou, M. de La Fayette, M. de Choiseul-Gouffier, M. de Puységur, etc. Quant au Mémoire que nous avons l'honneur de vous annoncer, il n'offre sur la théorie même du

magnétisme qu'un petit nombre de propositions de la métaphysique la plus embrouillée, et qui ressemblent aux anciennes rêveries de la science cabalistique. On y renouvelle le système de l'influence des corps célestes sur la terre et les corps animés; le fluide universellement répandu est, dit-on, le moyen de cette influence; son action réciproque est soumise à des lois mécaniques inconnues jusqu'à présent, et ses effets peuvent être considérés comme le flux et le reflux. Le reste de la brochure est consacré uniquement à l'explication des motifs qui forcèrent le sieur Mesmer à quitter Vienne en 1777. C'est à l'arrivée de la demoiselle Paradis[1] que nous devons probablement une apologie où l'histoire de cette jeune virtuose occupe le premier rang.

Fille d'un père et d'une mère attachés à l'impératrice-reine, la demoiselle Paradis devint aveugle à l'âge de deux ans. On avait essayé en vain tous les secours de l'art pour lui rendre la vue. Son père et sa mère la confièrent, à l'âge de quatorze ans, au sieur Mesmer, qui depuis quelques années annonçait à la Faculté de Vienne son importante découverte, sans que ni cette Faculté, ni le premier médecin de la cour, M. Stoerck, voulussent y croire, ni même s'occuper des moyens proposés par le sieur Mesmer pour la constater. Il prétend, dans ce Mémoire, lui avoir rendu la vue pendant quinze jours; il assure qu'elle ne l'a reperdue que par la violence que lui firent son père et sa mère pour l'arracher de chez lui malgré elle; que cette nouvelle cécité fut la suite d'un coup violent à la tête qu'elle reçut dans cette scène plus que singulière, même dans le récit qu'en fait le sieur Mesmer. On aperçoit clairement, à travers tous les voiles spécieux dont il cherche à envelopper cette histoire, que le gouvernement impérial prit la liberté de le traiter comme un charlatan, et lui ordonna en conséquence de quitter Vienne assez brusquement. Ce fut Paris que M. Mesmer choisit pour y propager plus heureusement sa doctrine; il eut le bon esprit de calculer que ce grand théâtre, qui renferme encore plus de dupes et d'imbéciles que de gens d'esprit, était précisément le théâtre de l'Europe sur lequel il établirait tôt ou tard et la fortune du magnétisme et la sienne.

1. Nous la possédons, depuis trois semaines, au Concert spirituel. Son talent sur le clavecin, malgré sa cécité absolue, est la chose du monde la plus étonnante; mais il y a lieu de croire que son apparition à Paris dans cet instant n'a pas dû causer au sieur Mesmer la surprise la plus agréable. (MEISTER.)

Il y arriva en 1778, annonça sa découverte avec assez d'éclat, fit des défis aux médecins, et ne trouva pas notre Faculté plus empressée à s'instruire que celle de Vienne. Le sieur Deslon fut le seul des docteurs de la Faculté qui suivit les opérations du sieur Mesmer, étudia ses principes et ses procédés, défendit publiquement son système, et mérita par là d'être annoncé par l'inventeur de cette découverte comme participant autant que lui du pouvoir de *magnétiser*. Nos journaux étaient inondés alors de lettres flatteuses que s'écrivaient et le maître et l'élève; mais la Faculté, le gouvernement, le public se bornaient à lire les éloges que ces messieurs faisaient mutuellement de leurs succès et de leurs talents; la salle des traitements établie par Mesmer restait à peu près déserte.

Fatigué d'un accueil qui devenait de plus en plus contraire à ses vues, le nouveau thaumaturge parut vouloir renoncer à faire jouir la France d'un bienfait qu'elle dédaignait; il crut ou feignit de croire que l'Angleterre l'accueillerait d'une manière plus profitable, et que ce peuple, à qui tout ce qui est neuf, tout ce qui porte un grand caractère de singularité est presque sûr de plaire, accepterait ses offres avec empressement. Il passa donc à Londres. Son disciple Deslon crut alors devoir consoler Paris du départ de son maître en formant un établissement de *traitement mesmérien*. Une figure intéressante, soutenue encore des avantages de la jeunesse et des grâces de l'esprit, avait mérité à Deslon la protection de quelques *femmes de lettres* de la seconde classe. Elles essayèrent de faire, en faveur de leur protégé, une réputation au magnétisme animal; elles crurent que le rôle de sectatrices et de prôneuses d'une découverte aussi miraculeuse pouvait leur faire autant d'honneur que le succès de certains ouvrages, la considération de certains hommes de lettres en avaient fait souvent aux femmes de lettres du premier ordre. Elles se déterminèrent à suivre les traitements de Deslon, et entraînèrent à leur suite plusieurs jeunes candidats de la littérature, destinés par elles à être les successeurs immédiats des Voltaire, des Jean-Jacques, des Diderot, des Montesquieu et des Buffon; ils furent condamnés, sous peine de n'avoir jamais aucune célébrité, à faire celle du magnétisme animal. L'entreprise de Deslon prit dès lors une espèce de consistance. Bientôt des hommes et des femmes, dont l'ennui et la satiété des plaisirs

avaient flétri les organes et détendu la fibre, se laissèrent persuader que les vapeurs surtout cédaient aux procédés mesmériens; que du moins ils trouveraient chez Deslon, dans une société de quelques hommes et de quelques femmes *à esprit*, une sorte de distraction. Le disciple de Mesmer eut bientôt la douceur de voir son traitement suivi par une vingtaine de personnes qui venaient essayer d'en obtenir des convulsions à dix louis par mois.

Le nombre s'en accroissait d'une manière très-satisfaisante pour Deslon, lorsque Mesmer, que la Société royale de Londres avait accueilli moins favorablement encore que les Facultés de médecine de Vienne et de Paris, apprenant le succès de son élève, crut ne devoir pas se borner à dire : *Sic vos non vobis nidificatis aves*; il repassa bientôt le détroit de Calais, accourut à Paris, et son premier soin fut, comme de raison, d'accuser d'infidélité et surtout d'ignorance un élève qui, à peine instruit de sa doctrine et de ses principes, osait *magnétiser* sans son attache et surtout pour son seul et privé compte. Il pria le public, par la voie des journaux, de se méfier du même homme dont six mois auparavant il avait exalté les profondes connaissances et vanté l'aptitude à opérer sur le magnétisme animal. Il prit ensuite une maison, y établit un traitement, et convaincu de l'excellence des moyens secondaires employés par son élève, Mesmer s'attacha deux ou trois femmes de lettres d'un nom et d'une importance supérieure à celles qui avaient fait la réputation de Deslon.

Ni le maître ni le disciple ne faisaient aucune cure; mais chaque jour voyait éclore de part et d'autre des pamphlets dont le piquant, en amusant la malignité publique, éveillait insensiblement une curiosité que l'importance même de la prétendue découverte n'avait encore pu exciter jusqu'alors. Mais si, d'un côté, cette guerre entre les chefs servait à propager la foi au magnétisme, d'un autre, cette division jetait un peu de ridicule sur la doctrine même, et la rivalité des maîtres, en les forçant de diminuer à l'envi le prix du traitement pour obtenir la préférence, réduisait presque à rien les produits du bienfait qu'ils entendaient administrer à l'humanité, au moins autant pour leur profit que pour son plus grand avantage. Des considérations si puissantes rapprochèrent le maître et l'élève, la paix fut jurée;

Deslon consentit à transporter son traitement et ses malades chez Mesmer, et à partager avec lui le *produit net* d'une manipulation qui paraît n'exiger d'autre *mise en avant* que celle d'un baquet rempli d'eau et de quelques barres de fer. Cette réunion, si nécessaire pour accréditer d'une manière profitable le magnétisme animal, ne put être de longue durée ; il fut impossible de réunir et de faire vivre en paix des femmes qui avaient travaillé en concurrence à la réputation de Deslon et à celle de Mesmer ; elles ne pouvaient se pardonner la rivalité de leurs prétentions : les *mesmériennes* semblaient n'admettre que par condescendance les *desloniennes* à l'honneur de partager avec elles le traitement de Mesmer ; celles-ci conservaient pour celui qu'elles regardaient comme leur ouvrage, et qui restait l'idole de leur amour-propre, des préférences et une prédilection qui leur faisaient refuser d'autres soins que ceux de Deslon. En vain les maîtres s'étaient réunis, il existait toujours entre ces différents sectaires un ton d'aigreur auquel succédèrent bientôt des reproches de toute espèce, et qui se terminèrent enfin par des scènes aussi vives que scandaleuses. Elles forcèrent Mesmer et Deslon à se séparer de nouveau, et de nouveau les journaux furent remplis des récriminations du maître et du disciple. Ces pamphlets, qui fixaient toujours l'attention sur le magnétisme, n'empêchaient pas que le traitement de Deslon ne fût plus suivi que celui de Mesmer. Il imagina alors un coup qui, en décidant promptement sa propre fortune, ôterait à Deslon les moyens de faire la sienne à ses dépens. Il offrit de découvrir les secrets du magnétisme à un nombre déterminé de souscripteurs, moyennant cent louis par tête. Cette souscription, proposée très-inutilement deux ans auparavant, vient de recevoir aujourd'hui l'accueil le plus favorable. Pour en arrêter le succès, Deslon avait eu cependant le soin de donner au public, dans une grande lettre signée par un *M. de Montjoie* [1], le précis le plus emphatique de la théorie de Mesmer et de ses procédés.

Nous touchons au moment de la solution de ce problème, et l'Europe, qui, depuis douze ans, ne cesse d'entendre parler du magnétisme animal, va savoir enfin s'il faut décerner des cou-

1. Cette longue lettre a été insérée dans le *Journal de Paris*. C'est un galimatias digne des apôtres de l'ancien gnosticisme, des Zinzendorf, des Jacques Bœhm, etc. (MEISTER.)

ronnes ou le pilori au nouveau Paracelse[1]. La souscription de cent mille écus qu'il demandait pour donner son secret est remplie et au delà; l'argent en est déposé chez un notaire. Plus de cent personnes de tous les rangs et de tous les états vont être instruites de l'existence du magnétisme animal et des procédés par lesquels Mesmer opère les prodiges qu'on en raconte. D'un autre côté, Deslon, à qui la publicité de cette découverte enlève un état assez lucratif, vient d'obtenir du gouvernement de nommer une commission pour en examiner la théorie et les procédés. Cette commission sera composée de quatre médecins de la Faculté, de quatre membres de la Société royale de médecine, et de quatre académiciens de l'Académie des sciences. Cette démarche de la part de Deslon semble confirmer au moins l'existence de cet agent universel. L'on attend avec impatience le résultat du travail de cette commission.

— C'est le jeudi 11 mars qu'on a donné, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, *le Jaloux*, comédie en vers libres et en cinq actes, de M. Rochon de Chabannes, auteur d'*Heureusement*, de *la Manie des arts*, d'*Hylas et Silvie*, des *Amants généreux*, de *l'Amour français*, du *Seigneur bienfaisant*, etc.

Une comédie de caractère en cinq actes est toujours un ouvrage très-difficile, et le devient encore davantage lorsque les traits les plus saillants d'un caractère ont déjà été présentés dans des chefs-d'œuvre tels que l'*École des femmes* et celle des *Maris*, sans compter tant d'autres tuteurs jaloux qui ne sont que de faibles copies des originaux de Molière[2]. M. Rochon l'a très-bien senti, et, pour peindre sous de nouveaux traits

1. On sait que Paracelse eut la prétention de fonder une nouvelle école de médecine sur les ruines de celle d'Hippocrate et de Galien. (MEISTER.)

2. De toutes les pièces de notre théâtre qui portent le titre du *Jaloux*, il n'en est aucune qui ait eu un grand succès. *Le Jaloux* de M. Bret ne fut donné que quatre fois; celui de Baron n'a jamais été repris; *le Jaloux désabusé* de Campistron n'est pas resté au théâtre, et n'eut dans la nouveauté que huit ou dix représentations; celui de Dufresny tomba à la première; *le Jaloux sans amour* de M. Imbert a été abandonné à la cinquième ou sixième, etc. Ce sujet n'est pas en effet aussi heureux qu'il peut le paraître au premiier aperçu; la jalousie est plutôt un malheur qu'un travers, et, sous quelque point de vue qu'on essaye d'envisager cette passion, on la trouvera toujours bien moins susceptible de ridicule que de haine ou de pitié. Il n'y a que les jaloux qu'on aime à voir duper dont on puisse rire; et voilà pourquoi les tuteurs jaloux de leur pupille sont de tous les jaloux au théâtre ceux qui ont le mieux réussi. (*Id.*)

cette faiblesse du cœur humain, il a choisi un jeune homme aussi passionnément amoureux, aussi intéressant par l'excès même de son amour, qu'il est ridicule par sa défiance et la folie de ses soupçons.

La première représentation de cette comédie a été très-orageuse. Une sortie contre les ballons que le public ne veut pas qu'on plaisante et que l'auteur avait mise assez maladroitement, au second acte, dans la bouche du Jaloux, a commencé par indisposer le parterre; une grande tirade de vers imités de Tibulle, que disait ensuite le Jaloux pendant le sommeil trop prolongé de la marquise, a fini par impatienter tous les spectateurs; la jalousie contre un bouquet qu'il trouvait à ses pieds, les feuilles de roses dont il couvrait le sein de sa maîtresse, les comparaisons qu'il en faisait avec la fraîcheur de son teint, tous ces détails d'églogue ont paru aussi longs que déplacés; les murmures ont même été si vifs et si bruyants que le sieur Molé s'est cru obligé de s'avancer sur le devant de la scène et de demander au public s'il ordonnait d'achever ou de cesser la représentation de l'ouvrage. Les applaudissements ayant engagé les acteurs à poursuivre, le reste de la pièce a été écouté avec assez de bienveillance; nous devons à la présence d'esprit de cet excellent acteur le succès d'une comédie qui restera vraisemblablement au théâtre. L'auteur, désolé, voulait absolument la retirer; il a cédé aux conseils de quelques amis, et a consenti à une seconde représentation, en faisant tous les retranchements indiqués par le public. La pièce a été fort accueillie le second jour, et ce succès paraît se soutenir, tandis que *Coriolan*, si applaudi à la première représentation, vient de tomber dès la neuvième au profit des Comédiens.

Le caractère du Jaloux a paru en général bien saisi; sa jalousie, quoique souvent outrée et quelquefois assez mal motivée, est toujours intéressante. L'auteur aurait pu se dispenser cependant de représenter la comtesse d'abord en amazone; en ne la faisant paraître qu'en habit d'homme, il eût justifié, ce me semble, plus raisonnablement les soupçons du Jaloux, et le public se fût peut-être prêté davantage à l'erreur du chevalier. Le sieur Molé, chargé de ce rôle, a rendu les divers mouvements de tendresse, d'inquiétude, de jalousie et de fureur qui partagent tour à tour le cœur de cet amant jaloux, avec une supériorité qui ajoute encore à l'idée qu'il nous avait donnée jusqu'ici de l'étendue, de

l'énergie et de la variété de son talent. Le caractère de la marquise est bien conçu : toujours sensible et raisonnable, il contraste très-heureusement avec celui du chevalier. Celui de la comtesse, joué si naturellement par Mlle Raucourt, ne manque point de gaieté: on eût désiré cependant qu'il tînt davantage à l'action générale. L'auteur l'y aurait pu lier d'une manière piquante en prononçant mieux son attachement pour Valsain, et en opposant le tableau d'un amour insouciant et gai à l'amour plus que sérieux de la marquise et du chevalier. Le rôle du baron a paru au moins très-insignifiant.

A quelques tirades près, dont la manière est précieuse et recherchée, le style de cette comédie est facile ; il a même quelquefois de l'élégance et de la grâce ; quoique le dialogue ne soit pas toujours dans la vérité des convenances et du ton de la société, il est au moins rapide, animé, plein de traits heureux, et respire souvent une sensibilité douce et aimable.

— C'est le mardi 27 qu'on a vu paraître enfin, sur le Théâtre-Français, *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro,* cette célèbre comédie de l'illustre Beaumarchais, ballottée depuis deux ans par la censure ; arrêtée au moment où les comédiens se préparaient à en distribuer les rôles, répétée ensuite pour être jouée seulement sur le théâtre des Menus ; défendue, à l'instant même de la représentation, de la manière la plus éclatante et avec ces formes que le pouvoir du trône n'emploie ordinairement que dans les affaires dont l'importance semble mériter de faire intervenir des ordres particuliers revêtus du nom et de la toute-puissance de la majesté royale.

Lorsque nous eûmes l'honneur de vous rendre compte de la représentation que M. de Vaudreuil avait fait donner de cette comédie à Gennevilliers, nous eûmes celui de vous annoncer en même temps que le succès de cette représentation ne serait pas toujours perdu pour cette capitale. Nous étions bien instruits cependant que la plupart des spectateurs de Gennevilliers avaient déclaré la pièce très-immorale et absolument inadmissible sur un théâtre public ; mais nous avions calculé la puissance et les ressources du génie de M. Caron de Beaumarchais ; nous savions qu'il redoutait bien moins tout le mal que l'on pouvait dire de son ouvrage, que l'entier oubli auquel les derniers ordres du roi semblaient le condamner ; la représentation de Gennevilliers l'avait

tiré de cet oubli, et c'était là tout ce que désirait l'auteur du *Mariage de Figaro*. Son adresse, une fécondité de moyens tout prêts à se plier au temps, au caractère des personnes et des circonstances, une ténacité dont l'audace n'a point d'exemple, tout nous garantissait que ses ressources et son imperturbable opiniâtreté seraient plus qu'en raison des obstacles et des difficultés que lui opposerait le gouvernement; que tant d'obstacles et de difficultés ne serviraiens même qu'à aiguillonner son amour-propre; car M. de Beaumarchais, avec bien plus de raison que tant d'autres auteurs dramatiques, s'était dit depuis longtemps : « L'Europe entière a les yeux ouverts sur mes *Noces* et sur moi; l'honneur de mon crédit tient à ce qu'elles soient jouées, elles le seront; » et l'événement vient de justifier l'opinion qu'il avait de ses forces, opinion que nous n'avons jamais cessé de partager avec tout le respect que peuvent inspirer la profondeur et la sublimité de ses ressources.

Le détail historique de toutes les intrigues auxquelles il doit avoir eu recours pour faire jouer sa pièce, le choix et la diversité des ressorts qu'il a fait mouvoir pour l'emporter en quelque manière et sur l'autorité du gouvernement et sur celle de l'opinion publique, seraient sans doute un cours de négociations assez piquant, assez curieux; mais lui seul sait tout ce qu'il a eu à faire et tout ce qu'il a fait pour réussir dans une si haute entreprise. Nous savons seulement que M. le garde des sceaux et M. le lieutenant-général de police se sont constamment opposés à la représentation du *Mariage de Figaro*; que c'est M. le baron de Breteuil, dans l'origine assez prévenu lui-même contre l'ouvrage, qui a fait retirer les ordres du roi qui l'avaient si solennellement proscrit; qu'avant de s'y intéresser, ce ministre a voulu en entendre une lecture à laquelle ont assisté quatre ou cinq hommes de lettres, tels que MM. Gaillard, Chamfort, Rulhière, etc.; que le sieur de Beaumarchais, qui, dans cette séance, avait débuté par annoncer qu'il se soumettait sans réserve à tous les retranchements, à toutes les corrections dont ces messieurs trouveraient son ouvrage susceptible, a fini par en défendre les moindres détails avec une adresse, une force de logique, une séduction de plaisanterie et de raisonnement qui ont fermé la bouche à ses censeurs et conservé *les Noces de Figaro*, à quelques mots près, telles qu'on les avait répétées aux *Menus*. On prétend

que, dans cette séance, tout ce qu'a dit M. de Beaumarchais pour l'apologie de son ouvrage l'emportait infiniment, par l'esprit, par l'originalité, par le comique même, sur tout ce que sa nouvelle comédie offre de plus ingénieux et de plus gai. Au reste, jamais pièce n'a attiré une affluence pareille au Théâtre-Français; tout Paris voulait voir ces fameuses *Noces*, et la salle s'est trouvée remplie presque au moment où les portes ont été ouvertes au public; à peine la moitié de ceux qui les assiégeaient depuis huit heures du matin a-t-elle pu parvenir à se placer; la plupart entraient par force en jetant leur argent aux portiers. On n'est pas tour à tour plus humble, plus hardi, plus empressé pour obtenir une grâce de la cour que ne l'étaient tous nos jeunes seigneurs pour s'assurer d'une place à la première représentation de *Figaro*; plus d'une duchesse s'est estimée, ce jour-là, trop heureuse de trouver dans les balcons, où les femmes comme il faut ne se placent guère, un méchant petit tabouret à côté de Mlles Duthé, Carline et compagnie.

Le Mariage de Figaro a eu dès la première représentation un succès prodigieux. Ce succès, qui se soutiendra longtemps, est dû principalement à la conception même de l'ouvrage, conception aussi folle qu'elle est neuve et originale. C'est un imbroglio dont le fil, facile à saisir, amène cependant une foule de situations également plaisantes et imprévues, resserre sans cesse avec art le nœud de l'intrigue, et conduit enfin à un dénoûment tout à la fois clair, ingénieux, comique et naturel, mérite qu'il n'était pas aisé de soutenir dans une pièce dont la marche est aussi étrangement compliquée. A chaque instant, l'action semble toucher à sa fin, à chaque instant l'auteur la renoue par des mots presque insignifiants, mais qui préparent sans effort de nouvelles scènes, et replacent tous les acteurs dans une situation aussi vive, aussi piquante que celles qui l'ont précédée. C'est par cette marche tout à fait inconnue sur la scène française, et dont les théâtres espagnol et italien offrent même assez peu de bons modèles, que l'auteur est parvenu à attacher et à amuser les spectateurs pendant le long espace de trois heures et demie qu'a duré la représentation de sa pièce.

Quant à cette immoralité dont la décence et la gravité de nos mœurs a fait sonner si haut le scandale, il faut convenir que l'ouvrage en général n'est pas du genre le plus austère; c'est le

tableau des mœurs actuelles, celui des mœurs et des principes de la meilleure compagnie ; et ce tableau est fait avec une hardiesse, une naïveté qu'on pouvait à toute rigueur se dispenser de porter sur la scène, si le but d'un auteur comique est de corriger les vices et les ridicules de son siècle, et non pas de se borner à les peindre par goût et par amusement. M. de Beaumarchais, en nous offrant le caractère intrigant et sans pudeur de son spirituel et adroit Figaro ; un comte Almaviva dégoûté de sa femme, séduisant sa camériste, pourchassant encore la fille de son jardinier ; un page beau comme l'Amour, jeune comme lui, amoureux de la comtesse, et brûlant de désir pour toutes les femmes qu'il voit ; une comtesse Almaviva plus tendre, plus sensible que nos usages ne permettent aux femmes de le paraître au théâtre, et surtout aux femmes mariées ; en rassemblant, dis-je, tous ces personnages ou corrompus ou prêts à l'être, en ne les entourant que d'une troupe d'imbéciles ou de fripons, M. de Beaumarchais n'a sûrement pas eu la prétention de faire une pièce essentiellement morale ; mais ne trouve-t-on pas dans plusieurs comédies de Regnard, de Le Sage, de Dancourt, dans quelques-unes même de celles de Molière, des situations plus libres, des détails plus licencieux ? Est-il une scène plus hasardée au théâtre que celle où Tartuffe, après avoir fermé la porte, revient à la femme d'Orgon et la pousse contre la table sous laquelle s'est caché le mari ? Il est vrai que le dénoûment de cette scène et la leçon morale qui en résulte en justifient assez la licence ; il est vrai qu'elle n'est pas prolongée avec autant de complaisance et de volupté que celle du second acte des *Noces de Figaro,* où le charmant petit Chérubin d'amour, que l'on veut habiller en femme, reste si longtemps à genoux aux pieds de la comtesse, fixe amoureusement des yeux qu'elle porte sur lui avec la langueur la plus intéressante, se laisse dégrafer par Suzon le col de sa chemise et en retrousser la manche jusqu'au coude, pour faire dire à la jeune camériste : *Voyez, madame, comme elle est blanche et fine ; en vérité, plus blanche que la mienne.* On a trouvé plus leste encore la scène du cinquième acte, où le comte, venant au rendez-vous que lui a donné Suzon, trouve à sa place sa femme, ne la reconnaît point et l'engage à entrer avec lui dans un cabinet du jardin où il n'y a point de lumière : *N'importe,* dit-il, *nous n'avons rien à lire.* A la représentation

cependant, le comte ne suit point la prétendue Suzon dans le cabinet, il se cache dans les bosquets qui bordent le théâtre; cette précaution sauve presque tout ce que le moment pouvait offrir de trop libre à des spectateurs qui ne permettent pas que des rendez-vous, même entre maris et femmes, finissent par les faire disparaître ensemble pour laisser à notre imagination le soin d'achever le tableau que la coulisse est censée nous dérober.

Au reste, ce ne sont assurément pas ces situations un peu hasardées et quelques traits moins licencieux que plaisants qui ont arrêté si longtemps la représentation de cette comédie. L'auteur s'y est permis les sarcasmes les plus vifs sur tous ceux qui ont eu le malheur d'avoir quelque chose à démêler avec lui ; il a mis dans la bouche de Figaro la plupart des événements qui ont rendu son existence si singulièrement célèbre ; il traite avec une hardiesse dont nous n'avions point encore eu d'exemple les grands, leurs mœurs, leur ignorance et leur bassesse ; il ose parler gaiement des ministres, de la Bastille, de la liberté de la presse, de la police et même des censeurs ; il a cru devoir à ces derniers une marque de reconnaissance toute particulière, et c'est un trait ajouté à la pièce depuis la répétition faite aux *Menus*. Voilà ce qu'il n'appartenait qu'à M. de Beaumarchais d'oser, et d'oser avec succès.

Si le gouvernement a eu le bon esprit de permettre la représentation du *Mariage de Figaro*, sans exiger la suppression de quelques gaietés qui au fond ne peuvent jamais être fort dangereuses ; si M. le baron de Breteuil a cru, ainsi que le dit Figaro, qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits, le public n'a pas été aussi indulgent pour le mélange inconcevable qu'offre le dialogue de cette comédie, des traits les plus fins, souvent même les plus délicats, avec des choses du plus mauvais ton et du plus mauvais goût ; à travers les ris et les applaudissements universels qu'excitaient les situations aussi neuves que véritablement comiques dont ce singulier ouvrage est rempli, on a vu le parterre saisir avec une justesse et une prestesse de tact vraiment admirables la plupart des endroits condamnés d'avance par les gens de goût, aux lectures multipliées que l'auteur avait faites de sa pièce. M. de Beaumarchais n'a pas cru devoir résister à l'énergie avec laquelle le public lui en a demandé la suppression.

Il eût manqué au succès de *Figaro*, et surtout à la réputation de son auteur, ce qu'on ne refuse guère, à Paris, à ceux qui fixent un peu l'attention publique, les honneurs de l'épigramme. M. le chevalier de Langeac est, dit-on, l'auteur de celle que nous avons l'honneur de vous envoyer, et qui parut le lendemain de la seconde représentation :

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame effronté, chaque acteur est un vice :
Bartholo nous peint l'avarice ;
Almaviva le séducteur,
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur;
Marceline est une mégère ;
Basile, un calomniateur ;
Fanchette l'innocente est trop apprivoisée ;
Et le page d'amour, au doux nom Chérubin,
Est, à vrai dire, un fieffé libertin,
Protégé par Suzon, fille plus que rusée.
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro ?..... Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant, qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

M. de Beaumarchais, fort au-dessus d'une gentillesse de ce genre, n'en a point pâli, il a même imaginé de la faire servir au triomphe de la pièce et à celui de son caractère personnel : il en a estropié quelques vers et surtout le dernier, l'a fait imprimer, et le jour de la quatrième représentation on en a jeté, par son ordre, quelques centaines d'exemplaires des troisièmes loges dans le parterre ; il avait eu soin de le garnir de tous ses amis à qui il avait annoncé que ce jour verrait éclore la cabale la plus violente contre son innocent ouvrage ; l'épigramme, censée jetée par ses ennemis, a été déchirée par les spectateurs, l'auteur de l'épigramme demandé à grands cris et condamné d'une voix unanime à Bicêtre. Cette manœuvre, assez nouvelle et bien digne au moins, par sa singularité, du frère germain de Figaro, a été

exécutée quelques minutes avant le lever de la toile, et a valu à la pièce plus d'applaudissements qu'elle n'en avait encore reçu. Voici l'épigramme revue et corrigée par M. de Beaumarchais :

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le spectacle *éhonté*.
Dans ce drame effronté chaque acteur est un vice :
Bartholo nous peint l'avarice;
Almaviva le suborneur;
Sa tendre moitié l'adultère,
Et Double-Main un plat voleur.
Marceline est une mégère;
Basile, un calomniateur;
Fanchette l'innocente est *bien* apprivoisée;
Et la Suzon, plus que rusée,
A bien l'air de goûter du page favori,
Greluchon de madame, et mignon du mari.
Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble !
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bride-Oison.
Mais Figaro?.... Le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices ensemble
Des badauds achetés ont demandé l'auteur.

La même idée a été remise encore en couplets sur l'air du vaudeville qui termine la pièce :

Jadis on a vu Thalie,
Jeune et d'assez bonne humeur,
Se permettre la saillie
Sans alarmer la pudeur.
En mauvaise compagnie
Elle vit sur ses vieux jours;
Jugez-en par ses discours. (*bis.*)

Mesdames, plus de grimace,
Plus d'éventail, plus d'hélas;
On pourra vous dire en face
Ce qu'on vous contait tout bas.
Ce n'est que changer de place.
L'Amour y perd, mais enfin
C'est abréger le chemin. (*bis.*)

Près de cet amas grotesque
De brigands et de catins,
Parlant en style burlesque
De leurs projets libertins,
Pourquoi d'un ton pédantesque
S'écrier : Ah ! quelle horreur !....
C'est l'histoire de l'auteur. (*bis.*)

Oui, messieurs, la comédie
Que tout Paris applaudit
Sans erreur nous peint la vie
Du grand homme qui la fit.
De l'impudence impunie
On admire le héros
Sous les traits de Figaro. (*bis.*)

Toutes ces petites honnêtetés littéraires n'empêchent pas que *le Mariage de Figaro* ne continue d'avoir le plus grand succès; il est tel que l'auteur n'a pu s'empêcher de dire lui-même : *Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est le succès.* Mlle Arnould l'avait prévu dès le premier jour. *C'est un ouvrage à tomber cinquante fois de suite.* On assure que le roi avait compté que le public la jugerait plus sévèrement. Il demanda au marquis de Montesquiou, qui partait pour en voir la première représentation : « Eh bien, qu'augurez-vous du succès ? — Sire, j'espère qu'elle tombera. — Et moi aussi, » lui répondit le roi.

M. le garde des sceaux s'étant continuellement opposé à la représentation de cette comédie, le roi dit un jour devant lui : « Vous verrez que Beaumarchais aura plus de crédit que M. le garde des sceaux. »

Quelque difficulté qu'il y ait presque toujours à rendre fidèlement ce qu'un prince laisse échapper dans la liberté de la conversation, comment se refuser encore à conserver ici le jugement très-précis qu'a porté de cette comédie M. le comte d'Artois? Le roi lui ayant demandé ce qu'il en pensait : « Faut-il vous le dire, sire, lui répondit-il à l'oreille (la scène se passait dans l'appartement de la reine), faut-il vous le dire en deux mots? L'expression, l'intrigue, le dénoûment, le dialogue, l'ensemble, les détails, depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est du f..... et puis encore du f...... » Le roi rit beaucoup. On voulut savoir le mot; l'impossibilité de le répéter tout haut suffit sans

doute pour le laisser deviner. Comment une comédie faite avec ce fonds-là ne serait-elle pas un ouvrage de génie ?

— *Le Vicomte de Barjac, ou Mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle.* Deux volumes in-16. A Dublin [1]. C'est un mélange de peintures fort lestes et de critiques encore plus hardies; on en pourra juger par ce léger crayon d'une des héroïnes de l'ouvrage dont on explique ainsi la douce philosophie : « C'est que, s'il est glorieux d'être belle, il est bien plus flatteur de passer pour philosophe, d'avoir l'ivresse du plaisir et les honneurs de la sagesse, d'être tout à la fois f.... comme un ange et respectée comme une divinité, etc. » Voici le résumé que l'auteur fait encore lui-même des principales époques de la vie de son héros :

« Il eut donc successivement une fille d'Opéra, qui lui écrivait avec chaleur et le trompait avec adresse, baisait son portrait le jour, et la nuit son rival; une femme de la cour, qui partagea avec lui son lit et son écrin : c'était une comtesse qui donnait dans les sciences occultes, et qui croyait avoir toutes les connaissances parce qu'elle avait tous les goûts; une bergère timide, qui lui promit son innocence et lui donna quelque temps après un enfant dont il était père comme elle était vierge; une grande dame, qui en devint éperdument amoureuse et le préféra à tout, excepté à son laquais, etc. »

Après s'être permis de nommer en toutes lettres les plus grands personnages de l'Europe qu'il passe en revue avec une légèreté qui tient souvent de l'impertinence, on peut être étonné que l'auteur se soit cru obligé à ne désigner que par les lettres initiales de son nom « un Beaumarchais, à qui l'on ne parlait pas de son voyage en Espagne, un Linguet qui datait du siècle

1. Les titres des premières éditions de ce livre portent, les uns : par l'auteur des *Liaisons dangereuses;* les autres : par M. C. de L., désignant ainsi Choderlos de La Clos. La *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour* consacre au *Vicomte de Barjac* une note que complètent le *Guide* de MM. Cohen et Mehl et *l'Intermédiaire* (10 et 25 janvier 1880) en ce qui concerne les figures. Quant à la *clé* donnée par une édition in-18 et démentie par Luchet dans les *Mémoires de la duchesse de Morsheim* qui font suite à ce roman, elle a été réimprimée dans les *Livres à clé* par Quérard et G. Brunet (Bordeaux, 1873, in-8°). Meister révèle ici pour la première fois les noms du chevalier de l'Isle (le chansonnier D...) et de milord Gor (un être amphibie), celui-là même qui avait joué un rôle assez désagréable dans l'existence de cette « pauvre diablesse » de Mme de Luchet, née Delon; voir t. IX, p. 262.

d'Alexandre, et ne savait pas alors que le barreau était l'arène où il devait paraître, et non dans les champs de la littérature polémique; un Favier[1], qui a massacré tant de talents et fait repentir la nature de ce qu'elle lui avait prodigué; un de l'Isle, capitaine de dragons, alors chansonnier grivois, fabuliste galant, devenu depuis une manière de grand seigneur; un certain milord Gor[2], un être amphibie, moitié Franc, moitié Anglais, quelquefois honnête homme, quelquefois fripon, mystificateur, joueur, espion, et, quoi qu'en dise tout Paris, ordinairement ennuyeux. »

Le prétexte pour lequel il fait parcourir à son héros toutes les cours de l'Europe est le beau projet de chercher un pays où il puisse faire adopter le sublime plan d'éducation nationale de M. Philippon, ouvrage qui a concouru cette année à l'Académie française pour le prix d'utilité. Il se trouve éconduit partout; c'est par le Danemark qu'il termine, je crois, le cours de ses voyages. L'accueil qu'il y reçut, dit l'auteur, le dédommagea. M. de Golbéry lui répondit que dans ce moment « les lois somptuaires les occupaient beaucoup, mais dès qu'on serait accoutumé à ne plus manger, à ne plus boire, à ne plus rire, on exécuterait son projet »... A la bonne heure!

L'auteur s'est permis d'assez mauvaises plaisanteries sur toutes les personnes qui jouent en ce moment un rôle important en Europe; il les connaît au moins de nom. A travers cette foule de critiques souvent aussi froides qu'elles sont fausses et déplacées, on ne trouve qu'un éloge sans aucun mélange de sarcasmes, c'est celui de la cour de Hesse-Cassel, et à cette heureuse distinction il serait difficile de ne pas reconnaître le triste auteur de l'*Histoire d'Orléans*, de la *Vie de Voltaire*, du *Pot-Pourri*, de cette feuille si originale et pourtant si négligée, ainsi qu'il veut bien l'avouer lui-même, enfin M. le marquis de Luchet, le bibliothécaire, le lecteur du landgrave, le secrétaire de ses académies, le conseiller de ses finances au moins pour la forme, mais plus sérieusement celui de ses plaisirs et de ses fantaisies littéraires.

1. Il vient de mourir. Il y a d'excellents mémoires de lui dans le dépôt des affaires étrangères. Il a travaillé longtemps au *Journal étranger* avec MM. l'abbé Arnaud et Suard. (Meister.)

2. Fils d'un négociant de Bordeaux, en dernier lieu, commis de M. de Sainte-Foix. (Id).

Quelque commun que soit le fonds de ce petit roman, quelque impudentes qu'en soient souvent les critiques, le style en est au moins en général plus facile et plus léger que celui des autres écrits du même auteur. On a cru que la hardiesse et la méchanceté tiendraient lieu d'esprit, et l'on a tâché de remplacer l'intérêt par des images voluptueuses et par une grande variété de portraits et de tableaux qui se succèdent assez rapidement pour ne pas laisser à l'attention des lecteurs le temps de les juger avec trop de sévérité.

— *Costumes civils actuels de tous les peuples connus, dessinés d'après nature, gravés et coloriés, accompagnés d'un abrégé historique de leurs coutumes, mœurs, religions, sciences, arts, commerce, monnaies, etc.*, par M. Jacques Grasset de Saint-Sauveur. Ouvrage proposé par souscription[1].

L'auteur nous annonce que cet ouvrage est le résultat de dix ans de voyages et d'observations. Les sources où il a puisé pour suppléer à sa propre expérience sont les voyages de MM. de Choiseul-Gouffier, Bougainville, Cook, Raynal, etc. Le prix de chaque cahier est de 4 francs pour les souscripteurs à qui l'on ne demande d'autres avances que leur engagement par écrit de prendre et de payer les cahiers en les recevant, à mesure qu'ils paraîtront.

L'exécution des gravures du premier cahier est au moins fort médiocre, mais on promet que la suite en sera plus soignée. Il faudra voir. La souscription sera prolongée au delà de l'année en faveur de l'étranger et sera fermée de rigueur dans six mois pour Paris.

MAI.

L'Académie royale de musique a donné, le lundi 26 avril, la première représentation de l'opéra des *Danaïdes*, paroles sous le nom de M***, c'est-à-dire de M. le baron de Tschudi et de M. le Bailli du Rollet, musique sous celui de MM. Gluck et

1. Publiés avec la collaboration de Sylvain Maréchal, les *Costumes civils actuels de tous les peuples* forment 4 vol. in-4°, ornés de 305 planches.

Salieri, compositeurs des spectacles de Sa Majesté Impériale.

Le sujet des *Danaïdes* est le même que celui de la tragédie d'*Hypermnestre*, de M. Lemierre, jouée, pour la première fois, il y a vingt-six ans[1], et distinguée parmi les pièces données depuis cette époque au théâtre comme une de celles qu'on y voit reparaître le plus souvent et avec le succès le plus soutenu. La marche de l'opéra est fort différente de celle de la tragédie.

Le plan de cet opéra est de M. le Bailli du Rollet, auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie en Aulide*. Le baron de Tschudi, auteur d'*Écho et Narcisse*, qui en a fait les vers, est mort subitement quelques jours avant la première représentation. On a trouvé cet opéra plus ennuyeux encore qu'atroce. La situation des principaux personnages ne change pas depuis le second acte jusqu'au dénoûment, et le peu d'intérêt qu'elle inspire est trop souvent suspendu par des fêtes et des spectacles qui font oublier perpétuellement les personnages les plus intéressants du sujet; ainsi l'on peut dire que l'auteur a mis dans le fond du tableau précisément ce qu'il convenait de présenter aux yeux du spectateur, et sur le devant de la scène précisément tout ce qu'il fallait ne lui laisser voir que dans l'éloignement. Cet opéra est moins un drame lyrique qu'une pantomime tragique avec une ou deux scènes dans chaque acte qui en expliquent, mais qui en ralentissent aussi l'action. Le style en est presque toujours dur et sans harmonie; mais on trouve dans quelques parties du dialogue de la chaleur, du mouvement et même de la rapidité.

Quant à la musique, elle avait été annoncée sous les noms collectifs de MM. Gluck et Salieri, et elle était attendue par les partisans exclusifs du premier avec une impatience qu'irritait surtout le succès éclatant de la *Didon* de Piccini; mais dès la première représentation de cet opéra l'on s'est accordé généralement à n'y point retrouver la touche quelquefois dure, mais souvent aussi expressive que vigoureuse du célèbre auteur d'*Orphée*, d'*Iphigénie* et d'*Alceste*. Cette opinion a été justifiée par une lettre du chevalier Gluck insérée depuis dans le *Journal de Paris*; il y déclare que la musique des *Danaïdes* appartient en entier à M. Salieri.

A l'originalité de l'intention près, les airs de l'opéra des

1. Voir tome IV, p. 32, 37 et 107.

Danaïdes sont presque tous calqués sur les grands principes de Gluck. Le récitatif, si important dans nos drames lyriques, est en général vague, sans accent, et trop souvent coupé par des traits d'orchestre qui le rendent froid et insignifiant. Quelques chœurs et les airs de danse sont la partie la plus estimable de l'ouvrage; mais ce qu'il laisse trop à désirer, c'est cette vérité d'expression, cette mélodie pure et sensible dont les ouvrages de Piccini et surtout sa *Didon* nous ont offert de si sublimes modèles que sans ce mérite, aujourd'hui, l'on ne doit plus s'attendre à des succès durables sur notre théâtre lyrique.

IMPROMPTU

DE M. DE LA CLOS, AUTEUR DES *Liaisons dangereuses*, A UNE DAME A QUI IL OFFRAIT UNE POMME DANS UN BAL, ET QUI NE VOULUT LA RECEVOIR QU'AVEC DES VERS.

Comme Vénus vous êtes belle,
Comme Pâris je suis berger;
Comme lui je viens de juger;
Voulez-vous me traiter comme elle?

— L'abbé Rousseau était un pauvre jeune homme réduit à courir du matin au soir tous les quartiers de la ville pour y donner des leçons d'histoire et de géographie. Amoureux d'une de ses pupilles[1] comme Abélard d'Héloïse, comme Saint-Preux de Julie; moins heureux sans doute, mais probablement assez près de l'être; avec autant de passion, mais l'âme plus honnête, plus délicate et surtout plus courageuse, il paraît s'être immolé lui-même à l'objet de sa passion. Voici ce qu'il a écrit avant de se casser la tête d'un coup de pistolet, après avoir dîné chez un restaurateur du Palais-Royal, sans laisser échapper aucune marque de trouble ni d'aliénation : c'est du procès-verbal dressé sur les lieux par le commissaire et les officiers de la police qu'on a tiré la copie de ce billet, assez remarquable pour mériter d'être conservé.

« Le contraste inconcevable qui se trouve entre la noblesse de mes sentiments et la bassesse de ma naissance; un

1. Mlle Gromaire, fille de M. Gromaire, expéditionnaire en cour de Rome.

amour aussi violent qu'insurmontable pour une fille adorable; la crainte de causer son déshonneur; la nécessité de choisir entre le crime et la mort, tout m'a déterminé à abandonner la vie. J'étais né pour la vertu, j'allais être criminel; j'ai préféré mourir. »

RÉPONSE

DE M. DE BEAUMARCHAIS A M. LE DUC DE VILLEQUIER, QUI LUI DEMANDAIT SA PETITE LOGE POUR DES FEMMES QUI VOULAIENT VOIR *Figaro* SANS ÊTRE VUES.

« Je n'ai nulle considération, monsieur le duc, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent malhonnête, pourvu qu'elles le voient en secret; je ne me prête point à de pareilles fantaisies. J'ai donné ma pièce au public pour l'amuser et non pour l'instruire, non pour offrir à des bégueules mitigées le plaisir d'en aller penser du bien en petite loge à condition d'en dire du mal en société. Les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu, telle est la pruderie du siècle. Ma pièce n'est point un ouvrage équivoque, il faut l'avouer ou la fuir.

« Je vous salue, monsieur le duc, et je garde ma loge. »

C'est ainsi que cette lettre a couru huit jours tout Paris; d'abord on la disait adressée à M. le duc de Villequier, ensuite à M. le duc d'Aumont. Elle a été sous cette forme jusqu'à Versailles, où on l'a jugée, comme elle méritait de l'être, d'une impertinence rare; elle a paru d'autant plus insolente que l'on n'ignorait pas que de très-grandes dames avaient déclaré que, si elles se déterminaient à voir *le Mariage de Figaro*, ce ne serait qu'en petite loge; les plus zélés protecteurs de M. de Beaumarchais n'avaient pas même osé entreprendre de l'excuser. Après avoir joui de ce nouvel éclat de célébrité, soit qu'il le dût à ses propres soins ou à ceux de ses ennemis, M. de Beaumarchais s'est vu obligé d'annoncer publiquement que cette fameuse lettre n'avait jamais été écrite à un duc et pair, mais à un de ses amis dans le premier feu d'un léger mécontentement. Il a été prouvé qu'en effet cet ami était M. Dupaty, président au parlement de Bordeaux, qui lui avait demandé une loge grillée pour Mme Pourrat et mesdemoiselles ses filles. L'indignation de nos courtisans s'est calmée,

et l'on a dit avec un sourire indulgent : « Mais si la réponse est pour un Goezman, il n'y a rien à dire. « La leçon est donc restée à Mme Pourrat, à qui nous devons l'ingénieux calembour sur *Télèphe*[1]; car, en publiant hautement que le billet n'avait pas été écrit pour un duc et pair, l'auteur ajoute qu'il n'entend point en désavouer ni le fonds, ni les termes, etc.

— *La Confiance dangereuse*, comédie en deux actes, en vers, représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le mardi 4, est de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*, de *l'Éclipse totale*, etc.

Cette pièce est imitée d'une comédie du théâtre anglais, traduit par Mme Riccoboni, et qui a pour titre : *le Moyen de la fixer*. Loin de faire un reproche à l'auteur d'avoir voulu enrichir la scène française d'une imitation de ce genre, il faudrait lui en savoir gré, si l'original anglais ne ressemblait pas beaucoup trop lui-même à une pièce fort connue de notre théâtre, *le Préjugé à la mode*, ouvrage plein d'invention et d'intérêt, mais dont le fonds, quoique la pièce ne soit pas fort ancienne, a déjà vieilli, parce que le travers dont elle est la critique tient à un ridicule d'usage et d'opinion plus variable encore que celui de nos goûts et de nos mœurs. On n'aime pas mieux sa femme qu'autrefois, cela est bien entendu; mais, au lieu d'attacher une espèce de honte à l'aveu public de ce sentiment, on est plutôt disposé à s'en parer aux yeux du monde, quelque éloigné qu'on soit en effet d'en éprouver la douceur. Si le nombre des hypocrites de religion a fort diminué, celui des hypocrites de sensibilité et de vertu pourrait bien n'avoir jamais été plus considérable.

Revenons un moment à M. de La Chabeaussière. Le style de sa pièce manque surtout de naturel et de vérité; il a de la contrainte et de la recherche; mais on y a remarqué des détails brillants et quelques peintures assez spirituelles de la coquetterie et de la fatuité, deux travers qui nous appartiennent sans doute plus particulièrement qu'à aucun autre peuple de la terre. Cette comédie n'a eu que sept ou huit représentations peu suivies.

— On a donné, le samedi 8, sur le même théâtre, *les Deux Tuteurs*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Fallet,

1. Voir précédemment, p. 509.

auteur de la tragédie de *Tibère*, musique de M. Dalayrac, auteur de celle de *l'Éclipse* et du *Corsaire*. *Les Deux Tuteurs* avaient paru, l'année dernière, à Fontainebleau, sur le théâtre de la cour, sous le titre des *Deux Soupers*, et n'avaient guère réussi. La pièce était alors en trois actes, on l'a réduite en deux, et, grâce à ces retranchements, elle vient d'obtenir une sorte de succès. La musique offre quelques intentions originales, mais plus souvent des réminiscences. Deux ou trois airs, qui tiennent trop de la forme du vaudeville, mais qui sont faits avec esprit, ont été fort applaudis, et ont valu à cet ouvrage plus de succès qu'on n'en devait attendre d'un fonds si mince et si rebattu.

IMPROMPTU

DE M. LE BARON DE BESENVAL
A UNE FEMME DE LA COUR
QUI AFFECTAIT D'OUBLIER FORT DÉDAIGNEUSEMENT
LES BONTÉS QU'ELLE AVAIT EUES POUR LUI.

A voir cette humeur sévère
Et ce faux air de vertu,
On croirait, par ma foi, ma chère,
Que c'est vous qui m'avez f.....

— *Les Veillées du château, ou Cours de morale à l'usage des enfants*, par l'auteur d'*Adèle et Théodore*; avec cette épigraphe :

Come raccende il gusto il mutare esca,
Cosi mi par che la mia istoria quanto
Or quà, or là più variata sia,
Meno a chi l'udirà nojosa fia.

(ARIOST.)

Trois volumes in-8°. En voilà déjà quatorze ou quinze que M[me] la comtesse de Genlis a consacrés au même but, et ce n'est pas ici le terme de ses travaux; elle nous en promet encore dans ce dernier ouvrage une assez longue suite, entre autres un *Cours de littérature à l'usage des jeunes personnes*, où l'on ne trouvera que *des notions claires et précises, des idées justes et une connaissance générale de littérature française, anglaise, italienne et espagnole*. Il était difficile sans doute de justifier plus amplement la devise qu'elle avait choisie en s'associant à l'Ordre de la

Persévérance, une lampe, et pour légende ces mots : *Que je me consume, pourvu que j'éclaire !*

Les Veillées du château sont destinées particulièrement à l'instruction des enfants de dix ou douze ans; l'auteur ose cependant se flatter que si l'on compare ce livre à ceux qui ont été faits pour l'âge de cinq ans, il paraîtra infiniment plus à la portée de l'enfance que les dialogues (d'ailleurs très-intéressants) qu'on nous a donnés jusqu'ici, en nous répétant qu'ils étaient faits pour l'époque de cinq ou six ans et pour l'époque de six à sept : « Non des livres, mais les entretiens réels d'une bonne mère et d'une honnête gouvernante, voilà les seuls dialogues qui puissent être utiles à un enfant dans les époques de cinq à six et de six à sept ans. » Mais dans *les Conversations d'Émilie*, que l'auteur paraît avoir en vue ici, on n'est point entré dans cette distinction minutieuse des premières époques de la jeunesse ; on n'en remarque que trois principales : la première, dit-on, finit à l'âge de dix ans, la seconde à quatorze ou quinze ; la troisième doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Ces divisions, ces mesures, ces calculs peuvent avoir plus ou moins d'exactitude ; mais, quelque scrupuleusement qu'on veuille s'attacher à n'écrire que pour l'instruction de la première enfance, on n'oublie pas que ce sont les lecteurs déjà tout formés dont il importe d'abord de captiver le suffrage ; et si l'on ne parvient pas à les amuser, ce n'est guère à dessein qu'on y manque.

Le nouveau *Cours de morale* est mêlé d'entretiens et d'histoires. « Des entretiens (comme on l'observe) sans événements ont trop de sécheresse ; des histoires détachées sans interruption, sans conversation, n'auraient point assez de clarté pour l'enfance. »

« Je n'ai point (ajoute l'auteur) placé au hasard, à la suite les unes des autres, les histoires qui forment ce recueil. Avant de songer au plan romanesque, c'est-à-dire aux événements, aux situations, j'avais préparé le plan des idées, l'ordre dans lequel je devais les présenter pour éclairer graduellement l'esprit et élever l'âme, etc... » Nous sommes obligés d'avouer en toute humilité que ce plan d'idées, cette chaîne de raisonnements disposés dans une gradation si profondément calculée ont entièrement échappé à notre intelligence ; ainsi nous nous trouvons

dans l'impossibilité d'épargner à nos lecteurs la peine de chercher à les découvrir eux-mêmes.

Si l'ordre systématique des *Veillées du château* n'est pas facile à démêler, ce qu'elles ont d'instructif ou d'intéressant n'en sera ni moins senti, ni moins apprécié ; ce genre d'ouvrage n'a pas besoin de plus de méthode que le vulgaire des lecteurs n'en peut apercevoir ici sans aucun travail ; ceux mêmes qui ne les liront que par morceaux détachés n'en seront pas plus mécontents que ceux qui les auront lues de suite. Ils trouveront dans l'histoire du *Chaudronnier, ou la Reconnaissance réciproque,* des traits d'une sensibilité vraiment héroïque, quoique un peu romanesque ; dans celle des *Solitaires de Normandie,* un tableau d'autant plus touchant qu'il n'est que le simple et fidèle récit de la belle action d'une princesse (Mme la duchesse de Chartres), que sa bonté a rendue l'amour de tous les cœurs sensibles ; dans *Paméla, ou l'Heureuse Adoption*, le caractère de l'ingénuité la plus aimable et quelques scènes infiniment attendrissantes ; dans *Delphine* et dans *l'Indolente corrigée,* un peu d'ennui, mais des exemples et des leçons utiles à la jeunesse. Au nombre des singularités et des observations également utiles et curieuses qui se trouvent entassées dans le conte d'Alphonse, on n'a pas manqué de remarquer l'éloge de la sagesse des Hottentots, dont il paraît naturel d'attribuer toutes les vertus à l'usage établi parmi eux de *laisser la jeunesse entièrement confiée à la garde des mères*[1] *jusqu'à l'âge de dix-huit ans*. En effet, l'éducation d'un jeune homme peut-elle, avant cette époque, être bien finie? Est-il même à désirer qu'elle le soit?

Après avoir cherché à inspirer à ses pupilles l'amour de la bienfaisance, de la justice et de l'humanité, Mme de Genlis n'a pas craint de leur donner encore une petite leçon sur la manière de se venger de ceux dont on croit avoir à se plaindre ; c'est l'objet du conte intitulé *les Deux Réputations*. On y trouve le tableau de l'état actuel de notre littérature, et c'est la réponse au jugement de l'Académie française, qui s'est permis de donner aux *Conversations d'Émilie* le prix que l'on devait au roman d'*Adèle et Théodore ;* cette réponse, à la vérité, n'est que fort indirecte ; mais il est impossible de se méprendre au sentiment qui l'a

1. Des mères ou des gouvernantes. (MEISTER.)

dictée. L'humeur que l'iniquité de ce jugement a donnée à Mme de Genlis l'a irritée non-seulement contre l'Académie, mais encore contre tout ce qui s'appelle philosophe et contre la philosophie même; les mânes de Voltaire et de Fontenelle ont partagé l'indignation qu'avaient méritée M. d'Alembert et son parti. Si le cadre du nouveau conte est peu intéressant, il sert du moins à amener des portraits et des jugements assez neufs. On y décide « que Voltaire est brillant, mais médiocre en effet dans tous les genres; que ses pièces fugitives sont inférieures à *la Chartreuse*, qui n'en est pas une; qu'il a si peu de gaieté que, s'il veut être plaisant sans blesser la religion et les mœurs, il ne produit que des platitudes; qu'il écrit sur le même ton l'histoire, un roman, une lettre...; que l'*Histoire des oracles* de Fontenelle est un livre aussi ennuyeux que mal écrit; que *les Contes moraux* de M. de Marmontel n'offrent guère que des peintures exagérées ; qu'on y trouve trop souvent de mauvaises mœurs et un mauvais ton; que le premier écrivain de nos jours est le célèbre M. Gaillard; » que les femmes sont très-capables de faire des tragédies, parce que Mme Deshoulières a fait *Genséric*, et Mlle Bernard, *Brutus*. « Sans tous ces raisonnements, ajoute-t-on, j'aurais su facilement prouver qu'une femme peut posséder ce talent rare et sublime, s'il m'eût été permis d'ajouter un nom de plus à ceux que j'ai déjà cités. » Ce nom est facile à suppléer, c'est celui de Mme de Montesson, et l'on n'a plus douté qu'elle ne l'eût à peu près deviné elle-même lorsqu'on a su qu'elle assurait cinq cent mille francs de dot à la fille de Mme de Genlis, sa petite-nièce, en la mariant avec M. le comte de Valence, etc. Tous les traits par lesquels on a caractérisé le personnage de d'Amoville ont paru choisis avec l'affectation la plus marquée dans la vie littéraire de M. de La Harpe, et c'est ainsi que l'on a détruit victorieusement les bruits qui avaient honoré fort mal à propos ce célèbre littérateur du soupçon d'avoir eu quelque part et aux écrits et aux bonnes grâces de Mme de Genlis.

Quelque jugement qu'on porte sur les différentes parties de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître en général la production d'un talent aimable et facile. Il ne laisse pas de longs souvenirs; lorsqu'on l'a lu, on est peu tenté de le relire; mais avec peu d'idées, peu d'invention, peu d'images, c'est un style dont la grâce naturelle vous attire et vous entraîne sans effort.

Si les opinions de l'auteur peuvent étonner quelquefois la critique la plus indulgente, sa manière de s'exprimer blesse au moins rarement le bon goût, et doit souvent lui plaire. Si sa touche manque de chaleur et d'énergie, elle a de l'élégance et de la simplicité, quelquefois même des traits de naturel et de vérité, une sensibilité douce et touchante. Si Mme de Genlis n'a pas fort approfondi les ressorts cachés de la nature et des passions, elle a bien connu du moins tous les mouvements des petits intérêts qui agitent la société ; elle en a parfaitement saisi les formes, le ton et les usages, et, sur toute chose, la nuance fugitive de ces modes, de ces opinions, de ces caprices qu'il nous plaît d'appeler les mœurs du jour.

— *Conversation du roi de Prusse dans une course faite en* **1779**, *pour visiter un district de ses États*. Brochure, 1784. Nous devons cette conversation à M. Klausius, un neveu du fameux Gleim, qui eut l'honneur d'accompagner Sa Majesté, pendant quelques heures, dans le voyage qu'elle fit pour voir par elle-même les districts où elle a fondé de nouvelles colonies. A travers beaucoup de choses assez peu curieuses pour la postérité, on aperçoit avec admiration les preuves les plus touchantes de l'intérêt avec lequel ce monarque daigne s'occuper de tout ce qui peut augmenter le bonheur de ses peuples; on voit qu'il n'y a point de détails d'agriculture et d'économie politique dont il n'ait cherché à s'instruire ; on ne peut s'empêcher aussi d'y remarquer quelques traits de caractère d'une originalité assez naïve, tels que celui-ci :

Sa Majesté vit une quantité de paysans occupés à la moisson, qui formèrent une double haie, aiguisant leurs faucilles. Sa Majesté passa entre deux.

Le Roi. — Que diable veulent ces gens? Est-ce qu'ils veulent me demander de l'argent?

Moi. — Oh! que non, sire; ils sont pleins de joie de la bonté que vous avez de visiter ces contrées.

Le Roi. — Aussi je ne leur donnerai rien... Comment se nomme ce village qui est là devant, etc.?

JUIN.

La séance publique tenue, le 5 juin, à l'Académie française, pour la réception de M. le marquis de Montesquiou, élu à la place de M. de Coetlosquet, précepteur de la famille royale et ancien évêque de Limoges, est un jour de gloire dont l'époque honorera toujours notre littérature. La présence de M. le comte de Haga[1] avait rassemblé dans l'enceinte littéraire l'auditoire le plus nombreux et le plus brillant. On s'empressait d'y venir jouir du plaisir de voir un roi, que rendra célèbre à jamais une grande révolution, assister, le premier d'entre les souverains, à une assemblée publique d'un corps institué essentiellement pour cultiver et honorer le talent par lequel, jeune encore, ce prince assura sa gloire et fit le bonheur de ses peuples; car l'on peut dire que l'éloquence du digne successeur de Wasa n'eut pas moins de part à un des événements les plus mémorables de notre siècle que la puissance de son génie et de son courage. Son amour pour notre littérature l'avait déjà conduit, étant prince royal, dans ce sanctuaire des lettres; mais il n'avait pu recevoir, dans une assemblée particulière de l'Académie, ce témoignage d'amour et de respect que lui ont offert les nombreux spectateurs que sa présence attirait à cette séance publique. Par les applaudissements les plus vifs dès que M. le comte de Haga a paru dans la tribune qui lui était destinée, plus marqués encore lorsque les deux orateurs l'ont loué indirectement, cet auditoire, devenu l'organe de toute la nation, semblait lui présenter l'hommage des sentiments de la France pour un roi, l'ami du sien, qui commande le peuple notre plus ancien allié, et qui paraît pour ainsi dire confondre encore davantage les deux nations par son goût pour nos arts, notre langue et notre littérature. L'ivresse des transports que la présence de Sa Majesté suédoise avait répandue sur tous ceux qui assistaient à cette séance intéressante a dû faire croire à ce souverain qu'il était transporté à

1. Gustave III, roi de Suède, venu en France pour signer avec Louis XVI un traité secret d'alliance offensive et défensive. Son premier voyage avait eu lieu en 1771; voir tome IX, p. 274 et suivantes.

Stockholm; et si ces peuples sont regardés par le reste de l'Europe comme les Français du Nord, les signes de notre amour pour sa personne, dans ce jour à jamais solennel, ont dû le convaincre plus que jamais que les Français sont les Suédois du Midi.

Le peu d'éclat de la très-longue vie de M. l'ancien évêque de Limoges offrait peu de ressource aux talents du récipiendaire, condamné, selon l'usage, à faire l'éloge de l'académicien qu'il remplace; aussi le discours de M. le marquis de Montesquiou a-t-il paru en général plus correct qu'élégant, plus sagement écrit que finement pensé; mais il y règne une grande pureté de goût, et ce titre n'est-il pas plus que suffisant pour justifier l'admission d'un homme de la cour dans ce premier corps de notre littérature? Il a moins loué l'ancien évêque de Limoges par ses qualités personnelles que par l'importance de la grande éducation qui lui avait été confiée. Le morceau employé à peindre le moment où il faut choisir l'instituteur d'un prince destiné à régner, et l'influence de ce choix sur le sort d'une nation entière, est le morceau de son discours le mieux pensé et le mieux écrit; c'est aussi celui qui a été le plus applaudi.

L'orateur nous représente le bon évêque de Limoges arraché du siége pastoral où la Providence l'avait sagement placé, pour venir remplir, auprès de trois princes que le trône regardait, l'emploi qu'une grande impératrice voulut confier à un des plus grands philosophes de ce siècle, pour assurer les destinées d'un des plus vastes empires du monde.

« Nous vîmes alors le beau spectacle de la vertu près du trône, allant au-devant de la vertu qui se cache, et la forçant de venir purifier par son influenee l'air que devaient respirer de jeunes princes appelés aux plus hautes destinées.

« Quel terrible moment pour un observateur philosophe que celui où un jeune prince destiné à régner sur une grande nation doit être livré aux mains qui vont rectifier ou corrompre l'ouvrage de la nature! Ceux à qui cet auguste emploi va être confié seront-ils insensibles à l'espoir d'une grande fortune? Sans être trop effrayés de leurs devoirs, en sentiront-ils l'étendue? Auront-ils ou l'énergie de caractère qui surmonte les obstacles inséparables de ces grandes fonctions, ou cette vertu persuasive qui les

aplanit par le seul respect qu'elle inspire ? Au moment de faire un choix, faudra-t-il en croire aveuglément la renommée ? et l'admiration de la multitude pour quelques-unes de ces qualités rares qui subjuguent les hommes doit-elle rassurer entièrement sur le danger des grandes passions qui trop souvent les accompagnent? Peut-on espérer que l'amour de la célébrité s'asservira constamment aux moyens lents d'acquérir une gloire solide ? La prévoyante ambition ne sacrifiera-t-elle jamais des devoirs sacrés au soin coupable de préparer sourdement le succès de ses vues ? Enfin un siècle, trois générations de vingt millions d'hommes, devront-ils des autels ou des malédictions à celui qui va devenir en quelque sorte l'arbitre de leur destinée? Voilà ce qu'un seul instant peut décider, et c'est dans cet instant que l'intrigue, sous le voile de l'intérêt public, a trouvé tant de fois le moyen d'égarer les meilleures intentions. »

Le résultat de l'éducation confiée aux soins de l'ancien évêque de Limoges amène naturellement l'éloge du roi et des princes ses frères.

« L'exemple de ses augustes pupilles est plus éloquent en effet que je ne pourrais vous dire. Voyez-les parcourant tous trois l'âge orageux des passions, l'un sur un des premiers trônes de l'univers, les deux autres sur le premier degré de ce trône, sans qu'une seule passion de cet âge ait pu alarmer la nation, si ce n'est au moment où le plus jeune des trois, nous retraçant les temps de l'ancienne chevalerie, allait chercher des dangers et soutenir l'honneur du nom français aux extrémités de l'Europe. Observez la différence de leurs caractères et l'ensemble de leurs vertus; considérez le tableau touchant de leur inaltérable union, voyez-en le principe dans le sentiment profond du devoir, premier effet de la vertu; remarquez la modération du pouvoir d'un côté, de l'autre l'exemple d'un dévouement aussi respectueux que tendre, et reconnaissez à tout cela non ce que M. l'évêque de Limoges a enseigné, car la vertu ne s'enseigne pas, mais ce qu'il a inspiré, ce qu'il a fait aimer, et rendons grâce à sa mémoire de ce que nous pouvons opposer aux éternelles déclamations sur la contagion des vices ce grand exemple de la communication de la vertu. »

On a applaudi à des vérités connues de tout le monde; mais on a un peu douté que la jeunesse active de M. le comte d'Artois

ait, comme celle de ses augustes frères, *parcouru l'âge orageux des passions, sans qu'une seule passion de cet âge ait pu alarmer la nation;* et quand il serait vrai, malgré l'assertion du courtisan orateur, que ce prince aimable aurait payé à la nature cette espèce de tribut que lui doit trop souvent la jeunesse et l'effervescence d'un caractère brillant et puissamment prononcé, *la nation n'aurait pu être alarmée* quand elle a vu ce jeune héros s'arracher aux voluptés qui l'entouraient, pour aller s'exposer aux hasards d'une grande opération militaire, et ajouter, par sa présence, un intérêt de plus à un siége qui fixait alors les regards de toute l'Europe[1].

L'éloge du roi de Suède, qui termine le discours de M. de Montesquiou, a perdu de son effet, parce qu'il pouvait s'appliquer également à d'autres princes que *l'amour du bien public a fait aussi quitter l'enceinte de leurs palais et parcourir des pays où l'orgueil de leur rang n'est plus soutenu que par la réputation qui les y a précédés.*

M. Suard, en qualité de directeur, a répondu à M. de Montesquiou par le discours le mieux adapté à la circonstance. Il a présenté l'éclat utile que répandent sur les lettres les grands qui s'en occupent, et l'avantage qui résulte de leur association avec des hommes qui les cultivent par état, pour déterminer et fixer une langue qui doit essentiellement sa grâce et sa clarté à la grande sociabilité de la nation et à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres. M. Suard a répandu dans ce discours une raison aimable, une philosophie sans prétention, une foule d'idées neuves, saines et piquantes, toujours embellies par un style plein de grâce, d'élégance et de naturel. Cette réponse a eu un succès que n'ont point ordinairement ces sortes de discours, qui n'offrent guère qu'une répétition fastidieuse d'éloges toujours et si facilement épuisés par ceux qui les précèdent.

M. Suard a eu le talent de louer encore M. l'évêque de Limoges; et il l'a loué par ces vertus si précieuses et si difficiles à conserver dans les cours, sa modération qui fut toujours inaccessible à l'intrigue et aux prestiges de l'ambition. Il a eu l'art plus difficile, en rendant compte des derniers moments d'un

1. Le siége de Gibraltar.

prélat *qui s'était longtemps survécu à lui-même,* de répandre l'intérêt le plus doux et le plus consolant pour l'humanité sur un accident qui semble la flétrir à nos yeux en la dépouillant du plus bel apanage qu'elle ait reçu de la Divinité, et en lui laissant à peine le sentiment de son existence.

« Enfin (dit notre orateur) sa longue carrière fut terminée par une mort aussi douce que sa vie ; elle fut préparée par cet affaiblissement de l'esprit et des organes qu'on est trop disposé à regarder comme un malheur et une dégradation de l'humanité. N'est-ce pas plutôt un bienfait de la nature, qui, en nous retirant de la vie comme elle nous y a fait entrer, semble imiter, s'il est permis de le dire, cette tendre précaution de la justice humaine, qui fait couvrir d'un bandeau les yeux de ses victimes pour leur dérober le moment qui va terminer leur existence ? »

La dignité, le ton religieux avec lequel M. Suard a parlé en pleine Académie de ce prélat, qui ne fut distingué que par ses seules vertus épiscopales, est une des plus grandes preuves des progrès de la vraie philosophie : elle apprend à respecter, à célébrer convenablement les vertus les plus utiles à la société, et M. l'évêque de Limoges n'eût pas été loué plus dignement dans la cathédrale de son siége. Nous sommes instruits que ce triomphe assez neuf des convenances de la saine raison sur l'intolérance que prêchent à leur tour nos philosophes n'eût pas été aussi édifiant, si M. le marquis de Paulmy, chancelier de l'Académie, et, à ce titre, censeur du discours de son confrère, n'en eût pas fait retrancher une phrase où M. Suard rappelait des temps qu'il est aujourd'hui sage et convenable d'oublier absolument.

M. Suard disait, en parlant de l'esprit de tolérance qui fit défendre un jour à l'ancien évêque de Limoges le caractère moral et les ouvrages d'un philosophe (M. d'Alembert), que l'on attaquait devant lui : « Il (l'évêque) vit naître avec douleur cette conspiration inconcevable qui sembla conjurer quelque temps la perte des lettres et de la philosophie, et que la sagesse du ministère actuel a réduite de nos jours à n'être plus que ridicule. » Le ridicule eût été de ramener par une sortie au moins inutile et déplacée une question qui a peut-être malheureusement l'autorité de la chose jugée, qu'il est presque d'un mauvais ton d'agiter encore, et dont le pour et le contre se trouvent réduits aujourd'hui à n'être plus que fastidieux. C'est l'heureux abus de

la tolérance adroite qui a laissé propager et circuler les livres de nos philosophes, bien plus que *la sagesse du ministère actuel*, qui a décidé le ridicule qu'il y aurait maintenant à écrire encore contre la religion.

L'éloge du récipiendaire a suivi celui de l'académicien qu'il remplaçait. Rien d'aussi bien senti et d'aussi finement exprimé que les aperçus de M. Suard sur les différents genres de littérature qu'il loue M. de Montesquiou d'avoir essayés dans le silence de ses loisirs : « Destinés jusqu'ici à l'amusement de ses amis, ces essais ont eu le mérite rare de survivre aux circonstances qui les ont fait naître. »

Après avoir parlé des épîtres, des contes, des chansons de M. de Montesquiou, M. Suard a pris occasion de ses comédies pour attaquer avec autant d'adresse peut-être que de courage le genre et le succès de la comédie du *Mariage de Figaro*. Des applaudissements universels se sont renouvelés par trois fois à la lecture de ce morceau; quoiqu'ils partissent des mêmes mains qui les prodiguent encore aujourd'hui avec un enthousiasme semblable à la trentième représentation de cette comédie, ils n'en ont pas moins consacré la sévérité de cette censure. Nous croyons devoir transcrire ici cette tirade qui n'a pas peu contribué au succès général du discours de M. Suard :

« Le goût de la vraie comédie semble s'éloigner tous les jours davantage de ce théâtre, qui en offre cependant tant de modèles. Molière composait ses comédies en observant le monde; la plupart des poëtes modernes peignent le monde d'après les comédies. Ni les incidents, ni les mœurs, ni le langage de leurs pièces ne rappellent l'image de la société où l'on vit; on prend pour le bon ton un jargon maniéré, souvent inintelligible, qui n'a plus de modèle que dans quelques romans; d'autres prétendent imiter Molière en nous offrant ces intrigues péniblement compliquées, qui furent les premiers essais du génie dans l'enfance de l'art, mais qui ne prouvent aujourd'hui que le défaut de génie. N'est-il pas permis de craindre que, par un abus toujours croissant, on ne voie un jour avilir le théâtre de la nation par des tableaux de mœurs basses et corrompues, qui n'auraient pas même le mérite d'être vraies; où le vice sans pudeur et la satire sans retenue n'intéresseraient que par la licence, et dont le succès, dégradant l'art en blessant l'honnêteté publique, déro-

berait à notre théâtre la gloire d'être pour toute l'Europe l'école des bonnes mœurs comme du bon goût ? »

Le morceau où M. Suard développe l'influence de l'union des gens du monde et des gens de lettres sur le langage, pour montrer combien cette alliance sert à fixer les principes de la langue, et à maintenir le bon goût, n'est pas susceptible d'analyse ; on nous saura gré de le copier en entier :

« Les progrès du goût tiennent à ceux du langage, et le langage, comme toutes les choses humaines, est dans une mobilité continuelle qui tend à le perfectionner ou le corrompre.

« Dans une nation où règne une communication continuelle des deux sexes, des personnes de tous les états, des esprits de tous les genres ; où le premier objet est l'amusement, le premier mérite celui de plaire ; où les intérêts, les prétentions, les opinions les plus contraires sont continuellement en présence les uns des autres, il faut contenir sans cesse les mouvements de l'esprit comme ceux du corps, et observer les regards de ceux devant qui l'on parle, pour affaiblir dans l'expression de son sentiment ou de sa pensée ce qui pourrait choquer leurs préjugés ou embarrasser leur amour-propre.

« De là s'est formé ce ton du monde qui consiste à parler des choses familières avec noblesse, et des choses grandes avec simplicité ; à saisir les nuances les plus fines dans les convenances ; à mettre dans ses discours comme dans ses manières une gradation délicate d'égards relative au sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la considération personnelle de ceux à qui l'on parle.

« Les gens de lettres et les savants, en instruisant le monde par leurs ouvrages, ont perfectionné leurs talents dans le monde ; ils y ont porté leurs connaissances et leurs lumières. Les discussions les plus subtiles sur les matières de goût et sur les découvertes des sciences sont devenues des sujets de conversation ; et, pour rendre ces objets sensibles à des esprits frivoles et peu appliqués, il a fallu leur composer, pour ainsi dire, un langage nouveau, où la grâce fût unie à la plus grande clarté.

« De ce concours d'efforts réunis, on sent qu'il a dû résulter une langue simple dans ses formes et précise dans ses expressions, plus variée dans ses tours que dans ses mouvements ; exprimant avec netteté ce que les vues de l'esprit ont de plus

abstrait, ce que le sentiment a de plus délicat, et ce que les convenances de la société ont de plus fugitif. Par un rapprochement qui peut étonner au premier coup d'œil, cette langue est tout à la fois la langue de la galanterie et celle de la philosophie ; et ce n'est qu'à son propre mérite qu'elle doit cet empire presque universel que les Romains tentèrent vainement de donner à la leur, quoiqu'ils en prescrivissent l'usage aux peuples qu'ils avaient soumis.

« Tout s'affaiblit en se polissant, les langues surtout. Elles perdent plus de mots anciens qu'elles n'en acquièrent de nouveaux, et ce n'est guère que par les tours qu'elles s'enrichissent.

« Plusieurs mots employés par Virgile étaient déjà vieillis du temps de Sénèque. La langue de Racine vieillirait aussi, et se corromprait peut-être bientôt, si une institution inconnue aux Romains ne veillait à en conserver la richesse et la pureté. Ce dépôt est confié à l'Académie française.

« Les langues, comme les lois, doivent être constamment rappelées aux principes dont elles émanent. La nôtre doit aux ouvrages du génie sa force et son abondance ; elle doit à la grande sociabilité de la nation une partie de ses grâces ; mais c'est à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres qu'elle doit son véritable caractère, et c'est à leur association seule qu'elle peut devoir la conservation de ces avantages.

« C'est aux bons écrivains, sans doute, à maintenir, par leurs ouvrages, la pureté de la langue, et à défendre le bon goût contre les innovations de quelques auteurs à qui il ne manque que du génie pour avoir de l'originalité ; qui prennent pour de l'imagination un assemblage forcé de figures incohérentes, et qui croient se faire un style en affectant péniblement des alliances de mots inusités, dont la recherche est puérile lorsqu'elles ne sont pas inspirées par le besoin d'exprimer une nouvelle combinaison d'idées.

« C'est aux hommes du grand monde, dont l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion, qui connaissent les principes de la langue, et qui cultivent l'art d'écrire, à prévenir, dans ce monde où ils vivent, les outrages que notre langue peut recevoir de la frivolité, de l'ignorance ou d'une vaine affectation.

« Les gens de lettres peuvent avoir une connaissance plus

approfondie des principes de la langue écrite ; les gens du monde ont sur la langue parlée un tact que les connaissances ne peuvent suppléer. C'est à eux qu'il appartient de distinguer, dans l'emploi de certaines expressions, ce qui est de l'usage d'avec ce qui est de mode, ce qui est de la langue de la cour d'avec ce qui n'est qu'un jargon de coterie ; à fixer les limites de ce *bon ton* si recommandé, si peu défini, qui n'appartient pas à l'esprit, et sans lequel un homme d'esprit court quelquefois le risque d'être ridicule ; qui n'est pas le bon goût, car le bon goût a des principes plus fixes et une influence plus étendue ; qui embellit l'esprit et le goût dans le monde, mais qui bornerait l'essor des talents si on voulait soumettre à ses règles trop fugitives et trop variables les ouvrages de l'imagination et du génie. »

On ne pouvait pas donner une définition plus fine et plus sensible de ce sentiment des convenances établies, convenances perpétuellement mobiles, que la ligne imperceptible qui sépare celles de la veille de celles qu'on leur substitue le lendemain rend presque plus fatigantes que difficiles à saisir ; que conçoivent presque toujours si diversement les gens du grand monde, qui tous individuellement croient en avoir le sentiment le plus exquis ; convenances enfin que, comme nos modes, chacun s'empresse d'avoir pour les changer aussitôt contre d'autres plus nouvelles, et dont cependant le sentiment, composé des teintes différentes qu'en présentent nos sociétés, donne aux manières, à la conversation, aux ouvrages mêmes ce *bon ton* que l'on sent mieux que l'on ne le définit. M. Suard en a présenté l'exemple après le précepte dans l'éloge qu'il a fait du roi de Suède, éloge dont la grâce fine et légère, en ménageant la modestie du souverain qui en était l'objet, n'a été que mieux sentie et applaudie davantage.

M. de La Harpe a lu ensuite le second chant de son poëme sur *les Femmes* ; c'est celui où il célèbre leur goût et leur aptitude aux talents. Il y feint que Vénus [1], voulant fixer près d'elle Adonis, qui s'en éloigne souvent pour se livrer aux plaisirs de la chasse, quitte Cythère et vole sur le Parnasse implorer les dons des neuf Sœurs. Cette allégorie mythologique n'a pas paru assez

1. Dans le temps que ce poëme fut commencé, M. de La Harpe était fort attaché à la cour de Mme de Genlis. Vénus, c'était elle ; serait-il besoin d'ajouter qu'Adonis, c'était M. le duc de Chartres ? (MEISTER.)

neuve, et la transition qui la prépare un peu brusque et un peu forcée. Il semble cependant que la manière dont M. de La Harpe a conçu la fable de ce second chant était faite pour y répandre cette abondance et cette variété d'images, l'âme de la poésie et sa plus éclatante parure; mais ce qui manque essentiellement à l'effet de ce tableau, c'est le coloris; pour être animé, il avait besoin de cette imagination vive, ardente, sensible, riche d'idées, plus riche encore d'expression, qui donne la forme et le mouvement à tout ce qu'elle conçoit, qui embellit tout ce qu'elle touche, qui anime du souffle divin de la vie tous les objets qu'elle décrit, qui les entoure continuellement et avec art d'une vapeur vive et légère, et répand sur eux à pleines mains les touffes variées des plus brillantes fleurs; c'est avec ce sentiment de la poésie, don céleste qui tient autant à la sensibilité de l'âme qu'au feu de l'imagination, qu'il eût fallu chanter lés arts, et les arts cultivés par la main des Grâces et embellissant la beauté même.

On n'a retenu que deux vers de ce poëme. Le premier offre, avec un rapprochement trop usé, le sentiment si louable du pardon des injures[1]; c'est celui qui termine la tirade consacrée à l'éloge de Mme la comtesse de Genlis :

Un théâtre d'enfants fut celui de sa gloire.

Le second,

Tout le Nord est soumis ou tremblant sous sa loi[2],

1. Voyez le portrait de M. de La Harpe, sous le nom de *d'Amoville*, dans le conte des *Deux Réputations* des *Veillées du château*. (MEISTER.)

2. M. de Calonne, contrôleur général, qui assistait à cette séance, dit à la fin de cet Éloge, d'ailleurs si juste et si bien mérité, mais qu'il eût sans doute été convenable de ne pas exprimer ainsi devant un autre souverain du Nord : *Je ne sais pas si ce morceau est poétique; mais je sais bien qu'il n'est pas politique.* N'oublions pas de remarquer encore que le poëte exhorte dans cet Éloge Catherine II à se presser d'achever la conquête de Constantinople, de venger les femmes de la tyrannie du sérail, et de rétablir en Grèce l'empire des arts et de la beauté. C'est à côté de l'ambassadeur destiné à partir incessamment pour la cour de Sa Hautesse que notre adroit poëte invite Catherine II à cette auguste conquête. Il est vrai que cet ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier, lui avait donné très-éloquemment le même conseil dans son *Voyage de Grèce;* mais on en fait, dit-on, dans ce moment une nouvelle édition où cet article sera entièrement supprimé. Ce qui nous rassure, c'est que les vers et la prose de ces messieurs ont réglé rarement le sort des nations et des empires, sans quoi nous les supplierions de vouloir bien être un peu plus d'accord avec eux-mêmes. (ID.)

est dans l'éloge de Catherine II, qui finit ce chant de la manière la plus heureuse. Et quel autre nom choisir pour présenter réunis dans un seul objet tous les traits épars dans les portraits des différentes femmes célèbres dont M. de La Harpe a voulu consacrer, dans ce chant, et les talents et l'amour pour la gloire? Mais telle est la fatalité attachée au faire de ce peintre, qu'on n'a voulu apercevoir dans ce tableau que de grandes actions rendues sans enthousiasme, et le crayon insignifiant des traits du plus grand caractère du siècle. C'est pour la première fois que l'on a vu, dans cette assemblée, des vers lus après des discours en prose tomber deux à deux sans obtenir presque un seul signe d'applaudissement. Il est vrai que la froideur avec laquelle on a écouté le début presque prosaïque de ce chant a ôté à M. de La Harpe le talent qu'il a de lire supérieurement les vers, et surtout les siens : son amour-propre au supplice semblait avoir éteint ses moyens, et son gosier, comprimé par la réaction de l'orgueil humilié, a fini par ne plus rendre que des sons rauques et inarticulés qu'étouffait graduellement le sentiment d'un silence qui s'accroissait à mesure que le poëte avançait dans sa lecture. Plusieurs beaux vers n'ont point été entendus; aussi Mme Pourrat, ancienne amie de M. de La Harpe, l'a-t-elle abordé après la séance, en lui disant, avec une ingénuité toute spirituelle, ces paroles consolantes : « Qu'aviez-vous donc, monsieur, pour lire si mal aujourd'hui? Peut-on faire tomber ainsi les plus beaux vers du monde? »

L'amour-propre des spectateurs a vu avec peine que, dans une circonstance aussi solennelle que flatteuse pour la nation, le seul poëte dont elle puisse se glorifier aujourd'hui ne lût pas devant M. le comte de Haga quelques-unes de ses productions toujours si vivement applaudies; mais on a été consolé de cet effet d'une petite intrigue à la faveur de laquelle le secrétaire de l'Académie avait écarté M. l'abbé Delille, qui s'était offert à lire, pour lui substituer M. de La Harpe, qui feignait de n'en avoir pas envie.

M. le duc de Nivernois a lu, après M. de La Harpe, plusieurs de ses fables, dont le plan si simple, le dialogue si naturel et si facile, le style si analogue à ce genre de poésie, présentent la morale la plus utile et la plus aimable ; ces fables ont été reçues avec transport. M. le comte de Haga a paru prendre à cette lec-

ture le plus vif intérêt; le public, qui croyait lire ce sentiment dans ses yeux, s'est permis plusieurs fois d'en demander encore une à haute voix; M. le duc de Nivernois en a lu huit; le hasard l'a presque toujours fait tomber sur des fables faites pour servir de leçons aux rois et dont la lecture, en honorant le caractère de celui devant qui on osait la faire, annonce qu'il offre personnellement le modèle des vertus que leur morale enseigne aux souverains.

M. le comte de Haga s'est rendu, après la séance, dans la salle particulière des académiciens, où sont les portraits de tous ceux qui ont composé l'Académie depuis qu'elle existe jusqu'à ce jour, et les portraits des grands princes qui l'ont honorée de leur présence. M. le comte de Haga y a vu le sien, dont il a fait don à l'Académie, à côté de celui de la fameuse reine Christine. Il a adressé la parole à tous les académiciens qui avaient assisté à cette séance; il a reconnu tous ceux qui composaient l'Académie lors de son premier voyage; il en est peu à qui il n'ait dit des mots flatteurs et fins sur leurs ouvrages; manière la plus délicate dont un souverain puisse louer des gens de lettres. Il a demandé et reçu de l'air le plus affable et le plus obligeant M. Suard; on l'a vu lui parler un instant bas à l'oreille. Nous croyons savoir ce que M. le comte de Haga a dit à cet académicien; les paroles des rois les plus secrètes ne se perdent jamais; l'air même qui les entend en silence suffirait pour les répandre, si ceux à qui ils daignent les adresser ne les confiaient pas quelquefois à leurs amis avec la réserve d'un mystère respectueux. M. le comte de Haga voulait faire sentir à M. Suard que sa tirade indirecte sur la comédie du *Mariage de Figaro* ne lui avait pas échappé; il lui a dit : « Vous n'y allez pas de main morte, monsieur, et vous frappez fort. — Monsieur le comte me permettra de ne pas paraître l'entendre. — Je vous entends, moi; mais je n'ai point applaudi à cette partie de votre discours, pour ne pas m'interdire le plaisir de revoir la pièce encore une fois. »

C'est ainsi que s'est terminée une séance qui a paru occuper agréablement un grand roi, et que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le bonheur de le voir honorer par sa présence le sanctuaire de la littérature française.

CHANSON DE M. LE MARQUIS DE MONTESQUIOU.

Air : *Le serin qui te fait envie.*

O toi qui reçois d'Émilie
Le joli nom de petit chat,
Bel objet de sa fantaisie,
Je pourrais te croire un peu fat :
Quand d'une caresse nouvelle
Elle t'honore tous les jours,
Tu crois être quitte avec elle
En faisant patte de velours.

Ainsi le pouvoir de mal faire
Te dispense d'avoir bon cœur;
Et c'est ton mauvais caractère
Auquel tu dois tant de faveur.
Tu n'en dors pas moins sur ce trône
Où te placent des bras charmants :
Superbe exemple que tu donnes
Aux petits-maîtres, aux tyrans.

Mais quand, gonflé de ton mérite
Et de tes droits si mal acquis,
Tu foules en vrai sybarite
Ces tas de roses et de lis,
L'Amour, que ton bonheur ennuie,
Lorgne ta place et n'a pas tort :
C'est bien le cas d'avoir envie
De réveiller le chat qui dort.

INSCRIPTION PAR LE MÊME.

Cette inscription est placée sur la base d'une fontaine, en forme d'obélisque, dans le jardin de Maupertuis[1].

Hélas ! disait Chloé, cette onde nous fuit-elle ?
Pourrait-elle chercher un plus heureux séjour ?

1. Terre de M. le marquis de Montesquiou, près de Senlis, où il vient de faire un très-beau jardin anglais. (MEISTER.) — Maupertuis, terre de M. le marquis de Montesquiou, possédée depuis par son fils aîné, M. le comte de Montesquiou, grand chambellan, est situé dans le département de Seine-et-Marne, entre les petites villes de Coulommiers et de Rosoy. Ce joli village est à huit lieues de Meaux et à seize de Paris ou de Senlis. On ne peut donc pas dire qu'il soit près de cette dernière ville. Le jardin anglais que M. le marquis de Montesquiou a fait arranger à Maupertuis est connu sous le nom de l'Élysée; il a été célébré par Delille dans le poëme des *Jardins,* et il excite encore aujourd'hui l'admiration de tous ceux qui

Non, lui dit Corylas, elle se renouvelle.
Chère Chloé, de notre amour
Tu vois l'image et le modèle.

AUTRE INSCRIPTION

POUR UNE AUTRE FONTAINE DES MÊMES JARDINS,
SITUÉE AU MILIEU D'UN BOIS SOMBRE ET SOLITAIRE,
PAR LE MÊME.

Insensé, qui poursuis sur la scène du monde
La vraie image du bonheur,
A toi-même rendu dans cette paix profonde,
Tu sens avec effroi le vide de ton cœur,
Tu sens que tout échappe et fuit comme cette onde.

— On a donné, à la Comédie-Italienne, le vendredi 4, une pièce épisodique, en vers et en trois actes, intitulée *le Temple de l'Hymen*. Cette pièce a eu plus de succès que n'en obtiennent aujourd'hui ces ouvrages d'un genre dont se sont emparés depuis quelque temps nos théâtres des boulevards.

— Nous avons eu l'honneur de vous annoncer dans le temps le peu de succès de *Théodore et Paulin*, opéra-comique en trois actes, du même auteur, musique de M. Grétry. Le poëte et le musicien ont eu le bon esprit de retirer cet ouvrage après la première représentation. M. Desforges a fait d'un épisode de ce drame, aussi froid qu'invraisemblable, une petite comédie nouvelle, en deux actes, qui vient de réussir complètement, sous le titre de *l'Épreuve villageoise*; on l'a donnée, pour la première fois, le jeudi 24.

Il serait à souhaiter que dans cette petite pièce, dont l'intrigue est si faible et si commune, M. Desforges eût donné du moins à ses paysans un ton plus naturel, un langage plus vrai; mais ce défaut est racheté autant qu'il peut l'être par ce comique et cette vérité d'expression qui distinguent singulièrement les compositions de M. Grétry. Plusieurs airs chantés par Denise, et

vont le visiter. (B.) — Le château est aujourd'hui en ruines. L'église conserve des peintures de Théophile Gautier, exécutées en 1825, lorsqu'il étudiait chez Rioult. M. Émile Bergerat les a décrites dans le livre, plein de faits et de détails curieux, qu'il a consacré à son illustre beau-père : *Théophile Gautier, entretiens, souvenirs et correspondance* (G. Charpentier, 1879, in-18).

surtout les morceaux d'ensemble qui terminent les deux actes de cette comédie, ont eu le plus grand succès; c'est vraiment de l'esprit en musique, et c'est bien là le caractère propre au génie de ce charmant compositeur. Le parterre a demandé à grands cris les deux auteurs; ils ont paru; la présence de M. le comte de Haga peut seule justifier M. Grétry d'avoir cédé à un empressement qui cesse d'être flatteur, à force d'être prodigué aux plus médiocres talents.

— *Œuvres de Valentin Jamerai Duval, précédées des Mémoires sur sa vie;* deux volumes in-8°, avec figures. A Saint-Pétersbourg, 1784. L'éditeur de ces OEuvres posthumes est M. F.-A. de Koch, attaché depuis plusieurs années au service de Sa Majesté l'impératrice de toutes les Russies. Le plus intéressant et le plus curieux de tous les ouvrages de M. Duval, c'est sans doute lui-même[1]. On sait qu'il n'eut longtemps d'autres maîtres que son instinct et sa curiosité naturelle; qu'il vécut, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, dans les forêts, employé à garder les vaches des ermites de Sainte-Anne, près de Lunéville; et que, dans cette solitude, abandonné à lui-même, dévoué aux travaux les plus serviles, il n'en acquit pas moins le goût de la lecture, et fit des progrès peu communs dans la géographie, l'histoire et le blason. Un jour, étant assis au pied d'un arbre, entouré de cartes géographiques, il fut aperçu par la suite des jeunes princes de Lorraine, leur inspira par ses réponses autant d'intérêt que de surprise, et ayant obtenu de la protection du duc Léopold les secours nécessaires pour poursuivre et pour achever ses études, il mérita dans la suite l'honneur d'être attaché au duc François, qui, devenu empereur, le fit nommer directeur de la bibliothèque et du cabinet impérial des médailles à Vienne. Le Mémoire de M. de Koch sur la vie de M. Duval, qui se trouve à la tête du premier volume de la collection que nous avons l'honneur de vous annoncer, est écrit avec une simplicité touchante, et contient plusieurs anecdotes curieuses, parce qu'elles peignent très-heureusement le caractère et le tour d'esprit du solitaire qui, transporté au milieu d'une cour brillante, n'en conserva pas moins, sous des formes adoucies par

1. Cet homme extraordinaire est mort à Vienne, en 1775, âgé de quatre-vingt-un ans. (MEISTER.)

l'usage du monde, la première franchise, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la première sauvagerie de ses mœurs et de ses manières : nous ne nous permettrons d'en citer ici qu'un seul trait. Ayant quitté un jour assez brusquement l'empereur, sans attendre d'en être congédié : « Où allez-vous? lui dit ce prince. — Entendre chanter la Gabrieli, sire. — Mais elle chante si mal! — Je supplie Votre Majesté de dire cela tout bas. — Pourquoi ne le dirais-je pas tout haut? — C'est qu'il importe à Votre Majesté d'être crue de tout le monde, et qu'en disant cela elle ne le serait de personne. »

Il y a beaucoup de naturel et de vérité dans l'histoire de la dévotion fortuite et machinale qui survint à M. Duval à l'ermitage de la Rochette, près des montagnes des Vosges; dans le détail de ses premières études à l'ermitage de Sainte-Anne, et surtout dans la peinture du bonheur dont il jouissait sur un chêne de la forêt, qu'il avait érigé en observatoire. L'espèce de bataille qu'il fallut livrer aux solitaires de Sainte-Anne, qui prétendaient brûler ses cartes et ses livres, et qu'il chassa très-humblement de chez eux, ainsi que la capitulation qui suivit cette petite guerre, offrent des scènes vraiment originales. Le Mémoire où il rend compte de l'extrême agitation que lui causa la représentation de l'opéra d'*Isis*, à Paris, en 1718, peut former un contraste assez piquant avec la lettre où Saint-Preux verse tant d'amertume et de mépris sur tous les enchantements de ce merveilleux spectacle.

— Le jardin du Palais-Royal, palais bâti par le cardinal de Richelieu et légué à Louis XIII par ce ministre-roi, est de toutes les promenades de Paris la plus célèbre et la plus fréquentée. Son heureuse situation au centre de la capitale, le couvert, si précieux pendant les chaleurs de l'été, d'une des plus belles allées du monde, avaient fait depuis longtemps de ce jardin le rendez-vous de la cour et de la ville. Il est peut-être curieux de savoir que le plus beau marronnier de cette superbe allée, avec celui qui subsiste encore au Jardin du roi, ont été les premiers arbres de cette espèce dont l'Inde ait enrichi nos climats. Le régent Philippe, duc d'Orléans, qui habitait le Palais-Royal, apanage de sa maison, et que l'on a vu, comme dit l'auteur de *la Henriade*,

Remuant l'univers du sein des voluptés,

s'était plu à embellir ce jardin d'allées, de boulingrins, de gazons et de statues; mais cette promenade charmante était entourée de maisons irrégulières et mal bâties, dont l'aspect contrastait désagréablement avec les beautés de l'intérieur. M. le duc de Chartres, à qui son père, M. le duc d'Orléans, a cédé le Palais-Royal, vient de détruire l'ancien jardin; il en a fait planter un nouveau, et l'a entouré de maisons élevées sur un même plan d'architecture, qui, réunies à la façade du nouveau corps de bâtiment qu'il se propose d'ajouter à son palais, ne paraîtront former qu'un seul édifice d'un ensemble aussi vaste qu'élégant et somptueux.

Ces nouveaux bâtiments offrent une enceinte rectangulaire, dont le développement porte trois cent soixante toises. Trois côtés de ces bâtiments, destinés à être occupés par des particuliers, sont décorés par un ordre en pilastres cannelés, qui, depuis le sol jusqu'au-dessus de l'entablement, s'élève à quarante-deux pieds. Cent quatre-vingts arcades, séparées par ces pilastres, éclairent le péristyle qui règne autour du jardin. Sous ce péristyle on a établi cent quatre-vingts boutiques, louées par des restaurateurs, des baigneurs, des cafés et des marchands de toutes sortes d'objets de luxe et d'agrément. Cette promenade couverte communique à deux grands vestibules placés dans les deux angles opposés au Palais; ils sont soutenus par vingt-quatre colonnes. Sur la galerie en arcades règnent deux étages pris dans l'entablement de l'ordre, décorés de bas-reliefs et de trophées, et couronnés par une corniche aussi riche qu'élégante. Le troisième étage est pris dans les mansardes, et caché en partie par une balustrade supportant cent quatre-vingts vases, qui terminent avec autant de grâce que de noblesse ce grand ensemble de bâtiments.

Les arbres que l'on a plantés dans le nouveau jardin, et dont l'élévation ne doit pas excéder celle du premier étage des maisons qui l'entourent, donnent déjà un ombrage agréable. Un bassin flanqué de quatre kiosques en treillage occupe l'extrémité du jardin en face du palais. Le reste du terrain formera une esplanade considérable, où l'on placera sur un piédestal élevé la statue de Henri IV, confiée au ciseau du célèbre Houdon.

On essayerait difficilement de peindre le tableau intéressant qu'offre cette promenade lorsque le soleil, baissant sur l'horizon,

permet aux femmes d'y venir respirer le frais, et jouir dans ce jardin du plaisir de voir, et surtout du plaisir d'être vues. Des doubles et triples rangs de chaises, placées le long d'allées spacieuses, suffisent à peine pour recevoir cette foule de femmes, presque toutes jolies, au déclin du jour, et dont le spectacle offre un coup d'œil aussi varié que séduisant. Les plus belles, ou celles qui sont mises avec le plus d'élégance, se promènent au milieu de celles qui bordent ces allées, avec cette grâce facile qui appartient en général aux femmes de Paris, et que fait valoir encore la forme aussi simple que gracieuse des vêtements que le bon goût semble aujourd'hui leur avoir fait adopter; des jupes de taffetas, dont la couleur, perçant à travers le tissu de leurs longues robes de gaze ou de lin, semble presque toujours indiquer le nu; ces ceintures légères qui terminent la taille en marquant encore mieux le svelte de ses contours, par le tranchant de leur couleur avec celle de l'habit qu'elles semblent attacher; enfin ces chapeaux couronnés de fleurs, placés sur leurs têtes avec une négligence aimable, et dont l'ampleur semble ne dérober une partie du visage que pour prêter à celle qu'elle laisse voir plus de rondeur et plus d'attraits; tout cet ensemble d'un costume si séduisant et si simple, en laissant deviner les formes mêmes qu'il affecte de voiler, donne aux femmes de nos jours une élégance et une grâce plus attrayantes que la beauté même. On croit être transporté dans Athènes, à ces jours de fête où la beauté, belle simplement de ses appâts, couverte plutôt que parée par les plis ondulants de ses vêtements légers, n'empruntait de l'éclat que des fleurs dont elle couronnait sa tête. Jamais nos jolies femmes n'ont plus ressemblé à de jeunes Grecques, et jamais elles n'ont paru plus belles. Leur affluence répand sur cette promenade un intérêt attachant; on ne se lasse point de voir un tableau continuellement embelli par une variété d'objets sur lesquels l'œil se repose tour à tour avec une complaisance toujours nouvelle, et l'on regrette pour ainsi dire que la nuit vienne lui en substituer un autre, quoique plus voluptueux et plus piquant encore.

Les feux de cent quatre-vingts réverbères suspendus aux cent quatre-vingts arcades qui entourent ce jardin, ceux des nouvelles lampes à la Quinquet qui éclairent les cafés, les restaurateurs et les boutiques, répandent sur cette promenade une

lumière douce, une espèce de demi-jour qui rend la beauté plus intéressante et prête à la laideur même des illusions favorables. Ce demi-jour sert la décence et la commande, en même temps que la magie de ses effets semble répandre la volupté jusque dans l'air que l'on respire. C'est le moment où la foule de nos belles courtisanes se rend dans ce jardin. L'élégance toujours recherchée de leur parure, l'aisance presque hardie de leur démarche attire sur leurs pas la foule tumultueuse de nos jeunes gens ; on les voit s'agiter sans cesse autour d'elles, courir des unes aux autres, les suivre tour à tour, les devancer avec un empressement fatigant même pour celles qui en sont l'objet. C'est un flux et un reflux dont ces jeunes beautés dirigent les ondulations, et qu'elles portent le plus souvent le long des grandes allées, parce qu'elles connaissent tout l'avantage que reçoivent leurs charmes du jour artificiel qui éclaire encore plus ces allées que les autres parties du jardin. Le milieu de cette promenade, occupé par le bassin et les kiosques vivement éclairés, présente un spectacle moins tumultueux, et par cela même peut-être plus agréable. L'affluence des spectateurs désintéressés respire l'air pur de la grande esplanade, tandis qu'une multitude de groupes, assis autour de petites tables, prennent ces rafraîchissements glacés dont la chaleur de la saison rend l'usage si nécessaire et si agréable, et qu'on a trouvé le secret de varier journellement au choix de tous les goûts. Jamais nos Wauxhalls, nos Colisées, nos Redoutes, n'ont rien offert d'un pittoresque aussi riche, aussi varié que cette espèce de bal de nuit en plein air. Cette foule de femmes, toutes condamnées par état à être jolies, l'espèce de négligence voluptueuse que la nuit autorise dans leur maintien, la grâce et la légèreté de leur démarche ; l'empressement de cette brillante jeunesse qui cherche avidement dans leurs yeux l'expression des désirs qu'elles se sont fait une si douce habitude d'inspirer ; le site, le jour qui l'éclaire, tout répand sur cette promenade un charme dont il est difficile que les sens ne soient pas émus. Celui de la musique vient encore quelquefois ajouter à toutes les voluptés que l'on respire dans ce jardin, jusqu'à l'instant où les lampes, éteintes à onze heures, annoncent à ceux qui n'aiment pas l'obscurité qu'il est temps de l'abandonner. Nous devons ajouter qu'une police exacte maintient la décence et fait respecter l'honnêteté dans un lieu d'ailleurs si peu fait pour

en conserver le sentiment. Tel est le spectacle qu'offre chaque jour le nouveau jardin du Palais-Royal.

Il eût été bien plus piquant encore le jour d'un bal masqué donné à l'Opéra pendant le séjour de M. le comte de Haga à Paris; M. le duc de Chartres avait permis à tous les masques l'entrée du Palais-Royal, et fait annoncer que l'illumination ordinaire serait prolongée jusqu'à deux heures du matin; tout Paris s'était rendu dans ce jardin, mais, par un ordre exprès du roi, des escouades du guet, placées à toutes les issues du jardin, en défendirent l'entrée à tous les masques, et n'y laissèrent pénétrer que l'affluence extraordinaire de ceux qui s'empressaient de venir jouir du spectacle que cette multitude de curieux, le nombre et l'élégance des masques eussent rendu bien supérieur à celui qu'offre la célèbre foire de Venise; mais la vivacité française, excitée par un spectacle absolument neuf pour elle, et la trop grande liberté qu'il est convenu d'accorder aux masques, pouvaient rendre cette fête nocturne plus que tumultueuse. Ce n'est point dans un lieu aussi vaste, et à une multitude aussi difficile à contenter, qu'il convient de permettre un genre de divertissement qu'à Venise la grande habitude d'en jouir et le caractère réservé de la nation garantissent de toute espèce d'excès.

LES PLUS JOLIS MOTS DE LA LANGUE FRANÇAISE,

STANCES

PAR M. CUINET D'ORBEIL.

A deux époques de sa vie
L'homme prononce en bégayant
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant.

L'un est *maman,* et l'autre *j'aime.*
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du cœur aux lèvres d'un amant.

Que le premier se fasse entendre,
Bientôt une mère y répond.
La jeune beauté devient tendre,
Si son cœur entend le second.

Ah ! jeune Lise, prends-y garde,
Le mot *j'aime* est plein de douceur
Mais tel qui souvent le hasarde
N'en sentit jamais la valeur.

L'esprit quelquefois s'en amuse ;
Il en saisit si bien l'accent,
Que méchamment il en abuse
Pour tromper un cœur innocent.

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant;
Celui qui dit mieux je vous aime
Est quelquefois celui qui ment.

Qui ne sent rien parle à merveille;
Crains un amant rempli d'esprit;
C'est ton cœur et non ton oreille
Qui doit écouter ce qu'il dit.

— C'était par des talents supérieurs et par l'émulation la plus favorable aux progrès de l'art dont Mlle Clairon sut tout à la fois étendre et fixer les limites, que cette célèbre actrice et sa rivale, Mlle Dumesnil, attachaient l'attention du public et se disputaient ses suffrages. Nos tragédiennes du jour, la dame Vestris et la demoiselle Sainval, condamnées par leur médiocrité à ne jamais exciter ce grand intérêt, ont cru sans doute pouvoir le suppléer par l'histoire publique de leurs nobles tracasseries, et, sans le vouloir, elles ont apprêté ainsi à rire ceux qu'elles ne pouvaient faire pleurer,

La demoiselle Sainval cadette a écrit à *ses chers camarades qu'elle ne pouvait supporter plus longtemps les vexations de la dame Vestris,* qui ne lui laissait que trois ou quatre rôles *bien doux*, *très-tendres*, *bien pleureurs*; qui, lorsqu'elle *lui en laissait jouer quelque autre, avait le soin de ne l'en faire avertir que la veille, à onze heures du soir;* qui enfin la traitait *comme si elle arrivait à la Comédie pour lui porter la queue...* La demoiselle Sainval finissait par demander sa retraite pour procurer à sa rivale le plaisir de dire : *Je me suis défaite des deux sœurs.* Les *chers camarades* ont fait donner copie de cette lettre à la dame Vestris. Celle-ci a répondu par un mémoire apologétique, en forme de lettre, un peu long, un peu lourd, mais assez adroit,

où l'on a reconnu la plume du célèbre avocat Gerbier, qui n'est pas moins attaché aujourd'hui à cette cliente aux bras si beaux, à la peau si blanche, que l'était autrefois M. le maréchal de Duras, qui l'a honorée longtemps de la protection la plus intime. Dans cette lettre, Mme Vestris répond d'une manière simple et précise à toutes les accusations de Mlle Sainval; et, après lui avoir prouvé qu'elle n'a fait qu'user très-discrètement de son droit de première actrice, elle consent, avec le désintéressement le plus modeste et le plus adroit, *à ne plus jouer que les rôles que son double voudra bien lui abandonner*, à lui céder en un mot sa place et à prendre humblement la sienne, *pour ne pas priver le public et ses chers camarades des talents de Mlle Sainval.*

Cette lettre, répandue dans tout Paris avec profusion, nous a valu en réponse un grand mémoire à consulter et une consultation pour Mlle Sainval, signés *Tronçon du Coudray,* mais faits par l'avocat Target. Ce mémoire écrit avec esprit, et piquant surtout par l'ironie avec laquelle on y persifle l'éloquence de Mme Vestris et celle de son défenseur, allait amuser le public aux dépens de nos deux Melpomènes, en forçant les tribunaux de se mêler sérieusement d'une contestation digne du *Roman comique*; mais la cour nous a privés de cette gaieté; elle a imposé silence à ces dames, et le sieur Deshaies, un des imbéciles les plus importants du siècle, parce qu'il a l'honneur d'être maître des ballets du Théâtre-Français, a cru devoir cimenter cette réconciliation forcée à la face du public, en les obligeant à se donner la main dans la pantomime turque qui termine *le Bourgeois gentilhomme.* Cette scène, presque aussi hideuse que comique par les grimaces de Mlle Sainval au moment où elle a senti la main de sa jolie rivale dans la sienne, a été parodiée sur-le-champ chez Nicolet, et c'est ainsi que s'est terminée une querelle dont il n'a pas tenu à nos plus célèbres avocats de faire retentir les voûtes augustes du temple de Thémis.

— Tous nos spectacles ont fait des efforts extraordinaires pour intéresser l'attention de M. le comte de Haga. L'Académie royale de musique a remis, dans l'espace de trois semaines, huit ou dix opéras différents[1], plus qu'on n'en donnait autrefois en

1. *Armide*, les deux *Iphigénie* de Gluck, *Didon, Atys, Chimène, la Caravane, Castor, le Seigneur bienfaisant.* (MEISTER.)

deux ou trois ans, plus qu'on n'en pourrait voir durant le carnaval, en parcourant les principales villes de l'Italie. Les comédiens français se sont empressés de remettre toutes les pièces qu'il avait paru désirer de voir, *le Siège de Calais, le Roi Lear, le Jaloux, le Séducteur, l'Impatient, les Rivaux amis,* etc. La première fois que M. le comte honora ce spectacle de sa présence, on donnait *le Mariage de Figaro;* il arriva au moment où le premier acte allait finir. Par un mouvements d'égards et de respect d'autant plus flatteur qu'il ne pouvait être ni prévu ni préparé, le public ordonna aux comédiens de recommencer la pièce. Quoique une attention si française, si juste et si bien sentie ait pu coûter aux principaux acteurs, jamais la pièce ne fut mieux jouée, ni plus vivement applaudie. Mme Dugazon, qui relève d'une maladie infiniment dangereuse et que nous avions craint de perdre pour toujours, a reparu la première fois, pour M. le comte de Haga, dans *Blaise et Babet :* quelque intérêt qu'elle ait toujours donné à ce rôle, son talent y a déployé un charme plus séduisant encore et des grâces toutes nouvelles. C'est depuis l'arrivée de cet illustre voyageur qu'on s'est hâté de donner à ce spectacle *l'Épreuve villageoise,* dont nous avons déjà eu l'honneur de vous rendre compte, et *le Dormeur éveillé* de MM. Marmontel et Piccini, dont l'analyse se trouvera dans notre prochain envoi. Tous nos théâtres ont été bien récompensés de leur zèle et de leur empressement par l'affluence de monde que leur attirait la présence de M. le comte de Haga, qui a daigné se trouver souvent le même jour à deux ou trois spectacles différents.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE

DU TOME TREIZIÈME

1781

1783

1784

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue Saint-Benoît. [99]

